Revue de l'académie du Var
Année 2017

Nouvelle série

Tome XVIII

La *Revue de l'académie du Var* paraît depuis 1833
grâce à une importante participation financière
du Conseil départemental du Var

Toulon, académie du Var, 2017

ACADÉMIE DU VAR
(association loi 1901 reconnue d'intérêt public)

416 passage de la Corderie
83000 Toulon - France
Téléphone 04 94 92 62 67
Site Internet : http ://www.academieduvar.fr
Mél. : acadvar@free.fr
Permanence le lundi de 14 h 30 à 16 h 30
Bernard BRISOU, président
André FOURÈS, secrétaire général
Patrick BUFFE, secrétaire des séances
Jean-Pierre AUBRY, trésorier

Directeur de la publication : Gilbert BUTI
Rédacteur en chef : Gérard DELAFORGE

Comité de rédaction : Roland BILLAULT (commission de littérature), Rémi MONAQUE (commission d'histoire et d'archéologie), Bernard CROS (commission des sciences), Monique BOURGUET (commission des beaux-arts), Michel HEGER (conservateur des beaux-arts), Ellen AYOUN, Bernard BRISOU, Jean-Paul MEYRUEIS, Jacques KERIGUY, André BERUTTI.

Imprimeur : Imprimerie SIRA - 960 route de Bandol - 83110 Sanary-sur-Mer

Parution : juin 2018
Dépôt légal : 2e trimestre 2018
ISSN : 1148-7852

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

La loi n° 57-298 du 11 mars 1957 sur la propriété littéraire et artistique, article 41 alinéas 2 et 3, n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » ainsi que « les analyses et courtes citations ». L'article 40 alinéa 1er de la même loi prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est illicite ».

En une de couverture :
Gravure d'Albert Decaris, ancien membre d'honneur de l'académie du Var (1901-1988)

© Académie du Var, 2018.

ISSN : 1148-7852

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

DISCOURS DE RÉCEPTION

Savorgnan de Brazza : grandeur et déceptions d'un émigré patriote, Michel Heger 9
L'Art brut, ou les rêves du facteur Cheval, Patrick Buffe 23
La Dette anglaise envers Guillaume le Conquérant, Gérard Garcia 35
Jacques-Noël Sané, baron d'Empire, ingénieur constructeur, Gérard Gachot 51

LES HEURES DE L'ACADÉMIE DU VAR

Réécrire notre génome ? Claude Cesari 61
Ombres et lumières de l'agriculture varoise, Gabriel Jauffret 71
Dumont d'Urville, marin et savant toulonnais d'adoption, Philippe Deverre 83
L'Iliade et l'Odyssée : une épopée sonore, Dominique Amann 95
De Lucy à homo sapiens, les origines de l'homme, Anne Sohier-Meyrueis 103

SÉANCES MENSUELLES

COMMUNICATIONS

Les Tapis de tribus du Maroc, Norbert Palmade 115
La Contribution de la pyrotechnie de Toulon à l'effort de guerre en 1914-1918, Benoît Perthuisot 120
Isabelle Eberhardt, l'irrégulière, Bernard Sasso 126
La Longue histoire des colporteurs de savoir, Monique Broussais 129
Les Gorges du Carami, lieu de réclusion, d'émerveillement et de transformation, de la Préhistoire à nos jours, Philippe Hameau 134
Les Nations Unies : entre paix et développement, Antoine Carvalho 139
Gerbert d'Aurillac, un homme d'exception, Patrick Penel 144
Le Rêve romain de l'An Mil, Patrick Penel 148
Véhicules autonomes, un rêve vraiment ? Alain Dumortier 152
Dans les pas d'Émile Gallé pendant la guerre de 1870, Jean-Yves Duval 157
Chateaubriand « L'Enchanteur à la plume assassine », Jocelyne Marot de Lassauzaie 161
Un Épisode mouvementé de la vie des hôpitaux de Toulon : la laïcisation au début du XX^e siècle, Jacques Le Vot 165
Les Étrusques : une survie programmée, Roland Billault 169
Sergueï Ivanovitch Chtchoukine (1854-1936) : un collectionneur exceptionnel, Michèle-Ann Pillet 173
La Mer dans les poèmes de Heine, Pierre Sanson 177
Le Marquisat des Îles d'Or, Jacques de Lustrac 181
Amerigo Vespucci, ou comment le nouveau monde s'est appelé l'Amérique, Geneviève Nihoul 183
À la poursuite du Chaulmoogra, Patrick Buffe 188
Peintures et gravures à la bergerie des Maigres (Signes, Var), Philippe Hameau 191
À Propos du bicentenaire de la mort de Jane Austen, Bernard Sasso 197
Le Las : une vallée industrieuse au service de la Royale, Benoît Perthuisot 201
À Bord du quatre mâts barque Kruzenshtern, Michel Heger 205
Toujours plus haut ! Petit historique de l'architecture verticale, de la tour de Babel au Burj Khalifa, Jean-Pierre Malaspina 208
Véhicules autonomes, l'annonce d'une révolution, Alain Dumortier 213
Roanoke, la colonie perdue, Gérard Gachot 218
L'Arc de Constantin : une énigme stylistique, Michèle-Ann Pillet 223

ESPACE CRÉATIVITÉ

Le Dernier scribe, Patrick Buffe 229
Anamnèses, Josette Sanchez Pansart 230
Le Train, Josette Sanchez Pansart 230
La Foi des Santons de Provence, Jean Picano 231

DEUXIÈME PARTIE

TRAVAUX DES COMMISSIONS SPÉCIALISÉES

COMMISSION DE LITTÉRATURE

LA CONDITION DU POÈTE

Introduction, Roland Billaut 235
Le Pouvoir de l'absence chez Segalen, Daniel Gisserot 236
Reiner Kunze, France Gobrecht 240
Wilfred Owen, poète des tranchées, Gérard Garcia 244

LES CHANTEURS POÈTES

Introduction, Roland Billaut 249
Un Nobel nommé Dylan, André Fourès 250
Jacques Brel, à cœur perdu, Jocelyne-Éléonore Marot de Lassauzaie 255
Charles Trenet, une âme légère à jamais dans nos rues, Brigitte Sabatier 258
Conclusion générale, Roland Billault 261

COMMISSION D'HISTOIRE

PASSÉ RETROUVÉ, RESTAURÉ, RÉVÉLÉ

Introduction, Gilbert Buti 262
Retrouver le passé : les fouilles archéologiques à Olbia, Claire Joncheray 263
Eugène Viollet-le-Duc, entre utopie et réalité (1814-1879), Monique Bourguet 268
Révéler le passé : photographies du port de Toulon, 1845-2016, Bernard Cros 273

NAPOLÉON ET ANVERS

Introduction, Rémi Monaque 280
La Présence française à Anvers et en Belgique sous le Consulat et l'Empire, Gilbert Buti 281
L'Arsenal d'Anvers, Outil de la puissance navale de l'Empire, Bernard Cros 287
Le Point de vue stratégique et les opérations militaires, Rémi Monaque 292

COMMISSION DES SCIENCES

Introduction, Bernard Cros 300
Des Chemins empierrés aux routes intelligentes, Alain Dumortier 302
Les Orchidées du Mont Faron, Michel Démares 307
Albert Caquot un polytechnicien multi-technicien, Bernard Cros 312

L'ÉCRITURE

Introduction, Bernard Cros 317
Le prix Nobel de médecine 2017, Anne Sohier-Meyrueis 318
Les prix Nobel de physique et de chimie 2017, Geneviève Nihoul 320
Le Livre est mort, vive le livre ! Jacques Keriguy 322

COMMISSION DES BEAUX-ARTS

QUELLE LIBERTÉ POUR L'ARTISTE ?

Introduction, Monique BOURGUET 328
Liberté et nécessité, ou le paradoxe de la création, Philippe GRANAROLO 329
Quelle liberté de l'artiste dans un régime totalitaire ?
L'exemple du régime russe (1917-1954), Claire JONCHERAY 335
Académisme et liberté dans les beaux-arts, Jean PERREAU 339

L'APPEL DE L'ORIENT : RÊVES, MYTHES ET RÉALITÉS

Introduction, Monique BOURGUET 343
De Bonaparte à Lesseps : Orient rêvé, orient convoité : Gilbert BUTI 344
Une Figure architecturale de l'orientalisme en Provence : Paul Page, Nathalie BERTRAND 351
L'Orient raconté par ceux qui l'ont vu, Yves STALLONI 357
De la marine militaire à la féérie orientaliste, les peintres officiels de la marine
et l'Orient, 1830-1930, Cristina BARON 363

PREMIÈRE PARTIE

Discours de réception

Heures de l'académie du Var

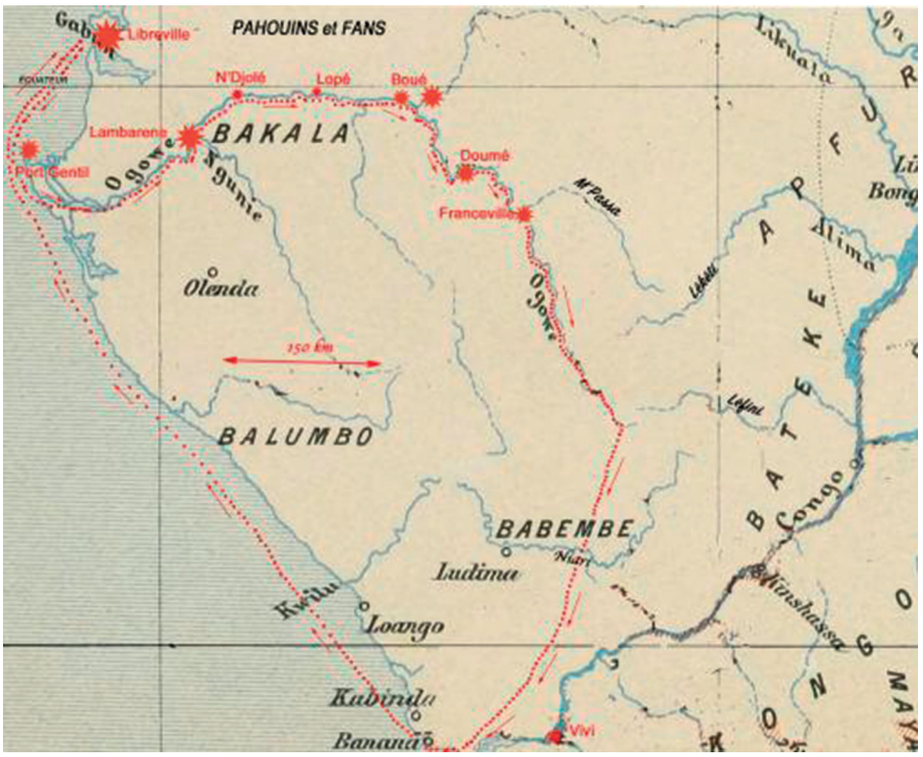
Séances mensuelles
- Communications
- Espace créativité

DISCOURS DE RÉCEPTION

SAVORGNAN DE BRAZZA : GRANDEUR ET DÉCEPTIONS D'UN ÉMIGRÉ PATRIOTE

Michel HEGER

Le 11 janvier 2017



Carte de la première expédition. (DR)



Savorgnan de Brazza en 1880 Monchablon. (DR)

J'ai eu la chance, dès l'âge de dix ans, et en quelques années, de découvrir l'Afrique équatoriale, la forêt immense et ténébreuse du Gabon, les rapides assourdissants du fleuve Congo au débouché du Stanley Pool. Des noms ont marqué mes souvenirs d'enfance : l'Ogooué, la M'Passa, que j'ai traversés en pirogue, les plateaux Batéké, parcourus en camion, Franceville, Libreville, Brazzaville où j'ai vécu…Un nom, surtout, n'a jamais quitté la jungle obscure de mes neurones : Savorgnan de Brazza ! L'histoire de ce dernier, au fil de mes lectures sur l'Afrique, m'est apparue glorieuse, romantique et dramatique à la fois. Je vais essayer de vous la conter.

La jeunesse du héros

Tout commence pour Pietro Savorgnan de Brazza lorsqu'il naît à Rome le 25 janvier 1852 dans une vieille et noble famille originaire de la province du Frioul, mais repliée à Rome afin de se soustraire à la domination autrichienne. Son père, Ascanio, comte de Brazza Cergneu Savorgnan a la fibre artistique et aventurière. Il a déjà parcouru le monde : toutes les capitales européennes, certes, mais aussi la Grèce, la Turquie, l'Égypte et la

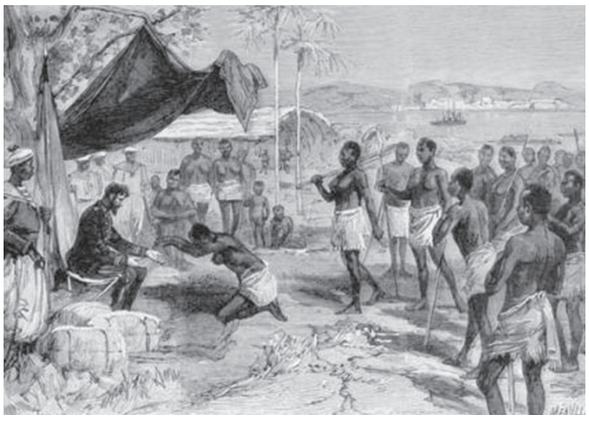
Syrie. Il a même remonté le Nil jusqu'au Soudan ce qui à l'époque n'est pas une mince affaire ! Le petit Pietro, on le voit, a donc de qui tenir…

En 1859, la victoire de Napoléon III à Solferino permet au comte de revenir dans ses propriétés du Frioul. Et voici que, dans une maison qui regorge de récits de voyage et de fresques exotiques, notre petit Pietro grandit au milieu de ses douze frères et sœurs, entre deux parents aimant la simplicité, la justice, l'équité et la tolérance avec un goût tout particulier pour le respect de l'individualité.

Pietro entre à Rome dans un collège de jésuites où les cours de latin et de grec l'ennuient somptueusement. Un jour, au père Angelo Secchi, principal du collège, qui, exaspéré, l'interroge, il répond : « je veux être marin, et dans la marine française », ce qui relevait du bon sens vu qu'à cette époque l'Italie n'avait pas de marine digne de ce nom.

Par chance, en 1865 (Pietro a donc treize ans) un amiral français qui commande la flotte basée à Civita Vecchia rend visite au père Secchi dont il partage la passion pour l'astronomie. Informé par ce dernier du cas Pietro, l'amiral, marquis de Montaignac, reçoit ce dernier, puis, séduit par son jeune enthousiasme, décide de convaincre ses parents de l'envoyer faire ses études à Paris, au collège Sainte-Geneviève qu'il rejoint en 1866 pour y préparer le concours de l'École navale.

Privé des grands espaces, de la douceur méditerranéenne, de l'affection familiale, et confronté à une dure discipline, Pietro se morfond et souffre, mais n'en travaille pas moins. En décembre 1868 (il n'a pas dix-sept ans) il est reçu au concours de l'École navale à titre étranger et rejoint à Brest le prestigieux *Borda*. Malgré la discipline qu'il vit toujours très mal, Brazza s'épanouit à nouveau dans le vent, les embruns et la jungle arachnéenne du gréement. Un certain Julien Viaud, futur Pierre Loti, est un de ses plus proches amis. Entre autres lectures concernant l'Afrique, dont il est friand, les récits dans *La Revue Maritime et Coloniale,* du lieutenant de vaisseau Aymès qui, en 1867, a remonté le fleuve Ogooué jusqu'à Lambaréné, décide de sa vocation : il sera explorateur.



La rencontre de Brazza avec Makoko. (DR)

Le marin français

En novembre 1870 notre futur héros, embarqué sur le cuirassé *La Revanche,* demande à être naturalisé français. Un peu plus tard, embarqué sur la *Jeanne d'Arc*, la répression à terre d'une insurrection kabyle le trouble profondément. Il ne peut accepter la violence, persuadé qu'il y a d'autres moyens de se comporter vis-à-vis d'individus de caractère et de possibilités intellectuelles différentes.

C'est à ce moment que se forge sa conviction et que s'établit ce qui sera sa ligne de conduite dans toute son entreprise africaine. Le général Aldebert Pineton de Chambrun, auteur du livre *Brazza* publié en 1930 écrit ainsi de son beau-frère : « Son instinct plutôt que sa raison lui faisait saisir la psychologie indigène. Intuitivement il se mettait à la place des gens de race inférieure et se rendait compte de leur point de vue, de leurs craintes, de leur méfiance vis-à-vis des Blancs dont les mœurs et le langage leur paraissaient étranges, dont ils soupçonnaient et redoutaient les intentions. Si jamais il était à la tête d'une expédition, il mettrait toute son énergie, toute sa patience à se faire aimer et à obtenir la confiance de ces êtres non évolués ».

Et c'est très exactement ce que nous pourrons constater tout au long de sa vie aventureuse !

Celle-ci commence vraiment lorsque, nommé aspirant de première classe, il embarque en 1872 sur la *Vénus,* une frégate à hélice qui surveille la côte occidentale de l'Afrique. Il découvre Libreville fondée en 1849 sur l'estuaire du fleuve Gabon où, en dépit du nom prometteur de la cité, la traite des esclaves, bien qu'interdite, sévit encore semi-clandestinement.

Brazza a beaucoup lu, il a eu vent des expéditions de Livingstone mais aussi d'un certain Stanley et prend conscience des immensités mal connues de la forêt équatoriale et du réseau fluvial qui la parcourt. Il en pressent les possibilités de pénétration par voies navigables. Il sait l'existence d'un fleuve géant tel que, se déversant dans l'Atlantique, il le colore à des centaines de milles au large de la côte et que Joseph Conrad décrira plus tard : « un énorme fleuve pareil à un immense serpent déroulé, la tête dans la mer, son corps au repos s'étendant au loin au travers d'une vaste contrée, la queue perdue dans les profondeurs de l'intérieur. » Pour le jeune enseigne, tout, ou presque, est à découvrir.

Le 24 mai 1874, un naturaliste, Alfred Marche, et le marquis de Compiègne rentrent épuisés d'une expédition privée qui leur a permis de remonter le fleuve Ogooué sur plus de quatre cents kilomètres mais ont dû renoncer à aller plus loin face à l'hostilité des tribus Pahouins. Brazza n'hésite plus. Le 23 juin, il écrit par la voie hiérarchique au ministre de la Marine et des Colonies une longue lettre très détaillée par laquelle il sollicite l'autorisation et les moyens de remonter l'Ogooué le plus loin possible dans le but d'y étudier sa navigabilité en vue d'un possible développement commercial de la région.

Afin d'appuyer sa demande, il prend un congé et regagne Paris où il se présente rue Royale. Las ! Il apprend alors que sa demande de naturalisation faite quatre ans plus tôt a été acceptée mais que cette décision le prive des grades précédemment obtenus à titre étranger. L'enseigne de vaisseau italien n'est plus que simple matelot français !

Conseillé cependant et encouragé par l'amiral de Montaignac devenu un mois plus tôt ministre de la Marine et des Colonies, et qui garde sur lui un œil bienveillant, Brazza se remet au travail et passe avec succès le concours de capitaine au long cours ce qui lui permet de réintégrer la Marine avec le grade d'enseigne de vaisseau auxiliaire. Il peut enfin préparer son expédition. Encore lui faut-il trouver les trois hommes blancs qui l'accompagneront. Des hommes, écrivait-il dans sa lettre au ministre, « ayant vécu sous un climat semblable et croyant pouvoir résister aux fatigues de l'expédition ».

Alfred Marche, le naturaliste déjà cité, se porte volontaire. Noël Ballay, un jeune doctorant en médecine qui avait lu la petite annonce de Brazza dans un journal local se présente également. À son sujet, l'enseigne de vaisseau écrira ultérieurement dans son récit publié en 1887, dans les colonnes du *Tour du Monde* : « Ballay me paraît tout de suite en possession du feu sacré ». L'histoire prouvera que c'était même plus que cela.

Brazza a déjà choisi le troisième homme lors de son embarquement sur la *Vénus*. Ce sera le jeune quartier-maître de manœuvre Hamon, doué, écrit-il, « d'une grande force physique et d'une inaltérable bonne humeur ». Ajoutons-y pour notre part : un dévouement extrême.

Reprenons en détail les préparatifs de la mission, que Brazza mentionne plus tard dans son récit : « Le personnel de couleur comporte quatre interprètes et une escorte de douze laptots sénégalais (ce sont des marins autochtones) tous musulmans et de nature assez batailleuse. Notre armement se compose de quatorze mousquetons, de huit revolvers : les interprètes portent nos fusils de chasse. Ajoutons quatre-vingt-dix caisses en tôle, soudées et pesant chacune environ vingt-deux kilogrammes, vingt-six caisses en fer blanc de cinquante kilogrammes renferment nos menues marchandises ou objets d'échange, étoffes, perles, couteaux, miroirs, poudre, cartouches : quarante autres colis contiennent les marchandises encombrantes telles que cuivre, sabres, fusils de traite etc. C'est en tout un poids de huit tonnes ».

Nous ne renouvellerons pas une telle énumération pour chaque mission de notre explorateur, ce qui serait fastidieux, mais il était indispensable d'indiquer ce qu'il fallait emporter dans ces contrées.

Le 15 février 1875, enfin, l'amiral de Montaignac confie au tout nouvel enseigne de vaisseau, qui n'a que vingt-trois ans, rappelons-le, la charge d'explorer l'Ogooué. Brazza, en outre, a d'autres appuis, dont Gambetta et Jules Ferry, si bien que les ministères des Affaires étrangères et de l'Instruction publique accordent des subventions à la mission. La Société de géographie alloue aussi quelques subsides mais, nous le verrons, le tout est insuffisant et le jeune officier devra mettre sa famille et ses amis à contribution.

La première expédition

C'est le port de Toulon qui reçoit l'instruction de préparer tout le matériel et les vivres qui partiront vers Libreville à bord du *Loiret*. Brazza n'attend pas et s'embarque à Bordeaux le 20 août pour retrouver son équipe à Dakar et continuer jusqu'au Gabon qu'il atteint le 20 octobre. Le 3 novembre, le petit vapeur local *Marabout* transporte la mission jusqu'à Lambaréné situé à deux-cent-quarante kilomètres environ de la côte.

Lambaréné est le lieu de résidence de Renoké, roi des Inengas. Soumis à la France depuis le passage du lieutenant de vaisseau Aymès dix ans plus tôt, c'est un être fourbe, faussement bon enfant qui s'est rendu volontairement aveugle pour accroître son prestige déjà grand de par sa réputation de grand féticheur. Pourtant, Brazza l'assure : « Il n'a rien perdu de son intelligence et se montre toujours assez correct avec la France. » Il arbore souvent un chapeau haut de forme. Il s'agit en fait d'une défroque venant du théâtre impérial des Tuileries offert par notre explorateur qui l'a lui-même reçu de la Société de géographie avant son départ de France !

Deux mois s'écoulent à Lambaréné que Brazza met à profit pour s'initier aux dialectes locaux et à la mentalité et aux coutumes des indigènes. Il fait aussi connaissance avec les redoutables moustiques *fourous*, la fièvre paludéenne, la dysenterie mais aussi le manioc que l'on conserve trois jours dans l'eau pour lui faire perdre le cyanure qu'il contient, n'oublions surtout pas ce détail, avant de le faire cuire à la vapeur et de le transformer en galettes. Il faut aussi acheter des pirogues que Brazza nous décrit ainsi : « Leur longueur est de 15 à 17 mètres, sur une largeur d'un mètre à peine. Taillées d'une seule pièce dans l'okoumé, elles ont le dessous plat, les bords droits et les extrémités effilées. Avec leur chargement qui varie entre 600 et 1000 kilogrammes, elles ne s'élèvent que de 8 à 10 centimètres au-dessus de l'eau. »

Ce qu'il devra affronter, ce sont les innombrables rapides qui barrent les rivières africaines de leurs flots tumultueux. Combien de chavirements, combien de précieuses caisses perdues au gré des naufrages ? Sans compter les chapardages… Brazza décrira plus tard ce que peut être un passage de rapides : « Ceux des pagayeurs qui ne poussent point à la perche tirent et se halent sur des lianes portées de rocher en rocher. Pour aller ainsi d'avance à la roche où l'on doit jeter le câble végétal, ils se traînent à genoux, la tête sous l'eau, profitant des aspérités du fond, ils s'y cramponnent afin de ne pas être emportés par l'avalanche liquide. »

Le 11 janvier 1876, il donne le signal du départ pour le Haut-Ogooué avec dix laptots, neuf pirogues et cent-vingt pagayeurs Inengas. Mais ces derniers, bons commerçants, ne cessent de ralentir la progression vers l'amont du fleuve où vivent les Okandas, leurs clients traditionnels. Ils redoutent en effet l'immixtion des Blancs dans leurs petites affaires. Alfred Marche le précède, Noël Ballay, touché par les fièvres, doit faire demi-tour sous la bonne garde du quartier-maître Hamon. Brazza dépasse N'Djolé et ses rapides pour atteindre Lopé le 10 février. Il reste plusieurs mois dans ce petit village aux cases misérables, animé une fois l'an quand les Inengas, les Galois et les Okandas y tiennent leur marché aux esclaves. Un peu plus tard Ballay, remis de ses fièvres, finit par l'y rejoindre.

Brazza met à profit son séjour à Lopé pour assurer sa réputation d'homme pacifique et libérateur. Un jour, après savoir payé pour la libération d'un esclave, il fait hisser le drapeau et, en en montrant la hampe du doigt, il dit : « Tous ceux qui la touchent sont libres. Nous, la France, ne reconnaissons à personne le droit de maintenir un homme en esclavage. »

Mais Brazza doit aussi impressionner ces peuplades fétichistes par d'autres moyens. Soucieux de conquérir la bienveillance des habitants du nord, les Ossiébas, tribus de Pahouins anthropophages à leurs heures, il se rend en petite compagnie au nord du fleuve chez leur chef Mamiaka. Prévoyant, il avait fait, avant de quitter la métropole, quelques achats très particuliers. Et il s'en sert ! Il raconte plus tard : « Il s'agit de tout mettre en œuvre pour achever la conquête de mes sauvages aux dents aiguës. Je donne de véritables séances de prestidigitation et de pyrotechnie. Secousses électriques, fusées, feux éclairants de magnésium obtiennent un succès incontesté… »

Brazza, précédé d'une aura véhiculée par les tam-tams de la forêt, intrigue et séduit. Il demande aux Ossiébas de lui indiquer où l'Ogooué prend sa source, mais pour remonter le cours de ce dernier, il faut encore vaincre la résistance des différents chefs de tribus. Des semaines se passent en allées et venues, en négociations et, une fois seulement, en menace verbale. Finalement, assuré de pouvoir reprendre son exploration, il rentre à Lopé le 20 mai 1876.

Il en repart, quatre jours plus tard, à pied cette fois, ou à bord de pirogues, avec deux laptots, un guide, son interprète, dix porteurs et deux femmes vers le pays des Adoubas. Ballay et Marche assurent l'arrière-garde et l'approvisionnement. Son expédition prévue pour durer deux semaines dure en fait plusieurs mois au cours desquels, terrassé à plusieurs reprises par les fièvres et la dysenterie, il doit s'arrêter et trouve son salut dans les bons soins du docteur Ballay accouru à son secours. Mais il a pu atteindre Boué, puis Doumé, où la maladie le retient encore pendant un mois et demi.

Le 28 novembre, il entreprend le retour à Lopé dans un convoi de trente-deux pirogues montées chacune par plus de trente hommes à bord desquelles, écrit Brazza, il lui faut « une naïveté constante pour ne pas remarquer la troupe d'esclaves que ramènent les Okandas. »

Brazza passe l'hiver 1876-1877 à rétablir sa santé à Lopé pendant que Marche et Ballay continuent à explorer la région. En avril 1877 il est à nouveau à Doumé avec tout son personnel, à l'exception de Marche dont l'état de santé a nécessité le rapatriement en France.

Au bilan, Brazza, Ballay, Marche et Hamon ont mis vingt mois pour remonter l'Ogooué sur un parcours de 650 km dont 300 en pays inconnu. Le résultat de leurs explorations respectives fait apparaître que l'Ogooué n'est pas le fleuve qui pourrait les conduire vers l'est et le grand fleuve Congo.

À partir des chutes de Poubara, désormais, au confluent de l'Ogooué et de la M'Passa qui tous deux trouvent leur source plus au sud, et où sera fondée Franceville, Brazza n'a plus d'autre choix que de continuer à pied à travers la brousse. Il lui faut convaincre son escorte et les autochtones de l'accompagner : menaces, promesses, flatteries et même achat de quelques esclaves viennent à bout des réticences. Nos trois explorateurs n'ont plus de chaussures. Pourtant ils ne mettent que vingt jours pour atteindre le pays Batéké. Ils atteignent l'Alima, grande rivière navigable qui, leur dit-on enfin, conduit à un grand fleuve qui se révèlera être le Congo. Mais au fur et à mesure qu'ils la descendent, ils rencontrent une hostilité de plus en plus menaçante de la part des tribus Apfourous. Il y a même quelques échanges de coups de feu car ces derniers ont des fusils. En vérité, cette hostilité provient d'une incursion antérieure et violente d'un certain Stanley (surnommé *boula matari*, le briseur de pierres) qui leur a laissé un très mauvais souvenir.

Brazza voudrait continuer mais il a charge d'âmes… et de corps épuisés. Il faut fuir à travers la jungle et les marécages. Il est décidé que Ballay et Hamon avec les hommes les moins valides rejoindront l'endroit où sera fondée Franceville. Brazza, lui, coriace et têtu, repart le 18 juillet vers le nord avec dix porteurs et six hommes d'escorte pour poursuivre sa conquête pacifique. Mais, le 11 août, à bout de force et de marchandises, il doit faire demi-tour et rejoindre le confluent de la M'passa et de l'Ogooué où l'attendent Ballay et Hamon. À son grand bonheur, tous les villages traversés lui font la fête. Bien que toujours délicat, le retour de l'équipe vers Lambaréné, puis Libreville, sur un fleuve gonflé par les pluies ne pose pas de problème majeur.

À Libreville, Brazza prend alors connaissance d'un volumineux courrier parmi lequel des récits concernant le héros du moment, un certain John Rowlands, alias Stanley, qui vient de traverser l'Afrique d'est en ouest, a retrouvé Livingstone et découvert le Congo. La première mission de Brazza est terminée. Nos trois explorateurs rejoignent la France qu'ils atteignent le 6 janvier 1879.

Cette mission est une réussite. L'enseigne auxiliaire, terriblement amaigri, pâle et déguenillé est accueilli à Paris avec enthousiasme, tout particulièrement par la Société de géographie et ses amis de *La Petite Vache*, ce restaurant du quartier latin où se retrouvent régulièrement les pionniers et adeptes de l'expansion coloniale. Le gouvernement applaudit, certes, mais l'amiral de Montaignac n'en fait plus partie et, dans les bureaux de son ex-ministère, celui de la Marine, la tiédeur est de rigueur quand il ne s'agit pas de jalousie inavouée. La gloire est là malgré tout. Brazza est promu enseigne de vaisseau et, avec Ballay, reçoit la Légion d'honneur et les Palmes académiques. Il n'a que vingt-sept ans. Il entreprend alors un cycle de conférences en France, mais aussi à Rome et à Sheffield.

En août 1879, il répond à une invitation de Léopold II, roi des Belges et homme d'affaires, qui lui propose de se joindre à ses projets de colonie belge au Congo. La réponse très patriotique de Brazza est célèbre : « Sire, vous oubliez que je suis officier français ; si vous désirez quelque chose de moi, c'est au gouvernement de mon pays qu'il faut que Votre Majesté s'adresse ». Léopold II insiste, Brazza réplique encore : « Je suis officier français ».

Mais l'entretien est révélateur pour l'enseigne de vaisseau. En effet le roi, pour le séduire, lui a fort imprudemment dévoilé ses plans et son ambition coloniale. Brazza comprend alors tout l'enjeu de ses explorations et la terrible course de vitesse qu'il doit entreprendre vis-à-vis de Stanley s'il veut apporter à sa nouvelle patrie un immense territoire d'expansion en Afrique équatoriale. Il en informe Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique,

Gambetta, président de la Chambre des députés, et la Société de géographie sans oublier ses amis influents de *La Petite Vache*. Il sollicite enfin auprès du ministre de la Marine et des Colonies l'autorisation et les moyens de conduire une deuxième mission pour la conquête du Congo. Celle-ci est accordée mais, lui dit-on bizarrement, restera officieuse. Le personnel sera toutefois fourni par la Marine. Mais les fonds alloués sont misérables et Brazza devra puiser dans son patrimoine. Le but annoncé est de fonder deux stations scientifiques, ou humanitaires, selon les auteurs, l'une sur l'Ogooué et l'autre sur le Congo, au nom du Comité français de l'Association Internationale Africaine.

La deuxième expédition

Le 27 décembre 1879, accompagné de l'élève-mécanicien Michaud, du fidèle et désormais second-maître de manœuvre Hamon et du matelot Noguez, il s'embarque à Liverpool pour rejoindre le Gabon. Au passage, il recrute à Dakar dix laptots dont il confiera le commandement au caporal sénégalais Malamine Kemara. Noël Ballay devrait en principe rejoindre Brazza plus tard avec deux petites chaloupes à vapeur démontables.

Une course impitoyable autant qu'asymétrique, comme l'on dit maintenant, est alors engagée. Stanley parti de Vivi, à l'embouchure du Congo, veut atteindre le Stanley Pool avant Brazza en remontant la rive droite du fleuve avec deux cents Noirs, quatorze Européens et quatre petits vapeurs démontables, sans oublier les innombrables bâtons de dynamite qui lui ont valu son surnom de *boula matari*. En un an il va perdre six Européens et vingt-deux Noirs sur un parcours de quatre-vingt-trois kilomètres à travers brousse, montagnes et ravins.

De son côté, Brazza, en trois mois, remonte l'Ogooué et ses nombreux rapides en traversant des régions désormais amies. Il atteint paisiblement le confluent de l'Ogooué et de la M'Passa le 13 juin 1880. Il y fonde le poste de Nguimi dont il confie le commandement à Michaud, poste auquel le Comité français de l'Association internationale africaine donne peu après le nom de Franceville.

Toujours aussi pressé, il repart dès le 22 juin vers le sud-est, négligeant le fleuve Alima pourtant prometteur, mais situé en pleine zone hostile des Apfourous. Il est à pied, escorté de cinq de ses hommes dont Malamine, et de dix porteurs lourdement chargés de cadeaux, de vivres et de matériels divers. Il aborde les plateaux Batékés et finit par rencontrer un émissaire de Makoko, grand roi des Batékés, qui lui propose de le guider jusqu'à son souverain. Il accepte de se rendre auprès du roi, mais seulement après avoir atteint le Congo. Makoko donne alors les ordres pour que Brazza soit assisté partout autant que de besoin. Ce dernier descend la Lefini et, arrivé à une journée du grand fleuve, décide, par précaution, de continuer à pied avec cinq hommes seulement vers le Congo qu'il atteint en deux jours de marche forcée. Il s'arrange alors avec les chefs locaux pour se faire connaître et reconnaître, puis retourne vers les rives de la Léfini. De là, il repart avec tout son personnel et, en deux jours de marche, parvient à la résidence de Makoko, située à M'Bé. Il ne s'y présente qu'après avoir revêtu sa tenue d'enseigne de vaisseau ressortie d'une caisse étanche. Sa petite troupe a revêtu l'uniforme de marin. L'entrevue est grandiose, saluée par le grand féticheur. Nous sommes le 28 août 1880.

Le 10 septembre, Brazza signe avec le Roi Makoko un traité par lequel celui-ci cède à la France non seulement le petit territoire de la nouvelle station française mais, plus encore, la totalité de son territoire qui s'étend entre la Léfini et le Congo.

Brazza rejoint alors les rives du Congo qu'il descend en pirogue durant cinq jours, le temps de faire palabre avec tous les chefs des villages riverains, puis finit par se fixer sur la rive droite du Stanley Pool juste en amont des terribles rapides, où il fonde la station de N'Tamo. La future Brazzaville est née.

Après des jours de liesse, Brazza, le 18 octobre, laisse la station de N'Tamo aux mains de Malamine, devenu sergent pour la circonstance, et de deux laptots avec pour consigne de garder ce poste jusqu'à ce qu'il soit relevé. Malamine reçoit également une copie du fameux traité qu'il a pour mission de faire respecter. Brazza a confiance en lui. Le général de Chambrun décrit ce Berbère mâtiné de Maure : « grand, mince, gracieux dans tous ses mouvements et remarquablement adroit dans le maniement des armes à feu, il possédait à un degré étonnant plusieurs idiomes. Autoritaire sans brutalité, d'une parfaite droiture et d'une conscience pointilleuse, il était pénétré d'un haut sentiment du devoir. »

Mais Brazza veut trouver une voie plus directe et plus facile que l'Ogooué pour relier N'Tamo à l'Atlantique. Il descend le long de la rive droite du Congo toujours à pied. Le 7 novembre, il rencontre Stanley qui va en sens inverse dans l'espoir de prendre possession de la rive droite du Stanley Pool. L'Anglais est tiré à quatre épingles. Brazza a revêtu sa tunique de drap bleu galonnée d'or, coiffé son bicorne et porte le sabre au côté. L'entrevue est courtoise. Pendant deux jours ces hommes se sondent. Brazza cache à Stanley la signature du

traité avec Makoko mais lui signale cependant qu'il a créé sur la rive droite du Pool un petit poste laissé à la garde d'un sergent et de deux matelots noirs où flotte le drapeau français. Stanley ne peut cacher son irritation. Brazza est maintenant prévenu : il a en face de lui un adversaire redoutable et décidé. Un peu plus tard, Stanley débarquera à N'Tamo mais se fera fermement refouler par le vaillant Malamine.

Le 15 décembre, Brazza est de retour à Libreville. Ni Ballay, ni les chaloupes à vapeur, ni les renforts demandés ne sont arrivés. Déçu et inquiet, et malgré une dysenterie tenace, il repart vers Franceville qu'il atteint le 18 avril 1881. Il y est rejoint un peu plus tard par l'enseigne de vaisseau Louis Mizon, un de ses « fistots » de l'École navale, muni d'une instruction lui confiant la responsabilité de la mission d'exploration en lieu et place de Brazza ! Ce dernier se sent doublement trahi, à juste titre d'ailleurs, car à Paris les intrigues, la jalousie, notamment rue Royale et, il l'apprendra plus tard, les intrigues de Léopold II, ont conduit à ce coup de Jarnac. De plus, Stanley, qui n'a pas voulu se confronter à Malamine a fait agir Paris par l'intermédiaire de Léopold II, si bien que l'enseigne de vaisseau Mizon envoie au sergent Malamine l'ordre de se retirer de N'Tamo. Pour Brazza c'est un autre coup dur. Malamine, ulcéré à son tour, va rejoindre son pays natal, le Sénégal.

Terriblement déçu, Brazza n'a plus qu'à rentrer en France. Mais, visionnaire et toujours obsédé par sa mission, il refuse la facilité qui consiste à redescendre l'Ogooué jusqu' à Libreville. Il veut encore chercher par la terre un itinéraire reliant plus facilement Franceville à l'océan. Et c'est sur cet itinéraire qu'il tombe sur la source de l'Ogooué. Une découverte de plus !

En mai 1882 Brazza et Michaud débarquent à Portsmouth sans un sou. En réponse à une demande du consul de France local, le ministre de la Marine et des Colonies répond : « Payez voyage et rapatriez Brazza par les voies les plus économiques. » On croit rêver ! Les choses ont décidément bien changé dans la capitale.

Brazza arrive à Paris le 7 juin avec un bilan pourtant remarquable. René Maran écrit en effet dans son livre intitulé tout simplement *Savorgnan de Brazza* : « Sa deuxième expédition a duré deux ans et demi. Il a atteint en ce laps de temps le Congo, ajouté aux possessions françaises un pays couvrant la superficie de la France, relevé 4000 kilomètres d'itinéraire, découvert la source de l'Ogooué, établi que le Kouilou-Niari est la voie de communication la plus rapide entre Brazzaville et l'océan, fondé la station de Franceville, et affirmé, en plantant le drapeau français à N'Tamo, la prise de possession par la France de l'ensemble des territoires du Stanley Pool relevant de l'autorité du roi Makoko. »

Alors, faute d'appuis politiques, Brazza décidément difficile à abattre, s'appuie sur l'opinion publique qui lui reste favorable. La Société de géographie, présidée par Ferdinand de Lesseps le reçoit avec éclat et décide de donner le nom de Brazzaville au modeste poste de N'Tamo. La presse prend son parti, la ville de Paris lui décerne la grande médaille d'or. Et l'opinion s'enflamme. Si bien que Charles Duclerc, président du Conseil présente un projet de loi qui sera promulguée le 30 novembre 1882 par le président Jules Grévy : les traités Makoko passés par Brazza, qui n'était pas en mission officielle rappelons-le, sont ratifiés par l'État français !

Les choses alors vont très vite. L'explorateur est promu lieutenant de vaisseau le 15 février 1883, reçoit le titre de Commissaire général de la République dans l'Ouest-africain et se voit confier une troisième mission financée par le ministère de l'Instruction publique, celui des Affaires étrangères et celui de la Marine et des Colonies. Cette mission sera, il ne le sait pas encore, la plus ingrate et la plus difficile.



Brazza en pirogue. (DR)



Réception de Brazza par le roi Makoko. (DR)

La troisième expédition

Il s'agit de reprendre les explorations précédentes au point où elles avaient été interrompues, de créer de nouvelles stations, mais aussi de mettre en place des structures administratives, économiques et techniques, bref d'une véritable organisation où Brazza va devoir montrer des qualités de manager, de gestionnaire financier mais aussi de diplomate lorsque, à Brazzaville, il va à nouveau se confronter à Stanley.

Son équipe s'étoffe à la mesure de la tâche : un état-major de huit personnes, un groupe de vingt et un adjoints qualifiés dont Charles de Chavannes, son secrétaire particulier, futur confident et ami, et Albert Dolisie, tout juste sorti de polytechnique ; vingt-cinq militaires français ; une mission scientifique dirigée par Jacques de Brazza, frère de Pietro et docteur ès sciences ; cent trente-neuf laptots et vingt-cinq tirailleurs sénégalais. En tout près de quatre cents personnes. C'est beaucoup et pourtant très peu au regard de l'immensité du territoire à organiser.

Brazza voit grand, en stratège. Il a compris que l'expansion de la France au cœur de l'Afrique et vers le nord ne peut se faire pour l'instant que par voie fluviale. Or le Congo, s'il est navigable en amont de Brazzaville, ne l'est pas du tout en aval. Les grands axes de son action seront donc de :

- sécuriser les voies fluviales et terrestres du Gabon,
- explorer et sécuriser le Congo et ses affluents de la rive droite, en amont de Brazzaville,
- pousser le plus possible vers le nord en espérant pouvoir relier le Congo français aux sources du Nil, voire à la Méditerranée,
- assurer le ravitaillement de Brazzaville par les voies fluvio-terrestres entre la ville et Loango, sur la côte atlantique, en particulier en s'assurant la main mise sur la région du Kouilou-Niari,
- réclamer, mais sans succès immédiat, hélas, la construction d'une voie ferrée entre Brazzaville et Pointe-Noire, chose que les Belges vont réaliser très rapidement.

Après une escale à Dakar où Brazza récupère son fidèle sergent Malamine, la mission arrive à Libreville le 21 avril 1883 où, première déception, rien n'a été préparé pour son accueil. Après s'être activé à l'installation du personnel et au débarquement du matériel, Brazza part sur l'Ogooué et le Haut-Ogooué pour créer un poste pérenne à N'Djolé et assurer au plus vite les voies de ravitaillement de Brazzaville. Il serait trop long et probablement fastidieux de détailler son activité et celle de ses équipes. Celles-ci rayonnent dans tout le territoire. Les Apfourous, autrefois hostiles, se sont rangés du côté français et Ballay, peut enfin mettre à flot ses chaloupes à vapeur qui, en descendant l'Alima, vont acheminer le matériel vers le Congo et ses affluents.

Le 9 avril 1884, Brazza accompagné de Ballay rencontre à nouveau Makoko à qui il présente le fameux traité ratifié par Paris. Le roi des Batékés, après festivités et cérémonies, confirme la cession des territoires qu'il possède sur la rive droite du Congo, mais aussi, point très délicat, sur sa rive gauche que revendique Stanley.

Lors des missions antérieures, le quotidien de nos héros a été décrit : les fièvres, les dysenteries, la mort aussi pour certains, les marchandises perdues lors de chavirements ou de pillages… À cela s'ajoute désormais la dispersion d'un personnel parfois maladroit, indolent, indiscipliné ou encore impatient. Brazza, homme de terrain circule beaucoup trop, au détriment d'une gestion fixe et efficace. Jean Autun écrit dans S*avorgan de Brazza, prophète du tiers monde* : « Il patrouille solitaire alors qu'il devrait commander. » Quelques critiques de ses grands adjoints, dont Ballay, commencent d'ailleurs à poindre.

Durant deux ans et demi pourtant, résume Jean Autin, la mission Brazza parcourt les vallées de l'Ogooué et du Congo, ravitaille les postes, assure la sécurité complète des voies fluviales de la Léfini et de l'Alima, et tente d'occuper aussi complètement que possible la région du Kouilou-Niari réclamée, au nom de l'Association africaine, par Léopold II qui cherche à tout prix à couper Brazzaville de la côte atlantique.

Le 15 novembre 1884, sous la présidence du chancelier Bismarck, et à l'initiative du Portugal s'ouvre la conférence internationale de Berlin où, en trois mois, se fait le partage diplomatique de l'Afrique de l'Ouest. L'acte final est signé le 26 février 1885. Pour ce qui nous concerne, l'entente entre les Belges et la France permet la délimitation de leurs possessions respectives. En outre, et en échange de la reconnaissance de l'État indépendant du Congo, propriété personnelle de Léopold II, et de l'abandon de ses droits sur la rive gauche du Stanley Pool, la France reçoit le Kouilou-Niari ainsi que le bassin de l'Oubangui.

On considère alors à Paris que la troisième mission de Brazza n'a plus de raison d'être et ce dernier est rappelé à la Capitale où il arrive le 19 novembre 1885.

Il peut s'enorgueillir de l'œuvre qu'il a accomplie, écrit René Maran : « Huit postes ont été fondés dans le bassin du Congo, huit dans celui de l'Ogooué, cinq dans la vallée du Kouilou-Niari ou sur la côte. Les droits de la France sur Brazzaville ne prêtent plus à discussion. La pénétration française se prolonge vers la Sangha et le Bas-Oubangui… Il ne s'est pas prodigué en vain, bravant fatigues, dangers, rapides, tornades, maladies, courant comme un dératé d'un bout de sa colonie à l'autre, voyant tout, vivifiant tout, faisant de la politique internationale mais aussi de la politique indigène… payant partout de sa personne … son tranquille courage, sa lucide énergie, son incontestable désintéressement, son patriotisme, sa foi, ont eu raison des pires traverses. »

Le 13 août 1885, le gouvernement le fait officier de la Légion d'honneur. Il jouit d'une renommée universelle, ayant montré que la manière française en matière de colonisation l'emporte sur la brutalité et le cynisme de Stanley. Il n'a que trente-trois ans.

Mais il ne se considère pas comme déchargé de sa tâche et met à profit l'admiration qu'il suscite dans le public pour relancer son action. Il donne le 21 janvier 1886, au Cirque d'hiver, devant un auditoire rassemblé par la Société de géographie, une conférence présidée par Ferdinand de Lesseps. Il y expose sa vision de l'avenir des nouveaux territoires conquis. Dans *Brazza Commissaire Général*, Élisabeth Rabut, cite l'explorateur : « Je considère l'ouest-africain et le bassin du Congo, comme un pays dont l'avenir dépend du commerce et de la culture indigène, non de la colonisation par l'émigration… Que la haute administration, que le haut commerce prennent garde de vouloir mettre trop vite en coupe réglée une possession qu'à vrai dire nous connaissons encore insuffisamment et dont les indigènes ne sont pas encore initiés à ce que nous voulons d'eux. » Ce n'est pourtant pas tout à fait la conception du gouvernement qui veut hâter l'extension de son empire avec pour objectif la création de relations commerciales entre l'intérieur et la côte et contrer les ambitions de l'Allemagne, de l'Angleterre et surtout de l'État indépendant du Congo. Le Haut-Nil et le Soudan sont d'ailleurs au cœur des tensions.

Son discours a, par ailleurs, braqué les financiers privés qui rêvent déjà de se débarrasser de cet empêcheur de s'enrichir en rond le plus rapidement possible. Pourtant le Parlement finit par rejoindre les idées de Brazza et, le 29 avril 1886, promulgue un décret le nommant Commissaire-général du gouvernement. Brazza accepte ainsi une quatrième mission divergeant pourtant partiellement de ses conceptions.

En juin Noël Ballay est nommé lieutenant-gouverneur du Gabon et, en août, Charles de Chavannes est nommé Résident du Congo français et délégué commissaire-général pour l'ensemble des territoires composant la colonie nouvellement créée.

Brazza passe encore neuf mois en métropole, encourageant la fabrication de produits adaptés aux besoins africains et aux moyens de transport, multipliant les démarches auprès des administrations et des financiers et prêchant l'investissement… sans grands résultats.

Les derniers séjours africains

De mars 1887 à janvier 1888 il organise et parcourt le territoire du Gabon-Congo de Libreville à Brazzaville. Mais le budget pourtant promis ne suit pas, comme si Paris s'ingéniait à lui compliquer la tâche. Ici et là des actes de cruauté envers les indigènes, des révoltes réprimées, des maladresses ou des malversations de la part de fonctionnaires médiocres parviennent aux oreilles de Brazza qui, désabusé, confie à Ballay l'intérim du Commissariat général et rentre en France le 20 janvier 1888.

Il reste en Europe jusqu'en juin 1890, se partageant entre sa famille et ses nombreuses démarches à l'encontre de ministères peu coopératifs.

De juin 1890 à janvier 1895, de nouveau en Afrique, il précise les priorités et délègue de plus en plus à ses fidèles que sont de Chavannes et Dolisie, puis il se dirige vers la Haute-Sangha dont il reprend l'exploration vers le nord. Partout des postes sont crées par ses adjoints, en dépit de tragiques infortunes comme le massacre de la mission Crampel le 8 avril 1891. La route du Tchad est ouverte et protégée, un accord international signé en 1894 interdit l'accès du Haut-Nil à l'État indépendant du Congo. Le général de Chambrun écrit plus tard : « L'extension territoriale, qu'il réussit à donner à la nouvelle colonie sans rien coûter à la métropole parut si inconcevable que Stanley lui-même la considéra comme un miracle et non comme le travail d'un homme sans l'appui de ses millions. »

Le 3 janvier 1895, à quarante-trois ans, Brazza est promu commandeur de la Légion d'honneur. Il s'embarque le 20 janvier à Libreville et s'arrête à Oran pour y prendre un repos bien mérité après plus de quatre ans sans

congé. « C'est là, écrit René Maran, qu'il se prépare à affronter sans faiblir les puissances politico-financières qui ont juré de l'abattre. »

Il regagne Paris au printemps et en profite pour épouser dans la plus stricte intimité mademoiselle Thérèse de Chambrun, en présence de Charles de Chavannes son témoin et ami. La désormais comtesse de Brazza va bientôt faire l'apprentissage de la vie africaine et du climat équatorial.

Dans les premiers jours de janvier 1896, Brazza et sa femme rejoignent le Gabon. Pour la jeune épouse c'est un voyage de noce des plus originaux et qui la ravit. Pour l'explorateur c'est le début d'un long et douloureux combat. Durant des mois en effet, il va devoir se battre contre l'administration centrale et des pouvoirs financiers plus ou moins occultes. Le déclenchement tardif de la mission du capitaine Marchand de Loango sur la côte atlantique en direction du Haut-Oubangui le soumet à une énorme pression de Paris qui veut à tout prix la réussite de ce dernier… sans pourtant donner à Brazza le supplément de budget nécessaire. La mission Marchand c'est en effet, au départ de Loango trois mille charges de trente kilos et un vapeur démontable à acheminer sur six mille kilomètres jusqu'à l'Oubangui ! On connaît la suite. Marchand doit parfois utiliser la manière forte durant ses déplacements, s'aliénant ainsi quelquefois les tribus indigènes traversées. Sa progression dure deux ans. Paris s'impatiente. Dolisie a alors le courage d'écrire à Brazza qu'il a cessé de plaire en haut lieu. Marchand, quant à lui, poursuit son extraordinaire épopée qui, hélas, se conclut par le psychodrame de Fachoda face à Kitchener !

Au début de l'automne 1897, Brazza est à bout de souffle. Il souffre d'une fièvre bilieuse hématurique compliquée de fièvre paludéenne et doit rentrer en France non sans faire un séjour de ré-acclimatation à Alger. Un séjour imprudemment prolongé sans doute…

Le 13 janvier 1898, en effet, lors d'un dîner avec sa femme chez M. Lépine, Gouverneur général de l'Algérie, il observe chez ce dernier une sorte de gêne. Le lendemain il se rend au café de Bordeaux et y consulte le *Journal officiel*. C'est de cette façon inélégante qu'il apprend ce que M. Lépine n'a pas eu le courage de lui annoncer la veille : sa mise en disponibilité. Et quelques jours plus tard, celui qui a donné à la France le Congo français et toutes les possibilités d'extension coloniale vers le nord, reçoit en effet un courrier daté du 14 janvier 1898 de André Lebon, ministre des Colonies dont voici les termes laconiques : « J'ai l'honneur de vous informer que, par arrêté du 2 janvier 1898, je vous ai placé dans la situation de disponibilité avec traitement, à compter du 13 janvier 1898, date à laquelle prendra fin le congé de convalescence dont vous êtes titulaire. »

Brazza meurtri, mais digne cependant, partage alors son temps en famille entre Paris, la Lozère, Alger, Rome et sa terre natale, Soleschiano près d'Udine. Des amis, des politiciens même, continuent à le voir, à lui écrire ou à le consulter. En 1901 André Lebon ancien ministre des Colonies publie pourtant un livre très critique sur la gestion du Congo et de la mission Marchand par Brazza. Cette fois c'en est trop ! Celui-ci ne peut rester sans réponse et adresse depuis Alger le 6 mai 1901 au ministre de la Marine une très longue lettre dans laquelle il reprend point par point toutes les injustes critiques. Il termine ainsi : « Après la sanction qui a été donnée à ces accusations sans fondement, en présence de la responsabilité financière dont j'ai été chargé devant le Parlement, il vous appartient monsieur le ministre, de juger de la réparation morale à laquelle je crois avoir droit […] et vous prie de bien vouloir faire valoir mes droits à la retraite. » La lettre fait mouche. Une loi du 1er août 1902 lui octroie alors, à titre de récompense, une pension nationale de 10 000 francs, ce qui est un honneur exceptionnel. La France reconnaît enfin et officiellement l'œuvre de Savorgnan de Brazza.

Ce dernier n'en continue pas moins à suivre à titre personnel la situation coloniale. Les nouvelles sont de plus en plus désastreuses. Ce qu'il avait prévu et craint plus que tout s'accomplit peu à peu : la totale prise en main du Congo Français par quarante concessions commerciales où tout est bon pour accroître les profits. Des missionnaires du Saint-Esprit viennent de la part de Mgr Augouard le prévenir de la situation. Il apprend ainsi qu'avec parfois la complicité des fonctionnaires français, on a profité de sa mise à l'écart pour réintroduire l'esclavage et pratiquer la contrainte physique, voire la prise d'otage. L'opinion française est mise peu à peu au courant. Le roman anticolonialiste de Joseph Conrad *Au cœur des ténèbres* n'arrange rien. L'indignation atteint son comble à juste titre, lorsqu'on apprend en 1903 que deux fonctionnaires, Georges Toqué et Fernand Gaud ont eu l'horrible et incroyable idée le 14 juillet d'exécuter un noir à l'aide d'une cartouche de dynamite introduite dans son corps ! Des voix s'élèvent au Parlement et au Gouvernement pour solliciter une enquête sur ce qui se passe au Congo. Un nom s'impose, bien sûr : Brazza le clairvoyant, Brazza le pur, Brazza l'intègre, Brazza l'honorable.

Émile Loubet, Président de la République et Clémentel, ministre des Colonies s'adressent alors à lui pour lui confier une mission d'enquête. En dépit de l'avis de ses amis qui essaient de l'en dissuader, Brazza qui voit

l'œuvre de sa vie en extrême danger accepte, sachant parfaitement qu'il va de ce fait réveiller toutes les haines, toutes les jalousies, toutes les malveillances dont il avait déjà été la victime.

Il part avec sa femme le 5 avril 1905, accompagné de plusieurs hauts fonctionnaires, d'officiers, et d'un jeune agrégé de philosophie.

La mission débarque à Libreville le 29 avril 1905. Elle parcourt en quatre mois l'Ogooué, l'Oubangui, le Haut-Chari jusqu'à la limite du Tchad. L'explorateur va de désillusion en désillusion. À Brazzaville le gouverneur Gentil, son ancien camarade de la Marine, l'a accueilli très froidement. Mgr Augouard, qui a assisté à l'entrevue écrit : « M. Gentil ne voyait pas en effet arriver d'un très bon œil pour l'enquêter son ancien camarade de la Marine. » Et durant toute sa mission on ne communique pas à Brazza les documents qu'il réclame pour mieux comprendre la situation. On a retardé les bateaux qui devaient le transporter à pied d'œuvre. On a interrompu tout trafic sur les lignes télégraphiques pour l'empêcher de recueillir des renseignements ou des instructions. Il découvre, malgré tout, les excès voire les horreurs qui ont été commises dont la prise en otage de femmes et d'enfants par dizaines afin de récolter l'impôt ou assurer le portage, et dont la plupart ont succombé en détention.

Il décide de rentrer à Paris pour témoigner de tout cela et, le 29 août 1905, s'embarque avec toute sa mission à Brazzaville pour Léopoldville d'où, par voie ferrée il rejoint l'Atlantique. Il est extrêmement faible : « Comme il se sent las, écrit René Maran, étrangement las et étrangement faible. » La femme de Brazza le soutient de son mieux, et se demandera plus tard si son mari n'a pas été empoisonné. Mais celui-ci se sait perdu et, quelques jours après l'escale de Libreville, passe ses pouvoirs à M. Hoarau-Desruisseaux, inspecteur général des colonies, non sans avoir dicté des lettres de propositions de récompenses pour ses collaborateurs.

À l'escale de Conakry, le docteur Cureau qui l'accompagne décide de le faire hospitaliser dès l'arrivée à Dakar. À l'âge de cinquante-trois ans il y décède le 14 septembre 1905, lendemain de son arrivée, veillé par sa femme et le capitaine Mangin. La nouvelle soulève en France une émotion considérable. Le Gouvernement et le Parlement décident de faire des obsèques nationales à ce héros mort en service commandé loin de sa patrie d'adoption.

Le 3 octobre, après une cérémonie grandiose en l'église Sainte-Clotilde, un cortège somptueux conduit sa dépouille au Père Lachaise. Paul Deschanel, au nom de la Chambre des députés y déclame : « Cher Brazza, tu as donné ton âme brûlante et superbe à la plus adorable patrie qui ait paru sous le ciel ; tu as reculé ses frontières ; en étendant la puissance de son génie tu as été un grand ouvrier d'idéal et de justice. »

Épilogue

Ce discours quelque peu emphatique et touchant aurait pu terminer ce récit, mais la vérité historique m'oblige à préciser, hélas, que la République a ses raisons et ses hypocrisies. La mission Brazza est dissoute par décision ministérielle et remplacée par une Commission du Congo qui reprend, atténués, les termes accusateurs du rapport Brazza. Mais, écrit Jean Autin : « Le rapport final que celle-ci rédige n'a, pas plus que les rapports de Brazza, jamais été publié. Seuls dix exemplaires numérotés ont été tirés et conservés précieusement dans les coffres ministériels. »

Comme si Brazza était enterré une seconde fois… mais en catimini cette fois.

Il faudra la deuxième guerre mondiale pour que de Gaulle nous rappelle le rôle de notre grand explorateur dans la création de l'Afrique-Équatoriale. En présence de Marthe de Brazza, sa fille, il a inauguré en 1944 à Brazzaville un monument en forme de phare en rappelant que : « C'est à cause du fait que Brazza créa l'Afrique-Équatoriale française, c'est à cause du fait qu'au nord de celle-ci se trouvait le Cameroun, que la souveraineté française put être maintenue dans cette guerre et qu'aujourd'hui l'Empire tout entier est rassemblé autour de la Croix de Lorraine à l'exemple de Brazzaville […] La mémoire de Savorgnan de Brazza restera comme un rayon dans ses jours et comme un phare dans ses nuits. »

Si la Marine, enfin, pour des raisons probables de sensibilité politique, n'a pas cru bon depuis 1957 de redonner le nom de Brazza à l'un ses navires, j'ai le réconfort de savoir que dans cette capitale qui, exception en Afrique, porte encore le nom de son créateur, les Africains, d'eux-mêmes, ont érigé en 2006 un mausolée à sa mémoire, où les restes de Pietro, de sa femme et ses quatre enfants rapportés d'Alger demeurent encore, pour le moment, les témoins d'une extraordinaire et dramatique épopée.

Réponse de Jacques KERIGUY au discours de Michel HÉGER

Monsieur,

Parmi les qualités que l'on attribue à notre institution, celle de commercer avec qui possède des mérites que l'on n'a pas me paraît la première et la plus enrichissante. Nos parcours divergent en tous points ; est-ce pour cela que vous m'avez demandé de vous apporter ce soir la réponse de l'académie ? Quelle que soit la raison de votre choix, je vous en sais gré. De nos conversations a surgi un profond élan de sympathie. J'ai reçu vos récits comme une épopée luxuriante et un message qui éclaire une réalité pour moi indéchiffrable sans votre intercession.

Commençons par le début. Votre vie, m'avez-vous confié, se façonne à votre arrivée en Afrique : Congo, Mali, Côte-d'Ivoire, Sénégal, Gabon, éblouissements de soleil, gerbes de vents, miroir des grands fleuves. Une naissance qui, déjà, est une évasion. Vous avez dix ans. Votre beau-père est administrateur des colonies ; votre mère a enseigné l'art dramatique ; elle aime la poésie : une ambiance familiale féconde. Cette enfance africaine se passe au milieu des sables, des forêts prodigues et singulières. L'eau mouvante, déjà, vous fascine. Celle des fleuves sur lesquels les pirogues défient les rapides meurtriers ; celle de la mer que sillonnent les paquebots qui vous relient à votre pays natal. « La mer en fête sur ses marches comme une ode de pierre », écrivait Saint-John Perse, qui, sans doute, bien des années après, de sa propriété des Vigneaux, à Giens, a observé nombre de vos évolutions au large de Toulon. L'un de ces paquebots porte le nom de *Brazza*, souvent prononcé ce soir. Les éblouissements que porte le vent parfumé d'odeurs marines s'enracinent organiquement dans la mémoire, certes, mais, pour être partagés, leurs reflets ont besoin d'être saisis et fixés à un support. À quinze ans, vos parents vous offrent un appareil photo, à la condition que, pour le mieux utiliser, vous en appreniez le bon usage dans un service de presse. Plus qu'une envie, une exigence est satisfaite ; elle ne vous quittera plus.

Vous terminez vos études secondaires. Il est pour vous « temps de commencer à vivre la vie dont vous aviez rêvé », aurait dit Henry James. L'émerveillement doit désormais laisser place à la conquête. Votre vocation marine ne souffre aucun doute : vous voulez la mer, naviguer – vous serez marin -, oui, mais, comme vous l'a enseigné une visite de la *Calypso*, la posséder tout entière, pénétrer ses profondeurs - vous serez plongeur. Vos projets sont plus vastes encore : il est une autre immensité que vous convoitez : l'air, le ciel, l'espace - vous serez aviateur et pourquoi pas, parachutiste. De quelle façon concilier ces aspirations multiples ? C'est simple, dites-vous : la Marine les embrasse toutes. C'est simple, en effet. 1962, vous entrez à l'École navale, puis embarquez sur la *Jeanne d'Arc*. Vous faites le choix de l'audace : devenir celui que vous voulez être, parce que vous pouvez l'être et le savez. Les épisodes s'enchaînent. 1966-1968, formation aéronautique, à Salon-de-Provence, Dax et Chambéry. Commence la première partie de votre carrière. Elle est aéronautique : elle débute par le commandement de la flottille d'hélicoptères d'assauts 33 F et se poursuit par deux années dans la Royal Navy en tant que *commando pilot*. De nouveau me vient à l'esprit une phrase de Saint-John Perse : « Joie ! ô joie déliée dans les hauteurs du ciel ! ». Cette joie, vous l'avez éprouvée ; elle demeure comme la page la plus précieuse de votre vie.

En 1978, vous intégrez l'École supérieure de guerre et le Collège supérieur interarmées. Vous êtes affecté de 1980 à 1983 au service opérations de l'État-major de la Marine et, en 1983, vous embarquez sur la frégate anti-sous-marine *Georges-Leygues* en tant que commandant en second. En 1986 vous est confié le commandement de l'aviso escorteur *Enseigne de vaisseau Henry*. Vous réintégrez en 1988 le Domaine fonctionnel affaires internationales de l'État-major. En 1990, vous prenez le commandement de la frégate *Georges-Leygues*. Un nouveau passage au ministère, accompagné d'une promotion au grade de contre-amiral, précède, en 1993, une nomination dans l'État-major OTAN / Union de l'Europe occidentale, situé à Naples, lors de la crise yougoslave. À l'issue de ces dix années riches d'expériences vous retrouvez le service opérations de l'État-major avant d'être nommé en 1994 inspecteur des réserves de la Marine. Ultime épisode, vous êtes nommé conseiller à la direction du groupe Siemens jusqu'en 2001.

Ainsi s'achève votre carrière militaire. Votre carrière, mais pas vos activités, car, pour vous, à peine achevés, les exploits appellent des exploits futurs : vous décidez de consacrer votre expérience et vos compétences à la formation dans les domaines du nautisme et du secourisme au sein du Centre de formation de la Société nationale de sauvetage en mer (CNSM). Vous êtes promu responsable de la SNS 227. Une mission en Thaïlande en 2005, au lendemain du tsunami qui a ravagé les côtes et anéanti l'activité halieutique illustre cet engagement.

Comme ce bref résumé nous a permis de le comprendre, vous appartenez à la catégorie des aventuriers. Mais les aventures, même obstinément pratiquées, ne parviennent pas à emplir votre esprit. Il vous faut aussi témoigner. Non pour conquérir quelque gloire, car, vous êtes bien placé pour le savoir, la gloire est éphémère, mais pour rendre compte de vos expériences. Vous prenez la résolution d'associer à des mots porteurs de sens la photo, que vous pratiquez plus intensément encore depuis l'avènement du numérique, parce que celui-ci vous dispense de transporter un encombrant laboratoire. Vous maîtrisiez l'image ; vous maîtrisez désormais le verbe. Vous voulez dire, dire ce que fut votre monde et ceux qui l'ont bâti.

Vous rédigez quatre ouvrages. Le premier paraît en 1989 sous le titre *Une Ancre et des ailes*. Il expose quelques-uns des souvenirs les plus forts que vous avez amassés entre 1962 et 1987 et transporte le lecteur de France aux Marquises en passant par la Grande-Bretagne, le Tchad, la Norvège, le Liban ou Tahiti. Pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître : le livre reçut le prix de l'Académie de marine. En 1993, en collaboration avec Jean-Marie Chourgnoz, peintre officiel de la Marine, vous publiez *Les Ailes de la mer,* dont le sous-titre, *l'aéronautique navale française*, révèle le contenu. *Rotors de mer* est le troisième. Paru en 1996, il vante les exploits des équipages des hélicoptères de l'Aéronautique navale qui, écrivez-vous, « partout dans le monde participent aux combats, aux actions humanitaires, mais aussi aux sauvetages des vies humaines ». Pour rédiger le quatrième, *Djebel amour, Djebel amer,* vous ne suivez plus un chemin à rebours vers vous-même, mais, à l'aide de documents précis, abordez une histoire douloureuse. L'intention, pourtant, est la même : rendre hommage aux pilotes de la Marine qui ont participé aux combats d'Algérie entre 1956 et 1962.

Une ardeur si débordante, la constante fréquentation du danger, les chocs que subissent le corps et l'esprit, le spectacle de la douleur, insupportable, d'enfants mutilés, émoussent la résolution la mieux trempée. Vous voici naturellement, irrésistiblement guidé vers l'activité artistique. Qui doute, qui craint non pour sa vie, mais pour son intégrité et pour son honneur, est prêt à succomber à l'attirance de l'art. Je qualifierai de narratives les milliers de photos que vous avez rapportées de vos missions et de vos voyages d'agrément. Elles se rapportent à une situation donnée, elles évoquent le contexte dans lequel vous avez saisi la réalité. Mais l'expressionnisme froid et impersonnel n'est pas votre domaine. J'ai cru saisir une évolution dans votre production : me trompé-je si je décèle un glissement, conscient ou inconscient, je ne sais, vers le pictoralisme, ce mouvement qui prône une prise de distance par rapport à la réalité et une volonté de faire naître l'émotion ? Vos photos, me semble-t-il, ont pour objet de libérer l'émerveillement que vous éprouvez au point que vous les hissez parfois hors de l'espace et du temps. Elles ne se contentent pas de raconter : elles imposent leur rutilance. Votre participation régulière au Salon d'art de l'académie montre cette évolution, de même que le site sur lequel vous les avez rassemblées ou les recueils que vous publiez. Continuez de les semer dans notre imaginaire, comme on sème le désir ou le frisson, le mystère ou l'évidence de l'observation.

La photographie demeure au centre de vos préoccupations artistiques. Elle ne l'occupe pas pleinement : elle ouvre l'étroit hublot de la poésie. Paul Valéry, il est vrai, comparait la photographie à l'émergence du vers parfait hors du langage intérieur. Même objectif, même démarche, remarquait-il. La poésie, et la chanson, qui est une poésie vivante, dotée d'une voix, d'un corps et d'un souffle vous éblouissent comme la lumière d'un phare. C'est à onze ans que, à Brazzaville, vous avez pour la première fois participé à un radio-crochet. Votre idole, m'avez-vous confié avant que les Nobel ne vous aient ouvert la voie, est Leonard Cohen, poète de la *folk music* à l'instar de Bob Dylan. Peut-être nous en parlerez-vous de cette tribune, mais je crois savoir que vous aimeriez un jour nous confier aussi votre admiration pour Brel et Ferré. De vous, nous espérons, Monsieur, que l'académie s'anime d'émotions nouvelles, de rythmes pour elle régénérateurs dans ces temps désordonnés, agressifs, contradictoires. Face à la cacophonie, un œil est nécessaire, ainsi qu'une plume et une voix. Vous les possédez.

Et maintenant ? Vous n'avez pas abdiqué de vos rêves. Quelle surprise nous réservez-vous ? Nous vous invitons à vous affilier à notre communauté non pas seulement pour en suivre le cheminement, mais pour nous aider à en frayer la marche. Vous serez praticien et théoricien, organisateur du Salon d'art et artiste. À ce titre nous comptons sur vous pour ancrer notre institution dans notre époque, comme chacun d'entre nous le fait, certes, mais avec des ressources que tous ne possèdent pas.

Au nom de mes confrères, heureux de vous recevoir, cher Michel, je vous souhaite la bienvenue.

DISCOURS DE RÉCEPTION

L'ART BRUT, OU LES RÊVES DU FACTEUR CHEVAL

Patrick BUFFE

Le 8 mars 2017



Le Facteur Cheval. (DR)

« Le tout est absolument hideux, c'est un affligeant ramassis d'insanités qui se brouillaient dans la cervelle d'un rustre » ; c'est en ces termes qu'un rapport du ministère des Affaires culturelles rendait compte en 1964 d'une mission d'inspection au palais du facteur Cheval, situé à Hauterives, petit village du nord de la Drôme. Heureusement, il fut un temps où les ministres avaient du talent et c'est ainsi que par un arrêté du 23 septembre 1969, André Malraux, alors ministre des Affaires culturelles classa cet édifice à l'inventaire national des monuments historiques. Devant l'étonnement général, sinon les protestations, Malraux justifia sa décision en ces termes : « Personne ne m'a demandé de classer le palais du facteur Cheval, bien au contraire, ma décision, banale, tenait à ce que l'architecture populaire est extrêmement rare et qu'il s'agissait là de protéger une œuvre exceptionnelle à maints égards ».

Le contexte géographique et familial

Le Palais idéal, puisqu'il faut l'appeler ainsi, selon le vœu même de son auteur, fut construit de 1879 à 1912 par un seul homme, Ferdinand Cheval, facteur des Postes à Hauterives. Cette commune est un gros bourg qui se situe dans la Drôme des collines au nord de ce département et qui comptait près de deux mille âmes à la fin du XIX^{e} siècle. Cette région n'appartient pas à la Provence, mais au Dauphiné comme le prouve son rattachement actuel à la région Rhône-Alpes. Joseph-Ferdinand Cheval, plus tard connu sous le nom de Ferdinand Cheval, naît le 19 avril 1836 à Charmes-sur-l'Herbasse, petit village situé à une dizaine de kilomètres au sud d'Hauterives. Il est le fils de Jean-François Cheval, agriculteur, et de sa seconde épouse Rose-Françoise. Ferdinand va connaître une enfance assez dure marquée par la gêne sinon la misère, lot commun de la France rurale en ces temps-là. En effet, Hauterives est situé à la frontière des terres froides, ainsi nommées à cause des vents dominants que leurs collines reçoivent du Vercors et de l'Isère.

L'époque est rude, les disettes et les épidémies sont fréquentes. Beaucoup de paysans ne portent pas de souliers, ne mangent presque jamais de viande et n'ont pas de draps. Ils dorment le plus souvent dans des lits de feuilles volées à leur chute dans les forêts communales, volées, car leur ramassage est formellement interdit par une loi alors dure aux petites gens.

La famille de Ferdinand Cheval, si elle est dans la gêne, ne vit cependant pas dans la misère absolue ; en effet, il ne figure pas sur la liste des enfants indigents admis gratuitement à l'école pour l'année 1842. Sa scolarité sera brève et ne durera que six ans. Contrairement à ce qu'affirment de nombreux biographes, il n'obtiendra pas le certificat d'études qui ne sera créé qu'en 1866, mais un certificat de fin d'études délivré par le maître d'école. L'examen de ses écrits montre qu'il n'était nullement un rustre inculte, mais qu'il s'exprimait dans un français fort correct, quand il ne parlait pas son patois. Son orthographe laisse sûrement à désirer, mais son écriture est bien formée.

Les deuils qui vont jalonner le cours de sa vie le frappent très tôt. Sa mère, Rose-Françoise, meurt en 1847 alors qu'il est âgé de 11 ans. Deux ans après son père se remarie avec une autre Rose, Rose-Marie Abel. À l'issue de sa brève scolarité, Ferdinand Cheval devient à l'âge de 13 ans apprenti boulanger, profession qu'il exercera durant une douzaine d'années, à Valence d'abord puis à Chasselay dans la banlieue lyonnaise. Son père, François, décède à son tour en 1855. En 1857 il est exempté du service militaire pour une raison inconnue, exemption qui lui laissera un regret mélancolique. Deux ans plus tard, Ferdinand Cheval se marie avec Rosalie Revol, lingère de son état. En 1861, abandonnant la boulangerie, il s'installe à Hauterives où il s'engage comme

ouvrier agricole. Un premier fils naît en 1864, mais décède l'an suivant. Un second fils, Cyrille, naît en 1866. Acculé à la misère, Ferdinand se présente au concours de facteur des Postes en juillet 1867, et prête serment en août à l'audience de la justice de paix de Grand-Serre. Il est alors âgé de 33 ans, âge limite pour être admis dans l'administration, et se voit affecté à Hauterives. 1873 est pour Ferdinand Cheval une année de malheur. En août, il perd son épouse Rosalie et se voit muté par l'administration des Postes à Lyon en qualité de chargeur à la gare des Brotteaux. Son fils Cyrille est alors séparé de lui et confié à des parents. Heureusement pour lui et pour nous, il est définitivement muté à Hauterives à la fin de l'année. Il y restera désormais jusqu'à sa mort. Seule éclaircie en cette sombre période, Ferdinand Cheval se marie pour la seconde fois, en fin d'année, avec Claire-Philomène Richaud.

La révélation de l'artiste

Il est maintenant définitivement établi à Hauterives, à une dizaine de kilomètres de son pays natal. Facteur vient du latin *facere*, et désigne celui qui fait. Selon la terminologie officielle des Postes, Cheval « fait » la tournée de Tersanne qui l'amène à parcourir chaque jour 33 km en dix heures de marche de neuf heures du matin à dix-neuf heures le soir. Il faut se rappeler que cette distance est assez habituelle dans les Postes rurales à cette époque et que, curieusement, le facteur perçoit un salaire kilométrique. Ayant quelque peu arrangé ses affaires, il fait l'acquisition, rue du Moulin, d'un terrain sur lequel il construira plus tard sa maison et son palais. L'année 1879 va être marquée par deux événements capitaux dans la vie de Cheval. Le premier est la naissance au mois d'août de sa fille Alice, le second est la rencontre de la fameuse pierre d'achoppement qui va changer le cours de sa vie et qu'il nous conte en ces termes : « J'avais bâti dans mes rêves un palais, un château, ou des grottes, je ne peux pas bien l'exprimer, mais c'était si joli, si pittoresque que dix ans après il était resté dans ma mémoire et que je n'avais pu me l'arracher. Voilà qu'au bout de quinze ans, j'avais à peu près oublié mon rêve, que je n'y pensais plus le moins du monde, c'est mon pied qui me le fait rappeler. Mon pied avait accroché un obstacle qui faillit me faire tomber. J'ai voulu savoir ce que c'était. C'était une pierre de forme si bizarre que je l'ai mise dans ma poche pour l'admirer à mon aise. Le lendemain, je suis passé au même endroit, j'en ai encore trouvé de plus belles, je les ai assemblées sur place et j'en suis resté ravi. Je me suis dit : puisque la nature veut faire de la sculpture, moi je ferai l'architecture et la maçonnerie. »

Après avoir porté ces pierres dans ses poches, au grand désespoir de sa femme qui ravaudait les trous ainsi créés, Ferdinand Cheval part en tournée avec un panier qu'il remplit, selon ses dires, d'une quinzaine de kilogrammes qu'il porte en sus de sa lourde sacoche de facteur. Par la suite, sa récolte devenant de plus en plus abondante, il changea de méthode avec l'entrée en scène de sa célèbre brouette. Laissons-le raconter cela : « Je faisais, en parcourant la campagne, des petits tas de pierre et le soir avec ma brouette, je retournais les chercher, les plus proches étant à environ quatre ou cinq kilomètres, quelquefois jusqu'à dix kilomètres. D'autres fois je partais à deux ou trois heures du matin. » On ne peut qu'admirer l'extraordinaire endurance de cet infatigable marcheur qui laisse loin derrière elle celle de nos meilleurs randonneurs. Il va alors concrétiser son rêve en commençant la construction de son édifice rêvé. Ferdinand Cheval travaille seul, le plus souvent la nuit, une fois le service de la Poste achevé. Cette conduite étrange lui attire, bien sûr, la curiosité de ses voisins et bientôt le bruit court qu'il avait, comme il le dit lui-même, « une araignée dans le plafond ». Un jour, le receveur des Postes, son chef, lui dit : « Cheval, sais-tu que tout le monde dans la région pense que tu es cinglé ? » Suit une longue conversation entre les deux hommes que le receveur conclut par ces mots : « De toute façon, ta folie est du genre inoffensif, aussi on ne t'enverra pas à l'asile de fous, et pour autant que ton travail ne soit pas négligé, cela ne me regarde pas ». Cheval continue ainsi à bâtir sous le regard tantôt étonné, tantôt narquois de son entourage, sans jamais rencontrer, par ailleurs, la moindre hostilité de la part des habitants d'Hauterives. Cheval est poussé à cet œuvre par les rêves qui emplissent ses jours et ses nuits : « J'ai préféré à tout la réalisation de mes rêves et ceux-ci m'apportaient sans cesse des choses nouvelles » note-t-il.

Mais son imagination est fortement alimentée par quelques lectures au premier plan desquelles celle d'un hebdomadaire, *Le Magasin pittoresque*, sorte d'encyclopédie populaire distribuée justement par la Poste. Dans ce magazine, Cheval puise plusieurs sources d'inspiration qui alimentent ses rêves, en particulier les jardins de pierre et autres lieux de délices apparus en Europe au XVII^{e} siècle comme l'on pouvait en voir au château de la Bâtie d'Urfé ou dans le jardin de pierre sans pareil que la margravine Wilhelmine fit élever à Bayreuth, ainsi qu'au Jardin des monstres de Bomarzo en Italie. Mais on trouve aussi dans *Le Magasin pittoresque* la description d'architectures antiques ou exotiques qui alimentera son imagination. Enfin, quelques architectes présentent dans *Le Magasin* des projets originaux sinon délirants, comme l'éléphant de la Bastille de Jean-Antoine Alavoine, l'œil-théâtre de Claude-Nicolas Ledoux à Besançon, ou le colosse-fontaine de l'Apennin de Jean de Bologne à Pratolino. Mais surtout *Le Magasin* est une feuille bien-pensante et moralisatrice. Il contient de nombreux poèmes et sentences doloristes où Cheval va puiser la substance des nombreuses inscriptions qu'il gravera sur son monument. À côté du *Magasin pittoresque*, Cheval possède une

bibliothèque, malheureusement aujourd'hui dispersée, où l'on trouve également le *Dictionnaire géographique ou description de toutes les parties du monde* de Vosgien, *L'Abrégé de la vie des saints, histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament* de Lemaître de Sacy et même *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* de Gibbon. Ainsi qu'on peut le voir Cheval n'est nullement un paysan inculte, comme on peut le lire, ici où là, sous des plumes partisanes.

La construction du Palais idéal

Cheval va commencer sa construction par ce qui devait devenir, au centre de la façade est, ce qu'il nomma « La source de vie » : « Je commençais à creuser un bassin dans lequel je me mis à sculpter avec du ciment toutes espèces d'animaux. Ensuite, avec mes pierres, je commençais une cascade. Une fois terminée, je me trouvais moi-même émerveillé par mon travail. » Cheval consacrera deux ans à ce travail d'une portée symbolique certaine, nous aurons l'occasion d'y revenir. Ce premier succès et la satisfaction qu'il en éprouve, l'incitent à continuer sa construction. Poursuivant un objectif de symétrie, Cheval va édifier une seconde cascade qu'il nomme « Source de la sagesse » et où figurent Socrate et Platon. Entre les deux, il crée une grotte, la grotte de Saint-Amédée, patron et protecteur du village.

En 1884, soit cinq ans après le début de ses travaux, il va entreprendre la construction de son monument funéraire. Après avoir creusé un caveau contenant deux tombes, il va couronner celui-ci par un édifice qu'il nomme le temple égyptien. Cheval est, par ailleurs, un homme croyant, un catholique convaincu. Surmontant son tombeau, le temple égyptien comporte la représentation de la vierge Marie, des quatre évangélistes et d'un calvaire peuplé d'anges et de pèlerins. Sept ans de labeur furent nécessaires pour mener à bien cette construction. En 1891 commence à l'extrémité sud de cette façade et faisant pendant au temple égyptien au nord, la construction du temple hindou, surmonté par la tour de Barbarie. Ce temple est orné par les trois fameux géants représentant respectivement, César, Vercingétorix et Archimède. Si l'association de César à Vercingétorix est compréhensible, Cheval n'a jamais expliqué pourquoi il leur a adjoint Archimède, sauf à avoir là un Romain, un Gaulois et un Grec.

Cette construction va prendre quatre ans de la vie de Cheval. Elle est interrompue en 1894 par un terrible événement, le décès de sa fille Alice, alors dans sa quinzième année. Cette disparition affectera profondément Cheval, comme en témoigne l'épitaphe qu'il lui consacra sur la tombe familiale. Cet épisode a été largement romancé par la suite et encore de nos jours, sans doute exagérément. Ferdinand Cheval aura, lui, le deuil sobre et digne qui sied aux hommes de cette époque et s'absorbera de nouveau dans le travail, comme le montre la première photo que l'on ait de lui à la tâche, sur la tour de Barbarie, un mois après le décès de sa fille. Un an après, ce temple est achevé. En 1896, Cheval fait l'acquisition d'une parcelle située à l'ouest du monument, ce qui va lui permettre l'extension des façades nord et sud ainsi que la réalisation de la façade ouest. Cette dernière est segmentée par six colonnes dont les chapiteaux sont gravés de lettres formant le nom Cheval. De part et d'autre, deux portes dont l'une s'orne de l'inscription « Ici le rêve devient réalité » donnent accès à une galerie intérieure. Cette galerie est ornée de frises de coquillages, de lustres et de modelages oniriques et donne à voir un bestiaire fascinant, relevant du domaine de l'imaginaire et parsemé de citations gravées. Encadrant cette façade, deux escaliers tournants donnent accès à une terrasse qui s'étend sur toute la longueur de l'édifice, terrasse sur laquelle Cheval a scellé la pierre d'achoppement qui fut à l'origine de la construction de son palais. Cette façade ouest est une véritable invitation au voyage, non plus imaginaire ou philosophique mais bien terrestre car, dans les niches séparant les colonnes, on trouve ainsi un temple hindou, un chalet suisse, la Maison blanche, la Maison carrée d'Alger et un château médiéval, tous édifices sortis du *Magasin pittoresque*. Par cette façade, Cheval veut donner une dimension universelle à son œuvre, soulignée par la construction d'une mosquée à son extrémité sud, au fronton de laquelle Cheval écrit « Les fées de l'Orient viennent fraterniser avec l'Occident ». Sur la façade sud, Cheval construit ensuite ce qu'il appelle le musée antédiluvien peuplé des animaux de l'arche de Noé ainsi que d'un grand arbre minéral figurant l'arbre de vie. Cheval a également enchâssé dans cette façade celles de ses pierres ramassées qu'il estimait les plus belles. C'est par la façade nord, commencée en 1900, que Cheval achève son grand œuvre. D'inspiration biblique, cette façade est une interprétation libre de la Genèse. Sous les yeux d'Adam et d'Ève, se déploie un vaste bestiaire. Il est question ici de vie et de mort, d'enfer et de paradis. « D'un songe, j'ai sorti la reine du monde » écrit-il au centre de cette façade. Celle-ci achevée Cheval procède durant quelques années à des transformations mineures, créant en particulier la niche de la brouette en 1906, niche où l'on peut voir, outre cet engin, ses instruments de travail. En 1912, Cheval achève son travail et souhaite de son propre aveu qu'il soit nommé « Seul au monde », vision solipsiste et pessimiste de son existence. Il aura travaillé à son palais, comme l'indique une inscription de la façade nord : 33 ans, soit 10 000 journées ou 93 000 heures. Cheval a alors 77 ans et est retraité des Postes depuis l'âge de 60 ans, époque où il achevait la construction de la façade est. Il va désormais s'attacher à l'entretien et à la promotion de son palais désormais nommé Palais idéal

par un de ses amis poète, Émile Roux-Parassac, surnommé « le barde alpin ». Sans qu'il l'ait le moins du monde recherché, la curiosité que son œuvre a soulevée a largement dépassé les limites de son village. Après la presse régionale, c'est au tour de la presse nationale de s'intéresser au palais d'Hauterives. Cheval donne ainsi de nombreuses interviews ou adresse une courte biographie aux journalistes qui lui en font la demande. Un tout premier article lui est consacré en 1905 par un quotidien parisien, *Le Matin*. Suivront *Factor*, *La Vie illustrée*, *Lectures pour tous* et de nombreux autres titres qui assurent à Cheval une reconnaissance nationale qui dépasse les frontières et les continents. Il donnera ainsi sa toute dernière interview à *The World Wide magazine* en 1919. Parallèlement, Ferdinand Cheval assure lui-même la diffusion de son travail en imprimant, sous son nom, et en bon facteur qu'il est resté, toute une série de cartes postales portant des poèmes de son cru qu'il signe : « L'auteur du palais », cartes dont il conservera jalousement les droits, allant même jusqu'à poursuivre en justice les contrefacteurs, si l'on peut dire…

À ce sujet on notera qu'alors qu'il est retraité depuis longtemps, il pose toujours en uniforme des Postes sur ces cartes postales comme d'ailleurs sur les autres photos de l'époque que l'on possède de lui. Cependant le nombre de visiteurs ne cesse de croître à Hauterives. Ferdinand Cheval les accueille lui-même et, pour la modique somme de 50 centimes, se fait guide pour une visite commentée de son palais. Mais son œuvre n'est pas terminée pour autant. Après l'achèvement de son palais idéal, Cheval réaffirme son désir d'y être enseveli après sa mort dans le caveau qu'il a aménagé sous le temple égyptien. Mais la loi ne le permettant pas, Cheval va encore travailler huit ans de 1914 à 1922 à l'édification du tombeau du « Silence et du repos sans fin », ainsi qu'il le nomme au cimetière d'Hauterives. Classé au titre de monument historique en 2011, cette tombe est édifiée avec les mêmes matériaux, les mêmes techniques et le même style que ceux du Palais idéal. Ferdinand Cheval décède en 1924 à l'âge de 88 ans et va rejoindre dans ce tombeau ses deux épouses, Rosalie et Philomène, sa fille Alice et son fils Cyrille, mort de tuberculose en 1912 en laissant deux petites filles en bas âge qui deviendront les héritières du palais que bâtit leur grand-père et qu'elles cèderont plus tard à la commune d'Hauterives, aujourd'hui propriétaire du monument.

Si l'œuvre du facteur Cheval est le fait d'un homme qui revendique sa solitude et son origine modeste, traduisant dans une construction fabuleuse une activité onirique intense, elle est aussi le témoin des valeurs morales qui imprègnent cette fin de siècle. Cheval est avant tout un être moral qui proclame dans la pierre et le ciment les principes qui dirigent sa vie et qu'il offre à la méditation de ses visiteurs. « Dieu, patrie, travail », devise devenue depuis suspecte pour les raisons que l'on sait voisine ainsi avec : « Travail, ordre et économie ». Couronnant le palais on peut enfin lire : « Dieu et la loi ». Sa foi en Dieu est manifestée par les nombreuses figurations bibliques qui ornent son édifice, mais l'on trouve aussi, dans les inscriptions qui la parsèment, plusieurs allusions à la mère patrie à laquelle on doit considération et dévouement. Il écrit ainsi, avec une attendrissante franchise : « Je n'ai pas servi mon pays comme soldat, mais je l'ai servi durant 30 ans comme facteur. » Mais le thème central de ses écrits reste celui de la valorisation du travail et de la volonté : « Sur la route de la vie, j'ai lutté avec courage dans le travail » et ailleurs : « Au Champ du labeur, j'attends mon vainqueur ». Le palais que nous livre Cheval n'est pas seulement idéal par son aspect esthétique ou par le monde imaginaire de son auteur qu'il révèle, il est idéal aussi parce qu'il est le témoin des valeurs morales d'un monde en voie de disparition.

Le décès de Ferdinand Cheval ne diminue en rien la curiosité et l'intérêt que son étrange palais a fait naître de son vivant et attire à Hauterives, dans l'entre-deux guerres, de nombreux visiteurs français mais aussi étrangers. Un visiteur américain écrit ainsi sur le livre d'or : « Après avoir vu cela, il nous reste à visiter Versailles avant de quitter la France ». Les milieux artistiques ne restent pas non plus indifférents à cette étrange création, considérée désormais comme artistique et nombre de créateurs se pressent à sa visite. C'est surtout, et l'on ne s'en étonnera pas, parmi les surréalistes que l'on trouve les plus fervents thuriféraires de Ferdinand Cheval. André Breton, accompagné de son épouse visite Hauterives en 1931. Enthousiasmé, il lui consacre un poème dans son recueil *Le Revolver à cheveux blancs* et de nombreux collages. À leur tour Éluard, Picasso et Ernst viennent visiter le palais et à l'issue de cette visite sont suffisamment impressionnés pour consacrer, eux aussi, quelques œuvres à Ferdinand.

Cheval, précurseur de l'art brut

Cependant les milieux officiels de l'art, sans doute déroutés par l'œuvre singulière d'un obscur facteur rural, peinent à reconnaître à celle-ci la valeur d'une création authentiquement artistique. Il faudra attendre la fin de la seconde guerre mondiale pour que la reconnaissance vienne enfin, le Palais idéal étant désormais considéré comme le précurseur d'un phénomène appelé celui des environnements d'art ou environnements inspirés dont il reste, sans doute, le plus génial et spectaculaire exemple. Ce phénomène qui est reconnu désormais dans le monde entier, est lié à l'intérêt porté depuis lors aux créations de ce qu'il est convenu d'appeler « l'art

brut », concept que nous allons, maintenant, tenter de cerner. Parmi les nombreux visiteurs qui se pressent à Hauterives, certains considèrent cette visite comme festive, sinon foraine, mais il en est d'autres, plus perspicaces qui y voient une hétérotopie, au sens que lui donne Michel Foucault, c'est-à-dire un espace autre, la localisation physique d'une utopie. Parmi les curieux se glissent aussi des artistes ou, à tout le moins, des personnes douées d'une certaine sensibilité artistique qui, tout en admirant l'œuvre, peinent à la classer dans un style d'art particulier, tant elle dégage une impression de dérangeante étrangeté. On a longtemps considéré et à tort, nous allons le voir, que le Palais imaginaire était une œuvre d'art naïf. Malraux, lui-même, qui avait bien senti la force créatrice et poétique qui se dégageait de cette œuvre s'exprimait ainsi : « En un temps où l'art naïf est devenu une réalité considérable, il serait enfantin de ne pas classer, quand c'est nous, Français, qui avons cette chance de posséder la seule architecture naïve du monde et attendre qu'elle se détruise. »

Et Malraux classa, dans la mauvaise classe, certes, mais enfin il classa, fort heureusement. En effet le palais de Ferdinand Cheval n'appartient pas à l'art naïf mais à une catégorie de production artistique qu'il est convenu d'appeler l'art brut. Nous devons la concrétisation du concept d'art brut au peintre français Jean Dubuffet dont André Martel, membre de l'académie du Var, fut longtemps le secrétaire. Dubuffet, non seulement cerna les limites de l'art brut, mais aussi lui donna son nom en 1945. En première analyse Jean Dubuffet définit l'art brut comme l'expression d'individus indemnes de toute culture artistique, inventeurs d'un système d'expression personnel, libre de tout héritage traditionnel. Précisant les contours de ce qu'il entend dénommer l'art brut, Dubuffet indique qu'il s'agit de personnes étrangères aux milieux artistiques communs, peu informées des productions artistiques contemporaines ou passées. La virginité de leur culture artistique est garante, chez eux, de l'absence de tout mimétisme et de volonté imitative. Ils ont, le plus souvent, subi une rupture sociale ou psychologique suffisamment forte pour qu'ils se retrouvent isolés et qu'ils tentent de rompre cet isolement en se mettant à créer. Dubuffet résume cela en une formule lapidaire : « Ignorer, c'est s'obliger à inventer ». On voit que Ferdinand Cheval s'inscrit parfaitement dans le cadre que Dubuffet définit ainsi. Sous le vocable d'auteurs d'art brut, Jean Dubuffet réunit des artistes de conditions extrêmement différentes. Certains sont parfaitement intégrés dans la société et apparaissent seulement comme des autodidactes inspirés. Ce ne sont pas, nous le verrons, des naïfs au sens artistique du terme mais des créateurs solitaires ne possédant aucune formation artistique et indifférents à toute reconnaissance et à toute promotion commerciale. Un cas célèbre nous est donné non loin d'ici par Rose Aubert, propriétaire d'un petit domaine à La Seyne-sur-mer et qui eut durant le XX^{e} siècle une production artistique considérable, en particulier ses fameux paysages géologiques très connus dans les milieux de l'art brut. Il n'est pas surprenant de rencontrer parmi les auteurs d'art brut des personnes qui se prétendent spirites ou visionnaires, guidées par une force divine ou une voix intérieure émanant d'un au-delà qui confère une dimension spirituelle à leurs œuvres. Mais il faut bien reconnaître que le contingent le plus important, numériquement s'entend, des auteurs d'art brut, est constitué par des aliénés. Tous, loin s'en faut, ne sont pas des pensionnaires asilaires, mais leur parcours s'inscrit continuellement dans le domaine d'une marginalité frappée par la maladie mentale. Il va sans dire que le concept d'art brut introduit par Dubuffet souleva une réaction des milieux artistiques allant de l'incrédulité au sarcasme. On lui reprocha de vouloir mêler sous une même dénomination l'art des naïfs à ceux des primitifs et des fous. Dubuffet s'en défendit âprement et se justifia. L'art brut n'est pas celui des naïfs. Chez ces derniers leur art est en décalage avec les courants artistiques du moment, mais ceux-ci ne leur sont pas inconnus. Parfaitement intégrés dans leur milieu, ils utilisent des techniques conventionnelles, parfois bien maîtrisées. À la différence des artistes d'art brut les naïfs revendiquent leur position d'artiste. L'exemple le plus connu est celui du douanier Rousseau. Notons au passage le parallèle étonnant entre un douanier et un facteur qui ont perdu dans la gloire leur prénom. Henri Rousseau, puisqu'il faut le nommer ainsi, disait à Picasso en 1902 : « Nous sommes les deux plus grands peintres de notre temps, toi dans le genre égyptien et moi dans le genre moderne ». L'artiste naïf aspire en effet à la gloire académique et aux musées, ce qui n'est sûrement pas le cas des artistes de l'art brut. Il ne s'agit pas, ici non plus, d'art primitif. Les productions artistiques des sociétés traditionnelles dites primitives sont extrêmement tributaires du contexte sociologique et religieux du monde dans lequel elles se développent, au contraire de l'art brut. On parle plutôt aujourd'hui d'arts premiers car la notion d'art primitif suppose une évolution dont l'aboutissement serait l'art occidental. Il va sans dire que cette vision évolutionniste et ethnocentrique est aujourd'hui abandonnée.

L'art brut occupe cependant une position mitoyenne entre les arts culturels occidentaux et les arts premiers, et par sa dimension onirique et poétique justifie la proposition de Claude Lévi-Strauss : « L'un des grands malaises de notre société est d'avoir totalement séparé l'ordre du rationnel et l'ordre du poétique, tandis que dans les sociétés dites primitives, ces deux ordres sont liés. » Reste l'art des fous qui est au centre du concept d'art brut et qui alimentera toutes les polémiques soulevées par ce dernier. Le docteur Hans Prinzhorn, d'Heidelberg, fut le premier à se pencher sur la production artistique de la folie, permettant à celle-ci de fausser compagnie aux dossiers médicaux et de devenir recevable comme un art à part entière. Prinzhorn fut le premier à définir le concept de *Gestaltung*, ce qui se traduit littéralement par « processus de création ou de mise en forme ». Prinzhorn démonta patiemment les pulsions qui fondent la *Gestaltung* des aliénés. Au-delà

des tendances psychiques primaires que sont les pulsions de jeu, de parure, de rythme et d'imitation, Prinzhorn mit en évidence le besoin fondamental de symboles où l'expressivité laisse émerger au premier plan certains fragments de l'inconscient. Prinzhorn fait de la *Gestaltung* un principe universel, une émanation directe d'un absolu biologique indépendant de la personnalité de l'artiste. Dans une langue qui n'est pas celle de Freud, la *Gestaltung* est désignée comme un principe primitif ou nucléaire véhiculant des idées universellement humaines. Ceci rejoint, nous le verrons plus longuement, la psychologie analytique de Carl Jung et fait, comme chez cet auteur, une large place à l'inconscient collectif et aux archétypes qui le meublent. Il y aurait ainsi, à l'état latent chez tout individu, une série de fonctions qui, dans certaines conditions, aboutissent toujours et nécessairement à des processus de même nature. Ici, la maladie mentale ne donne pas de talent particulier et n'amène personne à la *Gestaltung* s'il n'y a pas chez l'individu aliéné une propension à s'adonner à elle, le replaçant ainsi dans le cadre d'une pulsion créatrice, ou non, qui est le lot commun de la normalité, celle de la population supposée saine. C'est le besoin d'expression commun à toute l'humanité qui induit sous la pulsion de jeu et de parure la poussée de *Gestaltung* qui va ensuite s'ordonner selon les pulsions secondaires de rythme et d'imitation. Mais c'est en fin de compte le besoin de symboles qui concrétise la production artistique finale. Pour Prinzhorn les expressions plastiques de la folie ne rassemblent pas en un musée des horreurs la traduction de la dégradation et de la destruction de la psyché, mais bien au contraire l'expression positive de la part saine de l'homme aliéné. Dubuffet partagera d'ailleurs cette opinion. Pour lui, l'aliénation n'a jamais constitué un critère de sélection pour les collections d'art brut qu'il a rassemblées. Si ses investigations le mènent en milieu asilaire, il y découvre des œuvres magistrales qui témoignent d'un psychisme exalté et non pas appauvri. Elles manifestent chez leurs auteurs un statut mental qui, loin d'être pathologique est un impressionnant épanouissement. Il écrira même d'une manière provocatrice : « Il n'y a pas plus d'art des fous que d'art des dyspeptiques ou des malades du genou. » Assez curieusement et par une cruelle ironie du sort, l'art brut avait déjà été lié à la production surréaliste et d'avant-garde en 1937 lorsque le régime nazi, sous l'impulsion du docteur Goebbels, avait monté à Munich une exposition nommée : « L'art dégénéré ». Cette exposition était destinée à promouvoir l'art officiel, dit héroïque, opposé à l'art dit moderne représenté par une centaine d'artistes dont Ernst, Picasso, Kandinsky, Klee, Munch et Chagall. Ces œuvres étaient mélangées à des productions authentiquement asilaires ainsi qu'à des œuvres d'art brut, ceci tendant à démontrer la bassesse de l'expression des artistes d'avant-garde considérés comme des fous ou des autodidactes marginaux et produisant ainsi, un art dégénéré.

Sans aller jusque-là, les milieux artistiques de l'après-guerre eurent une forte réticence à accepter le concept d'art brut. Cependant ce mouvement ne laissa pas indifférents, on s'en doute, les surréalistes. Nombre d'entre eux avaient visité le palais du facteur Cheval et en avaient mesuré la valeur comme authentique mais indéfinissable création artistique. En 1948, d'ailleurs, sera fondée la compagnie de l'art brut par Dubuffet et Breton, mais aussi Éluard et Paulhan. Cependant, des divergences se firent rapidement sentir entre Dubuffet et Breton. Si les surréalistes ont tenté d'enraciner le processus créateur de leurs œuvres plastiques ou littéraires dans l'inconscient, un malentendu progressif va marquer les rapports entre le surréalisme et l'art brut. Si, en effet, l'inconscient est pour Dubuffet la source de l'inspiration des auteurs d'art brut, on note chez les surréalistes l'effacement progressif de la frontière entre inconscient et préconscient, en s'attachant la plupart du temps aux pensées préconscientes. Or ces pensées préconscientes sont accessibles à la conscience et peuvent être comparées au stock mémoriel. Ce n'est nullement le cas des auteurs d'art brut dont la production est la manifestation de l'inconscient et fait peu de cas des pensées préconscientes. Ceci conduira à la rupture entre Dubuffet et Breton. Breton quitta la compagnie de l'art brut en 1951 en écrivant : « Le concept même d'art brut a pris de plus en plus un caractère trouble et vacillant. La soudure organique qu'il prétendait opérer entre l'art de certains autodidactes et celui des malades mentaux s'est avérée inconsistante et c'est de plus en plus l'art des fous qui a prévalu. Or, chacun sait que, depuis longtemps, cet art n'est plus à découvrir. » Dubuffet, à la suite de ces querelles nuancera quelque peu sa position en redéfinissant l'art brut comme une production de caractère spontané et fortement inventive, aussi peu que possible débitrice de l'art coutumier ou des poncifs culturels. Devenu un électron libre du paysage artistique, l'art brut et la collection que Dubuffet a rassemblée vont connaître, non pas une traversée du désert mais une traversée de l'Atlantique. Dubuffet reçoit un excellent accueil à New York. Durant les années 50 de nombreuses expositions sont organisées là-bas, amenant la reconnaissance de l'art brut comme expression artistique authentique. Outre-Atlantique naît alors le mouvement de l'art *Outsider* pendant anglo-saxon de l'art brut. Cependant, le grand mouvement de reconnaissance et d'intégration de l'art brut dans les institutions est engagé. Dans les années 70, de retour des États-Unis, plusieurs expositions associant des auteurs d'art brut à des artistes contemporains sont organisées dans toute l'Europe. En France, un tournant crucial est franchi lorsqu'en 1967 le musée des Arts décoratifs consacre à l'art brut une exposition exclusive. Toutes ces manifestations concourent à montrer que l'art brut tend à rejoindre le courant artistique contemporain. La consécration de cette intégration a lieu en 1976 lors de l'ouverture à Lausanne de la maison de l'art brut, musée regroupant la plus importante collection d'Europe et qui reste, encore de nos jours, la structure muséale de référence. Il existe désormais de nombreux musées d'art brut en France, dont le plus connu est celui de Villeneuve d'Ascq près de Lille et le plus inattendu celui

de Bègles dans la banlieue bordelaise. Parallèlement à cette reconnaissance publique et après la disparition de Dubuffet, le concept d'art brut, près de soixante-dix ans après son émergence, est étudié et réévalué. Il faut en effet en finir avec cette idée erronée que l'art brut est l'expression de la pureté émotionnelle et de la primitivité naturelle alors que l'art contemporain serait une création hyper intellectualisée et sophistiquée. Les créateurs d'art brut sont à mille lieues de l'innocence et de la naïveté. La démarche et l'attitude des auteurs d'art brut découlent bien plus d'un mésusage de la culture qu'ils portent en eux que d'une absence de culture. Leur message se traduit par un métissage et un syncrétisme étrange parfois délirant et déconcertant qui attestent d'une liberté d'invention et d'un instinct débridé, nourri par l'inconscient, on l'a bien vu avec Ferdinand Cheval. Cependant certains principes initiaux définissant l'art brut restent fondamentaux et ont été bien précisés par Lucienne Peiry, ancienne conservatrice de la collection de Lausanne et qui est, actuellement, la référence européenne en la matière.

- L'isolement et le silence résultant de la marginalité sociale sont présents chez Cheval : on a vu combien il proclamait sa solitude dans les inscriptions qu'il a laissées jusqu'à appeler sa construction : « Seul au monde ». Isolé dans son rêve il est moqué par ses concitoyens qui le prenaient pour un original.
- La virginité culturelle de Ferdinand Cheval est certaine, la très courte scolarité de Ferdinand Cheval ne lui a pas permis d'acquérir la moindre formation artistique alors que ses références livresques sont tout à fait indemnes d'indications à cet égard.
- Le caractère désintéressé de la création est, ici, évident. Sans nul doute le facteur Cheval n'élève pas son palais dans un but lucratif. Mieux, même, il a entièrement assuré sur ses propres deniers l'achat du terrain et des matériaux qui ont servi à cette construction. Cependant sur le tard, il se montra assez âpre dans la conservation de la propriété intellectuelle de son œuvre.
- L'autarcie de la création n'est pas à démontrer. Si Cheval écrit : « Travail d'un seul homme » il n'y a rien ici de plus exact. Les plans et dessins sont de sa main et personne ne l'aida jamais dans ses travaux.
- L'inventivité, enfin. Il est inutile de souligner combien le foisonnement et la luxuriance des décors du Palais idéal témoignent d'une inventivité et d'une imagination créatrice débridée. On va voir que cette dernière trouve sa source dans la fonction créatrice des symboles oniriques qui peuplent l'inconscient de Cheval et les rêves qui les font émerger à sa conscience.

En effet, devant cette singulière et imposante création qui occupa 33 ans de la vie du facteur Cheval, on ne peut que s'interroger sur l'homme Cheval et tenter de sonder ce qui, dans son esprit, a pu le pousser à se conduire de si étrange façon. André Breton, dans un poème de 1932 consacré à Cheval, introduit bien ce questionnement psychanalytique :

Nous, les oiseaux, que tu charmes du haut de ce belvédère,
Et qui chaque nuit ne faisons qu'une branche fleurie de tes épaules,
Au bras de ta brouette bien-aimée,
Nous sommes les soupirs de la statue de verre,
Qui se soulève sur le coude quand l'homme dort,
Et que des brèches brillantes s'ouvrent dans son lit.

Psychopathologie de l'artiste

Interrogeons donc cette statue de verre. Le caractère assez singulier de Ferdinand Cheval, l'inclusion de son œuvre dans une école artistique où les créateurs marginaux côtoient ceux qui sont réellement aliénés a depuis longtemps suscité l'intérêt des psychiatres et plus particulièrement de ceux d'entre eux qui pratiquent la psychanalyse. On sait que de nombreuses écoles psychanalytiques portent des regards souvent différents, sinon divergents, sur les profondeurs de l'esprit des sujets qu'ils étudient.

Dans le cadre de la psychanalyse freudienne, suivie en cela par Lacan, quelques auteurs ont voulu voir dans Cheval et son œuvre la manifestation d'une psychose maniaco-dépressive autrement appelée bipolaire. Il convient de souligner que dans ce cadre, la manie n'est pas un goût bizarre ou excessif pour certaines choses ou certains comportements, mais désigne une conduite hautement pathologique dont la caractéristique centrale est un état d'excitation extrême des facultés physiques et psychiques se manifestant par accès et qui alterne avec des épisodes de profonde dépression dans le cadre de ce que l'on nomme la bipolarité.

Selon Paul-Laurent Assoun, psychanalyste lacanien, à côté de l'accès maniaque, aigu et violent, on trouve ce que l'on peut appeler une manie douce, d'une obstination à toute épreuve, continue, qui débouche sur une construction sublimante. Envisagée sous cet angle, l'édification d'un ouvrage devient une véritable opération maniaque qui va alors emplir la vie entière du sujet et se confondre littéralement avec son œuvre dès lors envisageable comme le paradigme de la construction maniaque. Chez Cheval, les troubles spectaculaires de l'humeur ne sont pas

avérés, bien que l'on puisse y discerner une douleur torpide d'exister. Sa vie a été marquée par une jeunesse rude puis par des deuils successifs, douloureusement ressentis, qui expliquent la tonalité sombre de son humeur, soulignée par le fait que l'on ne voit, parmi les nombreuses photos que l'on possède de lui, aucune où il se montre souriant. Cependant, sans disposer des moyens démesurés de son contemporain Louis II de Bavière, qui est lui un authentique psychotique délirant, ce petit facteur rural parcourt le chemin d'une mélancolie qui va trouver à se restaurer triomphalement en une éclatante victoire sur le deuil. Ce parcours intérieur, peuplé de rêves et de soliloques va être long, même pour ce marcheur infatigable, et va se dérouler en trois phases : la révélation, la construction et la reconnaissance, enfin, qui marque le triomphe maniaque. Ce marcheur infatigable et régulier trébuche un jour sur une pierre qui lui impose un arrêt et une contemplation. Celui dont le destin est de faire parvenir des lettres aux autres, reçoit, ce jour-là une lettre à sa destination exclusive et les pierres se mirent à parler. « Je me dis que puisque la nature faisait de la sculpture, je ferai de la maçonnerie et de l'architecture », dit-il. Véritable pierre d'achoppement, elle va devenir la pierre d'échappement de sa vie. Une fois déterrée la pierre va lui imposer d'ériger l'édifice futur qu'il porte en germe. De sa chute accidentelle résulte un choc scopique, « tu me vois et je te vois », troublant la réalité pour constituer un réel inhabituel, une sorte de message personnel accompagné du sentiment d'être désigné énigmatiquement. Le découvreur eût pu devenir simple collectionneur, mais il va alors devenir bâtisseur, disant lui-même : « Alors le rêve est devenu réalité ». Les rêveries du promeneur solitaire prennent ici une autre tournure que chez Rousseau puisqu'elles vont se concrétiser dans une construction qu'il appelle à cette époque un palais imaginaire et qui va envahir sa vie. « Je la pris, et l'apportai soigneusement avec moi. À partir de ce moment je n'eus plus de trêve ni de repos. » Ce caillou providentiel qui l'a fait tomber, Cheval l'identifie à la pierre de son tombeau qu'il va édifier et représente une véritable propédeutique à la tombe, ouvrant la voie à la pulsion de mort, répétitive chez lui. Cette pulsion d'anéantissement se dévoile continuellement dans les inscriptions qu'il grave ici ou là : « Je suis la mort, je suis cruelle, je fauche sans cesse » lit-on sur le temple égyptien, la plus anciennement connue des inscriptions qu'il laissera. Sur le tombeau égyptien, une citation de Goethe : « L'homme qui se meurt est un astre couchant qui se lève plus radieux sur un autre hémisphère. » Enfin, de Saint-Augustin : « Les morts ne sont pas absents, ils sont invisibles. »

En effet, à l'origine, c'est bien un projet pharaonique qui occupe son esprit en édifiant son tombeau égyptien car, comme les anciens rois d'Égypte, il veut y être enseveli. Cette pulsion mortifère survivra à l'achèvement du Palais idéal puisque, poursuivi par elle, il édifiera un second tombeau, celui du « Silence et du repos sans fin » expression parfaitement caractéristique de l'état de régression engagé par la pulsion de mort. L'auteur ne revendique pas ici l'esthétique mais la monumentalité. Cet édifice n'est pas fait pour être habité mais pour être montré. « Ce palais révèlera bien des choses » dit Cheval. Ainsi, il veut que son œuvre soit pleine de sens et parle au visiteur, érigeant aux yeux de tous son deuil personnel en un culte universel : le monde doit savoir et ce sera un véritable triomphe posthume. Il apparaît ainsi envisageable que la passion énigmatique du facteur Cheval corresponde bien à une construction bipolaire. Son achèvement peut être considéré comme une guérison pathologique d'une douleur lancinante. Après que le travail de deuil de sa vie ait échoué, c'est au plus profond de la dépression que le sujet s'échappe et se guérit dans la manie bâtisseuse. Cette dernière apparaît donc comme une échappée belle que l'on pourrait qualifier de « remède de cheval ». L'œuvre étant achevée, il s'y enfouit, lui et sa brouette.

Pour éclairantes que soient les lumières que la psychanalyse freudienne peut jeter sur la personnalité de Ferdinand Cheval, celle-ci n'emporte pas entièrement la conviction, même jaugée à l'aune d'un aussi brillant psychanalyste lacanien qu'Assoun. L'inscription de la construction du Palais idéal dans le cadre d'une bipolarité ne saurait être totalement admissible même en réduisant celle-ci à une bipolarité à minima. S'il est incontestable que l'humeur habituellement sombre de Cheval peut évoquer une dépression chronique, le concept de manie douce paraît plus contestable, le caractère obstiné et constant de sa conduite bâtisseuse ne pouvant se comparer à celle fourmillante et versatile de la manie authentique, fut-elle réduite, comme ici, à une monomanie bâtisseuse. Il semble plus instructif, pour tenter de comprendre la démarche de Cheval et la signification qu'il lui donne, de se tourner vers la psychologie analytique, développée par Carl Jung. Celle-ci fait une place importante à l'inconscient, aux rêves et aux symboles qu'ils véhiculent et dont a vu l'importance dans la vie et l'activité de Ferdinand Cheval. Pour Jung l'inconscient est un concept beaucoup plus vaste que chez Freud où il ne contient que des éléments psychiques refoulés par le surmoi. Jung précise que l'inconscient est un système psychique autonome qui évolue en marge de la conscience, qui compense ses dérégulations et l'enrichit d'éléments nouveaux. À côté de l'inconscient personnel, comparable à celui défini par Freud, Jung décrit un inconscient collectif. Cet inconscient représente bien plus que des pulsions refoulées mais contient, en majeure partie, des contenus trans-individuels, intemporels et communs à l'ensemble de l'humanité, que Jung nomme des archétypes. Il définit ceux-ci comme une tendance humaine à utiliser les mêmes formes de représentation, renfermant des thèmes universels structurant la psyché, communs à toutes les époques et à toutes les cultures mais figurés sous des formes symboliques diverses. Véritable thésaurus de l'esprit humain, ce sont bien les archétypes qui expliquent le syncrétisme apparent de la construction élevée par Ferdinand Cheval. C'est exactement ce que disait Hans Prinzhorn en qualifiant la *Gestaltung* comme étant un processus nucléaire

ou primaire. Un des archétypes les plus anciens de l'humanité est représenté par l'image de la « Grande mère ». Il est étonnant, ainsi, que Cheval ait commencé sa construction par celle d'une vasque, symbole féminin par excellence, entouré par deux chutes d'eau, symboles de la vie. La conjonction de ces deux éléments symboliques renvoyant directement au concept de fécondité, inscrit parfaitement cette première construction dans le monde archétypique auquel Cheval va se référer constamment, comme nous l'avons vu. Les archétypes apparaissent dans les mythes mais aussi dans les rêves, structurant cultures et mentalités et orientant le sujet dans son évolution intérieure. C'est au travers des rêves que l'inconscient collectif infiltre nos intentions conscientes par la médiation des symboles, moyen par lequel des forces instinctives influent sur l'activité de la conscience. Par ce truchement, l'individu tente de construire sa propre personnalité psychique au cours de ce que Jung nomme le processus d'individuation. Ce processus est celui de formation et de particularisation de l'individu psychologique, le fondant comme un être distinct de l'ensemble de la psychologie collective, aboutissant à la réalisation du soi. Tout indique que la construction physique du Palais idéal du facteur Cheval, est la manifestation tangible de son processus d'individuation. Dans son ouvrage *Les Âges de la vie*, Carl Jung souligne que l'individuation procède au départ de la réalisation de sa position sociale, c'est pour cela qu'elle ne peut survenir que dans la seconde moitié de la vie. Jung distingue, en effet, deux phases dans la vie : la première jusque vers 40 ans où l'homme a encore assez de volonté et d'illusions sur sa propre mort pour parfaire sa place sociale, s'investir dans son emploi et sa vie familiale, une seconde qui caractérise la fin de son existence où il aspire à être ce qu'il est. Cheval le dit bien lorsqu'il précise son âge au début de la construction : « J'avais alors dépassé depuis trois ans le grand équinoxe de la vie que l'on appelle la quarantaine, cet âge n'est plus celui des folles entreprises et des châteaux en Espagne. » C'est cependant par le moyen des rêves que des forces instinctives influent sur l'activité de la conscience et contribuent au processus d'individuation. Et Dieu sait si Cheval rêve, il ne cesse de le dire : « Que faire en marchant perpétuellement dans le même décor, à moins que l'on ne songe et c'est justement ce que je faisais : je construisais en rêve un palais féérique », et plus loin : « La nuit je faisais d'étranges rêves, ils m'échappent dès que je les ai, je cours après sans jamais les attraper… » Cheval court ainsi après ses rêves car, si l'aspect inconscient des événements nous est révélé par les rêves, il s'y révèle non par une pensée rationnelle mais par une image symbolique qu'il faut décoder. Le pouvoir créateur des symboles oniriques participe ainsi au processus de maturation psychique : l'individuation.

Si le palais de Cheval est la projection matérielle de son processus d'individuation, c'est qu'il y a volontairement mis en place des choses qu'il désirait inconsciemment y voir et qui l'ont aidé dans ce cheminement vers la connaissance de soi-même et la concrétisation de sa conception du monde. Jung souligne qu'avoir une conception du monde, c'est se former une image de celui-ci et de soi-même, savoir ce qu'est le monde c'est savoir ce que l'on est. Toute conscience supérieure appelle donc une *Weltanschauung* ou conception du monde et en même temps qu'il crée cette image, l'homme qui pense se transforme lui-même. Le palais de Ferdinand Cheval doit se concevoir, dès lors, comme la manifestation concrète du monde tel qu'il le conçoit, le reflet visible de son individuation, la transposition prise dans le ciment de l'émergence onirique de son moi profond. C'est bien la rencontre avec le caillou providentiel qui va initier ce processus d'individuation. On peut en suivre la trace dans les appellations successives que Cheval donne à son œuvre. Au début, il construisait dans sa tête en marchant, un palais imaginaire, puis une fois le processus enclenché Cheval le nomme lui-même un palais de rêve. Enfin une fois la construction sublimante achevée, le palais deviendra un palais idéal, Ferdinand Cheval s'est enfin retrouvé lui-même.

En conclusion

Nul doute que le modeste facteur rural, s'il espérait humblement échapper à l'oubli, ne se doutait guère que près de cent ans après sa mort le palais de rêve qu'il édifia serait l'objet de tant d'attention et d'études. L'intérêt pour Hauterives ne faiblit pas. Même l'administration des Postes, qu'il a fidèlement servie durant trente ans, a rendu hommage à son plus illustre membre en éditant, suprême honneur, un timbre-poste à son effigie. De nombreux livres lui sont consacrés dont la liste dépasse largement la centaine et parmi lesquels, à côté de l'incontournable André Breton, l'on trouve notre cher Victor Segalen qui accorde un passage au palais idéal dans « Cycle chinois » de son ouvrage *Équipée* paru en 1925. Il n'y a point de journal ou de revue qui ne lui consacre, périodiquement, un article et Cheval fait ainsi partie des marronniers incontournables. Le cinéma n'est pas en reste avec une dizaine de films déjà réalisés alors que Niels Tavernier est en train d'en tourner un nouveau à Hauterives. Il existe donc réellement une postérité du facteur Cheval, mais c'est sans doute dans le domaine de l'architecture que celle-ci est la plus avérée. Cheval a ainsi influencé de nombreux bâtisseurs de rêve dont les réalisations sont nommées architectures imaginaires par Lucienne Peiry. Ces environnements visionnaires ou inspirés donnent de nos jours lieu à une abondante littérature où l'on trouve constamment la trace du précurseur Ferdinand Cheval et dont la plus connue est le livre d'Ehrmann préfacé par André Breton. Le Palais imaginaire a influencé des créateurs-imitateurs plus ou moins inspirés comme la Maison Picassiette près de Chartres, le Jardin de nous deux à Civrieux d'Azergues, la Maison aux cent yeux à Montpellier et le

Jardin de Rosa Mir à Lyon, parmi tant d'autres. À l'étranger, l'architecture imaginaire, initiée par Cheval, a inspiré de nombreuses créations dont les plus remarquables sont les *Watts Towers* de Simon Rodia à Los Angeles et les *Rock Gardens* de Nek Chand à Chandigahr en Inde. À côté de ces autodidactes inspirés, des artistes reconnus ont aussi créé des environnements visionnaires : Niki de Saint-Phalle a réalisé dans les années 90 son Jardin des tarots en Toscane, tandis que Jean Tinguely, sculpteur de renom, fait une référence explicite à Cheval lorsqu'il construit *Le Cyclop* en forêt de Milly. Robert Tatin, s'il eut une carrière plus discrète mais parfaitement reconnue, passa les vingt dernières années de sa vie à la construction d'un environnement visionnaire devenu depuis musée et classé à l'inventaire des monuments historiques. Mais il convient d'arrêter ici l'énumération des nombreux continuateurs de l'œuvre de Ferdinand Cheval. Il n'aurait pas imaginé une seconde ouvrir la voie à une nouvelle catégorie d'expression artistique : l'art brut. D'ailleurs sa modestie l'en aurait empêché.

Finalement, Ferdinand Cheval, le facteur d'Hauterives a réussi son pari. Il est passé à la postérité et, tel pharaon, on visite toujours son mausolée vide empli d'inscriptions énigmatiques qui n'ont pas fini de nous faire rêver à notre tour, comme le dit Paul Éluard :

La poésie involontaire engendre notre émotion
Elle rend à notre sang la légèreté du feu.

Indication bibliographique

ASSOUN, P.-L. *L'Énigme de la manie ; la passion du facteur Cheval*. Paris : Les éditions Arkhê, 2010.
EHRMANN, G. *Les Inspirés et leurs demeures*. Paris : Éditions Le Temps, 1962.
PEIRY, L. *L'Art brut*. Paris : Flammarion, 2016.

Réponse du professeur André Bérutti au discours de réception du professeur Patrick Buffe

Vous venez, monsieur, de nous confirmer que le fauteuil que nous vous avons attribué est à la hauteur de votre stature et de vos talents, et de nous offrir tout ce que nous aimons chez vous, la rigueur accompagnée de fantaisie, le sérieux teinté d'humour, la culture mâtinée de créativité, tout cela sous des allures de dilettante. Oui, tout cela nous l'avons trouvé dans votre discours de réception, épreuve redoutée par tous ceux qui y ont été confrontés, et dont vous vous êtes admirablement acquitté, par le choix original du sujet d'abord, et ensuite par la manière dont vous l'avez traité, accompagnant les passages les plus ardus, ceux touchant à la psychiatrie, de schémas et d'images réjouissantes propres à éclairer les profanes que sont la plupart d'entre nous. Votre parrain, le professeur Navarranne, malheureusement absent, aurait certainement apprécié.

Vous avez choisi, pour thème de votre discours de réception, oserai-je dire, cédant à la facilité, « le bon cheval » ! Avez-vous choisi le bon cheval pour vous répondre ? Sachez que je suis très honoré de la mission qui m'échoit, et sensible au fait que vous m'ayez demandé de représenter notre Compagnie. Répondre à un discours de réception est un moment tout aussi émouvant pour le membre émérite que je suis, que l'est pour le nouvel élu l'épreuve du discours. La réponse a cependant à mes yeux deux avantages, celui de la brièveté et celui de n'avoir qu'à reprendre et commenter un *curriculum vitae*, et le vôtre, monsieur, est particulièrement brillant, voire éblouissant car très étoilé…

Mais avant d'aborder cette partie de mon propos, je voudrais vous rappeler deux rencontres qui nous ont rapprochés et marqués. La première se fit sur un quai de la Gare de Lyon en 1979 : je rentrais à Toulon après avoir donné ma démission du Service de santé des Armées, et je vous l'ai annoncé, un peu en colère, mais néanmoins satisfait. C'est ainsi que vous avez été la troisième personne, après le directeur central et mon épouse, à connaître ma décision et le début d'une seconde carrière. La, ou plutôt les autres rencontres, se sont faites pourrait-on dire « à mon insu » pendant ces quelques semaines de l'année 2014 où j'étais « hors du monde ». Vous avez eu la gentillesse de vous joindre à la longue cohorte d'amis qui ont bien voulu accompagner mon épouse lors de ses visites quotidiennes, et surtout votre expérience et votre autorité ont permis de reculer l'échéance d'un « débranchement » des machines qui me maintenaient en vie. Je vous dois d'être ici pour vous remercier et vous répondre !

Il est temps maintenant, selon la tradition, de dérouler le fil de votre vie devant nos confrères et vos amis. Vous êtes né en 1945 à Talence, tout près de Bordeaux dans une clinique bien connue de tous les Navalais, la clinique Bagatelle ; tout un programme si l'on sait qu'elle était aussi le siège d'une école d'infirmières, ravissantes bien sûr dans leur tenue bleue et blanche voulue par Florence Nightingale ! Votre père, pharmacien chimiste de la Marine était alors commandant de compagnie à l'École de santé navale, et vos parents habitaient dans l'enceinte de l'École.

C'est ainsi qu'âgé de quelques jours vous franchissez pour la première fois le porche de notre chère École. Votre père est devenu pharmacien chimiste général de la Marine, le dernier du genre avant la fusion des services de santé. Quant à votre chère maman, presque centenaire, elle vit seule à Toulon, malgré sa cécité, et vous continuez à l'entourer de votre tendresse.

Au gré des affectations de votre père, vous faites vos études secondaires à Toulon, chez les maristes, à Paris, en Tunisie, et aussi à Sorèze dans le Tarn, dans l'abbaye et ancienne école militaire sur laquelle plane l'ombre de Lacordaire. Situé en plein « Pays de cocagne », cet internat ne l'était pas pour vous, puisqu'il avait été choisi par votre père « pour vous assagir » m'avez-vous dit ! Peut-être est-ce grâce à cela que vous obtenez le baccalauréat à 16 ans !

Vous franchissez de nouveau le porche de l'École de santé navale en 1962. Commencent alors de brillantes études de médecine clôturées en 1968 par une thèse sur un sujet d'anatomie, matière dans laquelle vous avez toujours excellé, étant prosecteur d'anatomie à la faculté de Bordeaux. Les événements de mai 1968 suspendent la croisière de la *Jeanne d'Arc*, et vous embarquez comme médecin-major sur l'aviso-escorteur *Amiral Charner* pour une campagne dans le Pacifique, malheureusement interrompue par des problèmes de santé.

Vous vous destiniez à la chirurgie dite générale, et vous vous êtes orienté vers la chirurgie spécialisée en oto-rhino-laryngologie, disons pour être moins restrictif, la chirurgie cervico-faciale, ce qui ne vous a jamais empêché en cas de nécessité d'élargir votre activité au-delà de ces confins, en haut vers le crâne, en bas vers le thorax et l'abdomen. C'est en 1972 que vous devenez assistant et choisissez de rejoindre la capitale pour préparer pendant quatre années la spécialité au Val-de-Grâce et à l'hôpital Bégin. Encore major à l'issue d'un concours difficile, vous devenez chef de service à l'hôpital maritime de Lorient. Vous obtenez l'agrégation, regagnez Paris et à 36 ans prenez la tête du service de l'hôpital Bégin, puis du Val-de-Grâce où vous devenez titulaire de la chaire de chirurgie spéciale en 1987.

En 1995 prend fin votre parcours hospitalier durant lequel vous avez gagné l'estime de vos patients, de vos pairs, et de vos confrères chirurgiens de toutes spécialités, devenant membre de nombreuses sociétés savantes dont l'Académie de chirurgie. Toulon vous attend en 1995 : vous commencez alors une carrière administrative en prenant les lourdes fonctions de médecin-chef de l'hôpital Sainte-Anne, puis en 1998 de directeur de l'Institut de médecine navale jusqu'à l'âge de la retraite, à 62 ans.

Quelle belle carrière récompensée par de nombreuses décorations et les trois étoiles de médecin général inspecteur ! Oui, mes chères consœurs, mes chers confrères, voilà qui est cet homme affable, souriant, décontracté, faux dilettante que nous recevons en notre sein ce soir ! Voilà un homme qui dit ne pas avoir de passion et qui est passionné par ce qu'il fait, voilà un homme qui se dit opposé au sport (*No sport* m'a-t-il dit en citant Winston Churchill) et qui arborait sur son uniforme un insigne de parachutiste, voilà un homme rigoureux affichant une aimable fantaisie !

Patrick Buffe entre dans notre Compagnie en 2006, en devient membre titulaire en 2013, et succède au regretté Maurice Taxil dans les difficiles fonctions de secrétaire des séances. Il est ainsi un des successeurs d'André Martel, secrétaire de Jean Dubuffet le pape de l'art brut, après avoir été secrétaire des séances de l'académie du Var de 1930 à 1951. Nous devons à Tony Marmottans une communication sur ce curieux et farfelu personnage qui se faisait appeler le « Martélandre » ou « Papapafol », avait inventé un langage, « le paralloïdre », et a écrit avec Jean Dubuffet dans une revue éphémère née en 1968, appelée curieusement *Cheval d'attaque*. Rassurez-vous, Patrick Buffe n'est pas de la race de ce personnage ! C'est un homme sérieux, perfectionniste même ! L'ayant côtoyé lors de nombreux conseils d'administration, j'ai pu apprécier la précision avec laquelle il s'acquitte de ses fonctions, n'hésitant pas, pour éclairer sa lanterne, à « pousser quelques coups de gueule » dans le brouhaha de certaines réunions. Le soir-même je recevais un appel de Patrick inquiet me demandant s'il n'avait pas été excessif, et promettant d'essayer, essayer, je dis bien, de ne plus recommencer ! Il m'a constamment honoré de sa confiance, me demandant conseil, me faisant part de ses doutes ou de ses inquiétudes, jusque dans la rédaction de son discours. C'est ainsi qu'il a fait de moi, en quelque sorte, son troisième parrain.

Patrick nous a régalés depuis son entrée dans notre Compagnie de contes délicieux, drôlatiques ou cruels meublant l'espace créativité de nos séances, et le désignant comme le digne successeur de Tony Marmottans ; de communications toujours plaisantes et enlevées, empreintes d'humour comme celle sur les rhinogrades, magnifique canular pseudo-scientifique ; marquées de sensibilité et d'émotion, comme celle sur Jehan Rictus poète de la dérision, ou encore accompagnées sur la scène de l'Opéra de Toulon de quelques pas de danse esquissés sur un air de jazz de Glenn Miller. Il a aussi abordé la musique avec des communications sur Paganini et Schumann, et, bien qu'ayant affirmé ne plus vouloir faire référence à ses activités passées, il nous a parlé avec science et humour du médecin général Bernard Cunéo, personnage atypique du service de santé de la Marine, et avec nostalgie de l'abbaye du Val-de-Grâce.

Aujourd'hui il aurait pu parler du facteur Rhésus ; il a choisi de parler du facteur Cheval ! Il nous a ainsi initiés à l'art brut, à la *Gestaltung* de Prinzhorn et à l'individuation de Jung, à travers l'histoire d'un bâtisseur de l'inutile que l'on peut résumer avec Alexandre Vialatte en une phrase : « Chez l'homme, la tête pense, la main suit. Le reste y passe, parfois une vie entière. Le facteur Cheval en est un exemple éclatant. » Et on pourrait ajouter en parlant de Cheval : « Que celui qui n'a jamais rêvé lui jette la première pierre ! »

Voici, mon cher Patrick, ce que je peux dire de toi et de ton discours. Tu m'as dit il y a peu, « n'hésite pas à te moquer de moi dans ta réponse ! » Tu sais bien que je ne le ferai pas malgré mon caractère taquin, pour la simple raison que rien chez toi n'inspire la moindre moquerie, et, qu'au contraire, tout suscite l'admiration, de ton cursus au passionnant discours de réception dont tu viens de nous gratifier.

Quelle belle et heureuse rencontre, chères consœurs, chers confrères, entre le brillant professeur du Val-de-Grâce, médecin général inspecteur qui, l'heure de la retraite venue, a raccroché uniforme et bistouri, et le modeste facteur rural, qui, après avoir remisé truelle et brouette dans une niche de son ouvrage, était si fier de son uniforme, qu'à la retraite il le revêtait pour poser devant l'œuvre de sa vie, palais successivement rêvé, imaginaire et idéal. Belle rencontre entre l'homme aimable et souriant que vous connaissez et un facteur rural renfrogné aux traits figés ! Cette rencontre nous a valu le beau discours de réception qui honore l'académie du Var.

Et, puisqu'il est de coutume pour conclure de revenir au vouvoiement circonstanciel que l'amitié que je vous porte m'avait fait abandonner, soyez remercié, monsieur, et soyez le bienvenu, confortablement installé, et pour longtemps, dans le vingtième fauteuil de notre Compagnie ! Fauteuil rêvé ? Bien sûr, vous en avez rêvé ! Fauteuil idéal ? Pas certain ! En tout cas pas imaginaire ! Fais-en un bon usage, mon cher Patrick !

DISCOURS DE RÉCEPTION

LA DETTE ANGLAISE ENVERS GUILLAUME LE CONQUÉRANT

Gérard Garcia

Le 7 juin 2017

Guillaume et les Saxons, à table !

Qui n'a pas eu dans ses années de collège un professeur d'anglais essayant désespérément d'éveiller l'intérêt de ses élèves en soulignant la double origine de la langue anglaise : le saxon et le français ? Ainsi nous avons tous appris que l'animal que gardaient les paysans saxons dans les champs a conservé jusqu'à aujourd'hui son nom saxon, alors que le nom du même animal sous forme comestible dans l'assiette des barons normands est formé sur le mot français. D'où les paires *ox/beef,* le bœuf, *sheep/mutton,* le mouton, *pig/pork,* le porc, *calf/veal,* le veau, *et cetera*. Les conquérants ont visiblement laissé leur marque sur la langue du pays conquis.

De toute évidence, l'histoire d'une langue se confond avec l'histoire de ceux qui la parlent, et il en est de l'anglais comme de toutes les autres langues, en particulier à cause de la position géographique des îles britanniques. Dernière étape avant le Nouveau Monde, elles se sont trouvées à la croisée et … au terminus d'une partie des mouvements migratoires et des invasions venant, en simplifiant, de l'Est et du Nord. Une exception : les premiers habitants sédentarisés connus, au Néolithique, auraient été, tenez-vous bien,…des Ibères, petits et râblés, aux cheveux bruns ! Voilà qui explique peut-être l'attraction qu'a toujours eue l'anglais pour moi, petit-fils d'immigrés espagnols… Les gènes des habitants du Pays de Galles et de la Cornouaille peuvent en témoigner, paraît-il. Mais, n'étant ni généticien ni historien, je ne peux que répéter ce que l'on m'a enseigné il y a déjà bien longtemps. Les Celtes parlant gaëlique seraient arrivés d'Europe du nord aux alentours de l'an 700 avant Jésus-Christ, puis les Romains en 43 avant notre ère. Vers la fin du IV^{e} siècle, les Saxons, les Angles et les Jutes ont pris le relais, profitant de ce que l'Empire romain donnait des signes de faiblesse. Ils arrivaient d'Europe parlant divers dialectes germaniques et ont pris racine. À la fin du VI^{e} siècle, saint Augustin de Canterbury, envoyé par le pape Grégoire I^{er} apporta le christianisme et à nouveau le latin. Les monastères durent, comme les indigènes, subir les pillages des pirates vikings, venus de Norvège et du Danemark aux VIII^{e} et IX^{e} siècles, qui ont dominé le pays pendant quelques décennies et ont laissé eux aussi des traces dans la langue et surtout dans les noms de villes et de lieux.

1066 *and all that*… !

Et finalement, arrivent les Normands, en 1066, menés par Guillaume le Bâtard [1], Normands qui, eux, étaient chrétiens et parlaient français. Français ? C'est à voir… ! Les Vikings auxquels Charles III le Simple avait abandonné les territoires autour de Rouen en 911 au traité de Saint-Clair-sur-Epte, s'étaient fort bien acclimatés à la Neustrie et à une forme locale de langue d'oïl. Et comme ces pirates sanguinaires étaient venus sans leurs femmes, gardiennes traditionnelles de la langue, ils ont épousé des femmes locales et ont vite oublié le norrois. Guillaume et ses compagnons parlaient donc une langue d'oïl à peine teintée de norrois qu'ils ont apportée avec eux lors de la conquête de l'Angleterre, sans oublier les différents dialectes parlés par les soldats d'origines variées ! Les raisons et les circonstances de cette conquête sont bien connues, en particulier pour ceux qui ont eu l'occasion d'admirer la tapisserie dite de la Reine Mathilde ou telle de Bayeux (telle=toile).

1 Né à Falaise en 1027 des amours illégitimes (d'où son surnom) du duc de Normandie, Robert le Magnifique, et de Herleua (Arlette), fille d'un tanneur (ou embaumeur, selon les sources), Guillaume a été duc de Normandie (1035-1087) et roi d'Angleterre, William I (1066-1087). Il est mort à Rouen le 9 septembre 1087.



Tapisserie de Bayeux, dite de la reine Mathilde, XI^e siècle. Le roi Edouard le Confesseur reçoit son beau-frère Harold Godwinson dans son palais de Winchester et lui confie une mission.



Les Normands festoient près de Hastings et l'évêque bénit nourriture et boissons.

En deux mots, en 1051, le roi d'Angleterre Édouard, dit Le Confesseur[2], avait imprudemment promis le trône à Guillaume, fils bâtard de Robert, duc de Normandie qu'il avait connu lors de ses vingt-cinq années d'exil dans le duché. C'est du moins ce que Guillaume prétendit. En 1064, Harold Godwin, personnage le plus important du royaume après le roi, fils de Godwin duc de Wessex et frère de l'épouse d'Édouard, donc prétendant au trône le plus logique, se rendit en Normandie. Là, il aurait confirmé sous serment que Guillaume était bien l'héritier au trône d'Angleterre. Mais les circonstances de ce serment sont assez mystérieuses… Invention normande ou prix d'un piège tendu à Harold par Guillaume ? Toujours est-il qu'à la mort d'Édouard, le 5 janvier 1066, pressé par l'urgence militaire, le *witan*, assemblée des sages, élit Harold roi. En réaction Guillaume et ses troupes débarquent près de Pevensey, et, lors de la bataille de Hastings le 14 octobre, combattent et défont Harold et son armée épuisés par une marche forcée depuis le Yorkshire où ils venaient de repousser l'envahisseur norvégien… S'ensuit une invasion éclair, et Guillaume, plus tard dit le Conquérant, sera couronné roi d'Angleterre le jour de Noël 1066 dans l'abbaye de Westminster à Londres. Il soutiendra toujours qu'il était l'héritier légitime du trône d'Angleterre.

Avant de quitter Hastings, revenons un instant sur la bataille qui fit quelque 4 000 morts parmi les Saxons et peut-être 2 000 chez les Normands. Stratégiquement, les Normands privilégiaient la cavalerie et avaient des montures entraînées à piétiner le mur de boucliers que leur opposaient les Saxons. Mais à part cela, même si les Normands avaient une préférence pour l'épée et les Saxons pour la hache et la lance, les combattants des deux camps étaient protégés à peu près de la même manière, à savoir, le buste par la broigne, sorte de justaucorps avec des mailles, et le visage par le casque à nasal. Le problème était que rien ne ressemblait plus à un guerrier normand qu'un guerrier anglais, le seul moyen de se faire reconnaître étant de hurler son cri de guerre. Or, dans l'armée de Guillaume, il y a aussi des Bretons, Picards et Flamands. De nombreux chevaliers ont dû ainsi tomber sous les coups de leurs compagnons ! Guillaume lui-même a été obligé de retirer son casque pour faire taire le bruit qu'il était mort, au risque d'ailleurs de mourir comme Harold d'une flèche en plein visage… Certains ont donc eu l'idée de peindre sur leurs écus ou broder sur leurs costumes un signe de reconnaissance commun pour éviter ce genre de regrettable mésaventure. C'est ainsi que, selon plusieurs sources, même si les décorations sur le bouclier existaient depuis l'Antiquité, l'héraldique serait née à Hastings, héritage de l'invasion normande. Se référant à la tapisserie de Bayeux, certains pensent également que la rôtisserie de campagne, ancêtre du barbecue, ainsi que le four à pain transportable ont été innovés le 29 septembre 1066 lors du débarquement près de Pevensey. Mais ceci tient plus de l'anecdote que de l'histoire proprement dite…

2 *Edward the Confessor*, roi d'Angleterre 1042-1066.

Conquérants et bâtisseurs



Guillaume fait élever une motte, premier château normand en Angletterre, à Hesteng (=Hastings).

Désireux d'apparaître comme le souverain légitime et légal, Guillaume attendit (…mais pas trop longtemps, en fait moins de trois mois !) que les nobles anglais lui offrissent la couronne de ce royaume cosmopolite, peuplé de paysans en majorité, mais aussi de pionniers saxons et scandinaves, ainsi que de quelques rescapés celtes, mais la plupart de ces derniers était hors du royaume, au pays de Galles et en Écosse. La conquête, bien qu'ayant été relativement rapide en Angleterre du sud et du centre, ne fut pas un long fleuve tranquille. Guillaume dut affronter révoltes et résistance dans le reste du pays, surtout le Nord, qu'il réprima sévèrement par une politique de la terre brûlée si cruelle que cet épisode a été appelé « la Dévastation du Nord » à cause de la disette qui s'ensuivit et qui causa, dit-on, la mort de plus de cent mille personnes.

On est en droit de se demander comment quelques milliers de soldats normands ont réussi à prendre si vite le contrôle d'un pays de près de deux millions d'habitants qui, en outre, était sans doute le plus riche et le plus cultivé d'Europe. Une partie de la réponse réside dans la rapide construction de places fortes le long des routes et aux carrefours stratégiques. Certes, il y avait des enceintes saxonnes en bois fortifiées, les classiques *burghs*, et quelques châteaux déjà construits par des seigneurs normands avant la conquête, puisque certains s'étaient depuis longtemps installés en Angleterre et beaucoup avaient même des positions importantes à la cour d'Édouard le Confesseur. À la mort de Guillaume, en 1087, on comptait au moins quatre-vingt-quatre châteaux élevés par les Normands. En fait, on peut dire que c'est avec l'accession d'Édouard le Confesseur au trône qu'avait commencé la conquête normande. Fils du roi Aethelred et d'une princesse normande, exilé tout jeune en Normandie où il fut élevé, il était plus Français qu'Anglais dans ses manières, sa sensibilité, sa langue et son cœur. Quand il retourna en Angleterre pour y être couronné en 1041, il emmena avec lui un certain nombre de ses compagnons normands à qui il donna des terres et des hautes fonctions. Leur influence à la cour fut loin d'être négligeable.

Mais c'est à partir de 1066 que, pour asseoir leur autorité et pour se protéger de la population locale rebelle, les Normands construisirent de nombreux châteaux. Le premier fut élevé à Hastings en quelques jours à peine selon la technique communément utilisée à cette époque dans le duché de Normandie. Il suffisait de choisir un monticule naturel, ou, à défaut, d'élever une motte artificielle en terre sur laquelle on érigeait un donjon, d'abord en bois, plus tard en pierres, une cour intérieure, appelée le *bailey*, du vieux français baille, palissade ou enclos, le tout protégé par une enceinte ou palissade en bois et un fossé extérieur franchi par un pont. Le donjon abritait le seigneur, sa famille et ses domestiques. Dans le *bailey* se trouvaient des bâtiments en bois : la grande salle, la chapelle, la cuisine, les entrepôts, granges, et autres. Bien entendu, en cas d'attaque, tout le monde se réfugiait dans le donjon. Le problème est que si l'on construisait le château dans un village ou une ville, on démolissait sans état d'âme un certain nombre de maisons, ce qui n'était pas du goût des habitants ! Par exemple, pour bâtir le château de Norwich, en 1067, on démolit 81 habitations, pour celui de Lincoln, 166…

Une fois passée l'urgence militaire, les Normands ont construit les premiers châteaux entièrement en pierres, souvent pour remplacer les donjons en bois, surtout à partir de 1150. Un des précurseurs, peut-être le premier, fut le donjon du château de Malling, dans le Kent, aujourd'hui appelé la tour Saint-Léonard, construit en 1070 par l'évêque Gondulfe du Bec. C'est ce dernier qui fut le maître d'œuvre de la *White Tower* de la Tour de Londres, aux alentours de 1080 et des donjons de Rochester et Colchester. Si la main-d'œuvre saxonne locale était largement utilisée pour le gros œuvre, il fallut faire venir de Normandie et d'ailleurs des concepteurs, des maçons compétents, et aussi des maîtres maçons pour former les artisans anglais. Devant l'importance de la demande, les matériaux de construction vinrent à manquer, on dut importer des pierres de Normandie et de la région de Boulogne, en particulier la pierre blanche de Caen qui a donné son nom à la Tour Blanche qui se dresse au cœur de la Tour de Londres. Désormais les châteaux normands étaient bâtis plus ou moins sur le même plan. Le rez-de-chaussée du donjon roman, carré et massif, servait à entreposer biens et nourriture, et les trois ou quatre étages étaient réservés aux appartements. Une grande salle occupait le centre des premier et deuxième étages, et des pièces privées plus petites étaient incluses dans l'épaisseur des murs. Le donjon

était entouré, comme son prédécesseur en bois, par la cour intérieure, un mur fortifié et un fossé. L'une des caractéristiques des châteaux normands est l'épaisseur impressionnante des murs, larges parfois jusqu'à six mètres à la base. Les portes et portails, cintrés, étaient la partie la plus décorée et la plus purement romane des châteaux, comme des bâtiments religieux, d'ailleurs, caractérisés par des arcatures en « dents de lion » et des piliers ornés en zigzag. Les fenêtres, arrondies et peu décorées, étaient étroites, en partie pour des raisons défensives, mais aussi pour ne pas affaiblir la structure des murs. Il faut dire que les Normands ne se rendaient pas vraiment compte de la résistance des matériaux qu'ils utilisaient et comptaient sur le côté massif de leurs constructions pour éviter l'effondrement. Près de mille ans après, de nombreux édifices, plus ou moins bien préservés, témoignent de l'œuvre accomplie par les Normands au tout début du deuxième millénaire.

Mais leur plus belle réalisation culturelle reste sans aucun doute l'architecture religieuse avec l'introduction généralisée du style roman que les Britanniques appellent *Norman style*. Comment définir le style normand dans les édifices religieux en Angleterre ? Tout d'abord, comme pour les châteaux, les cathédrales normandes étaient massives, pour les mêmes raisons, à savoir, la stabilité de la structure. Il faut dire que les bâtisseurs ne maîtrisaient pas la technique du contrefort. Mais quand on observe des édifices tels que les cathédrales de Durham ou Gloucester, on se rend bien compte que la taille en soi crée la grandeur, la noblesse. Et l'abondance d'ornements sculptés dément sans conteste l'accusation de lourdeur ou de vide. Bien sûr, à l'origine, les cathédrales romanes devaient être sombres, vu les petites fenêtres laissant passer peu de lumière. Aujourd'hui, elles sont beaucoup plus lumineuses grâce à l'élargissement des ouvertures à l'époque gothique.



Cathédrale (et abbatiale) de Durham, fondée en 1093,
premier édifice anglais à avoir reçu des voûtes sur toutes ses parties.

La plupart étaient bâties sur un plan cruciforme avec une longue nef, un chœur plutôt court, et un ou deux transepts sur les côtés nord ou sud. Une tour carrée, assez ramassée, dominait le transept, tandis que les piliers et les arches sur les côtés supportaient la contrainte et la poussée de la tour. Traditionnellement la plupart des cathédrales et églises normandes étaient bâties en trois étapes ou niveaux. Au rez-de-chaussée une galerie à colonnes surmontée par le triforium, et encore au-dessus, des fenêtres à claire-voie, seules sources de lumière. Au début, chapiteaux, fenêtres et porches étaient eux aussi très sobrement décorés. Il reste relativement peu d'exemples de cette architecture normande primitive, car de nombreux édifices se sont effondrés, ont été rebâtis et surtout beaucoup ont été remodelés dès les années 1150 dans ce que les Anglais appellent *the transitional style*, puis, à partir de 1200, *the early English style*, marqué par les débuts du gothique et l'introduction de nouvelles normes. On peut cependant voir quelques beaux exemples de cathédrales de style normand à Durham, Gloucester, St Albans, Chichester, Hereford, et quelques autres.

Conquérants et réformateurs

Gouvernement et société

On l'a déjà dit, la construction rapide de nombreux châteaux correspondait à un besoin vital de se protéger, des envahisseurs vikings et autres, certes, mais aussi des Saxons rebelles qui avaient toutes les raisons de se soulever contre les Normands, et pas seulement parce qu'ils étaient réquisitionnés pour construire les mottes castrales, la tristement célèbre « corvée de terre ». En effet, pour asseoir son contrôle sur le pays, Guillaume déposséda progressivement les seigneurs saxons de leurs terres sous des prétextes divers pour les donner à ses barons en remerciement des services rendus. En Normandie, il s'était assuré la contribution des barons normands à la conquête de l'Angleterre en leur promettant terres et fortune. Comme ces derniers craignaient de n'être pas payés une fois embarqués dans cette aventure outre-Manche, Guillaume leur promit en outre une solde et le droit de pillage. Pour les convaincre, il aurait dit, sous toute réserve, en parlant de son rival Harold : « Si riche soit-il, il n'est pas en mesure de donner à ses hommes l'espoir de conquérir ce qui m'appartient. Moi, au contraire, je puis promettre à ceux qui me suivront une part des biens qui m'appartiennent légitimement et qu'actuellement Harold détient injustement. » [3]

Se disant souverain légitime, Guillaume enleva leurs terres aux traîtres, donc aux partisans de Harold, déclara que les territoires ravagés par la guerre et ceux tombés en friche lui appartenaient, et s'attribua les biens d'Édouard le Confesseur et ceux de Harold et sa famille, soit 1422 manoirs devenus ainsi officiellement et légalement vacants ! En tout, quelque 25 % des terres disponibles. Il distribua à ses barons les terres et châteaux des nobles saxons, soit environ 50 % des terres et le reste alla à l'Église qui lui avait donné sa bénédiction pour l'invasion. L'Angleterre d'avant la conquête était riche et prospère, les compagnons de Guillaume sont généreusement récompensés. Laissons la parole à Philippe Maurice dans son ouvrage remarquablement documenté intitulé tout simplement *Guillaume le Conquérant* : « Guillaume distribue des biens et des honneurs à ses hommes. Un modeste chevalier, Geoffroy de Mandeville, reçoit ainsi quarante manoirs. Si les terres sont prises aux héritiers des Saxons morts à Hastings, ou à ceux qui y ont combattu, les autres ne sont pas épargnés : par exemple, une femme, Edive-Fairas, perd ses possessions du Suffolk, de Hertford, de Buckingham et de Cambridge. Les vaincus doivent aussi racheter leurs fiefs mais, même une fois le tribut versé, ils ne sont pas toujours à l'abri des persécutions. Des Normands épousent des filles saxonnes, parfois contre leur gré ; Orderic Vital, moine et historien anglo-normand, écrit à leur sujet : « D'ignobles valets d'armes, de sales vauriens, disposaient à leur fantaisie des plus nobles filles et ne leur laissaient qu'à pleurer et souhaiter la mort. Ces misérables effrénés s'émerveillaient d'eux-mêmes, ils devenaient fous d'orgueil et de surprise, de se voir si puissants, d'avoir des serviteurs plus riches que n'avaient jamais été leurs pères. Tout ce qu'ils voulaient, ils se le croyaient permis. » [4]

Sous la domination normande, le régime féodal local un peu confus, revu et corrigé par les envahisseurs, devint plus clair et plus rigide et marqua pour longtemps la pyramide de la structure sociale anglaise. Tout en haut trônait le roi tout-puissant qui gérait et protégeait le pays, les barons étaient ses vassaux, et étaient tenus de fournir une armée de chevaliers en cas de conflit, et de protéger les paysans. Ce sont ces chevaliers qui sont censés être à l'origine de la notion de « chevalerie », à savoir la bonne conduite de celui qui est loyal, courageux et qui défend les faibles, inspiration des romans de chevalerie et d'amour courtois dès le XII^{e} siècle. Mais la réalité était toute autre : les chevaliers normands étaient des hommes de conquête et de violence dont le seul rôle était de protéger le roi et les nobles. Ce sont les Normands qui ont également introduit en Angleterre les *trials by battle*, les jugements par combat, héritage germanique, qui n'ont été définitivement remplacés par les jugements par jury qu'au XIV^{e} siècle.

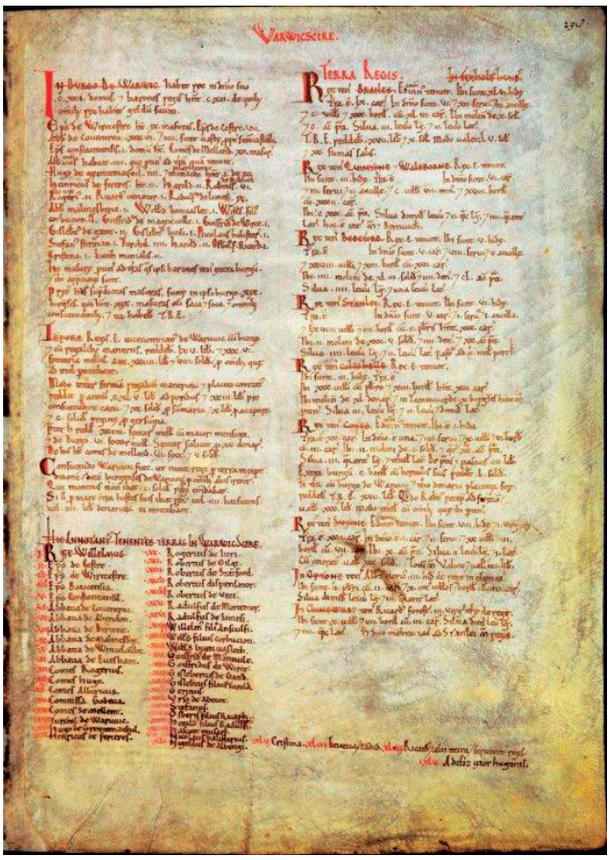
Il faut savoir également qu'à l'arrivée des Normands dix à quinze pour cent des Saxons, selon les sources, étaient des esclaves. Guillaume décida de mettre fin à leur commerce et décréta qu'il était désormais interdit de vendre des esclaves à l'étranger. Ce fut un premier pas vers l'abolition définitive en 1102 par le Conseil ecclésiastique de Londres en ces termes : « Que nul désormais n'ose s'engager dans cet infâme commerce, répandu en Angleterre, de vendre des hommes comme des animaux. »

La paix relative instaurée par Guillaume attira artisans et commerçants de Normandie qui trouvèrent là une opportunité de s'enrichir. En outre, en 1070 le roi fit venir de Rouen un groupe de marchands juifs, espérant qu'ils contribueraient à la prospérité du pays grâce à leur talent en matière de commerce et leur apport en liquidités. Confinés comme partout ailleurs dans le domaine financier, ils jouissaient d'un statut au début assez

3 André Maurois, *Histoire d'Angleterre*. Club des Libraires de France : Arthème Fayard, 1962, p.124.
4 *Ibid.*, p.156.

acceptable car ils appartenaient au roi et étaient sous sa protection. Dans la capitale, Winchester, ils pouvaient même être bourgeois. On a dit que les rois normands avaient pu dompter les barons grâce au contenu des coffres des Juifs. Mais la situation se dégrada dès le règne du roi Étienne (*King Stephen* [5]) pour finir par l'expulsion de la communauté juive en 1290 sous Édouard I[er] [6].

En distribuant les terres, Guillaume prit soin d'attribuer à chaque baron des domaines dispersés, de tailles relativement réduites, éloignés les uns des autres. Comme en plus ils possédaient aussi des terres en Normandie, s'ils entraient en conflit avec le roi, ils ne pouvaient assurer la défense que d'une partie de leurs possessions. Le procédé s'avéra très dissuasif contre toute rébellion et lui assura la loyauté de la noblesse normande. Dès 1086 Guillaume imposa à ses vassaux normands et saxons de lui prêter serment d'allégeance, le serment d'Old Sarum. Lui aussi, vassal du roi de France, se partageait entre l'Angleterre et la Normandie, gérant son royaume en son absence par décrets et ordonnances. Cette situation, qui se prolongea sous les rois angevins et jusqu'à la conquête de la Normandie par les Capétiens, rendit nécessaires de nouvelles structures bureaucratiques et consolida l'administration anglaise. En outre, la dispersion de la noblesse dans différentes régions encouragea, sur le long terme, les contacts entre les nobles et poussa ces derniers à s'organiser et agir en tant que classe, et non pas au plan individuel ou régional comme cela se pratiquait dans les autres pays féodaux. La monarchie forte et centralisée mise en place par Guillaume facilita également l'établissement de liens entre la noblesse et les citadins, ce qui déboucha, plus tard, sur l'avènement du système parlementaire anglais.



Le Domesday book*, enregistrement du grand inventaire de l'Angleterre, réalisé pour Guillaume en 1085-1086.*

Mais revenons à la redistribution des terres. Guillaume avait hérité des Saxons une forme de gouvernement assez sophistiquée utilisant largement l'écrit pour sa bureaucratie, chose rare dans les cours européennes de l'époque, d'où la nécessité de disposer d'un lieu permanent pour la trésorerie et l'archivage. Ce fut Winchester qui joua ce rôle. Les rois saxons avaient leurs propres revenus, percevaient des redevances et des droits de leurs vassaux en différentes occasions, et levaient un impôt particulier, le *danegeld*, qui était censé servir à payer les rançons exigées par les envahisseurs danois, d'où son nom. À la mort de Knut, en 1035, les Danois ne s'étaient pas manifestés depuis 1019, mais les souverains continuèrent de percevoir cet impôt, ce qui fit l'affaire de Guillaume et de son fils. Cependant, si le Conquérant entendait bien soutirer au pays jusqu'au dernier penny, il souhaitait le faire scientifiquement et équitablement. C'est dans ce but qu'il commissionna un recensement général de la valeur imposable de la terre dans le pays tout entier, à l'exception des régions septentrionales qu'il avait déjà dévastées…Pour ce faire, il s'appuya sur les registres fiscaux des archives saxonnes, à Winchester, et envoya à travers le pays des émissaires pour réévaluer les surfaces cultivées, les fermes, le bétail, déterminer qui possédait quoi d'abord en 1066 puis à la date du recensement, donc en 1085-86, l'état des lieux, leur valeur et qui y vivait. Il put ainsi recalculer l'impôt au plus juste, du moins d'après ses critères. Il en résulta un document remarquable, écrit en latin sur parchemin, un témoignage unique de l'état du pays. Il comporte deux volumes respectivement de 413 et 475 feuillets et est appelé le *Domesday Book*, en français, le « Livre du jugement dernier ». Pourquoi ce nom ? Tout simplement parce que les Anglais en craignaient le caractère définitif et irrévocable ! Sur une population de deux millions d'habitants, dont seulement 25 000 franco-normands, l'inventaire révèle que moins de 200 hommes, dont seulement deux Anglais, se partagent la moitié des biens du royaume. Sur les 6 000 sous-tenanciers anglais, beaucoup n'ont

5 Stephen, roi d'Angleterre de 1135 à 1155.
6 Edward I, roi d'Angleterre de 1272 à 1307.

d'autre choix que de louer le terrain dont ils étaient les légitimes propriétaires avant 1066. Lors d'une émission de la BBC, cette énorme compilation a été qualifiée de « document fondateur des archives nationales, toujours valable pour attester la propriété d'un terrain » et l'on peut considérer qu'il a joué un rôle fondamental dans la formation de la nation anglaise. C'est l'enquête la plus complète au monde sur une société préindustrielle. Elle nous permet de reconstituer la politique, le gouvernement, la société et l'économie de l'Angleterre du XI[e] siècle avec la plus grande précision. C'est l'un des documents historiques anglais les plus importants, sinon le plus important, avec la *Magna Carta* de 1215[7].

En parcourant le *Domesday Book*, on découvre une innovation normande peu connue : dans l'état des lieux en 1066, les Saxons sont désignés par leur simple prénom, comme c'était la coutume jusque-là. Dans les registres de 1086 est inclus, pour ceux qui en avaient un, le surnom qui permettait de distinguer entre les différents Aethelstan, Cuthbert, Eardwulf, Hrodgar ou Winfrid du village. Ainsi sont nés en Angleterre les noms de famille héréditaires que d'ailleurs en anglais on appelle *surnames*.



Lanfranc, Archevêque de Cantorbéry. Toile Du XVIII[e] siècle.
Collection Abbaye du Bec

Réforme religieuse

Après la mainmise sur les terres, la mainmise sur les âmes. L'Église anglaise était bien structurée et dynamique, mais quand Guillaume envahit le pays, il voulut la réorganiser et la conquête entraîna inévitablement destructions, constructions et reconstructions. Les Normands rasèrent pratiquement toutes les grandes églises d'Angleterre pour les remplacer par des édifices d'une architecture qui leur était déjà plus familière puisque de nombreux édifices religieux de style roman avaient été élevés en Normandie. On pense ainsi en particulier à l'église abbatiale de Bernay, une dépendance de Fécamp, bâtie en 1013 dans le plus pur style roman, ou l'abbaye de Bec-Hellouin créée en 1034 par le chevalier Herluin qui fit venir de Pavie Lanfranc[8]. Ce dernier deviendra plus tard le conseiller et ami de Guillaume qui le fera archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre après la conquête. Il faut dire que Lanfranc fut une aide précieuse pour Guillaume quand les autorités pontificales condamnèrent le mariage de Guillaume avec Mathilde de Flandre pour cause de consanguinité[9].

Les ducs de Normandie avaient progressivement fait passer l'Église normande sous leur coupe, du moins dans une certaine mesure. Par exemple, c'est le duc qui accordait l'investiture à un nouvel abbé, tant sur le plan temporel qu'ecclésiastique. Guillaume, lui, rendra à l'Église le contrôle du spirituel, ce qui lui permettra de renforcer sa mainmise sur le temporel et par exemple d'obtenir l'appui du pape Alexandre II lors de sa conquête de l'Angleterre et de faire un peu oublier au pape les pillages, viols et meurtres commis par ses hommes lors de la conquête. Les chroniques de l'époque décrivent Guillaume comme un bon catholique pratiquant qui désirait sincèrement réformer l'Église d'Angleterre. Pourquoi pas ? Mais il est certain que c'était pour lui aussi un moyen de contrôler la population et de contrer le « nationalisme » anglo-saxon. Comme il l'avait fait sur le plan temporel avec ses barons, Guillaume remplaça petit à petit les évêques et archevêques saxons par des Normands. Par ailleurs, une certaine rivalité régnait entre les deux plus importants archevêchés, York et Cantorbéry. Or, Lanfranc venait d'être nommé à la tête de l'archevêché de Cantorbéry. Il aurait tenu à Guillaume le discours suivant : « Il faut qu'il n'y ait en Angleterre qu'un seul chef religieux pour que la royauté que vous avez conquise se maintienne dans son intégrité. Il faut que l'église d'York, l'église de la rébellion, quoique régie par un Normand, devienne sujette de celle du Kent. Il faut surtout que l'archevêque d'York ne jouisse point de la prérogative de sacrer les rois d'Angleterre, de crainte qu'un jour, soit de force, soit de bon gré, il ne prête son ministère à quelque Saxon ou Danois élu par les Anglais en révolte. »[10] Argumentation peut-être un peu inspirée par l'ambition personnelle de Lanfranc, mais qui convaincra Guillaume. C'est donc avec sa bénédiction que l'archevêque de Cantorbéry obtiendra le statut de primat en 1072. Aujourd'hui encore, l'archevêque de Cantorbéry est le chef de l'Église après le souverain, et c'est lui qui dirige la cérémonie du couronnement.

7 *Magna Carta*, Charte imposée à Jean-sans-Terre par les barons à Runnymede : pas d'impôt sans l'accord du *Common Council* (=Parlement), pas d'individu emprisonné sans procès équitable par ses pairs, libre élection des évêques et abbés par le clergé anglais, le roi est soumis au contrôle d'un conseil de 25 barons…

8 Lanfranc, 1005-1089.

9 Tous deux descendaient de Rollon, chef normand, premier duc de Normandie en 911.

10 MAURICE Philippe, *Guillaume le Conquérant*, Flammarion, 2002, p.212. Grandes Biographies.



« Ci devise comment le bon veneur doit chasser et prendre le daim à force».
Le livre de chasse de Gaston Phébus, folio 85v. (BnF)

Les abbayes n'échappèrent pas à la stratégie de domination de Guillaume. Sous prétexte que les mœurs dans les monastères s'étaient apparemment relâchées, ce qui n'était pas faux, il évinça les Saxons au profit de religieux qu'il fit venir de Normandie, un vivier riche et abondant. En outre, il décréta que les abbayes devaient entretenir des chevaliers au service du roi, chevaliers qui, bien entendu, seraient des Normands auxquels il attribua les terres des abbayes dont ils devenaient les vassaux. À la mort de Guillaume en 1087 seuls trois évêques et trois abbés étaient anglo-saxons. C'est encore Guillaume qui introduisit la notion d'une justice laïque séparée d'une justice ecclésiastique. « J'ordonne que désormais nul évêque ou archidiacre ne se rende plus aux assemblées de justice pour y tenir les plaids des causes épiscopales, et ne soumette plus au jugement des hommes séculiers les procès qui se rapportent au gouvernement des âmes. » [11]

Grégoire VII [12], élu pape en 1073, était convaincu qu'il était vital de réformer les mœurs de l'Église et de ses membres. Il s'attaqua à la simonie, c'est-à-dire l'achat et la vente de biens spirituels et d'une charge ecclésiastique, au mariage des prêtres, au concubinage des clercs et à la nomination des évêques par des laïcs. Il trouva en Guillaume un allié précieux, car celui-ci partageait certaines de ses idées, en particulier sur le célibat des prêtres. Jusque-là, le mariage était toléré, mais désormais en Angleterre tout nouveau prêtre ne pourra être ordonné qu'après avoir juré de rester célibataire. Cependant, les prêtres paroissiaux déjà mariés pouvaient garder leurs épouses, pas le haut clergé. Guillaume avait commencé à s'attaquer à la simonie et au mariage des prêtres quand il n'était encore que duc de Normandie. En revanche, comme en Normandie, il se réserva le droit de nommer les évêques et les abbés dont il attendait loyauté et fidélité, alors que le pape, lui, estimait qu'ils devaient fidélité d'abord à Rome. Il s'opposa à la multiplicité des fonctions ecclésiastiques que nous qualifierions aujourd'hui de cumul des mandats. Vers la fin du règne de Guillaume, le pape Grégoire VII exigea que ce dernier lui déclarât allégeance et verse le denier de saint Pierre à Rome, pensant que, comme il lui avait demandé la permission d'envahir l'Angleterre, Guillaume lui devait son royaume. Mais celui-ci, indigné, rejeta cette demande sous prétexte qu'aucun de ses prédécesseurs ne l'avait fait avant lui. Non content de cela, Guillaume établit trois règles : nul pape ne serait reconnu dans son royaume et nulle lettre d'un pape ne serait reçue sans son approbation préalable ; nul conseil ne saurait promulguer une décision sans son consentement ; et l'Église ferait mieux de ne pas réprimander un seul de ses nobles sans son accord… Qu'on se le dise !

Cependant ces quelques différends n'entamèrent pas en définitive les bonnes relations de Guillaume avec Grégoire VII qui fut toujours un soutien fidèle de l'Église en Angleterre tout en contribuant radicalement à la réformer avec l'aide précieuse du fidèle Lanfranc. On le voit, Guillaume a eu une attitude plutôt ambiguë au niveau de la réforme de l'Église d'Angleterre, jouant en partie le jeu du pape tout en s'accordant un certain nombre de prérogatives qui préfigurent peut-être la scission avec Rome consommée par Henri VIII en 1534.

11 MAURICE Philippe, *Guillaume le Conquérant*, Flammarion, 2002, p.219, Grandes Biographies.
12 Hildebrand (saint) Grégoire VII, né à Soana (Toscane) en 1020, mort à Salerne en 1085, père de la réforme « grégorienne ».

Mais accordons-nous un intermède plus festif. Les Normands ont introduit en Angleterre des éléments plus terre-à-terre qui ont influencé la vie de tous les jours. Par exemple, contrairement aux Saxons qui portaient généralement barbe, moustache et cheveux longs, les Normands se rasaient la barbe et la moustache, et portaient les cheveux courts sur le dessus de la tête et jusqu'aux oreilles au point même de se raser l'arrière du crâne et la nuque. Seraient-ils les inspirateurs de certains de nos punks d'aujourd'hui ? Il semblerait que leur motivation soit d'ordre plus pratique, car des cheveux longs se seraient pris dans les anneaux de leurs coiffes de mailles. En définitive, la mode ne prit pas en Angleterre, et ce sont les Normands qui adoptèrent la mode saxonne si l'on en croit le récit selon lequel Guillaume se désespérait de voir son propre fils se coiffer à la saxonne ! Une mode très vite condamnée par l'Église qui menaçait même de sanctions canoniques ceux qui n'étaient pas « tondus comme il sied à des Chrétiens. » Citons entre autres l'évêque de Sées qui en 1105 déclara dans un sermon : « Vous êtes tous chevelus comme des femmes ; cela n'est pas décent chez vous qui avez été créés à la ressemblance de Dieu et devez garder une vigueur virile. » [13]

Les Normands introduisirent le lapin sur les îles britanniques, alors que les Romains eux-mêmes n'avaient pas vraiment réussi. Le lapin était considéré comme un mets de luxe dont le prix pouvait atteindre quatre ou cinq fois celui d'un poulet. Au XIII[e] siècle, un lapin pouvait valoir plus qu'une journée de salaire. Pour les Normands, la lamproie était elle aussi un mets délicat, malgré son allure peu ragoûtante et sa réputation de poisson « froid », donc dangereux, selon la théorie des humeurs. Les Saxons connaissaient bien la bière, bien que faite sans houblon, et comme on se méfiait de l'eau, très souvent polluée et dangereuse, tout le monde buvait de la bière abondamment, des jeunes enfants aux hommes et aux femmes. Mais elle fut bientôt concurrencée par le cidre dont les Normands importèrent la fabrication puis par le vin, déjà existant avant 1066, peut-être même avant la conquête romaine, mais dont les Normands généralisèrent la consommation en plantant des vignes dans le Sud de l'Angleterre, en particulier dans les monastères, vin de messe oblige ! D'après les données du *Domesday Book*, on comptait une quarantaine de vignes dans le Sud, et les côteaux en dessous du monastère d'Ély avaient été surnommés « l'île des vignes ». Mais bien évidemment le vin importé de France et en particulier de Gascogne était de meilleure qualité et figurait sur les tables des nobles, un mouvement qui s'accentua encore sous le règne d'Henry II Plantagenêt [14].

Chasser le cerf et le sanglier était alors le sport des rois, mais les rois saxons ne s'étaient jamais réservé des zones gardées pour leurs chasses. Les rois normands ont importé du continent la notion de « forêt royale » qui a eu beaucoup de succès, au point qu'au début du XIII[e] siècle un bon tiers de la surface de l'Angleterre était étiqueté « forêt royale ». Forêt au sens large, d'ailleurs, car le terme englobait bois, herbages, landes et zones humides. Elle était conçue pour protéger *the venison and the vert*, la venaison et les arbres, et seul le souverain pouvait donc y chasser, tout contrevenant étant puni, plus sévèrement d'ailleurs sous les règnes des successeurs de Guillaume. On ne peut s'empêcher de penser à Robin des Bois et aux joyeux compagnons d'Errol Flynn en collants vert tendre dans la forêt de Sherwood essayant de protéger les serfs qui osaient chasser le cerf ou le daim dans les forêts royales. Quand on lit attentivement le *Domesday Book*, on se rend compte que les expropriations, les destructions de villages et de cultures pour créer ces forêts royales ont été grandement exagérées et font partie du mythe du *Norman yoke*, le joug normand. Guillaume, lui, peut être crédité de la création de la New Forest dans le Hampshire en 1079. La zone n'était guère peuplée et les paysans se sont vus accorder un droit, limité, certes, de pâturage et de ramassage du bois pour le combustible, droit qui a perduré jusqu'à nos jours. Mais en 1087, l'année de sa mort, a été publié dans la *Peterborough Chronicle* un poème, *The Rime of King William*, qui exprime l'indignation du peuple contre cette législation forestière qui prive de nombreux serfs du droit d'exploiter les terres de leurs suzerains, en particulier pour la chasse et l'exploitation du bois. Ironie du sort, deux des fils de Guillaume, Richard et Rufus, ainsi que son petit-fils ont trouvé la mort dans des accidents de chasse au cœur de la New Forest. Coïncidence ?



Guillaume couronné roi d'Angleterre, 25 décembre 1066.
Miniature 1321, British Library

13 *Sur les pas de Guillaume le Conquérant*, Normandie Magazine, 2003, p.63.
14 Henry II Plantagenêt, roi d'Angleterre de 1154 à 1189.

L'héritage linguistique

Mais au fait, dans quelle langue avaient été écrits le *Domesday Book* et *The Rime of King William* ? On l'a vu, pour le premier, et très logiquement, les envoyés chargés de la compilation et les scribes utilisèrent le latin médiéval, comme c'était le cas dans l'ensemble de l'Empire romain occidental pour les archives et comme ce fut encore longtemps le cas pour les textes officiels, décrets et autres. L'anglais était bien une langue écrite depuis la conversion au christianisme, mais ni les clercs ni les nobles normands n'auraient compris le sens des registres. Quant au français des Normands, on ne l'utilisait à l'écrit pratiquement que pour la poésie, et cela jusqu'au XII[e] siècle. Le latin donc, s'imposait. Pour ce qui est de *The Rime of King William*, le poème est écrit en vieil-anglais mais on sent déjà la transition vers le moyen-anglais, témoignage de l'évolution indépendante de la langue saxonne, évolution facilitée par la quasi-disparition de la langue écrite donc libération des contraintes et simplification de la grammaire. De même, André Maurois remarque que « les mots prononcés par des hommes sans culture ou par des étrangers ne conservent que leur syllabe accentuée. De là le grand nombre de mots d'une syllabe qui donne à la poésie anglaise son inimitable densité. [15]» Il est clair que quarante ans après la conquête le français-normand n'avait pas encore fortement pénétré la langue indigène. L'interpénétration a pris du temps, mais, d'après certains auteurs, peut-être moins que l'on pourrait croire. Bien sûr, Normands et Saxons évoluaient dans des milieux différents, et la minorité normande ayant la mainmise sur tous les domaines associés au pouvoir imposa le français à la cour, parmi l'aristocratie et le clergé, ainsi que dans les cours de justice, une domination linguistique qui dura quelque deux cents ans. Bill Bryson, dans son histoire de la langue anglaise, n'hésite pas à qualifier la conquête normande de « cataclysme fatal pour la langue anglaise. » [16]

L'usage du français chez les Normands fut conforté par le fait que de nombreux membres de la nouvelle aristocratie et des ordres religieux avaient conservé des possessions et des intérêts en Normandie et y séjournaient assez régulièrement. Quant aux Saxons, on comprend facilement leur résistance à la langue de ceux qui les ont soumis. Mais progressivement un certain nombre de facteurs jouèrent en faveur de l'assimilation linguistique des occupants. Déjà, les compagnons de Guillaume prenant possession des terres qui leur étaient attribuées devaient bien essayer de communiquer avec les paysans et les domestiques qui les servaient. Leurs propres enfants nés en Angleterre ne pouvaient qu'absorber la langue en même temps que le lait de leurs nourrices saxonnes. N'oublions pas que de nombreux Normands épousèrent des Anglaises, souvent d'ailleurs les veuves ou les filles de leurs prédécesseurs saxons… Petit à petit coupé de ses racines normandes, le *Norman-French* de 1066 évolua en Anglo-Normand caractérisé par des emprunts lexicaux et syntaxiques d'origine anglo-saxonne, et s'écartant de plus en plus du français normand et pire, du français parisien. Avec l'accession au trône d'Henry II Plantagenêt, et par voie de conséquence l'agrandissement des possessions anglaises en France, le français connut un certain temps un regain de popularité auprès de l'aristocratie anglo-française. Aux alentours de 1387, dans le prologue des *Canterbury Tales*, Geoffrey Chaucer [17], à propos de la prieure, se moque du français parlé par l'aristocratie normande : « Et elle parlait un français courant et élégant, d'après l'école de Stratford-le-Bow, car le français de Paris lui était inconnu. » On sait qu'en 1160 un chevalier anglais dut engager un Normand pour enseigner le français à son fils. Lors d'un procès en 1191, l'un des quatre chevaliers impliqués est incapable de s'exprimer en français, langue officielle au tribunal. En 1200, on publie des guides de conversation française. Autant d'anecdotes illustrant le fait que le français était devenu une langue étrangère pour beaucoup. Le coup de grâce, comme disent les Anglais, fut la perte de la Normandie par le roi *John Lackland*, Jean sans Terre, en 1204, suivie de celle de l'Anjou, du Maine, de la Touraine et du Poitou. Dès lors, le moyen-anglais devenait graduellement la langue vernaculaire des Anglais d'origine normande. En définitive, la conquête a davantage transformé les Normands en Anglais que l'inverse ! Au XIV[e] siècle, le moyen-anglais gagna ses lettres de noblesse en tant que langue littéraire, en partie grâce à des auteurs tels que Geoffrey Chaucer, William Langland [18] et John Gower [19], et finalement devint la langue officielle parlée au Parlement par l' « Acte des tribunaux » de 1362, *The statute of pleading*, et dans l'enseignement en 1385. Henry IV fut le premier roi à prêter serment en anglais en 1399.

Aujourd'hui, on estime qu'environ 30 % du vocabulaire anglais comporte des mots d'origine française. Il est avéré que la conquête normande à elle seule a enrichi l'anglais d'environ 10 000 mots dont les trois-quarts ont survécu jusqu'à nos jours. On peut bien dire enrichi, car si un certain nombre de mots saxons ont purement et simplement disparu, remplacés par des mots franco-normands, la plupart se sont rajoutés au vocabulaire saxon, sans pour autant faire nécessairement double emploi. On l'a vu, en général le vocabulaire saxon est employé pour tout ce qui est terre-à-terre, concret, pour les choses simples : les aliments de base, les parties

15 MAUROIS André, *Histoire d'Angleterre*, Club des Libraires de France, Arthème Fayard, 1962, p.55.
16 BRYSON Bill, *Mother Tongue*, Penguin, 1990, p.45.
17 CHAUCER Geoffrey, 1340-1400, poète anglais, a traduit en anglais le *Roman de la Rose* et écrit *Les Contes de Cantorbéry*.
18 LANGLAND William, 1332-1400, poète anglais, *La Vision de Pierre le Laboureur,* en anglais (*Piers Ploughman*)
19 GOWER John, 1330-1408, poète anglais, a écrit *Le Mirour de l'Omme*, en français, *Vox Clamantis*, en latin, *Confessio Amantis*, en anglais.

du corps, les animaux, l'agriculture, le temps qu'il fait, les liens familiaux, les couleurs, les caractéristiques du paysage, et les activités humaines telles la cuisine, la nourriture, la couture, la chasse, la menuiserie. Le vocabulaire d'origine normande en revanche couvre d'autres domaines, plus nobles très souvent, comme le droit, le gouvernement, la politique, l'armée, les sciences, l'art et la littérature et la philosophie. Il existe bien sûr des doublets, mais bien souvent, il y a une nuance de sens ou de contexte entre les deux mots, le terme d'origine française exprimant un sens plus recherché ou plus abstrait. Par exemple, un Anglais dira *free admission* pour « entrée gratuite », mais *a gratuitous assumption* pour une supposition gratuite, infondée. *An easy task* sera une tâche facile, mais *a facile solution* aura pour lui le sens un peu péjoratif et assez recherché de « solution de facilité ». Et l'on pourrait multiplier les exemples.

Cependant, sur le plan de la grammaire et de la syntaxe, le français normand a relativement peu influencé l'anglais. Citons quand même quelques tournures marquantes qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui où l'adjectif se place, comme en français, après le nom : *Prince Regent, heir apparent, attorney general, court martial, letters patent, secretary general*, celui-là, je l'ai pratiqué pendant deux ans… ! La complexité des genres en français et les différences par rapport au moyen-anglais ont certainement contribué à la perte du genre en anglais pour beaucoup de mots au profit du neutre. Emprunts de pré- et suf-fixes français, modifications orthographiques et phonétiques ont également contribué à l'évolution de la langue qui a bien sûr subi d'autres assauts de la part du français dans les siècles qui ont suivi, toujours suivant les relations entre la France et l'Angleterre, les invasions, les rivalités, les ententes, cordiales ou non, amour et haine, alliances et conflits armés… Mais ceci est une autre histoire qui nous éloignerait de Guillaume et de ses compagnons.

Conclusion

J'ai souhaité terminer cet exposé, comme je l'ai commencé, par l'aspect linguistique de l'héritage normand en Angleterre car c'est certainement celui qui frappe tout d'abord les yeux et surtout les oreilles de tout Français qui prend le risque de traverser le *Channel* pour découvrir la perfide Albion… En résumé, il est indéniable que la Conquête apporta des progrès et des changements dans un certain nombre de domaines qui ont contribué à faire de la Grande-Bretagne ce qu'elle est aujourd'hui, mais il ne faut pas s'étonner si des historiens britanniques considèrent que 1066 constitue la plus brutale et la plus profonde transformation de l'histoire de l'Angleterre, marquée surtout par la perte pour les Anglo-Saxons de leur aristocratie, de leurs terres, de leur église et même de leur langue.

En guise de conclusion, et afin de réconcilier les extrêmes, je citerai la quatrième de couverture du *Culture Guide La Grande-Bretagne* de mon collègue et ami Gérard Hocmard : « Née de la synthèse des héritages celtique, anglo-saxon et normand, l'Angleterre médiévale s'impose précocement comme l'un des grands États européens et ouvre la première, en de nombreux domaines et à travers une histoire mouvementée, les voies de la modernité. Imperméable aux assauts de ses rivaux continentaux depuis 1066, arbitre par la suite du concert européen, la Grande-Bretagne s'impose également par la richesse de ses productions culturelles. Portée, entre autres, par Shakespeare, Turner et Dickens, elle a développé cette vision du monde et cet art de vivre si singuliers qui lui confèrent un charme auquel le gentleman avisé ne saurait résister. » [20]

Oui, mais ça, c'était avant… avant le Brexit, s'entend… Et cent ans… c'est bien long pour une guerre !

Bibliographie

BRYSON, B. *Mother Tongue.* Penguin, 1990.
CAVALLI-SFORZA, L.L. *Genes, People and Languages*, Allen Lane The Penguin Press, 2000.
COLE, T. *The Norman Conquest*, Amberley Books, 1984.
HOCMARD, G. *Culture Guides, La Grande-Bretagne*. Puf/Clio, 2013.
MAURICE, Ph. *Guillaume le Conquérant*, Flammarion, 2002, Grandes Biographies.
MAUROIS, A. *Histoire d'Angleterre*, Club des Libraires de France, Arthème Fayard, 1962.
Normandie Magazine. *Sur les pas de Guillaume le Conquérant*, 2003.
Normandie Magazine. *L'Empreinte des Normands, une épopée européenne,* 2012.
SIEPER, R. *The Student's Companion to Britain.* Ellipses, 1993.
The Illustrated History of Britain, edited by Kenneth O. Morgan. Guild Publishing, 1985.

20 HOCMARD Gérard, *Culture Guides, La Grande-Bretagne*. Puf/Clio, 2013.

Réponse d'Yves STALLONI au discours de réception de Gérard GARCIA

J'ai été tenté un moment, après avoir écouté votre brillant exposé, de vous offrir, en raison de son sujet, une réponse de Normand. Évitant de trancher – les thèmes et les têtes – je vous eusse proposé de renvoyer dos à dos Guillaume et Harold, le duc de Normandie et le roi d'Angleterre, Robin des bois et l'illustre Mandrin, j'eusse refusé de distinguer (d'ailleurs ils se confondent) *Norman style* et style roman et montré un égal intérêt pour le mouton, qu'il soit dans l'assiette (*mutton*) ou dans les champs (*sheep*). Cette position prudente et consensuelle m'eût permis enfin de ne froisser personne et de conquérir – le mot s'impose – un assentiment général, ainsi que le suggérait La Fontaine dans la morale de sa fable *La Cour du Lion*, que j'ai légèrement modifiée :

Ne soyez [à Toulon], si vous voulez y plaire
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

Mais l'habileté rhétorique pas plus que le silence respectueux ne s'accorde à la tradition académique qui impose, à la suite du rite de passage constitué par le discours du nouvel élu, une sorte d'adoubement verbal assuré par un ancien. Manière de conserver, dans nos très pacifiques compagnies, quelque chose de l'esprit chevaleresque, au moins théorique, qui anima les conquérants et bâtisseurs du Moyen Âge que vous nous avez présentés avec talent. C'est pourquoi, conformément aux attentes, je repousserai la tentation d'une réponse évasive et affirmerai avec simplicité et chaleur que nous fûmes, monsieur, heureux de vous entendre et que nous le sommes, plus encore, de vous recevoir dans une modeste assemblée qui cherche à recueillir les richesses éparses d'un universel savoir.

Et du savoir, votre propos vient de nous en offrir une page très neuve qu'il serait vain de répéter ou de paraphraser. C'est pourquoi je n'en retiendrai que deux éléments. D'abord, qu'en ces temps de mise à distance et de repliement identitaire, vous avez plaidé, en vous appuyant sur l'histoire, en faveur d'un rapprochement des peuples. Votre discours, monsieur, pourrait s'inscrire dans la perspective d'un *Britin*, néologisme approximatif destiné à répondre au trop fameux mot-valise qui a servi a désigner la volonté d'une majorité des Britanniques de s'éloigner un peu plus du continent européen. Grâce à vous, nous avons compris que, en dépit de la conduite à gauche, de la pluie quotidienne, du pudding et des rivalités navales, l'Angleterre est historiquement une province française, au même titre que l'Auvergne ou le Béarn. Ou encore, pour reprendre une boutade attribuée à Alphonse Allais et conjointement à Georges Clemenceau, que « L'Angleterre est une colonie normande qui a mal tourné. » L'amène fraternité qui préside aux rencontres de rugby entre l'équipe de la Rose et celle du Coq, montre assez bien cette ancestrale parenté exprimée sur le terrain par de rugueuses embrassades et de viriles caresses.

L'autre marque de rapprochement, et c'est le deuxième aspect que je retiens de votre discours, est la dette linguistique ou plutôt, pour ne pas être irrévérent, le métissage linguistique. Vous nous l'avez rappelé, 30 % des mots employés par nos voisins d'outre-Manche (certains spécialistes parlent même de plus de la moitié) sont empruntés à notre bon vieux *françois*, la version de notre langue dite d'oïl qui, dans un élan d'insigne générosité, a offert au futur ennemi héréditaire des termes comme *market*, *challenge*, *sport*, *purchase*, *mischief*, *foreign*, *proud* et bien d'autres. Les Français ayant tiré les premiers, il était bien normal que les sujets de sa Gracieuse Majesté ripostassent en déchargeant sur nous des salves de franglais. Mais ne ranimons pas les sujets de querelle alors que vous nous offrez, Monsieur, des motifs de réconciliation.

De cette réconciliation, vous êtes vous-même un vivant représentant en tant que Français, d'origine espagnole, devenu, professionnellement, un zélé défenseur de la langue anglaise. Ce qui m'amène à évoquer votre parcours qui illustre la métaphore usée devenue, hélas, moins pertinente aujourd'hui, de « l'ascenseur social ». Votre histoire commence avec votre grand-père, qui, pour fuir la misère, traverse les Pyrénées au début du XX^{e} siècle pour s'installer près de Béziers où il mènera une vie de labeur ; illettré, il décide, l'année de ses dix-neuf ans, et malgré sa mécréance, d'aller sonner à la porte du presbytère pour demander au prêtre de lui apprendre à lire. Il vivra jusqu'à l'âge de 94 ans, sans que l'on sache si l'apprentissage de la lecture est pour quelque chose dans sa remarquable longévité, en application de l'adage : « Qui veut voyager loin ménage sa monture de lunettes ».

Votre père, né en 1910, poursuit, par son travail d'ajusteur et de mécanicien, l'entreprise d'intégration. Il épouse une jeune compatriote, fille d'immigrés elle-même, Suzanne, et le couple Garcia (patronyme le plus

porté en Espagne) s'installe à Toulouse où vous venez au monde par une belle journée ensoleillée du mois d'août, alors que la France vient à peine de sortir de la guerre.

La suite vous appartient, vous honore et, au risque de contrarier votre modestie, mérite d'être rappelée. Les études secondaires au lycée Pierre-de-Fermat de Toulouse, dont le prestige tient autant à l'architecture de la bâtisse qu'à la qualité de l'enseignement ; les deux baccalauréats, dont le deuxième se nomme « math-élem », prouvant votre éclectisme et que dans des locaux portant le nom d'un savant mathématicien, on n'échappe pas aux sciences. Vous aimez aussi l'histoire, mais en classe de propédeutique, vous optez pour l'anglais, et c'est dans cette discipline que vous vous présentez avec succès au concours des IPES. Derrière cet acronyme se cache une disposition intelligente imaginée par l'école de la République et destinée à recruter, en des temps de pénurie de vocations, des enseignants de qualité : une sorte de précontrat avec engagement décennal et prise en charge de la formation sous la forme d'une généreuse rémunération mensuelle. Nous sommes quelques uns dans cette salle à avoir pu bénéficier de cet excellent système aujourd'hui défunt. Puis ce sera le CAPES d'anglais, et enfin, alors que vous avez commencé à enseigner, l'agrégation.

Après plusieurs séjours en Grande-Bretagne vous rejoignez votre premier poste à Nevers, dans la Nièvre, où vous rencontrez une jeune angliciste exilée comme vous, Catherine, pimpante Toulonnaise qui fréquenta l'hypokhâgne du lycée Dumont d'Urville, qui teintera votre hispanité d'un peu de corsitude, que vous épousez en 1971 et qui vous donnera, trois ans plus tard, une magnifique fillette, future consœur de notre académie, la pétillante Anne-Lætitia. Dans cette petite ville aux limites de la Bourgogne, vous vous épanouissez à travers de multiples implications professionnelles, vous nouez de solides amitiés, toujours vivaces, vous militez activement à Amnesty international et vous découvrez les plaisirs de la randonnée qui vous conduisent parfois vers de superbes églises romanes. Pour vous rapprocher de vos vieux parents, vous vous décidez, après dix-sept ans de bonheur nivernais (et néanmoins hivernal), à quitter ces lieux chargés d'histoire et, obtenant, par hasard, un poste double à Toulon, vous arrivez en 1986 dans notre ville.

Après un court purgatoire dans un collège, vous êtes nommé en classes préparatoires au lycée Dumont d'Urville où nous allons partager des classes, des servitudes, beaucoup de copies à corriger et des moments de franche gaieté. Vos indiscutables compétences, votre disponibilité, votre gentillesse, votre redoutable humour et votre ouverture aux autres vont vous valoir une unanime estime et de vraies amitiés – comme celle dont vous m'honorez. Parallèlement à l'exercice de votre métier (je devrais dire de votre sacerdoce), vous visitez l'Europe en couchant sous la tente (la contrepèterie est autorisée), emmenant Anne-Lætitia dans vos bagages, quitte à lui instiller le virus de l'Italie dont elle n'est pas guérie, vous suivez activement les activités jazzistiques de la ville et des environs, vous arpentez inlassablement les sentiers varois, vous donnez votre adhésion active aux associations attachées à la langue anglaise. Une vie d'honnête homme en somme.

Enfin, l'heure de la retraite venue, vous cédez à l'insistance de certains amis et acceptez de rejoindre notre compagnie où vous êtes élu le 15 mars 2012 en tant que membre associé, puis, très vite, le 31 mai 2015, vous devenez titulaire du fauteuil numéro 48 que vous occupez depuis. Votre promotion n'a rien de gratuit car, immédiatement, vous acceptez d'assumer la difficile et très ingrate fonction de secrétaire général, sans jamais vous départir de votre sourire, de votre bonne humeur et de votre souci de rendre service. Le travail administratif n'empêche pas le travail académique comme l'attestent vos communications sur Robert-Louis Stevenson à Hyères, sur le rôle de la langue anglaise dans la naissance du jazz, sur Rudyard Kipling, chantre de l'empire britannique, sur Aldous Huxley et les Anglais à Sanary dans les années 1930, et, tout récemment, sur Wilfred Owen, poète (méconnu) des tranchées. À l'occasion de ces communications, la majorité des académiciens varois, dont celui qui vous parle, a pu constater avec accablement qu'il leur restait du chemin à faire pour prononcer correctement l'anglais.

Ce récit de vie, beaucoup trop rapide pour rendre compte de sa richesse et de sa diversité, ne dit pas, faute de connaître la réponse, s'il vous a conduit, monsieur, jusqu'en Normandie, sujet de votre discours. Abandonnant provisoirement le protocole au profit d'une familiarité autorisée par trente ans de compagnonnage, je pourrais, à la manière d'un chanteur poète demander si « T'as voulu voir Honfleur ». La vérification d'un tel déplacement personnel n'est en réalité d'aucun prix pour évaluer la finesse de l'éclairage que tu viens de nous donner, cher Gérard, sur le plus célèbre des Normands, Guillaume encore nommé William, personnalité qui a contribué à rapprocher deux peuples et deux pays.

Eh bien vous, monsieur – car au moment de conclure il convient de revenir à la solennité du lieu et du moment – comme Guillaume vous êtes, à travers votre discours comme à travers vos engagements, un artisan du rapprochement des cultures et donc du refus du chauvinisme, de l'intolérance et de la xénophobie. En vous recevant aujourd'hui, nous sommes fiers d'accueillir un homme d'ouverture, capable de nous aider à abolir

les frontières, toutes les frontières. Et aussi, en ces temps de trouble et de deuil, à nous inviter à nous montrer solidaires envers une nation amie meurtrie par plusieurs attentats.

Vous qui entrez ici, monsieur, gardez toutes vos espérances, et soyez le bienvenu.

Introduction de l'amiral Rémi MONAQUE au discours de réception de l'amiral Gérard GACHOT

C'est à moi que reviennent l'honneur et le plaisir de présenter à cette assemblée l'amiral Gérard Gachot qui fait aujourd'hui son entrée solennelle comme membre titulaire du deuxième fauteuil de notre académie. Cette tâche m'est particulièrement facile et agréable puisque je suis lié à l'amiral par une très ancienne amitié et que nos carrières se sont souvent croisées.

Gérard Gachot est né à Lyon en 1936 et a vécu les dix premières années de son enfance en Afrique-Occidentale où son père exerçait les fonctions d'ingénieur des Eaux et Forêts. C'est à Paris qu'il fait ses études secondaires, notamment au lycée Janson-de-Sailly où nous nous rencontrons pour la première fois sur les bancs d'une classe de mathélem.

Reçu au concours d'entrée à l'École navale en 1956, il connaît très vite les joies du commandement puisqu'à l'été 1961 on lui confie la vedette côtière *P 758*, basée à Mers-el-Kébir, avec pour mission la surveillance maritime des côtes algériennes. Première expérience grisante pour un jeune officier qui dispose de la plus large initiative dans des conditions souvent périlleuses.

Breveté détecteur à l'été 1963, Gérard Gachot sert dans la Flottille 27 F, basée à Dakar et qui met en œuvre des hydravions Marlin destinés à la lutte anti-sous-marine. Précieuse expérience aéronautique pour un surfacier destiné à collaborer étroitement avec l'aéronavale.

Il est ensuite affecté sur le bâtiment d'expérimentation *Île d'Oléron*, comme officier de marque du système de missiles Masurca destiné à équiper les frégates du type *Suffren* alors en construction. Suit logiquement une affectation parisienne de trois ans à la division Transmission Écoute Radar de l'état-major de la marine où il est chargé du suivi des matériels électroniques neufs ou à l'étude.

De février 1969 à septembre 1970, il commande dans l'océan Indien le patrouilleur *Dieppoise* basé à Djibouti. Après cette affectation de grand choix, un poste de second de l'aviso-escorteur *Victor Schœlcher*, alors conserve de la *Jeanne d'Arc*, vient compléter avec deux campagnes de l'école d'application sa connaissance mondiale des océans.

Je retrouve Gérard Gachot à l'École supérieure de guerre navale où il a été admis, comme moi, à l'automne 1972. Le nouveau breveté d'état-major connaît, après un embarquement sur l'escorteur ASM *Casabianca* comme adjudant de division, le grand bonheur d'être désigné comme premier commandant du *Jean Moulin*, aviso en armement à Lorient.

Cette tâche exaltante menée à bien, il est désigné pour suivre aux États-Unis les cours du *Naval War College*, l'école de guerre navale américaine. Il en retire, entre autres bienfaits, un excellent niveau dans la pratique de la langue anglaise, avantage sensible pour la suite de sa carrière.

En septembre 1980, c'est un nouveau commandement qui vient le combler, celui de la frégate ASM *Aconit* basée à Brest. Je commande alors l'escorteur d'escadre ASM *Vauquelin* qui appartient à la même division et nous avons, notamment, le plaisir de faire ensemble une mission en Méditerranée.

Après un passage à la Division matériel de l'état-major de la Marine, Gérard Gachot, promu capitaine de vaisseau en janvier 1983, est désigné comme auditeur au Collège des hautes études militaires et à l'Institut des hautes études de défense. En septembre 1985, il prend le commandement de la frégate lance-missiles *Suffren* dans l'escadre de Méditerranée où je le rejoins deux mois plus tard pour commander la frégate ASM *Jean de Vienne*. Notons à ce propos que l'amiral Gachot est l'un des très rares officiers de sa génération à avoir exercé cinq commandements à la mer. Le poste de chef d'état-major de l'escadre de Méditerranée vient couronner sa carrière d'officier supérieur. C'est à bord du *Clémenceau* qu'il participe à ce titre à la mission Prométhée en mer d'Oman en 1987-1988 comme chef d'état-major du groupe aéronaval.

Promu au grade de contre-amiral le 1er janvier 1990, Gérard Gachot retrouve à Paris la Division matériel en tant qu'officier général chargé du futur porte-avions et des systèmes d'information et de commandement de

la Marine. Il termine sa carrière militaire aux États-Unis comme chef de la mission militaire française auprès de SACLANT, le commandant suprême allié pour l'Atlantique.

J'ai tenu à détailler cette carrière militaire car elle m'est apparue d'une très grande richesse et d'une rare cohérence. Gérard Gachot, outre la très grande qualité des cinq commandements à la mer qu'il a exercés, a brillé dans trois pôles d'excellence : les opérations, la conception et la mise au point des matériels nouveaux, la coopération interalliée, notamment avec les États-Unis. Qui dit mieux !

Admis dans la deuxième section des officiers généraux le 1er janvier 1993, Gérard Gachot est aussitôt embauché comme directeur des moyens généraux de TF1, poste qu'il va occuper pendant six ans et qui fut pour lui, m'a-t-il confié, une expérience passionnante. C'est à un concours de circonstances très particulier qu'il doit ce recrutement. Peu de temps avant, Francis Bouygues et Patrick Lelay discutent devant leurs nouvelles installations de Boulogne-Billancourt. « C'est un véritable porte-avions », s'écrie le second, « Il nous faut donc un marin à sa tête », réplique le premier. Et de demander aussitôt à l'amiral Calmon, directeur du personnel, le nom d'un amiral immédiatement disponible…

Après deux ans d'un repos bien mérité mais qui ne comblait sûrement pas son besoin de se rendre utile, l'amiral, sollicité par Hubert Falco, le futur maire de Toulon, accepte un engagement dans la vie municipale toulonnaise. Entre 2001 et 2008, il occupe les fonctions d'adjoint délégué à la mer et au littoral, chargé des relations avec la marine. Il est en outre élu député suppléant de la 1re circonscription entre 2002 et 2017 et préside de 2006 à 2011 le comité Toulon-Provence de l'Institut français de la mer. L'amiral, enfin, est toujours un membre très actif de l'association France-États-Unis, qu'il a présidée pendant deux ans.

C'est à l'académie du Var que Gérard Gachot consacre maintenant, pour notre plus grand bonheur, une grande partie de son temps et de ses talents. Je lui cède la parole pour qu'il prononce son discours de réception.

À toi de prendre la barre, amiral. Je suis sûr qu'avec le grand Sané, tu vas nous conduire à bon port !

DISCOURS DE RÉCEPTION

JACQUES-NOËL SANÉ, BARON D'EMPIRE, INGÉNIEUR CONSTRUCTEUR

Gérard GACHOT

Le 29 novembre 2017

Si j'ai choisi de vous parler de Jacques-Noël Sané, voire de vous le faire connaître, c'est que j'ai moi-même, sinon découvert son nom, du moins pu prendre la mesure de ce personnage hors du commun et bien trop abandonné dans l'ombre de l'histoire. Je vous propose donc de faire plus ample connaissance avec Jacques-Noël Sané, baron d'Empire, surnommé, pardonnez du peu, le « Vauban de la Marine ».

Né en 1740 et mort en 1831, c'est un ingénieur des constructions navales sur les plans duquel la majorité des vaisseaux de guerre français ont été construits entre la Guerre d'Indépendance américaine et la fin du Premier Empire. Ne serait-ce qu'à cet égard, Sané mérite mieux que les quatre pages que Prosper Levot lui consacre en 1857 dans sa *Biographie bretonne*, ou les quelques lignes éparses dans des articles spécialisés sur les constructions navales.

Sa mémoire avait toutefois été dignement célébrée en 1831 par le baron Charles Dupin, membre de l'Académie des Sciences, lorsqu'il prononça son éloge funèbre : « Messieurs, l'Armée navale française et l'Europe savante viennent de perdre un de ces hommes rares dont la longue carrière appartient toute à la Patrie et dont la mémoire appartient à la postérité. »

Les origines

Sané est né le 18 février 1740 à Brest dans le quartier de Recouvrance. Son père, Noël, est alors pilote du port.

À cette époque, la flotte est en piteux état. À la fin de l'année 1742, elle ne compte plus aucun vaisseau à trois ponts, le *Foudroyant* ayant été condamné sans avoir jamais navigué et le *Royal Louis* venant d'être détruit par un incendie dans le port de Brest. Mais la politique conduite à partir de 1727 par le jeune ministre de la Marine du roi Louis XV, Jean Frédéric Phélypeaux de Maurepas, va commencer à porter ses fruits, notamment grâce à l'espionnage industriel chez le voisin britannique et à l'action conduite en matière d'uniformisation des méthodes de construction navale. C'est ainsi que sera lancé à Toulon, le 17 novembre 1743, le premier vaisseau à deux ponts de 80 canons, le *Tonnant*, sur les plans de François Coulomb.

Il n'est pas impossible que l'arrivée à Brest, en 1747, d'Antoine Groignard, un tout jeune ingénieur naval varois, lui-même fils d'un pilote de port à Toulon, soit à l'origine de la vocation de Sané. Toujours est-il qu'en mars 1755, le jeune Sané est admis à 15 ans comme élève dans les écoles de la Marine à Brest où, durant onze années, de 1755 à 1766, il va apprendre son métier d'ingénieur. En 1756 il est aspirant élève-constructeur puis obtient deux ans plus tard, en 1758, le brevet d'élève-constructeur.

La formation

Depuis le printemps 1756, la guerre de Sept ans oppose la France à l'Angleterre. Les Français, après avoir connu quelques succès au Canada grâce à Montcalm, seront défaits au Québec et à Montréal en 1759-1760 et se verront finalement imposer le désastreux traité de Paris, signé en 1763. La Marine française durement éprouvée est alors retombée au plus bas.

Nicolas-René Berryer, qui a été nommé secrétaire d'État de la Marine en novembre 1758, s'est révélé un piètre ministre et Louis XV va le remplacer en octobre 1761 par le militaire, puis diplomate, Étienne-François de Choiseul, qui conduira les négociations du traité de Paris. Conscient de l'état de misère de notre marine, le nouveau ministre va s'attacher, de 1761 à 1766, à relancer la construction navale et à moderniser la flotte.

C'est à cette époque, en 1765, que, remarqué pour ses aptitudes exceptionnelles par Gilles Hocquart intendant de marine à Brest, Sané est admis à Paris à l'École des ingénieurs constructeurs des vaisseaux royaux. L'école a été créée par Henri-Louis Duhamel du Monceau en 1741. D'abord destinée aux maîtres-charpentiers de marine, elle allait devenir l'école royale qui nous intéresse, puis plus tard, l'École du génie maritime et enfin l'ENSTA (École nationale supérieure de techniques avancées) en 1970.

Du Monceau, physicien-botaniste (on dirait aujourd'hui agronome) et encyclopédiste, inspecteur général de la Marine royale depuis 1739 et futur président de l'Académie des Sciences, qui a une prédilection pour les choses de la marine, sera à l'origine de l'éclosion véritable du génie de Sané. Il est notamment l'auteur en 1752 des *Éléments d'architecture navale*, véritable bible de la construction navale, qui vulgarisent les secrets de charpenterie en les théorisant. Cet ouvrage sera réédité et mis à jour régulièrement jusqu'à être traduit par les Anglais en 1765. Parmi les élèves de du Monceau qui s'imposeront par leurs compétences, on retrouve notamment Antoine Groignard, évoqué plus haut. Pendant son séjour à Paris, Sané suivra les cours de physique expérimentale de l'abbé Jean Antoine Nollet et de mathématiques d'Étienne Bezout.

L'école, fermée en 1761 par Berryer, est donc rouverte par Choiseul au printemps 1765 et Sané y est immédiatement admis. Il est reçu à l'examen de sortie en août 1766 et nommé sous-ingénieur des constructions navales, affecté au port de Brest le 1er octobre de la même année.

Les premières armes

Après avoir travaillé aux constructions navales et aux bâtiments civils pendant deux années, le jeune ingénieur, comme le prévoit la Grande ordonnance de la Marine du 25 mars 1765, embarque afin de perfectionner sa connaissance du monde maritime et des navires. À bord de la flûte la *Seine,* commandée par Charles Louis Saulx de Rosnevet, il séjournera notamment à la Martinique en 1769, où il conduira des gabares qu'il a construites, avant de retrouver Brest à l'été 1770. Entre-temps, conformément aux directives du nouvel intendant de marine à Brest, Jean Étienne Clugny de Nuits, il suivra les cours d'Antoine Choquet de Lindu (constructeur des bassins de Pontaniou à Brest) pour les travaux de bâtiments civils et de Joseph-Louis Ollivier (constructeur du vaisseau *Artésien* et des frégates type *Amarante*) pour les constructions navales.

En 1774, à 34 ans, Sané est nommé ingénieur constructeur. Il est d'abord affecté à la refonte, sur les plans de Groignard, des vaisseaux le *Sphinx* et la *Couronne*, puis, en 1777, il est chargé par le commandant de la Marine à Brest, Louis Guillouet d'Orvilliers, de terminer à Lorient la construction de la frégate la *Surveillante*. Enfin, en 1778, il va construire sur ses propres plans son premier vaisseau de 74 canons, l'*Annibal,* qui servira sous les ordres de d'Estaing aux Antilles et de Suffren aux Indes.

Le génial architecte

En 1779, Sané dessine les plans d'une frégate de 26 canons dont il construira six exemplaires à Saint-Malo entre 1779 et 1783 : *Vénus, Dryade, Hébé, Sybille, Fortune et Cléopâtre*. En 1780 il lance un vaisseau de 74 canons conçu selon ses plans, le *Northumberland*[1], ce qui lui vaut d'être admis à concourir pour le plan-type d'un vaisseau de 74. Et en 1782, il remporte le concours sur la standardisation des vaisseaux avec son plan pour un vaisseau de 74 canons, le *Téméraire*, qui servira de plan-type jusqu'en 1794. Son plan porte notamment à 12 les canons de la seconde batterie.

Il a développé un style de carène épurée aux flancs bombés, réduisant les décorations au minimum, avec une poupe intégrée au reste de la coque. Le gréement dispose de mâts plus fins, plus hauts et plus résistants, la voile de misaine a pris sa forme définitive et les perroquets permettent de mieux prendre le vent. Son vaisseau de 74 manœuvre en conséquence presqu'aussi bien qu'une frégate.

Mais laissons plutôt la parole à Charles Dupin : « Ce grand ingénieur avait reçu de la nature un sentiment exquis de la convenance et de la continuité des formes ; il pressentait, il devinait, pour ainsi dire, les courbures les plus favorables à la marche des navires, à la douceur de leurs oscillations et à la facilité de leurs évolutions. »

1 Citation de l'historien Amédée Gréhan (1802-1879) dans *La France maritime* : « Un usage établi pour entretenir l'émulation est de conserver son nom à un vaisseau pris sur l'ennemi. S'il périt ou par vétusté ou par les naufrages ou par le feu entre les mains de la nation qui l'a capturé, on en construit un autre sous le même nom ».

Revenons un instant sur ce fameux vaisseau de 74.

Un navire emblématique : le vaisseau de 74 canons

Le « 74 », ainsi qu'il est surnommé, est un vaisseau de 3e rang portant deux ponts accueillant une artillerie mixte de 74 pièces, 28 de 36 livres en batterie basse, 30 de 18 livres sur le second pont et 16 de petit calibre (8 livres) armant les gaillards d'avant (pour la chasse) et d'arrière (pour la retraite). Il constitue le meilleur compromis, à son époque, en matière de performances maritimes et militaires, grâce à sa manœuvrabilité et à sa puissance de feu, mais également à son coût « raisonnable » et à son équipage, très réduit par rapport aux grands trois ponts (moins de 600 hommes contre plus de 750). Sané n'est en fait pas le créateur de ce type de navire, dont le premier représentant est le *Bourbon*, lancé en 1719, mais qui n'est en quelque sorte qu'un prototype qui n'appareillera pour sa première mission qu'en 1739 et fera naufrage en 1741 au large d'Ouessant.

Le premier 74 digne de ce nom est le *Terrible*, construit sur les plans de François Coulomb et lancé à Toulon, en 1739. D'abord armé de 78 canons, il en portera ensuite 74 à partir de 1744. Il sera pris par les Anglais au large du cap Finisterre, le 25 octobre 1747, et poursuivra sa carrière au sein de la *Royal Navy* sous le nom de HMS *Terrible* jusqu'à sa démolition, en 1763. Il sera suivi de vaisseaux quasi identiques, le *Magnanime* et l'*Invincible* lancés à Rochefort.

Les Anglais constatent rapidement à leurs dépens qu'ils sont surclassés, ainsi que le constate un jeune *commander*, futur Premier Lord de l'Amirauté, Augustus Keppel, après la saisie de l'*Invincible* en 1747 : « Je puis seulement vous dire que l'*Invincible* surpasse toute la flotte anglaise. Je ne puis m'empêcher de penser que c'est une honte pour les Anglais qui font toujours grand cas de leur marine. » Mais la leçon va rapidement porter ses fruits et c'est ainsi que va naître la classe Valiant, copie conforme de l'*Invincible*, qui sera la norme anglaise jusqu'en 1815, de sinistre mémoire…

La série n'est cependant pas homogène. Tous ces navires diffèrent de l'un à l'autre, par leur longueur, par leurs formes de carène, par leurs équipements ou par les calibres et la répartition de leur artillerie. Le grand mérite de Jacques-Noël Sané, avec le soutien du chevalier de Borda, lui-même ingénieur des constructions navales, sera de normaliser ce type de vaisseau et de standardiser les équipements, notamment la carène, désormais doublée de cuivre, et les pièces de mâture. L'établissement systématique de plans à l'échelle 1/48 sera l'élément déterminant de cette avancée essentielle. C'est ainsi qu'en 1783 sera lancé le *Téméraire*, premier d'une série de plus de cent navires construits entre 1783 et 1814. Ce type de vaisseau, le premier à être construit sous une forme standardisée, constituera l'épine dorsale de notre marine, comme rapidement des autres flottes de combat européennes, pendant toute la seconde moitié du XVIIIe siècle et le début du XIXe.

Notons enfin que, par ordonnance royale du 1er mai 1786, toujours dans un souci de mise au standard, l'équipage est fixé à 497 hommes en temps de paix, pour être porté à 707 en temps de guerre, sous les ordres de 12 officiers de marine et de 2 officiers d'infanterie.

L'ingénieur au sommet de son art

Sané, qui a maintenant 43 ans et une réputation bien établie, se marie en avril 1783 avec la fille d'un trésorier de la Marine, Marie-Louise Le Vacher de Vaubrun. Elle lui donnera une fille unique, Amélie Marie, qui épousera Aimé Charles Delarue de la Gréardière, capitaine de vaisseau qui commande en 1799 la frégate *Muiron* lorsque Bonaparte prend passage à bord pour rentrer en France après la campagne d'Égypte.

Les constructions neuves entreprises sur ses plans se succèdent et en 1784 le vaisseau le *Superbe,* de la classe *Téméraire*, est mis à l'eau.

L'intérêt du gouvernement pour la Marine ne se dément pas et Charles Eugène de La Croix, marquis de Castries, nommé secrétaire d'État à la Marine en octobre 1780, exige l'établissement de plans-types pour les vaisseaux de ligne qui composeront la flotte de l'avenir, les 80 et 118 canons, le 74 de Sané ayant déjà été approuvé.
Sané, associé à Lamothe, soumet en 1785 les plans d'un vaisseau de 118, les *États de Bourgogne*. Le plan définitif, œuvre du seul Sané, est retenu en mai 1786 par le chevalier Jean-Charles de Borda, alors inspecteur des constructions navales, parmi les propositions des six meilleurs ingénieurs constructeurs de l'époque, au nombre desquels on retrouve Groignard. Le navire est mis en chantier dès le mois de juillet et Sané fait alors office de sous-directeur des constructions à Brest.

Redonnons la parole à Charles Dupin : « La Marine se rappelle encore le sentiment d'admiration que fit naître le vaisseau *Océan* (Ndr : nom des *États de Bourgogne* au moment du discours), navire à trois ponts, que le public admirait pour l'élégance et la majesté de ses formes apparentes, et que les marins admiraient parce qu'il était le vaisseau le plus facile à manœuvrer et le plus fin voilier entre les navires du même rang qu'on eût encore construit en Europe. »

Toujours cette même année 1786, le 25 septembre, Sané est élu membre adjoint à l'Académie royale de Marine. Il sera élu membre ordinaire en février 1791 et un peu plus tard, en 1796, associé non résidant de l'Institut national des sciences et des arts.

Sané travaille également sur les plans d'un vaisseau de 80 canons qu'il propose à Borda en novembre 1787 et qui sera accepté en février de l'année suivante. Ainsi les trois types de vaisseaux qui constituent l'armature de la flotte française, les 74, 80 et 118 canons, seront désormais construits sur des plans de Sané.

La modernisation de notre marine s'est poursuivie avec rigueur. En 1790, sur 82 vaisseaux, 28 de 74 canons type Sané sont achevés, ainsi que 2 de 80 et 2 de 118. Sont en chantier 12 autres vaisseaux dont l'achèvement est prévu pour 1791. À ce rythme de construction, le programme de 1786 - avec l'application du « système Borda-Sané » - était réalisé à la fin du siècle, tout en tenant compte du renouvellement des bâtiments basé sur une durée de vie d'une douzaine d'années.

Malgré une situation chaotique et les graves événements qui marquent cette période prérévolutionnaire, le bourgeois cultivé qu'est Jacques-Noël Sané poursuit sa carrière brestoise. Il reçoit la croix de Saint-Louis en 1789. Cette carrière toute de travail, à l'écart des intrigues, ainsi qu'une attitude politique raisonnable, le tiennent éloigné des bouleversements que connaît la période. Il devient d'ailleurs, cette même année, sous-directeur en titre des constructions après que le directeur Groignard, qui a donné sa démission, ait été remplacé par Léon Guignace qui occupait le poste de sous-directeur. Lorsque ce dernier prend sa retraite, il lui succède au poste de directeur en octobre 1792.

Le sauveur de la flotte brestoise

Sané, maintenant âgé de 52 ans, est, à l'aube de la jeune République, l'un des citoyens les plus en vue de Brest. La ville, après ces années de passions déchaînées, manque de tout et la construction navale n'est pas épargnée, malgré toute la bonne volonté du nouveau ministre de la Marine, Gaspard Monge, en exercice depuis août 1792.

Sané est confronté au manque de matières premières, en particulier de cuivre, pour le doublage des carènes, mais également au manque de main-d'œuvre, les ateliers ayant été largement ponctionnés pour renforcer les rangs de la garde nationale qui tente de maîtriser les insurrections en Vendée.

Incapable de faire face aux querelles politiques, Monge démissionne en avril 1793. Les nouvelles de la « trahison » de Toulon, qui refuse l'autorité de la Convention et ouvre le port aux Anglais fin août 1793, n'arrangent rien.

À Brest, les représentants du peuple Bréhart et Tréhouart, pas plus que l'ordonnateur [2] Redon de Beaupréau n'ont l'envergure pour contrôler la situation. Le Comité de salut public dépêche alors sur place André Jeanbon-Saint-André, qui a la charge de la Marine au sein du Comité, avec pour mot d'ordre : « Partez, sauvez Brest et la flotte » !

Ce qu'il fait ; de nouveaux officiers sont nommés en remplacement des suspects. Le capitaine de vaisseau Louis Villaret-Joyeuse, qui a servi sous les ordres de Suffren lors de la campagne des Indes et qui commande le *Trajan*, est promu contre-amiral dans l'urgence. Il prend le commandement de la flotte, à la place du vice-amiral Morard de Gales, destitué. Puis il hisse sa marque à bord des *États de Bourgogne* rebaptisé pour un temps *La Montagne*. Les matières de première urgence (bois, fer, cuivre, chanvre…) sont mises en réquisition et les activités reprennent.

2 Après la Révolution, l'Assemblée nationale décide la suppression des intendants de marine et la Convention désigne dans les grands ports des ordonnateurs responsables uniques pour les travaux, les approvisionnements, la comptabilité, la police et l'inscription maritime. Ils sont l'équivalent d'un commissaire général intendant de port.

Sané, qui a remplacé l'ordonnateur Redon dès le 23 août, mais conservé ses fonctions de directeur des constructions navales, fait des prodiges. À partir du 5 octobre, Jeanbon, avec lequel il a tissé des liens d'amitié, comme avec Villaret, lui confie la charge complète de l'arsenal et le nomme par décret chef civil et directeur des constructions navales, « considérant que le citoyen Sané a donné depuis beaucoup d'années des preuves distinguées et constantes de son zèle et de son activité. »

Pendant la Terreur, qui s'installe en 1794, Sané reste la cheville ouvrière de l'arsenal de Brest, sous la protection de Jeanbon qui le fait promouvoir au grade d'ingénieur constructeur en chef. Ce faisant, Jeanbon décharge de facto, sans pour autant le destituer, le directeur titulaire Vial du Clairbois, qui prendra sa revanche sur Sané quelques années plus tard. Grâce à la collaboration et au soutien sans faille de Villaret et de Jeanbon, Sané, qui a été déchargé de ses fonctions de chef des bureaux civils, peut dès lors se consacrer pleinement au réarmement de la flotte.

Cette année 1794, entre le 28 mai et le 1er juin, verra se dérouler au large d'Ouessant la fameuse bataille navale du 13 prairial An II, qui oppose une fois de plus les flottes française et britannique, en la circonstance celles des amiraux Villaret-Joyeuse et Richard Howe. À l'origine de l'affrontement, la nécessité vitale pour les Français de protéger un convoi de céréales achetées aux États-Unis par le Comité de salut public. Le combat se terminera par une incontestable victoire tactique des Britanniques, mais les Français revendiqueront une victoire stratégique, le convoi étant parvenu à bon port. Pour l'occasion, Villaret-Joyeuse qui avait sa marque sur *La Montagne*, accueillait à son bord son ami Jeanbon-Saint-André.

Les événements du 9 thermidor An II (27 juillet 1794), qui voient la chute de Robespierre, et la réaction qui s'ensuit, perturbent la mission de Jeanbon et Sané. Ce dernier vient de construire en 4 mois la frégate de 44 la *Virginie* (qui sera capturée par les Anglais en avril 1796, mais dont la série se poursuivra). Il lance également la construction de deux vaisseaux de 74 le *Cassard* et le *Vétéran*, sous-catégorie de la classe *Téméraire*, qui portent des canons de 24 au lieu de 18 à la seconde batterie. Il s'efforce imperturbablement de poursuivre son œuvre, même s'il s'inquiète pour son avenir, avec une activité de l'arsenal en berne, des constructions arrêtées et la plupart des ouvriers en attente de congé.

Une querelle qui l'oppose au jeune et brillant ingénieur constructeur Pierre-Alexandre Forfait, qui avait assuré pour un temps son intérim au printemps 1794, s'envenime début 1796, à l'époque du Directoire, lorsque Forfait, qui a l'oreille de Bonaparte, le défie en proposant une nouvelle frégate, sur les plans modifiés de la *Virginie*. Forfait, mathématicien de qualité, avait été exceptionnellement admis en 1772, à vingt ans, dans le corps du génie maritime qui n'accueillait alors que des membres de la noblesse. Député éphémère – entre 1791 et 1792 – à l'Assemblée législative, il se fit connaître en établissant les plans d'un port militaire à Anvers et en étudiant en 1796 les moyens de faire remonter des bateaux de Rouen vers Paris pour améliorer l'approvisionnement de la capitale.

À l'été 1798, les deux ingénieurs se partageront finalement les responsabilités sur les côtes du nord et de l'ouest de la France, Forfait devenant ordonnateur en chef de la Marine de Flessingue à Saint-Malo, tandis que Sané est nommé inspecteur des constructions de la Marine de Saint-Malo à Bayonne.

Le grand serviteur de l'État

Sané se consacre désormais à ses responsabilités d'inspecteur et, de plus en plus tourné vers Paris, il y brigue le poste d'inspecteur des constructions de la Marine et directeur de l'École des ingénieurs constructeurs de Paris, pour succéder au Chevalier de Borda, mort en février 1799. Mais il va trouver une fois encore sur sa route Forfait qui, toujours protégé de Bonaparte, obtient le poste pour son ami Honoré-Sébastien Vial du Clairbois. Après le coup d'État du 18 brumaire An VIII (9 novembre 1799), Forfait, bien en cours auprès du Premier consul, obtient le portefeuille de ministre de la Marine, poste qu'il quittera en octobre 1801.

Le corps du génie maritime, qui remplace le corps des ingénieurs chargés des travaux maritimes, est créé le 27 avril 1800, et, le 23 septembre, Sané est nommé inspecteur général du génie maritime. Son nouveau poste l'appelle à Paris, destination qui ne l'enchante guère compte tenu de sa relation difficile avec son ministre de tutelle. Il mettra d'ailleurs près d'une année pour s'y installer enfin, à l'été 1801, ce qui lui vaut un rappel à l'ordre de Forfait… Lequel ne manquera pas d'alimenter une dernière fois leur querelle en ordonnant la veille de son départ du ministère un raccourcissement de 2 pieds (65 cm) du 74 dessiné par Sané et sa mise en construction … à Lorient !

Puisque nous sommes en cette année 1800, notons au passage que c'est sous le Consulat, le 7 floréal An VIII (27 avril 1800), qu'est créée la fonction de préfet maritime. Le premier occupant du poste à Brest sera Louis Marie Joseph Cafarelli, officier de marine appelé au Conseil d'État à sa création fin 1799, où il est chargé de la section de la Marine. À ce titre, pendant les dix années où il occupe la fonction, il va réorganiser complètement l'arsenal et ses services, notamment l'inscription maritime et les approvisionnements de la flotte, sans oublier l'École navale (dite École spéciale de marine) embarquée sur un vieux 74 canons, le *Tourville* (pour la petite histoire, on forme alors nos officiers de vaisseau sur un navire espagnol, l'ex-*San Genaro* lancé en 1765 et cédé par l'Espagne en 1800, rebaptisé *Tourville* en 1810).

Le contre-amiral Denis Decrès succède à Forfait en 1801. Il a fait ses preuves comme marin combattant, notamment à bord du *Guillaume Tell,* où il livre, avant de capituler, un glorieux combat contre trois navires anglais en tentant de s'échapper de Malte au printemps 1800. Il restera ministre de la Marine et des Colonies jusqu'en avril 1814 et le redeviendra pendant les Cent-Jours. Il s'attachera vigoureusement à réorganiser la marine. Si Brest est quelque peu délaissée, il développe la construction navale, surtout à Cherbourg, mais aussi à Anvers qui est en pleine expansion.

Sur la demande de son ministre, Sané développe les plans d'un petit vaisseau de 74, la sous-classe *Borée*, capable de naviguer sur l'Escaut, dont 5 exemplaires sont construits à Anvers. Il établit ensuite en 1804 les plans d'une frégate de 18 (armée de 46 canons) dont les premières représentantes seront la *Pénélope* et la *Pomone*. Ce type de frégate, destiné à faire face à la menace des nouvelles frégates anglaises de 18 type *Arethusa* et *Minerva*, aura une carrière exceptionnelle, puisque la dernière des 137 construites ne sera rayée des listes qu'en 1891.

Le 21 octobre 1805, c'est le désastre de Trafalgar. Villeneuve affronte avec le succès que l'on sait la flotte anglaise de Nelson à l'ouvert de la Méditerranée au large de Cadix. La flotte française, qui a perdu 13 vaisseaux, coulés, capturés ou naufragés, sur les 18 engagés, essuie une coûteuse défaite en hommes et en matériel. Il faut désormais remplacer les unités perdues. C'est ainsi que les vaisseaux de 80 de Sané, le *Conquérant* et le *Robuste* sont lancés dès 1806, en même temps que des frégates de 42 et 46 canons, toujours dessinées par Sané, qui est élu à l'Institut des Sciences, le 10 août 1807.

La construction de vaisseaux sur des plans de Sané se poursuit avec les vaisseaux de 110 *Ville de Paris* et de 118 *Austerlitz* en 1808, et la frégate type la *Justice* en 1810. L'activité des arsenaux ne ralentit pas, surtout à Rochefort et Anvers. En 1810, les honneurs pleuvent sur Sané qui, à soixante-dix ans, reçoit la croix d'officier de la Légion d'honneur en juin et est fait baron d'Empire en octobre.

La période qui suit est difficile pour lui comme pour le pays, avec un empire qui tremble sur ses bases. Qui plus est, Sané perd sa fille unique fin 1812. Elle laisse trois petites-filles dont il deviendra le tuteur quatre années plus tard, lors de la mort subite de son gendre.

À son avènement, en avril 1814, le roi Louis XVIII réorganise le génie maritime en confirmant Sané dans ses fonctions d'inspecteur général et en nommant comme adjoint son protégé Pierre Jacques Rolland, qui lui succèdera en 1817.

Arrêtons-nous un instant sur Rolland, qui jouit des faveurs de Sané depuis son arrivée à Brest comme sous-ingénieur en 1792. Sané lui confiera la responsabilité du chantier de construction de son vaisseau de 74 *Duguay-Trouin*, lancé à Rochefort en 1800. Rolland sera à l'origine des écoles de maistrance dans la Marine et concevra les plans des frégates de 44 canons de la classe *Armide* en 1804. Avant d'être l'adjoint puis de succéder à Sané, il sera chef du génie maritime, de 1804 à 1811. Mais il laissera surtout son nom à la postérité comme étant le concepteur du programme de transfert, entre décembre 1831 et décembre 1833, de l'obélisque de Louxor jusqu'à Paris. Le transport se fera à bord d'un navire à fond plat spécialement construit à cet effet à Toulon, le *Louxor*, remorqué par la corvette à vapeur le *Sphinx*.

À son grand désarroi, le baron Sané, qui se considère en pleine possession de ses moyens, est mis à la retraite d'office le 21 janvier 1818. Il a soixante-dix-huit ans.

La retraite

Il reste cependant très actif, comme membre de l'Institut, vice-président en 1819 puis président en 1820 de l'Académie des sciences. Cette même année 1820, il est nommé président d'une commission chargé de l'établissement des plans type de la future flotte française. Il y siège en compagnie notamment de Rolland et

du directeur des ports Jean Marguerite Tupinier, ingénieur et expert renommé, qui sera inspecteur général du génie maritime et nommé pair de France en 1846.

L'influence de Sané reste prépondérante, même si celui qui a conduit la marine à voile à son apogée, n'est pas mûr pour la révolution de la vapeur et de l'hélice.

Le 4 novembre 1828, Sané reçoit aux Tuileries des mains du roi Charles X la plaque de grand officier de la Légion d'honneur, distinction qui lui a été conférée sur proposition du ministre de la Marine Jean-Guillaume Hyde de Neuville. Le roi exprime pour la circonstance au récipiendaire combien il avait « conservé le souvenir de ses longs et distingués services rendus dans le département de la marine ».

Le 22 août 1831, Jacques-Noël Sané décède à Paris, à l'âge, exceptionnel pour l'époque, de quatre-vingt-onze ans.

Une carrière exceptionnelle

Au cours d'une carrière ininterrompue de soixante-trois années au service de la marine, le baron Sané aura connu douze gouvernements et servi sous quarante-trois ministres. Il restera pour la postérité le plus grand ingénieur constructeur de la marine à voile, avec 150 vaisseaux construits sur ses plans entre 1783 et 1813.

Son chef d'œuvre reste sans aucun doute le puissant vaisseau de 118, très maniable pour sa masse et d'une puissance de feu inégalée, qui servira de vaisseau-amiral à la Marine française jusqu'au milieu de XIX^{e} siècle.

148 vaisseaux ont été construits sur ses plans :

- 107 vaisseaux de 74, classe *Annibal* et *Téméraire*, entre 1783 et 1841 ;
- 27 vaisseaux de 80, classe *Tonnant*, entre 1787 et 1813 ;
- 5 vaisseaux de 110, classe *Commerce de Paris*, entre 1804 et 1811 ;
- 9 vaisseaux de 118, classe *États de Bourgogne*, entre 1786 et 1813.

Navires auxquels il convient d'ajouter plus de 150 frégates construites également sur ses plans, notamment la série des *Vénus* et *Hébé*.

Dans l'éloge funèbre qui fut prononcé lors de ses obsèques par le baron Charles Dupin, son confrère de l'Académie des sciences, en fait le véritable « Vauban de la Marine » et rend un vibrant hommage « à l'homme que l'ancienne Monarchie a estimé, que la République a respecté, que les honneurs sont venus chercher et que l'estime croissante de trois générations maritimes a comblé de ses hommages ».

Mais la postérité se montrera rapidement oublieuse avec cet homme qui aura tant fait pour la Marine. Son nom sera pourtant donné à une frégate à roues en 1840, à une petite corvette en 1872, enfin à un sous-marin entre les deux guerres. À Brest, une rue et une place perpétuent sa mémoire, encadrées par la rue Villaret-Joyeuse et la rue Choquet-de-Lindu (l'ingénieur des bassins de Pontaniou), clin d'œil de l'histoire ou souci d'urbaniste cultivé ?

Bibliographie

LEVOT, P. *Biographie bretonne*. Paris : Dumoulin, 1857 (vol 2, p. 833-837).
MATHIEU, A. *Histoire des villes de France*. Guilbert, 1844.
RONDELEUX (CV), « Histoire de la marine » dans *L'Illustration*, 1934.
VÉRIN, H. *La Gloire des ingénieurs*. Albin Michel, 1993.
Revue historique des armées, 1974.
Neptunia n°10, *Sané,* par Bertrand GILLE, 1948.

Réponse de Jean-Paul MEYRUEIS au discours de réception de Gérard GACHOT

Amiral,

Vous voici arrivé à bon port, à l'académie du Var. Pour cela vous n'avez pas lésiné sur les moyens, puisque vous avez fait appel aux plus performants et aux plus manœuvrables des vaisseaux de guerre à voiles, ces navires aux flancs bombés, aux lignes fluides intégrant pratiquement la quille, dont la poupe était incorporée au reste de la coque, les vaisseaux de 74 canons de Jacques-Noël Sané que l'on appelait en son temps le « Vauban de la marine ».

En sortant cet ingénieur-constructeur naval français de l'oubli, vous avez, aujourd'hui, réparé une grave injustice. Président de l'Académie des sciences, baron d'Empire il fut, en effet, à l'origine de la supériorité technique des vaisseaux français sous le règne de Louis XVI. Ses plans, largement copiés par les Anglais, seront utilisés jusqu'à la fin de l'Empire. L'attribution de son nom à un bâtiment moderne ne serait que justice.

Selon la tradition académique, je suis là, aujourd'hui, pour parler de vous et pour expliquer à nos confrères qui vous êtes et ce que furent vos activités. La chose va être difficile car elles ont été essentiellement maritimes et notre confrère et ami, l'amiral Rémi Monaque nous a déjà détaillé votre brillante carrière d'officier de marine. Heureusement pour moi, il ne nous a pas tout dit. Recommençons donc par le début.

Vous êtes effectivement né à Lyon, en 1936 et vous avez passé les dix premières années de votre vie en Afrique-Occidentale. Votre père, ingénieur principal des eaux et forêts, fut nommé successivement à Conakry en Guinée, à Bamako au Mali, puis au Sénégal.

C'est votre enfance à Bamako qui a été particulièrement originale. Jusqu'à l'âge de six ans, vous avez en effet été élevé avec une jeune lionne, *Ouara*, avec laquelle vous aviez noué des liens fraternels, n'hésitant pas à la remorquer dans les escaliers en la tirant par la queue. Lorsque vous avez quitté Bamako, *Ouara* avait une taille de lion adulte mais vivait toujours en liberté dans votre famille. En lisant le texte que vous avez rédigé au sujet de cette relation hors du commun, on est transporté dans *Le Lion*, le roman de Kessel qui raconte les liens d'amitié extraordinaires entre une enfant et un grand fauve.

En septembre 1956, vous intégrez l'École navale.

Après la traditionnelle campagne sur la *Jeanne d'Arc*, vous êtes affecté à Dakar, en septembre 1959, sur un aviso stationnaire, le *Paul Goffeny* que l'amiral Monaque a oublié dans votre CV. On le comprend un peu. Trois ans et demi plus tard, je serai affecté à mon tour sur cet ancien tender d'aviation allemand. Surmonté par une grue qui était destinée initialement à la mise à l'eau des hydravions, ce fier bâtiment était particulièrement original. D'une instabilité redoutable, il roulait bord sur bord. Prévu pour la Baltique, il était totalement inadapté aux chaudes nuits tropicales. C'est ainsi que l'un après l'autre, nous avons roulé dans le golfe de Guinée, de Pointe-Noire à Douala, de Cotonou à Abidjan, puis de Dakar aux sables de Port-Étienne, en flirtant avec le banc d'Arguin et ses fantômes du radeau de la Méduse.

En 1963 et 1964, nous étions tous les deux affectés à Dakar, vous à la base *Bel-Air*, chargé des systèmes électroniques des hydravions de lutte ASM, moi comme médecin du *Goffeny*. C'est pendant cette période que nous nous sommes rencontrés, en particulier pour des plongées et des parties de pêche sous-marine sur l'épave du cargo *Tacoma*, coulé par une vingtaine de mètres de fond devant l'île de Gorée. Les épaves sont un lieu de prédilection pour les bancs de poissons. Dans les eaux tropicales, elles abritent de véritables murs de carangues et de dorades, mais aussi des barracudas dont la taille et les dents incitent à la prudence. Il y avait, en ce temps-là, dans le *Tacoma*, un énorme mérou qui devait peser une cinquantaine de kilos. C'était sûrement un mérou intelligent. Il se montrait en effet volontiers lorsqu'on pénétrait dans l'épave en scaphandre autonome, mais il disparaissait si un plongeur en apnée armé d'un fusil sous-marin faisait son apparition.

Quelques années plus tard, nous aurions pu être embarqués ensemble, lorsque vous avez été désigné en septembre 1970 comme officier en second de l'aviso-escorteur *Victor Schœlcher* qui accompagnait la *Jeanne d'Arc*. Vous ferez ainsi deux campagnes avec le groupe école d'application. Je vous avais précédé comme chirurgien du groupe en 1967-68. L'amiral Rémi Monaque a détaillé la suite de vos trente-six années de service jusqu'à votre admission dans la deuxième section des officiers généraux le 1er janvier 1993. Je n'y reviendrai pas.

Commence alors pour vous une période d'activités civiles sur laquelle je m'étendrai davantage.

Pendant près de six ans, de février 1993 à octobre 1998, vous êtes directeur des moyens généraux de la société de télévision française TF1 à Boulogne-Billancourt. L'amiral Monaque nous a raconté comment un officier général de la marine française, totalement étranger aussi bien aux services généraux qu'à l'audiovisuel, était entré à TF1 comme responsable du fonctionnement de l'ensemble immobilier de 50 000 m², et de 2 000 personnes.

De la vedette sur les côtes algériennes au *Suffren*, vous avez commandé des bâtiments de plus en plus gros. Mais il vous manquait un porte-avions. Vous l'avez trouvé, ancré à proximité de la Seine. De grands champs d'activité dépendaient de votre autorité :

- la logistique de fonctionnement au sens large ;
- l'entretien des bâtiments et la maintenance de leurs installations techniques ;
- la sécurité de l'entreprise et de ses collaborateurs ;
- mais aussi la gestion budgétaire, les relations avec les syndicats, les délégués du personnel et le comité d'entreprise…

Il y avait quand même quelques avantages : les quartiers-maîtres de coupée étaient remplacés par un essaim de charmantes hôtesses. Au journaliste des *Échos* qui s'étonnait, vous avez répondu : « Tout cela est parfaitement transposable à l'univers des bateaux que j'ai dirigés et où il fallait que tout fonctionne au quart de tour en permanence. »

En octobre 1998, après ces six années que vous qualifiez d'expérience enrichissante, vous prenez votre retraite et vous vous installez du côté du cap Brun. Mais cette retraite va être de courte durée. Hubert Falco, futur maire de Toulon, vous sollicite et, entre 2001 et 2008, vous devenez adjoint délégué à la mer et au littoral, chargé des relations avec la Marine et du tourisme. C'est à ce titre que vous jouez un rôle notable dans l'organisation du passage de la *Tall ships Race* en 2007.

Entre 2002 et 2007, vous êtes également député suppléant et conseiller communautaire de TPM. Président du comité Toulon-Provence de l'Institut français de la mer de 2006 à 2011, vous êtes aussi administrateur de l'association nationale des élus du littoral et membre du conseil portuaire de Toulon.

Vous êtes marié et père de trois enfants, dont l'un vit aux États-Unis. Sur vos douze petits-enfants, dont l'âge s'échelonne de 31 à 11 ans, deux sont binationaux Français et Américains. Vous êtes d'ailleurs un membre très actif et l'ancien président de l'association France-États-Unis.

En 2010, vous avez rejoint l'académie du Var, comme membre associé. Depuis cette date, vous avez enchaîné les communications. La première, *Si Toulon m'était conté en parcourant son livre d'or*, vous éloigne exceptionnellement de la mer, mais vous y revenez avec toutes les suivantes : *L'Odyssée de l'*Alabama*, frégate corsaire des États confédérés américains*. Puis *L'Opération Menace et la bataille de Dakar, 23-25 septembre 1940*. Cette communication vous a permis de détailler les circonstances responsables du naufrage de notre épave favorite, le cargo suédois *Tacoma*, devant l'île de Gorée. Dans *On a plongé sur la* Lune, *ou le destin d'une frégate du Roi Soleil*, vous nous avez parlé d'une autre épave trouvée à 90 mètres de profondeur dans la rade de Toulon, devant Carqueiranne, celle de la frégate la *Lune*.

Vous avez participé à l'ouvrage de l'académie, consacré à *L'entrée de Toulon dans la grande guerre* en étudiant *Les Opérations navales en Méditerranée en 1914 et 1915*. L'année suivante, au cours du colloque 2015 de l'académie intitulé *Toulon port de Méditerranée*, vous avez traité « Toulon, port de départ des grandes expéditions (1815 à 1856) ». Puis, *Voiles de combat :* communication lors du colloque de la conférence nationale des académies qui s'est tenue à Toulon, en octobre 2016.

À la séance organisée par l'académie il y a 2 mois à l'opéra, à l'occasion des journées du patrimoine, vous avez repris et développé cette communication sous le titre *La Propulsion à voiles dans la marine de guerre*.

Depuis 2015, vous êtes membre titulaire, un des plus assidus à nos séances et vous occupez le fauteuil n°2. Membre du conseil d'administration, vous avez la charge des relations publiques et des rapports avec les services municipaux. Il ne manquait que votre discours de réception. C'est maintenant chose faite. Tout est en place. Je peux donc abandonner le vouvoiement académique et te dire en terminant : « Mon cher Gérard, tu es le bienvenu parmi nous ».

RÉÉCRIRE NOTRE GÉNOME ?

Claude CESARI

Le 1er février 2017

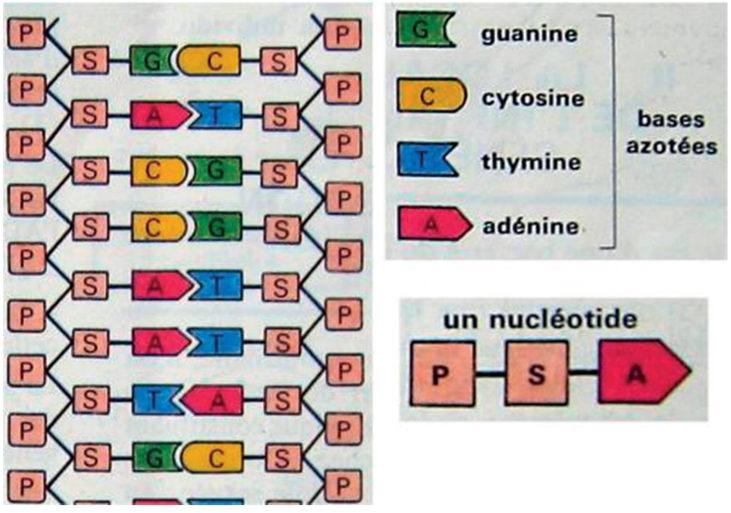
Prologue

« Alors Jeweh modela l'homme avec la glaise du sol ; il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'Homme devint un être vivant ». Ce début du récit de la Genèse, évoque la transmission de la vie. Le modelage évoqué consiste à prélever ou ajouter de la matière à une ébauche, à lui donner une forme, parfois un souffle de vie, pour certains chefs-d'œuvre. Parmi ceux-ci, c'est à Homo sapiens que nous allons nous intéresser, et plus particulièrement à la façon tout à fait étonnante dont il a été ébauché puis finement ciselé, mais aussi à toutes les péripéties qui ont accompagné la lente évolution de l'œuvre jusqu'à l'homme moderne. Mais c'est sur une tradition plus récente que nous nous appuierons : celle de la génétique, celle aussi de la génomique moderne.

Dans une première partie, ce sont les constituants macromoléculaires et les structures de base de cette ébauche que nous décrirons et qui sont le support de la vie. Dans notre deuxième partie, le souffle de vie est présent, grâce à un code génétique complexe, mais son fonctionnement peut présenter des défauts sévères dont nous donnerons quelques exemples. Désormais, il est possible de se substituer à la nature et d'agir nous-mêmes sur cette information génétique, de corriger ses erreurs. Ces perspectives, à la fois fascinantes et profondément inquiétantes, seront analysées dans notre troisième et dernière partie.

Du carbone à Sapiens

Du carbone à Sapiens



Il y a plusieurs milliards d'années, apparaissent matière et énergie ; la description des forces gravitationnelle, nucléaire et électromagnétique, tout cela constitue la physique. Peu après, matière et énergie se fondent en molécules et atomes dont les interactions, essentiellement électromagnétiques, constituent la chimie. Le carbone est un exemple de ces atomes ; il apparaît au sein des étoiles, comme l'oxygène, l'hydrogène et l'azote. Ensuite sur la Terre, naissent à partir des constituants précédents, les cinq molécules A, G, C, T, U (ou « bases »). L'association d'une base avec un sucre donne un nucléoside, puis celle d'un nucléoside avec un groupe phosphate donne un nucléotide. Les nucléotides à AGCU composent l'ARN, et ceux à AGCT conduisent à l'ADN. Avec ces macromolécules peut démarrer un nouvel épisode de cette longue histoire : celui de la biologie et de la vie. La structure ADN en double hélice, que nous représentons ici en projection plane, est celle d'une échelle, dont les deux montants sont liés, par ces barreaux horizontaux constitués par des couples de bases (figure 1). Une étape importante de l'évolution est ensuite l'apparition de la cellule. L'une d'entre elle, très spécialisée, le neurone, conduit à des avancées spectaculaires pour le monde vivant et plus particulièrement pour le genre Homo. Puis enfin, dernier maillon d'une évolution que nous venons de retracer très rapidement, apparaît il y a à peine 200 000 ans, Homo sapiens, dont l'avenir va nous intéresser aujourd'hui. Dans tout ce qui suit nous allons nous immerger dans le monde vivant à une échelle qui sera inférieure au millionième de mètre, du néocortex à l'intérieur du cerveau.

Caractéristiques du monde vivant

Il serait raisonnable de cerner les caractéristiques du monde vivant. D'un point de vue fonctionnel nous dirons qu'un organisme vivant est un système qui peut se construire, se reproduire et évoluer. Le mécanisme de base de cette reproduction ou duplication, illustré sur la figure 2, concerne d'abord la macromolécule d'ADN elle-même. Il procède par séparation des deux brins, ce qui est naturel puisque la liaison qui les assemble est faible. Ensuite survient la reconstitution de deux cellules filles formées par appariement spécifique. Tel est le mécanisme simple en apparence de la duplication de l'ADN qui conduira à la division cellulaire assurant la reproduction de nos organes. Parmi les questions à régler, se pose celle de la structure capable d'abriter ce processus de reproduction, de fournir l'énergie ainsi que les substances nécessaires à son fonctionnement, tout en protégeant l'ensemble du milieu extérieur. Cette structure de base, c'est la cellule que nous avons déjà évoquée. En voici un schéma simplifié sur la figure 3. Elle constitue l'unité de base de la vie.

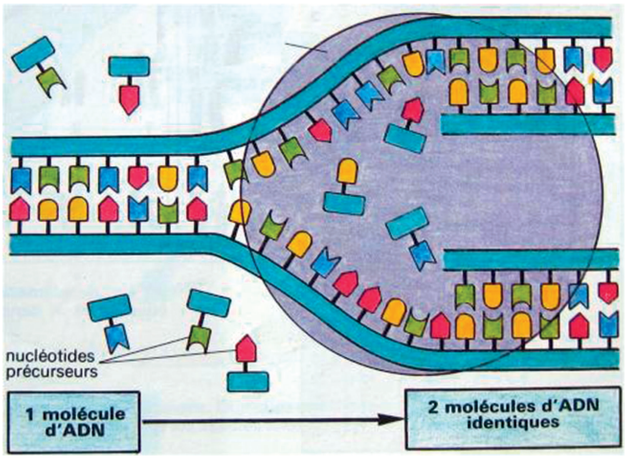


Figure 2 - *Duplication de l'ADN.*

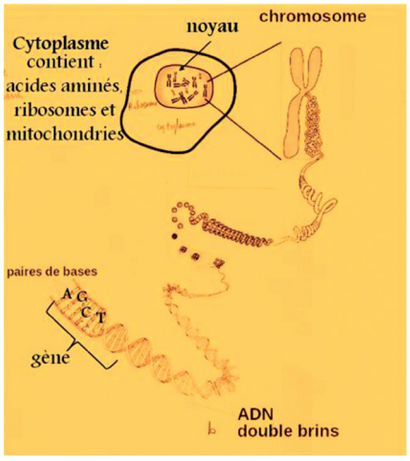


Figure 3 - *Organisation de base de la cellule.*

La cellule eucaryote

Cette cellule évoluée, qui est constituée par une membrane limitant un milieu appelé cytoplasme, contient un noyau avec sa propre membrane. Le noyau abrite nos vingt-trois paires de chromosomes, qui sont des bâtonnets bien individualisés à l'intérieur desquels sont repliés les brins de cette molécule d'ADN que nous venons de décrire. Le déroulement d'un de ces brins fait apparaître une succession de gènes qui sont tout simplement des fragments de cet ADN, de longueur variable et contenant une séquence des quatre molécules AGCT. Le génome, c'est l'ensemble des gènes, soit environ 22 000 gènes chez Sapiens, que l'on retrouve dans chacune de nos cellules. L'échelle, comme annoncé, est celle du micromètre. C'est dans le cytoplasme que l'on trouve les acides aminés, matériaux qui seront assemblés par les ribosomes pour fabriquer les protéines, responsables de notre équilibre physicochimique (métabolisme) et de notre morphologie. Les mitochondries assureront l'apport énergétique nécessaire au fonctionnement de l'ensemble. Soulignons que nous sommes constitués d'environ 10 000 milliards de ces cellules, ayant des fonctionnalités bien différenciées, et que dans chaque chromosome sont stockés environ 6 milliards de nucléotides.

Les matériaux sont là, la machinerie et l'approvisionnement de cette petite usine chimique sont prêts, de ces usines devrait-on dire, puisqu'il en a 10 000 milliards. Reste le plus difficile : mettre en marche l'ensemble, donc insuffler la vie, comme annoncé au début, permettre son entretien et enfin sa transmission. Pour cela une nouvelle entité va être nécessaire, qui va prendre la forme d'une information codée, et qui va être associée à l'ADN.

Code génétique et péché originel

Nécessité d'un code. Code linguistique

Concernant la manière dont fut transmis le souffle vital à l'ébauche inerte, on peut évoquer la tradition qui consiste à animer un être inerte en utilisant la puissance mystique de l'alphabet hébraïque : ainsi, dans son récit mystique du Golem, le rabbin Loew, fin connaisseur de la Kabbale, inscrit-il sur le front de la créature le mot EMETH, qui signifie « connaissance », lui conférant ainsi la vie. Il est intéressant de réfléchir sur le sens de ce rituel symbolique. EMETH, mot de cinq signes écrit à partir d'un alphabet de vingt-quatre signes, est le produit d'un codage linguistique. Un tel code est un ensemble de règles lentement construites depuis des milliers d'années qui, à partir d'une représentation mentale, permet par l'utilisation d'un ensemble de ces signes, la matérialisation de cette idée, l'expression de son contenu sémantique, sa transmission et éventuellement une action. Les règles en sont simples : elles reposent sur le choix de cinq symboles et sur celui de leur ordre d'apparition. Notons cependant que ce code n'est pas universel (il dépend de la langue), et d'autre part qu'il remonte à plusieurs dizaines de milliers d'années comme le langage parlé. Ainsi la tradition hébraïque associe-t'elle la transmission de la vie, à l'introduction sur l'ébauche inerte, d'une information codée, riche de sens.

Informations génétiques et métabolisme

La biologie moléculaire, nous montre que le projet de vie repose aussi sur la mise en œuvre d'une information codée qui contrairement au cas précédent à un caractère universel (au moins sur notre planète) et remonte encore beaucoup plus loin dans la nuit des temps, soit à environ quatre milliards d'années.

Comme nous l'avons déjà vu, à l'intérieur de chacune de nos cellules existent deux entités : gènes et protéines. La deuxième caractéristique profondément originale du monde vivant, c'est l'existence d'un lien très précis, entre ces deux entités, et qui est l'essence-même de la vie. Ce lien, ce code génétique, c'est l'ensemble des correspondances qui permettent d'associer à une séquence ordonnée de nucléotides, une séquence ordonnée d'acides aminés, soit un gène à une protéine. Le schéma de la figure 4 représente un élément de cette correspondance, où le gène, c'est-à-dire la séquence ordonnée « AAA TCT GAC AAA GAC », déclenche la formation de la protéine du bas constituée par la séquence ordonnée des cinq acides aminés : phénylalanine, arginine, leucine, phénylalanine, leucine. On retrouve la même structure en lettres, mots, phrases que dans le code linguistique. C'est aussi le choix des lettres et de leur ordre d'apparition qui définit le mot, ici l'acide aminé, et c'est l'ordre d'accrochage de ces acides aminés qui va générer le sens de la phrase, c'est-à-dire ici la spécificité, la fonctionnalité de la protéine. La figure 5 schématise cette correspondance : au milieu, se trouve la portion de chromosome portant notre gène. Une information spécifique de l'environnement cellulaire ou de l'environnement extérieur, déclenche son fonctionnement (on parle aussi d'activité ou d'expression). Cette information est ensuite lue par les ribosomes qui synthétisent la protéine assurant une fonction spécifique. Vous avez devant vous une sorte de micro-réaction chimique avec un état initial et un état final, qui, reproduite à l'échelle des 22 000 gènes de chaque cellule et des 10 000 milliards de ces cellules, est la clef de notre métabolisme et de notre développement. L'ensemble du système se présente comme un véritable micro-ordinateur préprogrammé fonctionnant à partir d'informations et d'interactions de type chimique. Le génome contient donc l'ensemble de notre projet de fonctionnement et de développement. Il nous reste à donner un bref aperçu de ce fonctionnement pour comprendre ce qui va suivre.

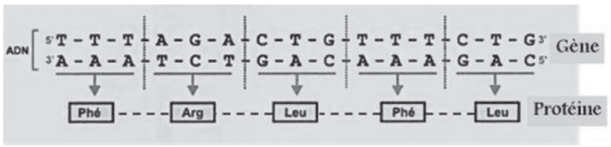


Figure 4 - *Exemple de correspondance gène-protéine.*

Les étapes du fonctionnement de Sapiens

La correspondance gène-protéine que nous venons de décrire va se concrétiser au cours des trois étapes de l'existence de Sapiens.

Dans la phase embryonnaire s'organise une véritable série d'ébauches, qui vont permettre le développement de l'individu. À notre conception, des ordres génétiques d'activation sont donnés à certaines cellules pour se multiplier rapidement dans certaines directions, fabriquer ces ébauches d'organes… et ce qui est assez étonnant c'est que cette construction fait appel à des phénomènes d'ajout, mais aussi de retrait, de matière. Le système est capable de construire du matériau vivant mais aussi, d'en éliminer. Et c'est là que le mécanisme

de mort cellulaire programmée ou apoptose décrit par Jean-Claude Ameisen prend tout son sens. Certaines cellules sous l'action d'un ordre génétique, peuvent déclencher leur propre mort. C'est ainsi que par vagues successives ce mécanisme cisèle nos doigts, les séparant les uns des autres, cisèle aussi toutes les cavités tous les détails de notre corps, ...comme pour une sculpture dont les contours n'émergent que lorsque l'artiste retire de la matière de son ébauche. Et là, il faut déjà souligner, anticipant un peu, qu'une perturbation minime dans l'activation des gènes correspondants peut entraîner de graves défauts morphologiques, comme si le sculpteur avait raté une partie de son œuvre.

Dans la phase adulte de Sapiens, d'autres couples gène-protéine contribueront à la régulation de son métabolisme, c'est-à-dire de l'ensemble des réactions biochimiques qui gouvernent son fonctionnement. L'élaboration de nos caractéristiques observables (phénotype) est un deuxième élément important du processus précédent ; il fait appel à des protéines de structure qui fourniront les matériaux de construction et d'entretien du corps (ceux de la peau, des muscles, os, et cartilages) ; les protéines fonctionnelles, quant à elles, fourniront les enzymes qui en tant que catalyseurs orienteront les réactions chimiques de notre corps dans un sens prédéterminé. Un exemple sur lequel nous reviendrons : celui du gène qui synthétise la protéine gamma C. Celle-ci est responsable de la formation des lymphocytes T, qui sont l'une des clés du fonctionnement de notre système immunitaire.

Dans la dernière phase de vieillissement, Sapiens est soumis à une pression très forte, aussi bien chimique que génétique. Le vieillissement est d'abord une conséquence de la détérioration de la machinerie cellulaire. Les chromosomes portent un nombre croissant d'erreurs de recopiage, ce qui entraîne une détérioration du mécanisme de production de nos protéines, et ceci malgré les mécanismes de réparation naturels dont nous a pourvu l'évolution. Mais le vieillissement est beaucoup plus qu'une accumulation d'erreurs biologiques : il est aussi probablement lié au phénomène de mort cellulaire programmée déjà introduit et qui évidemment freine le renouvellement des cellules.

Tout ce que nous venons de dire sur les nombreuses fonctions des couples gènes-protéines, paraît assez remarquable dans sa conception, mais il faut cependant constater que cette belle machinerie est quelque peu idéalisée. La réalité est plus complexe et assez surprenante.

Dysfonctionnements dans le message génétique. Mutations...

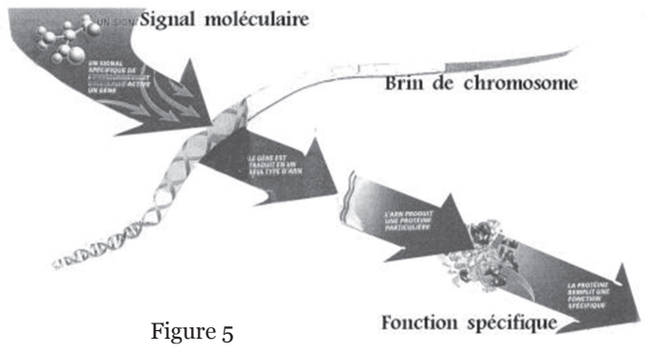
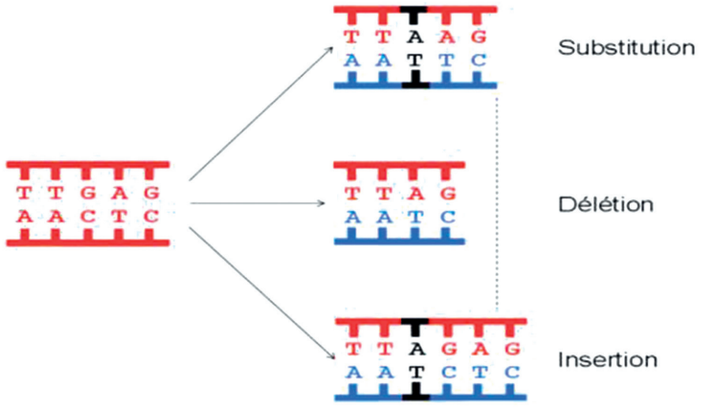


Figure 5

La première de ces réalités est illustrée sur la figure 5. Dans une zone du chromosome, les gènes sont absents. On pourrait aussi constater que certains gènes sont redondants et codent les même acides aminés, certains ne codant rien du tout et étant donc inactifs. En fait la proportion de notre ADN effectivement active est faible, ou encore inconnue ; le reste est probablement un ensemble de gènes remaniés au cours de l'évolution, qui représente l'héritage d'un temps lointain. D'autre part, différents gènes peuvent interagir les uns avec les autres, ce qui complique la lecture du processus. Un certain nombre d'autres dysfonctionnements peuvent apparaître. Le premier problème est celui de la vulnérabilité de l'information génétique ; d'une manière générale, l'efficacité d'un code est liée à l'utilisation de symboles dans une séquence parfaitement ordonnée. La conséquence en est une extrême fragilité, comme cela est illustré dans le cas du code linguistique : une seule faute de frappe, une seule erreur de transmission ou de photocopie, ou l'effet d'un piratage, sur la phrase « Poutine est unique » peut la transformer en « Poutine est inique », modifier complètement le sens final et dans le cas précis peut vous envoyer au goulag. Les codes musicaux sont aussi très sensibles. Une simple erreur d'allitération pouvant dans ce cas créer une violente dissonance. Mais, dans le cas de l'information génétique, les conséquences sont particulièrement pernicieuses avec des actions sur le long terme. Différents types d'accidents peuvent affecter le mécanisme de réplication chromosomique. Une paire de nucléotides peut par exemple se substituer à une autre. Des agents chimiques peuvent entraîner des délétions, c'est-à-dire des pertes de matériel génétique, ou des insertions de séquences étrangères. Ces accidents peuvent aussi être dus à des agressions extérieures, des rayons UV, des radiations naturelles du sol, des variations brutales de température, des chimiothérapies... Une simple délétion pour l'un des gènes du chromosome 7 peut être responsable de la mucoviscidose. Un second exemple est celui de l'altération du gène gamma C, sur lequel nous reviendrons. Toutes ces dérives de l'information génétique, ces

mutations dont certaines nous ont été transmises par le biais de l'hérédité, sont associées à ce que Christian de Duve qualifie de péché originel génétique, sans aucune connotation religieuse.

La fin de cette deuxième partie est un peu pessimiste. Le constat est celui d'un génome au fonctionnement subtil mais qui peut se gripper, comme s'il n'était pas vraiment au point, comme s'il était le résidu d'un passé lointain, fait d'essais et d'erreurs, de louvoiements interminables. Pour comprendre ce fait assez surprenant il faut revenir dans le cadre de la génétique moderne, sur le concept d'évolution, autre caractéristique essentielle de la vie.



Les différentes possibilités d'erreurs de transcription génétique.

Sélection naturelle et évolution

Au départ, il y a l'ensemble des plans de fabrication encodés dans l'ADN dont nous avons capté les héritages successifs grâce à la réplication de cet ADN. L'évolution ensuite génère de la diversité, elle-même accélérée par la reproduction sexuée. Ce sont les espèces les plus aptes à survivre, issues de cette diversité, qui finissent par émerger. Mais curieusement, si on analyse le résultat global de cette évolution dans la phase Sapiens, on constate que la course à la complexité, la montée vers l'intelligence, l'accès de notre cerveau à la conscience, tout cela a eu un prix à payer : c'est celui d'une grande vulnérabilité.

Il semble que pour Sapiens, une possibilité de contrebalancer cette vulnérabilité, serait d'agir contre cette évolution. Ainsi une véritable révolution est-elle en train de se mettre en place au début du XXI^{e} siècle. Il est maintenant possible de se substituer à la nature et d'agir nous-mêmes sur notre génome, de le réécrire. C'est cette aventure, celle peut être de la fin de la phase darwinienne dans notre évolution, que nous relatons dans la dernière partie.

L'édition génomique : révolution ou catastrophe annoncée ?

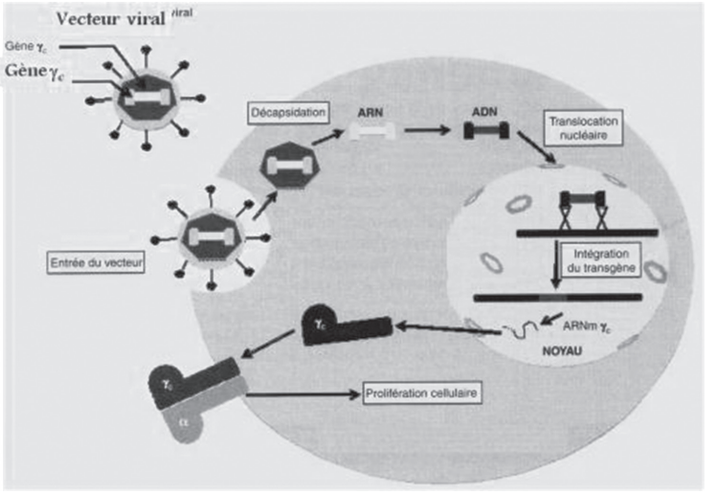
Sélection artificielle et eugénisme

Il faut d'abord noter que depuis longtemps, l'homme agit sur l'évolution en pratiquant la sélection artificielle : les éleveurs ont créé artificiellement beaucoup de variétés animales en sélectionnant les géniteurs appropriés : au départ une seule variété de loup et de chacal, et maintenant plus de cent cinquante espèces de chiens. Il en est de même pour les chevaux et tant d'autres espèces domestiques. Cette action de l'homme sur la nature, cette forme empirique d'eugénisme, a démarré il y a près de dix mille ans et s'est concrétisée plus récemment, et pour lui-même, par le DPI ou diagnostic préimplantatoire. Ce qui suit n'en est finalement que le prolongement, avec des techniques beaucoup plus sophistiquées que nous abordons maintenant.

Les thérapies géniques classiques ; le cas des enfants « bulles »

Nous avons montré qu'un déterminisme génétique pèse sur nous. Quelle action pouvons-nous imaginer pour enrayer ce destin et débarrasser notre héritage génétique de ses imperfections ? Il faut d'abord rappeler qu'à la suite du développement des techniques de séquençage de l'ADN, il est devenu possible d'identifier certains gènes impliqués dans une maladie. La « génétique inverse » procède ainsi à une analyse statistique sur des familles de malades permettant la localisation approximative d'une région chromosomique dans laquelle devrait se trouver le gène responsable. Il s'agit d'un travail long et ardu qui va déboucher sur une thérapie dont nous allons donner un exemple étonnant, celui qui concerne les « enfants bulles ».

Les thérapies géniques expérimentées depuis une vingtaine d'années visent chez l'enfant ou l'adulte, à introduire un gène sain (thérapeutique) directement dans l'organe atteint, pour remplacer le gène défectueux. C'est donc une chirurgie qui ne va plus s'effectuer à l'échelle du millimètre, comme avec les robots actuels, mais à celle du millième de millimètre. Le problème est celui de faire pénétrer ce gène dans les cellules. L'idée est la suivante : au cours de l'évolution, les cellules ont multiplié leurs défenses contre certains virus qui, à leur tour, ont développé des défenses contre ces défenses au cours d'une véritable course à l'armement. L'un des projets qui germa assez rapidement est le suivant : puisque ces virus ont acquis une redoutable aptitude à envahir les cellules, pourquoi ne pas essayer de les domestiquer dans un but thérapeutique ? Ils fonctionnent comme des parasites absolus, entrent dans les cellules, en prennent les commandes et profitent de la machinerie cellulaire pour se répliquer. Il faut souligner que beaucoup d'entre eux constituent la principale source d'innovation génétique pour leur cellule hôte. Les gènes thérapeutiques seront donc véhiculés par des vecteurs viraux, sortes de missiles destinés à transporter l'ADN thérapeutique, en prenant le maximum de précaution pour s'assurer de leur innocuité. Le cas des enfants bulles traités à l'hôpital Necker dans les années 2000 est à ce titre étonnant. Il s'agit du déficit immunitaire SCID X1, pour lequel le gène qui synthétise la protéine gamma C est inactif. Ce défaut empêche la formation des lymphocytes T, perturbe le fonctionnement du système immunitaire, et condamne les patients à vivre sous une bulle stérile. Le traitement est réalisé *ex vivo*, c'est-à-dire par prélèvement de cellules sanguines de la moelle, traitées en laboratoire et regreffées ensuite. Le gène thérapeutique est inséré dans un vecteur viral. Il commence par se poser sur la cellule, y pénètre, sort de sa capsule, et une fois dans le noyau, finit par s'intégrer au génome de la cellule. Cette opération fournissant un gène opérationnel, permet à nouveau la production de la protéine gamma C. Quand la cellule se divise, ce nouveau morceau d'ADN est dupliqué et transmis aux cellules filles. Le miracle est que les cellules traitées se multiplient plus vite que les autres, si bien que, minoritaires au départ, elles deviennent majoritaires. Le rendement de cette thérapie est donc bon et permet en un an de régénérer complètement le système immunitaire. Environ cent patients dans le monde vivent ainsi avec une guérison complète, dont certaines à plus de dix ans. Une remarque essentielle : il s'agit d'une thérapie génique sur une maladie mono-gène, ce qui explique partiellement le succès obtenu.



Exemple de thérapie génique pour les enfants bulles.

L'édition génomique et les scalpels à ADN - La méthode CRISPR

Mais cette technique de transgénèse, utilisant un vecteur viral transféré, a un caractère un peu artisanal, malgré son succès historique : on ajoute un gène dans un génome sans trop maîtriser son site d'intégration, et sans éliminer le gène naturel fauté. Un certain nombre de ratés ont eu lieu, et aujourd'hui, le relais est pris par les techniques d'édition génomique. L'idée est de couper l'ADN au sein même de la cellule vivante en un site précis du génome que l'on cherche à réparer, avec un nouveau type de scalpel comme suggéré sur l'image de synthèse de la figure 8. Et ce sont des protéines spécialisées, ou nucléases, qui sont utilisées pour réaliser cette coupure. Leur choix est lié à leur spécificité chimique, c'est-à-dire à leur capacité d'inciser l'ADN uniquement au niveau de la séquence fautée, ignorant celles qui lui ressemblent ailleurs dans le génome. Ce qui est remarquable, c'est qu'une fois le site reconnu, la molécule sectionne naturellement le brin d'ADN à cet emplacement précis, un peu comme un faisceau laser (ou un fin jet d'acide) découperait finement un matériau. Le point faible est la durée d'exécution considérable de l'ensemble de l'opération, associée à un coût prohibitif.



Figure 8 - *Le scalpel à ADN.*

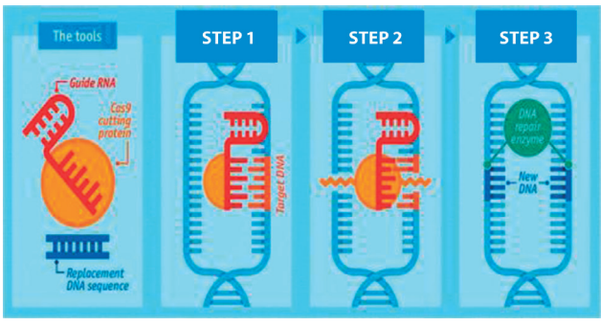


Figure 9 - *La technologie CRISPR.*

Une nouvelle approche va probablement pallier ces deux inconvénients : la technologie CRISPR illustrée sur la figure 9. Le complexe CRISPR-Cas 9 est constitué de deux éléments : d'un côté, un brin d'ARN qui va assurer le guidage de l'opération et de l'autre une nucléase, enzyme capable de couper au milieu d'une chaîne ADN., le Cas 9, dont le rôle sera de découper la portion d'ADN fautive. Dans la cellule, le brin d'ARN est programmé pour choisir sa cible ; il va reconnaître la séquence d'ADN à exciser et s'y placer (step 1). La protéine Cas 9 se charge alors de couper la chaîne ADN (step 2). Il suffit alors de laisser le système de réparation naturel de l'ADN reconstituer la séquence endommagée en insérant le nouveau fragment d'ADN thérapeutique dans l'espace laissé vide (step 3). Reprenant notre analogie avec les codes linguistiques, nous pouvons considérer que nous avons réussi un « coupé-collé » du texte génétique, mais cette fois ci à l'échelle inférieure au millième de millimètre. L'intérêt de ce système est qu'il ne nécessite qu'un seul guide pouvant être reprogrammé à la demande pour modifier n'importe quel gène de n'importe quel organisme vivant. C'est une innovation majeure en biotechnologie, car universelle et rapide à mettre en œuvre : on passe d'une durée de six mois à une semaine, et d'un coût de 100 000 dollars à environ 1000 dollars, qui étend les possibilités de retouche génétique à l'infini : on peut supprimer un gène malade, le remplacer par une séquence saine ou encore étudier la fonction précise d'un brin d'ADN, à la molécule près, en multipliant les expériences. Dans l'immédiat, l'espoir le plus spectaculaire serait celui d'élucider les pathologies du cerveau. Nous allons probablement pouvoir dresser la carte d'identité génétique de pathologies telles que les tumeurs cérébrales, l'autisme… probablement aussi les maladies neurodégénératives. Cette technique suscite les rêves les plus fous, notamment parce qu'elle permet de supprimer et de remplacer plusieurs gènes en même temps, si bien que l'on va pouvoir générer des modèles de pathologies mentales multigéniques de manière simple et rapide. Rappelons que dans le traitement de la déficience immunitaire, il s'agissait d'une maladie monogène (donc due à la déficience d'un seul gène).

Thérapies géniques : vers de nouveaux problèmes sociétaux et éthiques ?

Tout ce qui précède donne un petit peu le vertige par l'immensité du champ d'investigation qui semble s'offrir à nous. Mais il est peut-être temps de réfléchir sur un certain nombre de conséquences possibles sur le plan sociétal et éthique. La menace la plus grave des biotechnologies consiste dans le fait qu'elles pourraient ébranler notre société, en altérer même la nature profonde, nous propulsant dans une nouvelle phase de notre histoire. C'est ce dernier aspect que nous allons maintenant aborder.

Le premier point est celui de la fracture génomique. La démocratisation du séquençage de l'ADN, c'est-à-dire la lecture ordonnée des six milliards de symboles chimiques du patrimoine génétique, va révolutionner la médecine par le biais du développement de la génomique, c'est-à-dire de l'étude de notre fonctionnement biologique à l'échelle chromosomique. On va pouvoir annoncer aux patients sur des bases statistiques relativement précises qu'il ont, par exemple, 20% de risque de développer tel cancer ou telle maladie neurodégénérative, mais sans pouvoir préciser l'échéance de l'apparition du problème. D'où une demande frénétique d'examens qui va achever notre système de sécurité sociale. Une grande fracture génomique va se dessiner : la prochaine génération pourrait bénéficier d'une sorte de contrat d'entretien du patrimoine génétique débouchant sur des contrôles, puis des thérapies extrêmement coûteuses, pouvant générer une médecine à deux vitesses et l'une des plus fortes inégalités sociales de notre histoire.

D'autres problèmes se profilent pour le futur : l'homme va peut-être pouvoir s'adapter et modifier le cours de son destin au gré des réécritures de son génome. Mais la réparation du génome ne concerne actuellement que les cellules somatiques (non reproductrices) et pas les cellules sexuelles, de telle sorte que l'individu traité et guéri transmettra sa maladie à sa descendance. En sauvant des individus la médecine permet à de nombreux gènes défavorables, qui seraient normalement éliminés par la sélection naturelle, de continuer à être transmis ; elle contribue donc à une dégradation du génome. Pour régler ce problème, c'est l'embryon qu'il faudrait

traiter et pas l'adulte en âge de se reproduire. Le dilemme est le suivant : soit on fait de l'eugénisme et l'on élimine l'embryon portant la maladie, ce qui se pratique déjà, soit on accepte l'édition du génome au niveau embryonnaire, supprimant dès le départ la mutation pathogène. Mais alors, combien de questions d'ordre éthique et sociétal ! Pourrons-nous décider de modifier, d'améliorer ou même d'altérer notre descendance, de choisir par exemple son sexe, sans menacer notre équilibre démographique et sans modifier profondément le sens-même de la vie ? Pourquoi ne pas décider comme dans la fiction de Huxley, *Brave New World*, de fabriquer des surhommes ou des sous-hommes, autant probablement qu'un certain nombre de monstres, si on s'y prend un peu trop vite, ce qui serait probablement le cas ?

Un domaine d'étude va se développer, en relation avec celui de la génomique : c'est celui du vieillissement. L'homme vient au monde avec un génome, en moyenne pas trop altéré, sauf dans les cas d'hérédité lourde, mais cela ne dure pas en raison de ses interactions avec le milieu extérieur qui provoquent des mutations, comme nous l'avons déjà souligné. C'est l'accumulation de ces mutations, ainsi que les erreurs de copie dans la différentiation cellulaire, qui provoquent notre vieillissement. Cela dit, nous possédons un système naturel de maintenance assez élaboré qui se met en place pour réparer l'ADN dans chacune de nos cellules. Mais ce système ne fonctionne bien que pendant la période durant laquelle l'organisme peut se reproduire ; dès que l'ADN ne peut plus se transmettre ses performances baissent : pour reprendre une expression du biologiste Dawkins, l'ADN est une molécule « égoïste » qui, à ce stade de notre vie, ne s'intéresse plus à notre enveloppe charnelle. Le vieillissement est là, et toute la question qui va nécessairement se poser est de savoir si une réécriture permettrait de dépasser ce cap de la sénescence et de la fin de la fertilité, pour vivre sans utilité pour son ADN. Signalons que des études sur le petit ver *Elegans* (1 000 gènes) ont permis d'augmenter d'environ 30% sa durée de vie par l'action sur deux gènes, « age-1 et daf-2 », qui jouent un rôle essentiel dans le développement de cet organisme, et qu'en 2017 un résultat analogue vient d'être obtenu sur des souris.

Enfin un dernier axe d'investigation va probablement se dessiner : celui des sciences cognitives et de ses connexions avec la génomique. L'un des premiers domaines d'études qui va se développer dans le futur est celui des maladies neurologiques, mais aussi celui des capacités cognitives de l'être humain. Les recherches sur le poids de la génétique dans ce domaine ont beaucoup avancé depuis le séquençage complet du génome humain. Une étude de la revue *Cell*, en 2012, montre que le gène SRGAP2 permet chez l'homme une augmentation considérable du nombre de connections nerveuses dans le néocortex frontal. Chaque cellule de notre cortex qui est impliqué dans les fonctions mentales les plus complexes, peut présenter des milliers de ces contacts qui permettent autant de sites de connexion avec les autres neurones. L'idée de corréler les capacités cognitives au génome fait largement son chemin. Il faut cependant comprendre que ce lien est d'une extrême complexité et que, dans ce domaine, nous en sommes encore aux premiers balbutiements.

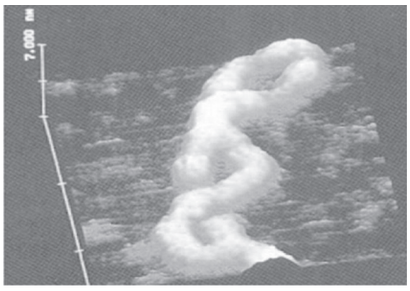
De l'homme réparé à l'homme augmenté : carbone et silicium

Lorsque l'on survole l'ensemble des informations qui précèdent, on se rend compte que nous sommes à l'aube d'un bouleversement qui est en grande partie imprévisible. C'est donc sur les scénarios possibles pour le futur que nous nous pencherons maintenant pour finir. Il semble bien que Sapiens vit la fin d'une période durant laquelle, soumis aux mêmes contraintes physico-chimique que le reste de la biosphère, il était incapable de s'affranchir de ses limites biologiques. Au début du XXI^{e} siècle, se dessine pour lui une nouvelle possibilité : celle de se libérer, au moins partiellement, de ce déterminisme biologique. Un premier scénario donc : celui du développement prévisible des thérapies géniques ou cellulaires. L'homme est réparé par une manipulation de son génome, comme nous l'avons vu, mais il reste un homme que l'on peut encore qualifier de « biologique ». C'est le scénario d'un homme post-darwinien, dont l'apparition est pratiquement inéluctable : des milliards de dollars sont investis actuellement dans ce domaine, des dizaines de laboratoires y travaillent à temps plein aux États-Unis et en Chine.

Mais un deuxième scénario plus sophistiqué, déjà très largement amorcé, se dessine avec l'apparition d'un nouveau matériau à la structure proche de celle du carbone, mais aux propriétés électroniques spectaculaires : le silicium, capable d'abriter les codes binaires de l'ère moderne. Il a déjà envahi notre existence sous la forme de transistors, de circuits intégrés, de mémoires à haute capacité qui accumulent les données, et de microprocesseurs qui les traitent grâce à de longs développements logiciels. Ce sont les puces noires que vous découvrez en décortiquant votre smartphone. Ce matériau, qui a déjà envahi notre environnement inerte, s'attaque maintenant au vivant. Il est possible actuellement d'implanter des circuits intégrés (puces électroniques) dans un cerveau et de les connecter à un neurone : le courant ionique constituant de l'influx nerveux interagit avec le courant électronique dans le silicium et peut déclencher le fonctionnement du circuit intégré. Les applications de ce type de recherche sont déjà considérables : interface neuronal permettant à un patient handicapé toutes sortes d'actions, circuits spécialisés pouvant améliorer les performances d'une mémoire ou un cœur en perdition. Le génie bioélectronique se dessine très nettement, qui associe l'organique

à l'inorganique. À terme, la « siliconisation » de l'homme, par l'introduction d'un nombre croissant d'implants électronique, pourra conduire à la création d'un être hybride pourvu d'un système circulatoire électrique rapide, reliant ces différents implants destinés à réaliser artificiellement des fonctions variées. Il apparaît clairement que ces biotechnologies vont déboucher sur la nécessité de repenser le concept même d'humain, sur le plan philosophique, social et même juridique. C'est enfin à l'intelligence artificielle que l'on pense. Elle fait référence au développement de programmes informatiques et de circuits électroniques permettant à une machine de produire des processus mentaux de haut niveau tels que l'apprentissage perceptuel, l'organisation de la mémoire, le raisonnement critique et enfin la prise de décision. Les neuroscientifiques considèrent comme un fait établi que la conscience a un support biologique et donc matériel, et ne voient généralement pas d'obstacle de principe à créer un jour une intelligence consciente sur un support matériel autre que biologique. L'avenir dans ce deuxième scénario est aussi assez inquiétant. Il n'est pas exclu qu'à terme, au niveau de ses performances, l'homme biologique soit concurrencé par le bioélectronique, puis par l'intelligence artificielle des cyber-organismes et autres robots. Ce n'est pas du délire de chercheur en folie, et c'est déjà le cas pour les échecs et le jeu de Go. L'homme organique issu du carbone pourrait-il perdre les autres parties, face à l'homme inorganique issu du silicium, qu'il a lui-même conçu, tel un apprenti sorcier ? Le vrai problème sera celui de maintenir un certain équilibre entre les deux entités, de rendre possible la cohabitation entre Sapiens et ce super-Sapiens…

Épilogue



Échelle de la molécule d'ADN.

Il est temps maintenant de conclure… sauf qu'il n'y a pas vraiment de conclusion : le sujet est ouvert, avec beaucoup de questions à la clé. La première qui vous tourmente peut-être est celle de savoir si dans ce qui précède nous n'avons pas frôlé la science-fiction ? À cela, je répondrai qu'il y a peu de temps l'équipe de Craig Venter, généticien atypique, a annoncé dans la revue *Science*, la réalisation d'un génome synthétique de quatre cent soixante treize gènes, constituant un programme minimal, permettant d'animer une forme de vie simplifiée à l'intérieur d'une bactérie et en particulier sa reproduction. Craig Venter ne réécrit pas, il écrit un génome en utilisant des produits chimiques de laboratoire, un synthétiseur et un ordinateur. La fiction frôle bien la réalité. Une autre question a pu vous troubler, concernant l'échelle à laquelle nous avons travaillé : celle du millionième et même du milliardième de mètre. A-t-elle un sens, ou plutôt, est-elle accessible à nos sens ? Pour vous convaincre nous avons imagé grâce à des techniques de microscopie sophistiquées, cette molécule d'ADN dont nous parlons depuis le début, et dont les brins sont distants de quelques nanomètres.

En songeant, enfin, à tout ce qui précède, et touchant au caractère quasi miraculeux de la vie biologique, j'ai un peu le sentiment d'avoir frôlé l'hérésie, je sens flotter autour de moi comme une odeur de bûcher. Mais j'insiste sur le fait qu'il n'y a aucun message trans-humaniste dans ce qui précède, aucune volonté de soumettre la vie biologique au totalitarisme imposé par les développements technologiques actuels. Je me suis contenté de réfléchir à partir des connaissances actuelles à ce qui est possible, sinon probable, sachant aussi qu'aucun comité d'éthique ne pourra dans le futur empêcher certaines expérimentations hasardeuses et les nombreux déboires qui suivront.

Ainsi s'achève ce que je pense plutôt être un hommage à la vie initialisée par les atomes de carbone, oxygène, hydrogène et azote, à sa survie, devrais-je dire, puisqu'il s'agit de réparer, de réécrire, de transformer peut-être. Hommage au cours duquel nous avons rencontré ces gènes à la finalité implacable : se reproduire indépendamment de l'enveloppe charnelle qui les abrite à l'instant présent… ces gènes dissimulant, dans un alphabet de quatre lettres élaboré depuis plusieurs milliards d'années, une partie de notre destin. Ces gènes si vulnérables et au fonctionnement si complexe. Dans la tradition hébraïque déjà évoquée, le rabbin Loew transmet l'esprit en gravant sur le front de la créature inerte le mot EMETH, qui signifie la connaissance. Mais il a aussi le pouvoir exorbitant, d'en effacer le E, transformant ce mot en METH, qui signifie l'anéantissement. Dans cette tradition, ce code sacré permet donc de jouer avec la vie et la mort de la créature… Quant aux sorciers modernes du bistouri moléculaire, jusqu'où seront-ils autorisés à jouer avec l'alphabet de la vie, à réécrire notre génome, face aux autres sorciers du monde électronique et numérique ? Des éléments de réponse à cette question se situent actuellement à plusieurs niveaux : celui des comités d'éthique, celui des rencontres scientifiques internationales et enfin celui de l'action politique et législative.

Bibliographie

AMEISEN, J.-C. *La Sculpture du vivant*. Paris : Points. Seuil, 2003.
CAVAZZANA et Alii *Méthodes d'étude et d'analyse du génome*. Elsevier. Masson, 2011.
DELSEMME, A. *Les Origines cosmiques de la vie*. Paris : Champs. Flammarion, 1994.
DUVE, C. de. *Génétique du péché originel*. Paris : Odile Jacob, 2010.
JORDAN, B. *Thérapies géniques, espoirs ou illusions ?* Paris : Odile Jacob, 2007.
MONOD, J. *Le Hasard et la nécessité*. Paris : Seuil, 1970.

OMBRES ET LUMIÈRES DE L'AGRICULTURE VAROISE

Gabriel JAUFFRET

Le 5 avril 2017

Voici un sujet qui peut paraître bien singulier dans le cadre des Heures de notre académie mais qui ne peut nous faire oublier que l'agriculture fut autrefois considérée comme faisant partie des beaux-arts. Notre compagnie compta dans ses rangs d'éminents agronomes, de grands propriétaires fonciers qui jouèrent un rôle considérable dans la modernisation et le renouveau de l'agriculture varoise, comme Ganzin qui fut un des piliers de la lutte contre le phylloxera. Ou mieux encore comme André Pellicot qui voua sa vie à l'agriculture varoise. Une vie exemplaire d'humaniste évoquée par notre président, le médecin général inspecteur Bernard Brisou dans *Var, vigne et vin, histoire d'un terroir*. Ouvrage publié par l'académie du Var dont il fut l'instigateur et qu'il pilota avec bonheur. Et aujourd'hui comment ne pas rappeler que notre compagnie compta ou compte dans ses rangs d'éminents vignerons comme M. de Saint Victor fondateur de Château Pibarnon, disparu à une date récente, ou M. Jean-Pierre Boyer propriétaire du domaine des Salettes, Grand maître de l'Ordre illustre de Méduse.

L'agriculture varoise se situe dans un contexte national marqué par des marchés porteurs, de véritables potentiels à développer. L'agriculture française en 2014 représentait 76 milliards d'euros de chiffre d'affaires hors subventions et transformations, soit 19 % de la production agricole européenne. Avec une progression régulière, c'est le secteur agroalimentaire qui avait contribué le plus à la croissance des exportations françaises. Une bonne partie de cette croissance revenant à la viticulture. Une croissance à laquelle le Var concourt largement puisque, sixième producteur français de vin, il exporte une part grandissante de sa production. En ces temps de morosité et de doute le coq français peut se dresser sur ses ergots sans oublier pour autant que notre agriculture doit s'engager encore plus dans la bataille de la valeur ajoutée et de l'exportation, et redonner aux paysans leur place dans la chaîne alimentaire car sur cent euros de dépenses alimentaires, huit euros seulement vont aux agriculteurs.

Exaltée par les moralistes et les artistes qui célébrèrent à l'envi le geste auguste du semeur, l'agriculture passée presque sans transition de l'agriculture de subsistance à l'agriculture spéculative est trop souvent réduite à un rôle modeste. Un rôle modeste expliqué par la déflation du nombre d'exploitations passé de 1,3 million en 1973 à 490 000 en 2010, ainsi que par le mode de vie et la place des paysans remis en cause dans notre communauté. Une situation qui conduit aux crises quasi permanentes que connaît le monde rural. Et dans ce contexte, comment ne pas nous souvenir du constat de Lévy Strauss qui assure que l'homme moderne estime que seul l'homme est respectable et non pas la vie sous toutes ses formes, son prétendu humanisme ne respectant ni les plantes, ni les animaux, ni même les sociétés humaines qui ne sont pas conformes à sa vision du moment ? Mais avant d'évoquer le présent et l'avenir de l'agriculture varoise qui en dépit de ses spécificités n'échappe pas au contexte national, voyons quel a été son long cheminement dans le temps.

L'agriculture varoise, autrefois

Au lendemain de la Révolution, les techniques agricoles en usage dans le Var restaient celles du passé. Araire, outils manuels, système de la jachère, cultures sur brûlis et ouillères. Élevage de médiocre qualité, irrigation peu développée demeuraient les fondements d'une agriculture vivrière qui conduisait les exploitations agricoles à vivre en quasi autarcie. Oliviers, amandiers, noyers, pommiers, châtaigniers constituaient l'essentiel du verger. Le déboisement de la forêt était la règle, le bois demeurant la seule source d'énergie. Il fallut attendre 1830 pour que l'agriculture connaisse un véritable renouveau lié à la multiplication des expérimentations agronomiques, au développement des sociétés d'agriculture et à la réalisation de grands travaux d'équipement. La loi sur les chemins vicinaux dont l'application connaissait son temps fort entre 1836 et 1864 devait conduire au désenclavement des villages et à une meilleure organisation des marchés. En 1830 le développement du réseau routier s'achevait et l'arrivée du chemin de fer en mars 1859 dans le Var favorisait les cultures spéculatives et le développement de l'horticulture. La recherche de nouveaux amendements se poursuivait. Une ombre au tableau : sous le Second Empire la politique libérale de Napoléon III conduisait à

l'effondrement des cours des céréales, du vin et de l'huile d'olive, le Var ne pouvant soutenir la concurrence venue de la Russie et des pays méditerranéens. L'entrée dans la modernité des paysans résultait de la diffusion de techniques agricoles modernes par les sociétés d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation. La jachère reculait au profit de l'assolement, la mécanisation arrivait avec l'apparition de la charrue métallique et de la herse en 1850, du labourage motorisé après 1870, du semoir mécanique et de la moissonneuse batteuse après 1880. Le tracteur n'arrivera qu'après la première guerre mondiale. La modernisation de l'agriculture allait se poursuivre à un rythme soutenu avec la mise en place par l'État d'un véritable enseignement agricole en créant des écoles d'agriculture ou d'enseignement agricole postscolaire, des fermes expérimentales, Varages en 1829, Entrecasteaux en 1849, Saint-Cyr en 1853, Hyères en 1897. Le Crédit agricole apparaissait en 1884, année où l'État qui avait déjà favorisé la constitution de syndicats professionnels instituait l'assurance professionnelle et où la loi Méline encourageait les remembrements. En 1903 le service de l'amélioration rurale devenait Génie rural. À la fin du XIX^{e} siècle, les notions d'autarcie et de sécurité familiale qui durant des siècles avaient dominé le monde rural varois s'estompaient. Les paysans ne vivaient plus une condition mais un état.

L'âge d'or de l'agriculture varoise au XX^{e} siècle

En 1900, le Var comptait 326 000 habitants. Sa population agricole était estimée à 140 000 personnes. Le département restait un département rural en dépit du maintien d'un tissu artisanal et industriel très vivace, du développement de l'arsenal de Toulon et des chantiers navals de la Seyne. Les terres labourables couvraient une superficie de 153 000 hectares, les prés et vergers 6 000 hectares, les pâturages et pacages 20 000 hectares. La vigne qui prospérait sur 39 000 hectares était la culture phare du département en dépit de l'arrivée de maladies cryptogamiques et surtout de la crise phylloxérique heureusement surmontée en 1890. En 1906, la première coopérative viticole voyait le jour à Camps. En 1914, on en dénombrait 34. La sériciculture connaissait son âge d'or. 8 000 paysans s'y adonnaient, et en 1901 la production varoise s'élevait à près de 423 000 kilogrammes de cocons. Les oliviers couvraient encore quelque 50 000 hectares. Les cultures spéculatives connaissaient une croissance exponentielle. La plaine d'Hyères, les vallées de Sauvebonne et du Gapeau se signalaient par leurs vergers. Les cerisiers faisaient l'objet de tous les soins et leurs fruits étaient expédiés à Paris, Londres et Moscou. Hyères, Ollioules s'affirmaient comme les places fortes de l'horticulture et expédiaient fleurs et graines dans toute l'Europe. Dans notre département, la floriculture trouvait ses origines à Toulon au jardin du Roy où sous le règne de Louis XIV étaient cultivés et multipliés bulbes de tulipes et griffes de renoncules importés de Turquie, destinés au fleurissement des jardins du château de Versailles.

C'est à Alphonse Karr, romancier, dramaturge, redoutable pamphlétaire prince du boulevard que l'on doit les premières expéditions de fleurs. Ancien directeur du *Figaro*, ardent républicain, il avait vivement pris à parti en 1836 Louis-Napoléon Bonaparte lors de sa tentative de coup d'état dans sa revue satirique *Les Guêpes* puis soutenu la candidature de Cavaignac, battu aux élections présidentielles par Louis-Napoléon Bonaparte. En 1851, Alphonse Karr, qui n'avait pas été précisément l'ami du prince président et le sera encore moins avec l'Empereur, gagnait prudemment l'Italie et s'installait dans la région de Gênes. Le mal du pays aidant, il se rapprochait de la frontière française et rejoignait Nice qui relevait alors du royaume de Piémont-Sardaigne où se trouvaient de nombreux proscrits. À Nice, le redoutable pamphlétaire qui avait la passion des fleurs, connu comme un excellent botaniste, louait une propriété où il plantait 5 000 rosiers, cultivait jasmin, jonquilles et violettes. Il ouvrait un magasin de fleuriste à Nice et fut le premier à songer à expédier ses fleurs. Commandées par lettre ou télégramme les bouquets arrivaient à Paris en 38 heures, à Londres en 42 heures, à Berlin en 87 heures, à Moscou en 95 heures. Pour conserver toute leur fraîcheur, les fleurs étaient disposées dans des paniers confectionnés avec des roseaux fendus, dits toilettes, garnis de papier de soie et d'ouate. Une opération délicate confiée aux femmes. Négociant avisé Alphonse Karr fut le premier à publier le cours des fleurs dans sa revue satirique *Les Guêpes*. Réputé pour son humour caustique, il accompagnait ses bouquets d'une faveur portant des aphorismes dont certains sont venus jusqu'à nous.

Mais revenons aux fleurs cultivées par Alphonse Karr : œillets de la floraison hivernale, violettes, narcisses, tubéreuses, renoncules, lilas forcés, giroflées, anthémis, précieuses fleurs d'orchidées et surtout de camélias. Rouges ou blanches depuis la parution en 1848 de *La Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils, elles connaissaient les cours les plus élevés. Ce n'est véritablement qu'en 1881, dix ans après l'installation d'Alphonse Karr à Saint-Raphaël, que son idée fut reprise et la floriculture et le négoce des fleurs prenaient une dimension jamais connue auparavant. Au cours de la seule saison hivernale 1913-1914 ce sont quelque 1 900 colis de fleurs pesant près de 10 000 tonnes pour une valeur de 29 millions de francs-or qui étaient expédiés sur Paris et les grandes capitales européennes. Le Var fut aussi un producteur de plantes à parfums et de plantes aromatiques à partir des années 1860, date à partir de laquelle l'industrie de la parfumerie connaissait son véritable essor à Grasse. C'est ainsi qu'il fournissait des quantités notables de cassiers, de menthes, de tubéreuses, de jasmin, de narcisses, de violettes, de géranium, de sauge sclarée, de thym et de lavande cultivés sur les communes de

Fayence, de Callian, de Tanneron, de La Valette, de Hyères et d'Ollioules. Une production estimée à 400 000 francs-or en 1900. La mode était aux palmiers, les fameux Phoenix Canariensis. 50 hectares de la plaine d'Hyères leur étaient consacrés et des pépiniéristes avisés qui les multipliaient à l'envie les exportaient dans tous les pays d'Europe.

La main-d'oeuvre féminine, aussi minutieuse que mal rétribuée, fut un des facteurs du développement de l'horticulture, mais au prix de quelle fatigue ! Il fallait 4 000 fleurs pour obtenir un kilo de violettes et une bonne ouvrière en récoltait de 3 à 6 kilos par jour selon son habileté. En 1907, pour protester contre leurs conditions de travail et la médiocrité de leurs salaires les ouvrières se mettaient en grève. Pour la première fois dans notre département des femmes organisaient et soutenaient un mouvement revendicatif. Cela eut une énorme répercussion dans le monde agricole et Hyères connut un véritable état de siège. La culture des primeurs ne prenait véritablement son essor qu'en 1900 avec une incidence paysagère qui perdure encore dans notre département, le double système de protection de haies de conifères et de cannes de Provence, véritables écrans protecteurs des cultures menacées par la violence du vent. Légumes et fleurs produits sous abri, les fameuses bâches, lourdes structures de bois et de verre préfiguration de nos serres actuelles, si basses qu'il fallait y travailler plié en deux, apportaient de nouveaux revenus aux maraîchers. La Valette et Hyères se signalaient par leurs productions de fraises et de violettes expédiées dans toutes les grandes capitales européennes. Toulon, La Seyne demeuraient de grandes communes agricoles. La Crau, Sanary, les villes et villages de la basse vallée de l'Argens produisaient une quantité considérable de légumes et de primeurs voués la plupart du temps à l'expédition. Le maraîchage connaissait son âge d'or dans la vallée du Gapeau et la plaine de l'Argens. En 1932, le Var expédiait par rail 20 728 tonnes de primeurs et de légumes.

Toutes ces expéditions avaient été favorisées par l'arrivée du train. Le fameux train des fleurs qui partait de Menton en fin d'après-midi et observait une halte dans toutes les gares littorales jusqu'à La Ciotat où il était chargé de fruits, de légumes et de fleurs à destination de Paris et des grandes capitales européennes. La première guerre mondiale allait priver de ses bras les plus vigoureux l'agriculture varoise qui devait faire face à une pénurie de main-d'oeuvre, au manque d'engrais et de produits antifongiques pour le traitement de la vigne, au bouleversement des marchés. Elle devait se redéployer du fait des circonstances, l'horticulture s'effaçait devant le retour aux cultures vivrières de première nécessité. Hortense Marie Héliard sous le nom de plume de Marc Hélys, femme voyageuse, journaliste rendue célèbre par son ouvrage *Le Secret des désenchantées*, ne voulant pas rester à l'écart du conflit publia un ouvrage *Les Provinces françaises pendant la guerre*. Dans un de ses chapitres consacré à la Côte-d'Azur, l'auteur constatait que du fait de la guerre le commerce des fleurs avait subi des pertes énormes et que même l'horticulture était menacée. L'auteur s'intéressait à l'emprise de l'Allemagne qui avait pesé sur le marché des fleurs produites en France. Avant d'arriver en Russie les fleurs transitaient par Berlin où elles étaient triées par des commissionnaires allemands. Les fleurs ayant souffert du voyage ou considérées comme de second choix étaient vendues en Allemagne, les plus belles étaient dirigées vers la Russie ou d'autres commissionnaires allemands en prenaient livraison et après un nouveau triage les dirigeaient vers Moscou et Saint-Pétersbourg où elles atteignaient des prix très élevés, et voilà comment nos fleurs de France naturalisées allemandes rapportaient à nos ennemis des bénéfices considérables, s'indignait Marc Hélys. Alors que les horticulteurs français fournissaient pour 408 000 roubles de fleurs, l'Allemagne portait son chiffre d'affaires à plusieurs millions de roubles. Une situation dénoncée par les horticulteurs français qui, la paix revenue, entendaient mettre un terme à ces pratiques. Des pratiques qui ne sont pas sans rappeler le système de vente de roses mis actuellement en place par les Hollandais. Un sujet brûlant sur lequel nous reviendrons quand nous évoquerons le marché aux fleurs d'Hyères.

Les guerres mondiales, un tournant pour l'agriculture varoise

Les paysans varois payèrent un lourd tribut à la première guerre mondiale. Ils furent la catégorie professionnelle du département la plus touchée avec 2 469 morts et des centaines de blessés trop atteints pour reprendre le chemin des champs. La population agricole varoise étant proportionnellement plus réduite et plus âgée que la population agricole française, il en résulta un déséquilibre démographique qui pesa lourdement sur l'agriculture de notre département. En 1929, les effets de la crise se faisaient ressentir sur l'horticulture varoise. La production de bulbes où elle excellait sera durement touchée du fait de la fermeture du marché américain. Le Var, qui exportait 30 millions de bulbes en 1914, n'en exportait plus que 3 millions dans les années 1930. La culture de l'olivier accusait un net recul du fait de la concurrence italienne, espagnole. La sériciculture amorçait son déclin. L'élevage résistait tant bien que mal bien dans le nord du département où en 1932 on recensait encore 200 troupeaux qui rassemblaient quelques 75 000 ovins, contre 195 000 en 1900. En dépit de la crise l'agriculture varoise n'en poursuit pas moins sa modernisation avec une mécanisation accrue et le recours aux engrais de synthèse : 220 tonnes en 1913, 3 800 tonnes en 1924. La régression de la surface agricole utilisée se dessinait dès 1925. Entre 1929 et 1940 la superficie des terres labourables s'effondrait avec une perte de 63 630

hectares. La forêt gagnait du terrain sur les espaces abandonnés. La vigne connaissait une nouvelle expansion et les cultures céréalières régressaient. En dépit des gels redoutables de 1929 et de 1936 qui l'affectèrent durement, l'horticulture demeurait florissante. Les cultures florales s'étiraient de Saint-Cyr au Lavandou. En 1938, Ollioules expédiait 14 000 kilos d'immortelles jaunes. Six-Fours, Sanary, Bandol, Carqueiranne, Toulon, Hyères, Ollioules cultivaient et expédiaient des millions de fleurs coupées mais exportaient aussi des millions de bulbes de jacinthe, de narcisse, de freesia, de tulipe et de glaïeul. Les cultures fruitières prospéraient dans les vallées du Gapeau et du Réal Martin. En 1932, du mois d'avril au mois de mai Solliès-Pont expédiait chaque jour de 40 000 à 50 000 kilos de cerises, ses raisins chasselas rivalisaient avec ceux d'Italie et d'Espagne pour leur qualité et leur précocité. Fréjus se signalait par sa production de pêches.

La seconde guerre mondiale allait peser lourdement sur l'agriculture varoise. Privée d'une partie de ses bras du fait du nombre élevé de prisonniers elle devait faire face au manque d'engrais de synthèse, de semences, de produits phytosanitaires. Une fois encore le Var connaissait le redéploiement de son agriculture, les cultures vivrières prenant le pas sur l'horticulture.

Les temps nouveaux



Le conflit figeait la situation de l'agriculture varoise qui allait connaître dans les années à venir une nouvelle évolution avec la régression des cultures vivrières et maraîchères et surtout un recul démographique sans précédent de sa population agricole. En 2017, on dénombre dans notre département 5 420 chefs d'exploitations. La superficie des terres agricoles utilisées couvre 73 284 hectares, soit près de 17 % de la surface du Var. 110 exploitations couvrent plus de 100 hectares, 59 % des chefs d'exploitation sont des viticulteurs, 21 % des horticulteurs. 24 000 emplois sont liés directement à l'agriculture varoise dont le chiffre d'affaires s'élève à 421, 5 millions d'euros. Des chiffres à rapprocher des statistiques établies en 1900 qui estimaient la population agricole à 140 000 personnes et la surface agricole utile à plus de 200 000 hectares. Entre 2000 et 2010, 2160 exploitations agricoles ont disparu dans le Var, baisse jugée la plus forte de notre région. Toujours entre 2000 et 2010, le Var perdait le cinquième de sa surface agricole, un des pourcentages les plus élevés enregistrés en France. Son potentiel de productivité n'en était que peu altéré puisque sa diminution était estimée à 7 %. La vigne occupe 44 % de la superficie agricole du département et s'étend sur plus de 30 000 hectares, les fleurs et les plantes ornementales sur 870 hectares. La spécialisation de l'agriculture varoise s'oriente vers deux filières d'excellence : la viticulture et l'horticulture.

La viticulture varoise

Phare de l'agriculture varoise, la viticulture s'affirme comme la première ressource agricole du département. Du fait de la recherche de la qualité, le vignoble varois a perdu entre 1959 et 1980 le tiers de sa surface à cause de l'abandon des terres les moins bien exposées. Ce fut une décision courageuse des vignerons varois, accompagnée par la recherche des cépages les mieux adaptés, le palissage des vignes ou la taille en cordon, la pratique des techniques de conduite du vignoble ou de vinification les plus élaborées. Une démarche qui a mobilisé d'importants capitaux et s'est accompagnée d'un mouvement de regroupement-fusion des coopératives, la part des vignerons indépendants demeurant relativement stable. Une démarche toujours d'actualité dans les 450 domaines et les quatre coopératives du département. Des efforts couronnés de succès puisque aujourd'hui 80 % du vignoble varois est classé en Appellation d'origine contrôlée, alors qu'en 1970, ce label ne s'appliquait qu'au tiers de sa surface viticole. En 2017, le Var est le sixième producteur de vin de France et s'affirme comme le premier producteur mondial de vin rosé. La viticulture d'appellation y occupe 22 600 hectares sur le littoral et dans le centre-Var sous quatre appellations d'origine protégée : « Bandol », appellation la plus ancienne puisque remontant à 1941, « Coteaux-varois-en-Provence », « Coteaux-d'Aix-en-Provence », « Côtes-de-Provence ». Les exploitations viticoles varoises emploient environ 4 600 personnes à temps plein, un chiffre accusant une croissance régulière en dépit de l'essor de la mécanisation. L'appellation « Bandol » doit sa notoriété à la qualité de son terroir et aux cépages qui y sont cultivés, notamment le Mourvèdre associé au Cinsault et au Grenache. Les vins rosés représentent 85 % de l'appellation, les rouges, grands vins de garde vieillis en fûts de chêne qui ont fait sa renommée 15 %. Les « Côtes-de-Provence » doivent leur réputation au vin rosé qui représentent 85 % de la production. Elle est établie à partir des cépages principaux que sont le

Grenache et le Cinsault, associés au Mourvèdre et au Tibouren. L'appellation « Côtes-de-Provence » s'étend de la Sainte-Victoire aux Alpes-Maritimes. Des indications géographiques protégées complémentaires au sein de l'appellation « Côtes-de-Provence » s'appliquent aux communes de Pourcieux et de Pourrières (2005), à La Londe (2008) et dernièrement à Pierrefeu (2013). L'appellation « Coteaux-varois-en-Provence » a été reconnue en 1993. Cette appellation couvre une vaste zone qui s'étend de Brignoles aux contreforts du massif de la Sainte-Baume. 85 % de sa production est en vin rosé. L'appellation « Coteaux-d'Aix-en-Provence » n'est présente que dans le nord-est de notre département. Le label européen IGP (indication géographique protégée) a remplacé l'appellation « vin de pays ». Il s'applique à des vins intéressants et excellents ne pouvant bénéficier d'une appellation d'origine. Dans le Var, il est complété par les appellations « Verdon », « Sainte-Baume », « Argens ». Les surfaces vouées au raisin de table qui couvraient 1 100 hectares en 1970 ont presque totalement disparu du fait de la concurrence de l'Espagne et de l'Italie. 40 ans après sa naissance, l'appellation « Côtes-de-Provence » ne cesse de grandir et en 1976 affichait un chiffre d'affaires équivalent à 1,2 milliard d'euros. En 2017, le Var s'affirme une nouvelle fois comme le premier producteur de vin rosé du monde, les exportations accusant un bond de 2,3 % par rapport à l'année précédente.

La recherche de la qualité est une constante chez les vignerons varois et nous en prendrons pour preuve le Centre de recherche et d'expérimentation pour les vins rosés de Vidauban. Ce centre unique au monde est porté par la chambre d'agriculture, le Comité interprofessionnel des vins de Provence, l'Institut de la vigne et du vin, des négociants, le Département, la Région. En voie d'extension, il associe ingénieurs et chercheurs qui travaillent sur la vinification du rosé, ses arômes, ses couleurs, sa conservation, l'amélioration des cépages et leur résistance aux maladies, la conduite du vignoble, la démarche bio. Le réchauffement climatique est actuellement un sujet de préoccupation pour les vignerons varois qui doivent prendre en considération ses effets sur la vigne avec une photosynthèse accrue, une maturation plus rapide des raisins et une teneur en alcool plus élevée du vin. La date des vendanges est très souvent reconnue comme un véritable indicateur climatique. Emmanuel Le Roy Ladurie, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, auteur d'une monumentale *Histoire humaine et comparée du climat*, souligne que le réchauffement climatique est né en France à partir de 1893 et surtout de 1911. À l'en croire, s'il n'a pas eu d'effet agricole visible notoire, Le Roy Ladurie constate néanmoins que la production de vin s'était accrue dès 1904. Il retient comme causes structurelles de cette surproduction les falsificateurs sans scrupules, une surproduction naturelle, l'importation de vins algériens mais note comme cause conjoncturelle l'ensoleillement hyperactif associé à une pluviométrie raisonnable des années 1905 et 1906. Le réchauffement climatique aurait donc eu une part dans la fronde viticole qui embrasa le Midi viticole en 1907. S'il pense que le réchauffement climatique est sans doute lié aux gaz à effet de serre, Le Roy Ladurie estime toutefois que peut toujours intervenir un plafonnement momentané des températures dans le moyen terme, ou même une fluctuation thermique négative de quelques années, voire décennale ou davantage. L'Institut national de la recherche agronomique étudie les effets du réchauffement climatique sur la vigne, en envisageant des parades comme les vendanges précoces, la sélection des cépages, l'emploi de levures capables de limiter la transformation du sucre en alcool, la désalcoolisation des vins. Mobilisés, les agriculteurs varois restent très attentifs au changement climatique actuel et aux premières perturbations constatées des cycles des êtres vivants et des écosystèmes.

Premier département horticole de France

Avec un chiffre d'affaires de 231 millions d'euros l'horticulture est la deuxième filière d'excellence de l'agriculture varoise. Elle compte 590 exploitations, exploite 750 hectares dont 300 sous serres (alors que l'on en comptait seulement 10 en 1962) où sont cultivées 140 variétés de fleurs. L'horticulture représente 42 % de la richesse agricole du département et fait du Var le premier département horticole de France. Une exploitation horticole française sur dix se trouve dans notre département qui concentre 50 % des exploitations horticoles, 68 % des surfaces horticoles et 57 % des serres horticoles de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur. Le Var est le premier département français producteur de fleurs coupées. Dans ce contexte fleuri la part du lion revient à la commune d'Hyères, première commune agricole de France eu égard au nombre de ses exploitants. Connue comme le plus grand centre horticole de notre pays, elle se signale aussi pour la qualité de ses primeurs, de ses vins, et son agriculture induit 4 000 emplois directs ou indirects. Chaque année, 150 millions de tiges de fleurs sont vendues au marché aux fleurs d'Hyères, premier marché de gros en fleurs de France, quatrième marché aux fleurs européen. Fondé le 31 décembre 1985, il affichait en 2013 un chiffre d'affaires de l'ordre de 34 millions d'euros. Les roses représentent 20 % de ce chiffre d'affaires, les pivoines production en plein développement 15 %, les tulipes 6 à 7 %, les anémones et les renoncules clonées 15 %, vient ensuite l'aimable cohorte des arums, des aestromerias, des gerberas surtout sous leur forme miniature, les amarantes. Depuis 1990, l'œillet ne fait plus recette car passé de mode. La production de roses connaît quelque difficulté du fait de la rude concurrence apportée par les Pays-Bas. En 1975, les Pays-Bas se sont organisés en véritable plateforme de distribution internationale par laquelle transitent les deux-tiers de la production horticole

mondiale et contrôlent 80 % du marché des roses. Du fait de la libéralisation des marchés, près de 95 % des fleurs importées par les Pays-Bas et redistribuées sur les marchés européens ne sont pas soumises aux droits de douane. Facteur aggravant pour l'horticulture française, les fleurs et plus particulièrement les roses sont produites au Kenya, en Éthiopie, en Équateur, en Colombie et dans une moindre mesure en Israël et au Maroc, pays qui bénéficient de conditions climatiques exceptionnelles, ne connaissent aucune des contraintes environnementales ou phytosanitaires imposées en France et bénéficient du faible coût d'une main-d'oeuvre sous payée (un dollar par jour). Il s'agit d'un système bien rodé qui permet de mettre sur le marché français des roses 20 % moins chères. Cette situation est dénoncée par les horticulteurs français qui la considèrent comme déloyale. La tulipe cultivée à Carqueiranne qui a acquis dans ce domaine une réputation internationale connaît, elle aussi, des difficultés du fait du retrait des importateurs américains qui comptaient parmi ses principaux clients. Ils ont été écartés du marché par le cours trop élevé de l'euro.

Depuis une dizaine d'années les horticulteurs varois excellent dans la production de pivoines et occupent aujourd'hui en Europe la première place. Ce résultat est dû aux conditions climatiques favorables de la région hyéroise et à un exceptionnel savoir-faire. Ceci leur permet d'être les premiers - en avril-mai - à pouvoir mettre sur le marché européen des pivoines bien avant la région d'Ile-de-France et les Pays-Bas. 15 % des fleurs vendues au marché d'Hyères sont vouées à l'exportation, notamment vers la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas, les États-Unis d'Amérique et le Canada où quelques niches précises concernent plus particulièrement les pivoines, les renoncules, les anémones et les tulipes. La plus grande partie des fleurs est destinée aux marchés des axes Hyères-Paris, Hyères-Toulouse-Bordeaux et le nord-est de la France pour d'évidentes raisons logistiques. Le succès du marché aux fleurs d'Hyères est lié à un ensemble de paramètres, formation agricole supérieure des exploitants, recherche permanente de nouvelles techniques propres à engendrer de nouvelles économies, de nouvelles performances. La recherche appliquée est un des fondements des performances de l'horticulture varoise. Elle est essentiellement liée au Syndicat centre régional application démonstration horticole, le SCRADH. Il s'agit d'une station expérimentale créée en 1984 par dix-sept organisations agricoles ou para-agricoles avec le soutien des collectivités locales et des organismes professionnels. Proche des structures de commercialisation, du lycée agricole d'Hyères et de l'antenne horticole de la Chambre d'agriculture, il assume un rôle majeur. Ses recherches s'appliquent à la filière fleurs et feuillages coupés, aux pépinières ornementales. Le SCRADH répond aux besoins d'innovation des exploitations et vise à développer et à promouvoir une horticulture de qualité, innovante, compétitive. Ses thèmes de recherche portent pour l'essentiel sur l'élargissement de la gamme de fleurs coupées, la désinfection des sols et des substrats, la protection phytosanitaire chimique et biologique, les techniques culturales, le chauffage, le refroidissement, la déshumidification des serres, l'éclairage artificiel, le photopériodisme, la culture hors sol, la fertilisation, l'étalement des périodes de commercialisation. Un autre atout pour les fleurs commercialisées par le marché aux fleurs d'Hyères est constitué par le bénéfice d'une marque commerciale connue dans l'Europe entière : Hortisud. Le marché aux fleurs n'a pas échappé au phénomène de mode connu actuellement, les acheteurs étant plus attachés à une marque qu'à un site de production.

La production horticole varoise résulte de la maîtrise de différents paramètres : climat, eau d'irrigation de bonne qualité fournie par le canal de Provence, proximité des marchés, structures de formation et de commercialisation d'excellence, de traditions. Le Var compte actuellement quatre bassins de production horticole. Le plus important est situé à l'est de Toulon. Il couvre environ 450 hectares, surface réduite de 15 % en 10 ans du fait de la forte pression foncière sur les communes d'Hyères, La Londe-les-Maures, Carqueiranne, La Crau, Le Pradet, La Farlède. Le bassin de la basse vallée de l'Argens, surtout voué aux plantes en pots, se signale par ses pépinières. Sur les communes de Roquebrune-sur-Argens et de Fréjus et ses environs, il a vu sa superficie augmenter de 4 % en dix ans. Le massif du Tanneron voit sa superficie horticole se réduire au fil des ans et limite ses ambitions aux cultures emblématiques comme le mimosa qui a établi sa réputation. Le bassin ouest du département, ancien bassin historique horticole, est sur le déclin. Les communes d'Ollioules, de La Cadière, de La Seyne, de Bandol, d'Évenos, de Sanary ont perdu plus de la moitié de leurs surfaces horticoles. Une urbanisation galopante, le violent orage de grêle de 1994 qui a détruit des milliers de mètres carrés de serres, la fermeture du marché aux fleurs d'Ollioules ont eu raison de ce bastion horticole jadis connu dans l'Europe entière.

200 000 orchidées



Les orchidées ont toujours fasciné notre imaginaire. Il en existe 600 genres et 2000 espèces connues, mais on en découvre tous les jours. Ce sont des fleurs à la merveilleuse fantaisie, au singulier fonctionnement, entourées de mystère. Des fleurs auxquelles Marcel Proust voua une véritable passion en célébrant les Cattleya dans *Un Amour de Swan*. Mais sait-on que le plus grand producteur français d'orchidées est installé dans notre département depuis 1984 ? Il s'agit des établissements Vacherot. Fondés en 1880, leur aventure a débuté à Boissy-Saint-Léger, aux portes de Paris dans le Val-de-Marne. En s'installant à Roquebrune-sur-Argens dans les années 1980, leur décision reposait sur quatre critères : facteur climatique et exceptionnelle luminosité de notre ciel, proximité d'un aéroport et de grands axes routiers. Les établissements Vacherot produisaient chaque année jusqu'à l'horizon 2000 de 200 000 à 300 000 orchidées destinées au marché français mais aussi à l'exportation dans le monde entier : Pays-Bas, Allemagne, Australie, Israël, continent africain. Toutes les opérations de reproduction des orchidées, semis, clonage, fécondation artificielle, des opérations délicates se font en laboratoire. La culture des orchidées exige une longue patience. Il faut quatre ans de culture en serre avant d'obtenir des fleurs pour les *Cattleya*, trois ans pour les *Phalaenopsis* à partir du semis, dix ans pour créer une nouvelle variété. Les établissements Vacherot comme la plupart des agriculteurs et des horticulteurs de la basse vallée de l'Argens ont été victimes de trois inondations en 2010, 2011 et 2014. En 2010, deux mètres d'eau sous les 2 400 mètres carrés de serres et un violent courant ont ravagé l'exploitation et entraîné la perte de 80 % de la production et d'un patrimoine génétique construit au fil des ans. Aujourd'hui, les établissements Vacherot sont l'illustration des difficultés répétées connues par les agriculteurs des basses vallées de l'Argens, du Gapeau et de bien d'autres secteurs comme celui de La Londe qui ont subi des inondations désastreuses et vivent toujours sous la menace de nouveaux sinistres. À bout de patience, horticulteurs, maraîchers et vignerons attendent que la loi de modernisation de l'action publique votée en janvier 2004 qui officialise la gestion publique des rivières prenne effet au plus tôt et que des travaux d'envergure soient entrepris pour les mettre à l'abri de nouvelles inondations. Un premier pas a été franchi avec la constitution du syndicat mixte de l'Argens qui a pour compétence l'entretien, l'aménagement des cours d'eau et la prévention des inondations dans le bassin de l'Argens, mais plus de 9 000 kilomètres de cours d'eau sillonnent le Var. La production des établissements Vacherot est réduite aujourd'hui à 50 000 orchidées par an mais ils ne baissent pas les bras pour autant, en privilégiant la production des plantes fleuries, de jeunes plants fournis aux professionnels et la vente aux particuliers. Ils doivent aussi lutter contre la concurrence des Pays-Bas qui ont organisé et automatisé leurs sites de production, vendent souvent à perte leurs orchidées pour conserver la maîtrise du marché et apportent à leurs horticulteurs une aide de l'État sans faille. D'autres producteurs d'orchidées installés à Hyères ont maintenant acquis une réputation internationale. Les établissements Olsthoom, spécialisés dans la production d'orchidées *Cymbidium* ont obtenu le label « fleur de France » pour la fleur coupée. Les établissements Okiland Biotechnology, crées en 2009 à Taïwan, poursuivent leur développement en synergie avec les producteurs d'orchidées de l'ancienne Formose.

Mignonne allons voir si la rose

La saga des établissements Meilland - le terme n'est pas trop fort - débute dans la région lyonnaise en 1875 avec la découverte de Perle d'or, une rose toujours présente dans nos parcs et jardins. En 1948, Antoine Meilland s'installe à Antibes puis, à la suite du terrible gel de 1956, cherche à s'implanter sur un site échappant aux contraintes climatiques trop sévères. Sa démarche le conduit sur l'ensemble du littoral méditerranéen et atlantique et son choix se porte sur Le Cannet-des-Maures où, en 1956, la température était restée la plus élevée et l'épisode neigeux le moins durable. Il y acquiert le domaine Saint-André étendu sur 144 hectares dont 80 hectares de forêts protégés. Entre 1968 et 1976, 32 000 mètres carrés de serres y sont installés.

Sur les dix-neuf obtenteurs de nouvelles roses établis en France, les établissements Meilland occupent une des toutes premières places, si ce n'est la première. Il se vend chaque année plus de 200 000 rosiers et 4 milliards de roses sous forme de fleur coupée dans 45 pays répartis sur les cinq continents. Une rose sur trois est une rose Meilland ! L'art de l'obtenteur est de croiser les ascendants des rosiers en observant leurs

caractères dominants pour obtenir une rose nouvelle. De cette fécondation artificielle naîtront des centaines de graines. Une fois semées, elles donneront naissance à des plantules puis à des rosiers. À son stade premier, la sélection conduira l'hybrideur à ne conserver que 6000 individus sur les 100 000 semis germés. Sur ces 6000 individus, la sélection définitive n'en retiendra que 600. Les nouveaux rosiers seront observés durant cinq ans, voire six ou sept ans. Les plantules seront repiquées dans une belle terre de jardin où un substrat alimenté par une solution nutritive sous serre les nourrira et, une fois vigoureux, ils seront rendus à l'air libre. Les nouveaux rosiers confiés aux agents Meilland seront testés sous toutes les latitudes, tous les climats afin de mesurer leur résistance aux vents, aux aléas climatiques, aux insectes ravageurs, aux bactéries, aux maladies cryptogamiques, à leur facilité de reproduction, avant que leurs droits de multiplication ne soient vendus aux producteurs. Les roses présélectionnées subiront un nouvel examen qui portera sur leur tenue, la longueur de leur tige, la beauté de leur bouton, la vitesse d'ouverture de la fleur. Au total il faudra une bonne dizaine d'années pour obtenir une nouvelle rose. La mise en exploitation des dernières obtentions sera enfin décidée après un ultime examen des agents Meilland venus du monde entier. Réunis au Cannet-des-Maures, ils y exprimeront leurs exigences, les tendances du marché de leurs pays, leur appréciation sur les roses qui leur seront présentées. Aujourd'hui, Meilland oriente ses recherches pour offrir des lignées de rosiers adaptées aux jardins particuliers et au marché de la rose pour bouquet dont la légendaire Baccarat d'un rouge intense fut la première rose sélectionnée pour l'usage spécifique d'être coupée et mise en vase. Actuellement, sur 45 000 roses dénombrées dans le monde, seules 10 % sont des variétés protégées. La durée de protection s'étend sur des périodes de 15, 20 ou 25 ans. En France, les certificats de protection sont accordés pour une durée de vingt ans, en Europe de vingt-cinq ans sans possibilité de prolongation. Toute nouvelle rose doit être déclarée et faire l'objet d'un brevet qui est en fait un titre de propriété pour son obtenteur juridiquement reconnu. Ce titre de propriété permettra à l'obtenteur de percevoir un pourcentage substantiel du produit de la vente de ses nouvelles variétés, ce qui lui permettra de se consacrer uniquement à la recherche. Ce processus juridique est à porter au crédit des établissements Meilland qui durent lutter âprement durant des années pour faire reconnaître la légitimité de leur action dont bénéficient aujourd'hui l'ensemble des obtenteurs de créations horticoles.

Actuellement, les établissements Meilland luttent pour que la durée de protection d'une nouvelle rose soit prolongée avant de tomber dans le domaine public et pour que les contrefaçons et la contrebande soient réprimées. Aujourd'hui les archives des établissements Meilland constituent un véritable trésor. Dans leurs jardins et leurs serres ils disposent d'un véritable capital génétique précieusement conservé qui leur permettra de nouvelles obtentions.

D'autres titres de noblesse

L'agriculture varoise a bien d'autres titres de noblesse et en tout premier lieu l'apiculture et la trufficulture. Le département compte parmi les tous premiers départements apicoles français avec 185 apiculteurs professionnels exploitant 33 000 ruches pour une production de miel de l'ordre de 800 tonnes, des miels qui se déclinent en plusieurs variétés, miel de lavande, miel de châtaignier, miel d'acacia et tant d'autres encore qui, l'hiver venu, font revivre les mille parfums de la garrigue et du maquis surchauffé, des miels d'une qualité exceptionnelle qui bénéficient d'une indication géographique protégée « Miel de Provence ».

Alors que la France produit la moitié des truffes récoltées dans le monde, le Var s'affiche comme le troisième producteur de truffes de notre pays et Aups comme un des premiers marchés aux truffes de France.

Les châtaigniers couvrent dans le massif des Maures près de 2 000 hectares. Sérieusement menacés ils sont l'objet des soins attentifs d'une association qui lutte pour leur pérennité. Leur production bénéficie de marques collectives qui garantissent l'origine des châtaignes et la qualité des produits à base de châtaignes. Les traditionnelles fêtes de la châtaigne organisées à Collobrières, à Pignans, aux Mayons et à La Garde-Freinet sont à l'origine d'un courant économique qui est loin d'être négligeable. Il y a cinquante ans la production de châtaignes était de plus de 5 000 tonnes. Elle n'est plus aujourd'hui que de 250 tonnes. Les châtaigniers souffrent de la sécheresse et du changement climatique qui favorise les attaques de parasites comme le cynips dont l'extension est aujourd'hui maîtrisée grâce aux recherches de la station antiboise de l'INRA qui a découvert son prédateur naturel. Arbres mythiques du massif des Maures les châtaigniers accusent un grand âge, de 250 à 400 ans et seules de nouvelles plantations et le recours à l'irrigation redonneront à la châtaigneraie varoise un nouveau poids économique et restaureront sa valeur paysagère. Le syndicat des producteurs de châtaigne est engagé dans une action méritoire pour donner une nouvelle jeunesse à la châtaigneraie en incitant les producteurs à la pratique de techniques arboricoles nouvelles. À ce jour, ce sont 10 000 châtaigniers qui ont été élagués et des milliers d'autres greffés.

La figue, fruit emblématique entre tous a retrouvé tout son lustre. La récolte des figues de Solliès-Pont qui bénéficient d'une appellation d'origine protégée, représente 1087 tonnes en 2016 soit 75 % de la production nationale. Cette production qui pourrait annoncer le développement d'un futur pôle arboricole est à porter au crédit de plus d'une centaine de producteurs établis sur plusieurs communes. Ils appartiennent à une coopérative connue pour son dynamisme. En 2016, dotée de nouvelles installations frigorifiques, elle s'est lancée dans la procédure d'extension de l'appellation d'origine protégée aux figues de transformation, c'est-à-dire de fruits jugés imparfaits, soit 25 % de la récolte. Ces figues sont destinées à la fabrication de confitures, de chutney, de sorbets et de liqueurs. La procédure en cours devrait arriver à terme en 2018 après examens et décisions par le conseil national de l'INAO (Institut national de l'origine et de la qualité) et des instances européennes.

L'élevage, s'il n'a plus l'importance de jadis et bien que de faible importance en nombre de têtes de bétail, représente une forte valeur ajoutée avec ses fromages, ses produits laitiers, sa viande très recherchés. 589 éleveurs de caprins et de bovins maintiennent une activité pastorale séculaire et participent aussi à l'entretien des espaces.

Le maraîchage jadis florissant connaît un renouveau manifeste depuis 2000 et représente 13 % de la production régionale. Son succès est lié à la qualité de ses produits et à la nouvelle démarche des consommateurs de plus en plus favorables à l'agriculture de proximité et aux circuits courts. Sait-on par exemple que les aliments parcourent en moyenne de 2 000 à 3 000 kilomètres avant d'arriver dans l'assiette du consommateur ?

L'oléiculture, longtemps en déclin, connaît une renaissance qui se confirme. Le Var aujourd'hui premier département français pour la production d'huile d'olive – 20 % de la production nationale – bénéficie d'une appellation d'origine protégée et compte une vingtaine de moulins.

Un acteur incontournable

La chambre d'agriculture reste un acteur incontournable du développement de l'agriculture dans notre département. Elle représente le monde agricole, assure l'interface entre les agriculteurs et l'État, assume un rôle de conseil dans toutes les branches de l'agriculture varoise. Actuellement, elle se trouve confrontée à un ensemble de paramètres difficiles à maîtriser : effets pernicieux de la mondialisation, changement climatique, concurrences multiformes, cherté de terres agricoles devenant de plus en plus rares, expropriations pour cause d'utilité publique, obligations environnementales de plus en plus strictes. La menace des inondations de plus en plus fréquentes, liée au changement climatique et à l'imperméabilisation des sols, a conduit la chambre d'agriculture à travailler en liaison avec l'Assemblée départementale sur un plan de prévention portant sur le remembrement des terres et leur requalification en fonction des cultures et des risques. La ligne à grande vitesse (LGV), au tracé encore mal défini, n'est pas sans soulever inquiétudes et craintes à la chambre d'agriculture qui redoute un impact considérable sur le vignoble varois. Ses techniciens estimant qu'un kilomètre de ligne à grande vitesse équivaut à la perte de dix à douze hectares de vignes. Impulser une nouvelle dynamique agricole dans le département, installer de jeunes agriculteurs, favoriser la transmission des exploitations, organiser des formations agricoles, s'impliquer dans le domaine de la recherche et de l'innovation dans les domaines viticoles et horticoles sont autant d'actions à porter au crédit de la chambre d'agriculture.

La Chambre d'agriculture du Var et les six autres chambres d'agriculture de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur viennent de regrouper leurs offres de formation. Une démarche, symbole d'une véritable mutualisation des moyens, conduite dans le respect des échelons départementaux qui offrira 200 stages de formation aux exploitants de la région et à leurs salariés. En liaison avec le Conseil départemental, la chambre d'agriculture a lancé une marque « Terre du Var », garante des produits de qualité mis sur le marché. Elle favorise aussi les circuits courts de vente, s'implique dans de nombreuses manifestations dont le Salon de l'agriculture, le tourisme vert, l'œnotourisme. L'environnement est aussi au centre des préoccupations de la chambre d'agriculture qui insère son action dans les politiques environnementales nationales et européennes. Aujourd'hui, 407 exploitations produisent en bio. Cela représente une augmentation de 12 % par rapport à 2011. En 2013, sur une parcelle expérimentale de vignes les expérimentations conduites par la chambre d'agriculture ont permis de réduire de moitié l'emploi de produits phytosanitaires par rapport à une parcelle témoin traitée sur le mode traditionnel. C'est une expérimentation qu'elle souhaiterait voir transposée à l'ensemble du vignoble. Par ailleurs la chambre d'agriculture s'est engagée à améliorer la qualité de l'eau sur les bassins du Caramy, de l'Issole, du Gapeau et de l'Eygoutier. Fait à souligner en ce moment où le débat fait rage sur l'emploi des engrais de synthèse et des pesticides : 38 % de la surface agricole varoise n'avait reçu en 2016 ni engrais de synthèse, ni pesticides.

On ne saurait aussi passer sous silence la politique du Conseil général impliqué jusqu'en 2007 dans la dynamique agricole du département, la valorisation de ses produits. Considérant à juste titre que l'agriculture était un des moteurs de l'économie et de la notoriété du département, il intervenait dans les domaines les plus divers : protection des terres agricoles, rénovation de la châtaigneraie, regroupement des caves coopératives, structuration des filières ovines et caprines, réimplantation de l'agriculture en forêt, développement de la fleur coupée. La loi du 17 mai 2013 entraînait la disparition des conseils généraux qui prenaient l'appellation de conseils départementaux. En 2016, la loi NOTRe (Nouvelle organisation territoriale de la république), prévue pour réduire le mille- feuille administratif, les privait de la clause de compétence générale qui était dévolue à la Région, les conseils départementaux conservant en matière d'agriculture une seule compétence, le foncier agricole. Cette situation nouvelle est mal vécue par la Chambre d'agriculture du Var qui dès son application n'a cessé de dénoncer ses effets jugés pervers. La désorganisation de ses modes de financement ayant pour incidence de compromettre ses programmes de développement agricole. Soucieuses de maintenir des cultures de proximité, certaines communes et la Communauté d'agglomération de Toulon Provence Méditerranée favorisent l'installation de jeunes agriculteurs en réinvestissant des parcelles en friche.

En conclusion

L'avenir de l'agriculture varoise qui occupe encore 17 % de l'espace départemental passera par une meilleure maîtrise foncière, de nouvelles dispositions permettant une meilleure transmission des exploitations et l'installation de jeunes agriculteurs qui ne peuvent faire face à la cherté des terres. Il en coûte plus de 76 000 euros pour un hectare de vignes en appellation « Bandol », 18 490 euros pour un hectare dans les « Côtes-de-Provence », 44 130 euros dans la région des Maures et l'Estérel où certains prix dépassent les 100 000 euros à l'hectare. Il passera aussi par l'organisation des marchés, des circuits courts, le développement du tourisme vert. Il existe bien des moyens pour lutter contre la spéculation foncière, le maintien de l'agriculture et des grands espaces naturels mais encore faudrait-il que l'agriculture soit considérée par l'opinion publique comme un des éléments structurants de notre organisation territoriale. Tous les dix ans la France perd l'équivalent d'un département de terres agricoles. C'est une réalité encore trop mal perçue dans le Var qui connaît un solde migratoire constant et s'affiche comme le premier département touristique de France, ouvert à toutes les spéculations foncières. 20 % de la surface agricole utile du département a disparu depuis 2000. C'est un taux plus élevé qu'en France métropolitaine où il ne dépasse pas 3 %. Il s'agit d'une situation inquiétante puisque chaque année ce sont de 1 000 à 1 500 hectares de terres fertiles de notre département qui disparaissent transformées en zones urbanisés, ou engloutis sous le bitume et le béton des routes et des aménagements urbains.

Le malaise du monde paysan dans notre département est toutefois bien perceptible. À la rage difficilement contenue devant la diminution des surfaces agricoles du département, une des plus élevée de France, s'ajoute la difficulté de se projeter dans l'avenir, de dégager des revenus, le passage d'une économie fermée à une économie mondiale. La mondialisation, l'Europe, et ses normes de plus en plus strictes, une paperasserie engluant le quotidien, la cherté grandissante des terres restent le creuset chronique du mécontentement paysan. Sait-on par exemple que le Comité européen de normalisation qui affiche, il est vrai, la généreuse ambition d'offrir plus de sécurité aux consommateurs, a publié entre 1961 et 1971 1200 recommandations. « Paysans-pollueurs » est une accusation dont souffre le monde rural à qui l'on reproche de polluer les rivières, les eaux souterraines, d'exposer les populations à des substances cancérigènes. Une réalité parfois exagérée dont il est le premier à subir les effets pernicieux liés à l'utilisation de produits phytosanitaires et qui ne le cache plus. Les agriculteurs varois se sont engagés dans une démarche que nous avons déjà soulignée en prouvant qu'il était possible de concilier performances économiques et environnementales. Mais il est des constatations d'ordre plus général dans ce domaine la plupart du temps ignorées des consommateurs. Tous ou presque ont applaudi au Grenelle de l'environnement et à son plan Écophyto qui affichait l'objectif de réduire de moitié la consommation de pesticides, herbicides, fongicides, insecticides et de rechercher des méthodes alternatives. En cinq ans 350 millions d'euros ont été investis pour réaliser cet objectif. Mais la consommation des pesticides n'a cessé d'augmenter, de 9 % pour la seule année 2013. Les raisons de cette situation et de ces piètres résultats, ce sont les conditions climatiques qui ont développé la pression parasitaire et par voie de conséquence le recours aux produits phytosanitaires, les inondations qui ont ramené des prédateurs et des maladies que l'on croyait appartenir au passé. Nous avons tenté de mettre en lumière les richesses de l'agriculture varoise et ses potentialités, le dynamisme de ses agriculteurs, de ses vignerons, de ses horticulteurs résolument tournés vers l'avenir, agents actifs du changement, mais aussi leurs difficultés. Éloigné de toute démarche passéiste, de toute polémique, nous ne pouvons toutefois ignorer le désenchantement des paysans varois. Autrefois la terre valait ce que valaient les hommes. Ce n'est plus le cas aujourd'hui des paysans qui ont le plus grand mal à se faire entendre et surtout comprendre car ils ne représentent plus que 4 % de la population active

française. Des paysans désenchantés qui aujourd'hui retrouvent le vieux proverbe qui courait autrefois dans nos campagnes : « L'homme qui travaille ramasse la paille, celui qui ne fait rien ramasse le grain. »

Bibliographie

Académie du Var, *Var, Vigne et Vinification*. Imprimerie Hémisud, mai 2011.

FABRE, A. *Histoire séricicole du département du Var*. Draguignan : Imprimerie Olivier.

GAVOT, J. *Alphonse Karr, le jardinier de Nice, le solitaire de Saint-Raphaël*. Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan, Année 1961, tome VI, nouvelle série.

HAMELIN, É., RAZEMONT O. *La Tentation du bitume*. Éditions Rue de l'Échiquier, 2012.

JOANNE, A. *Géographie du Var*. Édition Hachette, 1905.

LE ROY LADURIE, E. *Abrégé d'histoire du climat du Moyen Âge à nos jours. Entretiens avec Anouchka Vasak*. Fayard, 2007.

LIVET, R. *Habitat et structures agraires en Basse-Provence*. Annales de la faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, Publication nouvelle, série N° 32, Éditions Ophrys, 1962.

MARRET, L. *Encyclopédie pratique du naturaliste, Les fleurs de la Côte-d'Azur*. Paul Lechevalier Editeur.

MASSAN, P. *Encyclopédie départementale des Bouches-du-Rhône, le mouvement économique, l'agriculture*. Bibliothèque du musée du Vieux-Toulon, 1928.

RINAUDO, Y. *Les vendanges de la République*. Presses universitaires, Lyon, 1982.

ROLET, A. *Les Plantes à parfum et plantes aromatiques*. Encyclopédie agricole, Baillière Edition, Paris, 1918.

Bulletins mensuels de la Société d'horticulture et d'acclimatation du Var et de Toulon. Fonds ancien de la bibliothèque municipale de Toulon.

Entretiens personnels avec les représentants de la chambre d'agriculture du Var, du Scradh, du Centre technique du vin rosé, du marché floral d'Hyères, des établissements Vacherot et Meilland.

Revue Insectes, N° 181, deuxième livraison 2016.

Notes de l'auteur enregistrées au cours de sa vie professionnelle.

Presse quotidienne régionale.

Statistiques du ministère de l'agriculture.

Statistiques départementales de l'agriculture du Var.

Statistiques de la chambre d'agriculture du Var.

DUMONT D'URVILLE, MARIN ET SAVANT TOULONNAIS D'ADOPTION

Philippe DEVERRE

Le 17 mai 2017



(DR)

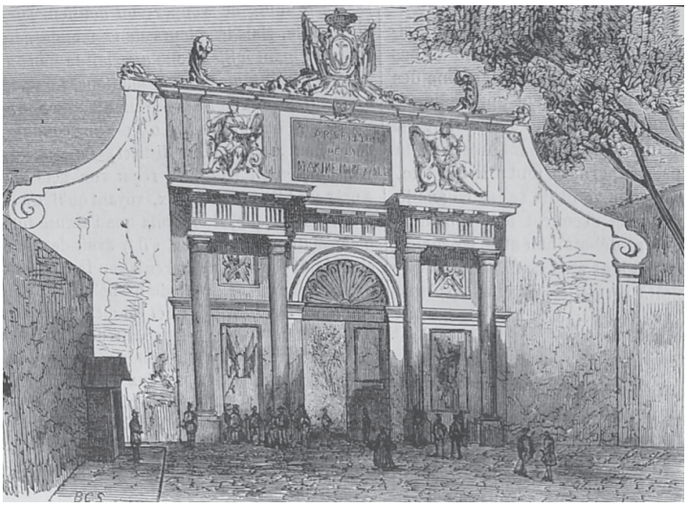
« Bâtie en demi-cercle devant un des plus beaux ports de la Méditerranée, la ville de Toulon est la sentinelle avancée de la France [...] Une montagne domine la ville et la protège contre les vents du nord [...] Les rues de Toulon sont étroites, les places irrégulières, mais décorées de fontaines qui combattent les chaleurs de l'été : la profusion des travaux hydrauliques est une des richesses de la ville [...] En général les maisons ont de l'élégance... »

Ainsi s'exprime Jules Sébastien César Dumont d'Urville dans les premières pages de son ouvrage intitulé *Voyage pittoresque autour du Monde*, paru en 1834. Pourquoi ce marin d'origine normande se permet-il de porter un jugement de valeur sur notre cité ? Comment est-il devenu plus toulonnais que beaucoup de natifs des pieds du Faron ? C'est ce que nous révélera la vie de ce grand marin et de ce grand savant dont le nom est gravé au fronton de notre principal lycée.

Une enfance normande, avant de devenir marin

Jules Sébastien César Dumont d'Urville est né le 23 mai 1790 à Condé-sur-Noireau en Normandie. Son père, Gabriel Jean François Dumont, seigneur d'Urville est bailli de la nouvelle haute justice de Condé. Le jeune Jules n'a que sept ans lorsque son père décède. Son éducation est alors confiée au frère de sa mère, l'abbé de Croisilles, chanoine à Caen. Le garçon et son oncle s'entendent très bien, et les leçons se succèdent sans qu'elles ne pèsent à l'élève. Dumont d'Urville écrit : « Le travail me semblait une chose si naturelle, si satisfaisante que je n'imaginais pas comment un enfant eût pu désirer s'y soustraire. Le peu que je vaux, j'en suis redevable à mon oncle, dont le savoir était aussi aimable que varié. » Il écrit par ailleurs : « Je suis à l'école des grandes âmes, des hautes vertus, du courage viril et de l'héroïsme [...] On finit par s'accoutumer à vivre au-dessus de soi-même [...] C'est là que j'ai puisé ces sentiments qui plus tard ont fécondé ma vie. » Dans ses mémoires, *Mes joies et mes peines*, il écrit aussi : « Nous parlions ensemble grec, latin, français, espagnol et italien, sans compter le breton qui me resta toujours très cher. » Son oncle lui fait également découvrir ce qui deviendra une de ses grandes passions : la botanique.

Dumont d'Urville poursuit ses études au lycée de Caen dont il est l'un des meilleurs élèves. Il lit beaucoup. Il est en particulier passionné par les livres d'aventure dont les ouvrages relatant les grandes découvertes telle celle de l'Amérique. La gloire de Christophe Colomb l'enivre et ne le laisse plus dormir. Pour assouvir cette passion, il se tourne vers l'École navale de Brest où il entre en 1807. Il a dix-sept ans. Il est nommé aspirant en novembre. D'une grande timidité, rebelle aux belles manières, aux plaisirs de la société, à la conversation, à la musique, il semble peu adapté à la vie qui était celle des officiers à bord des bateaux quand ils sont au port. Fidèle à l'instruction reçue de l'abbé de Croisilles, Dumont d'Urville ne parvient pas à apprécier la marine de guerre et préférerait aller à la découverte du monde : « [...] Mon esprit naturellement républicain ne pouvait concevoir la gloire réelle se rattachant à l'action d'exposer ses jours pour un différent de choses et de mots. » Il n'a aucun goût pour la stratégie maritime. Il est beaucoup plus attiré par l'étude de l'astronomie et de la navigation. Cet intérêt est encore accru par la personnalité de son premier commandant, ancien directeur de l'observatoire de Brest, qui l'initie aux sciences de la mer et lui transmet son enthousiasme pour les recherches qu'il effectue. À l'issue de l'école, il embarque sur la frégate l'*Amazone* au Havre, avec le grade d'aspirant titulaire. Au Havre comme à Brest, le port est bloqué par les frégates anglaises qui empêchent les navires français de prendre la mer. Il profite de son inaction pour étudier l'hébreu, l'anglais et l'allemand. Il travaille aussi la physique et les sciences naturelles.



Porte de l'arsenal de Toulon. (DR)

En 1810, son oncle, l'abbé de Croisilles, intervient auprès du ministre de la Marine : « Monseigneur, j'ai l'honneur d'exposer à Votre Excellence que mon neveu Dumont d'Urville, aspirant de Marine de seconde classe, est embarqué depuis environ quinze mois sur la frégate l'*Amazone* au Havre. Ce jeune homme, qui est entré au service de la Marine avec une inclinaison bien prononcée, et avec le désir d'être en activité de service, éprouve de l'ennui et du découragement de se voir dans l'inaction dans le port du Havre [...] Je prie très instamment Votre Excellence de vouloir bien donner ses ordres pour que Dumont d'Urville (Jules, Sébastien, César) soit débarqué de la frégate l'*Amazone*, pour être rembarqué sur un autre bâtiment où il puisse avoir l'espoir de naviguer et d'acquérir du service effectif. »

La découverte de Toulon

Cette intervention porte ses fruits puisque le 9 juin 1810, Dumont d'Urville débarque de l'*Amazone* pour être affecté à Toulon. Malheureusement, là comme au Havre, les Anglais bloquent les côtes. C'est à ce moment, dit-il, « Qu'il prit en extrême dégoût le service de la Marine, et qu'il contracta l'habitude de ses critiques âpres, dont il ne se gênait nullement. » Ne s'intégrant pas à la vie mondaine de ses camarades il sillonne l'arrière-pays toulonnais en herborisant. Par ailleurs il continue à travailler les langues étrangères pour lesquelles il a un vrai don. Il est à l'aise en anglais, allemand, italien, russe, chinois, hébreu et domine le grec et le latin. Plus tard, au cours de ses circumnavigations et grâce à sa mémoire prodigieuse, il deviendra capable de se faire comprendre dans un grand nombre de dialectes polynésiens et mélanésiens. Nommé enseigne de vaisseau en 1812, il est affecté à bord de la *Ville de Marseille*. Sa première sortie en mer vit embarquer comme passager le duc d'Orléans jusqu'à Palerme et en ramener sa famille. C'est à bord de ce vaisseau que Dumont d'Urville rencontre Jacquinot, jeune stagiaire, passionné et curieux de tout, embarqué pour deux mois. Les deux hommes sympathisent tout de suite, et Jacquinot réussit à entraîner Dumont d'Urville dans quelques sorties en ville.



Adèle Dumont d'Urville.

C'est ainsi qu'il fait connaissance d'Adèle-Dorothée Pépin, qu'il épouse en mai 1815. Adèle est la fille de Monsieur Pépin, horloger-opticien qui, du fait de ces deux spécialités, est très connu des officiers de marine. « Adèle, Dorothée Pépin, était d'un caractère doté d'une très grande originalité. Dumont d'Urville avait reconnu chez elle, une instruction rare à cette époque chez les jeunes filles des meilleures familles de Toulon ; elle aimait passionnément les récits de voyages lointains. L'étude de la géographie et des cartes lui était familière. Elle sut ainsi captiver le cœur et l'esprit du jeune marin. » Ce sera l'amour de sa vie. Il lui sera toujours fidèle, résistant à toutes les tentations, même au cours des escales dans les îles paradisiaques.

En 1817, l'arsenal de Toulon est en pleine effervescence. Freycinet s'apprête à partir sur l'*Uranie*, pour effectuer un tour du monde. C'est la première expédition de découvertes de cette envergure, qui est organisée depuis celle de Bougainville. Dumont d'Urville demande aussitôt à participer à ce voyage. Mais cela lui est refusé. Affecté à terre pendant deux ans, de 1817

à 1819, il continue une herborisation de la région toulonnaise qu'il voudrait exhaustive. En mars 1819, il écrit un recueil intitulé *Flore toulonnaise*. Il déclare : « Cet ouvrage est le fruit de 18 mois d'herborisation réitérée aux environs de Toulon et de quatre mois d'un travail opiniâtre. » La qualité de ses travaux lui vaudra d'être remarqué par l'académie du Var dont il deviendra membre le 18 février 1820 avec comme appréciation : « passionné de botanique, épris d'hellénisme et d'archéologie, marqué par l'amour des sciences ».

Vers la fin de 1818, une mission hydrographique dans la mer Noire et la partie orientale de la Méditerranée est en préparation. Dumont d'Urville, se porte volontaire pour embarquer sur la gabare la *Chevrette* qui doit exécuter cette mission. Là, à défaut d'un véritable voyage de découvertes, Dumont d'Urville pense pouvoir effectuer des observations d'histoire naturelle et d'archéologie. Le commandant de la *Chevrette* est un professionnel de l'hydrographie qui a déjà effectué trois missions en Méditerranée. Il enseigne à tous les officiers de son bâtiment la rigueur et la régularité qu'une telle science exige. Citons un jugement de l'époque : « D'Urville se fait remarquer par son exactitude, et sa ponctualité ; c'est à la rude école de cette mer courte, heurtée, battue de tempêtes brusques et fréquentes, sur des rivages peuplés de tribus barbares, qu'il contracta cette indifférence stoïque pour le voisinage des rochers et acquit cette sûreté de jugement et adopta ce fatalisme qui ne lui firent jamais craindre d'approcher les côtes les plus dangereuses quand il croyait devoir en fixer les contours. » C'est au cours de cette expédition qu'il se sent définitivement attiré par la marine d'exploration plus que par la marine purement militaire.

C'est également au cours de cette mission que Dumont d'Urville acquiert une renommée nationale. En rade de Milo, le 8 avril 1820, un élève de marine, nommé Olivier Voutier, entreprend à titre privé des fouilles archéologiques. Près de lui, un paysan creuse la terre à la recherche de pierres pour bâtir un mur autour de son champ. Il met au jour une cavité dans laquelle apparaît une masse informe de blocs de marbre recouverts de terre. Olivier Voutier entre dans la cavité, dégage les pièces de marbre et reconnaît du premier coup d'œil une pièce digne d'intérêt, une statue sans bras, comme en témoigne le dessin qu'il exécute sur place. Dumont d'Urville, descendu à terre pour herboriser, voit la statue et reconnaît une œuvre de qualité. Il en fait une description détaillée qu'il envoie à l'ambassadeur de France à Constantinople, le marquis de Rivière. L'ambassadeur, séduit par la beauté de la statue, en fait l'acquisition au nom du gouvernement français. « Le 1er mars 1821, le marquis de Rivière en faisait la remise solennelle au roi Louis XVIII, qui la confia au musée du Louvre ». Au retour de mission de la *Chevrette*, Dumont d'Urville accompagne son commandant à Paris. Le rapport de mission, lu par Dumont d'Urville à l'Académie des sciences le 22 janvier 1821, officialise la découverte de la statue tout en l'associant au nom du navigateur. Dumont d'Urville reçoit la médaille de chevalier de la Légion d'honneur quelques jours plus tard et est nommé lieutenant de vaisseau. Il est âgé de trente et un ans et est noté comme un officier de valeur.



La Vénus de Milo.

Après quelques jours de congé, Dumont d'Urville est désigné pour servir à Paris au Dépôt des cartes de la Marine où il retrouve une ancienne connaissance : le lieutenant de vaisseau Duperrey. Ce séjour lui offre la possibilité de se faire un nom dans les milieux scientifiques de la capitale tout en préparant avec son ancien camarade un projet d'expédition scientifique autour du monde. Invité à devenir membre de la Société de géographie dès sa fondation en 1821, Dumont d'Urville peut enfin rencontrer les plus grands savants de son temps : Cuvier, Arago, Geoffroy-Saint-Hilaire, Humboldt. Duperrey et Dumont d'Urville proposent au ministère de la Marine un projet d'expédition ayant pour but d'étudier l'hydrographie, la physique, l'astronomie et l'histoire naturelle des pays visités. Obtenant une solide gabare nommée la *Coquille*, Duperrey, qui a quatre ans de plus que Dumont d'Urville, est nommé commandant de l'expédition. Dumont d'Urville retourne à Toulon, pour s'occuper de l'armement du bâtiment. Il en profite, de nouveau, pour parcourir la campagne et herboriser.

En circumnavigation, sous les ordres de Duperrey

Le 11 août 1822, la *Coquille* quitte Toulon pour une campagne de trois ans. L'équipage, composé de soixante-dix marins, est exceptionnellement jeune. Seuls le commandant, son second et l'un des officiers sont âgés de plus de trente ans. Les relations entre Duperrey et Dumont d'Urville sont loin d'être détendues. Dumont d'Urville supporte mal de voir son camarade avoir les honneurs du commandement, pendant que lui-même assure les tâches fastidieuses de la vie courante. Malgré tout, ils se supportent, Duperrey faisant effort pour accepter le caractère froid et tranchant de Dumont d'Urville.

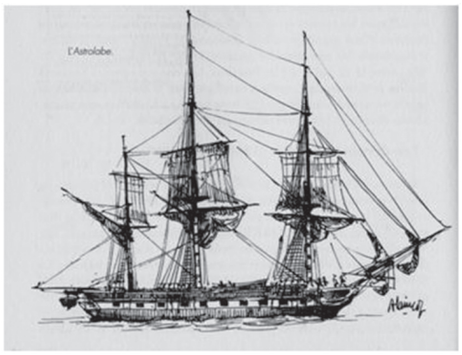
La *Coquille* est de retour en mars 1825, après un tour du monde sans incident notoire qui l'avait amené à visiter : le Brésil, les Malouines, les côtes du Chili et du Pérou, Tahiti, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Guinée, l'Australie, Gilbert, Maurice, la Réunion et Sainte-Hélène. La *Coquille* avait parcouru 73 000 milles, équivalent à plus de trois fois le tour de la Terre. Ces trente-deux mois de campagne furent effectués sans perdre un seul homme, ce qui est exceptionnel pour l'époque. Ils procurent au Muséum national d'histoire naturelle plus de 3000 espèces de plantes, dont 400 nouvelles, et 1200 espèces d'insectes, dont 300 nouvelles. Les nombreuses observations météorologiques effectuées quotidiennement ainsi que les mesures systématiques du magnétisme terrestre forment, avec de nombreuses cartes, l'apport scientifique du voyage de la *Coquille*. Dumont d'Urville publie divers mémoires scientifiques et une *Flore des Malouines*… en latin ! Seul Duperrey est promu capitaine de frégate au retour de l'expédition. Utilisant toutes ses relations, d'Urville n'hésite pas à écrire directement au ministre pour exiger un avancement égal à celui de son collègue. Ce n'est que sept mois plus tard qu'il obtient gain de cause, non sans garder de cette « injustice » un goût amer, source d'une rancune tenace envers son ancien camarade. Au cours de cette première circumnavigation Dumont d'Urville fait preuve d'une constitution exceptionnelle. Il en tirait d'ailleurs vanité en se moquant de ceux qui n'avaient pas sa puissance musculaire. Orgueilleusement, il se veut hors du commun.

Sitôt revenu de ce voyage, il imagine déjà une autre expédition dont il serait le chef. L'expédition qu'il aimerait entreprendre, serait pour lui le moyen de se faire connaître… mieux, de se faire reconnaître. Jusque-là, il n'a rien fait de glorieux dans la Marine, ne s'est jamais fait remarquer, et cela blesse son orgueil. En 1825, il écrit : « Je ne repartirai de la capitale […] qu'avec un nom connu […] grâce à des plantes, à des insectes que, pour me distraire, j'ai recueillis au Levant, et à cette Vénus dont l'arrivée à Paris cause une satisfaction générale que partagent les pairs et députés. » Alors, pour enfin être reconnu comme un savant, naturaliste et hydrographe, pour pouvoir conduire sa navigation comme il l'entend sans suivre les directives d'un chef, il prépare avec soin une expédition qu'il veut plus belle, plus ambitieuse, plus scientifique que celle de la *Coquille*. Pour cette expédition, Dumont d'Urville prend Cook comme modèle. Il est pour lui, dit-il, « le fondateur de la véritable géographie dans l'océan Pacifique. Ceux qui sont venus après lui sur les mêmes lieux, n'ont pu prétendre qu'au mérite d'avoir plus ou moins perfectionné ses travaux. » Dans son projet d'expédition il propose de s'intéresser à quelques parties encore peu connues du globe. Il envisage d'explorer particulièrement la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne (une île de la Papouasie) et la Louisiade (autre île située à l'est de la Papouasie). Dumont d'Urville cherche les parties du globe qui réclament le plus impérieusement l'attention d'un géographe navigateur. Il propose de compléter les travaux exécutés par Bougainville, La Pérouse, d'Entrecasteaux et Baudin.



La circumnavigation de la Coquille.

La première circumnavigation sur l'*Astrolabe*



Le projet est approuvé et Dumont d'Urville reçoit le commandement de la *Coquille* qu'il demande aussitôt à rebaptiser l'*Astrolabe*, du nom du bâtiment de La Pérouse dont un navigateur irlandais a découvert les traces du naufrage. En changeant le nom de la gabare il veut se démarquer de Duperrey et faire en sorte qu'il n'y ait pas confusion entre les deux expéditions. D'ailleurs, dans l'ordre de mission, il lui est précisé : « Un autre intérêt se rattachera à votre voyage si vous parvenez à découvrir les traces de La Pérouse et de ses compagnons d'infortune. » Il doit gagner la Nouvelle-Hollande (c'est-à-dire l'Australie) en contournant l'Afrique, puis se rendre en Nouvelle-Zélande, aux îles Fidji, en Nouvelle-Calédonie, d'où le bâtiment doit repartir pour la Louisiade et la Nouvelle-Guinée. Enfin, il doit gagner l'île de France (l'île Maurice) qui marque le début du retour de l'*Astrolabe* en France. Dans ses dernières instructions, le ministre de la Marine et des colonies, mentionne un autre but au voyage : « Au cours de votre expédition, vous devrez vous attacher particulièrement à chercher des mouillages dans lesquels les bâtiments du Roi pourraient trouver des ressources en temps de guerre, [...] Cette exploration est d'autant plus importante que, hors des Antilles, la France ne possède pas de colonie où de grands bâtiments de guerre puissent être en sûreté et qu'il ne serait possible d'y suppléer que par l'occupation militaire de quelques points éloignés où les Européens n'eussent point encore d'établissements fixes. » On trouve également dans les instructions : « Indépendamment de l'intérêt qui se rattacherait à de semblables détails, sous les rapports militaires et maritimes, il y en aurait un autre fort grand, à découvrir un lieu qui convient à la formation d'une colonie dans laquelle on déporterait les criminels que nos lois actuelles condamnent aux fers. [...] Il faut que sa latitude soit telle que des Européens puissent travailler sans succomber à l'excès de la chaleur et de la fatigue, et qu'il ne s'y développe point de ces maladies épidémiques ou contagieuses, qui sont le fléau d'une grande partie de l'Amérique. » Il faudra attendre 1864 pour voir ce souhait de la France se réaliser par l'établissement du bagne de l'île des Pins en Nouvelle-Calédonie !

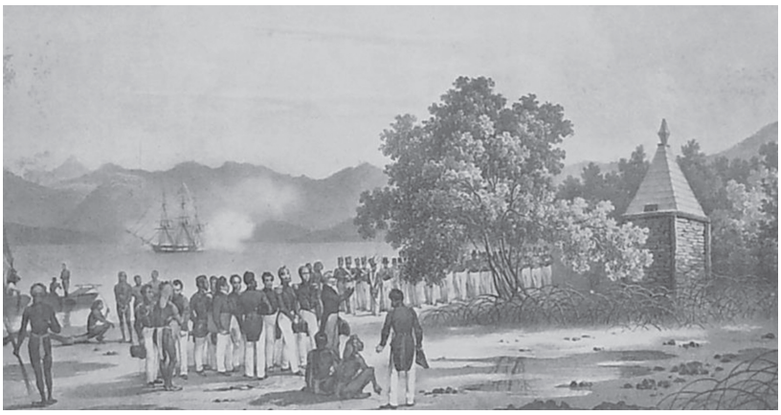
La préparation de ce voyage est une occasion de mésentente avec François Arago, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Pour une simple histoire de thermomètres fournis par cette académie, les deux hommes resteront brouillés à vie. Dumont d'Urville choisit avec beaucoup de soins ses officiers ainsi que les spécialistes et savants, comme le médecin-major Gaimard et le professeur Quoy, tous deux naturalistes de grande valeur qui ont participé à la circumnavigation de Freycinet en 1818. Louis-Auguste de Sainson sera le peintre-dessinateur de l'expédition.



*Premier voyage de Dumont d'Urville sur l'*Astrolabe.

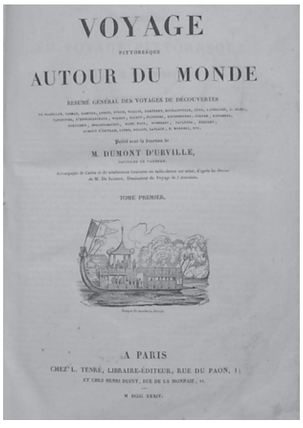
En considération des instructions du ministre Chabrol reçues par d'Urville, les résultats de l'expédition peuvent être considérés comme remarquables. Le premier but de l'expédition était de compléter la géographie des côtes imparfaitement figurées et surtout de préciser au moyen des chronomètres la position en longitude de quantités d'îles afin de parfaire la carte du globe. Une collection importante de plans et de cartes dessinés par les membres de l'expédition est rapportée. Dumont d'Urville affirme que jusque-là aucune carte correcte

et complète n'avait été publiée sur cette portion du globe. Mais allant bien au-delà d'un « simple » voyage de rectifications géographiques et de recherche d'un prédécesseur disparu depuis presque quarante ans, d'Urville revient en France avec un butin scientifique qui dépasse toute espérance. Des collections de plantes et de dépouilles d'animaux de tous genres, plus de cinq cents espèces d'insectes, cinq cent vingt-cinq planches concernant mille deux cent soixante-trois animaux dessinés, neuf cents échantillons de roches rassemblés et presque mille six cents spécimens de végétaux, y compris des espèces inconnues jusqu'alors, provenant de toute l'Océanie, sont ramenés en France. Cependant les mesures du magnétisme terrestre et les travaux de physique tels que les mesures des températures océanes ne sont pas mentionnées par l'Académie des sciences. Il est vrai qu'Arago est le responsable de ces domaines et que son différend avec d'Urville n'est pas de nature à stimuler une reconnaissance objective et rapide de la valeur de ses travaux. En matière de géographie, Dumont d'Urville crée une nomenclature de l'Océanie organisée autour des quatre grandes zones de peuplement qui la composent : la Polynésie, la Mélanésie, la Malaisie et la Micronésie. Cette division des îles du Pacifique deviendra la règle.



Dumont d'Urville à Vanikoro.

En ce qui concerne la recherche des traces de La Pérouse et de ses compagnons d'infortune, ce but a été pleinement atteint. Dumont d'Urville réussit à localiser l'île de la Recherche et la barrière de corail sur laquelle les deux corvettes françaises s'étaient fracassées. Rebaptisant l'île Vanikoro, nom utilisé par les autochtones, il retire du fond marin quelques débris confirmant sans ambiguïté le naufrage. Il fait ériger un monument en mémoire de La Pérouse et de son équipage, monument qui existe toujours. Au cours de cette expédition, Dumont d'Urville faillit subir le même sort que La Pérouse. En effet en avril 1827, malmené par une tempête, l'*Astrolabe* s'échoua sur le récif de Touga-Tabou. Non sans mal, le navire fut remis à flot et réparé et l'expédition put continuer la mission qui lui avait été confiée.


VOYAGE

PITTORESQUE

AUTOUR DU MONDE

RÉSUMÉ GÉNÉRAL DES VOYAGES DE DÉCOUVERTES

M. DUMONT D'URVILLE,

TOME PREMIER.

A PARIS

CHEZ L. TENRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DU PAON, 1;

Revenu en France en 1829, affecté à Paris, Dumont d'Urville s'attelle à la publication du *Voyage de l'Astrolabe* : vingt-quatre volumes réunissant le récit historique et des annexes scientifiques, publication qui nécessitera cinq ans de travaux. En 1830, Dumont d'Urville reçoit le commandement temporaire du paquebot *Great-Britain* qui transporte Charles X à Portsmouth, après son abdication, avec toute sa famille et sa suite. Il rédige un ouvrage en deux volumes accessible au grand public qu'il intitule *Voyage pittoresque autour du monde,* ouvrage déjà évoqué. C'est une synthèse très intéressante de la connaissance du monde à cette époque. Partant de Paris et venant embarquer à Toulon, le narrateur fait le tour du globe et décrit à chaque escale les lieux visités en s'inspirant des rapports de missions de Cook, Bougainville et autres, et bien sûr de ceux de l'auteur lui-même. La lecture de cet ouvrage est passionnante et permet de mieux saisir les bouleversements subis par notre géosphère en deux siècles.

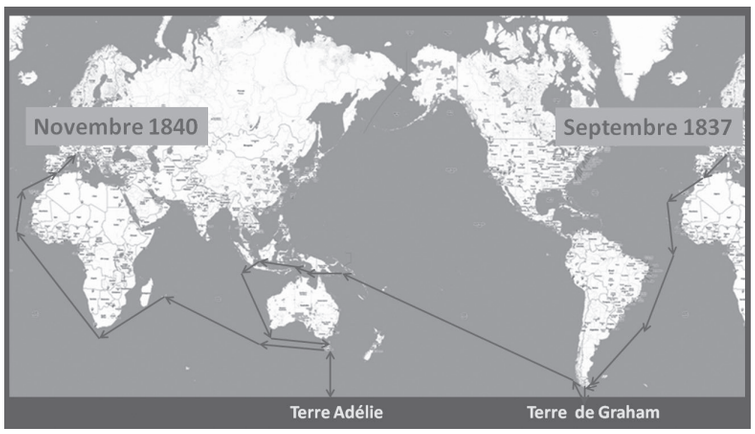
En 1836, la publication du *Voyage de l'Astrolabe* vient d'être achevée. Dumont d'Urville quitte alors à regret Paris où le retiendraient ses goûts et ses études pour Toulon. Il y retrouve sa maison et une activité qui lui laisse le temps d'envisager un nouveau projet d'explorations. Il prévoit de mener son expédition par le détroit de Magellan qu'aucun Français n'a emprunté officiellement depuis Louis Antoine de Bougainville. Il propose de visiter ensuite l'archipel des îles Salomon qui peut encore offrir un vaste champ d'explorations, de même que

les Fidji et les îles Banks dont on ne connaît pratiquement que les noms. À côté de ces deux premiers motifs purement hydrographiques et géographiques, Dumont d'Urville ajoute un troisième élément plus émotionnel que pratique : tenter de retrouver quelque trace des Français rescapés de la catastrophe de La Pérouse. En effet, on supposait que des mousses ou des jeunes marins pouvaient avoir été détenus dans la montagne de Vanikoro par des indigènes. Enfin ce projet tout en mettant en avant l'intérêt scientifique suggère la reconnaissance de nouveaux territoires pouvant un jour devenir des colonies.

Un mois à peine se passe entre la proposition de d'Urville et la réponse positive du ministère. Le roi Louis-Philippe, qui s'est personnellement intéressé à l'opération, demande une exploration complémentaire. Féru de géographie, le roi suggère, comme son prédécesseur Louis XVI l'avait fait avec La Pérouse, une destination particulière : le continent antarctique. S'opposant à Dumont d'Urville, Arago, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, nie que l'Antarctique soit une destination intéressante pour la recherche : « Les gens sensés n'entreprennent pas des voyages dangereux, quand il n'y a rien à en attendre pour les sciences ni pour le commerce. » Néanmoins les instructions ministérielles avalisent le plan de Dumont d'Urville modifié par le roi, tout en appuyant particulièrement sur la nécessité de protéger le commerce et de trouver des ressources pour les baleiniers. L'amiral-ministre lui écrit : « Cette mission est dans vos goûts et de votre choix. Vous avez tout ce qu'il faut pour la rendre féconde en bons résultats. Je me repose donc entièrement sur votre zèle et votre expérience et je n'ai qu'un vœu : puissent vos efforts être couronnés par le succès et votre voyage s'accomplir heureusement ! » Hybride, cette expédition se veut donc avant tout scientifique mais tente de joindre l'utile à l'agréable en profitant de cette présence française supplémentaire pour « montrer le pavillon » à une foule de peuplades disséminées sur un grand nombre d'îles. Un volet secret est rajouté à la mission : prendre possession officiellement de territoires pouvant servir de points de relâche pour les navires du pays.

Le second voyage sur l'*Astrolabe* et la découverte de la Terre Adélie

Aux côtés de la fidèle *Astrolabe*, la *Zélée* participe également au voyage. Gabare de 300 tonneaux construite vingt-cinq ans auparavant, la *Zélée* reçoit comme commandant Charles Jacquinot, ami fidèle de Dumont d'Urville. L'expédition quitte Toulon le 7 septembre 1837 en direction du sud de l'Amérique. Lors de l'expédition précédente Dumont d'Urville avait gagné l'Australie en passant par le cap de Bonne-Espérance. Cette fois-ci, il a donc prévu de naviguer dans le détroit de Magellan où la mer est beaucoup moins grosse que par le cap Horn, mais où la navigation est très délicate du fait de l'étroitesse des chenaux et des vents tourbillonnants.



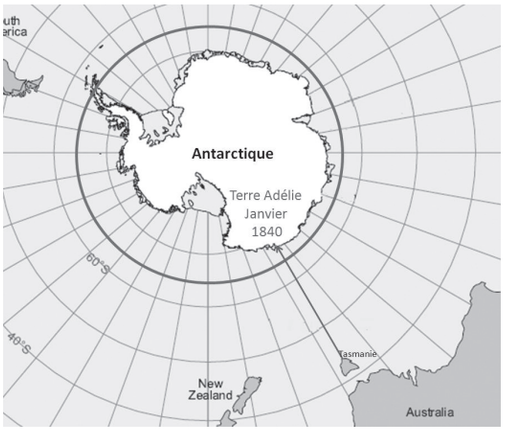
*Deuxième voyage de l'*Astrolabe.

Début janvier 1838, pour satisfaire le désir de Louis-Philippe, l'expédition quitte la Patagonie et, mettant le cap plein sud, fait route vers le cercle polaire antarctique. Très vite la banquise se présente devant les deux navires, entrecoupée de canaux et de passages plus ou moins resserrés. Bientôt les deux corvettes se trouvent immobilisées, prises au piège dans un étau de glace. Ce n'est qu'après une semaine de lutte contre les éléments que les deux navires réussissent à se débloquer et à regagner la haute mer avec à leur bord un commandant sceptique quant à l'issue de sa mission. Dépité, Dumont d'Urville se dirige alors vers la côte ouest de la Terre de Graham et découvre une île qu'il baptise du nom du prince de Joinville. Abandonnant ensuite sa course vers le pôle Sud, il décide de rallier le Chili pour redonner des forces à son équipage dont de nombreux membres sont atteints du scorbut. Commence alors ce qui était pour lui le vrai but de cette mission : l'exploration de l'Océanie. D'Urville y consacre quinze mois. Il déclare dans ses mémoires : « Notre travail aux glaces, tout

périlleux qu'il avait été et tout importants qu'avaient été les résultats, n'avait eu pour but que de satisfaire aux désirs du roi. »

Dumont d'Urville séjourne aux îles Gambier, puis accomplit d'importants travaux hydrographiques en traversant les Salomon où il recherche à nouveau des traces de La Pérouse. Il parcourt ensuite les Moluques, Bornéo, Java, Singapour. Mais comme il n'est pas dans sa nature de rester sur un échec, il oriente ensuite les activités de l'expédition de telle sorte qu'il puisse se trouver en Tasmanie à la fin de l'année 1839, dans l'espoir secret de tenter une seconde incursion dans le sud. À la fin de l'année son expédition subit une dure épreuve : dix-sept morts de dysenterie, parmi lesquels figurent trois officiers, treize membres de l'équipage et M. Goupil, peintre de l'expédition.

Le 1er janvier 1840, laissant encore seize malades à Hobart, Dumont d'Urville met le cap au sud. Le 18 janvier, l'*Astrolabe* et la *Zélée* franchissent le cercle polaire (66°30') ce qui donne lieu à une cérémonie, inspirée du passage de la ligne, avec la visite du « Père antarctique » qui annonce sa venue par une lettre au capitaine de vaisseau Dumont d'Urville dont voici quelques extraits : « Voici la deuxième fois que votre navire se trouve aux portes de mon Empire hyperboréen. J'ai cru donc qu'il était de mon devoir en voyant tant d'audace et de persévérance d'entrer en pourparlers avec vous. [...] Cette année l'hiver n'a pas été rigoureux en sorte que mes glacières ne sont pas bien approvisionnées. Nul obstacle convenable ne s'opposera donc à votre entrée dans mes États. Fait en notre palais impérial de Pinguilnopolis ... » On peut voir dans cet extrait que Dumont d'Urville est tout de même assez psychologue en faisant annoncer par le Père antarctique que la progression vers le sud sera facile et que l'expédition n'a pas à redouter, cette fois-ci, de rester prisonnière des glaces ! Par ailleurs, il écrit dans ses mémoires : « J'ai toujours pensé que les farces grossières dont les matelots ont l'habitude en franchissant les limites équatoriales étaient d'un bon effet à bord d'un navire ! »



La découverte de la Terre Adélie.

Le lendemain, 20 janvier 1840, à trois heures de l'après-midi, un indice de terre est signalé. S'en rapprochant, la découverte d'une côte inconnue est confirmée. Une embarcation est envoyée à terre. Le drapeau français est déployé, nous dit d'Urville : « Sur ces terres qu'aucune créature humaine n'avait ni vue ni foulée avant nous. La cérémonie se termina comme elle devait finir, par une libation. Nous vidâmes à la gloire de la France qui nous occupait alors bien vivement, une bouteille du plus généreux de ses vins, qu'un de nos compagnons avait eu la présence d'esprit d'apporter avec lui. Jamais vin de Bordeaux ne fut appelé à jouer un rôle plus digne ; jamais bouteille ne fut vidée plus à propos. » Dumont d'Urville donne à cette terre le nom de « Terre Adélie », en témoignage de sa profonde reconnaissance à la compagne dévouée qui a su par trois fois consentir à une séparation longue et douloureuse, lui permettant d'accomplir ses projets d'explorations lointaines.

À vrai dire, Dumont d'Urville n'a pas été le premier découvreur de l'Antarctique. Il a simplement mis le pied sur une portion de côte inconnue. En effet de nombreux navigateurs et en particulier des chasseurs de phoques s'aventuraient déjà dans les régions antarctiques. Concrètement, il a fait progresser l'hydrographie de la région. Il n'empêche que c'est grâce à lui que 170 ans après, une portion de l'Antarctique est Terre de France, reconnue par une conférence internationale en 1959. L'expédition dans ces mers australes, loin de toute source de ravitaillement, a été dramatique d'un point de vue humain puisqu'au total vingt-huit marins décédèrent.

De retour à Toulon le 6 novembre 1840, Dumont d'Urville déclare : « Ainsi s'est terminée avec honneur pour la Marine et au profit des sciences une des plus longues et des plus fructueuses campagnes de circumnavigation qui ait été tentées. » Il reçoit en récompense le prix de la Société de géographie. Le 30 novembre, il était promu contre-amiral et ses officiers recevaient aussi de nombreuses récompenses. Toujours acerbe, Arago déclarera : « Les marins disent [...] qu'il est botaniste ; les botanistes assurent qu'il est marin. »

La célébrité et la mort

Marin, il l'a prouvé en revenant de cette redoutable aventure. Mais *in fine*, les apports les plus importants de cette troisième circumnavigation sont du domaine de l'histoire naturelle. La collection botanique est particulièrement importante : mille six cents spécimens ramenés comportant de nombreuses espèces nouvelles. Il en est de même pour les animaux marins et les oiseaux. La relation scientifique de ce *Voyage de l'Astrolabe*

sera riche de vingt-cinq volumes avec en plus des atlas de planches et nécessitera cinq ans de travaux pour sa publication.

Il convient de noter un domaine de recherche assez particulier ! Un médecin civil phrénologiste, le docteur Dumoutier, avait demandé de faire partie de l'expédition pour étudier la morphologie des populations des terres lointaines et particulièrement la forme de leurs crânes. Les phrénologistes croyaient alors que l'aspect extérieur du crâne reflétait le degré de civilisation et d'intelligence de l'homme. C'était la grande époque du découpage de l'humanité en races avec, bien sûr, des échelles de valeur plaçant l'Européen et, même plus, l'Européen occidental, au sommet de la hiérarchie ! Ce phrénologiste embarqua donc avec un « cranioscope » et du matériel de moulage. Cinquante et un moulages « sur nature » seront effectués durant le voyage. Le souci du détail que ce médecin portait à ses moulages permit de rapporter des représentations parfaites des autochtones de l'Océanie, à une époque où la « photographie » en était à ses premiers balbutiements et où il était impensable d'emmener à bord un appareil photographique. Il faut noter qu'il avait, à titre de référence, fait un moulage du crâne du commandant de l'expédition et que c'est grâce à ce moulage que la dépouille de Dumont d'Urville put être parfaitement identifiée après son décès, ce que nous verrons ultérieurement.

À noter enfin que l'expédition a tenté de trouver le pôle Sud magnétique. Le géomagnétisme était une discipline en pleine expansion. Le pôle Nord magnétique avait été précisé en 1829. En ce qui concerne le pôle Sud, tout restait à faire. En plaçant ses bateaux au point précis où l'aiguille aimantée se tiendrait verticale, Dumont d'Urville pensait confirmer de façon éclatante la théorie de Gauss. La science du magnétisme terrestre aurait fait un grand bond en avant. Mais l'*Astrolabe* et la *Zélée* ne purent atteindre le pôle magnétique. On peut estimer qu'ils en étaient encore à quatre cents nautiques, un peu plus de 700 kilomètres. Alors que de nos jours, ce pôle se situe maintenant en mer, à quelque cinquante nautiques au large de la côte de la Terre Adélie, là où il y a 177 ans passèrent l'*Astrolabe* et la *Zélée*.

Nous venons de survoler toute la vie active du marin savant et explorateur que fut l'amiral Dumont d'Urville. Vie particulièrement bien remplie car même lorsqu'il était disponible au port il était toujours actif, soit dans la nature pour continuer de l'étudier, soit devant sa table de travail pour rédiger les résultats de ses observations. En introduction de la relation de son second voyage, d'Urville a écrit : « Je trouvais que rien n'était plus noble et plus digne d'une âme généreuse que de consacrer sa vie au progrès des sciences. »

Bien que militaire, Dumont d'Urville fut, d'abord et avant tout, un marin qui ne vécut que pour enrichir la science. Il trouva dans les expéditions lointaines le moyen de s'accomplir simultanément dans la navigation et les découvertes. Les instructions reçues n'étaient pour lui qu'un point de départ. Il n'hésitait pas à aller systématiquement bien au-delà de ce qu'on lui demandait de faire. À l'exception d'Arago, à la rancune tenace, tous les grands scientifiques de l'époque le remercient pour la qualité et la quantité des éléments rapportés de ses expéditions. La masse des collections scientifiques, qui constitue la richesse des explorations de Dumont d'Urville est tellement importante que l'illustre Cuvier, chargé tout naturellement de commenter les résultats en sciences naturelles de la première expédition, déclare son impossibilité à traiter un matériel aussi vaste.

Dumont d'Urville ne put mener à bien l'exploitation de tout ce qu'il avait rapporté des terres et mers lointaines. En effet, le 8 mai 1842, un an et demi à peine après son retour de l'Antarctique, le jeune contre-amiral prend place dans un des wagons de tête du train partant de Versailles en direction de Paris. Il venait d'assister aux grandes eaux en l'honneur de la fête du roi Louis-Philippe. Citons un rapport de l'époque : « La rame, composée de dix-sept wagons en bois, est tirée par deux locomotives et poussée par une autre placée en fin de convoi. À hauteur de Bellevue, la vitesse de l'ensemble frise les quatre-vingts kilomètres à l'heure lorsque la petite locomotive de tête déraille et se couche en travers de la voie. La seconde locomotive vint lui donner une violente impulsion et la poussa devant elle l'espace de 150 pas. La force de cette impulsion fut telle que cette seconde machine monta sur la première, en brisa le foyer et répandit les charbons ardents. Les voitures vinrent s'entasser et s'enflammèrent presque aussitôt. Les wagons de voyageurs étaient fermés à clef par mesure de sécurité et pour en interdire l'accès aux resquilleurs. Tous les passagers ainsi bloqués périrent carbonisés et parmi eux le contre-amiral Dumont d'Urville, sa femme et leur fils âgé de 14 ans. »



La triste fin de Dumont d'Urville et de sa famille.

La personnalité de Dumont d'Urville

Avant de conclure, essayons de cerner la personnalité de Jules Sébastien César Dumont d'Urville. Plus on se penche sur sa vie et plus on est frappé par la complexité de cette personnalité. À la fois hautain et pourtant proche de ses hommes, nerveux et pourtant sûr de lui, sobre et bon vivant, savant et navigateur, les multiples facettes de cet homme haut en couleurs s'opposent à toute tentative de catégorisation. Plusieurs études, biographie et thèses ont été écrites à son sujet ainsi que des articles de l'*Illustration* relatant ses expéditions.

Les premières tentatives de biographie datent de l'année de la mort du contre-amiral. Notices nécrologiques, discours à la mémoire du disparu, sont rédigés ou prononcés par d'anciens participants aux expéditions de Dumont d'Urville. Tous, frappés de stupeur devant le décès aussi subit que tragique de l'homme, font l'éloge des qualités de leur ancien chef. Il faudra attendre quelques années pour entendre une présentation moins idéalisée du navigateur. Ne retenons pas les propos d'Arago, à la dent dure, et qui nous décrit un Dumont d'Urville fourbe, arriviste, uniquement guidé par un besoin de gloire personnelle, incapable comme marin et comme scientifique. Ce jugement est tellement outrancier qu'il ne présente aucun intérêt si ce n'est de mettre en exergue une caractéristique indiscutable de Dumont d'Urville. Avec lui point d'opinion mesurée : on l'adore ou on le déteste ! Au collège de Caen, déjà, il dit ne pas avoir eu d'ami et être considéré par ses camarades « de la race des ours ». Dès ses débuts dans la Marine il est décrit comme un garçon solitaire et méprisant. Il l'écrit lui-même dans sa courte autobiographie *Joies et peines* : « J'avais été admirablement accueilli dès mon arrivée à Toulon par les officiers du corps [...] Les meilleures familles, les plus brillants salons s'ouvrirent devant moi. Mais la danse, les grands dîners, le théâtre et les fêtes m'intéressaient infiniment moins que la flore et la faune de la belle Provence [...] Je me mis à herboriser, à battre les buissons [...] Devant cette attitude d'un nouveau venu le cercle des officiers me nomma "le hibou" » ! Il n'a rien à faire avec la bande des jeunes officiers qui ne pensent qu'à faire la fête. Lui, il s'enfuit dans la garrigue pour étudier les plantes !

Politiquement, il est républicain. Pendant les Cents Jours, il démissionne de la Marine pour ne pas avoir à voter l'acte additionnel aux Constitutions de l'Empire. Ultérieurement, il tolère sans plus le règne de Louis XVIII. Heureusement, la Restauration va lui permettre de combler son besoin de navigation et d'affirmer dans l'action sa personnalité. Il n'a pas perdu son temps pendant son séjour au port. Il a complété ses connaissances en astronomie, botanique et entomologie. Il impressionne ses contemporains par l'ampleur de son érudition. Comme déjà mentionné, il parle couramment l'anglais, l'allemand, l'italien, le russe, le chinois et l'hébreu, en plus du grec et du latin. Ses connaissances, très au-dessus de celles de ses camarades, développent chez lui un complexe de supériorité qui le poursuivra toute sa vie. À bord des navires cette incapacité à reconnaître les qualités d'autrui lui rend la vie difficile. C'est un homme qui se veut hors du commun, orgueilleux, même pour des détails anodins comme sa puissance musculaire. De stature impressionnante, le peu de soin qu'il voue à sa personne jure avec son rang d'officier de Marine et de grand érudit. Les grands airs qu'il se donne contrastent avec sa tenue négligée : « débraillé, sans bas, en culotte de toile percée, en veste de coutil flottante, sans cravate et coiffé d'un mauvais chapeau de paille percé à jour. » Il ne porte l'uniforme de la Marine qu'exceptionnellement, lors de grandes occasions où il a conscience de représenter la France et où son orgueil naturel le pousse à impressionner plus que de raison ses interlocuteurs.

Malgré cette apparence, il est très apprécié de ses équipages. Que ce soit par humanité ou par intérêt professionnel, il reste très attaché à ses hommes. Même lorsqu'il pousse ses marins jusqu'à leurs limites, il s'inquiète de la santé générale de l'équipage. En avance sur son temps il est exigeant quant à l'application des mesures d'hygiène à bord de ses navires. Il se préoccupe fréquemment d'une opération importante, celle de nettoyer et de purifier le navire dans toutes ses parties. Cependant, bien qu'il impose de strictes mesures d'hygiène à ses subordonnés, il les néglige totalement pour son propre usage. En ce qui concerne ses habitudes alimentaires, il semble bien qu'elles aient été, pour lui, la cause de nombreuses souffrances. En effet, comme la plupart des officiers de Marine de son époque, Dumont d'Urville est frappé très tôt dans sa vie par des accès de goutte qui deviennent chroniques. Les problèmes physiques de d'Urville sont tels pendant son voyage au pôle Sud et en Océanie, qu'il rédige son testament entre deux fièvres, laissant temporairement la conduite des opérations au commandant Jacquinot.

Sur le plan de la moralité, le commandant Dumont d'Urville se veut irréprochable. Sa vertu ne fléchit pas devant les coutumes polynésiennes qui heurtent son éducation européenne. Mais tout en refusant pour lui-même les avances des Tahitiennes, il autorise son équipage à profiter pleinement de son séjour dans la Nouvelle-Cythère de Bougainville. La fermeté de caractère de d'Urville est un élément qui n'est pas sujet à controverse. Envers son équipage et ses amis, le commandant fait montre d'une rigueur qui, bien que permettant quelque latitude lors des escales, n'accepte aucun écart mettant en péril la sécurité de l'expédition ou l'ordre dans lequel il entend mener ses hommes. Il n'hésite pas à affronter le gros temps et les passages délicats, avec ardeur et sang froid, autant pour mener son navire à bon port que pour, dit-il : « montrer à tous qu'au besoin l'on ne me verrait pas manquer d'audace ni de présence d'esprit. Je leur promis [...] que ce bonhomme leur en ferait voir en navigation comme ils n'en avaient jamais vu. » Dédaigneux et hautain, Jules Sébastien César Dumont d'Urville possède néanmoins de nombreuses qualités. Bien que ses rapports avec son équipage ne soient pas empreints d'un paternalisme chaleureux, il maintient un contact direct avec ses subordonnés dans toutes les situations, toujours prêt à prendre la conduite des opérations d'une manière magistrale et autoritaire. Radicalement ferme avec ses contradicteurs, il sait néanmoins plaire aux personnes capables de l'aider dans son ascension vers la renommée, créant ainsi une image fortement contrastée de sa personnalité.

Un de ses médecins dit de lui : « Grand, robuste, à ossature épaisse, de santé parfaite, se moquant volontiers des médecins [...] Dumont d'Urville était increvable dans ses courses à terre ; il avait la sobriété d'un Espagnol et le dédain d'un *lazzaroni* pour sa toilette. » Un autre déclare : « Il est grand, sec, mal fait, dégingandé, les os un peu gros, le cheveu frisant naturellement, le front haut, large, découvert, les yeux bleus, le nez petit, les lèvres minces, le menton saillant et lourd, les dents fortes. Sa tenue est souvent négligée, il est peu soigneux de sa personne. Il a l'air dédaigneux, méprisant et moqueur. Sa parole est brève et hardie, son ton tranchant, toujours déplaisant. Il est digne, froid et plein d'assurance. » Enfin, un amiral dit de lui : « Dominé par un orgueil immense, il est convaincu de sa supériorité et de la justesse de ses analyses et de ses jugements. Avide de renommée et de gloire, il a toujours le souci de laisser un nom à la postérité [...] subordonné difficile [...] Mais il n'hésite pas à prendre des initiatives et dirige ses expéditions avec énergie et persévérance. »

Conclusion

175 ans après sa mort, que peut-on retenir de Jules Sébastien César Dumont d'Urville ?
Dans la longue lignée de ses prédécesseurs de la fin du XVIII^{e} siècle ce fut un grand « marin-savant ». Grand marin indéniablement ! On ne revient pas indemne de telles aventures si l'on n'est pas un navigateur de grande classe. Avec détermination et sang-froid, il s'est sorti de situations extrêmes, échouement, immobilisation par les glaces. Ce faisant, il pousse ses équipages jusqu'aux limites extrêmes et le nombre de décès est important. Lors de la dernière expédition, plus d'un tiers des matelots ne reverront pas la France ! Malgré tout, les membres de ses expéditions l'apprécient beaucoup. Poussé par une soif de connaissances aussi inextinguible que l'est sa quête de gloire, Dumont d'Urville est aussi et surtout un savant qui s'appuie sur ses grandes capacités intellectuelles pour faire progresser la science. Il sait s'entourer de collaborateurs de qualité et rédiger des publications très riches. Les scientifiques de son époque ont reconnu la qualité de ses apports. Cette gloire, qui fut toujours sa motivation première, Dumont d'Urville la mérita par les dangers extrêmes qu'il avait surmontés et par l'importance de ses apports à la science. Elle fut grande déjà de son vivant où sa réputation se répandit dans les cercles savants. Plusieurs espèces animales et végétales portent son nom. À Paris, au cimetière Montparnasse, un monument funéraire rappelle au passant le parcours extraordinaire et le décès tragique du plus grand marin de découvertes français de son temps.

De nos jours un bâtiment de la Marine nationale porte le nom de Dumont d'Urville. La ville de Toulon peut être fière de voir son plus grand lycée s'appeler Dumont d'Urville. Passionné par la nature environnante et séduit par la Toulonnaise Adèle, le normand Jules Sébastien César Dumont d'Urville mérite d'avoir été adopté par Toulon et de faire partie de ses hommes illustres.

L'ILIADE ET L'ODYSSÉE : UNE ÉPOPÉE SONORE

Dominique AMANN

Le 11 octobre 2017

L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont les deux monuments conservés les plus anciens de la littérature grecque et, par conséquent, de la civilisation occidentale gréco-latine. Ces textes littéraires sont généralement bien connus et mon propos est d'en proposer une relecture en prenant pour guide le son : en effet, ces poèmes révèlent un univers sonore particulièrement riche et coloré, au point de faire partie intégrante du texte lui-même.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont généralement attribuées à un aède nommé Homère qui, selon la tradition antique, serait né à Smyrne, aurait passé sa vie à Chios et serait mort sur l'île d'Ios dans l'archipel des Cyclades, aux confins des aires linguistiques éolienne et ionienne, sur la façade hellénisée de l'Asie mineure. Il est aujourd'hui établi qu'Homère a vécu dans la seconde moitié du IX^{e} siècle ou la première moitié du VIII^{e} siècle avant notre ère. La langue d'Homère apparaît comme composite au point de vue dialectal : elle est essentiellement formée d'un mélange d'ionien et d'éolien mais conserve également des traces d'un parler achéen primitif. Il s'agit d'une langue développée pour l'usage poétique et qui n'a jamais été parlée au quotidien sous cette forme.

De nombreuses difficultés subsistent encore aujourd'hui quant à la paternité et à la genèse de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Deux poèmes aussi gigantesques – plus de vingt-sept mille huit cents vers – n'ont pu être composés d'un seul jet en un temps restreint. Un auteur principal peut être reconnu pour environ la moitié du texte, dont la production consiste en épisodes regroupés en suites. Dans les siècles suivants, d'autres suites ont été écrites et tous ces morceaux, composés séparément par divers auteurs, ont été progressivement cousus ensemble grâce aux progrès de l'écriture. Des passages quelques peu étrangers à l'histoire ont également été interpolés et l'ensemble a fait l'objet de divers réaménagements puis d'une division en chants. Enfin, la langue poétique a été enrichie de mots et de tournures du dialecte attique. La forme définitive, telle que nous la connaissons aujourd'hui, a été achevée aux III^{e} ou II^{e} siècles avant notre ère.

L'*Iliade* n'est pas une chronique des dix années durant lesquelles les Grecs de l'Hellade firent le siège de la ville de Troie. Elle se limite aux événements survenus pendant quelques semaines de la dixième année du conflit et pourrait être sous-titrée *La Colère d'Achille* puisqu'elle évoque principalement cette péripétie et ses lourdes conséquences. Selon la légende, aux noces de Thétis et Pélée, *Éris* (la Discorde) suscita une querelle entre Héra, Athéna et Aphrodite au sujet de leur beauté. Elles s'en remirent au jugement de Pâris, un jeune berger fils de Priam, roi de Troie. Aphrodite l'emporta parce qu'elle avait promis à Pâris de lui faire épouser la plus belle des femmes, Hélène… qui était déjà mariée. Pâris équipe donc des vaisseaux, se rend à Lacédémone, où il est accueilli par le roi Ménélas, mari d'Hélène. Ménélas s'apprêtait opportunément à partir en Crète. Pendant l'absence du mari, Aphrodite fait tomber Hélène dans les bras du jeune et beau Pâris. Les amants s'en retournent à Troie et s'y marient. À son retour, Ménélas, aidé par son frère Agamemnon roi de Mycènes et le vieux Nestor roi de Pylos, décide une expédition punitive contre Troie. Dès l'arrivée des assaillants, les Troyens tentèrent de les repousser mais la vaillance d'Achille les força à s'enfermer dans leurs remparts. Intervint alors la querelle : dans des razzias que les Grecs opéraient aux environs de Troie pour amasser du butin et se ravitailler, Agamemnon, le chef de l'expédition, avait obtenu la jeune captive Chryséis et Achille une autre captive, Briséis. Chryséis étant la fille d'un prêtre d'Apollon, Agamemnon avait préféré la restituer à son père pour apaiser la fureur du dieu. Mais, pour se venger d'Achille qui sans cesse contestait sa primauté, il décida de s'approprier la belle Briséis. Achille dut céder… mais il entra dans une colère noire et décida de ne plus participer aux combats. Privée de sa vaillance, l'armée des Achéens piétina, s'enlisa dans des combats indécis. Les Troyens parvinrent même jusque dans le camp des Achéens et mirent le feu à un de leurs vaisseaux. Achille sentit alors l'imminence de la catastrophe mais, toujours en colère contre Agamemnon, il envoya au combat son meilleur ami, Patrocle… qui fut tué. Pour le venger, Achille décida de revenir combattre, et ce avec d'autant plus de facilité qu'Agamemnon, qui se voyait perdu, avait enfin décidé de lui rendre Briséis. Le retour d'Achille parmi les guerriers permit aux Achéens de reprendre courage et la guerre se termina bien vite par leur victoire sur Troie.

L'*Odyssée* est très différente, tant en contenu qu'en tonalité sonore : elle relate tout d'abord un petit voyage que fit Télémaque, le fils d'Ulysse, afin de tenter d'obtenir des nouvelles de son père. Il se rendit donc à Pylos

puis à Sparte dont les rois, Nestor et Ménélas, avaient pris part à l'expédition de Troie. L'*Odyssée* raconte surtout les dernières semaines du retour d'Ulysse dans sa patrie, où il retrouve sa maison envahie et pillée par des prétendants exigeant que Pénélope se remarie avec l'un d'entre eux. Mais le récit fait également mémoire de toutes les aventures arrivées au navigateur dans une traversée qui a duré dix ans : le poète narre ainsi les démêlés d'Ulysse avec les Kikones ; puis avec les Lotophages, qui se nourrissent exclusivement de *lotos*, une plante qui fait perdre la mémoire ; ses séjours chez le Cyclope Polyphème, chez Éole, chez les Lestrygons puis pendant un an chez la magicienne Circé qui transforme ses visiteurs en pourceaux ; viennent ensuite son passage aux portes des Enfers, sa navigation le long de la côte tenue par les Sirènes, le franchissement des redoutables Charybde et Scylla, le séjour sur l'île d'Hélios, la captivité chez Calypso qui le retient durant sept années ; et enfin, l'échouage chez les Phéaciens qui le reconduisent à Ithaque.

Dans ces deux poèmes, la dimension épique est apportée non seulement par la grandeur historique des événements évoqués ou par les aventures extraordinaires vécues par les héros antiques mais aussi par le surgissement du merveilleux et l'intervention continuelle des dieux dans la vie des hommes.

Les historiens de l'Antiquité ont situé la mythique guerre de Troie au XIII^{e} ou au XII^{e} siècle avant notre ère. Les récits antiques relèvent, certes, de la légende… mais ils présentent une grande cohérence et les sources égyptiennes ainsi que les découvertes scientifiques récentes les corroborent. La Grèce était alors extrêmement morcelée en minuscules royaumes indépendants souvent limités à une ville et son terroir. Leurs rois étaient essentiellement des guerriers : la guerre était leur principale activité et la principale source de leurs richesses. Entre voisins, les guerres étaient donc incessantes.

Dès la première lecture, on est frappé par le côté sonore de l'épopée homérique. D'une part, les bruits, les cris et les sons sont nommés par un vocabulaire riche attestant une langue déjà très évoluée et construite il y a, aujourd'hui, trois mille ans. Par ailleurs, trois facteurs expliquent cette caractéristique des poèmes homériques :

1° En l'absence de supports manuscrits ou imprimés, la poésie antique était conçue pour être récitée, et même chantée. L'aède grec est en effet un chanteur dont la voix est soutenue par l'accompagnement d'une cithare. Il est toutefois difficile de caractériser ce chant : les vingt-sept mille huit cents vers de l'épopée homérique n'étaient pas assortis de mélodies très spécifiques, comme le sont aujourd'hui nos chansons. Homère a composé son œuvre en hexamètres dactyliques, construits sur une succession de syllabes longues ou brèves : le chant de l'aède consiste alors au minimum en une scansion, c'est-à-dire une technique d'articulation distinguant des syllabes longues ou brèves. Par ailleurs, la langue grecque connaît l'accent tonique : mais on n'a jamais pu déterminer avec certitude si cet accent se marquait en intensité – en appuyant sur une syllabe – ou en modulation mélodique. Le chant de l'aède devait être quelque chose comme une sorte de cantillation, c'est-à-dire une déclamation sur une note unique, donnée par la cithare, avec, par moments, la possibilité de petites modulations ou de courts mélismes. On peut également imaginer que l'artiste n'utilisait pas la même voix pour faire parler le forgeron boiteux Héphaïstos ou une nymphette : le chanteur devait contrefaire sa voix pour produire différents effets, apportant par exemple une touche comique pour réjouir l'auditoire ou un effet tragique pour inspirer la peur ou la pitié.

2° De plus, par endroits, l'aède s'adresse lui-même à la Muse : « Déesse, chante-nous la colère d'Achille, du fils de Pélée, colère détestable qui valut aux Argiens d'innombrables malheurs… » (*Iliade*, chant I, vers 1-2). « Muse, chante ce héros fameux par sa prudence, qui, après avoir détruit les remparts sacrés de Troie, porta de toutes parts ses pas errants, parcourut les cités aux peuples nombreux, et s'instruisit de leurs mœurs. » (*Odyssée*, chant I, vers 1-3).

3° Enfin, les héros de l'épopée homérique sont d'incorrigibles bavards qui, à tout instant, tiennent d'interminables discours. Les guerriers, par exemple, avant de s'affronter, s'invectivent, se défient, rappellent leurs exploits précédents ; les voyageurs, quand ils reçoivent l'hospitalité, exposent à leurs hôtes leurs origines et toute l'histoire de leur famille. Ces discours ont, certes, une fonction : plus vivants qu'une simple narration des faits, ils permettent de varier le déroulement de l'épopée ; de plus, les personnages qui parlent devaient être mimés de manière à faire ressortir leur personnalité. L'aède trouvait là une excellente occasion de faire valoir ses qualités oratoires, musicales et scéniques.

L'univers sonore qui emplit l'*Iliade* et l'*Odyssée* peut être décrit dans trois domaines : 1° le vacarme de la guerre ; 2° les bruits et sons de la vie quotidienne ; 3° la musique vocale et instrumentale.

Le vacarme de la guerre

L'*Iliade* est une prodigieuse fresque guerrière dans laquelle le vacarme des dieux fait écho au vacarme des hommes. L'épopée retentit du fracas de la guerre : des combats immenses voient le choc des armées et le choc des héros. Les grands chefs comme Diomède, Ménélas, ou Ajax, Hector, Politès sont dits « bons pour le cri de guerre », c'est-à-dire aptes à mobiliser l'énergie de leurs soldats par des paroles d'encouragement et à ordonner l'assaut. Cette expression apparaît plus de quarante fois dans l'*Iliade*. Les scènes de guerre sont nombreuses dans l'*Iliade*. Le scénario est toujours le même. Les soldats se préparent fébrilement à l'attaque. Par exemple, chez les assaillants achéens : « Ils se répandirent hors des vaisseaux rapides. Aussi serrés que les flocons de neige volent de chez Zeus, glacés, sous le souffle de Borée fils de l'Éther, aussi serrés, alors, les casques à l'éclat brillant étaient tirés des vaisseaux, ainsi que les boucliers renflés au centre, les cuirasses aux fortes courbures et les lances de frêne. Leur éclat allait au ciel ; et toute la terre, alentour, riait des éclairs du bronze. Un bruit sourd montait sous les pieds des guerriers. » (chant XIX, vers 356-364).

Coups de main, escarmouches, attaques et contre-attaques se succèdent dans le vacarme des armes de bronze qui s'entrechoquent et résonnent : j'ai remarqué dix verbes différents pour exprimer la résonance du bronze : « Mais Hector au casque scintillant ne cessa pas pour cela le combat. Il recula, prit une pierre, de sa main épaisse, dans la plaine, une pierre noire, raboteuse, grosse, et en frappa le terrible bouclier d'Ajax, fait de sept peaux de bœuf, sur la bosse du milieu ; et le bronze résonna alentour. » (chant VII, vers 263-267).

On entend aussi le claquement des cordes des arcs et le craquement des casques ou des boucliers sous les coups de l'adversaire : « Il tira en même temps les encoches de la flèche et la corde en nerf de bœuf. La corde vint contre son sein et, contre l'arc, le fer de la flèche ; et quand, en demi-cercle, le grand arc fut tendu, la corne résonna, la corde vibra fortement, et la flèche s'élança, aiguë, ardente à voler dans la foule. » (chant IV, vers 122-126). « Car, en tournant le dos, il broncha contre le bord du bouclier qu'il portait, descendant jusqu'aux pieds, pour se protéger contre les javelots. Embarrassé dans ce bouclier, il tomba à la renverse, et son casque, terriblement, retentit autour de ses tempes, dans sa chute. » (chant XV, vers 645-648).

Les chefs hurlent leurs ordres et, de la mêlée, montent les clameurs des combattants – l'*Iliade* utilise treize substantifs et douze verbes pour exprimer les différents cris guerriers – : « Quand les adversaires se rencontrèrent sur le terrain, dans leur marche, ils heurtèrent leurs boucliers, leurs piques, leurs ardeurs d'hommes cuirassés de bronze ; les bosses des boucliers s'entrechoquèrent ; un grand tumulte s'éleva. Alors retentirent à la fois plaintes et cris de triomphe des guerriers frappant ou frappés, et le sang ruisselait sur la terre. » (chant IV, vers 446-451). La chute des tués est généralement ponctuée par l'expression « il tomba avec bruit, ses armes résonnèrent ».

L'intervention de la cavalerie s'accompagne des hennissements des chevaux et du bruit de roulement des chars : « Sous eux montait la poussière de la plaine, que soulevaient les pieds retentissants des chevaux, et le bronze massacrait. […] Ainsi l'Atride Agamemnon faisait tomber les têtes des Troyens en fuite ; et bien des chevaux à la fière encolure emportaient des chars vides, avec fracas, sur les chemins de la guerre, regrettant leurs conducteurs irréprochables. » (chant XI, vers 150-161).

Le champ de bataille fait également entendre les cris des blessés et les gémissements des agonisants, mais le poète ne les mentionne que très rapidement. En revanche, il est très disert pour détailler les lamentations des amis des soldats morts. Par exemple, à l'annonce de la mort de Patrocle : « Antilochos d'autre part se lamentait, versant des larmes et tenant les mains d'Achille ; celui-ci gémissait en son cœur glorieux, car il craignait qu'Hector ne coupât le cou de Patrocle avec l'épée. Achille se lamentait terriblement ; sa vénérable mère l'entendit, assise dans les profondeurs de la mer près de son vieux père. Elle poussa des cris de douleur. » (chant XVIII, vers 32-37). Huit substantifs et douze verbes désignent les cris, les plaintes, les gémissements et lamentations. Car ces fiers guerriers, toujours prompts à s'embrocher, à faire voler les têtes ou gicler les cervelles, à s'infliger des blessures terribles que le poète détaille avec un réalisme souvent insoutenable, sont aussi de grands sensibles qui se lamentent sans fin sur le trépas de leurs amis : la mort de l'Achéen Patrocle, ami d'Achille, est ainsi pleurée durant tout le chant XIX de l'*Iliade* et ses funérailles font l'objet du chant XXIII ; dans le camp Troyen, la mort d'Hector occupe tout le chant XXII et ses funérailles le chant XXIV.

Et, le soir, après la bataille, on entend aussi les mugissements des animaux que l'on sacrifie pour honorer les dieux et rassasier les troupes. Les dieux participent également à ce vacarme : Zeus, le plus puissant des dieux, est aussi le plus bruyant ; il est le maître de la foudre et du tonnerre, il parle d'une grande voix, fonctions exprimées par plusieurs épiclèses : « qui aime la foudre, qui envoie la foudre », « tonnant, au bruit retentissant », « qui résonne du haut du ciel, haut-tonnant », « au bruit retentissant », « à la grande voix ».

Nous entendons aussi « Stentor à la voix de bronze », « Héra ardente pour la querelle et les cris », « la Discorde féconde en gémissements », « Arès qui crie d'une voix forte » ou « Artémis la Bruyante »… Quant au Tumulte, il n'a pas besoin d'épiclèse pour souligner sa qualité première !

Enfin, la nature elle-même participe au vacarme général et un riche vocabulaire s'attache à la mer tumultueuse, rugissante, au bruit retentissant ; à la terre qui résonne ou gémit sous les pieds des combattants ; aux vents impétueux, sifflants et mugissants ; aux cours d'eau écumants. Au chant XXI de l'*Iliade*, le fleuve Xanthe, écœuré d'être rempli de cadavres et de sang, se soulève et, dans une terrible convulsion, vomit les soldats morts et poursuit Achille pour lui faire cesser ce carnage : « Mais le fleuve s'élança, gonflé, et se rua. Il souleva, agita tout son cours, chassant les cadavres nombreux qu'il contenait en foule, tués par Achille : il les rejeta, en mugissant comme un taureau, sur la terre. Les vivants, il les sauva dans son beau cours, les cachant dans ses tourbillons profonds et grands ; mais terrible, autour d'Achille, le flot agité se dressait, et le courant le chassait, en tombant contre son bouclier. » (chant XXI, vers 234-241).

La vie quotidienne

Ce vocabulaire très guerrier est quasiment absent de l'*Odyssée*, très éloignée des grandes fresques militaires et qui consacre de longs passages à la description de la vie quotidienne des personnages évoqués. Ce vocabulaire guerrier peut, certes, réapparaître dans les quelques occasions où sont rappelés des combats de la guerre de Troie, mais ces réminiscences sont très peu nombreuses. La tonalité sonore de l'*Odyssée* est très différente : elle est dominée par les pleurs et les gémissements. Dans ce poème, tout un chacun pleure, gémit, se lamente constamment sur ses propres malheurs et sur ceux des autres.

Ulysse gémit en pensant à son épouse Pénélope et à son fils Télémaque qu'il a laissés lorsqu'il est parti pour la guerre de Troie et dont il n'a plus aucune nouvelle depuis vingt ans ; il se lamente également sur le sort de ses pauvres compagnons d'infortune qu'il voit disparaître les uns après les autres, dévorés par le monstre Scylla ou le Cyclope, tués lors d'escarmouches ou précipités dans les mers déchaînées ; il pleure également sur son infortune et sur le destin tragique qui lui impose une errance dont il n'aperçoit pas la fin : « Assis sur le rivage, et toujours au même point, il pleurait, son cœur se brisait en larmes, gémissements et chagrins. Et sur la mer inlassable, il fixait ses regards en répandant des pleurs. » (chant V, vers 82-83).

Pénélope est agitée des mêmes angoisses : elle pleure sur son mari dont elle ignore ce qu'il est devenu ; elle pleure sur son propre malheur en voyant sa maison occupée et pillée par des prétendants avides de l'épouser et d'hériter ainsi de son royaume ; elle pleure enfin sur l'infortune de son fils Télémaque que les prétendants voudraient bien évincer et même assassiner.

Ce pauvre Télémaque, lui aussi, se désespère de revoir un jour son père, de savoir sa mère libérée de ses tourments et d'accéder à la gouvernance de son royaume, jusqu'au moment où il retrouve enfin Ulysse : « Télémaque, jetant les bras autour de son vaillant père, se mit à gémir, en versant des larmes, et tous deux sentirent monter en eux le besoin des lamentations ; ils pleuraient bruyamment, à sanglots plus pressés que les cris des oiseaux, orfraies ou vautours aux serres crochues, dont des pâtres ont enlevé les petits avant qu'ils fussent en état de voler. Ainsi, ils laissaient tomber sous leurs paupières des larmes à faire pitié. » (chant XVI, vers 213-220).

Les compagnons de route d'Ulysse, ses anciens amis demeurés à Ithaque, les serviteurs qui lui sont restés fidèles dans sa maison en honorant Pénélope et Télémaque, ne savent plus à quel dieu se vouer ni quel avenir espérer.

Quant aux prétendants, s'ils font constamment fête dans la maison d'Ulysse et y mènent grand tapage, ils sont également consternés par les ruses de Pénélope qui se refuse à choisir l'un d'entre eux pour époux, espérant toujours le retour d'Ulysse.

Au chant XI de l'*Odyssée*, même les âmes des morts, qu'Ulysse va rencontrer, se plaignent de leur sort peu enviable, enfermées qu'elles sont sous terre dans le royaume des Enfers aux portes bien closes sous la garde intransigeante du dieu Hadès : « Mais sans m'en laisser le temps, s'assemblèrent innombrables des tribus de morts avec un cri effrayant ; et la peur blême me saisissait : la vénérable Perséphone n'allait-elle pas m'envoyer de chez Hadès la tête de Gorgo, le terrible monstre ? » (chant XI, vers 632-635).

Dans l'évocation des tourments vécus par tous ces personnages, nous retrouvons le vocabulaire des pleurs et des soupirs déjà rencontré dans l'*Iliade*, toujours aussi riche : treize verbes et cinq substantifs. Mais il arrive

aussi à ces personnages de rire, plus dans l'*Odyssée* que dans l'*Iliade*. Ici, le vocabulaire n'est pas riche, puisque le poète n'utilise que le substantif *gélos* et le verbe correspondant. Dans la moitié des évocations, il s'agit d'un rire moqueur.

L'*Odyssée* se déroule en grande partie à Ithaque dont nous voyons vivre les habitants. Un vocabulaire encore enrichi décrit les bruits et les cris qui animent tous ces lieux habités par une population méditerranéenne au verbe haut et coloré : les gens parlent, crient, s'invectivent, en viennent facilement aux mains.

De nombreuses prières sont transcrites dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, tantôt simplement dites, parfois chantées ou criées. La relation entre les hommes et les dieux y est en effet permanente et, si les hommes adressent aux dieux des prières, c'est toujours pour leur demander quelque chose, comme le fait par exemple Chrysès à Apollon, dieu dont il est le prêtre : « Écoute-moi, archer à l'arc d'argent, qui veilles autour de Chrysès et de la divine Killa, roi souverain de Ténédos, Sminthée ! Si jamais tu t'es plu au temple que j'ai couvert pour toi, si jamais j'ai brûlé pour toi des cuisses grasses de taureaux et de chèvres, exauce-moi ce vœu : fais payer aux Danaens mes larmes de tes flèches. » (*Iliade*, chant I, vers 37-42 ; prière répétée en termes très identiques aux vers 451-456). C'est à peine si, à la fin de l'*Odyssée*, le vieux Laërte adresse quelques mots de reconnaissance à Zeus en apprenant la mort des prétendants de Pénélope : « Zeus puissant, oui certes, il y a encore des dieux sur le grand Olympe, si vraiment les prétendants ont payé leur folle insolence. » (*Odyssée*, chant XXIV, vers 351-352). Et nous retrouvons, décrit par un vocabulaire très comparable, Zeus qui manifeste toujours sa volonté aux humains par la foudre et le tonnerre.

Les animaux sont très présents dans l'*Odyssée*, comme ils l'étaient déjà dans l'*Iliade*. Il s'agit principalement des animaux domestiques, familiers de l'homme : les chevaux qui hennissent, les bovins mugissants, les ovins et caprins bêlants et les chiens qui aboient. Le poète ne mentionne pas les volatiles de basse-cour, mais il cite, avec toutefois un vocabulaire très restreint et non spécifique, quelques volatiles sauvages : les oiseaux, l'aigle, le héron, les grues, l'hirondelle. On rencontre enfin les chauves-souris « aux petits cris » et les cigales « à la voix douce comme le lys ».

Quant aux bruits de la nature, l'*Odyssée* ne mentionne que les flots retentissants et les vents mugissants.

La musique

L'*Iliade* et surtout l'*Odyssée* font de larges mentions de la science acoustique et de la musique vocale ou instrumentale de l'Antiquité grecque, pour lesquelles un vocabulaire riche et spécifique avait été développé. Les Anciens avaient déjà remarqué les qualités fondamentales du son musical, qui se définit par sa hauteur, son intensité et son timbre. Quant à sa hauteur, un son est principalement aigu ou grave. Nous donnons, aujourd'hui, la priorité au grave : une gamme se chante en montant ; l'harmonie moderne pose la basse comme fondement d'un accord ; dans l'orchestre symphonique, l'assise du son est apportée par les instruments graves. Les Grecs, quant à eux, avaient une préférence pour les sons aigus, plus faciles à produire dans la musique instrumentale car nécessitant des instruments de plus petite dimension. Pour l'intensité du son, le poète mentionne, par exemple, des voix perçantes, amples, fortes, éclatantes ; ou, au contraire, des voix frêles et douces. Le timbre est peu souvent mentionné car les Grecs de l'Antiquité possédaient un *instrumentarium* encore trop peu développé pour être sensibles à ce paramètre : on trouve incidemment la mention d'une « voix de bronze » ou de Stentor « à la voix d'airain ».

Les Anciens avaient également observé les conditions physiques de la naissance des sons : la voix qui ébranle l'air, la percussion d'un objet en bronze, le pincement d'une corde, la propulsion rapide d'une flèche, le passage du vent sifflant dans les défilés. Ils avaient également bien perçu que le son est un phénomène qui se meut à travers l'espace : un cri poussé par quelqu'un frappe les oreilles d'une autre personne, un tumulte emplit le chemin. Néanmoins, les Anciens n'étaient pas parvenus à une véritable théorie vibratoire du son.

La musique vocale et instrumentale accompagne les banquets, les jeux ou les cérémonies religieuses. L'*Iliade* et l'*Odyssée* citent les principaux instruments d'alors.

Pour les instruments à vent, il est fait mention de l'*aulos*, parfois flûte droite mais, le plus souvent, instrument double à anche du type hautbois ; et de la *syrinx*, flûte de Pan généralement jouée par les bergers. Agamemnon, qui ne peut dormir, entend ces musiciens : « Certes, quand il considérait la plaine de Troie, il admirait les feux nombreux qui brûlaient devant Ilion, le son des flûtes et des *syrinx*, le bruit des hommes. » (*Iliade*, chant X, vers 11-13).

Quant aux instruments à cordes pincées, l'Antiquité grecque connaissait la lyre, faite d'une carapace de tortue couverte d'une peau de bœuf bien tendue et surmontée de cornes d'antilope ; un joug en bois fixé en haut des cornes permettait de tendre quatre cordes de boyau (sept au VI^e^ siècle). Mais Homère ne cite pas une seule fois cet instrument. En revanche, il fait de nombreuses mentions de la cithare, parfois nommée *kitharis* ou *kithara*, et qu'il appelle le plus souvent *phorminx* : c'était l'instrument des musiciens professionnels, formé d'une caisse de résonnance rectangulaire prolongée par deux bras généralement creux ; plus grande que la lyre, de construction plus robuste, la cithare ou *phorminx* portait jusqu'à douze cordes qui pouvaient être fortement ébranlées par un plectre en bois ou en os tenu par le musicien. La cithare était aussi l'instrument d'Apollon, fréquemment représenté portant cet instrument, et il en jouait dans les banquets des dieux : « Tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, ils banquetèrent, et le désir ne leur manquait pas du banquet où tous sont égaux, ni de la cithare magnifique, que tenait Apollon, ni du chant des Muses, qui se répondaient de leurs belles voix. » (*Iliade*, chant I, vers 601-604).

Enfin, l'*Iliade* mentionne à deux reprises la *salpinx*, longue trompette droite à usage militaire.

Il existe au moins cinq substantifs pour nommer la voix des hommes ou des animaux. Et quant au répertoire, le poète cite le péan et le thrène.

Le péan est un chant de victoire ou d'action de grâces. Au chant I de l'*Iliade*, lorsque Chryséis est rendue à son père, les Achéens qui l'ont reconduite chez elle afin de faire cesser la maladie qui dévastait leur camp organisent une grande fête pour apaiser la fureur d'Apollon : des animaux sont sacrifiés en l'honneur du dieu et un grand banquet est préparé ; et « tout le jour, par des chants et des danses, les jeunes Achéens s'efforcèrent d'apaiser le dieu en exécutant un beau péan et en célébrant *Celui qui protège de loin* ; et lui se plaisait à les entendre. » (*Iliade*, chant I, vers 472-474). Et, au chant XXII, Achille, qui vient de tuer Hector, invite ses amis à chanter un péan.

Quant au thrène, il s'agit d'un chant funèbre. À l'annonce de la mort d'Achille, les filles de Poséidon, le dieu de la mer, et les Muses déplorent son trépas : « Alors autour de toi se rangèrent les filles du vieillard marin qui, te pleurant à grands cris, te couvrirent de vêtements divins. Puis les neuf Muses de leurs belles voix chantèrent en ton honneur un thrène dont les couplets alternaient ; à ce moment tu n'aurais vu aucun des Argiens qui n'eût les larmes aux yeux, tant l'harmonieuse Muse avait ému leurs âmes ! » (*Odyssée*, chant XXIV, vers 58-62). Un autre thrène fut chanté devant le cadavre d'Hector.

L'*Iliade* est assez peu musicale. La musique n'y apparaît que de manière très épisodique quand Ulysse rend Chryséis à son père (chant I, vers 472-474), quand des aèdes troyens interprètent un chant funèbre en l'honneur d'Hector (chant XXIV, vers 720-721), ou quand les ambassadeurs d'Agamemnon, arrivés dans la tente d'Achille, trouvent celui-ci « charmant son âme avec la *phorminx* au son clair, belle, bien ouvrée, garnie en haut d'une traverse d'argent, qu'il avait prise parmi les dépouilles, quand il détruisit la ville d'Éétion. Avec cette *phorminx*, il charmait son cœur et chantait les exploits des guerriers. » (chant IX, vers 186-189). Le poète cite encore les dieux qui banquètent pendant que les Muses chantent (chant I, vers 603-604) ; des danseurs, flûtes et cithares sur une place publique (chant XVIII, vers 495) ; deux pâtres jouant de la *syrinx* (chant XVIII, vers 526), de jeunes Achéens entonnant un chant de victoire (chant XXII, vers 391), ou encore un enfant jouant d'une petite cithare (chant XVIII, vers 569-570) : « Au milieu d'eux, un enfant, tenant la cithare au son clair, jouait de façon charmante, et, sur cet air, disait une belle chanson, d'une voix frêle. » (chant XVIII, vers 569-571).

L'*Odyssée* est plus riche en évocations musicales. Nous y trouvons d'abord quelques mentions fugitives : Calypso ou Circé « qui chantent d'une belle voix » (chant V, vers 61 ; chant X, vers 221), Nausicaa qui dirige le chant et la danse de ses servantes (chant VI, vers 101), les Muses qui chantent un thrène en l'honneur d'Achille (chant XXIV, vers 61), ou les Sirènes qui tentent d'attirer les navigateurs par leur chant envoûtant (chant XII, vers 44 et 183-198) : « et elles entonnèrent un chant harmonieux : "Allons, viens ici, Ulysse, tant vanté, gloire illustre des Achéens ; arrête ton vaisseau, pour écouter notre voix. Jamais nul encore ne vint par ici sur un vaisseau noir, sans avoir entendu la voix aux doux sons qui sort de nos lèvres ; on s'en va charmé et plus savant ; car nous savons tout ce que dans la vaste Troade souffrirent Argiens et Troyens par la volonté des dieux, et nous savons aussi tout ce qui arrive sur la terre nourricière." Elles chantèrent ainsi, en lançant leur belle voix. » (chant XII, vers 183-192).

Mais l'*Odyssée* contient aussi de véritables scènes musicales :
Au chant I, les prétendants de Pénélope tiennent dans sa maison leur banquet quotidien, au terme duquel ils se livrent au chant et à la danse et écoutent l'aède Phémios narrer les aventures des héros antiques : « Dès que

la faim et la soif sont apaisées, les amants de la reine se livrent au chant et à la danse, le charme des festins. Un héraut met une superbe cithare entre les mains de Phémios, le plus habile des élèves d'Apollon ; il la prend malgré lui, contraint de chanter parmi ces amants. Parcourant la cithare de ses doigts légers, il préludait par d'heureux accords, et entonnait des chants mélodieux. » (chant I, vers 151-155).
Au chant IV, à l'occasion d'une noce chez Ménélas, roi de Sparte, un aède chante sur la cithare et deux danseurs évoluent au milieu de la salle : « Rassemblés dans une salle immense du palais, les voisins et les amis de l'heureux Ménélas se livraient à l'allégresse de cette fête. Un chantre divin accordait à sa voix les sons de sa cithare ; et au milieu de la salle deux danseurs, par des pas et des sauts merveilleux, marquaient la cadence. » (chant IV, vers 15-19).
Au chant VIII, Ulysse est reçu par les Phéaciens et leur roi Alkinoos. Celui-ci ordonne un festin avec musique et danse et envoie chercher l'aède Démodocos (vers 43-47), qui chante à trois reprises divers passages de la geste des héros (vers 83-99, 266-367, 499-521) : « Ils aplanirent une place pour la danse, ménagèrent une belle et large arène. Le héraut revint bientôt avec la cithare sonore pour Démodocos ; et l'aède alors s'avança au milieu de l'assemblée ; autour de lui se plaçaient des adolescents dans la première fleur de la jeunesse, habiles à la danse ; ils se mirent à frapper de leurs pieds le sol consacré. Ulysse contemplait le chatoiement de leur danse et l'admirait en son cœur. Cependant sur sa cithare l'aède préludait avec art à son chant : celui des amours d'Arès et d'Aphrodite au beau diadème. » (chant VIII, 260-267).
Aux chants XVII et XVIII, où les prétendants banquètent de nouveau dans la demeure d'Ulysse (chant XVII, vers 261-270, 358-359, 605 ; chant XVIII, vers 304). Et enfin au chant XXIII, quand Ulysse ordonne à l'aède Phémios, qu'il a épargné puisqu'il ne chantait que sous la contrainte, d'accompagner la danse par laquelle il veut fêter le succès du massacre des prétendants (vers 133 et 143-145) : « Alors le divin chanteur prit sa *phorminx* creuse et fit naître en eux tous le désir des doux chants et des danses gracieuses. Bientôt la grande maison résonnait sous les pieds des danseurs joyeux, hommes et femmes à la belle ceinture. » (chant XXIII, vers 143-147).

Ces scènes montrent que le chant et la danse étaient le prolongement naturel des festins et que les Anciens étaient toujours avides d'entendre un aède déclamer une épopée, l'un des trois genres poétiques du temps avec le drame et la poésie lyrique. Bien avant l'*Iliade* et l'*Odyssée*, les aèdes grecs colportaient en effet tout un ensemble de poèmes épiques concernant la guerre de Troie (c'est le « cycle troyen ») ; l'histoire d'Œdipe, des Sept contre Thèbes et des Épigones, formant le « cycle thébain » ; et la *Titanomachie*, ou récit théogonique, exposant donc les généalogies des dieux.

Nous ne savons plus aujourd'hui comment les Grecs de l'Antiquité prononçaient leur langue, comment leurs aèdes déclamaient la poésie, quels étaient les sons de leurs instruments de musique et comment ils étaient joués. Mais, dans une société où la communication n'avait rien de « virtuel », il est certain que la parole, le discours, la déclamation poétique et la musique formaient le concert quotidien de la société des hommes et des dieux.

Bibliographie

Le texte grec des poèmes se trouve facilement sur le site Internet *Hodoi elektronikai*.
Pour les traductions françaises, voir par exemple :
HOMÈRE, *Iliade*. Paris, Garnier frères, collection « Classiques Garnier », 1955.
HOMÈRE, *Odyssée*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, collection « Les meilleurs auteurs classiques », 1937.

DE LUCY À *HOMO SAPIENS* LES ORIGINES DE L'HOMME

Anne SOHIER-MEYRUEIS

Le 18 décembre 2017

Pour la Bible, l'homme façonné par Dieu à partir d'un peu de boue fut jeté dans le vaste monde, sans passé, sans mémoire, mais avec une soif de savoir et un libre arbitre qu'il manifesta lors de l'épisode malheureux de la pomme cueillie sur l'arbre de la Connaissance. Dès le IVe siècle, faisant une lecture moins littérale du texte biblique, Grégoire, évêque de Cappadoce, reconnaissait la « naissance animale » de l'homme, tandis que saint Augustin s'interrogeait sur le sens des premiers versets de la Genèse. Aristote fut le premier à tenter un classement des animaux en le fondant sur des caractères structurels.

Il fallut attendre le XVIIIe siècle pour que Linné mette un peu d'ordre dans le monde vivant. Jetant les bases de la nomenclature binominale, toujours utilisée, il classa les espèces suivant un ordre hiérarchique en fonction de critères de similitudes. La nomenclature linnéenne résulte de la combinaison de deux termes latins, le premier correspond au genre, le second désigne l'espèce au sein du genre. Tenant compte de la ressemblance qui existe entre l'homme et les grands singes, il créa pour eux l'ordre des primates sans envisager une quelconque filiation. Linné était fixiste ; les espèces créées par Dieu n'avaient jamais varié, l'homme occupe le sommet de la création.



Crânes de l'homme et du singe.

Ce n'est qu'au XIXe siècle que deux intuitions scientifiques débouchèrent sur le concept d'évolution. Avec la *Philosophie zoologique* publiée en 1809, Lamarck est l'auteur du transformisme qui envisage une continuité des êtres vivants au cours des temps. Pour Lamarck, un univers prédéterminé interagit avec l'organisme qui s'adapte et transmet. C'est la « transmission des caractères acquis », illustrée par la célèbre histoire de la longueur du cou de la girafe et résumée par une formule : « la fonction créée l'organe. » Sa théorie fut mise à mal, avant de revenir récemment avec l'épigénétique qui reconnaît l'importance considérable, quoique transitoire, des conditions extérieures sur l'expression des gènes.

En 1859, la publication par Darwin *De l'Origine des espèces,* déclencha un énorme scandale philosophique. Et cependant, dans ce livre il n'évoquait pas l'homme, mais seulement une évolution des espèces par la sélection naturelle qui favorise les mieux adaptés. Onze ans plus tard, avec *La Filiation de l'homme,* bravant les interdits théologiques les plus forts, il inscrivait clairement l'homme dans la série animale : « L'homme descend d'un quelconque quadrupède. » Sa pensée fut caricaturée par une formule qui fit florès : « L'homme descend du singe. » Ce qui est faux.

S'inspirant d'un petit croquis de Darwin, le naturaliste allemand Haeckel est l'auteur d'une première représentation de la filiation des espèces sous la forme d'un arbre phylogénétique.

Paléontologue, théologien et philosophe, Teilhard de Chardin se situe entre les créationnistes convaincus et les darwiniens sûrs de leur fait. Dans un contexte de « complexification conscience », le « phénomène humain »

occupe la noosphère, pellicule de pensée qui enveloppe la Terre. Teilhard annonçait, en quelque sorte, la toile et la planétisation du savoir que nous vivons aujourd'hui. L'homme se situe au sommet de la hiérarchie entre le point alpha, chaos des origines et le point oméga représenté par le Christ cosmique, point de convergence de l'évolution. Pour Teilhard, l'évolution qui procède d'un plan divin, est orientée. Ce n'est pas la machine sans but de Darwin ou du généticien Jacques Monod qui, reprenant à son compte une phrase de Démocrite, écrit dans *Le Hasard et la Nécessité* : « L'univers n'était pas gros de vie, ni la biosphère de l'homme. Notre numéro est sorti de Monte-Carlo. »

Teilhard fut, sinon mis à l'index, du moins réfuté par Rome qui, depuis, a tempéré son point de vue. Tout en attribuant à l'homme une place particulière, l'Église catholique reconnaît, en 1996, avec Jean-Paul II que « de nouvelles connaissances conduisent à reconnaître dans la théorie de l'évolution plus qu'une hypothèse ». Et c'est le pape François qui, en 2014, enterra définitivement la hache de guerre entre l'Église et les sciences en déclarant : « L'évolution de la nature n'est pas en contradiction avec la notion de création ; elle suppose la création des êtres qui évoluent en elle. »

L'évolution est actuellement un fait scientifique qui repose sur l'anatomie comparée, l'embryologie, la paléontologie et la génétique.

Lors de sa réplication, l'ADN peut subir une mutation, c'est-à-dire une erreur de recopiage affectant un segment, c'est-à-dire un gène. Les mutations ont lieu au hasard ; adaptées, elles peuvent persister et se transmettent. Les mutations massives feraient apparaître de nouvelles espèces au cours des temps géologiques, les mutations simples font apparaître des changements au sein d'une même espèce.

Les primates

Force est de reconnaître avec Linné que la ressemblance physique de l'homme et des grands singes est troublante. Il n'existe qu'une espèce humaine vivante, mais 190 espèces de singes constituent notre vaste parentèle. Pesant de 150 g à 200 kg, les singes diffèrent par quelques caractères morphologiques et par leurs modes de vie. Les petits sont insectivores, les gros sont herbivores ; les poids plumes sont arboricoles, tandis que les poids lourds se déplacent sur le sol. Les grands singes anthropomorphes : gibbons, orangs-outangs, gorilles et chimpanzés, sont regroupés avec l'homme dans la famille des hominidés. Le chimpanzé est génétiquement notre plus proche parent.

Même si cela peut surprendre et compte tenu de l'importance qu'on leur accorde dans la hiérarchie du vivant, les primates sont des mammifères anatomiquement primitifs mais cette absence de spécialisation est une chance car elle permet une grande plasticité évolutive alors qu'une adaptation trop étroite est une impasse.
Ainsi :

- Les membres monodactyles et onguligrades des chevaux conviennent à la course ; ceux des chauves-souris n'autorisent que le vol. Avec 5 doigts courts faits de 2 ou 3 phalanges, le squelette des membres des primates est primitif puisque son plan existait déjà chez Ichthyostéga, le premier vertébré qui passa de la vie aquatique à la vie terrestre il y a 350 Ma (millions d'années). Sans subir de bouleversements profonds, les membres indifférenciés des hominidés ont pu développer une main transformée en instrument de préhension grâce au pouce opposable. La main qui convient à la vie arboricole des singes deviendra un des instruments de la domination de l'homme.
- La plupart des mammifères ont une denture spécialisée. Avec leurs canines de tueurs et leurs molaires tranchantes, les félins sont de redoutables carnassiers. En l'absence de canine et avec leurs molaires râpeuses à croissance continue, les chevaux sont obligatoirement herbivores. La denture complète et indifférenciée des primates ne reflète aucune spécialisation. (Les canines des chimpanzés ne sont que des caractères sexuels secondaires qui interviennent dans la compétition entre les mâles.) À cette denture primitive correspond un régime omnivore, donc varié, ce qui fut un grand avantage lors des nombreux aléas climatiques que notre espèce a connus.

Homo sapiens, l'homme moderne, parmi les hominidés

Malgré sa fragilité physique, l'homme, espèce invasive et prédatrice, est le seul hominidé à avoir conquis la Terre. Tandis que les singes sont restés cantonnés dans les zones intertropicales où 60 % des espèces sont en voie d'extinction, *Homo sapiens* est à l'aise partout. Des pôles à l'équateur, sur terre et sur l'eau, sous les mers et dans l'espace, il s'adapte à tous les milieux et à tous les climats. Et sa population non seulement ne décroît pas mais augmente de façon inquiétante. Cet être chétif qui n'est ni rapide ni armé et qui aurait dû être la proie

des grands carnivores doit son succès à des aptitudes nouvelles liées à l'intelligence. Car malgré une grande ressemblance physique, un « abîme » sépare l'homme et les singes anthropomorphes (Darwin).

Le génome humain a été séquencé en 2001, celui du chimpanzé en 2005. Une analyse comparative a été réalisée en 2006. Nous avons 99 % de gènes en commun avec le singe (mais nous en avons 70 % avec l'oursin, ce qui est inattendu, et 35 % avec la jonquille, ce qui est poétique). Il serait d'ailleurs plus exact de parler de gènes homologues plutôt que de gènes communs. D'autre part, quand on cite ces chiffres, on oublie de préciser qu'il ne s'agit que de gènes codants qui représentent seulement 2 à 4 % du génome total. Tout le reste de l'ADN a un rôle régulateur complexe encore très mal connu.

Les similitudes d'organisation des espèces de primates actuels suggèrent qu'ils ont un même ancêtre. Ainsi en est-il des hommes et des chimpanzés dont l'ancêtre commun, nécessairement fossile et inconnu, n'était ni un singe ni un homme. Calculée par horloge moléculaire, la divergence entre les lignées aurait eu lieu aux alentours de - 7 Ma. Depuis, les deux lignées poursuivent séparément leurs chemins. On a démontré récemment qu'une duplication du gène SRGAP2 affectant le cerveau a marqué la séparation des deux genres. Une seconde duplication interviendra plus tard lors de l'apparition du genre *Homo*.

Les fossiles des singes et des premiers hominidés se ressemblent. Les paléontologues recueillent le plus souvent des fragments d'os éparpillés : crânes, morceaux de bassins, mâchoires, quelques dents… Homme ou singe anthropomorphe ?
- L'ADN permettrait évidemment de répondre mais on ne le retrouve qu'à l'état de fragments et jamais conservé au-delà de 100 000 ans, ce qui est insuffisant
- La datation isotopique au carbone 14 ne dépasse pas 50 000 ans. Les fossiles sont donc datés indirectement par les sédiments dans lesquels ils reposent.
- Les scientifiques prennent en compte tous les détails anatomiques qui caractérisent les différentes espèces. Ainsi, la forme de la mâchoire est un bon critère de détermination ; celle des singes est en U, tandis que dans la lignée humaine elle est arrondie.
- Pour Leroi-Gourhan : « La préhistoire se lit dans la taille des silex. » Les outils contemporains des squelettes, les restes d'ateliers de taille, de foyers ou d'habitats sont de précieux indicateurs.

Telles les pièces d'un puzzle, la synthèse de tous ces éléments permet de se faire une idée assez exacte de nos ancêtres hominiens et de leur mode de vie.

Hominisation

L'hominisation est l'ensemble des processus qui, depuis 7 Ma ont progressivement transformé des hominiens primitifs en hommes modernes.

Le cerveau

Le cerveau, grâce auquel il pense, parle et agit, est la plus grande originalité du phénomène humain. L'homme exprime des idées abstraites par le langage articulé, il peut concevoir un projet puis le réaliser matériellement. Il existe en général une corrélation entre la taille d'un individu et celle de son cerveau. Or pour une masse corporelle à peu près équivalente, l'homme moderne a un cerveau trois fois plus gros que le chimpanzé.

Au cours des temps, à l'intérieur de la lignée humaine, on observe une augmentation progressive de la capacité crânienne, une véritable « course au volume ». Tandis que les premiers Hominiens ont, comme les singes, un front fuyant, nous possédons un grand front vertical, particularité qui correspond à l'expansion des lobes frontaux du cerveau par accroissement du volume de la matière blanche. Le cortex préfrontal est le siège des processus cognitifs complexes (apprentissage, concentration, mémoire), des processus affectifs, de la génération et du contrôle des comportements culturels.

Rappelons que le cortex ou matière grise est la couche superficielle du cerveau qui recouvre la substance blanche profonde. La matière grise contient les corps cellulaires des 10^{11} neurones de notre cerveau. La matière blanche profonde est une zone de câblage qui assure les contacts entre les neurones. Chaque neurone est en contact avec 10^4 autres neurones au niveau des synapses qui transmettent chimiquement des signaux électriques. Tout se passe au niveau des 10^{15} synapses, ce qui crée, « selon une vertigineuse logique combinatoire », un réseau cérébral dont le nombre de connexions possibles est inimaginable. Ceci nous laisse évidemment quelques possibilités… D'autant plus que les circuits neuroniques qui sont d'une grande plasticité ne s'usent que si l'on ne s'en sert pas. Ce qui nous laisse de l'espoir.

Le gène SRGAP2, qui est situé sur le chromosome 1 et que nous possédons en 3 exemplaires, contrôle la multiplication des connections synaptiques. Les spécialistes pensent que ces duplications pourraient avoir contribué à l'évolution du cerveau humain.

Le langage articulé

Le langage articulé, formé de sons identifiables et signifiants, est un mode de communication strictement humain. Dans *La Planète des singes,* des chimpanzés génétiquement modifiés parlent. Les primatologues essaient de décrypter le langage des singes. Au terme de longs efforts, ils arrivent à leur faire comprendre une centaine de mots et à prononcer quelques voyelles. Bien qu'il possède les organes susceptibles de produire des sons, un singe ne parle pas : il fait des vocalises. Il ne construit pas de phrase et fonctionne sur le mode impératif, jamais narratif.

La parole est avant tout une opération cérébrale complexe et le cerveau est le principal organe du langage. Construit par blocs, il comporte des zones spécialisées. Une aire sensitive (aire de Wernicke) permet la compréhension du langage parlé et une aire motrice (aire de Broca) commande les muscles de la phonation. L'homunculus, étrange schéma d'un corps monstrueux, représente la zone motrice du cortex cérébral. La surface de chaque partie est proportionnelle à son importance fonctionnelle : plus une zone est étendue, plus les mouvements des muscles correspondants sont précis. Chez l'homme, les surfaces correspondant aux muscles de la face, des lèvres et de la langue sont énormes, ce qui explique la précision de la parole. Chez le singe, le même schéma souligne la réduction des zones motrices liées à la parole.

La parole ne laisse pas de trace. À l'exception du petit os hyoïde, les organes de phonation sont faits de tissus mous qui disparaissent lors de la fossilisation. Les paléontologues n'ont donc pas de réponse précise quant à l'apparition du langage. Il est cependant logique de penser qu'il y a 2,6 Ma, les auteurs des plus anciens outils connus, qui avaient une technologie à transmettre, devaient maîtriser un langage sommaire. Les aires du langage sont déjà bien marquées sur certains moulages endocrâniens vieux de 2,1 Ma.

La bipédie

Comme la plupart des primates, les tarsiers sont quadrumanes ; leurs longs doigts arqués qui s'accrochent aux branches conviennent à la vie arboricole. Lorsqu'ils se déplacent au sol les grands singes anthropomorphes sont quadrupèdes ; leurs mains reposent sur le dos des doigts. Ils peuvent se redresser, mais ce sont des bipèdes occasionnels. Leur pied possède un pouce court, légèrement opposable, souvenir d'une lointaine vie arboricole.

Avec sa voûte plantaire et son pouce collé, le squelette du pied de l'homme est adapté à l'appui. L'homme est le seul primate bipède obligatoire et cette étrange adaptation s'accompagne de modifications squelettiques :
- Les singes ont le dos rond. Le fait de se redresser a fait apparaître chez l'homme les quatre courbures de la colonne vertébrale ce qui provoque une surcharge du rachis lombaire et de douloureux lumbagos.
- Le bassin des singes est allongé, celui de l'homme est évasé car les volumineux muscles fessiers qui assurent la station verticale viennent s'y insérer.
- La tête du singe prolonge horizontalement le dos, celle de l'homme repose verticalement sur la colonne vertébrale, avec comme conséquence un déplacement du trou occipital vers l'avant.

La bipédie, qui va de pair avec le développement du cerveau, est systématique dans la lignée humaine dès 2,6 Ma. Elle est la principale caractéristique du squelette humain et suffit à elle seule pour reconnaître un de nos ancêtres parmi des fossiles de primates.

La main

Dans l'évolution de la lignée humaine, la bipédie est essentielle car elle libère la main qui devient disponible pour effectuer diverses tâches. Le pouce long et mobile, opposable à tous les autres doigts, fait de la main une pince de précision autorisant les mouvements délicats ; un singe peut saisir une pierre, un homme peut se servir d'une aiguille fine.

Notre main est guidée par une zone cérébrale motrice importante, au pouce démesuré. Par comparaison, notre pied très réduit, n'exécutera que des mouvements limités. Chez le singe qui est quadrumane, les correspondances cérébrales de la main et du pied sont égales. Pour Michel Serre, « L'homme est un animal anatomiquement déspécialisé, mais l'outil qui prolonge sa main le spécialise particulièrement. » Rendu possible par la bipédie, l'outil fabriqué intentionnellement pour réaliser une action précise, devient le prolongement de la main, ce qui a joué un rôle déterminant dans le développement de la lignée humaine. La primatologue Jane Goodall fut la première à noter que les chimpanzés utilisent des outils pour s'alimenter. Ils cassent des noix à l'aide d'une pierre,

« Mais tandis que nous envoyons dans l'espace un véhicule d'exploration [...] le plus grand accomplissement technique des chimpanzés reste la collecte des termites avec un bâton. » (M. Derex)

La main de l'homme jointe à ses capacités cérébrales a fait naître la créativité, mère de la culture, aptitude inconnue dans le reste du règne animal.

La créativité technologique

L'homme invente. Il ne peut s'empêcher d'inventer. La créativité technologique est propre à l'humanité. De l'industrie lithique aux capsules spatiales, l'homme crée des outils puis des machines de plus en plus complexes. Les outils taillés dans des roches dures, silex, grès ou obsidienne, sont les premières innovations technologiques. Il y a 2,6 Ma, la fabrication de ces premiers outils de pierre coïncida avec un début de l'accroissement significatif du cerveau. Cette créativité marque l'émergence de la pensée conceptuelle, car fabriquer, c'est penser. Fabriquer suppose une capacité d'anticipation dans la recherche du matériau adéquat et une intentionnalité dans le choix de la forme. Comme nous, les premiers hommes avaient l'image mentale de l'objet qu'ils souhaitaient obtenir.

La technique de taille s'est améliorée très lentement. Pour les premiers bifaces, 25 percussions en une seule étape suffisaient, tandis que les derniers nécessiteront 259 percussions en 9 étapes. Le rendement du matériau augmente parallèlement puisqu'avec une livre de silex, on obtenait au départ de 3 à 12 cm de tranchant ; 1,6 Ma plus tard, plus de 12 mètres. Contrairement à nous qui vivons « l'obsolescence programmée », nos ancêtres avaient le temps d'assimiler une technologie nouvelle...

La communication symbolique

L'art, que Changeux définit comme un moyen de « communication symbolique intersubjective avec des contenus émotionnels », est apparu longtemps après la technologie. Avec les peintures et dessins pariétaux, les sculptures en ronde-bosse et les graffitis, l'homme est désormais capable de créer les illusions visuelles que sont les œuvres d'art. Les grottes ornées sont des sites majeurs de l'histoire de l'humanité. Elles démontrent clairement qu'il existait, il y a 40 000 ans, des hommes capables d'abstraction pour penser et attribuer une signification à un dessin.

L'apprentissage

Technologique ou artistique, la créativité est transmise par l'enseignement. Savoir faire suppose que l'on ait appris par l'imitation ou le langage. Fragile à sa naissance, l'homme atteint l'âge adulte biologique à 15 ans, contre 7 pour le chimpanzé. Notre longue adolescence est une période d'apprentissage au cours de laquelle les réseaux nerveux se multiplient. Pour les neurobiologistes, apprendre c'est construire et stabiliser de nouveaux contacts synaptiques en relation avec l'environnement. Notre cerveau n'est donc ni l'exécutant d'un programme rigide préétabli, ni une page blanche façonnée par le monde extérieur. Il est le résultat de l'inné génétique et de l'acquis épigénétique dépendant de l'environnement physique et culturel.

La lignée humaine

Devant le nombre et la diversité de nos ancêtres possibles, nous nous sommes limités à 5 étapes culturelles majeures qui correspondent aux Australopithèques (Pliocène), puis à 4 espèces du genre *Homo* : *Homo habilis* et *Homo erectus* (Paléolithique inférieur), *Homo neandertalensis* (Paléolithique moyen) puis *Homo sapiens* (Paléolithique supérieur et Néolithique).

Les Australopithèques : un timide premier pas

Les Australopithèques, qui vécurent de –5 à –2 Ma, ne sont pas les premiers hominidés. Toumaï (-7 Ma), qui est beaucoup plus ancien, se situerait près de la divergence homme-singe. Comme lui, Orrorin (-6 Ma) n'est représenté que par des restes fragmentés et dispersés, parfois discutés. Les Australopithèques, qui entrent clairement dans la lignée humaine, présentaient un mélange de caractères archaïques (petit cerveau) et de caractères évolués (denture humaine) ; une locomotion mixte associait la bipédie et la capacité de grimper.

Parmi de très nombreux Australopithèques, Lucy a acquis le statut de vedette en 1974 lors de sa découverte en Éthiopie. Malgré son grand âge, (3,2 Ma), Lucy est en bon état (pour un paléontologue), puisque 52 os sur les 206 que compte le corps humain sont assez bien conservés pour qu'on ait pu dessiner son visage et reconstituer sa silhouette. Elle a été longtemps le plus complet fossile de la lignée humaine. À peine plus ancienne qu'elle, Little foot, (3,7 Ma), a été mise au jour depuis. Cette Australopithèque (Little foot était une

jeune femme), découverte en Afrique du sud et présentée cette année-même à Johannesburg, va sans doute nuire à la notoriété de Lucy car son squelette est complet à 90 %.



Lucy.

Malgré son joli prénom tiré d'une chanson des Beatles, *Lucy in the sky with diamonds*, Lucy n'était pas une beauté. Avec sa mâchoire volumineuse projetée vers l'avant, son front fuyant et ses immenses orbites, elle avait un visage simiesque. Avec un cerveau de 450 cc, elle devait avoir l'intellect d'un chimpanzé. Elle pesait 25 kg pour 1,10 m et était bipède, comme le prouvent le port de la tête, la courbure de la colonne vertébrale et la forme du bassin et des fémurs. Yves Coppens a publié *Le Genou de Lucy* en 1999, chez Odile Jacob. Le titre est joli. En fait, la pauvre était atteinte d'un *genu varum*, ce qui, en terme non médical, signifie qu'elle avait les jambes arquées et une démarche chaloupée comme son ancêtre de Laetoli dont les émouvantes empreintes conservées dans la cendre volcanique consolidée sont datées de 3,7 Ma. Un petit marchait parallèlement à l'adulte. Sans doute lui donnait-il la main… Comme lui, Lucy avait les mains libres. L'émail de ses dents était épais ; elle se nourrissait essentiellement de feuilles et de racines. Les Australopithèques étaient des cueilleurs qui, à l'occasion, dépeçaient peut-être les carcasses abandonnées par les grands carnivores… Bref, des charognards ! On ne leur connaît pas d'outil, mais ils pouvaient à l'occasion, comme les singes, utiliser quelques objets trouvés. Dans la savane arborée, Lucy côtoyait des hippopotames, des éléphants et des gazelles, mais aussi de redoutables tigres à dents de sabre. Ses membres supérieurs longs aux doigts recourbés qui faisaient d'elle une arboricole partielle, lui permettaient de se réfugier dans les arbres pour échapper aux prédateurs. Mal lui en prit. Un orthopédiste américain qui a étudié son squelette a posé son diagnostic : Lucy est morte en tombant d'un arbre. « L'humérus présente une fracture en compression identique à celle qui survient lorsqu'on étend le bras pour amortir une chute. » Mais conclut-il, « La mort est survenue rapidement. »

Le genre *Homo*

Le genre *Homo* est apparu il y a environ 2,8 Ma, à la faveur d'un dédoublement du gène SRGAP2. Les premiers hommes ont coexisté avec les derniers Australopithèques pendant plus de 500 000 ans.

Homo habilis : un artisan doué

L'augmentation du volume du cerveau est nette (il passe de 500 à 800 cc), mais le front fuyant n'est pas celui d'un intellectuel ; s'il pouvait sans doute s'exprimer, *Habilis* devait avoir un langage rudimentaire. Un peu plus grand que les Australopithèques, *Homo habilis* est bipède obligatoire mais des jambes courtes n'en font pas un grand marcheur ; il ne quitta d'ailleurs jamais son Afrique natale. Par contre, ses longues mains sont celles d'un bon ouvrier. *Habilis* est considéré comme le véritable inventeur des premiers outils de pierre taillée. Usant de la pensée abstraite, il était capable de concevoir l'outil. Sa production caractéristique est le galet aménagé ou *chopper*, pour lequel il obtenait un tranchant en enlevant quelques éclats par percussion avec une autre pierre. Le *chopper*, cet outil rudimentaire devait lui permettre de découper des morceaux de viande ou de casser des os pour en extraire la moelle. *Habilis* était un nomade qui suivait les animaux en les chassant (peut-être), à moins qu'il ne se soit contenté, lui aussi, des carcasses abandonnées par les grands fauves. Son régime alimentaire omnivore est plus sûr que le régime végétarien de ses prédécesseurs. La savane herbeuse qu'il habitait était un milieu découvert, donc dangereux. Il y côtoyait la même faune que les derniers Australopithèques. Sans défense, il constituait une proie de choix pour les grands prédateurs. Pour se protéger, il aménageait des enclos dont on a retrouvé les traces sous forme de cercles de pierres. Ainsi naquirent les premiers habitats.

Homo erectus domestique le feu et invente le biface

En abaissant le niveau de la mer, la première glaciation du quaternaire créa des ponts entre l'Afrique et l'Europe. *Erectus* fut un véritable globe-trotter. Chasseur, il allait en fonction des saisons et du mouvement des animaux. À chaque génération, un clan nouveau s'installait à quelques km du précédent ; en 1,8 Ma, par petits sauts de puce, il parcourut des milliers de km. Quittant l'Afrique de l'est, son pays d'origine, il atteignit le Moyen-Orient, puis la Géorgie et de là, colonisa l'Eurasie. En Europe les sites sont innombrables. En Provence, on le retrouve à la grotte du Vallonet à Roquebrune-Cap-Martin (-1 Ma), à la Baume-Bonne dans le Verdon (-400 000 ans) ou encore à Nice, à Terra Amata (-400 000 ans) et au Lazaret (-170 000 ans). Son crâne allongé contenait un gros cerveau (1100 cc), mais ce qui le caractérise, c'est le front fuyant et l'énorme bourrelet sus orbitaire, qu'on retrouvera chez Neandertal.

Dérivant d'*Homo habilis*, *Homo erectus* est apparu il y a environ 1,9 Ma et a existé en évoluant pendant plus d'1Ma ; il détient le record absolu de longévité du genre *Homo*. C'était un être massif, au squelette lourd, assez proche des hommes modernes par sa taille et les proportions de son corps et de ses membres. Le « plus vieux des Français » a abandonné un peu partout sur notre territoire une grande quantité de bifaces qui signent son passage. Le biface, outil à tout faire de la préhistoire, inventé il y a environ 1,6 Ma, est un objet en forme d'amande présentant un pourtour tranchant. La base arrondie est finement travaillée. La pointe tient bien en main. Sa taille était codifiée. Le tailleur qui procédait par percussion directe, détachait des éclats puis travaillait le centre du bloc (nucleus) pour obtenir la pièce. Il dégrossissait le bloc initial avec un percuteur en pierre, puis retouchait les formes avec un percuteur en bois dur ou en os de cervidés. Il ne procédait pas par « essai et erreur », car on ne retrouve sur l'objet final aucune trace de frappe inutile. Un chercheur américain raconte avec humour : « Après quelques centaines d'heures d'entraînement au taillage du silex, je peux me targuer d'approcher les compétences des tailleurs de l'Acheuléen. » (-500 000 ans).

Le biface est un bel objet. Son apparition est la plus ancienne manifestation d'une symétrie qui n'est pas fonctionnelle mais marque l'émergence du sens de l'harmonie. La domestication du feu est la grande innovation d'*Homo erectus*. On peut faire naître des braises par friction d'un bâton sur une planchette. La percussion d'un silex sur un bloc de pyrite suffit à enflammer des herbes sèches. Le feu est peut-être simplement né d'un incendie provoqué par la foudre. Le feu transforma la vie des hommes car :

- Le feu c'est la chaleur et la lumière, c'est le foyer qu'on entretient et autour duquel se soude la communauté.
- Le feu éloigne les prédateurs. C'est aussi une technique de chasse qui permet d'encercler le gibier.
- La cuisson des aliments fut une révolution. Plus assimilable, la viande cuite allonge l'espérance de vie. Plus tendre, elle diminue l'effort de mastication ; les mâchoires raccourcissent. On considère que la cuisine qui a amélioré la qualité digestive des aliments nous a libérés de leur recherche, à laquelle les singes consacrent jusqu'à 8 heures par jour, et par la même a libéré les potentialités de notre cerveau.



Biface acheuléen.

Situé aujourd'hui sur le versant du mont Boron, à 26 mètres au-dessus du niveau de la mer, le site de Terra Amata ne ressemble plus à ce qu'il était lorsqu'*Homo erectus* y installait ses campements provisoires, au printemps et au début de l'automne. La mer recouvrait l'emplacement de Nice et Terra Amata était une petite crique abritée. Sur ce site, l'équipe d'Henry de Lumley a mis au jour de nombreux outils taillés dans les galets de la plage ainsi que les traces de huttes. Des foyers aménagés sur un lit de galets occupaient le centre des huttes. Des murets de pierres sèches érigés au nord-ouest les protégeaient du vent. Le mistral déjà ! Il faisait doux. Les pollens permettent de reconstituer l'environnement : sur les collines, cerfs, sangliers et daims vivaient à l'abri des pins d'Alep, des pins maritimes et des chênes verts. Dans les prairies herbeuses paissaient les troupeaux d'aurochs, d'éléphants et les rhinocéros dont les ossements débités ont été retrouvés près du campement. Mais contrairement à la légende, les chasseurs préhistoriques n'avaient pas toujours du gros gibier à leur menu ; ils tuaient plus souvent des lapins, ce qui est nettement moins dangereux.

Neandertal et les premiers rites

En 1856, des carriers qui travaillaient dans la vallée de Neander près de Düsseldorf, exhumèrent un squelette dont ils ne conservèrent que quelques os. Consulté, un professeur de l'université de Bonn les attribua à un barbare et les data de quelques milliers d'années. Mais ce squelette était étrange… Un anthropologue allemand qui l'étudia conclut qu'il s'agissait d'un *Homo sapiens* qui aurait été rachitique dans sa jeunesse et arthrosique dans ses vieux jours. Notre homme était un malade. On l'oublia.



Crâne de l'homme de Neanderthal.

Mais au début du XX^{e} siècle, les découvertes de squelettes ressemblant à celui de Neander se multipliaient en Europe. Cela commençait à faire beaucoup de malades. De guerre lasse, les spécialistes reconnurent qu'il s'agissait d'un nouveau type humain : *Homo neandertalensis* dont les malheurs n'étaient pas terminés. Car Marcellin Boule, du muséum de Paris, qui se vit confier le soin de le reconstituer à partir d'ossements trouvés au bord de la Corrèze à la Chapelle-aux-

Saints, en fit un être grotesque au faciès d'abruti. Peut-être avait-il un sourire un peu particulier avec ses pommettes saillantes, ses grandes fosses nasales et ses larges orbites. Des arcades sourcilières proéminentes dominaient un front fuyant. Son crâne énorme et plat, qui contenait un cerveau plus gros que le nôtre (1700 cc), se terminait par un chignon occipital. Pesant près de 80 kg pour 1,60 m, Neandertal avait un physique d'athlète. L'ère quaternaire est marquée par de grandes variations climatiques ; 4 longues périodes glaciaires alternèrent avec des interglaciaires plus courtes. Descendant d'*Homo erectus* déjà installé en Europe (Tautavel), Neandertal fut l'homme du froid. Apparu à la fin d'une période interglaciaire, il vivra puis disparaîtra au plus fort de la dernière glaciation de Würm. Dans une taïga à conifères, il côtoyait les espèces actuelles mais aussi la mégafaune du quaternaire : les mammouths, les rhinocéros laineux et les bisons protégés par d'épaisses toisons. L'homme partageait ses abris sous-roche avec les énormes ours des cavernes et de redoutables carnivores, lions et hyènes.

Neandertal hérita des avancées culturelles de ses prédécesseurs en particulier de l'industrie lithique, qu'il perfectionna. Comprenant que l'utilisation des éclats libérés lors de la taille des bifaces permet d'obtenir un outillage varié et spécialisé, tout en économisant la matière première, il les utilisa pour fabriquer des poinçons, des lames, des racloirs avec lesquels il pouvait percer, gratter et trancher la viande ou le bois. Ses pointes emmanchées dans du bois, qui n'a pas laissé de trace, sont les premières armes composites connues. Munis de leurs lourds épieux, les premiers Néandertaliens attaquaient le gros gibier, mais cette technique qui oblige à approcher la proie à moins de 3 mètres est dangereuse et nécessite un grand nombre d'hommes pour encercler la bête. Puis ils allégèrent leurs armes. La lance d'une portée de 15 m leur permit de chasser à distance cerfs, rennes ou bisons. Mais au quotidien, comme leurs ancêtres, ces très grands chasseurs se contentaient de traquer les lapins.

Les techniques de chasse sont la preuve d'une bonne organisation sociale. Pour être efficace, il faut connaître les habitudes du gibier, planifier l'expédition, constituer le groupe de chasseurs, prévoir date et lieu.

La chasse a une fonction sociale structurante. Après avoir transporté la nourriture, les chasseurs la partageaient avec les malades et les vieillards, ce qui est un geste de solidarité typiquement humain. Il existe toute une pathologie néandertalienne qui n'a pas empêché les handicapés de vivre. L'homme de Shanidar a vécu pendant des années, boiteux, amputé du bras droit et borgne. Et quand il mourut, on l'enterra soigneusement.

C'est aux Néandertaliens que l'on doit les premières sépultures ; on en compte actuellement une vingtaine. À la Chapelle-aux-Saints, on exhuma le squelette d'un homme d'âge mûr. À la Ferrassie, il existe une nécropole où les différents squelettes disposés en position fœtale sont recouverts de cendres et protégés par des dalles calcaires. Les morts sont accompagnés d'objets de la vie courante, outils de silex ou blocs de pigments. Ces rites funéraires signent la prise de conscience de la vie et de la mort, et peut-être les premières angoisses métaphysiques. La découverte de pollens fossiles dans la sépulture de Shanidar en Irak avait permis d'avancer l'hypothèse séduisante de rites fleuris. Il semblerait que l'Irakien, malade ou blessé, ait été déposé sur un lit de plantes médicinales, comme *Ephedra altissima* qui est un vaso-constricteur. Ce qui ouvrirait des perspectives médicales intéressantes.

Quoiqu'il existe de nombreux ateliers de broyage de pigments, des colliers et des collections de jolies pierres et de fossiles, on ne connaît pas de véritable art néandertalien. Était-il dépourvu de tout comportement symbolique ? Peut-être utilisait-il des supports fragiles qui ont disparu ?

Il y a 28 000 ans, Neandertal disparaissait, brusquement. Différentes hypothèses tentent de rendre compte de cette curieuse extinction. La plus plausible serait une concurrence avec *Homo sapiens*, face auquel on peut suivre son lent recul à travers l'Europe. A t-il été dépassé démographiquement ? Était-il inférieur techniquement ou cognitivement ? S'est-il fondu dans la masse ? Si cette dernière hypothèse était vérifiée, elle prouverait que les hommes modernes sont des hybrides de Sapiens et Neandertal. Pour tenter d'élucider le problème, on a analysé l'ADN. Les ADN mitochondriaux d'origine maternelle sont différents, mais le séquençage des ADN nucléaires, dont l'origine est mixte, montrent que Sapiens et Neandertal n'ont en commun que 99,5 % de leur génome. Donc même s'il y a eu quelques histoires sentimentales entre monsieur Neandertal et madame Sapiens, ces différences suffisent à exclure la possibilité d'un métissage de masse. Pendant 20 000 ans, Neandertal a cohabité avec l'homme moderne, il a partagé sa culture mais il n'est pas notre aïeul. Seulement un vieil oncle défunt.

Homo sapiens, l'homme moderne : un artiste

22 ans après le choc provoqué par la découverte de l'homme de Neandertal, les restes de cinq sujets accompagnés de silex ouvragés furent mis au jour à Cro-Magnon en Dordogne. Élancé, gracile, élégant, avec sa face verticale

et son menton aigu, l'homme de Cro-Magnon était beau, il nous ressemblait. Avec lui, nous tenions enfin un ancêtre présentable. Il avait la même capacité crânienne que nous, car il était nous.

Jusqu'à une période très récente, on pensait que l'homme moderne était apparu en Afrique de l'est il y a 200 000 ans. Comme *Erectus*, il se mit en marche vers le nord et une deuxième vague de migrants traversa le détroit de Bab-el-Mandeb ou l'isthme de Suez. Il y a 80 000 ans, on le retrouve au Moyen-Orient. Entre 50 à 40 000 ans, il pénétrait en Europe et atteignait l'Australie. Il y a 15 000 ans, il entrait en Amérique par la Béringie alors émergée. Les dernières découvertes prouveraient qu'il est apparu il y a 300 000 ans de façon progressive en diverses régions d'Afrique.



La Dame de Brassempouy.

Sapiens travaillait le silex avec une maîtrise étonnante. Le matériel est abondant et varié. Avec les fragiles « feuilles de laurier », la technique de la taille atteint des sommets. Fines et translucides, elles ne pouvaient être utilisées sans se briser ; elles correspondent peut-être à une volonté de démontrer un savoir-faire.

Cro-Magnon conçut de nombreux outils en os : des harpons, des aiguilles à chas. Par un froid glacial, il assemblait les peaux de bêtes pour se vêtir. De légères flèches aux pointes de silex ont remplacé les lourdes lances néandertaliennes. Le propulseur, sculpté dans du bois de renne, augmentait l'efficacité des armes lancées et permettait au chasseur d'atteindre un gibier à 50 mètres et donc de s'éloigner de la proie. Il pouvait désormais chasser seul, à l'affût. Avec le crochet du propulseur, orné de belles figures animales en ronde-bosse, cheval, bouquetin, bison… apparaît l'artiste, l'homme sensible à la beauté. Cro-Magnon nous a laissé près de 200 « Vénus paléolithiques ». De dimensions modestes, les statuettes en ivoire ou en terre cuite affichent des attributs féminins exagérés. Symboles de fécondité ? Leur tête est dépourvue de tout détail anatomique si l'on excepte la jolie petite *Dame de Brassempouy*. C'est un fragment de statuette en ivoire qui, avec ses cheveux tressés à la mode afro et ses traits réguliers, est la plus ancienne représentation réaliste du visage humain.

En 1875, la petite Maria de Santuola remarquait la présence de *toros* au plafond de la grotte d'Altamira, qu'elle explorait avec son père. Ces dessins trop parfaits furent considérés comme des faux par les savants de l'époque. « Croire que l'art a beaucoup avancé d'Altamira à Cézanne est une prétention occidentale vaine. » (Miquel Barceló). Après Altamira, de très nombreuses grottes ornées ont été découvertes. Parmi les plus célèbres nous retiendrons :
En Dordogne, Lascaux, qui est l'une des plus importantes par le nombre et la qualité esthétique de ses œuvres datées de 17 000 BC.
En Provence,
- Les peintures pariétales découvertes dans la grotte Chauvet en Ardèche datent de -35 000 ans. Ce sont les plus anciennes et les plus belles.
- Dans les falaises de Cassis, la grotte Cosquer fut fréquentée en -27 000 puis en -19 000 pendant le maximum glaciaire de Würm qui entraîna une régression marine de 120 m ; la grotte s'ouvre actuellement à -37 m sous le niveau de la mer.

Figuratif et diversifié, l'art pariétal interpelle paléontologues et artistes. Sur les parois des grottes, tout un bestiaire défile sous nos yeux. Le cheval est le plus représenté. Il ne s'agit pas du cheval actuel, mais du cheval de Przewalski, à la robe isabelle, qui vivait à l'état sauvage en Mongolie jusqu'à une période récente. Pour les premiers hommes, le cheval était un gibier avant d'être domestiqué entre -4 et -3000 ans. Les bovidés sont présents ; bisons et aurochs dominent à Lascaux. La fresque des lionnes de Chauvet est une des plus spectaculaires. Un groupe de félins se rue vers de paisibles bisons ; le fusain traduit parfaitement le mouvement des grands fauves.



La superposition des quatre silhouettes du panneau des rhinocéros peut être comprise, soit comme la représentation d'un groupe, soit comme l'expression cinématographique du mouvement d'un seul animal par la décomposition du geste qui sera réinventée par Duchamp.

Curieusement, à part les mains, on trouve peu de représentations humaines sur les murs des grottes et le petit homme terrassé devant le bison de Lascaux n'est pas spectaculaire.

L'homme du Paléolithique supérieur maîtrisait parfaitement les techniques d'expressions picturales : gravure, dessin au fusain suivi d'une estompe, obtenue en écrasant la couleur avec les doigts pour obtenir des nuances diverses et donner du volume. Ses couleurs provenaient de mélanges savamment dosés de poudres minérales naturelles où dominent ocres et rouges. On se perd en conjectures quant à la signification de ces fresques mais pour Cro-Magnon, l'art avait déjà toute sa dimension symbolique.

La révolution néolithique : invention de l'agriculture

Le réchauffement climatique a débuté il y a 13 000 ans. Les glaciers polaires, qui remontent alors vers le nord, et les glaciers alpins vers les sommets, libèrent l'eau ; la mer ennoie les rivages. Nous sommes au Néolithique, qui sera marqué par de profondes mutations économiques et sociales. Il pleut sur le Sahara, qui verdoie. Ses habitants produisent des petits chefs-d'œuvre. Les grandes fresques animalières du Paléolithique ont disparu, remplacées par des scènes de la vie courante : chasse, guerre, danse, où l'homme est omniprésent. Utilisant toutes les nuances de l'ocre, l'art figuratif est moins réaliste. Les belles figures anthropomorphes sont schématiques.

La poterie utilitaire fait son apparition de même que les meules directement liées à l'agriculture, puisqu'elles permettaient de transformer en farine les grains des céréales cultivées. C'est par le blé que l'agriculture a débuté. Venant du « croissant fertile », c'était un blé primitif rustique mais de faible rendement. Les anciens cueilleurs-chasseurs nomades deviennent agriculteurs et éleveurs sédentaires. Dans les villages, les activités se spécialisent et on voit apparaître le potier, le ponceur de pierre, la fileuse de laine etc. Puis, en - 3300 ans, avec l'écriture qui stocke l'information hors du cerveau, on passe de la préhistoire à l'histoire.



Art néolithique du Sahara.

Une évolution buissonnante

Pour Yves Coppens, « Avec 3 fossiles on peut faire une belle lignée bien droite ; avec 15 fossiles on est un peu perdu ; en revanche avec 50, une organisation émerge en rameaux, en embranchements… » Jusqu'à une période récente, lorsqu'on alignait Lucy, Habilis, Erectus, Neandertal et Sapiens, on obtenait une série plausible, continue dans le temps et correspondant parfaitement au processus de complexification croissante, tant sur le plan anatomique que sur le plan culturel. Mais malgré l'optimisme de notre paléoanthropologue médiatique, l'arbre phylogénétique humain semble se compliquer au fur et à mesure de découvertes dont la liste s'allonge chaque jour. De linéaire, il est devenu « buissonnant ». D'un tronc hypothétique, émergent des rameaux brisés correspondant à des espèces qui sont apparues, se sont épanouies, puis ont disparu. Cette fragmentation est normale, si on considère que l'apparition d'une espèce résulte de mutations qui sont des changements brutaux de la séquence des gènes, survenant dans une petite population isolée géographiquement.

Nous continuons d'évoluer. De nombreuses mutations sont survenues récemment. Les yeux bleus sont apparus il y seulement 9000 ans à l'occasion d'une mutation du gène HERC2.

Très à la mode, le transhumanisme qui ressuscite le mythe de l'éternelle jouvence, rêve d'un « homme augmenté » et « réparé », par bricolage génétique et par ajout de prothèses, bref d'une machine OGM. Résultat obligatoire d'une fécondation in vitro (FIV), doué d'une intelligence exceptionnelle, il échapperait à la maladie et à la mort et serait même appelé à supplanter notre espèce. Mais tout n'est pas génétique, comme on l'a pensé dans l'enthousiasme de la découverte de l'ADN et de son fonctionnement, puis du séquençage du génome. Il y a l'inné et l'acquis, et surtout l'incroyable complexité de la biologie moléculaire que Guillaume Lecointre résume ainsi : « Les gènes ne sont que les impulseurs qui lancent l'expression des protéines, qui seront impliquées dans des cascades de réactions influencées par l'environnement. »

Devant tant de complexité, d'incertitudes et de dangers, n'est-il pas plus raisonnable d'avoir toujours recours à la méthode classique de fabrication des bébés qui a fait ses preuves ?

Bibliographie

BONIS (de), L. *La Famille de l'homme*. Paris : Édition française de *Scientific american*.
CHANGEUX, J.-P. *Du vrai, du beau, du bien. Une nouvelle approche neuronale*. Paris : Odile Jacob poches, 2008 et 2010.
CHANGEUX, J.-P. *L'Homme neuronal*. Paris : Arthème Fayard, 1983.
Histoire universelle de l'art. Paris : Larousse.
LUMLEY (de), H. *La Grande histoire des premiers hommes européens*. Paris : Odile Jacob, 2007.
PICQ, P. *Nouvelle histoire de l'homme*. Paris : Perrin, 2005 et 2007.
RECHERCHE (La), n° 431, juin 2009. n° 521, mars 2017. Paris : Sophia publications.
RECHERCHE (Dossiers de la), n° 24, août-octobre 2006. n° 45, octobre 2011. Paris : Sophia publications.
RECHERCHE (La), Hors-série n° 18, juin-juillet 2016. Paris : Sophia publications.
SCIENCE (Pour la), n° 386, décembre 2009. n° 427, mai 2013. Paris : Bibliothèque de Pour la SCIENCE.
SCIENCE (Dossiers pour la), n° 76, juillet-septembre 2012. n° 92, juillet-septembre 2016. n° 94, janvier-mars 2017. Paris : Bibliothèque de Pour la SCIENCE.
TIME LIFE, *Les Origines de l'homme. Le chaînon manquant. Les premiers hommes. Les néanderthaliens. L'homme de Cro-Magnon*. Éditions Time Life International (Nederland) B.V.

SÉANCES MENSUELLES
COMMUNICATIONS

SÉANCE MENSUELLE DU 26 JANVIER 2017

LES TAPIS DE TRIBUS DU MAROC

Norbert PALMADE

Depuis ma prime enfance vécue au Maroc, « le tapis » a toujours été pour moi un élément essentiel de mon cadre de vie familial et domestique. Qu'ils soient d'Orient (turcs ou persans), ou du Maroc (citadins ou ruraux), tous constituent un environnement où l'utile participe du décor et où, dans une agréable association de styles et de couleurs, le vécu côtoie l'imaginaire.

Il s'agit là d'un vaste sujet que nous nous proposons d'aborder en rendant ainsi un hommage à ces femmes, berbères pour la plupart, dont les œuvres tissées sont représentatives de l'une des expressions artistiques les plus authentiques du Maroc. Pour se développer pleinement, cet art du tissage s'est appuyé depuis les origines sur une organisation familiale et sociale des plus rigides au sein de ce qu'il est convenu d'appeler une tribu.

Les tribus berbères sont le reflet d'une organisation représentant une véritable force politique qui leur a permis de jouer, après l'arrivée des Arabes au Maghreb, un rôle déterminant dans l'histoire du Maroc. De nos jours encore, les populations berbères de ce pays représentent un groupe ethnique très important qui s'implique dans toutes les activités tant politiques que culturelles. C'est cette activité culturelle que je vais développer.

Historique du tapis



Tapis Berbère Région Azilal.

Le tapis désigne un ouvrage tissé à points noués, présentant une face veloutée, ornée de signes et de motifs de couleurs. Ajoutons aussi que cet ouvrage tissé, le plus souvent destiné à être disposé à même le sol, sera par voie de conséquence voué à s'user et à être détérioré. Les origines du tapis noué à la main se perdent dans la nuit des temps. À ce jour, la seule référence que nous possédons demeure celle du fameux tapis dit de Pasyryk qui fut découvert en Sibérie en 1947, dans le tombeau d'un prince scythe du V^{e} siècle avant Jésus-Christ. Sa facture, d'un raffinement remarquable, nous incite à penser qu'elle était déjà le résultat d'une longue évolution tant technique qu'esthétique. Quoiqu'il en soit, selon certaines hypothèses qui paraissent sérieuses, il semblerait que le berceau du tapis se situerait en Asie Centrale.

Les populations de ces régions, confrontées de tout temps aux dures conditions climatiques qui régnaient dans ces territoires de steppes, auraient alors inventé un textile obtenu par le tissage de la laine, matière première dont elles pouvaient disposer largement. Le tapis put alors se développer en s'imposant progressivement comme l'un des éléments fondamentaux de la vie quotidienne de ces peuplades. En outre, par la variété des motifs et des couleurs de son décor il devint au fil du temps l'une de leurs meilleures expressions artistiques. Puis, à la faveur de grandes migrations, d'autres régions furent gagnées à leur tour par ce textile dont la diffusion devint quasi-planétaire.

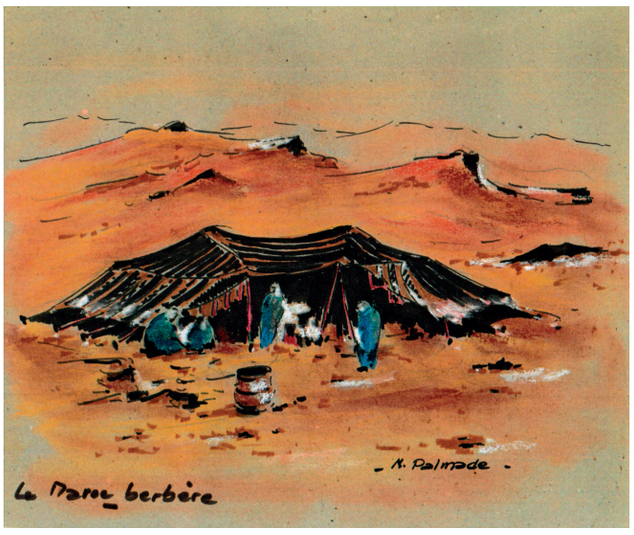
Les Occidentaux ne découvrirent le tapis que vers le IX^{e} siècle de notre ère, mais ils ne tardèrent pas à le considérer comme un objet qui participerait avantageusement à la décoration de leur cadre de vie et à leur confort domestique. Sans doute ces tapis ornés de motifs variés, aux couleurs éclatantes, répondaient-ils à une réelle démarche esthétique de leur part. En revanche, chez les populations orientales, le tapis représente depuis fort longtemps bien autre chose. Il est le lieu où l'on mange, où l'on dort, où l'on se réfugie, mais également, pour les musulmans, celui où l'on se prosterne cinq fois par jour ! Objet vivant que l'on foule aux pieds, on le considère alors comme un espace profane ou domestique, mais curieusement aussi comme un espace sacré. Il n'y a là aucune ambiguïté, chaque fonction étant réellement distincte l'une des autres. Il en fut de même pour les tribus autochtones d'Afrique du Nord qui découvrirent un nouvel art de vivre qui leur fut apporté, par les Arabes vers le VIII^{e} siècle de notre ère.

L'art du tapis dans la culture berbère

Toutefois, il faut noter que ces tribus autochtones, essentiellement berbères, s'employèrent dans le même temps à préserver leur propre particularisme tant en ce qui concernait leur mode de vie ancestral que pour ce qui pouvait concerner leurs démarches dans les différents domaines d'une création artistique des plus actives. Ces populations berbères, dont les origines lointaines dans le temps demeurent encore bien mystérieuses, ont toujours formé une ethnie à part. Grâce à leur organisation familiale et tribale, elles surent se préserver de toutes les influences extérieures, qu'elles soient amicales ou hostiles.

On peut citer à ce sujet Frédéric Damgaard, membre correspondant de l'académie du Var, qui écrivait dans son magnifique ouvrage intitulé *L'Art des femmes berbères du Maroc* : « L'Histoire du Maroc a été marquée par l'apport de nombreux peuples et cultures qui sont venus de différents horizons se greffer sur un tronc initial d'une population berbère, sans avoir pu effacer ni sa langue, ni sa culture spécifique. » Ainsi donc, par ce mélange des genres résultant de ces différents apports, naquit une expression artistique nouvelle qui deviendra, au fil du temps, une particularité typiquement marocaine, composante essentielle de ce qu'il est convenu d'appeler l'art tribal du Maroc.

Pour certains auteurs arabes ou étrangers, les arts décoratifs du Maroc dériveraient d'une double origine : d'une part, un art rural et familial pratiqué essentiellement chez les peuplades du bled pour répondre aux exigences de leur mode de vie nomade orienté surtout vers une économie domestique, et d'autre part, un art officiel et urbain qui, depuis quelques décennies, accorde une place plus importante à son aspect commercial pour satisfaire à l'attente de certaines couches de la société marocaine, qui accèdent peu à peu à un mode de vie plus bourgeois. En outre, une demande touristique de plus en plus exigeante ne serait pas étrangère non plus, à cette évolution qui affecte tous les domaines de l'artisanat d'art. Ce distinguo, qui a pour effet de créer une particularité bien marocaine, associe dans une même expression utilitaire autant qu'artistique, deux aspects en apparence contradictoires, voire même inconciliables : le nomade et le sédentaire, mariant ainsi l'aléatoire au durable.



Tente des Berbères nomades du Maroc.

C'est donc dans un tel contexte que s'exprime l'art des tapis au Maroc, dont les réalisations sont marquées tout autant par une obstination à durer que par leur fragilité à l'usage. Tout amateur n'oubliera pas qu'il s'agit d'une création artisanale qui s'effectue sans carton sinon sans projet, car chaque tisserande, comme tout autre artiste en phase de création, improvise et construit son œuvre selon son inspiration du moment, ses pulsions les plus intimes et en fonction d'une idée générale latente qui, bien souvent, n'apparaît qu'à la fin ! Soulignons aussi que loin des grandes villes, qui favorisent la création artistique sous toutes ses formes, le tissage demeure pour les tribus de ces régions isolées de l'Atlas marocain l'une des principales voies d'évasion vers l'art.

Par héritage ancestral, les femmes de ces contrées possèdent en effet un véritable don du tissage. En l'exerçant, dès leur plus jeune âge, elles s'offrent ainsi un espace de liberté qui leur permet de donner libre cours à leur imaginaire et de réaliser, par une inconsciente démarche esthétique de véritables œuvres d'art. Frédéric Damgaard a écrit à ce sujet : « Dès qu'une femme berbère est libre de se mettre devant son métier à tisser, elle pianote de nouvelles strophes, faisant avancer son œuvre doucement, selon ses visions et le résultat tout à fait imprévisible devient alors fantastique… »

Mais un tel aboutissement exigera, chez la tisserande, qu'une attention toute particulière soit portée à la réalisation des étapes de cette création. La toute première concernera la laine qui, durant toutes les phases de sa préparation bénéficiera de chants et de formules magiques destinés à en éloigner les esprits malins susceptibles de nuire à la créatrice et à l'ouvrage qu'elle s'apprête à réaliser. Il en sera de même pour la teinture de cette laine. La préparation de chaque teinte obéira à un strict rituel pour attribuer à chacune d'elles le message spirituel et culturel qui lui convient. Ainsi :

- le blanc sera symbole de pureté, mais aussi la couleur de la mort ;
- le rouge par sa force et son éclat, protégera des accidents et de la maladie ;
- le bleu signe de sagesse, montrera les chemins qui mènent aux rêves ;
- le jaune représente le feu, la puissance du soleil, celle de l'éternité ;
- le vert représente l'éveil à la vie, mais il est aussi un signe de fertilité ;
- le noir, image de fécondité, exerce un pouvoir bénéfique et protecteur contre le mauvais œil.

Encore ne s'agit-il là que d'une traduction abrégée d'un vocabulaire très symbolique aux multiples variantes.

La technique de tissage des tapis

Mais, de toutes ces opérations préparatoires, ce sont celles qui concerneront le métier à tisser dont l'installation et l'usage qui en sera fait devront répondre à un ensemble de règles codifiées par la tradition.

Deux types de matériels s'offrent aux tisserandes de ces tribus, en fonction de leur mode de vie et de leur habitat. Les populations nomades utiliseront de préférence des métiers horizontaux dénommés aussi métiers de basse lisse. En revanche, les populations sédentaires, n'emploieront que des métiers verticaux dénommés métiers de haute lisse. Si, sur les plans technique et mécanique, peu de différences les distinguent les uns des autres, il n'en sera pas de même pour l'usage qu'en feront les tisserandes et le traitement qu'elles leur réserveront tout particulièrement s'il s'agit d'un métier de haute lisse. En effet, la présence physique de ce dernier, à l'intérieur d'une habitation, ainsi que son propre potentiel créatif lui confèrent historiquement une véritable personnalité que tous les membres de la tribu concernée se doivent de lui reconnaître. Il sera donc traité avec beaucoup d'égards par la tisserande qui l'utilisera, qui n'oubliera jamais de le saluer chaque fois qu'elle pénètrera dans la pièce où il aura été installé ! Cette installation en un lieu donné aura alors un caractère définitif et nul ne pourra y déroger sous peine de graves préjudices tant pour la tisserande elle-même que pour ses proches.

Mais revenons à l'opération de tissage proprement dite. Celle-ci ne pourra réellement commencer que lorsque tout le cérémonial dévolu à la dite opération aura été accompli par l'ensemble des protagonistes concernés. Ce cérémonial qui s'accompagnera de chants et de prières prononcés au nom de Dieu (*Besmala*, en arabe) sera suivi d'offrandes diverses telles que dattes, sucres, grains de blé. Assise sur son tabouret, face au métier, la tisserande pourra alors en toute sérénité entreprendre son ouvrage. Tout d'abord elle disposera sur de petits bâtons des brins de laine de différentes couleurs qui avaient été préparés par ses aides. Ces brins d'une longueur de 30 centimètres seront ensuite noués à l'armature constituée par l'entremêlement de la trame et de la chaîne pour devenir la « peau » du futur tapis.

Si la robustesse d'un tapis dépend essentiellement de sa trame et de sa chaîne, sa valeur, quant à elle dépendra souvent, en grande partie de la densité de son nouage. Pour les tapis de tribus, cette densité demeure bien modeste avec ses 80 000 nœuds au mètre carré alors qu'en général, ce chiffre peut s'élever, pour les tapis d'Orient, jusqu'à 300 000 nœuds.

Ainsi donc pour déterminer la valeur d'un tapis de tribus on retiendra d'autres critères faisant appel essentiellement au savoir-faire des tisserandes, à leur créativité, qui méritent aussi d'être soulignés, car ils sont le propre des femmes de ces tribus. Tout naturellement cela amène à parler des styles, car les techniques de tissage qu'elles soient archaïques ou raffinées, doivent toujours respecter un schéma d'organisation qui déterminera le style de l'œuvre à réaliser. Ainsi le choix de la tisserande ne pourra se porter que sur trois types de schémas d'organisation.

Les schémas orientés se développent suivant un axe de symétrie imposant un sens privilégié au tapis. Celui-ci, dès lors, ne pourra être observé agréablement que d'un seul point de vue comme les tapis de prière.

Les schémas non orientés quant à eux, s'organisent librement sans qu'aucun sens précis ne soit imposé. Le champ du tapis est ainsi entièrement occupé par une répétition modulaire des motifs décoratifs qui peuvent être regardés de n'importe quel point d'observation.

Les schémas à motif central peuvent être regardés de n'importe quel point car leur décoration s'organise à partir d'un ou plusieurs éléments situés au centre du champ du tapis, autour duquel sont disposés les motifs secondaires. Ces dispositions à motif central sont largement répandues au Maroc et se retrouvent souvent sous la forme de médaillons ou de rosaces.

Les styles qui découleront du choix de l'un de ces trois schémas d'organisation seront alors de deux sortes :

Le style géométrique

Ses origines sont très anciennes. De nos jours il n'est pratiqué essentiellement que par les petits artisans ruraux et les peuplades nomades du Maroc. Si la simplicité de son nouage ne permet pas d'obtenir des figures très élaborées, le produit final, par son aspect archaïque, ne manque cependant pas de charme et d'attrait pour un amateur avisé. Les productions berbères en sont un bon exemple.

Le style curviligne

Ses origines sont plus récentes car son apparition se situerait vers le XV^{e} siècle de notre ère. Il met en œuvre un nœud asymétrique, dont le nouage plus serré et dont la forme irrégulière permettent d'obtenir des lignes courbes facilitant la réalisation de figures telles que des arabesques ou des motifs floraux. Au Maroc, les productions citadines comme les tapis de Rabat, de Fez ou de Mediouna en sont des exemples qui ne manquent pas d'intérêt.

La symbolique des tapis berbères

Il nous reste à aborder maintenant les signes et les motifs qui viendront orner le décor d'un tapis. Chez les tribus berbères du Maroc, le tapis apparaît souvent comme le lieu d'une mémoire collective qui traduit une certaine philosophie de la vie. En effet l'opération de tissage, bien qu'elle soit une activité destinée essentiellement à la production d'objets usuels, n'en sera pas moins chargée des émotions diverses qui habitent les femmes de ces tribus toujours très attachées à leurs traditions. Elles disposent pour cela d'un vocabulaire symbolique qu'elles déclinent en toute liberté au gré de leurs visions et de leur humeur pour créer les décors de leurs œuvres. À telle enseigne que pour certains spécialistes, ce vocabulaire symbolique ne serait autre que le support graphique de l'*Amazigh* (la langue des Berbères qui est un langage strictement oral).

Rattacher ainsi les signes et les motifs de ces tapis, à l'expression orale des Berbères peut paraître une démarche séduisante, bien que très souvent la grande majorité des tisserandes en ignore la signification réelle ! Ajoutons qu'à l'instar de toute langue qui évolue avec le temps, le langage des signes évolue lui aussi, apportant alors à sa complexité propre une difficulté supplémentaire.

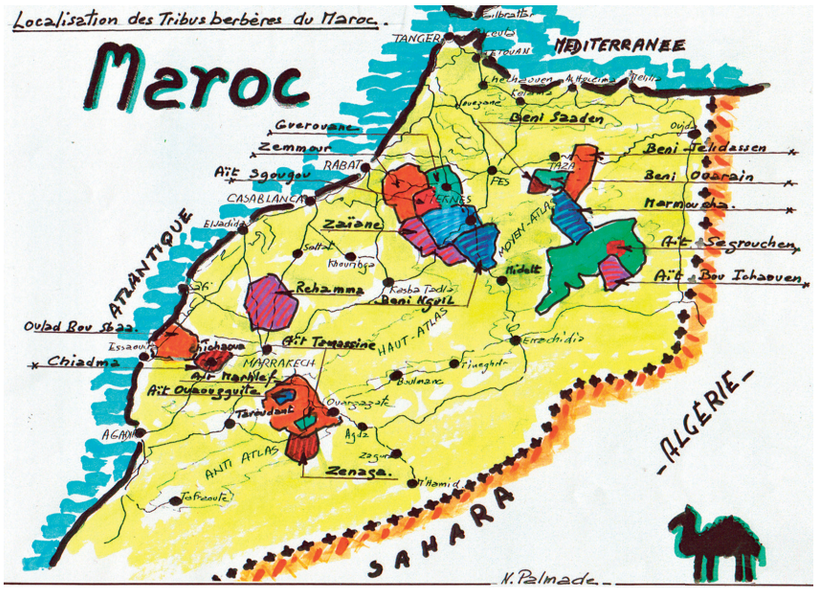
Pour toutes ces raisons il est inutile d'entrer dans une longue traduction de ces ornements symboliques. On peut se contenter tout au plus de relever que certains motifs clairement significatifs représentent des silhouettes humaines ou animales ou bien encore, des objets très usuels de l'environnement domestique. Ces motifs figuratifs se retrouvent d'ailleurs très souvent dans les productions des différentes régions du Maroc. Leur traduction n'en demeure pas moins difficile, rendant illusoire toute tentative d'interprétation des messages symboliques qu'ils véhiculent. Il arrive également que certains des dits motifs s'épurent avec le temps au point de se réduire à une simple représentation géométrique du sujet supposé représenter.



Notre imagination, s'appuyant sur des modèles connus ou reconnus, ne peut alors que s'égarer et nous faire oublier qu'un tapis de tribus, par la relation qu'il entretient et qu'il nous révèle avec son milieu naturel et social, est un signe de vie né du travail de ces femmes qui mettent en lui la part la plus intime de leur féminité et de leurs désirs. Si message, il devait y avoir, reconnaissons donc pour ces ouvrages tout simplement un statut de sujet et non celui d'un banal objet usuel. Sa valeur d'objet d'art, sa valeur intellectuelle n'en seront que mieux affirmées.

Citons encore Frédéric Damgaard qui écrit : « Il est aisé d'imaginer une femme berbère devant son métier à tisser, telle une pianiste devant son piano. Toutes deux composent une belle musique avec des rythmes et des notes. Leurs partitions ne sont jamais rigides et laissent la place à des interprétations personnelles ou à des initiatives d'improvisations. À travers leurs créations artistiques les plus extraordinaires elles nous révèlent avec des variations à l'infini, les traces d'une grande civilisation millénaire qui se manifestent par des réminiscences de signes et de symboles d'une lointaine préhistoire… »

Nous n'avons envisagé ici que les tapis en laine à points noués. Pourtant l'habileté de ces femmes berbères se manifeste bien au-delà de la confection de tapis car elles sont capables d'exprimer aussi leur créativité dans la confection de vêtements, de voiles ou de bonnets aussi bien pour hommes que pour femmes. Par leur originalité et leur beauté, toutes ces productions méritent d'être citées et de figurer au même rang d'objet d'art que celui reconnu pour leurs tapis car elles portent, elles aussi, les traces de cette grande civilisation millénaire dont parle Frédéric Damgaard. Cette reconnaissance est le plus grand hommage que l'on puisse rendre à ces femmes remarquables pour leur savoir-faire et leur culture. Espérons, par ce rapide propos, et les diverses reproductions qui l'accompagnent y avoir quelque peu contribué…



Localisation des tribus berbères du Maroc.

Illustrations de l'auteur.

LA CONTRIBUTION DE LA PYROTECHNIE DE TOULON À L'EFFORT DE GUERRE EN 1914-1918

Benoît PERTHUISOT

Jusque dans les années 60 il n'était pas rare de croiser dans nos rues de vieux messieurs à la moustache blanche et la boutonnière décorée qui, amputés d'une jambe, conduisaient des tricycles à bras ou à moteur, ou quelque *Gueule cassée* dont les cicatrices mal refermées faisaient peur aux enfants. Les 11 novembre étaient alors l'occasion de parler de la guerre du grand-père, de feuilleter son livret militaire, d'écouter le récit de quelque combat sanglant et de frôler les rubans de ses médailles.

On parle à juste titre des 8 millions d'hommes mobilisés, du million et demi de tués et des 4 millions de blessés. L'engagement civil des femmes françaises au cours du conflit reste plus confidentiel. Pourtant plus de 430 000 d'entre elles ont contribué à la fabrication d'armements divers en travaillant dans les usines du secteur privé, les arsenaux ou les pyrotechnies de l'État.

L'embauche des ouvrières auxiliaires à la Pyrotechnie

Le décret du 4 novembre 1909 traitait déjà du statut des ouvriers et ouvrières auxiliaires de la Marine. En mai 1912, pouvaient être embauchées les femmes de 18 à 40 ans, avec une préférence aux veuves, femmes ou filles d'agents de la Marine, selon un classement établi en fonction du montant des pensions et du nombre des personnes à la charge des postulantes. Ainsi 450 femmes travaillaient à la pyrotechnie avant-guerre.

Une fois le conflit déclaré, les agents incorporés ont pu être remplacés temporairement, à défaut de retraités, mutilés ou réformés de guerre, de préférence par leurs femme, mère, filles ou sœurs ou, à défaut, par celles de militaires tués ou blessés. La circulaire du 25 avril 1916 précise que les ouvrières auxiliaires ne sont embauchées que pour la durée du conflit. Divers textes en 1916 font passer l'âge limite à 50 ans et admettent les femmes, mères, filles ou sœurs de militaires tués ou morts de maladie sous les drapeaux, ou portés disparus, ou réformés pour blessures, ou en traitement pour blessures pouvant entraîner la réforme. D'août 1914 à novembre 1918 plus de 6 000 femmes seront embauchées dans les établissements de pyrotechnie de Toulon, avec un pic de près de 2200 en 1916.

À la Pyrotechnie, près de la moitié des ouvrières étaient varoises ; il y avait aussi des Corses, des Bretonnes et même des Italiennes. La presse locale les désignait sous la charmante épithète de *pyrotines*. Elles sont même devenues les héroïnes de *La Belle obusière ou le 539,* un mauvais feuilleton du *Petit Var*.

Les établissements de pyrotechnie de Toulon

En 1914, les établissements sont constitués de deux entités, placées sous l'autorité du directeur d'artillerie, l'ingénieur en chef Lancret :

- la Pyrotechnie maritime, implantée à Brégaillon depuis 1862 et à Lagoubran depuis 1880,
- les Magasins de Milhaud-Éguillette, établis sur la colline de l'Éguillette depuis 1885 et à Milhaud depuis 1880, autour des darses aménagées après l'ouverture des bassins d'immersion des bois.

La Rivière neuve sépare les deux entités.

La Pyrotechnie met en œuvre les poudres et explosifs, prépare les compositions et le fulminate de mercure, confectionne les étoupilles, les détonateurs et les étoiles pour fusées à signaux, charge les gargousses, les cartouches et les projectiles, et forme les artificiers à l'École de pyrotechnie. Les magasins visitent et stockent les munitions et les artifices à Milhaud et conservent à l'Éguillette le coton-poudre humide destiné aux charges des mines et des torpilles.

Lancé en 1909, un programme de plus d'un million de francs a permis de dynamiser la production des obus, d'électrifier des machines-outils, d'améliorer les stockages et les réseaux Decauville, et de procurer au personnel quelques aménagements en hygiène et sécurité. Mais le résultat est dénoncé en 1914 comme à peine suffisant pour répondre aux besoins de la Flotte de Méditerranée et de la loi-programme de 1912. Au 1er janvier 1914, les établissements emploient 4 ingénieurs d'artillerie navale, 4 officiers de marine, 20 chefs d'équipe et 885 ouvriers dont 339 femmes, 6 agents techniques et 12 magasiniers.

En 1917, son état-major se composait de l'ingénieur en chef Patard, commandant la Pyrotechnie, du commandant Morillon, commandant des magasins, et des ingénieurs Breuilh, Martin, Gueden, Bourely, Boudouresques et Savarit.

Quelques fabrications

La Pyrotechnie utilisait la poudre noire pour les étoupilles et les artifices ; la fameuse poudre B, en bandes, pour remplir douilles et gargousses ; la mélinite et la schneidérite pour charger les obus et le fulminate de mercure pour la confection des amorces. Les petits calibres étaient encartouchés, mais des gargousses étaient confectionnées pour les moyens et gros calibres. La gargousse est un sac cylindrique en tissu de serge à fond plat qui contient les fagots de poudre B, un sachet d'allumage avec de la poudre noire, et un petit sachet anti-cuivrant qui diminue le dépôt de cuivre dû au frottement des ceintures de l'obus dans le tube du canon. La *cocarde* couture et ferme la partie supérieure de la gargousse. La charge de poudre noire est allumée par une étoupille placée dans la culasse du canon. Elle allume à son tour les gargousses introduites dans le tube derrière l'obus.



Confection des gargousses.
Service photographique des armées, 1916

Le travail des ouvrières

Les ouvrières pouvaient charger ou assembler des éléments de fusées ou de munitions, découper la poudre, confectionner des fagots ou coudre des gargousses. Elles marquaient les munitions et les caisses. Et lorsque le cheval faisait défaut, elles poussaient le chariot avec les hommes. Certaines conduisaient des machines-outils ou étaient affectées à la fulminaterie. D'autres servaient à l'infirmerie ou à la pouponnière. Et puis il y avait celles qui fouillaient les ouvrières à la sortie et qui touchaient 1,50 franc pour cela.

La mission sacrée de la fabrication du 75

Une fois la pagaille de la mobilisation passée et la rade vidée de la 1re armée navale, la Pyrotechnie va rapidement devoir faire face à la mission sacrée de la production de masse de cartouches de 75.

Dès août 1914, ses ingénieurs visitent l'École de pyrotechnie de Bourges pour acquérir la connaissance des outillages et des procédés à employer pour la fabrication des fusées détonateurs et le chargement des obus. Puis ils recherchent des industriels aptes à fabriquer les composants ou à fournir les produits chimiques, les machines-outils et les matériels destinés à la production et au contrôle des munitions.

La Pyrotechnie peut ainsi, avant la fin de l'année 1914 « faire accepter d'emblée les premiers lots de fusées détonateurs, confection de pyrotechnie délicate entre toutes et créée de toutes pièces », selon le témoignage de satisfaction du directeur d'artillerie. Les parcs de machines-outils de l'arsenal sont mis au service de la production d'obus et de fusées qui sont chargés à la Pyrotechnie. En septembre 1914, on produit 5000 fusées de 75 par jour ; en 1916, 20 000 cartouches et 35 000 fusées.

Les autres confections

La Pyrotechnie continue bien sûr à produire des munitions aussi bien pour les flottes alliées que pour les canons de marine ou les batteries de l'artillerie lourde sur voie ferrée qui sont mis en œuvre sur les champs de bataille. Elle produira ainsi des obus de 400, et même de 520[1] destinés à 2 obusiers construits en 1917 et 1918 par la société Schneider, mais qui ne seront jamais opérationnels.

En mai 1916, les besoins en mélinite sont de 30 tonnes par jour. En 1918, le tonnage journalier moyen arrivant à la direction d'artillerie est de 400 tonnes d'obus de calibres divers ; 80 tonnes de poudres et explosifs ; 5 tonnes de laiton et de lignite ; 20 tonnes de bois et 2 tonnes d'alcool. La consommation annuelle de fil et de cordonnet pour les gargousses se chiffre en dizaines de milliers de kilomètres.



Encombrement d'obus de gros calibres.
Service photographique des armées, 1916

Un vaste réseau de fournisseurs

La Pyrotechnie s'appuie sur un vaste réseau de fournisseurs, grosses entreprises industrielles, établissements de la Défense ou modestes entreprises éparpillées en France. On peut citer les poudreries du Moulin Blanc, de Saint-Médard ou de Saint-Chamas, la Société française des torpilles Whitehead, mais aussi les Manufactures

1 Ce fut le plus gros calibre jamais confectionné au cours du premier conflit mondial.

réunies de tresses et lacets de Saint-Chamond, les Tissages de Vizille, la Compagnie des alcools du Centre de Chignat par Vertaison dans le Puy-de-Dôme, ou la scierie Caffin de la Balme de Rencurel dans le Vercors.

Il faudra d'ailleurs élargir la palette des fournisseurs agréés qui arrivent souvent en limite de leurs capacités du fait de la pénurie de certains matériaux, produits ou matières premières, de la mobilisation de leurs personnels ou de faits de guerre. La pénurie s'installe assez tôt. On récupère les cuirs, les chiffons et les métaux précieux. On pense même à récupérer les obus tirés par les navires de la flotte lors des exercices. On remplace des matériaux trop coûteux ou devenus introuvables, on retraite au lieu de jeter. Par exemple, on distille les 7500 litres d'huile de colza retirés chaque mois des fours à mélinite et on réutilise les 4500 litres d'huile ainsi traités.

Les projets innovants

La Pyrotechnie contribue à plusieurs projets innovants d'armes sous-marines. On peut citer les charges de destruction qui doivent équiper les sous-marins français afin d'éviter leur prise, le système de bouées supports de mine à déclenchement automatique imaginé par l'EV Bouissou, le barrage « sous-marin offensif » du LV Fromaget, les essais comparatifs de cônes de torpille en mélinite et coton-poudre, avec instrumentation en immersion et film des gerbes, ou les essais de charges destinées à la détection des sous-marins par microphones.

On évalue pour l'aviation maritime naissante les amorçages de certains projectiles et les bombes Gros de 120 mm dans lesquelles deux produits se mélangent lors de la chute et provoquent la détonation. De gros soucis de sécurité au transport et au stockage feront cependant abandonner le concept.

Les infrastructures s'étendent

De fait, les infrastructures de la Pyrotechnie doivent considérablement se diversifier et s'étendre. En 1914, le service des projectiles occupe 16 bâtiments et 8 ateliers pour le chargement en mélinite. En 1918, il prépare les compositions et produit les obus incendiaires, monte les bombes, mines et grenades sous-marines, charge les obus de 75 et de 76 japonais et tous les obus de gros calibres et compte alors plus de 70 bâtiments. Une seconde fulminaterie doit être construite en 1918. Deux annexes se créent au nord de la voie ferrée. La superficie des établissement passe ainsi de de 382 000 à 466 000 m². La voie ferrée qui longe les magasins à munitions de Milhaud est doublée pour accroître la capacité de stationnement des convois.

Les durées de travail

Pour répondre aux objectifs de production, le travail hors cloche a été autorisé dès septembre 1914. Puis la durée du travail est passée de 8 à 11 heures. Les jours fériés ont été travaillés et le repos hebdomadaire suspendu ; il ne réapparaîtra qu'en octobre 1917. Les 12 jours de congé ont été supprimés dès le début de la guerre et remplacés en 1915 par 6 jours ouvrables échelonnés afin de ne pas perturber la production. Le service de nuit des hommes a été instauré à la Pyrotechnie le 11 novembre 1914 et celui des femmes rétabli[2]. Ce n'est qu'au printemps 1917 que la journée de travail sera réduite à 10 heures et le travail de nuit des femmes interdit. Il se poursuivra cependant à la Pyrotechnie jusqu'à la fin de la guerre, sur ordre du préfet maritime.

L'emploi des travailleurs coloniaux

Africains du Nord, Annamites, Malgaches, Sénégalais et d'autres encore vont compléter le dispositif. Civils gérés par la direction des troupes coloniales, ils sont considérés comme ouvriers en régie et liés à l'État par un contrat de travail renouvelable. Tenus à une discipline militaire, on leur impose un uniforme. Les convictions religieuses sont respectées et ils bénéficient d'un régime alimentaire aussi proche que possible de celui auquel ils sont habitués. Mais on fait peu confiance à ces *indigènes*, ces « bons sauvages peu préparés à notre civilisation » et leur liberté de mouvements est limitée : tout déplacement hors de la commune d'affectation requiert l'autorisation de la police locale.

2 La loi du 2 novembre 1892, reprise par l'article L.213 du Code du travail, instaure un principe général d'interdiction de tout travail de nuit aux femmes.

La Pyrotechnie va employer des Malgaches mais les Sénégalais seront majoritaires avec, en décembre 1916, un effectif de 735 dont 50 gradés, logés dans des baraquements en planches. On leur réserve les tâches ingrates et les travaux de force tels que la manipulation des chariots et le chargement ou le déchargement des trains de munitions. L'assiduité au travail et la bonne volonté sont récompensées par quelques gratifications ou médailles.

Des conditions de travail difficiles

Le travail à la Pyrotechnie était plutôt pénible. Les ouvrières étaient bien souvent entassées dans des locaux pauvrement éclairés et mal ventilés, à la limite de la salubrité. On souffrait du froid en hiver et de la chaleur en été. Les poudres et les tissus imprégnés de produits chimiques dégageaient des vapeurs plus ou moins toxiques. Lorsque, incommodées par la chaleur et les vapeurs, quelques ouvrières cassent les vitres d'un atelier, elles sont punies de 25 jours de réduction de solde. Mais le travail des hommes n'était pas plus passionnant, ni moins pénible, ni moins dangereux. Le travail dans les ateliers de coulée de mélinite était particulièrement éprouvant du fait de la chaleur des fours et des vapeurs toxiques. Les personnels exposés aux produits chimiques les plus dangereux ou à la mélinite recevaient un demi-litre de lait par jour à titre de médicament. Des affiches rappelaient les consignes de sécurité, mais les protections mises à disposition étaient souvent dérisoires.

Les archives attestent de la survenue d'accidents et de quelques décès. En 1917 : Pierre Avril en février, le travailleur malgache Ravolava en octobre. Le 4 octobre 1918 *Le Petit Var* rend compte que l'ouvrière Théodore, brûlée au visage par une explosion de fulminate, est décédée à l'hôpital de la Gatone à La Seyne. Comme près de 5000 personnes travaillaient en continu à la Pyrotechnie, il ne semble pas que la proportion d'accidents eut été anormalement élevée.

Les chefs-ouvriers étaient sévères. Une ouvrière a écopé de 4 jours de réduction de solde pour avoir « stationné sans nécessité dans les cabinets », une autre « pour être rentrée de la pouponnière avec 10 minutes de retard ». Mais certains ne perdaient pas le nord pour autant : Victor Batard a été puni de 4 jours de salle de police … pour avoir pêché des oursins pendant les heures de travail !

Une vie quotidienne plutôt triste

En 1917, une ouvrière auxiliaire gagnait 5,50 francs par jour, alors que le kilo de bœuf était à 3 francs en 1915 et à 8 francs en 1917, quand on en trouvait. Un œuf coûtait au moins 50 centimes. Le tramway de la STGV [3], dont les rames étaient équipées de motrices allemandes Schukert, marquait l'arrêt devant la porte principale de la Pyrotechnie. Un vapeur partait également du quai Cronstadt vers la darse de la Pyrotechnie devant la direction. La vie était assez triste en ville. Le récit des combats et les listes des morts dans les journaux, l'absence des hommes, les convois de blessés arrivés par bateaux et répartis dans les hôpitaux de campagne, la cherté de la vie, les restrictions alimentaires, le travail abrutissant en continu, les quelques distractions souvent malmenées par le préfet maritime qui disposait de tous les pouvoirs à l'intérieur du camp retranché, la crainte des espions et même, à la fin 1917, la peur des Zeppelins distillée par les avis des autorités.

Les « Morts pour la France » de la direction d'artillerie navale

Il y a eu 48 *Morts pour la France* à la direction de l'artillerie navale. Deux stèles en témoignent, l'une au cimetière de Lagoubran et l'autre dans le hall du bâtiment de direction de la Pyrotechnie. On peut citer :

- Charles Rauzy, 24 ans, août 1914 à Dieuze ; Léandre Ardouvin, 30 ans, novembre 1916 à la côte 304 ; Joseph Raffini, 21 ans, décembre 1915 à Négorci en Serbie ; ou François Bartholoméi, 26 ans, tué en août 1918 dans les bois de Montécouvé ;
- les armuriers militaires Louis et François Solomas embarqués sur le *Suffren* qui a coulé le 26 novembre 1916 ; Félix Lautard du *Provence* tué le 1er décembre 1916 à Athènes ou Albert Sarraire qui, pour convenances personnelles, avait quitté l'*Ernest Renan*, qui survécut au conflit, et embarqué sur le *Bouvet* qui coula aux Dardanelles.

3 Société des Tramways du Gard et du Var.

La « démobilisation » des ouvrières

La fin du conflit annonce inévitablement aux ouvrières auxiliaires la fin de leur contrat et un licenciement à la fin de l'année 1918 avec un mois de salaire pour toute indemnité. Ni le Comité féminin d'action syndicaliste qui réunit l'ensemble de la main d'œuvre féminine de l'arsenal et qui est présidé par Anna Castellan, ouvrière à la Pyrotechnie, ni la commission mixte créée au sein du Syndicat des travailleurs du port ne seront efficaces pour obtenir de meilleures conditions de départ. Plusieurs manifestations sont organisées à la Bourse du Travail à Toulon, sans résultats. Le combat est rapidement perdu. La démobilisation des hommes, tout auréolés de leur victoire et animés d'un juste désir de retour à la normale, fait ressurgir les vieux principes de l'homme au travail et de la femme au foyer. Les autorités et même les syndicats soutiennent bien vite qu'aucune femme n'est plus indispensable à l'arsenal. La presse locale suit en brandissant l'impérieuse nécessité de redresser la natalité et les dangers de la pouponnière pour les nourrissons.

Sur les 4 300 femmes qui travaillent encore à la pyrotechnie en 1918, 3 500 seront licenciées fin décembre et 400 le mois suivant.

Bilan de la production

Les chiffres de la production de munitions de la direction d'artillerie de Toulon au cours du conflit sont impressionnants :

- 660 charges pour torpilles et 4 000 grenades sous-marines,
- 57 millions de fusées pour le 75,
- 28 millions de cartouches de 75 [4],
- près de 5 millions d'obus de 90 à 520,

pour environ 40 000 tonnes d'explosifs.

Conclusion

Les Établissements de pyrotechnie de Toulon ont fait leur devoir.

Tous les établissements qui vont leur succéder à Brégaillon, Lagoubran et Milhaud sont certainement redevables à tous ces ingénieurs inventifs et flexibles, ces ouvriers dévoués, ces ouvrières fragiles et ces travailleurs coloniaux si mal considérés qui ont tous relevé un défi colossal et établi les bases d'une activité pyrotechnique moderne et durable.

Toutes les femmes peuvent revendiquer une part de la victoire, et les *pyrotines* en particulier. Elles ont fait face aux difficultés du quotidien, assuré la survie de leur famille, lutté pour améliorer leurs conditions de travail et trop souvent affronté la perte de leurs proches. Nul doute que cette tragique expérience les a mûri et va contribuer à leur émancipation. Même si bien d'autres combats seront nécessaires pour y parvenir.

4 Sur les 200 millions tirées par les armées françaises au cours du conflit. Certains affirment qu'un milliard d'obus ont été tirés au cours du conflit.

ISABELLE EBERHARDT, L'IRRÉGULIÈRE

Bernard Sasso

La courte vie d'Isabelle Eberhardt n'a cessé de fasciner et d'intriguer car les mystères et les interrogations qu'elle contient ne seront sans doute jamais pleinement résolus. Biographies, études, films se sont multipliés à son sujet depuis plus d'un siècle car la vie de la jeune Suissesse devenue française continuera à susciter admiration et interrogations.

Une jeunesse genevoise



De nos jours, Genève est connue comme un haut-lieu mondial de la finance et des banques. Pendant des siècles, elle fut aussi le refuge de beaucoup d'exilés ou de victimes de persécutions religieuses, de révolutionnaires ou d'anarchistes opposants aux régimes monarchiques ou autocratiques de la période. Parmi ces figures, citons seulement Bakounine et Lénine.

C'est justement dans cette ville que s'installe au bord du lac Léman une famille russe. Le père, Pavel de Moerder, un officier supérieur de l'armée russe, sa seconde épouse, Natalia Eberhardt, de vingt ans plus jeune. Avec leurs enfants, Alexandre Trofimovsky, un Ukrainien de 45 ans. Officiellement, le séjour suisse est motivé par des raisons de santé. De récents biographes ont avancé une autre explication : Natalia, la mère, était d'origine juive et dans la Russie tsariste de l'époque l'antisémitisme élargissait ses ravages. Il est probable qu'à cela s'ajoutaient d'autres rumeurs sur le couple, entre un mari qui avait dépassé les 70 ans, une femme encore jeune et un précepteur attentif.

Le 17 février 1877, naît Isabelle Wilhelmine, Marie Eberhardt. Elle n'est certainement pas la fille du vieux lieutenant-général et sénateur Pavel de Moerder qui est mort quatre ans plus tôt à 75 ans. Est-elle la fille du précepteur ? On l'a affirmé souvent. Mais Isabelle dans une lettre de janvier 1898, affirmera qu'elle était « le résultat d'un viol commis par le médecin de Maman, actuellement décédé ». Ce qui est sûr c'est qu'elle est déclarée à l'état-civil comme « fille illégitime » et qu'elle prendra le nom de jeune fille de sa mère. C'est une vie placée donc, dès le début, sous le signe de la bâtardise (et l'on sait de quel poids cela pouvait jouer dans les sociétés du XIX^{e} siècle) mais aussi de l'étrangeté et de l'extériorité de liens familiaux complexes et mystérieux. Très jeune Isabelle se signale, en particulier aux espions russes qui pullulent dans la ville. Elle fréquente les milieux étudiants (et donc forcément révolutionnaires) turcs, arméniens, levantins, russes. Elle se signale d'autant plus que très tôt, elle a développé son attirance pour ce que l'on appellerait aujourd'hui le transgenre. Dès la fin de son adolescence, elle porte le pantalon et se promène dans Genève habillée en uniforme de la marine française avec bonnet à pompon rouge ou alors en complet veston, coiffée d'un fez. Elle signe aussi ses lettres de différents noms. Pendant longtemps elle sera Nicolas Podolinsky mais aussi Mériem ou Mahmoud Ziza ou Meriem Ben Abdallah ou Mahmoud Ben Abdallah. Et enfin Mahmoud Saadi qui viendra supplanter tous les autres et qu'elle conservera jusqu'à sa mort.

La fascination pour l'Orient

C'est qu'à côté de codes vestimentaires qu'elle adopte et qui seront les siens désormais, elle développe très tôt une fascination pour l'Orient. L'expédition de Bonaparte a ouvert l'Orient à l'imaginaire occidental. La conquête de l'Algérie et sa colonisation par la France à partir de 1830, puis, 50 ans plus tard, le protectorat français sur la Tunisie offrent de nouvelles perspectives exotiques. Peintres, écrivains s'y précipitent. Gustave Flaubert parmi tant d'autres fera le voyage de Carthage et dans un style chatoyant exaltera dans son *Salammbô* la cité adversaire de Rome. Plus tard dans le siècle, André Gide s'enchantera de la beauté des éphèbes arabes dans les oasis de Biskra ou de Touggourt et son ami Pierre Louÿs des charmes des jeunes filles de la tribu des

Ouled Nail. Les femmes ne sont pas en reste dans cette découverte de l'Orient proche et lointain comme le montre le beau livre de Françoise Dupeyre : *Le Roman des voyageuses françaises 1800 – 1900*. Cette passion orientale n'est donc pas unique à cette période mais Isabelle Eberhardt la poussera jusqu'à son point ultime comme peu d'autres l'ont fait. L'on ne peut songer ici, mais dans une dimension bien différente, qu'à la figure de Charles de Foucauld lui aussi tragiquement mort dans le Sahara algérien.

Éduquée à la maison par le précepteur affectueusement prénommé Vava, elle apprend le français qui sera sa langue d'expression. Elle lit aussi les grands auteurs russes. Mais ce sont les livres de Pierre Loti (*Aziyadé*, *Le Désert*) qui l'enchanteront. Elle sera marquée, comme d'autres, par le texte emblématique d'Eugène Fromentin *Un Été dans le Sahara*. Elle achète et lit des dictionnaires franco-arabe, des études sur l'islam et le Coran, se passionne pour la Kabylie, cette province si rebelle de l'Algérie, dont elle veut apprendre la langue. Parmi les achats de cette période une grammaire kabyle mais aussi l'édition bilingue des *Poésies populaires de la Kabylie au Djurdjura*. Elle poursuit une correspondance avec quelques célèbres orientalistes de la période pour mieux assimiler la langue arabe et mieux comprendre la civilisation arabo-musulmane. Dans une lettre, de novembre 1895, à son demi-frère Augustin pour qui elle éprouve, à cette époque, une passion fusionnelle, elle évoque certains livres lus naguère ensemble : « Ceux qui éveillaient en nos deux âmes presque identiques les mêmes sentiments, les mêmes angoisses, les mêmes appels douloureux, vers l'Inconnu, vers l'Ailleurs. Ah la route, la route ! »

Cet Inconnu, cet Ailleurs, cette Route, elle va les découvrir grâce à ses deux demi-frères, Nicolas et Augustin. L'un et l'autre se sont engagés dans la Légion étrangère et ont été envoyés en Algérie, à Sidi-Bel-Abbès. Expériences malheureuses tant pour l'un que pour l'autre car l'un et l'autre déserteront. Mais elles vont encore plus renforcer chez Isabelle Eberhardt ce désir d'Algérie, ce « dar-el-Islam, qui tu t'en souviens, était notre Sainte-Kaaba à tous deux » écrit-elle à Augustin en décembre 1895.

La découverte de l'Algérie et l'attrait du désert

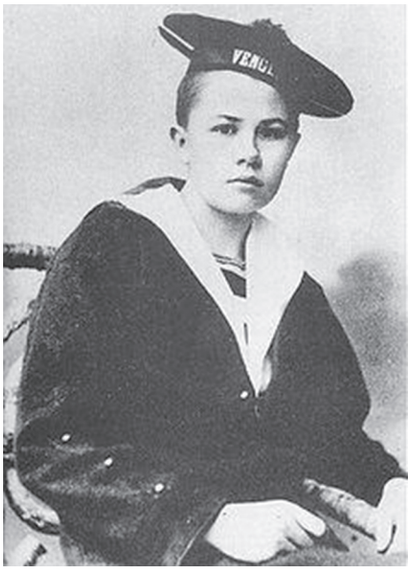
C'est justement ce dernier qui l'amène pour la première fois en Algérie. Après un premier engagement dans la Légion étrangère et une première désertion, il s'est réengagé et est reparti en Algérie. Sa famille décide cette fois de le suivre. Elle s'installe à Bône (Annaba aujourd'hui). Si Vava le précepteur retourne rapidement en Suisse, Isabelle et sa mère s'installent dans le quartier arabe. C'est là, fin novembre 1897, que Natalia Eberhardt meurt à l'âge de 59 ans. Avant de mourir, elle aurait prononcé la profession de foi musulmane et sera enterrée dans le cimetière musulman de la ville. Plus tard Isabelle Eberhardt fera allusion à celle qu'elle appellera l'« Esprit blanc », souvent présent dans ses rêves. Le souvenir du cimetière de Bône allait hanter son œuvre. C'est là qu'elle voulait être enterrée :

« Je voudrais qu'un jour fixé par mon destin, ma dépouille fût mise dans cette terre musulmane, dans ce prodigieux décor de collines et de vallons verdoyants sertissant comme un joyau la blanche Annaba, dans ces koubas et les blancs tombeaux du cimetière qui se détachent en nuances pâles sur le vert sombre des figuiers, au dessus d'une liliacée où de légers serpents d'argent courent rapides, fugitifs. »

La mort en mai 1899 de Vava le précepteur (et peut-être son père) qui l'avait obligé de revenir, parmi d'autres raisons, à Genève, la délivre des soucis familiaux et lui permet à revenir en Algérie. Commencent alors des périples qui vont la mener du Sahel tunisien vers Batna, Biskra, Touggourt, El Oued et toujours plus profond dans le désert. Ce mouvement de vagabondage est aussi un parcours initiatique (et est en cela différent de celui de la plupart des autres femmes voyageuses de l'époque) qui l'entraîne irrésistiblement vers le désert, ces espaces où se déploie la figure intacte du nomade sur fond de paysages arides et désolés.

Ces périples se doublent d'une conversion à l'islam soufi (c'est-à-dire la branche la plus spiritualiste de cette religion). Cette conversion est aussi un appel qui lui fait rejeter un Occident qu'elle juge trop prédateur et mécaniste. Ces paysages désertiques, elle va les célébrer dans ses textes, car ils semblent embrasés par la croyance religieuse et des résonnances bibliques : « Le Sahara âpre et silencieux, avec sa mélancolie éternelle, ses épouvantes et ses enchantements a conservé jalousement la race rêveuse et fanatique venue jadis des déserts lointains de sa patrie asiatique. Et ils sont très grands et très beaux ainsi, les nomades aux vêtements et aux attitudes bibliques, qui s'en vont prier le Dieu unique, et dont aucun doute n'effleura jamais les âmes saines et frustes. »

Passant au filtre religieux les paysages désertiques, Isabelle Eberhardt fait d'une certaine façon sienne le mot d'Ernest Renan : « Le désert est monothéiste ».



Ces périples se font dans des conditions de vie difficiles. Isabelle Eberhardt sera amenée à supporter les fièvres, les séjours à l'hôpital, les souffrances morales et souvent un manque affreux de ressources financières. Ses *Lettres* et ses *Journaliers* témoignent de la grande pauvreté dans laquelle elle vivait. Elle ne ménage pas non plus ses capacités physiques, repoussant ses limites à l'extrême. Mais elle n'était préoccupée que d'une seule chose quand elle partait en voyage : transporter ses écrits avec elle. Partir, fuir, quitter, ne prendre que le strict nécessaire, se débarrasser du superflu et des habitudes sédentaires.

Elle voyageait comme à son habitude à la mode arabe, portant le costume masculin « de laine blanche sans aucun ornement de soi, sans autre tache de couleur que des cordelettes brunes en poils de chameau, nouant en tours nombreux (…) la mousseline blanche de son haut turban du Sud » écrit son premier biographe Robert Randau dans *Isabelle Eberhardt. Notes et souvenirs*. Randau évoque aussi la cavalière : « Aux yeux noirs et d'un éclat singulier, le visage blême, les pommettes saillantes et le poil roux. Sous son turban, près des oreilles et autour des lèvres décolorées, la peau avait les tons jaunes et translucides du parchemin… Son geste familier de la main droite état de porter la cigarette à la bouche, l'autre main demeurait appuyée sur un genou… Son maintien était toujours digne voire grave. »

Lors d'un pèlerinage dans l'une des zaouïas du sud algérien, s'étant affiliée à une confrérie maraboutique, elle rencontre celui qui deviendra son « indispensable compagnon » : Slimène Ehni. Fils d'un spahi algérien naturalisé en 1870, Slimène Ehni a le même âge qu'Isabelle Eberhardt. En octobre 1901, après de multiples péripéties qui tiennent aux obstacles mis par l'autorité militaire, le couple réussit à se marier à la mairie de Marseille. Ainsi Isabelle devient française et peut retourner en Algérie d'où elle a été expulsée. Pourquoi ? C'est que les autorités militaires ont fini par se méfier de cette jeune femme habillée en homme allant de tribus en tribus pour suivre l'enseignement coranique. N'est-elle pas une espionne ? Certains religieux musulmans eux aussi semblent s'être inquiétés. Même si les cheiks rencontrés dans les écoles coraniques connaissaient son identité féminine, il n'en reste pas moins que le mode de vie d'Isabelle Eberhardt pouvait déplaire. Elle sera l'objet d'une tentative d'assassinat. Grièvement blessée elle devra rester un mois en soins dans un hôpital militaire. Son agresseur sera condamné aux travaux forcés à perpétuité.

De retour en Algérie après son mariage, elle part en reportages comme envoyée spéciale de *L'Akhbar*, le plus ancien journal de la colonie. Elle parcourt ainsi l'Algérie tantôt en chemin de fer, tantôt à cheval, tantôt à pieds. En 1904 elle part en reportage aux confins algéro-marocains où de violents combats opposent les troupes françaises à des tribus rebelles. Isabelle s'installe à Aïn Sefra. Peu de jours après le nouveau chef de la subdivision (le poste le plus important de la région pouvant accueillir jusqu'à 5 000 militaires) arrive : il s'agit du colonel Lyautey dont la mission est de pacifier la région. Il connaît et apprécie Isabelle Eberhardt.
Mais le 21 octobre 1904, un orage fait grossir l'oued qui dévale dans la ville basse d'Aïn Sefra, emportant tout sur son passage. Les cadavres de 14 indigènes et de 12 Européens sont retirés des décombres et de la boue Parmi ces derniers le corps d'Isabelle Eberhardt emportée par les eaux en furie (de récentes hypothèses ont été avancées évoquant un suicide). Elle est enterrée au cimetière musulman d'Aïn Sefra.

Très jeune elle avait écrit. À 18 ans elle avait publié dans une revue confidentielle son premier essai romanesque au titre éminemment prémonitoire : *Visions du Moghreb*. Mais presque tous ses écrits étaient inédits au moment de sa mort. Lyautey les fit rechercher, sécher, et retranscrire pour les plus abîmés. Ce sont ainsi des centaines de pages qui furent sauvées des eaux. Elles ont fait l'objet de multiples publications qui n'ont cessé d'alimenter une légende et une aura littéraire de plus en plus grande. Un an après la mort d'Isabelle Eberhardt parut son premier livre posthume dédié à Lyautey. Dans une lettre à l'éditeur ce dernier écrivait : « Elle était ce qui m'attire le plus au monde : une réfractaire. Trouver quelqu'un qui est vraiment soi, qui est hors de tout préjugé, de toute inféodation, de tout cliché, et qui passe à travers la vie aussi libéré de tout que l'oiseau dans l'espace, quel régal ! »

Pouvait-on formuler plus bel hommage ?

LA LONGUE HISTOIRE DES COLPORTEURS DE SAVOIR

Monique BROUSSAIS

Colporteur de savoir. Voilà une image bien simpliste, une image d'Épinal pour définir celui (ou celle) qui, en simple guide, a conduit les enfants sur les chemins tortueux du savoir mais aussi du savoir être. C'est pourtant bien le nom qui aurait convenu à tous ceux qui ont voulu « instituer » les enfants. Ce verbe instituer a signifié longtemps élever, éduquer. On le retrouve chez Rabelais qui explique comment Gargantua fut « institué par un sophiste ès lettres latines » ou chez Descartes au XVII^{e} siècle : « La bonne institution sert beaucoup pour corriger les défauts de la naissance. »

C'est certainement à partir de « instituer » et « institution » que le mot instituteur fit véritablement son apparition pendant la Révolution. Auparavant on n'employait que les mots : « pédagogue, précepteur, régent, instructeur, recteur, gouverneur, maître » et très rarement « maîtresse ».

L'expression « colporteur de savoir » s'adapte fort bien à ces enseignants qui ont dû, selon les époques, acquérir l'agrément des consuls, du clergé, des conseils de fabrique, des inspecteurs de l'instruction publique et des cultes ou de l'inspection académique. Ils ont dû présenter aussi au fil du temps, auprès de ces autorités, un certificat de bonnes mœurs, puis un brevet de capacité, puis un brevet supérieur, puis le baccalauréat, puis un DEUG et enfin un bac plus cinq, le tout agrémenté d'un certificat d'aptitude pédagogique. Il est pour eux temps de se faire embaucher. Les premiers colporteurs de savoir ont tout d'abord parcouru les contrées afin de signer un bail annuel comme les valets de ferme, puis ils ont pu émettre des vœux sur les postes vacants qu'ils auraient souhaités mais ont obtenu souvent celui qu'ils n'ont pas demandé. Beaucoup doivent ainsi aller, même de nos jours, d'école en école avant de trouver la classe qui leur conviendrait.

Revenons en détail sur leur longue histoire que nous allons évoquer trop rapidement. Nous passerons brièvement sur la préhistoire où l'apprentissage du savoir pour survivre et mieux vivre est lié à celui du langage. Il est transmis au sein du groupe familial qui a accumulé des connaissances au fil des générations.

Dès la plus haute Antiquité, il y a eu des écoles publiques annexées aux sanctuaires religieux. Le besoin de transmission du savoir est certainement né en Grèce, il fallait préparer les futurs cadres qui dirigeraient la cité.

Sous l'Empire romain l'enseignement payant se démocratise. Les familles modestes doivent faire de gros sacrifices si elles désirent que leurs garçons reçoivent une bonne instruction. Les familles aisées confiaient leur éducation à un esclave instruit : le *paedagogus* (pédagogue) qui les conduisait à l'école et leur servait de répétiteur. L'enseignant, appelé *litterarius* ou *ludi magister*, était souvent d'un niveau social modeste. Il n'enseignait pas dans un lieu fixe. Les leçons se passaient dehors, sous les portiques, les balcons ou encore dans les enceintes publiques. Il apprenait aux enfants âgés de sept à douze ans à lire, écrire et compter. Il recevait un salaire mensuel par élève, payé par les familles. Les cours étaient communs. Les méthodes d'enseignement étaient le plus souvent orales. Il fallait répéter sans cesse les leçons, et travailler la mémorisation. Les enfants pouvaient recevoir des coups de verges ou de férule : châtiment corporel qui perdurera jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle.

En Gaule, ce sont les druides, gardiens du savoir et de la sagesse qui dispensent un enseignement de « la nature des choses ». Le druide est un personnage important à la fois ministre du culte, théologien, philosophe, historien, juriste et aussi conseiller militaire. Son enseignement est uniquement oral et s'adresse aux fils de bonnes familles qui vont devenir druides à leur tour. Astronomie, cosmologie, sciences de la terre et sciences occultes sont au programme. L'envahisseur romain crée des écoles selon les principes que nous avons vus précédemment.

Suivent les grandes invasions : c'est l'anéantissement de toute instruction.

Au Moyen Âge, l'Église catholique déclare que : « l'ignorance est une plaie de l'âme. » Elle décide donc de s'occuper de l'instruction et de l'éducation des enfants et de leur enseigner à partir de sept ans la prière et le catéchisme. En conséquence, l'école devient un lieu d'évangélisation, voire de conversion, avec en priorité copie et lecture de textes sacrés uniquement en latin. Dans *Le Jeune écolier*, un ouvrage édité en 1863 pour la Bibliothèque morale de la jeunesse, il est écrit qu'en 1232 : « Les livres manuscrits trop chers ne permettaient pas aux écoliers de s'en procurer pour leurs études. Ils écrivaient, sous la dictée du maître, les leçons qu'ils recevaient. Un seul exemplaire de livre de lecture manuscrit était enfermé dans une cage de fer dans l'église On l'attachait avec une chaîne dans la crainte qu'il soit enlevé. »

Le clergé se fait aider par des régents dispensant de maigres savoirs mais dont il a été écrit qu'ils sont « engagés comme des pâtres sans plus de souci ». Dans les écoles, les garçons sont majoritaires, certaines filles favorisées reçoivent un enseignement de travaux manuels et ménagers, musique et chant à l'ombre des couvents. Contrairement à la croyance populaire, Charlemagne n'a pas inventé l'école mais il lui a donné toute son importance en mettant ensemble les enfants des nobles et les enfants des pauvres destinés à l'étude et à l'Église. Il voulait lutter contre l'ignorance de son peuple et donner un exemple dans son empire. Il a créé l'École du Palais à Aix-la-Chapelle en la dotant de maîtres rigoureux choisis parmi l'élite aristocratique. Il impose l'enseignement de la rhétorique, la grammaire, la dialectique, la calligraphie, la géométrie, l'astrologie et la musique. Cependant, l'École du Palais n'est pas la seule institution à contribuer au renouveau des études. Charlemagne impose aussi la création d'une école dans chaque monastère et dans chaque évêché. L'Église en assure la surveillance.

Au Moyen Âge, puis pendant la Renaissance, l'enseignement se fait entièrement en latin. Trente ans après la découverte de la presse à imprimer, le premier manuel scolaire, un recueil, imprimé à Paris est édité en 1470. Il porte le nom de *Lettres de Gasparin de Bergame* et s'inspire de la pédagogie de l'un des premiers humanistes italiens, qui a enseigné la rhétorique, la grammaire et la philosophie morale dans le but de relancer la littérature latine.

Au XVI^{e} siècle, les réformés soustraient leurs enfants des écoles fonctionnant dans des cloîtres ou presbytères pour enseigner dans de petites écoles. Elles sont instaurées à la campagne en pleine nature derrière les haies ou les buissons ce qui, de façon anecdotique, aurait été à l'origine de l'école buissonnière. On y lit la Bible en français.



Les colporteurs trois plumes.

Au XVII^{e} siècle, les écoles primaires sont très hétérogènes et développent la méthode dite mutuelle. Un maître unique juché sur une estrade commande toute une organisation dans des lieux dont la capacité d'accueil peut concerner, dans les grandes villes, jusqu'à 800 élèves. Les élèves les plus doués ou les plus âgés deviennent moniteurs généraux ou intermédiaires s'occupant des différents niveaux placés sur des gradins et travaillant sur des pupitres très longs et mobiles, ce qui permettait une configuration variable suivant les matières enseignées. Cette méthode introduit une innovation capitale : l'apprentissage concomitant de la lecture et de l'écriture, et fait appel à des outils pédagogiques comme le claquoir pour rétablir le silence, l'ardoise qui économise le papier ou les tableaux muraux autour desquels les groupes font cercle. Les écoles mutuelles adaptées aux villes seront actives jusqu'au début du XIX^{e} siècle. Toujours au XVII^{e} siècle, un pédagogue, Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes, écrit un premier ouvrage de pédagogie : *La Conduite des écoles chrétiennes*. Il impose un enseignement identique dans les classes et une discipline sévère avec châtiments corporels : férule et flagellation. Le terme de colporteur est véritablement adapté aux maîtres ou régents qui parcourront depuis cette époque et jusqu'au XIX^{e} siècle les campagnes ou les villes. Baptisés « marchands de participes » par l'écrivain Yves Sandre, ils pouvaient proposer des pots et des casseroles une année ou s'offrir pour enseigner l'année suivante. Avec trois plumes à leur chapeau signifiant qu'ils connaissaient : lecture, écriture et des rudiments de calcul mais surtout la prière, ils portaient dans leurs cartables de bois un flacon d'encre en métal, un encrier en plomb et de petits livres qu'ils prêtaient aux écoliers. Ils devaient se présenter devant le conseil de fabrique réunissant le prêtre de la paroisse, les notables (notaire, apothicaire, seigneur…) avec un certificat de bonnes mœurs. Ils étaient embauchés comme les valets de ferme de la Saint-Michel (fin septembre) à la Saint-Jean (fin juin) et signaient un bail. L'interruption

estivale permettait aux enfants et à l'enseignant de travailler aux champs. Payés en partie par la communauté, ces maîtres mal logés et enseignant souvent dans des classes de fortune tristes et insalubres, recevaient des familles une rétribution en espèces ou en nature. Ils devaient rendre service au clergé : sonner les cloches, tenir l'harmonium à l'église, diriger les chorales, enterrer les morts… Quelquefois, ils complétaient leurs tâches par de petits métiers comme savetier fournissant des sabots à leurs élèves.

Sous Louis XIV en 1681 et Louis XV en 1724, le pouvoir royal encourage les écoles, mais sans s'impliquer, ni pour l'organisation, ni pour le financement. Elles sont donc sous la dépendance des évêques et des communautés locales. Le financement vient uniquement des familles, ce qui ne favorise pas un enseignement suivi. Ces petites écoles, surtout présentes dans les villes et dans certaines régions sont généralement réservées aux garçons. Les filles restent à la maison. Les pauvres aident les parents ou sont placés, les riches vont au couvent. Elles apprennent à lire en latin, à coudre et à devenir de bonnes mères et épouses.

Madame de Maintenon ouvre, en 1686, son école de Saint-Cyr réservée à des jeunes filles de la noblesse pauvre. Ces privilégiées reçoivent un enseignement en français et apprennent à se maintenir avec grâce par des exercices de danse, de théâtre. Trois mille cent cinquante-deux jeunes filles furent éduquées entre 1686 et 1796 (date de la suppression de cette école par décret de la Convention nationale). Dans cette école les jeunes filles étaient préparées à :

- se rendre agréables à leur mari par leur charme et leur conversation,
- l'aider dans le gouvernement des affaires domestiques,
- savoir élever chrétiennement leurs enfants.

Arrive la Révolution… La Convention se préoccupe de l'école sans pouvoir toutefois l'organiser vraiment à cause des bouleversements sociaux et politiques. Condorcet en avril 1792 décrète que : « Les maîtres des écoles (primaires) s'appelleront désormais *instituteurs*. » L'instituteur doit se présenter aux autorités avec un certificat de civisme et bonnes mœurs. Il est payé en fonction du nombre d'élèves. La Convention impose l'usage du français à la place du latin et veut donner à tous les enseignants des règles précises qui doivent être les mêmes pour tous. La solution sera de créer une école pour instruire ces instituteurs. La règle en latin se dit *norma*. Aussi, en 1794, la première école formatrice ouverte à Paris sera donc appelée « École normale ». Des écoles de filles et de garçons sont aussi créées. La commune prend en charge les locaux et l'État assure le traitement des enseignants. Mais ces écoles ne sont guère fréquentées car les parents préfèrent que leurs enfants travaillent.

Le maître d'école élémentaire au début du XIX^{e} siècle était encore, comme il l'avait été sous l'Ancien régime, un homme extrêmement modeste. Il est très surveillé par les autorités comme en témoigne un document daté de 1816 où il est demandé « des renseignements confidentiels sur sa moralité et sa capacité » ! L'instituteur doit obtenir obligatoirement un brevet de capacité à plusieurs degrés pour pouvoir enseigner. Trois degrés d'instruction sont dispensés avec l'enseignement religieux :

- lecture, écriture, chiffre,
- orthographe, calligraphie, calcul,
- géométrie, géographie, grammaire, arithmétique.

Napoléon I^{er} réorganise les écoles mutuelles afin de pallier le manque de places et de maîtres. En 1820, on recense 1 500 écoles mutuelles rassemblant 170 000 élèves. Le contrôle de l'Église est renforcé.

En 1833, Guizot, ministre de l'Instruction publique et des Cultes, met fin à ce mode mutuel. Il réorganise l'instruction primaire en lui donnant des bases solides. Il constate que sur 100 conscrits, 55 ne savent pas lire. Par ses lois de juin 1833, Guizot impose : une école élémentaire par commune, une École normale dans chaque département. Il améliore le brevet de capacité et crée le réseau des inspecteurs primaires chargés de veiller au respect de la loi. Une presse pédagogique est diffusée dans les écoles. Il conseille vivement la création des bibliothèques de classe. Les prêts de livres aux enfants permettent l'introduction de la lecture et de la culture dans les foyers. C'est en 1834 qu'apparaît le certificat de fin d'études primaires, examen qui avait déjà été suggéré pendant la Convention, mais cette idée n'avait pas abouti. En 1836, l'instruction des filles est enfin prise en compte. Une ordonnance incite chaque commune à leur ouvrir une école.

En ce début de siècle on demande énormément aux instituteurs mais dans un esprit de sacrifice. « J'attends beaucoup de vous » écrivait Guizot. « Il n'y a pour ainsi dire point de vie privée pour vous : l'État vous demande plus que le tribut de votre intelligence et de vos connaissances, c'est l'homme tout entier qu'il réclame… Vous ne devez espérer ni gloire ni fortune. » Les conditions sont donc très modestes et les devoirs religieux étaient

presque aussi lourds que les fonctions d'enseignant. L'instituteur devait apprendre à chanter au chœur, sonner les cloches de l'église à cinq heures, servir la messe, chanter le dimanche à la fois à la messe et aux vêpres, et plus généralement être à la disposition du curé. Il n'avait de vacances ni à Noël ni à Pâques, fêtes religieuses qu'il devait servir. En outre, il était secrétaire de mairie. S'il jouait du violon, il était réclamé dans toutes les réunions et comme il savait mesurer les champs et travailler la terre, il se rendait utile aux paysans.

Les changements fondamentaux du système éducatif qui advinrent au cours du XIXe siècle modifièrent l'image et les ambitions des instituteurs. Les hommes commencèrent à abandonner la profession. Les femmes pouvaient enseigner à de jeunes garçons, mais les hommes ne le pouvaient pas dans les écoles réservées aux filles. Les hommes se consacrèrent à un travail pédagogique plus précis car la majorité des écoles normales leur étaient uniquement réservées. Ils pouvaient atteindre le niveau du baccalauréat alors que les filles ne purent obtenir officiellement ce diplôme qu'à partir de 1879. Les lois Ferry qui rendent l'école laïque, obligatoire et gratuite sont l'aboutissement d'un mouvement de laïcisation de l'école. Le scientifique Paul Bert ayant été ministre de l'Instruction publique avant Jules Ferry affirme en 1880 sa volonté de remplacer l'enseignement religieux par l'éducation civique en disant : « C'est notre église laïque à nous, où l'on enseigne des vérités scientifiques et démontrables ;… où l'on enseigne les vertus civiques et la religion de la Patrie ». La loi instaure un enseignement obligatoire de 6 à 13 ans. Les enfants pouvaient toutefois quitter l'école avant cet âge s'ils avaient obtenu le certificat d'études primaires fortement remanié le 28 mars 1882.

Les « hussards noirs » sont les figures emblématiques de l'école de la IIIe république. C'est Charles Péguy qui popularise ce surnom dans *L'Argent* en 1913 : « Nos jeunes maîtres étaient beaux comme des hussards noirs. Sveltes, sévères, sanglés, sérieux et un peu tremblants de leur précoce, de leur soudaine omnipotence. » Ces instituteurs sont vêtus avec austérité car l'institution bannit, en effet, toute ornementation superflue. Mais le plus important, ils avaient surtout reçu une véritable mission : instruire la population française. Ils représentaient une certaine autorité morale et intellectuelle et devaient être sans reproche afin de rivaliser avec les enseignants des écoles confessionnelles. Luttant dans leur « maison d'école » contre certaines municipalités cléricales et le curé de leur paroisse, ces instituteurs, souvent d'origine modeste, inculquent aux écoliers les valeurs de la République par l'enseignement de l'histoire, de la morale et de l'instruction civique. Il était obligatoire de faire précéder le travail de la journée par une leçon de morale, remplaçant les prières. Le jeudi devient jour de congé ce qui permet aux enfants de suivre un enseignement religieux en dehors de l'école. Pour Jules Ferry, il faut, certes, soustraire l'école à l'influence de l'Église et des religieux, mais en aucun cas combattre la religion en elle-même.

Le certificat d'études amélioré devient un véritable examen professionnel permettant d'accéder directement au monde du travail. Dans les communes, les écoles qui sont bâties à cette période sont de véritables temples laïques voulant rivaliser avec l'église proche. Il y a de très beaux exemples dans le Var : l'école des Trois Quartiers à Toulon et l'école Anatole-France à Hyères. Sur les frontons, on inscrit la devise républicaine : Liberté, Égalité, Fraternité. Cette liberté menacée verra la création des bataillons scolaires dans un esprit de revanche patriotique, mais l'instituteur devra lutter aussi contre des fléaux graves tels que l'alcoolisme et la tuberculose, transmettant aux familles par l'intermédiaire des écoliers des principes d'hygiène et de morale. Le musée de l'école publique de La Farlède rend parfaitement compte de ces faits.

En guise de conclusion, on peut évoquer quelques colporteurs de savoir célèbres, aux idées novatrices, mentionnés dans notre conservatoire de mémoire scolaire.

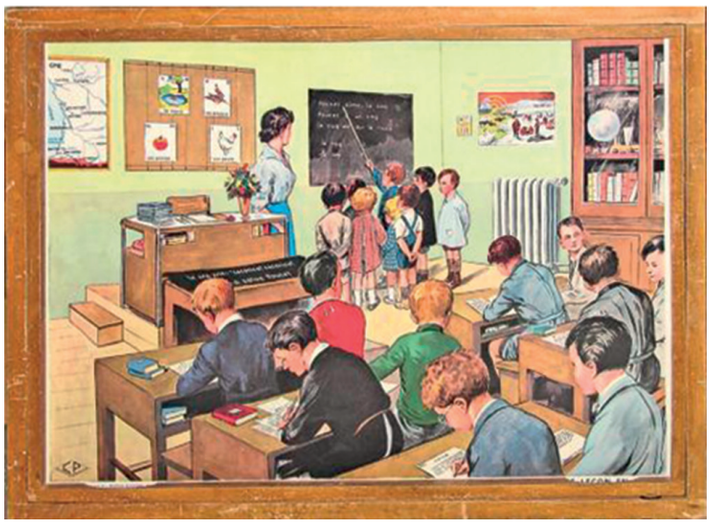
Au XVIIIe siècle, Jean-Jacques Rousseau dans son *Émile* sera le premier à mettre en évidence une pédagogie qui s'adapte à la psychologie de l'enfant, ce qui entraîne un changement d'attitude de l'adulte. Il faut respecter et favoriser son évolution naturelle. Il associe dans sa doctrine : une théorie sociale, une théorie de l'éducation et une théorie de la nature. Il a ainsi jeté les bases d'une éducation populaire qui, peu à peu, a pris forme et inspiré de nombreux pédagogues.

Qui ne connaît pas *Le Tour de la France par deux enfants* écrit par Augustine Fouillée sous le peudonyme de Giordano Bruno, publié par les éditions Belin en 1877 ? Ce livre unique de lecture du cours moyen, dont les différentes éditions se sont adaptées aux pensées des époques traversées, est une véritable encyclopédie voulant contribuer à la formation civique, géographique, scientifique, historique et morale de la jeunesse.

Maria Montessori, née en 1870 en Italie, a créé une pédagogie qui accompagne le développement de l'intelligence de l'enfant mais qui ne néglige pas celui de la personnalité. Elle s'est attachée aux jeunes enfants de trois à six ans en leur fournissant les moyens dont ils ont besoin : ambiance pensée, éducateurs et supports matériels adaptés. Sa mission a porté ses fruits, colportée par des pédagogues qui ont ouvert dans le monde 22 000 écoles Montessori.

N’oublions pas Célestin Freinet, « le maître qui laissait les enfants rêver », qui dès 1920 à Bar-sur-Loup, puis à Vence, développe en collaboration avec un réseau d’instituteurs toute une série de techniques pédagogiques, basées sur l’expression libre des enfants. Son nom reste attaché à la pédagogie Freinet qui se perpétue encore de nos jours. Certaines de ses techniques ont inspiré la pédagogie institutionnelle et des approches plus libertaires, autogestionnaires.

On retiendra, pour terminer, de célèbres colporteurs de matériel scolaire. André et Madeleine Rossignol, ce couple d’instituteurs nés dans la Vienne se sent vite à l’étroit dans le « carcan pédagogique » imposé par la hiérarchie, les instructions et les programmes. Ils ont pour objectif de former des élèves libres et responsables en leur donnant des outils pour « apprendre à apprendre ». Ils sont à l’origine de multiples idées novatrices qu’ils mettront au service de leurs collègues de France et d’Outre-Mer en créant leur propre maison d’édition dans un petit village poitevin. Travaillant sur de nombreuses disciplines, cette maison est à l’origine des fameux tableaux qui ont fleuri sur de nombreux murs de classes. L’un de leurs meilleurs représentants de commerce, véritable colporteur du XX^{e} siècle, n’était autre que le père de la romancière Régine Desforges.

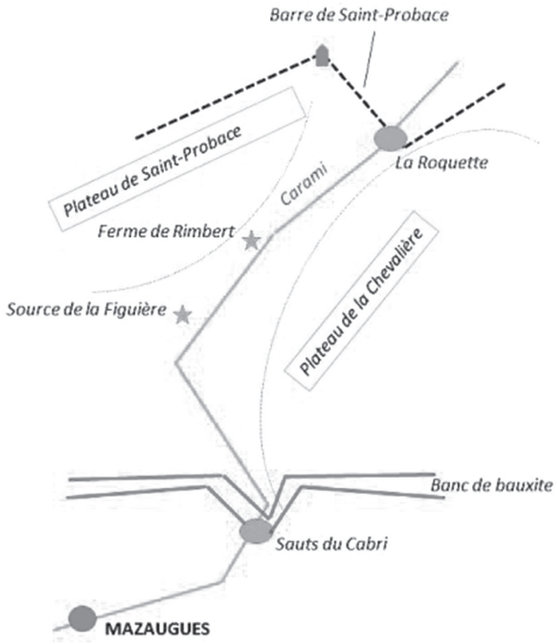


Salle de classe. Panneau André Rossignol.

LES GORGES DU CARAMI, LIEU DE RÉCLUSION, D'ÉMERVEILLEMENT ET DE TRANSFORMATION DE LA PRÉHISTOIRE À NOS JOURS

Philippe HAMEAU

Il y a des espaces qui amènent leurs différents visiteurs à agir selon des conduites à peu près identiques. L'emplacement et la configuration de ces espaces entraînent leur choix par des individus ou des groupes humains qui ne se connaissent pas nécessairement. Ces espaces deviennent alors des « lieux » au sens « de points qui, dans l'espace, imposent leur différence avec leur entour » (A. Dupront 1991, p.63). Un lieu se fabrique au sens où il est affaire de sociabilité et de pensée commune. Il admet des seuils qui font que le lieu se referme sur lui-même et représente un espace cohérent. Il faut franchir ces seuils pour ressentir le fameux *genius loci* (l'esprit des lieux), que les sciences humaines ont longtemps rejeté mais qui fait une nouvelle apparition « après les ravages de la *tabula rasa* moderniste » (Ph. Bonnin 2010, p.61). En quelque sorte, il devient difficile d'agir de façon incohérente ou du moins différente de ce que font les autres dans le même lieu parce que celui-ci nous subjective, parce qu'il est ce qu'on appelle une « affordance » d'espace, terme de l'anglais *to afford* qui fait référence à la capacité d'un objet à suggérer sa propre utilisation. Les gorges du Carami [1], entre Mazaugues et Tourves, sont un de ces lieux spécifiques.



Plan sommaire des gorges du Carami.

Présentation

Le Carami prend sa source en arrière du village de Mazaugues, derrière le castrum médiéval, passe par l'agglomération actuelle, où il a fait l'objet de divers aménagements pendant l'Ancien Régime et d'un recouvrement à la fin du XIX[e] siècle (A. Acovitsioti-Hameau 2001), puis traverse le plateau pendant 1,5 km environ. Il incise alors les calcaires du Crétacé supérieur par une série de cascades que les Mazauguais appellent les Sauts du Cabri et que les Tourvains nomment Sautaudoux. Il présente ensuite un cours sinueux, sur environ

1 Nous écrivons Carami avec un i comme nous le lisons dans les archives anciennes. Il y est même parfois question de la Caramie pour signifier « la rivière Carami ». Caramy avec un y est une graphie récente qui ne doit rien à la langue vernaculaire.

3,5 km de long, dans des gorges calcaires, avec des pentes dont le dénivelé peut atteindre 250 m. L'espace commence à s'élargir après la barre rocheuse qui descend du plateau de Saint-Probace pour remonter sur la face septentrionale du plateau de la Chevalière à hauteur d'un ancien gué, près de la bastide et du pont dits de la Roquette. Le Carami est donc corseté par les deux rétrécissements des Sauts du Cabri et de la Roquette et ses gorges représentent une entité spécifique. La zone est longue et étroite, avec des barres rocheuses souvent basses qui courent sur l'ensemble des pentes, avec une végétation dense de chênes verts et blancs, voisinant avec des buis et des ifs côté amont, et avec une rivière qui de nos jours a un débit relativement faible et qui, à ce titre, a engendré de nombreux barrages de travertin.

L'implantation humaine permanente ne commence pas avant l'Ancien Régime : c'est la ferme dite de Rimbert au centre des gorges. De même, le canal qui amène l'eau depuis la source de la Figuière jusqu'aux moulins en aval du pont de Cassède date sans doute aussi de la même époque. Le paysage a tout de même été très bouleversé à partir de la fin du XIX^{e} siècle, à hauteur des Sauts du Cabri, où un long et épais banc de bauxite traversait la vallée. À cet endroit, depuis le talweg jusqu'aux plateaux, ont été creusées des galeries, mis en place un barrage et une turbine pour produire de l'électricité et construit les locaux et autres structures pour l'exploitation du minerai. Les gorges n'en représentent pas moins un formidable paysage minéral et végétal, plus ouvert à ses deux extrémités, plus sombre et humide au centre, voué pendant longtemps à des activités ponctuelles de prédation : chasse, cueillette, récupération et/ou exploitation de matières premières. Sur les plateaux, de Saint-Probace et de la Chevalière, respectivement en rive gauche et droite du Carami, les fermes et les établissements pastoraux sont nombreux, ce qui signifie aussi des zones plus ouvertes, pour les cultures et pour le pastoralisme. Les gorges sont depuis toujours un lieu peu fréquenté puisqu'il n'y passe aucune route. La route qui descendait de Tourves vers Toulon passait par le plateau.

Les gorges du Carami représentent depuis le Néolithique jusqu'à nos jours, un lieu de réclusion et d'émerveillement tout à la fois, ces deux caractères s'accompagnant parfois d'une transformation sociale des individus concernés. Deux exemples éloignés dans le temps peuvent illustrer cette thématique de l'isolement, du regard porté aux éléments naturels et des rites qui permettent parfois de changer de statut après un passage par ce lieu.

Passage et transformation au Néolithique

Au Néolithique final, entre IV^{e} et III^{e} millénaire av. J-C., les gorges du Carami comptent douze abris ornés de figures peintes schématiques et trois cavités à usage sépulcral (Ph. Hameau 2000). En fait, il y a deux groupes d'abris ornés. Au centre des gorges, sept cavités ont été choisies parmi une quarantaine de sites disponibles, en raison de leur configuration particulière : la présence d'une diaclase en fond d'abri, pénétrant dans la roche et laissant les eaux de pluie s'écouler après des intempéries. Les motifs peints sont positionnés uniquement sur les côtés de la diaclase. Leur nombre est chaque fois réduit. Toutefois, ils correspondent à deux cycles iconographiques, celui de l'idole et celui du personnage masculin, qui sont les deux grands thèmes de l'expression schématique néolithique en général. L'idole est couchée et entourée de points dans le premier abri, associée à un autre motif dans le second, doublée dans le troisième. Ensuite, le personnage masculin est présenté dans les mêmes termes : couché et entouré de points, puis associé à un autre motif, puis doublé. Enfin, dans la dernière cavité, l'idole départage des personnages masculins, accompagnés d'un point à gauche, privés de ce point à droite. L'analyse des pigments utilisés pour ces peintures montre qu'elles ont été tracées avec une même recette picturale. Les cavités s'échelonnent depuis les rives du Carami jusqu'à la plus haute barre rocheuse qui domine les gorges.

L'hypothèse qui a été élaborée pour cet ensemble de sites est qu'ils ont été choisis pour l'existence d'une diaclase épisodiquement active qui constitue le lieu incontournable du graphisme, qu'ils ont sans doute été marqués lors d'une même phase graphique et que leur iconographie est complémentaire, qu'elle se répète sur deux thèmes jusqu'à ce que ces deux thèmes fusionnent. Au final, nous proposons que ces sites et leur iconographie représentent une progression altimétrique et cognitive : altimétrique car l'ascension se fait du talweg jusqu'au sommet des pentes, et cognitive parce que les thèmes de l'idole et du personnage sont progressivement dévoilés selon un ordre et un rythme précis.

Aux deux extrémités des gorges, les abris marqués par la peinture sont de grands auvents rocheux sur les parois desquels il y avait, initialement, de très nombreux motifs. La plupart d'entre eux ont disparu, lessivés par les pluies ou, à la baume Saint-Michel par exemple, nettoyés dans un grand mouvement de christianisation des lieux. L'analyse chimique d'infimes restes de peinture a tout de même permis de démontrer que cette cavité avait été entièrement recouverte de motifs. Une fouille a été réalisée dans la baume Saint-Michel et a révélé une fréquentation au Néolithique final. Toutefois, en analysant le mobilier présent d'un point de

vue qualitatif, nous avons pu montrer qu'il trahissait plutôt des occupations ponctuelles et répétées du site et qu'il exprimait un débitage très maladroit, sur place, de matériaux lithiques de mauvaise qualité. Depuis 1994, date des fouilles à la baume Saint-Michel, d'autres sites peints ont restitué un mobilier analogue qui nous permet de proposer aujourd'hui l'hypothèse selon laquelle les abris peints auraient été, pour partie d'entre eux au moins, le lieu de rites d'initiation (donc de transformation sociale) par de jeunes garçons, au moment de leur apprentissage de la taille des matières siliceuses (Ph. Hameau 2010). Voilà pourquoi le mobilier céramique est constitué de petits récipients (aucun vase pour la transformation des aliments ou de stockage), le matériel lithique est fait de chailles (matériau se débitant mal mais sur lequel il est possible de s'exercer sans risque puisqu'il est abondant localement) et les restes de faune sauvage sont plus importants qu'ils ne le sont à même date sur des sites d'habitat. S'il est impossible de stationner encore moins de bivouaquer sur les sites du centre des gorges, en revanche, l'auvent de la baume Saint-Michel est assez vaste pour abriter un groupe d'individus pendant quelques jours. Nous pensons donc que les différents sites sont complémentaires, entre ceux qu'on ne peut que visiter mais qui s'avèrent didactiques et ceux sur lesquels on peut stationner et se soumettre éventuellement à des épreuves physiques dont la taille du silex constitue selon nous un élément.

Les individus soumis à ces pratiques ne peuvent être que masculins car les rites d'initiation loin de l'habitat leur sont réservés dans la quasi-totalité des groupes humains, et qu'ils s'astreignent au débitage de la pierre, conçue dans la plus grande majorité des cas connus par l'ethnographie comme une activité masculine. Ces individus sont éloignés de leur espace quotidien : d'intenses prospections nous ont permis de positionner les habitats contemporains hors des gorges, dans la plaine qui va de Tourves à Brignoles. Ces individus sont immergés dans un lieu nouveau, ils passent par des seuils minéraux [2], ils découvrent des abris marqués de signes peints en suivant un itinéraire dont sont absents les repères, etc. Tous ces éléments participent à la fois de l'émerveillement devant la nouveauté et du sentiment de réclusion dans un espace inconnu.

Les passages de la jeunesse au XX^{e} siècle

Le second exemple est contemporain et concerne les jeunes gens de Mazaugues dont l'insertion sociale se déroule loin du village, autour de la zone des Sauts du Cabri (Ph. Hameau et V. Riou 2011). Lorsqu'ils sont enfants, les petits Mazauguais font leur première expérience de l'eau, sous les yeux de leurs mères, aux sources du Carami et au niveau du Petit Pré où se trouvent la source de la Goule et un bassin de retenue de l'eau pour l'arrosage des prés. À partir de 10 à 11 ans, les enfants, garçons et filles poussent jusqu'au Gous bleu, à un km au nord du village. Le gous, nom qui ne vaut que pour Mazaugues, est en réalité un gour, un endroit où le fond de la rivière est plus profond et facilite la baignade. Au Gous bleu, le Carami n'est pas plus bleu qu'ailleurs mais l'endroit est agréable, avec une large plage ombragée par des platanes et une source dite de la Fortié. Il y a là, depuis plusieurs décennies, un arbre penché qui permet les plongeons dans la rivière et une hutte en branchage y est régulièrement reconstruite.

Quand ils ont quelques années de plus, les adolescents s'aventurent jusqu'au départ des gorges, 500 m après le Gous bleu. Ils arrivent au gous du Casque, où l'on n'a jamais trouvé de casque, et qui ne devient un gour que si les jeunes gens édifient un barrage végétal pour y faire monter le niveau de l'eau. La grande préoccupation est de rebâtir annuellement le barrage après son démantèlement hivernal. Quelques mètres plus loin, c'est le gous des Mariés, appelé ainsi parce que les jeunes gens lancent une pierre dans une fente du rocher, sur la rive opposée au chemin, pour connaître le nombre d'années qu'ils doivent attendre pour se marier. Tous les informateurs que nous avons interrogés pour ce terrain ethnologique se sont essayés devant nous au lancer de pierre. Quelques dizaines de mètres plus loin, au niveau du premier rétrécissement du Carami, les jeunes gens se baignent d'autant plus volontiers que le barrage permet de garder un niveau d'eau conséquent. L'endroit n'est pas nommé, sauf à parler « du barrage », mais chaque énorme bloc de calcaire porte un nom, la cheminée, la baleine, la tortue, etc., et constitue un perchoir pour plonger dans l'eau. Les Sauts du Cabri proprement dits offrent aussi leurs cascades et plus bas, de grandes dalles immergées, au niveau de l'ancienne turbine, permettent aux plus grands de se retrouver et de se faire bronzer. La limite aval, au bout de ces dalles, est une petite cavité saisonnièrement inondée, la baume des Lumes, dont les parois sont systématiquement marquées par les jeunes gens. La végétation se densifie dès après cette grotte et personne ne va plus loin. En fait, les gorges elles-mêmes sont dévolues à ceux qui ne vivent pas à Mazaugues : « Ceux qui allaient dans les gorges, c'était surtout pour faire visiter. Les gorges, çà avait un côté touristique : pour la famille qui ne connaissait pas », nous a-t-on dit.

2 Voir l'importance des seuils dans les rites de passage dans A. Van Gennep 1909.

L'espace qui s'étend du Gous bleu aux Cabri admet deux seuils. Pour atteindre le Gous bleu, il faut passer par le château Saint-Gal et par une petite passerelle au-dessus du cours d'eau, une planque en provençal. Tous les entretiens avec nos informateurs ont largement fait état de cet endroit, des propriétaires ressentis comme des étrangers (des Turcs, nous a-t-on dit) et qui guettaient les enfants, des oies qui coursaient ces derniers, de la « forêt » de cèdres qui ombrageait le domaine, etc., et bien sûr du franchissement de la planque au péril de sa vie. L'autre seuil est la baume des Lumes au-delà de laquelle on entre vraiment dans les gorges, renforcé par une anecdote : un jour, de jeunes Allemandes ont été surprises nues, en train de se faire bronzer, sur les rochers près de la Turbine. Impossible de savoir quand cela s'est passé, mais deux générations de Mazauguais nous ont dit avoir assisté à la scène ! Les deux extrémités de l'espace semblent donc « gardées » par des étrangers. Les seuils sont également marqués par la densité de la végétation en opposition à l'ambiance essentiellement minérale de la zone.

Les jeunes gens s'introduisent donc de plus en plus dans cet espace à mesure qu'ils avancent en âge. Quand on le leur demande, ils ne vont d'ailleurs pas au Carami mais à tel gous ou au barrage dont ils nomment les moindres éléments et qu'ils raccrochent à des anecdotes, vraies ou arrangées. En fait, ils vont à des « lieux » dont ils partagent la dénomination et l'histoire, créant ainsi une mémoire sociale. Le Gous bleu n'est qu'un départ. Parfois, le dimanche, on s'y rend en famille mais après le repas et selon son âge, on y fait des plongeons depuis l'arbre penché ou on décide d'explorer jusqu'aux autres lieux où se nouent des contacts entre sexes. Quand les premières barres rocheuses s'élèvent au-dessus du Carami, les gorges deviennent un lieu idyllique au deux sens du terme : un lieu au relief particulier qui tient de l'idylle par son décor naturel et un lieu où se déroulent les premières idylles qui font que les garçons surprennent les filles et les aspergent ou que l'on teste la fente naturelle du gous des mariés, par exemple. La construction sociale des jeunes Mazauguais s'opère par la distance qu'ils mettent entre eux et leur famille et entre eux et la communauté, et par leur immersion dans un espace sauvage dont ils apprennent progressivement toutes les caractéristiques.

La réclusion au sens d'une insertion dans un espace particulier et d'un éloignement du quotidien, l'émerveillement sous l'angle de la découverte de nouveaux paysages participeraient donc, dans les deux exemples présentés ici, néolithique et contemporain, des contingences nécessaires pour assurer la transformation sociale des jeunes gens. D'ailleurs, on ne peut pas se transformer dans un espace sans relief c'est-à-dire dans un lieu où ni le corps, ni l'esprit ne ressentiraient les passages et les ruptures.

D'autres exemples

Entre ces deux moments si éloignés dans le temps, réclusion et/ou émerveillement ont été maintes fois ressentis. Au Moyen Âge, la baume Saint-Michel et la grotte du Charbonnier ont été vidées de leurs vestiges préhistoriques, la première de ses peintures pariétales, la seconde de ses inhumations. Dans la première, consacrée à l'archange combattant le dragon, des ermites se sont succédé. Des vestiges du XIII^{e} siècle démontrent que le sanctuaire rupestre était le lieu d'un romérage avec repas sur place. Toujours au Moyen Âge mais du côté aval des gorges, a été édifié un lazaret pour le confinement des lépreux. Il reste quelques murs de ce bâtiment qui, par son insertion dans les gorges, fait comprendre que celles-ci étaient ressenties comme un espace liminaire, un lieu d'exclusion autant que de réclusion.

Des personnes se sont cachées dans ces gorges. Au début du XIX^{e} siècle, Joseph Aubin Bosq, originaire d'Auriol, s'est réfugié pendant quinze ans dans la baume Saint-Michel pour échapper à la conscription et ne pas être envoyé en Algérie (Ph. Hameau et Cl. Leroux 2015). Il sera finalement amnistié par le Gouvernement provisoire de 1849 et s'installera à Mazaugues sur une série de parcelles achetées par sa sœur et son beau-frère, maréchal-ferrant à La Roquebrussanne. À Mazaugues, la baume Saint-Michel est encore appelée baume du Déserteur, près de deux siècles après les faits. Joseph Aubin Bosq a composé une complainte qui relate sa réclusion, complainte que nous avons retrouvée à la Bibliothèque nationale.

En face de la baume Saint-Michel, une grotte a abrité, dans le dernier quart du XIX^{e} siècle, un fabricant clandestin de poudre de chasse et d'allumettes (A. Acovitsioti-Hameau 2007). Nous y avons retrouvé le matériel (papier et ficelle) destiné à empaqueter ses productions pour la vente. Nous avons appelé cette double cavité grotte du Calendrier parce que nous y avons trouvé un long bâton portant des encoches, droites pour les jours de la semaine, obliques pour le dimanche : un rythme hebdomadaire qui se poursuit sur 93 jours plus 30 autres encoches plus anarchiques.

Un certain Jean Balma, propriétaire d'une bastide au nord du plateau, se retirait volontiers dans une grotte suspendue au-dessus de la Roquette : pour y faire la sieste selon lui. Il y a gravé son nom en grandes lettres et la date, 1932. Un vagabond se cachait près de la ferme de Rimbert pendant la seconde guerre mondiale,

un dénommé Hilaire, dont l'abbé Glory, en 1941, a donné le nom à l'une des cavités ornées du groupe central des gorges du Carami. Enfin, des maquisards ont investi la baume Saint-Michel en 1944, cavité qui fait aussi l'objet, aujourd'hui et épisodiquement, d'un érémitisme bouddhique.

Les gorges sont jugées éloignées et peu fréquentées. Elles forment un espace en soi, loin du village et des zones agricoles, loin des routes aussi. Leur configuration est telle qu'on entend venir quelqu'un d'assez loin. Elles ont donc attiré différents individus, placés d'eux-mêmes ou par la collectivité, en marge de la société. Un autre fait relie peut-être aussi les différents visiteurs des gorges du Carami, consentants ou non : la plupart ont laissé une marque de leur passage.

Les jeunes gens du Néolithique ont peint des personnages masculins sur les parois des plus grandes cavités. Un ermite a réalisé une belle fresque polychrome dans la baume Saint-Michel : l'archange terrassant le dragon entouré de ses légions d'anges. Joseph Aubin Bosq a publié sa complainte après l'avoir chantée quinze ans durant pendant son exil. L'artisan de poudre clandestine nous a laissé le décompte de son temps passé à échapper aux gendarmes. Enfin, les jeunes gens de Mazaugues laissent leurs nom, prénom et aspirations amoureuses sur les parois de la grotte des Lumes. Même les visiteurs d'un jour ont inscrit leur identité sur des rochers en contrebas des Sauts du Cabri ou sur les parois de la baume Saint-Michel. Quand on peut en analyser le contexte, la plupart de ces actes graphiques sont ceux qui accompagnent souvent l'émerveillement de leurs auteurs par rapport à des lieux exceptionnels et/ou le sentiment profond d'une solitude, pratiquement de la déréliction, et qui peuvent participer du ressourcement de ces visiteurs.

Bibliographie

ACOVITSIOTI-HAMEAU, A.« La maîtrise des eaux vives dans le village de Mazaugues », In *Cahier de l'ASER*, n°12,2001, p.39-49.

ACOVITSIOTI-HAMEAU, A. « La poudre illicite : fabricants et usagers dans le Var », *in* G. Aubagnac, A. Acovitsioti-Hameau et Ph. Hameau (dir.), *La Poudre : Poudres de guerre, de chasse et de fête*, Actes du colloque du 14 oct.2006, Musée de l'Artillerie (Draguignan), Lavauzelle-éditions, 2007, p.77-96.

BONNIN, Ph. « Pour une topologie sociale » *in* A. Brochot et M. de la Soudière, Autour du lieu, *Communications*, n°87, 2010, p.43-64

DUPRONT, A. « Au commencement un mot : lieu. Etude sémantique et destin d'un concept », in A. Micoud (dir.) *Des hauts-lieux : la construction sociale de l'exemplarité*, Paris, CNRS-éditions, 1991.

HAMEAU, Ph. *Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique : la haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var)*, 7e Supplément au Cahier de l'ASER, 2000.

HAMEAU, Ph. « Un passage obligé par les abris peints au Néolithique », *in* Ph. Hameau, Ch. Abry et F. Letoublon (coord.), 2010, *Les Rites de passage - 1909-2009 - De la Grèce d'Homère à notre XXIe siècle*, Le Monde Alpin et Rhodanien,2010, p.47-56.

HAMEAU, Ph. et RIOU, V. « Les espaces de la jeunesse : ce merveilleux Carami », *Cahier de l'ASER* n°17, 2011, p.1-13.

HAMEAU, Ph. et LEROUX, C. 2015 « Un déserteur dans les gorges du Carami », *Cahier de l'ASER* n°19, 2015, p.1-16.

VAN GENNEP, A. *Les rites de passage*, Paris : Picard-éditions, 1909.

LES NATIONS UNIES : ENTRE PAIX ET DÉVELOPPEMENT

Antoine CARVALHO



Historique

Avant d'aborder son histoire, rappelons que l'ONU a eu un précurseur : la Société des Nations, SDN, fondée en 1919, à la suite du traité de Versailles, dans le but de conserver la paix. On a reproché à la SDN, qui siégeait à Genève, de n'avoir pas pleinement joué ce rôle. Devant cet échec et après le désastre de la seconde guerre mondiale, il était urgent de créer une nouvelle institution ayant pour but d'arrêter les guerres entre pays et fournir une plateforme de dialogue.

Les premières bases d'une telle institution furent posées lors de l'élaboration de la Déclaration des Nations unies le 1er janvier 1942 à Washington. Nous devons l'expression « Nations unies » au président des États-Unis Franklin Roosevelt. Elle indique que des États avaient décidé de se réunir pour prévenir les conflits armés tels que les deux guerres mondiales dont la seconde se poursuivait encore au moment de la signature de la Déclaration. Deux guerres en « l'espace d'une vie » comme le souligne la Charte des Nations unies.

Le premier projet de création de l'ONU est élaboré au cours d'une conférence dite de « Dumbarton Oaks », nom d'un hôtel particulier de Washington où elle s'est tenue à l'automne 1944. Les représentants de la Chine, des États-Unis, du Royaume-Uni et de l'URSS se sont alors mis d'accord sur les objectifs, la structure et le fonctionnement d'une organisation mondiale. À l'issue de cette conférence, le 7 octobre 1944, les quatre puissances soumirent à l'examen de tous les gouvernements et peuples du monde un projet d'organisation mondiale.

Viendra ensuite la grande Conférence de San Francisco en 1945, sous l'égide des quatre mêmes pays, qui permettra de signer l'acte de naissance de l'Organisation et de définir ses objectifs et son fonctionnement. Quarante-six pays étaient invités à San Francisco. C'étaient, en plus des quatre organisateurs, tous les pays ayant déclaré la guerre à l'Allemagne et au Japon, et signé la Déclaration des Nations unies. Les cinquante pays réunis à San Francisco représentaient environ 80 % de la population du globe. La Conférence avait pour ordre du jour la rédaction d'une charte acceptable par tous les pays. Texte fondateur de l'Organisation, cette charte fut signée par les représentants des cinquante États fondateurs – dont la France – le 26 juin 1945.

Convention internationale, la Charte des Nations unies codifie les grands principes des relations internationales, depuis l'égalité souveraine des États jusqu'à l'interdiction d'employer la force dans ces relations. Elle forme ce que l'on pourrait appeler la Constitution de l'ONU : elle décrit ses principaux organes et leurs règles de fonctionnement. D'autre part, elle énonce un certain nombre de règles de conduite dont le respect par les États membres assurera la paix et la sécurité internationales. Théoriquement, ces règles ne lient que les membres

de l'ONU, mais la vocation universaliste de l'Organisation devait assurer leur respect par toutes les entités formant la communauté internationale.

La Charte est entrée en vigueur le 24 octobre 1945 après ratification par la majorité des pays signataires. Le nombre actuel de pays membres des Nations unies est de 193.

L'ONU a reçu le prix Nobel de la paix en 2001. Des organisations membres du système ont également été lauréates du prix : les Casques bleus l'ont reçu en 1988 ; l'UNICEF, fonds des Nations unies pour l'Enfance, a été le lauréat en 1965 et le Haut-commissariat des Nations unies pour les Réfugiés (UNHCR) l'a reçu deux fois en 1954 et en 1981.

Pour clore cette revue historique, un petit mot sur le siège des Nations unies : à la demande de parlementaires américains, il fut construit à New York, le long de l'East River sur un terrain acquis grâce à une donation de John D. Rockefeller Junior. Il a été inauguré le 9 janvier 1951. Le projet architectural fut conçu par un groupe de onze architectes internationaux parmi lesquels Oscar Niemeyer et Le Corbusier.

Outre le siège de New York, nous avons le Bureau des Nations unies à Genève, siège européen de l'Organisation et le Bureau de Vienne où siège notamment l'Agence Internationale pour l'énergie atomique. Notons enfin que le siège de New York tout comme l'ensemble des bureaux extérieurs et les sièges des organes et agences spécialisées, par exemple l'UNESCO à Paris, la FAO à Rome ou le Programme pour l'Environnement à Nairobi, jouissent de la même extra-territorialité que les représentations diplomatiques à travers le monde. De même, les hauts-fonctionnaires de l'Organisation bénéficient de l'immunité accordée à tous les envoyés diplomatiques.

L'Organisation compte six langues officielles : l'anglais, l'arabe, le chinois, l'espagnol, le français et le russe.

Structures et fonctionnement

L'ONU dispose de plusieurs instances :

- L'Assemblée générale où tous les États sont représentés sur le principe de l'égalité souveraine de tous les membres.
- Le Conseil de sécurité où se décident certaines résolutions en faveur de la paix et la sécurité.
- Le Secrétariat général qui assure la gestion au jour le jour de l'Organisation.
- La Cour internationale de justice, principal organe judiciaire, qui siège à La Haye.
- Le Conseil économique et social chargé de promouvoir la coopération économique et le développement.

Le Conseil de sécurité

La Charte des Nations unies confère au Conseil de sécurité la responsabilité principale du maintien de la paix et de la sécurité internationales. À cet effet, le Conseil de sécurité peut imposer des sanctions ou autoriser le recours de la force. Ses décisions ont force obligatoire et s'imposent à l'ensemble des États membres de l'ONU.

Le Conseil compte quinze membres dont cinq permanents disposant du droit de veto : la Chine, les États-Unis d'Amérique, la Fédération de Russie, la France et le Royaume-Uni, et dix membres élus par l'Assemblée générale pour un mandat de deux ans. Chacun de ces quinze membres dispose d'une voix. Aux termes de la Charte, tous les États membres sont tenus d'appliquer les décisions du Conseil.



Membre fondateur de l'ONU à sa création en 1945, la France est détentrice d'un siège permanent au Conseil de sécurité. Elle y joue un rôle moteur sur de nombreux sujets.

Le Conseil est compétent au premier chef pour constater l'existence d'une menace contre la paix ou d'un acte d'agression. Il invite les parties impliquées dans un différend à le régler par des moyens pacifiques, et recommande les méthodes d'ajustement et les termes de règlement qu'il juge appropriés.

Là où la Société des Nations n'était qu'un espace de dialogue, où les diplomates pouvaient se rencontrer pour établir des consensus, l'ONU peut, avec le Conseil de sécurité, prendre des décisions concrètes. Celles-ci peuvent déboucher, par exemple, sur l'imposition de sanctions ou l'autorisation d'employer la force armée - les « Casques bleus » - pour maintenir ou rétablir la paix et la sécurité internationales.

Enfin, la nomination du Secrétaire général et l'admission de nouveaux membres se font par décision de l'Assemblée générale sur une recommandation du Conseil de sécurité.

Le Secrétariat général

Le Secrétariat général est l'un des principaux organes opérationnels de l'Organisation.

Il est composé de départements et de bureaux ayant chacun des responsabilités et expertises précises, mais coordonnant leurs travaux pour assurer au quotidien la cohésion des travaux de l'Organisation au siège et dans les offices et bureaux situés partout dans le monde. Le Secrétaire général qui le dirige est nommé par l'Assemblée générale pour un mandat de cinq ans renouvelable. En leur qualité de fonctionnaires internationaux, les membres du personnel de l'ONU et le Secrétaire général ne rendent compte qu'à l'Organisation et prêtent serment de ne solliciter ni recevoir d'instructions d'aucun gouvernement ni d'aucune autorité extérieure.

Neuf Secrétaires généraux ont dirigé l'Organisation depuis sa création :
- Trygve Lie (Norvège) 1946-1952,
- Dag Hammarskjöld (Suède) 1953-1961,
- U Thant (Myanmar) 1961-1971,
- Kurt Waldheim (Autriche) 1972-1981,
- Javier Perez de Cuellar (Pérou) 1982-1991,
- Boutros Boutros-Ghali (Égypte) 1992-1996,
- Koffi Annan (Ghana) 1997-2006,
- Ban Ki-Moon (Corée du Sud) 2007-2016.

Le 1er janvier 2017, le Portugais Antonio Guterres succédait au Sud-coréen Ban Ki-Moon.

La nationalité de ces diplomates illustre l'un des principes appliqués dans l'Organisation : la répartition géographique dans la distribution des postes importants. On constatera que les cinq continents sont bien présents dans le choix des candidats nommés à la plus haute charge diplomatique internationale. Rappelons que le Secrétaire général des Nations unies ne peut être originaire d'un des cinq pays membres permanents du Conseil de sécurité détenteurs du droit de veto.

À propos des secrétaires généraux qui ont marqué leur fonction, souvenons-nous du Suédois Dag Hammarskjöld mort en 1961, dans un accident d'avion en Afrique alors qu'il tentait de résoudre la crise et la guerre qui venaient d'éclater après l'indépendance du Congo.

L'Assemblée générale

Elle joue un rôle prépondérant puisqu'elle est le principal organe délibérant, décisionnaire et représentatif de l'Organisation des Nations unies. Composée de la totalité des 193 membres de l'Organisation, elle constitue une instance de négociations multilatérales unique pour l'ensemble des questions internationales couvertes par la Charte. Elle remplit aussi une fonction essentielle dans l'établissement de normes et la codification du droit international.

L'Assemblée se réunit chaque année de septembre à décembre. Elle est habilitée à faire des recommandations aux États sur les questions internationales qui relèvent de sa compétence. Elle est également à l'origine

d'initiatives (politiques, économiques, humanitaires, sociales et juridiques) qui touchent des millions de personnes dans le monde entier.

Chacun des 193 États membres dispose d'une voix à l'Assemblée. Les décisions portant sur des questions importantes, telles que les recommandations relatives à la paix et à la sécurité, l'élection des membres du Conseil de sécurité et du Conseil économique et social ainsi que les questions budgétaires, sont prises à la majorité des deux tiers des États membres, les autres sont prises à la majorité simple.

Le Conseil économique et social

Le Conseil économique et social concerne l'autre grand domaine d'intervention de l'Organisation : le développement humain.

Placé au cœur même du système des Nations unies le Conseil économique et social promeut, à travers la coopération internationale, les trois dimensions - économique, sociale et environnementale - du développement durable. C'est le lieu central à partir duquel des débats s'engagent, des idées nouvelles émergent, des consensus se forgent autour des voies à suivre et des actions sont coordonnées pour poursuivre les objectifs arrêtés au niveau international.

Le conseil se compose de cinquante-quatre membres dont dix-huit élus chaque année par l'Assemblée générale pour un mandat de trois ans.

Le Conseil a également pour fonction d'assurer le suivi des grandes conférences et réunions au sommet organisées par les Nations unies et de suivre le travail et les projets des diverses institutions et agences spécialisées dépendant de l'Organisation.

En voici quelques-unes, parmi les plus importantes dans trois catégories :
Les *agences spécialisées* qui sont en charge de secteurs scientifiques, économiques, sociaux ou techniques particuliers :

- l'OMS - Organisation mondiale de la santé basée à Genève,
- l'UNESCO dont le siège est à paris, longtemps dirigée par un Français, René Maheu,
- la FAO, qui siège à Rome, Organisation pour l'alimentation et l'agriculture,
- l'OIT - Organisation internationale du travail, antérieure aux Nations unies, fondée en 1919 comme la Société des Nations,
- l'AIEA - Agence internationale pour l'énergie atomique à Vienne,
- l'OIAC - Organisation internationale pour l'aviation civile également basée à Genève.

Les *institutions associées* au système des Nations unies, telles que :

- la Cour pénale internationale qui a son siège à La Haye,
- l'Organisation mondiale du commerce, de création récente, dont le premier directeur fut le Français Pascal Lamy,
- la Banque mondiale avec son siège à Washington.

Et les *programmes et fonds* d'aide au développement économique et social, tels que :

- le PNUD - Programme pour le développement,
- l'UNICEF - Fonds pour l'enfance à New-York,
- le HCR - Haut-commissariat pour les réfugiés à Genève,
- l'UNEP - Programme pour l'environnement à Nairobi,
- l'UNAIDS ou ONUSIDA, programme conjoint de l'Organisation pour la lutte contre le SIDA ayant son siège à Genève.

Conclusion

L'ONU est donc un système complexe, à l'image du monde qu'elle doit servir. Si ces dernières années les crises successives ont confirmé le rôle central de l'ONU, elles ont également renforcé la nécessité de rendre l'Organisation plus efficace et plus représentative des équilibres mondiaux actuels. C'est pourquoi la France défend une réforme du Conseil de sécurité en soutenant l'accession à un siège permanent de l'Allemagne, du Brésil, de l'Inde, du Japon, d'un pays arabe ainsi qu'une présence plus importante des pays africains.

Afin d'éviter la paralysie du Conseil de sécurité, la France promeut également un encadrement du droit de veto en proposant que les membres permanents s'engagent volontairement et collectivement à ne pas recourir au veto lorsqu'une situation d'atrocité de masse est constatée.

Devant les conflits et les drames humains, les catastrophes humanitaires dont nous sommes témoins chaque jour, on entend souvent poser la question : « Mais que fait l'ONU ? » avec le sous-entendu d'incapacité, ou la volonté de signaler un paradoxe que nous devons lever en rappelant que l'ONU n'est pas un gouvernement mondial doté d'une force de gendarmerie planétaire. En vertu de l'intangible règle du respect de la souveraineté nationale, elle ne peut agir sans le consentement des États membres. Elle est l'instrument d'une paix qu'elle ne peut instaurer que dans la mesure où les parties en conflit l'acceptent et où les puissances d'arbitrage l'imposent véritablement.

Les moyens de l'ONU sont ceux que les États membres mettent à sa disposition : son budget par leurs contributions volontaires, son armée de Casques bleus grâce à ceux qui veulent bien fournir des soldats pour le maintien de la paix.

Comme toutes les institutions, comme tout corps vivant, l'ONU doit constamment évoluer, s'améliorer, en efficacité et en rapidité d'intervention pour répondre aux attentes de la communauté internationale.

Entre paix et développement la tâche n'est guère aisée, mais… qui a jamais prétendu qu'elle l'était ?

GERBERT D'AURILLAC, UN HOMME D'EXCEPTION

Patrick PENEL



Un destin hors du commun, deux volontés d'accomplissement par la connaissance et par le christianisme, trois visions, scientifique, mystique et politique ; ainsi se trouve brossé un portrait de Gerbert en quelques mots introductifs seulement. L'homme d'exception annoncé guidera aussi notre visite de son siècle, le Xe siècle, il nous conduira dans les sphères les plus prestigieuses de l'époque, loin des pratiques et des idées qualifiées trop péjorativement de moyenâgeuses. Disons-le d'emblée en citant une publication de 1865 de l'académie impériale de Reims, cet homme-là a « providentiellement secoué les chaînes de l'ignorance ».

Bien sûr, au Xe siècle, on ne parle plus de l'Empire romain - quoique -, bien sûr, on ne parle plus de l'ordre carolingien ou alors c'est pour le regretter. L'Empire franc idéal, parce qu'idéalisé comme modèle universel d'empire chrétien, n'est plus : cette Europe-là s'est défaite en un ensemble de co-royaumes, Bourgogne, Provence, Italie, Francie, Germanie, Lotharingie, parce que des guerres et rivalités fraternelles se sont multipliées sur ses « frontières intérieures ». En une quarantaine d'années, l'essentiel des pouvoirs a basculé à l'échelle régionale. Le clientélisme vassalique a de beaux jours au devant de la scène, et la possession de la terre en restera la base. D'où l'Europe politique dans sa complexité du Xe siècle : un écheveau de vassalités croisées mêlant les territoires, mêlant les liens familiaux, bref des luttes d'influence et des tragédies et des guerres.

Sur les « frontières extérieures », rien n'est simple, avec là encore un fort impact régional. Normands-Danois-Vikings à l'ouest, Hongrois à l'est, Arabes-Berbères-Sarrasins au sud multiplient les incursions, raids et agressions. Aux désordres et à l'oppression barbare des pauvres et des moines, il sera mis fin avant la fin du siècle.

Le champ religieux

Il inclut la totalité des champs socio-économiques, politiques et culturels. La culture ecclésiastique n'a pas fini de modeler le monde laïque local et régional, et l'Église de confirmer ses implantations foncières. Les autorités marchandes et financières naissantes ou renaissantes guettent l'alliance à l'Église.

Une période de mutation favorable

Réchauffement climatique aidant, la vie agricole et l'économie paysanne sont dynamisées. Les « derniers recensements » confirment la poussée de peuplement, dans les campagnes notamment. L'augmentation de population nécessite et permet de produire davantage, les surfaces cultivées sont augmentées. En dépit de leurs charges, les paysans semblent manifester une conception neuve du travail, collaboration à l'œuvre divine. Au nombre des jugements de Dieu, il y aussi les victoires annoncées sur les « frontières extérieures ». Les conditions d'une mutation sont donc réunies en ce Xe siècle : avec le pari d'une vie chrétienne vivifiée par la culture, les cercles vertueux s'installent … Au sein du réseau des monastères s'opère une extraordinaire circulation des hommes, des biens et des idées.

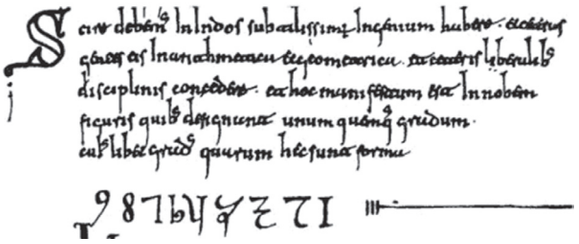
Des renaissances successives

Même si l'Europe à l'aube du siècle demeurait largement et profondément inculte et païenne, à chaque période passée, des personnages ont incarné à eux seuls un possible réveil de l'esprit humain ou bien ont favorisé des renaissances successives : Boèce en Italie du VIe siècle, Isidore de Séville dans l'Espagne wisigothique du VIIe siècle avant l'occupation musulmane (711), Bède le vénérable en Angleterre au VIIIe siècle, Raban Maur

en Germanie au IX[e] siècle et les « ministres de la culture » de Charlemagne, Eginhard et Alcuin ; une belle continuité de l'histoire.

Dans cette série des « vies des hommes illustres des temps médiévaux et des clercs-intellectuels-itinérants » s'inscrit parfaitement l'histoire de Gerbert au X[e] siècle. Les hasards de la vie et ses voyages l'ont mené, en effet, avec un soin incroyable, à Dieu et aux côtés des princes les plus puissants. Sa filiation avec Boèce et Isidore est frappante. Grâce à eux tous, grâce à lui, les renaissances cumulées aboutiront au grand éveil de l'esprit humain du XII[e] siècle, ce sera effectivement la création des universités…

Des chiffres romains aux chiffres « arabes »



Codex Vigilianus *de 976*.
Les premiers chiffres arabes connus en Occident.

Ah ! La complexité de ces chiffres que l'on écrit avec sept lettres – I, V, X, L, D, C, M – vraiment pas orienté(e)s calcul. Les incertitudes arithmétiques qui en résultent sont vieilles d'un millénaire et redoutables. Gerbert s'insurge contre cette pratique. Quiconque exerce sa patience à diviser par exemple DCCCLXXXVIII par V (i. e. 888 par 5) comprend instantanément ! Existe-t-il une solution calculatoire intellectuellement simple ? se demande Gerbert.

La réponse est oui, elle est connue depuis le VI[e] siècle, en Inde, à l'époque Gupta : Les Indiens ont inventé neuf signes qui sont devenus « les chiffres arabes ». Ils ont également inventé au VII[e] siècle un dixième signe, le *sunya* ou le vide qui est devenu « le zéro ». Le moine Gerbert, à 25 ans, s'est approché de l'Espagne musulmane pour y apprendre la mathématique décimale de position, merveilleuse invention indienne transmise par des savants musulmans, ennemis de la Sainte Église romaine … Il approfondit les publications mathématiques de Boèce, et il découvre ces nouveaux chiffres qui le séduisent dans des documents arabes copiés de source itérée Bagdad-Cordoue-Tolède-Ripoll, les références indiennes des traités sur l'arithmétique et l'algèbre du célèbre Ouzbek Muhammad Al-Khwarizmi s'étaient perdues.

Gerbert est un des tout premiers utilisateurs des chiffres arabes. Il a proposé un remarquable calculateur sur table sous forme d'abaque, original, très fonctionnel. Il existe des versions de son abaque avec sur les jetons des chiffres alphabétiques grecs, d'autres avec des chiffres romains. En terre chrétienne, qui sait ?, le moine Gerbert avait peut-être peur d'être accusé d'hérésie s'il adoptait ouvertement chiffres et techniques arabes. Alors fait-il tout son possible pour diffuser en Occident la nouvelle numération et le principe de position ? Pas sûr. Mais lorsqu'il s'agit de division, l'arithmétique décimale de position y est toute entière. Mieux, Gerbert produit une des toutes premières divisions euclidiennes !

Gerbert et Hugues

Gerbert est né vers l'an 939, tout comme Hugues, le premier en Auvergne, d'origine modeste, de parents paysans installés sur un de ces lopins de terre du territoire abbatial d'Aurillac, le second entre Loire et Seine, d'origine aristocratique et royale, fils de Hugues le grand, comte de Paris et duc des Francs, petit-fils de Robert, roi de Francie. Au fur et à mesure des années, le parallèle entre les deux petits gars sera de plus en plus pertinent. Autre raison de marquer l'an 939, les Normands sont définitivement battus en Bretagne.

Un des oncles d'Hugues est un certain Otton, roi de Germanie, lequel se taille un franc succès en 955 en battant les Hongrois près d'Augsbourg : c'est la bataille définitive du Lechfeld, à l'issue de laquelle un nouveau pouvoir est né en Occident. Il se concrétisera en 962, quand Otton I[er] sera sacré empereur à la tête de l'Empire romain germanique réunissant Italie, Lotharingie et Germanie, avec le soutien des dignitaires ecclésiastiques qui seront bien gâtés. En Francie, entre temps, le jeune Hugues, qui a 17 ans lorsque meurt son père, est devenu duc de France. Quant au jeune Gerbert, à 17 ans, peut-être songe-t-il déjà qu'un jour il devra quitter Aurillac ?

De Belliac à Aurillac

À la maison de ses parents à Belliac, le quotidien était celui du commun des mortels d'alors : gestion du troupeau de brebis paternel et labour d'un petit champ bordé de tilleuls et de pommiers. De génération en génération on racontait du merveilleux, comme les bestiaires en rendent compte entre réel et irréel ou légendaire, une part de rêve pour le petit pâtre.

La vallée de Belliac est le lieu de prédilection des promenades des moines de l'abbaye d'Aurillac en compagnie de Raymond de Lavaur, leur écolâtre, et de Géraud de Saint-Céré, le directeur de l'abbaye. Hasard ou pas, ils ne pouvaient pas ne pas croiser un jour le jeune pâtre : sa curiosité, son à-propos et sa précocité intellectuelle les ont fortement étonnés. Gerbert a alors 12 ans, il est moralement recruté.

Ainsi il entre à l'abbaye comme oblat ; il venait de gagner ses bienfaiteurs et ses maîtres en formation. Encadrement bénédictin, rigueur et esprit clunisien, apprentissage de la lecture, de l'écriture, puis grammaire, rhétorique et dialectique, tout le programme du *trivium* de l'école monastique, premier cycle des sept arts libéraux enseignés à Aurillac. En huit ans, Gerbert en fait le tour avec un brio certain.

Gerbert moine

Gerbert lit le latin sans problème, il l'écrit excellemment, il connait Virgile, Horace, Térence, Boèce, Aristote, etc. Les grands classiques de l'Antiquité gréco-romaine ne meurent jamais, n'est-ce pas ? Et copistes et traducteurs ne chôment ni en Auvergne ni ailleurs.

Gerbert commence à s'intéresser à la musique, à la liturgie, à l'arithmétique, orientations d'étude très chères à Raymond de Lavaur, qui fonde sur lui de grands espoirs. Gerbert choisit la cléricature, le voilà donc moine à Aurillac. Mais son appétit de savoir est grand…

Gerbert à Ripoll et à Vich (967-970)

Ah ! La Catalogne ! Il y avait des intérêts communs entre Catalans et Auvergnats : des migrants auvergnats s'étaient installés là-bas dans les comtés chrétiens d'Espagne. Les relations tissées sont multiples. Un exemple en est le projet du fils de Richilde de Rouergue, Borell II, comte de Barcelone : aller à Rodez, épouser Lutgarde, la fille du comte de Toulouse, faire étape ici ou là en Aquitaine et notamment à l'abbaye d'Aurillac. À son retour d'Aurillac, sur les recommandations de Raymond de Lavaur, Borell emmène Gerbert sous sa protection.

En Catalogne, les réussites sont nombreuses dans la culture et dans l'art. 36 500 kilomètres carrés environ, 150 abbayes ou prieurés ! Beaucoup d'abbayes de Catalogne et d'Aquitaine sont regroupées dans la sphère clunisienne. Le rayonnement des monastères est grand. Les archives de Vich sont riches, comme celles d'Urgell et de Ripoll. La civilisation de l'écrit y est à l'honneur. Il faut savoir que les cadres sociaux anciens sont maintenus en Catalogne, en particulier le droit romano-wisigothique, et que les premières esquisses d'une histoire nationale ont été écrites à Ripoll.

Gerbert profite des *scriptoria* catalans qui sont des laboratoires de pensée. Une soixantaine de manuscrits à Ripoll, une soixantaine de manuscrits à Vich. Théologie, philosophie, science des nombres, astronomie, musique, aux côtés du savant évêque Hatton, pour Gerbert ce sont trois années de partage et de rêve, et de formation supérieure … À Ripoll, il y avait aussi une école de musique.

Rome (970-971)

Gerbert est invité par Borell pour l'accompagner dans un voyage jusqu'à Rome. La mission coordonnée avec Hatton est importante ; rendez-vous est pris avec le pape Jean XIII. L'objet est l'émancipation de l'Église catalane de la tutelle de l'archevêché de Narbonne et donc l'autonomie des évêchés catalans. Jean XIII accorda à Vich le rang métropolitain. Hatton ne pourra savourer cette victoire, car le 22 août 971, il est assassiné dans les rues de Rome. Gerbert perd un maître en la personne de Hatton, mais entre-temps sa présentation au pape et la forte impression de connaissances savantes qu'il a laissée ont créé des réactions en chaîne jusqu'à l'empereur Otton I^{er}. La rencontre improbable a lieu. Suit la demande pressante de l'empereur au pape de retenir Gerbert à Rome. Ce qui fut réalisé.



Le Christ couronnant Otton II et Théophano. (Musée de Cluny).

Gerbert devient le précepteur du jeune Otton II qui, à 16 ans, est roi de Germanie déjà depuis 10 ans. Il se lie d'amitié avec des membres de la cour qui apprécient sa passion pour l'étude. Il fait la connaissance d'Adélaïde de Bourgogne, seconde femme de l'empereur, et de Théophano, princesse de Byzance, future femme d'Otton II. Le mariage a lieu en avril 972.

Il faut imaginer Gerbert au printemps 972 : l'étranger à Rome, le moinillon d'Aurillac qui a grandi, il a désormais 33 ans. Depuis Vich, il maîtrise parfaitement les enseignements du *quadrivium*, et il est proche de l'empereur du Saint-Empire romain germanique. C'est peu dire que les perspectives pour son avenir sont incroyables, aussi certains soirs son cerveau bouillonne : « mais quelle voie choisir ? ».

La dialectique et la logique !

Un archidiacre de Reims, Garamnus, dialecticien de renom, spécialiste de logique, est à Rome pour représenter Adalbéron, l'archevêque de Reims, chancelier apprécié du roi Lothaire. Garamnus et Gerbert se rencontrent : les thématiques spécialisées que Gerbert veut approfondir font partie de leurs échanges. Garamnus gagne l'amitié de Gerbert et emporte sa décision de quitter Rome pour Reims.

Gerbert, écolâtre

À Reims, Adalbéron accueille Gerbert dans son collège épiscopal comme un envoyé du ciel pour des projets ambitieux. L'année suivante, en 973, pour confirmer la renaissance littéraire et scientifique en cours, il lui confie la direction de son école cathédrale. Voici donc Gerbert écolâtre d'une des plus prestigieuses écoles de l'Occident chrétien. Il y enseigne les sept arts libéraux et la théologie, il travaille la logique, il travaille beaucoup, il complète sa bibliothèque personnelle … Il assure en outre le secrétariat de l'archevêque (8 évêchés, 23 monastères, des relations familiales et comtales en Lorraine liées à la maison de Saxe donc aux intérêts des Ottoniens).

Les contributions savantes de Gerbert

Une claire classification des disciplines fonde ses enseignements oraux, se référant à la dialectique d'Aristote et aux travaux de Boèce et réservant une belle place aux textes de Virgile, Cicéron, Porphyre de Tyr. Bien sûr, s'imposent la logique, la rhétorique, la science, et la théologie. Au nombre des outils pédagogiques innovants, il y a son arithmétique des chiffres « arabes », ses abaques, ses astrolabes, le célèbre bâton (de Gerbert) simulant le théorème de Thalès et facilitant ses applications, ainsi que cet instrument établissant divisions des tons et modes musicaux.

Gerbert est devenu une grande figure scientifique de son siècle, avec six traités de mathématiques publiés, des travaux d'ingénierie qui le font parfois inventeur ; ainsi sa réalisation d'un orgue hydraulique et ses horloges marquant les débuts de l'ère des horloges mécaniques (horloge à poids, horloge à balancier, horloge solaire).

De l'humaniste, il avait d'abord l'amour des livres. Son goût raffiné des lettres apparaît partout dans sa correspondance. Du chercheur, il avait l'appétit de savoir et la recherche constante de manuscrits. Du scientifique, il avait la passion et la volonté de diffuser la culture scientifique.

LE RÊVE ROMAIN DE L'AN MIL

Patrick PENEL

Précédemment, nous avons suivi Gerbert d'Aurillac jusqu'à Reims en 973. Pour se former à la piété, aux sciences et aux textes littéraires, de jour en jour, on vit accourir à Reims de nouveaux moines, empressés de recevoir les enseignements du grand écolâtre de la Francie. La culture et l'enseignement resteront de vraies priorités pour Gerbert.

Mais avant de quitter Rome, Gerbert, comme précepteur d'Otton II, avait aussi endossé l'habit du conseiller impérial. Illustrant richement l'histoire culturelle du X^e^ siècle, celui qui devint pape autour de l'An Mil illustra tout aussi richement l'histoire politique du siècle.

Il est remarquable que tous les *leaders* avec lesquels Gerbert se trouva en rapport (Raymond de Lavaur, l'écolâtre d'Aurillac, Borell, le comte de Barcelone, Hatton, l'évêque de Vich, Jean XIII, le pape des années 970, Otton I^er^, l'empereur du Saint-Empire romain germanique) aient conçu pour lui estime et amitié aussi rapidement que durablement. À tous déjà cités, il faut ajouter Adalbéron, le grand chancelier des rois de Francie et archevêque de Reims : un homme puissant que son origine lie à une famille lorraine dévouée aux empereurs saxons, lui aussi est donc proche des Ottoniens. C'est peu dire que la réforme de l'Église et la résurrection d'un empire unique étaient deux préoccupations importantes du chancelier-archevêque. Pour lui, comme pour Gerbert d'Aurillac, s'immiscer dans les jeux politiques fut comme une évidence. L'ecclésiastique et le politique vont donc s'imposer chez Gerbert, et de quelle façon !

Sylvestre II, pape de l'An Mil

Le tournant capital d'un christianisme minoritaire jusqu'au III^e^ siècle, mais progressant, fut la conversion de Constantin I^er^. Le premier évêque de Rome à porter le titre de pape (314) fut son contemporain Sylvestre I^er^, que nous célébrons chaque fin d'année à la Saint-Sylvestre. Pour marquer, depuis l'Empire romain, une continuité dans la conquête du monde par le christianisme, à son élection comme pape qui intervint en 999, Gerbert choisit le nom de Sylvestre.

Mais auparavant, de 973 à 999, seize années s'écoulèrent, au cours desquelles aura eu lieu la célèbre controverse entre Gerbert et Otrik (le temps de la gloire), le séjour de Gerbert à Bobbio (le temps des douleurs) …, le retour de Gerbert à Reims (et alors sa préscience de l'avenir capétien comme la relatent les historiens).

L'obsession romaine des rois de Germanie

Aux IX^e^ et X^e^ siècles, tandis que le royaume de Germanie dominait, il fallait aux futurs empereurs « aller à Rome », être agréés par le pape, et être sacrés par lui : en 800, Léon III sacrait Charlemagne avec le sentiment partagé de recréer l'Empire romain. En 962, Jean XII sacrait Otton I^er^, qui dut jurer de protéger Rome, la tête du monde. Otton II, *imperator romanorum* en 982, avait hérité du rêve impérial de son père. La vocation universelle était représentée par Rome et par l'Église : ce double « souffle romain » permet de bien comprendre l'Occident catholique médiéval. Ces concepts-clés de *renovatio imperii* et de *translatio imperii* sont chers à Jacques Le Goff, on aurait alors refusé la romanité à un empire qui aurait perdu Rome.

Les Robertiens dans l'histoire de Francie

Le premier héros de cette hérédité, victorieux contre les Normands-Danois-Vikings, est Robert le Fort. Ses trois enfants furent rois. Fils du second, Hugues le Grand fut comte de Paris et duc des Francs. Entre Seine et Loire, entre Seine et Meuse, et en Bourgogne occidentale, on ne comptait plus les fiefs et les vassaux marqueurs du pouvoir d'Hugues le Grand, ni ses ressources militaires et financières supérieures à celles du roi… Il savait l'affaiblissement des Carolingiens, et pourtant, il refusa la couronne royale. Il poussa l'élection de Louis IV, puis celle de Lothaire… Le fils d'Hugues le Grand, arrière-petit-fils de Robert le Fort, sera le fondateur de cette

dynastie qui détint la couronne de France jusqu'aux temps de la monarchie absolue, près de 800 ans, un peu plus même, si l'on prend en compte la Restauration.

Une réunion polémique au palais

En Europe, la brillante réputation de Gerbert faisait des jaloux chez les moines, en particulier à l'école du monastère de Magdebourg : Otrik y était un moine ambitieux, savant reconnu en logique et dialectique, organisateur d'une mission secrète… En effet, un moine envoyé par Otrik chez Gerbert fut chargé d'examiner le choix et la succession des matières enseignées à Reims, en notant bien gradation et combinaisons logiques. Son compte-rendu fut rapporté au palais d'Otton II, au cours d'une réunion polémique de savants. Il fut décidé de provoquer un duel verbal entre le premier savant de Francie et Otrik, le premier savant de Germanie …

Questio, disputatio…

Ces joutes académiques ont une longue histoire, de Socrate à Aristote, de Protagoras à Cicéron, mentionner tous les acteurs ou adversaires des controverses socratiques paraît impossible… Le Moyen Âge reproduisit ce genre d'épreuves ou d'exercices, la gloire allant au meilleur orateur. On devait chercher des arguments, des opinions pour réfuter un sentiment exprimé en face. Mais des débats sur des mots passèrent souvent pour des questions de science… Le « duel » entre Otrik et Gerbert eut lieu à Ravenne, en 983, lors d'un *colloquium* d'un jour présidé par l'empereur. Otton II, convaincu de la supériorité de Gerbert, décida que la récompense serait grande…

Bobbio, son abbaye, sa bibliothèque

Gerbert fut nommé comte d'Empire et abbé de l'abbaye de Bobbio. À 44 ans, ce fut pour lui une consécration (de très haut rang dans l'empire ottonien) et une promotion de prince de l'Église. Bobbio était le siège d'une abbaye fondée au VII^{e} siècle par un moine irlandais, saint Colomban. Cette abbaye était devenue une terre promise pour les chercheurs chasseurs de manuscrits. Sa bibliothèque détenait au moins 500 manuscrits, peut-être tout ou partie de la collection personnelle de Cassiodore, certainement des documents venus d'Irlande, d'Espagne, d'Afrique… Naturellement, cela combla de bonheur Gerbert, mais, en tant que seigneur et directeur des moines, il découvrait à Bobbio une situation catastrophique, temporellement et spirituellement décadente. Et il dut batailler… Selon *Le Plutarque français, vies des hommes et femmes illustres*, publié par Édouard Mennuchet en 1844 : « Outre la pauvreté ambiante souvent mauvaise conseillère, les biens de l'abbaye avaient été aliénés, ses terres pillées par les puissants seigneurs voisins ».

Le temps des douleurs et des déboires

S'agissait-il de commencer à libérer les monastères italiens de la mainmise de l'aristocratie ? Vains efforts. Pour Gerbert, faire respecter les règles clunisiennes et tenter de refaire le patrimoine foncier entraînèrent beaucoup d'hostilité envers lui et maints soucis avec l'évêque de Pavie dans un conflit qui, par ailleurs, déplut à la cour impériale. L'élection de Pierre de Pavie comme pape, Jean XIV, et la mort d'Otton II dans le mois qui suivit rendirent intenable la vie de Gerbert à Bobbio, il fut expulsé ! Il est désenchanté, déboussolé, affligé de tout ce qui, en moins d'une année, se produisait autour de lui et contre lui : « Cédant aux circonstances, je vais reprendre mes études, [retour à Reims donc]… », seule alternative, le premier évêché vacant, Adalbéron en avait fait la demande à l'impératrice Théophano.

Panique dans les zones frontalières sud et est

Au sud de l'Italie, contre les Grecs et les Sarrasins, l'expédition d'Otton II s'était soldée par un échec. À l'est, rien n'allait plus avec son cousin Henri le Querelleur : en litige, la Bavière orientale, l'Autriche, un territoire correspondant à l'actuelle Slovénie, puis la Bohême et la Pologne. Henri emprisonné et exilé a tout perdu. Mais peu après, apprenant la mort d'Otton II, les Slaves de toutes les marches orientales de l'Empire se révoltèrent.

Les « amitiés » des cours franco-germaniques

Dans la mouvante Lotharingie, intrigues et luttes fratricides se déchaînaient dans ce quadrilatère infernal reliant Bruges, Cologne, Metz et Compiègne. Les zones frontalières de Francie et de l'Empire étaient particulièrement troublées et il y régnait une atmosphère politique tendue toujours annonciatrice de drames. L'actualité d'alors retenait le conflit entre Lothaire et Hugues, l'échec de Lothaire, l'échec d'Otton II, la régence d'Otton III non évidente, la guerre entre Hugues et Charles. Le roi Lothaire voulait la Belgique-duché-de-Basse-Lotharingie qui était sous suzeraineté impériale, car Otton II l'avait donné à son cousin, Charles de Lorraine. L'offensive de Lothaire jusqu'à Aix-la-Chapelle impliqua en retour l'expédition d'Otton II furieux, jusqu'à Paris assiégé. Ainsi Reims, Laon, Soissons furent pillés, mais Paris libéré par Hugues, qui y organisa la résistance. Puis, Hugues poursuivit Otton II et Charles vaincus en retraite à l'est. En définitive, pour assurer la paix, la Basse-Lotharingie, considérée comme bénéfice relevant du roi de Francie, resta à l'empereur. Parallèlement, le prestige d'Hugues commençait à s'imposer, tandis que Charles voyait s'éloigner pour lui la succession du royaume de Francie.

L'analyse de Gerbert

Le pouvoir aristocratique était trop fondé sur la force, et la vie politique rythmée par des guerres bien trop fréquentes. Déchirements, mésintelligence, délitement de l'autorité signaient tout le désordre observé. Visant l'avenir et ayant deviné l'hostilité d'Adalbéron aux projets de Lothaire sur la Lorraine, Gerbert était porté à soutenir Hugues. Il exprima sa conviction en 985 : « Côté Francie, le roi de fait c'est Hugues », plus précisément il écrivait : « Le roi Lothaire n'est le premier en Francie que par son titre, Hugues l'est, non par le titre, mais par ses faits et gestes. » Quant à l'idée néo-carolingienne des Otton de promouvoir le projet d'empire universel pour garantir ordre et paix, il la trouvait tout simplement géniale … (pour rappel, Hugues était en outre un neveu d'Otton I^{er}). Mais comment procéder ? Quelle unité possible générer ? Entre l'État et l'Église, bien sûr…, car la question, toujours en ce X^{e} siècle, mêlait raison politique et foi chrétienne. L'œuvre d'Otton I^{er} était-elle menacée à la mort d'Otton II ? Voici les trois objectifs de Gerbert : garantir au jeune Otton III l'héritage de l'empire, implanter la chrétienté au cœur de l'Europe, la préséance impériale ne pouvant suffire, s'allier à Hugues et à son fils Robert (qui avait maintenant 12 ans) en inventant une diplomatie qui intègrerait le royaume de Francie à l'Empire.

Hugues Capet roi des Francs

L'intervention d'Adalbéron et le soutien de Gerbert avaient clairement emporté la décision des pairs au château royal de Senlis en 987 : Hugues avait été choisi de préférence à Charles de Lorraine, le prétendant des Carolingiens. Le sacre royal du duc des Francs par Adalbéron, en présence de Gerbert, eut lieu ensuite à Noyon. Hugues, comme Gerbert, avait 48 ans. À la cathédrale alors romane de Noyon, Hugues, comme Charlemagne en 768, aura donc reçu sa couronne de roi des Francs. Robert, son fils, certainement le plus jeune des élèves de Gerbert, fut immédiatement associé au trône, *rex designatus*. Autorisé et servi par le prestige religieux, 9 ans durant, le règne d'Hugues fut faible, mais sage et réservé face aux seigneurs des provinces. À la mort d'Hugues, Robert II dit le Pieux associa immédiatement son fils au trône… Et le petit royaume progressivement s'étendit…

Quand Gerbert s'interrogeait sur son avenir…

Les années 989, 990 et 991 furent encore des années maudites pour Gerbert : décès, intrigues, trahisons l'ont frappé dans ses affections et dans ses intérêts. Adalbéron, son protecteur et ami, est décédé en 989, ayant cité Gerbert pour lui succéder au siège épiscopal de Reims. Mais l'élu fut le fils naturel de Lothaire, un certain Arnoul. Puis Laon et Reims tombèrent bientôt aux mains de Charles de Lorraine avec la complicité d'Arnoul… Alors Gerbert s'interrogea : « Me suis-je trop vite affiché partisan de Hugues ? Dois-je songer à m'exiler en Germanie ? Aurais-je dû lutter pour rester ou redevenir maître de Bobbio ? ». L'année suivante, il apprenait le décès de Géraud d'Aurillac qui, naturellement, le toucha. Il perdit aussi Théophano qui lui avait toujours été favorable.

En 991, le concile de Basle, tenu en l'abbaye de Saint-Basle à Verzy près de Reims, destitua Arnoul de l'archevêché de Reims pour nommer Gerbert en remplacement. Seulement le pape n'était pas d'accord et Gerbert fut vivement combattu par les amis d'Arnoul. Les nombreuses lettres écrites par Gerbert contiennent une mine d'informations, elles sont publiées, comme la plupart des actes (plaids, synodes, conciles) rédigés par lui. On peut s'y reporter, Gerbert n'a jamais été accusé d'altérer la vérité.

Otton III empereur



Sylvestre II à la droite de l'empereur Otton III.

Il était roi de Germanie depuis son plus jeune âge. Peu après la mort de son père, peu avant la mort d'Hugues, son sacre d'empereur des Romains eut lieu en 996, à Rome, où il était encadré par son cousin, le pape Grégoire V, et par Gerbert. Otton III est un grand adolescent… « Venez à mon aide, complétez mon instruction », « Conseillez-moi pour bien gouverner l'empire », « Expliquez-moi la philosophie et l'arithmétique, et développez en moi ce que je tiens de mon origine grecque ». Naturellement, Gerbert choisit de retourner à la cour impériale… Otton confia à Gerbert l'archevêché de Ravenne avant de le faire nommer sur la chaire de Saint-Pierre. Sylvestre II multiplia les gestes de bienveillance *urbi et orbi*, et soigna l'environnement culturel.

Le rêve du maître et de l'élève

Y aurait-il une mémoire européenne universaliste de Rome toujours réinventée ? À Rome, à la tête du monde de l'An Mil, Otton III et Sylvestre II partageaient pouvoir temporel et pouvoir religieux, rêvant un empire chrétien latino-germanique, plus byzantin qu'allemand et italien, capable de contrebalancer Byzance et donc l'Empire romain d'Orient. Ensemble, ils repoussèrent vers l'est les limites de la chrétienté, outre la Bohême d'Adalbert acquise : création et autonomie des structures ecclésiastiques polonaises et hongroises, et couronnement de leurs princes, Boleslas et Étienne, alliés du peuple romain.

L'Europe rêvée, dessinée autour du Saint-Empire romain germanique, bordée à sa périphérie de royaumes, Francie, Pologne, Hongrie, et « Italie », pouvait-elle réussir et perdurer ? Comment prévenir tant d'intérêts heurtés, les mécontentements allemands, les Romains toujours enclins à la rébellion (Tivoli en 1001), les désordres en Hongrie. Ces événements et la mort d'Otton III au début de l'année 1002 affaiblirent le pape, qui vécut jusqu'en 1003. L'administration impériale à Rome disparut totalement au XI^{e} siècle. Au-delà et jusqu'à la fin du XIV^{e} siècle, Rome ne fut que capitale intermittente des papes.

Le X^{e} siècle fut le siècle de Gerbert-Sylvestre II. Avec l'énergie de l'enthousiasme et avec détermination, trente-cinq ans durant, il traça un « sillon lumineux » (selon monsieur de la Salle de Rochemaure, en 1914). À Reims comme à Rome, ce sillon fut une belle voie de renaissance.

Références des sources primaires :

Les six traités de mathématiques de Gerbert :
Libellus de numerorum divisione (contenant une des premières divisions euclidienes).
Libellus multiplicationum (contenant l'antique multiplication par les doigts).
Liber geometriae artis (contenant une superbe synthèse des concepts géométriques).
Epistola ad Adelbodum (contenant un passage arithmétique de *De consolatione philosophae*).
De sphaerae constructione (Des sphères de bois pour illustrer l'horizon et les beautés du ciel, levers et couchers des constellations). Les véritables globes terrestres n'apparaîtront qu'au XV^{e} siècle.
Libellus de rationali et ratione uti (Dédié à Otton III en 998. Un des premiers traités pour l'utilisation de la méthode scolastique).

Correspondances de Gerbert d'Aurillac, tome 1- lettres 1 à 129, tome 2- lettres 130 à 220. Paris, Les Belles Lettres, 2008.

VÉHICULES AUTONOMES, UN RÊVE VRAIMENT ?

Alain DUMORTIER

La Mercedes F015 montre que du rêve au concept roulant, il n'y a parfois qu'un pas, que beaucoup de préalables permettent d'accomplir. Le rêve du véhicule autonome paraît proche. Pourquoi et comment pourrait-il prochainement se réaliser ?

Les voitures connectées préfigurent l'autonomie totale des véhicules

En mars 2016, nous avons vu comment le chemin du véhicule câblé électriquement au véhicule connecté intelligent s'était accompli, par le biais de 80 à 100 calculateurs par voiture sous le contrôle de trois ordinateurs, qui informent le conducteur de tous les paramètres de fonctionnement et le relient au monde extérieur par la tablette tactile présente sur la planche de bord. Ce véhicule connecté est prêt à devenir un lieu de travail ou de loisir, par le lien internet et l'accès aux réseaux de communication.

Quelques lancements annonciateurs

La Mercedes classe S, présentée en 2014, offre le freinage adaptatif avec aide au démarrage en côte, l'aide au parking, la lecture des panneaux, la détection de somnolence, la caméra 360°, le frein de parking automatique électrique, l'affichage tête haute, le maintien en file automatique. Passons sur les équipements de confort. Nous ne pouvons en attendre moins d'un véhicule super-luxe ! Mais voyons ce que Peugeot apporte en 2016 sur son remodelage de la 2008, par l'e-cockpit. Nous sommes, ici, dans la gamme moyenne. L'objectif, un accès intuitif à toutes les commandes, par l'affichage tête haute des informations essentielles, sans quitter la route des yeux, et grâce à un écran central tactile. La voiture est équipée des assistances suivantes : aide au parking, aide au stationnement en pente, Grip control, freinage d'urgence en ville en cas de défaillance du conducteur, alerte de distance, surveillance d'angle mort, alerte au franchissement involontaire de ligne. Il en est de même des autres constructeurs, Volvo annonce en mars 2016, que plusieurs de ses modèles sont capables de détecter le franchissement de ligne et de ramener automatiquement le véhicule, même à 130km/h. BMW va plus loin, il annonce au dernier CES de Las Vegas, l'usage d'une interface holographique. Ainsi, en proposant aux catalogues des véhicules semi-autonomes, l'objectif des constructeurs est de persuader les autorités européennes de revenir sur l'article réglementaire obligeant la conduite, les mains posées sur le volant.

Les fonctions permettant l'autonomie

Passons d'abord en revue les équipements de contrôle sécuritaire :

- En premier, le contrôle moteur informatisé permet de rouler aux conditions optimales de consommation et d'émissions polluantes, au régime nécessaire pour limiter ou pour réguler la vitesse à une valeur donnée, sans oublier le *stop and start* et la boîte automatique.

- En second, les fonctions sécuritaires majeures que sont l'antiblocage des roues, l'anti lacets et le freinage d'urgence. N'oublions pas les équipements de sécurité ultimes que sont les airbags et le redressement automatique des sièges.

- En troisième, le contrôle de sécurité du véhicule par rapport à l'environnement routier et aux véhicules proches avec au minimum six caméras visionnant à 360°, les panneaux, le tracé de route et les imprévus, quatre radars aux angles de la voiture pour le maintien en file, un scanner laser pour les obstacles éloignés, des capteurs ultrasoniques pour l'aide au stationnement. Ouvrons une parenthèse : d'après une annonce de décembre dernier, Bruxelles rendrait obligatoire le freinage d'urgence, puis le maintien de trajectoire et le détecteur de somnolence.

- En quatrième, le lien avec la cartographie que réalise le GPS.

Ceci permet maintenant d'aborder les équipements de communication.

- Le premier pas fut d'intégrer le Smartphone à bord en respectant les règles imposées par le code de la route, ce n'était qu'un téléphone embarqué.
- La tablette tactile avec ses applications liées à la connexion internet ouvre un champ nouveau et permet de franchir un nouveau pas en intégrant sous un même ordinateur et sur un même écran, le contrôle du fonctionnement du véhicule ainsi que les informations et la communication venant du monde extérieur.

Nous nous trouvons face à une évolution profonde, celle de placer le véhicule dans un environnement complet de manière automatisable. Les véhicules se trouvent progressivement prédisposés à l'autonomie. D'ailleurs, Mercedes et Volvo annoncent mettre prochainement à disposition de clients choisis une série limitée de voitures équipées des dispositifs cités ci-dessus, devenant autonomes sous certaines conditions.

L'offre des startup

Notons au passage, que des startup ont choisi la voie d'équiper les véhicules existants pour les aiguiller vers une semi-autonomie. C'est le cas de Mobileye qui s'est spécialisée dans les systèmes d'apprentissage permettant de guider l'automobile sans qu'il y ait besoin de signalisation, ni de communication de voiture à voiture. Ainsi, cet équipementier commercialise un système anticollision composé d'une caméra posée sur le pare-brise et d'un écran fixé sur la planche de bord. Il propose un système plus performant, le Schield +, destiné aux poids lourds et aux véhicules utilitaires. Notons que Mobileye vient d'être acquise par Intel, le géant du microprocesseur pour 15 millions de $. Ceci montre son intérêt.

Des milliers de kilomètres ont été parcourus sans tenir le volant

Historique des essais de voitures autonomes

Passons vite sur la longue période de 1980 à 2000 pendant laquelle le véhicule autonome était un sujet de recherche faisant l'objet d'essais de quelques prototypes roulant en circuits fermés ou encadrés en convois sur autoroutes. L'histoire récente de la voiture autonome en vue d'une commercialisation commence en pratique en 2010 quand Google annonce son projet. Une Toyota Prius équipée de caméras, radars, GPS et ordinateur roule seule sur circuit fermé. Elle sera ensuite autorisée sur les routes de Californie, avec un conducteur inactif mais vigilant derrière le volant.

En 2011, Volvo fait rouler des voitures sans conducteur en convoi.

À l'approche de 2014, on assiste à un emballement des essais, et à la multiplication des communications. Elles montrent que tous les constructeurs et des équipementiers majeurs s'impliquent fortement dans l'autonomie, ainsi :

- Fin 2013, Ford engage des essais avec une « Fusion » équipée de cinq caméras lidar sur le toit,
- En janvier 2014, à l'occasion du CES (*Consumer electronic show*) de Las Vegas, une Audi A7 équipée d'un système *Piloted driving*, est présentée en essais aux journalistes,
- En mai 2014, Volvo débute des tests sur routes ouvertes dans un rayon de 50 km autour de Göteborg avec l'objectif de déployer une centaine de voitures avant 2017,
- Mai 2014, Google se lance avec sa propre voiture, la *Google car*, fonctionnant sans volant, ni pédale, avec deux boutons marche-arrêt. Il annonce cent prototypes,
- En fin d'année, il programme des essais sur route et en ville. En juin 2015. La *Google car* prend effectivement la route.

Passons à 2015 :

- À nouveau au CES, Valeo présente le « *Cruise 4U* », sur une Audi, une approche économiquement rationnelle de la conduite autonome,
- Janvier à nouveau, une Audi A7 parcourt, sans intervention humaine, 80% des 900 km reliant Stanford à Las Vegas.
- Au printemps, une Audi Q5 équipée par Delphi effectue 99% de la distance San Francisco – New York sans intervention humaine,
- Juillet, coup de pub, VW annonce avoir dépassé 240km/h et roulé plus vite que des pilotes chevronnés, avec une RS7 sans chauffeur sur le circuit d'Hockenheim.
- Août, *The Guardian* révèle qu'Apple étudie l'utilisation d'une ancienne base militaire de Californie pour y mener des tests dans le plus grand secret.

Octobre, une C4 Picasso a rallié Paris à Bordeaux en mode automatique, pratiquement sans intervention du conducteur présent derrière le volant.

Venons-en à 2016 :

- Janvier, dans la Silicon Valley, 2 Nissan Leaf ont circulé en ville de façon autonome. Carlos Ghosn était présent.
- Avril, Google annonce l'utilisation prochaine de monospaces « *Pacificio*» fournis par Chrysler pour sa prochaine génération de voitures autonomes.
- En octobre, le Mondial de Paris est l'occasion d'essais pour les journalistes, en particulier pour une Ford Fusion et pour Valeo.

N'ont été mentionnés que quelques articles de presse, montrant l'implication de nombreux acteurs dans la réalisation concrète de véhicules autonomes en vue de la mise sur le marché. Il est clair que tous les constructeurs sont concernés, même s'ils n'ont pas été cités.
Le cas particulier de Tesla. La firme commercialise depuis fin 2015 un modèle de grand luxe électrique, équipé d'un système de contrôle baptisé Autopilot. Ce dispositif permet le roulage de façon autonome sous conditions de surveillance constante par le conducteur.

Dernières nouvelles de 2017,

- La France se dote d'un centre d'essai pour voitures autonomes, au cœur de l'autodrome de Linas-Montlhéry ouvert à tous les constructeurs et porté par l'organisme UTAC-Ceram, responsable des homologations de véhicules.
- Volvo mettra, en fin 2017, des véhicules autonomes dans les mains de vingt-cinq foyers, cent en deuxième phase. Ce seront des SUV XC90 équipés de fonctionnalités autonomes de niveau 2 conforme aux limites juridiques actuelles. C'est-à-dire que la moindre action du conducteur prendra le pas sur celle de la voiture. Les essais se dérouleront sur certains axes présélectionnés avec les autorités.
- Tout récemment PSA a reçu l'autorisation d'organiser des tests avec des conducteurs non professionnels. Ils ont débuté au début d'avril.

Bilans des essais

Au plan du positif :
Pour les *Google car,* bilan en mai 2015 : les vingt voitures mises sur route, six ans, ont parcouru près de trois millions de km, toutes conduites confondues, dont plus d'un million en autonomie totale. Sur cette période, elles n'ont eu que onze accidents mineurs sans responsabilité engagée. L'accident typique est la collision par l'arrière due à un freinage rapide à un feu. En février 2016, l'Agence américaine sur la sécurité du trafic reconnaît l'intelligence artificielle comme conducteur. Google annonce en novembre dernier que la *Google car* est capable de comprendre les gestes des cyclistes.

Notons le négatif :

- En mars 2016, alors que le kilométrage parcouru a atteint 2,3 millions de km, une *Google car* entre en collision avec un bus, à très faible allure, alors que la voiture contourne un obstacle sur la chaussée.
- En juillet 2016, un accident mortel implique une Tesla et son système « *Autopilot* ». Le conducteur n'était pas en état de vigilance malgré à une mise en garde du constructeur en novembre 2015 sur les risques de l'absence d'attention. Elon Musk a été convoqué devant la commission du Sénat sur le commerce pour explications sur les mesures prises. Tesla annonce en septembre une amélioration de l'« *Autopilot* » grâce à un rôle accru des radars. Peut-être que Tesla s'est engagé trop vite dans la mise à disposition de l'équipement sur un parc de 40 000 voitures et qu'à l'instar de Mercedes, des capteurs de contrôle de tenue de volant devraient être installés.

Enfin, un bilan des reprises en main humaines ou désengagements des véhicules en essais montre en janvier 2016 que,

- Sur 470 000 km, Google a enregistré 341 désengagements en 14 mois. 56 concernaient des soucis de sécurité, 13 l'évitement de contacts.
- Pour Nissan, il est relevé 106 désengagements sur 2 400 Km.

Même si ces chiffres sont satisfaisants, ils ne sont pas parfaits. L'objectif est le « zéro défaut », niveau nécessaire pour le transport d'êtres humains dans des conditions rassurantes. Nous en sommes loin, un article d'octobre dernier, bilan de tests d'*Auto-Plus*, annonce que sur sept véhicules autonomes, un seul évite l'obstacle soudain. C'est bien sur le plan de la sécurité que la confiance devra s'installer. Un clin d'œil : en novembre 2015, une

Google car, responsable d'un bouchon se fait arrêter par la police pour conduite trop lente. L'agent ne peut pas verbaliser, il n'y a personne à bord…

Ces tests sont engagés par trois types d'acteurs qui se font concurrence

Acteurs de l'autonomie

À la lecture des essais, que découvrons-nous ? Un intérêt général et des « appétits nouveaux ». Ceux-ci concernent en premier lieu des nouveaux entrants dans le monde de l'automobile à placer en deux familles, et deux démarches :

- Les spécialistes de l'informatique, Google, Apple et Microsoft, pour une démarche en rupture :
  . Google est le plus avancé avec des voitures autonomes, issues de véhicules de série, en particulier des Lexus, ou construites par lui-même, les *Google Car*. Google se présente comme spécialiste des *big data*, c'est-à-dire la collecte et l'exploitation de grandes masses de données.
  . Apple semblait suivre le même chemin, il a loué un centre d'essais privé, fait circuler des Van équipés de caméras et a engagé un grand projet baptisé Titan, avec l'embauche d'un millier de personnes, une date de commercialisation circule, 2019. Mais dernièrement, il est dit que *l'Apple car* ne verrait jamais le jour.
  . Microsoft place plutôt ses forces sur la plate-forme de contrôle et de communication du véhicule, il a pour objectif de devenir un spécialiste majeur et incontournable dans ce domaine avec la mise en œuvre des données du *Cloud*. Microsoft a créé avec Toyota une société commune dans ce but, en orientant les premières applications sur les véhicules connectés. En octobre dernier, Renault-Nissan s'allie avec Microsoft pour le même objectif.
  . Les Chinois ne veulent pas rester en arrière, le géant de l'internet chinois Baidu annonce en juin 2015 travailler avec un constructeur chinois non identifié, sur un véhicule autonome.

- Seconde famille, des constructeurs nouveaux entrants, c'est le cas de Tesla, qui va compléter en juillet 2017 sa gamme de haut luxe par un modèle de gamme moyenne à 35 000 $, lui-aussi doté, d'une autonomie contrôlée par système « *Autopilot* ».

En second lieu, les véhicules autonomes suscitent l'intérêt des « traditionnels » de l'automobile que sont les équipementiers et les constructeurs :

- Au titre des équipementiers impliqués, notons Valeo et Delphi, spécialistes, entre autres, des dispositifs électroniques de positionnement et de suivi de véhicules. Ces équipementiers ont fait rouler en mode autonome des véhicules de série,
  . Valeo a profité du CES Las Vegas 2015 pour présenter un démonstrateur sur un VW Passat équipée du Cruise 4U. Il a fait également acquisition, en fin 2015, de l'allemand Peiker, spécialisé dans les technologies de communication.
  . Delphi adopte le même scénario en équipant des Audi d'un système Delphi Drive.
- Au titre des constructeurs, tous les constructeurs majeurs sont impliqués dans le développement de véhicules autonomes et ont fait rouler des prototypes. Pour eux, contrairement aux nouveaux entrants, qui élaborent des véhicules *ex nihilo*, l'autonomie est vue comme le prolongement du véhicule connecté et, pour les acquéreurs de voitures, comme l'aboutissement d'une démarche évolutive vers le véhicule autonome.

Cependant, il est à noter que la démarche se fait en s'appuyant sur la spécialité d'équipementiers pour les dispositifs de contrôle et de sécurité et du Big data pour le partage d'expérience, la communication et l'intelligence artificielle.

Ainsi, on observe des alliances,

- En avril 2015, PSA conclut un accord de partenariat avec IBM
- En octobre 2015, Volvo investit dans le Big data avec le spécialiste Taradata,
- En janvier 2016, Ford et Amazon s'allient pour que la voiture et la *smart home* se parlent,
- Etc.

Notons, dans ce paysage, le cas particulier d'Uber, entreprise au caractère ambitieux et très active en matière d'innovations. Son domaine, le partage de moyens de transport. Uber a pour objectif de proposer des véhicules en partage sans chauffeur. Des essais sont engagés, pas toujours avec l'accord des autorités. Uber signe, en mars 2016, une méga commande de 130 000 Mercedes classe « S » équipées du système « *Intelligent Drive* »

qui rend le véhicule semi autonome. En septembre dernier, il engage en essais clients gratuits 20 voitures Ford à Pittsburg. Par ailleurs, son alliance avec Volvo, en août, lui permet de bénéficier d'un constructeur de renommée mondiale en matière de sécurité.

Les ambitions affichées en fin 2016 et le remodelage possible du monde automobile

- Uber veut devenir le champion de la voiture taxi autonome.
- Tesla annonce que les nouvelles Tesla sont déjà prêtes pour la conduite autonome.
- Google, en dépit de la réussite de la *Google car* ne souhaite pas la produire à grande échelle et la dédier au taxi. Il souhaite plutôt renforcer ses liens avec les constructeurs automobiles afin de leur fournir un logiciel de conduite autonome pour équiper les voitures classiques.
- De même, Apple semble abandonner son projet Titan et se tourner aussi vers l'offre de logiciels.
- Ford imagine des taxis autonomes qui vont au devant des clients. Il va investir un million de $ sur cinq ans dans une startup spécialisée dans les systèmes nécessaires à la conduite autonome.
- Les constructeurs automobiles sont prêts à relever le défi, car les géants de la technologie ne sont plus forcément les mieux placés pour profiter de ce développement. Le défi est de rendre la voiture «auto apprenante» pour l'amener sur la route de l'autonomie. Et cela passe par des kilomètres et des kilomètres de tests en conditions réelles afin d'engranger les données nécessaires pour donner de l'intelligence au véhicule, ce qui devient facile pour un constructeur qui disposerait d'un Big data Les entreprises de technologie - Google, Apple, Uber - semblent conscientes de l'évolution du rapport de force. Depuis quelques mois, leur stratégie semble moins assurée, il leur est difficile de passer d'un démonstrateur à une phase industrielle. La prochaine étape verra la constitution d'alliances entre constructeurs et géants de la *High Tech*.

Perspectives pour l'autonomie

Comment voit-on la mise en œuvre de l'autonomie sur les véhicules ?
Au niveau des dates, mis à part Tesla qui paraît très ambitieux, annonçant fin 2017 pour une conduite supervisée, l'échéance la plus probable est 2021, pour BMW, Fiat-Chrysler Automobiles, Ford, Volkswagen, Volvo et PSA. Mais des glissements sont envisageables. Ils auraient pour origine :

- la nécessaire fiabilité totale des véhicules autonomes. Rappelons que c'est l'argument majeur de cette offre,
- L'adaptation des réglementations et des assurances à ce nouveau mode de transport,
- La redistribution des cartes entre les acteurs.

En attendant la concrétisation commerciale du rêve, Audi nous propose d'envoyer sur la lune une « *Lunar Quattro* » et Airbus exhibe au Salon de Genève « *Pop Up* » un taxi drone, roulant et volant.

DANS LES PAS D'ÉMILE GALLÉ PENDANT LA GUERRE DE 1870

Jean-Yves DUVAL

Le souvenir du conflit qui opposa la France à la Prusse en 1870 a été éclipsé par celui de la Grande Guerre, comme l'exaltation de la victoire de 1918 a effacé la rancœur de la défaite de 1871. Bien que cette guerre fût un tournant dans l'histoire de l'Europe, seuls l'avènement d'une nouvelle république et la Commune ont laissé une empreinte durable dans les mémoires. Pourtant, Alphonse de Neuville, en peignant de nombreux tableaux immortalisant les actes de bravoure de nos soldats, devait rappeler que « Nous n'avons pas été vaincus sans gloire. » Historiens, écrivains et artistes, chacun à leur façon, ont souligné l'engagement patriotique qui se manifesta dès le début du conflit. De nombreux hommes furent entraînés vers un autre destin. Jean Frédéric Bazille, au talent très prometteur, s'engagea au troisième régiment de zouaves et fut tué au combat trois mois plus tard à Beaune-la-Rolande. Guy de Maupassant devança l'appel et servit dans l'intendance puis l'artillerie. Cette expérience lui inspirera *Boule de suif*, une nouvelle dont le succès immédiat marqua le début de sa carrière littéraire. C'est dans ce contexte « d'ébranlement de toutes les catégories sociales », selon l'expression de l'historien François Roth, qu'Émile Gallé, le futur fondateur de l'École de Nancy, va quitter l'atelier de décoration de la cristallerie familiale pour s'impliquer, lui aussi, dans ce conflit.

La Lorraine envahie dès août 1870

Le mardi 19 juillet 1870, le journal *Le Toulonnais* annonce la déclaration de guerre. Les régiments d'infanterie de ligne, d'artillerie et d'infanterie de marine, en garnison à Toulon, se préparent à rejoindre leurs zones d'opération. À Paris, l'empereur Napoléon III confie une nouvelle fois la régence à l'impératrice et prend le commandement de l'armée du Rhin sans tenir compte de son état de santé. Leur fils, Napoléon Eugène Louis Bonaparte, tout juste âgé de quatorze ans, l'accompagne.

Le 2 août, le 2e corps d'armée, attaque Sarrebruck. Cet engagement sans intérêt tactique offre au prince impérial, admirable de sang-froid dans son uniforme de sous-lieutenant, son baptême du feu. Puis, c'est la surprise de Wissembourg et les défaites s'enchaînent. Rapidement, un premier convoi d'ambulances évacuant des blessés arrive à Nancy. Puis la ville se remplit de turcos, de zouaves, de fantassins qui vont isolés, au hasard, avant de quitter la ville devant l'avancée des troupes ennemies vers la Moselle.

Le 12 août, un escadron de uhlans gagne Nancy et s'avance vivement jusqu'à la place Stanislas. Les Nancéens assistent, atterrés, à l'entrée des Prussiens dans leur ville. Peu après, les habitants subissent l'occupation de milliers de Bavarois et leurs réquisitions. Charles Gallé et son épouse Fanny sont régulièrement mis à contribution. Installés depuis presque trente ans, leur maison comporte un magasin donnant sur la rue et un atelier au premier étage où les « blancs », faïence ou verrerie, sont décorés à partir des dessins du fils de la maison. En effet, Émile Gallé, après une brillante scolarité au lycée impérial puis un séjour à Weimar, a rejoint l'entreprise familiale. Il y assure les fonctions de directeur artistique, tant à Nancy qu'à la faïencerie de Saint-Clément et à la verrerie de Meisenthal. La qualité de certaines pièces, récompensées dans différentes expositions, a permis à Charles Gallé de recevoir en 1866 le titre de fournisseur de la maison de l'empereur Napoléon III.

Depuis l'occupation, le magasin est à demi fermé. Mais les princes allemands de passage à Nancy, ne manquent pas d'y venir faire quelques achats. Et les propos échangés deviennent plus vifs lorsqu'il est question de la Lorraine.

Début septembre, Napoléon III capitule à Sedan où il est fait prisonnier. Le 4 septembre, rendu responsable de cette débâcle, il est déchu par le corps législatif. Si le dernier jour de l'Empire est aussi le premier jour d'une nouvelle république, c'est également celui où les forces ennemies confédérées entament leur mouvement vers Paris. Le gouvernement de défense nationale qui vient d'être constitué, prépare la résistance de la capitale. Comme beaucoup de Parisiens, des écrivains et des artistes, comme Paul Verlaine ou Édouard Manet, rejoignent la garde nationale.

L'engagement patriotique

À Nancy, Émile Gallé accepte mal cette présence étrangère. Il a été exempté de service militaire. Mais il ne peut rester inactif. Malgré les conseils de son entourage familial, il projette de rejoindre à Paris un ami et camarade de classe pour participer à la résistance de la capitale. Il part le 13 septembre. La ligne de chemin de fer du réseau Est vers Paris est bloquée depuis la veille par l'avancée des troupes allemandes. En revanche, le service est maintenu sur certaines sections du réseau et il tente sa chance en passant par Vesoul, puis Dijon et Vierzon. Pendant ce temps, les troupes allemandes traversent la Champagne. L'état-major prussien prévoit de se borner à un blocus rigoureux tout en restant à distance des murs de la capitale.

Depuis plusieurs jours, la compagnie du chemin de fer de Paris à Orléans assure le transport vers la capitale d'une énorme quantité de marchandises, de denrées, de bétail et de munitions. Au milieu de ce tumulte, les trains au départ de Paris acheminent les personnes qui fuient vers la province. Le 16 septembre, la voie ferrée est bloquée par des éléments de reconnaissance ennemis. Émile Gallé ne peut rejoindre la capitale. Il chemine depuis Orléans, sans succès, le long de la Loire. Il a toujours la volonté de participer à la défense de son pays. Le 19 septembre, il est à Tours. L'encerclement de Paris par les forces ennemies est achevé, annihilant définitivement son projet. Il se présente alors à la mairie pour s'engager pour la durée de la guerre. Il choisit de servir au 23e régiment d'infanterie de ligne. Ce régiment a été en garnison à Nancy avant de rejoindre Dijon. À la déclaration de guerre, il a été intégré à l'armée du Rhin et a participé aux combats avant de faire retraite sur Metz. À Dijon, il ne subsiste que les compagnies en instruction qui constituent le dépôt du régiment. Quelques jours plus tard, Émile Gallé reçoit sa feuille de route et rallie son unité en faisant étape à Bourges.

Même dans les circonstances les plus difficiles, cet artiste porte toujours une attention aux arts. Évoluant dans le magasin au milieu des créations en cristal ou en faïence, accompagnant son père dans les ateliers de décoration, il n'a pas suivi de formation artistique particulière. Mais rien n'échappe à sa curiosité. Dans la cité de Jacques Cœur, il s'attarde devant le décor de la façade de l'ancien hôtel de ville et, dans la cathédrale, admire l'effet du soleil couchant sur les vitraux.

À Dijon, au régiment, il fait l'apprentissage du métier de soldat avec les exercices, dès l'aurore, souvent sous une pluie battante, et le maniement du fusil Chassepot, modèle 66. Il se voit aussi confier le poste de secrétaire du commandant. Après la capitulation de Strasbourg, les armées allemandes se dirigent vers Vesoul et menacent Dijon. Le 22 octobre, le dépôt du 23e régiment d'infanterie de ligne quitte sa garnison pour Avignon. Émile Gallé profite de cette étape pour visiter le musée. Et il s'attarde devant les gravures de Jacques Callot, maître nancéen de l'eau-forte, et les œuvres de Brueghel ou de Giovanni Battista Salvi.

Le séjour toulonnais

Puis le régiment repart pour Toulon où il arrive le 28 octobre au moment où les tirailleurs toulonnais s'apprêtent à rejoindre le champ de bataille. Installé dans la caserne Gouvion-Saint-Cyr, cette unité poursuivra jusqu'au 14 mars 1871 sa mission d'instruction au combat de nouvelles compagnies qui sont ensuite affectées sur les zones d'opérations.

Émile Gallé assure efficacement les fonctions de secrétaire du commandant et il est promu caporal. Il commence par loger rue Picot, accueilli par des notables de Nancy séjournant à Toulon et rencontrés juste en arrivant. Puis, il loue une chambre en ville. Son commandant, le chef de bataillon Savarian, est venu à Toulon accompagné de son épouse et de leur fils. Émile Gallé est souvent reçu par cette famille. Au fil des rencontres, il s'intègre à la vie toulonnaise. Ainsi, il a l'occasion de visiter sur la rade, les cuirassés *Magenta* et *Provence* et retourne à terre par le canot major, enthousiasmé par la qualité de l'accueil que la marine réserve à ses invités.

Dès que son travail le lui permet, essentiellement le dimanche, son amour de la nature l'entraîne dans de longues promenades tout autour de Toulon. C'est la première fois qu'il séjourne au bord de la mer. Le long du sentier côtier qui mène au Cap Brun, il ne peut se rassasier du spectacle des vagues se brisant sur les rochers. Dans la presqu'île de Saint-Mandrier, il visite la chapelle et l'hôpital qui accueille la majeure partie des malades évacués des zones de combat sur Toulon. Mais c'est dans la colline ou dans la baie Saint-Georges qu'il éprouve de véritables moments de communion avec la nature. Depuis l'adolescence, il se passionne pour la botanique. Aussi, il se rend fréquemment à la pointe Sainte-Marguerite, site floristique remarquable. Dans les gorges d'Ollioules, il s'enthousiasme pour cette végétation qui, malgré l'hiver rigoureux, ne s'endort jamais. Enfin, à la bibliothèque communale, il compulse les ouvrages consacrés à la botanique, en particulier le grand format rassemblant des planches de Pierre-Joseph Redouté.

Lorsque sa compagnie est envoyée en mission dans les Alpes-Maritimes, il visite le palais de Charles III à Monaco. Dans les nombreux salons, il relève les éléments décoratifs, conceptualisant ainsi ce que doit être un décor. « Le décor symbolique » sera le titre de son discours de réception à l'académie de Stanislas prononcé trente ans plus tard. Ainsi, depuis son départ de Nancy, son regard s'attarde sur les objets d'art qui suscitent sa créativité et dont il trace l'esquisse dans son carnet. L'importance des liens commerciaux est aussi au cœur des échanges épistolaires avec ses parents. Cet enracinement dans le métier le conduit à préparer sa participation à l'exposition de Londres en 1871, en prenant des cours d'anglais auprès d'un commissaire de la marine dont il a fait connaissance au fil de ses rencontres.

Après les défaites des armées de la Loire, Paris capitule le 29 janvier 1871. Bismarck exige l'Alsace et une partie de la Lorraine. Ce *diktat* désespère Émile Gallé qui n'a jamais cessé de penser à ses compatriotes. Il a signé en décembre la protestation des Lorrains et des Alsaciens contre la partition de leur région. La nouvelle assemblée législative, issue des élections du 8 février, ratifie les préliminaires de paix. À Paris, ce vote pour une paix immédiate, ignorant les souffrances endurées par les Parisiens et leur résistance désespérée est très mal ressenti. Pour Émile Gallé qui, dans sa jeunesse, a parcouru de nombreux chemins dans les Vosges, ce sont ses souvenirs que l'on abandonne à l'ennemi. Avec la fin de la guerre, Émile Gallé est démobilisé le 10 mars.

L'engagement humaniste

Son retour à Nancy est jalonné d'étapes, au gré de leur intérêt touristique ou artistique, depuis Marseille et le château d'If jusqu'à Dijon où il admire le tombeau des ducs de Bourgogne dans la salle des gardes du palais. Mais, c'est à Gray, qu'il découvre la présence de nombreux Prussiens occupant la ville et, dans une librairie, le début d'une germanisation.

À Nancy, la population doit encore subir la présence des troupes ennemies jusqu'au paiement de l'indemnité de guerre. Le traité de Francfort-sur-le-Main signé le 10 mai entérine la perte de l'Alsace-Lorraine. Des milliers d'optants, migrant de l'autre côté de la frontière avec leurs compétences et des capitaux, vont changer l'avenir de cette ville promue capitale de l'Est de la France. Mais cette annexion est perçue comme une injustice. Et c'est d'abord en tant que céramiste qu'Émile Gallé va dénoncer la présence de l'occupant et les difficultés de la vie quotidienne des Lorrains. En voici quelques exemples :

Le Service ferme constitué d'assiettes et de coquelles, imaginé avant la guerre, est redessiné en glissant nombre d'allusions stigmatisant l'attitude de l'occupant, comme cette habitude de s'emparer des pendules.

De même, *Le Service à dessert du Bon Roy Stanislas*, aux allégories et dicts de Lorraine, est repris en s'appuyant sur la symbolique des fleurs. « Quand je cueille une fleur, je cueille un modèle et une idée », écrira plus tard Émile Gallé. Sur une assiette à dessert on voit apparaître en fond la cathédrale de Strasbourg d'où s'échappent des oiseaux s'envolant vers la France restée libre. Symbolisant les « optants », ils franchissent la frontière représentée par un poteau auquel est attaché par un lien d'épines, un myosotis mourant.

Enfin, l'art du Japon commence alors à s'imposer en France et constitue aussi une source d'inspiration, comme on pourra le voir sur une fantaisie décorative réalisée vers 1878, s'inspirant d'une fable de La Fontaine. Elle atteste aussi d'une parfaite maîtrise dans l'association de différents composants.

Ainsi, toute sa vie, il va exprimer son espoir du retour des provinces perdues, que ce soit en travaillant le bois comme la table *Le Rhin* ou bien le verre avec le vase *Espoir*. Pour Émile Gallé, une œuvre d'art doit avoir un sens. Elle doit délivrer un message.

En conclusion

Nul doute que les épreuves rencontrées au cours de son engagement patriotique ont contribué à forger sa personnalité, renforçant sa détermination face à l'adversité. En utilisant un langage universel qui est celui de la nature, il va s'impliquer dans de grandes causes au service desquelles il déploiera tout son talent.

Mais, ses longues promenades autour de la rade de Toulon, lui ont aussi offert, dans ce contexte de guerre, des moments de sérénité. Et, au soir de sa vie, c'est la mer dont il s'était enivré lors de son séjour qui inspirera le décor de sa dernière œuvre : *La Main aux algues* et *La Main aux algues et aux coquillages*, l'aboutissement d'un long cheminement vers l'absolu.

Approche bibliographique

CHARPENTIER, F-Th. *Notre pauvre Lorraine est angoissée. Nous sommes séparés de nos compatriotes et comme rayés de la terre des vivants*, Arts Nouveaux n°9, 2004.

ERNOUF (le baron), *Histoire des chemins de fer français pendant la guerre franco-prussienne*, Paris : Librairie générale, dépôt central des éditeurs, 1874.

GALLÉ, É. *Carnet de voyage 1870 - 1871*, Arts Nouveaux n°9, 2004.

GALLÉ, É. *Journal de notre vie*, texte annoté par Françoise-Thérèse CHARPENTIER, Arts Nouveaux n°9, 2004.

LE TACON, F. *Émile Gallé, Maître de l'art nouveau*, La Nuée Bleue, Strasbourg, Éditions de l'Est, Nancy : 2004.

ROTH, F. *La Guerre de 70*, Paris : Fayard, 1990.

ROUSSET (L^{t}-c^{l}) *Histoire générale de la guerre franco-allemande 1870-1871*, Service Historique de la Défense Toulon (TO-INV 5824, 5825).

COSTA DE SERDA (traduction par), *La Guerre franco-allemande de 1870-1871 rédigée par la section historique du grand état-major prussien,* volumes 1 à 5, Service Historique de la Défense Toulon (TO-INV 5383 à 5387).

Archives municipales de la ville de Nancy (séries 1 H et 4 H)

Archives municipales de la ville de Tours (série 1 H)

Service Historique de la Défense Vincennes (série GR 4, M 27 et M 28).

Journal *Le Toulonnais*, année 1870, Archives départementales du Var.

CHATEAUBRIAND
« L'ENCHANTEUR À LA PLUME ASSASSINE »

Jocelyne MAROT de LASSAUZAIE



De retour de son périple de cinq mois en Amérique, Chateaubriand détache les épisodes d'*Atala*, puis de *René* du *Génie du Christianisme*, en 1801 et 1802. Le succès d'*Atala* fut prodigieux. C'est alors qu'il fut appelé « l'Enchanteur ». Son style mettant en tableaux une nature exotique américaine inconnue, dans une symphonie suggérant l'émotion, et un décor servant de miroir à l'analyse des sentiments, produisit cet enchantement des lecteurs.

Mais Chateaubriand, homme politique d'opposition, cofondateur du journal *Le Conservateur*, fut un polémiste redoutable. Le trait caricatural, la chute pernicieuse, agrémentent nombre de ses œuvres. Cela nous permet de parcourir certaines galeries de portraits dus à sa « plume assassine », portraits retenus dans la *Vie de Rancé* et les *Mémoires d'outre-tombe*.

La *Vie de Rancé* (1844)

La *Vie de Rancé* fut écrite par Chateaubriand sur l'injonction de son confesseur, l'abbé Seguin, quand l'homme de lettres profitait totalement de sa renommée, enfin stabilisée ; il avait soixante-seize ans. Sa « pénitence » fut un plaisir : un ouvrage en quatre livres donnant la biographie d'Armand-Jean Bouthillier de Rancé, né en 1620 et décédé en 1700, filleul de Richelieu, précurseur de l'ordre cistercien de la stricte observance. D'abord mondain, Rancé s'intéressa à la Trappe et devint un régulier exemplaire ; et, par obligation morale, Chateaubriand, un biographe appliqué. Chateaubriand aime se divertir en se promenant dans les salons où « Des débris de cette société se forma une multitude d'autres sociétés qui conservèrent les défauts de l'hôtel de Rambouillet sans en avoir les qualités ». Et nous lisons un agenda diversifié des annonces nécrologiques aux succès mondains.

Ainsi la disparition de la marquise de Rambouillet qui se fit sans effusion : « La marquise mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, en 1665. Il y avait déjà longtemps qu'elle n'existait plus, à moins de compter des jours qui ennuient. » [1]

Ou madame de Montausier qui « Expira le 13 avril 1671, à l'âge de soixante-quatre ans [...] on entendit à peine se refermer sa tombe ». Mais « Rancé (qui) rencontra ces sociétés [...] n'y put gâter son esprit, (cependant il y) gâta ses mœurs ; il eut plusieurs duels à l'exemple du cardinal de Retz [...] ».

Le cardinal de Retz qui « représentait son temps, dont il était à la fois l'objet et le réflecteur [...] Le prétendu homme d'État ne fut qu'un homme de trouble », « Le coadjuteur finit ses jours en silence, vieux réveille-matin détraqué. » C'était un « esprit aux maximes propres à des brouilleries plutôt qu'à des révolutions ». Et son physique est condensé en quatre adjectifs par Chateaubriand : « Petit, noir, laid, maladroit de ses mains ; il ne savait pas se *boutonner* ».

Quant à Madame de Sévigné, son amitié avec le cardinal de Retz - caricaturé par Chateaubriand de « vieil acrobate mitré » - se solde ainsi sous la plume du vicomte « à mesure que l'on approche de la fin du cardinal, l'admiration de M^me^ de Sévigné baisse parce que ses espérances diminuent [...] légère d'esprit, inimitable de talent [...] calculée dans ses affaires, elle ne perdait de vue aucun intérêt, et elle avait été dupe des intentions testamentaires qu'elle supposait au coadjuteur ». [2]

1 La *Vie de Rancé*, premier livre.
2 La *Vie de Rancé*, deuxième livre.

Autre personnage de ce siècle de salons, Madame Scarron, devenue maîtresse de Louis le Grand et propriétaire de Maintenon, « fut, selon Segrais, recherchée dans son enfance par un serpent : Alexandre est au fond de toute l'histoire. Retirée chez Mme de Villette, calviniste, et chez Mme de Neuillant, avare, Mme de Maintenon commandait (alors) dans la basse-cour. Ce fut par ce gouvernement que commença son règne [...] Celle-ci expia son ambition en osant écrire qu'elle s'ennuyait d'un roi qui n'était plus amusable ».

Dans ce dédale de figures du siècle, Ninon de Lenclos fait son entrée : « Elle était impie : de là la faveur dont elle a joui. » Après le rappel de sa rencontre avec Voltaire qu'elle gratifie d'une somme de « deux mille francs pour acquérir des livres », le portraitiste constate « l'amour s'était retiré jusque dans ses rides [...] dévorée du temps, (elle) n'avait plus que quelques os entrelacés ».

Rancé cherche sa vocation dans ce monde « quintessencié par Melle de Scudéry, et géographié sur la carte du royaume de Tendre ». En suivi d'étapes il demeure le personnage principal du vicomte, biographe sanctionné par l'abbé Seguin. La vie mondaine de Rancé est rachetée par des fréquentations salutaires, comme Bossuet, camarade de collège. Chateaubriand exprime son admiration profonde pour l'Aigle de Meaux, de même qu'il salue le « génie » de Corneille.

Bossuet est « l'un de ces hommes auprès desquels il suffit de s'asseoir pour devenir illustre »,[3] écrit-il. « Bossuet, camarade de collège de Rancé, visita son condisciple ; il se leva (alors) sur la Trappe comme le soleil sur une forêt sauvage [...] Les hommes éclatants ont un penchant pour les lieux obscurs ». Cette admiration qui compense la « plume assassine » apparaît déjà dans le *Génie du christianisme* où Chateaubriand prône l'art oratoire chrétien et Bossuet accompagne Fénelon, Mabillon et Massillon. Doit-on penser que Chateaubriand, nouvel Alceste, se complaisait à critiquer systématiquement l'humanité ? Du moins les personnages dont la célébrité ne correspondait pas à son catéchisme de « bourboniste par honneur, royaliste par raison et républicain par goût » ? On peut corriger ce soupçon par la pertinence de jugement dont il fait preuve en ajoutant à ses admirations Voltaire, « illustre vieillard » dont « toutes les grandeurs, toutes les célébrités de la terre reçoivent à genoux, comme un brevet d'immortalité, quelques mots de l'écrivain ».

La *Vie de Rancé* fut un pensum pour Chateaubriand. Rappelons qu'il avait connu un personnage de cette époque, favorite de cette atmosphère des salons, hôtels particuliers et autres lieux d'échanges. Ce personnage occupe tout le chapitre 2 du dix-septième Livre des *Mémoires d'outre-tombe*, consacré à cette octogénaire qui avait loué l'attique[4] de son hôtel, place Louis XV, au couple Chateaubriand.

Les *Mémoires d'outre-tombe*

Madame de Coislin, dame de haut lignage, avait été la maîtresse de Louis XV mais ne s'en vantait pas, prudente, ayant traversé tous les régimes politiques sans y laisser sa tête... Mais ne manquant pas d'esprit, du genre caustique qui amusait Chateaubriand, celui-ci prend plaisir à rapporter la fameuse phrase qu'elle avait lancée un jour sur le travail de la guillotine : « Il y a une épizootie sur les bêtes à couronne. »

Cette personne aurait pu faire ses premières armes à l'hôtel de Rambouillet, là où l'écrivain se complaît à saluer les figures représentatives d'un siècle qui fut celui de Rancé. Tel le cardinal de Retz, longuement étudié dans ses manques et ses erreurs, qui lui permet une comparaison avec un haut personnage, toujours présent dans les *Mémoires d'outre-tombe* : Talleyrand ! « Dans l'air du visage, le (cardinal de Retz) a quelque chose de froid et d'arrogant de M. de Talleyrand, mais de plus intelligent et de plus décidé que l'évêque d'Autun ». Talleyrand reste, certes, la victime centrale de la « plume assassine » dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

Bonaparte avait initié la galerie de portraits de l'évêque d'Autun, prince de Bénévent, par sa fameuse phrase descriptive : « C'est de la boue dans un bas de soie. » Chateaubriand, quant à lui, présente l'homme politique, dérivé laïc et révolutionnaire de l'évêché d'Autun, au vingt-deuxième livre de ses *Mémoires*, chapitre 11 : « M. de Talleyrand faisait partie de la régence nommée par Napoléon [...] La mort napoléonienne (n'étant) point survenue, il ne resta à M. de Talleyrand qu'à clopiner aux pieds du colosse qu'il ne pouvait renverser, et à tirer parti du moment pour ses intérêts : le savoir-faire était le génie de cet homme de compromis et de marchés. »[5]

3 La *Vie de Rancé*, premier livre.
4 Terme d'architecture : appartement indépendant, situé en haut ou au milieu d'un immeuble.
5 *Mémoires d'outre-tombe*, livre 22 ; chapitre 11.

Avec la Restauration, l'influence politique de ce personnage de l'État est brièvement notée par le mémorialiste : « L'évêque d'Autun frappa cette Restauration de stérilité, et lui communiqua un germe de flétrissure et de mort [...] Quand M. de Talleyrand ne conspire pas, il trafique. » [6]

Après Waterloo, Chateaubriand ironise sur le choix du duc de Wellington qui « (octroya) à la France M. Fouché et M. de Talleyrand, comme le double présent que la victoire de Waterloo faisait à notre patrie » [7]. Et avec le retour de Louis XVIII, les *Mémoires d'outre-tombe* stigmatisent dans notre littérature un couple reçu en audience par le roi : « [...] une porte s'ouvre : entre silencieusement le vice appuyé sur le bras du crime, M. de Talleyrand marchant soutenu par M. Fouché ; la vision infernale passe lentement devant moi, pénètre dans le cabinet du roi et disparaît. Fouché venait jurer foi et hommage à son seigneur ; le féal régicide, à genoux, mit les mains qui firent tomber la tête de Louis XVI entre les mains du frère du roi martyr ; l'évêque apostat fut caution du serment. »

Bien sûr, la mort du duc d'Enghien bouleversa Chateaubriand et, par choix d'honneur, sa carrière. Que Talleyrand en ait été un des principaux responsables marqua à jamais de mépris la prose de l'écrivain. Au chapitre 7 du seizième livre de ses *Mémoires*, il modère son jugement sur les actes sans se retenir d'avilir la personnalité : « La légèreté, le caractère, l'éducation, les habitudes du ministre l'éloignaient de la violence ; la corruption lui ôtait l'énergie ; il était trop peu honorable pour devenir profond criminel. S'il se permit des conseils funestes, il est clair qu'il n'en sentit pas la portée, comme il s'assit, sous la Restauration, auprès de Fouché, sans se douter qu'il se perdait par cette association. Le prince de Bénévent ne s'occupait point des difficultés qui découlaient du bien et du mal, parce qu'il ne les voyait : le sens moral lui manquait [...]. »

Dans la troisième partie des *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand consacre le chapitre 8 de son quarante-troisième livre, écrit à Paris en 1838, à Talleyrand. Il avait bien noté précédemment [8] au sujet du journal le *National*, « M. le prince de Talleyrand n'apportait pas un sou à la caisse ; il souillait seulement l'esprit du journal en versant au fonds commun son contingent de trahison et de pourriture ». Au sujet du *Congrès de Vérone*, le mémorialiste n'hésite pas à écrire : « À la troisième ouverture de ses lèvres, ses idées expiraient [...] M.de Talleyrand, en vieillissant, avait tourné à la tête de mort [...] comme il avait reçu beaucoup de mépris, il s'en était imprégné, et il l'avait placé dans les deux coins pendants de sa bouche [...] il était de cette espèce inférieure ; il signait les événements, il ne les faisait pas [...] Ôtez de M. de Talleyrand le grand seigneur avili, que lui reste-t-il ? Sa réputation et ses succès ont tenu à ces trois dépravations. »

La « plume assassine » de Chateaubriand caricaturait des visages, des attitudes et pointait l'encre sur la personnalité des hommes. Même Louis XVIII qui lui parut « égoïste et sans préjugés, (voulant) sa tranquillité à tout prix [...] Sans être cruel, ce roi n'était pas humain ; les catastrophes tragiques ne l'étonnaient ni ne le touchaient pas » [9].

Et des sujets de ce monarque, Chateaubriand donne un prototype : « Le Français aura beau faire, il ne sera jamais qu'un courtisan, n'importe de qui, pourvu que ce soit un puissant du jour. »

Notons que dans ses souvenirs sur la période révolutionnaire, la galerie de portraits de « l'Enchanteur » à la plume acide se complète amèrement au fil des événements. Amèrement, certes, car les « malheurs » de sa famille, décrits au Livre dixième, chapitre 8, expliquent l'amertume de l'écrivain révélant comment il avait eu connaissance de la disparition des siens : « Les feuilles publiques annoncèrent la mort de M. de Malesherbes ; celle de sa fille [...] de sa petite-fille, madame la comtesse de Chateaubriand ; et celle de son petit-gendre, le comte de Chateaubriand, mon frère, immolés ensemble, le même jour, à la même heure, au même échafaud. [...] Ma vieille et incomparable mère avait été jetée dans une charrette avec d'autres victimes, [...] Ma femme et ma sœur Lucille, dans les cachots de Rennes, attendaient leur sentence [...]. »

Ainsi fait-il le portrait des personnages essentiels de cette période sanglante. En ce qui concerne Mirabeau, Chateaubriand n'hésite pas à parler de « laideur » et à décrire « les sillons creusés par la petite vérole [...] avaient plutôt l'air d'escarres laissés par la flamme. [...] Il tirait son énergie de ses vices. [...] Malgré son immoralité, il n'avait pu fausser sa conscience ; il n'était corrompu que pour lui, son esprit droit et ferme ne

6 *Mémoires d'outre-tombe*, livre 23 ; chapitre 11.
7 *Mémoires d'outre-tombe*, livre 23 ; chapitre 20.
8 *Mémoires d'outre-tombe*, livre 32 ; chapitre 5.
9 *Mémoires d'outre-tombe*, livre 25 ; chapitre 5.

faisait pas du meurtre une sublimité de l'intelligence ; il n'avait aucune admiration pour des abattoirs et des voiries » [10].

Pour Robespierre : « À la fin d'une discussion violente, je vis monter à la tribune un député d'un air commun, d'une figure grise et inanimée, régulièrement coiffé, proprement habillé comme le régisseur d'une bonne maison, ou comme un notaire de village soigneux de sa personne. Il fit un rapport long et ennuyeux ; on ne l'écouta pas ; je demandai son nom : c'était Robespierre. » [11]

Quant à Philippe Égalité et ses acolytes : « Le futur régicide ne dégénérait point de sa race : double prostitué, la débauche le livrait épuisé à l'ambition. Lauzun, déjà fané, soupait dans sa petite maison à la barrière du Maine avec des danseuses de l'Opéra, entrecaressées par MM. de Noailles, de Dillon, de Choiseul, de Narbonne, de Talleyrand, et de quelques autres élégances du jour dont il nous reste deux ou trois momies. » [12]

Les orateurs cités par Chateaubriand, épinglés au mur des abominations, « se traitaient de gueux, de gitons, de filous, de voleurs, de massacreurs, à la cacophonie des sifflets et des hurlements de leurs différents groupes de diables. Les métaphores étaient prises du matériel des meurtres, empruntés des objets les plus sales de tous les genres de voirie et de fumier, ou tirées des lieux consacrés aux prostitutions des hommes et des femmes » [13]. Le premier qui s'inscrit sous la plume de Chateaubriand est Marat : « L'ancien médecin des gardes-du-corps du comte d'Artois, l'embryon suisse Marat, les pieds nus dans des sabots ou des souliers ferrés, pérorait le premier en vertu de ses incontestables droits. [...] Peuple, il faut couper deux cent soixante-dix mille têtes ! » Et il fut violé par la mort (et) l'immondice fut vidé à l'égout. »

« À ce Caligula de carrefour succédait le cordonnier athée, Chaumette. Celui-ci était suivi du « procureur-général de la Lanterne », Camille Desmoulins, Cicéron bègue, conseiller public de meurtres, épuisé de débauches solitaires, [...] diseur de gaudrioles de cimetière ». « Fouché [...] avait l'air d'une hyène habillée. Il haleinait les futures effluves du sang [...] en attendant le jour où, chassé du club des jacobins, comme voleur, athée, assassin, il serait choisi pour ministre ». Chateaubriand, émigré, met par écrit ses souvenirs et au livre neuvième revit par sa plume : « Les scènes des Cordeliers, dont je fus trois ou quatre fois le témoin [...] étaient dominées et présidées par Danton, Hun à taille de Goth, à Nez camus, à narines au vent, à méplats couturés, à face de gendarme mélangé de procureur lubrique et cruel. [...] avec ses trois furies mâles, Camille Desmoulins, Marat, Fabre d'Églantine, (il) organisa les assassinats de septembre. »

Danton, « inférieur, même en laideur, à Mirabeau dont il avait été l'agent, fut supérieur à Robespierre. [...] Danton fut attrapé au traquenard qu'il avait tendu. [...] Du théâtre de la Terreur, où ses pieds se collaient dans le sang épaissi de la veille, après avoir promené un regard de mépris et de domination sur la foule, il dit au bourreau : "Tu montreras ma tête au peuple ; elle en vaut la peine". Le chef de Danton demeura aux mains de l'exécuteur, tandis que l'ombre acéphale alla se mêler aux ombres décapitées de ses victimes : c'était encore de l'égalité. » [14]

« Le diacre et le sous-diacre de Danton, Camille Desmoulins et Fabre d'Églantine, périrent de la même manière que leur prêtre ».

Et pour caricaturer l'œuvre du docteur Guillotin, Chateaubriand rappelle que ce fut « le 20 mars 1792, que l'Assemblée législative adopta la « mécanique sépulcrale », sans laquelle les jugements de la Terreur n'auraient pu s'exécuter ; on l'essaya d'abord sur des morts, afin qu'elle apprît d'eux son œuvre ».

Conclusion

En conclusion, laissons Chateaubriand s'exprimer brièvement sur lui-même au chapitre V des *Mémoires d'outre-tombe* : « Parti pour être voyageur en Amérique, revenu pour être soldat en Europe, je ne fournis jusque au bout ni l'une ni l'autre de ces carrières : un mauvais génie m'arracha le bâton et l'épée, et me mit la plume à la main »...

Une plume dont nous avons choisi, en cette étude, quelques figures « assassines »... et assassinées !

10 *Mémoires d'outre-tombe*, livre 5 ; chapitre 12.
11 *Mémoires d'outre-tombe*, livre 5 ; chapitre 13.
12 *Mémoires d'outre-tombe*, livre 5 ; chapitre 14.
13 *Mémoires d'outre-tombe*, livre 9 ; chapitre 3.
14 *Mémoires d'outre-tombe*, livre 9 ; chapitre 4.

UN ÉPISODE MOUVEMENTÉ DE LA VIE DES HÔPITAUX DE TOULON : LA LAÏCISATION AU DÉBUT DU XXe SIÈCLE

Jacques Le Vot

Un historien rapportait dans un article déjà ancien que l'on s'était assez peu intéressé à la laïcisation des hôpitaux et notamment aux modalités pratiques de cette laïcisation. Le fait est avéré et incite à rechercher ces détails historiques concernant les hôpitaux de notre cité. Mais s'il est intéressant d'étudier les modalités pratiques de cette laïcisation, il n'en n'est pas moins utile d'évoquer le contexte général de la laïcisation des hôpitaux en France.

En premier lieu, il est nécessaire de rappeler que pour les républicains de l'époque, l'école et l'hôpital étaient des espaces à conquérir sur l'Église qui les occupaient depuis des siècles et influençaient les jeunes esprits et leurs familles. Aussi a-t-on procédé en premier lieu à une laïcisation des écoles par étapes rapprochées par promulgation de deux lois en 1901 et 1904 [1] qui ont abouti à interdire l'enseignement aux congrégations.

En 1902, le président de la République est le modéré Émile Loubet tandis qu'à la présidence du Conseil, on trouve monsieur Combes, dont les positions laïques et surtout anticléricales sont bien connues. N'a-t-il pas déclaré à ce propos : « Je n'ai pris le pouvoir que pour cela ! » Le ministère de l'Intérieur comporte une direction de l'hygiène publique dont le troisième bureau s'occupe des hôpitaux.

La laïcisation des hôpitaux en France

Les anticléricaux à Paris et en province mènent la lutte depuis 1870 jusqu'au début du siècle pour la laïcisation des hôpitaux. Il y a une position de principe soutenue par des accusations variées contre les congrégations hospitalières. On reproche aux religieuses de travailler prioritairement pour leurs congrégations respectives, dans une sorte d'isolement communautaire qui les conduit à ne pas respecter les ordres des médecins et les amènent à une fantaisie médicamenteuse regrettable. De plus, leurs tenues sont antihygiéniques à une époque où l'hygiène est devenue une valeur suprême. Les résultats de la lutte contre les congrégations hospitalières sont tels qu'à Paris en 10 ans, sous l'impulsion du docteur Bourneville, la laïcisation est achevée pour 17 hôpitaux et les congrégations chassées.

La laïcisation des hôpitaux de Toulon

L'hôpital public

L'hôpital hospice oppose à l'administration républicaine son nom qui est celui d'un prélat célèbre de Toulon, Monseigneur Chalucet, évêque philanthrope doublé de celui encore plus fâcheux pour les anticléricaux d'Hôtel Dieu, rappelant avec force l'origine religieuse de l'institution hospitalière. Le principal ornement architectural du vieil établissement est d'ailleurs sa chapelle. L'hôpital est desservi par un personnel hospitalier mixte avec une congrégation religieuse qui y tient une place importante, les sœurs de la Sagesse. Cette communauté hospitalière, forte de 27 sœurs, est implantée aux hospices depuis un traité ancien datant du 16 juin 1857.

Au début du siècle, au 1er janvier 1904, le maire Victor Micholet, ancien commis de la Marine, n'est pas un anticlérical exalté. *Le Petit Var* qualifie d'ailleurs sa mandature de « clérico-nationaliste ». Il lui faudra une ordonnance préfectorale en janvier 1904 pour se décider à appliquer les mesures de laïcisation hospitalières car il est « contre la laïcisation et cela dans l'intérêt des malades ». Cette déclaration faite lors de la réunion du

1 1er juillet 1901, 4 juillet 1904.

conseil municipal du 13 janvier 1904 lui sera reprochée par son successeur, Marius Escartefigue, et bien plus encore par *Le Petit Var*. Mais la commission administrative des hospices comporte plusieurs personnalités farouchement anticléricales et déterminées : le vice-président Dalest et des administrateurs tel monsieur Gamet qui siège à côté de messieurs Bremond, Henriot, Fabre. Monsieur Bremont, ancien commis de la Marine, lui aussi, est connu pour ses opinions républicaines progressistes et anticléricales. Ne fut-il pas un des fondateurs du mouvement de la libre pensée à Toulon ? Il fut aussi conseiller municipal dans l'équipe du maire Ferrero. L'administrateur Gamet a présenté à ses collègues en 1903 un rapport sur les modalités de laïcisation des hospices avec exposé des avantages à en attendre. Le préfet du Var a entériné ce rapport en janvier 1904 et le conseil municipal dans sa séance du 13 janvier en a pris acte. Aussitôt une lettre est adressée à la supérieure générale des filles de la Sagesse l'informant de la résiliation du traité qui liait la congrégation hospitalière aux hospices civils. Le départ des sœurs se fait à partir du 15 mai, par 3 groupes séparés. La supérieure part avec le dernier groupe après avoir remis les clefs à monsieur Dalest, tous les bagages ayant été contrôlés avec soin. Et, humiliation additionnelle, on fait sortir les religieuses par la porte des aliénés. *Le Petit Var* rend compte de ces événements, détaillant à loisir la visite de l'ancien couvent, désormais inoccupé, son mobilier, sa vaisselle et verrerie, ses objets de culte laissés sur place par la congrégation. On laisse entendre avec insistance que ces locaux rendus à la République accueilleront les orphelines, témoignage évident de la sollicitude de l'État envers les défavorisés.

Le remplacement des religieuses est quasiment immédiat. 22 surveillantes laïques sont recrutées avec le grade de surveillante de 3e classe aux appointements annuels de 480 francs. Elles sont reçues solennellement par la commission administrative siégeant en session extraordinaire le 11 mai 1904. Dans son allocution de circonstance, qui a des accents de sermon, le vice-président Dalest exhorte ces nouvelles recrues en blouse grise, étoile rouge sur la poitrine et bonnet de lingerie, aux vertus républicaines et aux vertus soignantes de tact, douceur et patience. Le vice-président Dalest voudrait aller encore plus loin dans la voie de la laïcisation, sur la suggestion d'Émile Claude, futur député du Var et membre du conseil municipal. Il présente à ses collègues de la commission administrative une proposition de suppression de la chapelle et du poste d'aumônier catholique et la transformation de la chapelle en salle de malades. Cependant, on n'ose interdire à l'aumônier l'accès à l'hôpital pas plus qu'aux autres ministres des cultes. Ils pourront venir visiter les malades à leur demande. L'administrateur se félicite des économies ainsi réalisées mais il convient qu'elles seront modestes car la disparition des cérémonies funéraires organisées dans la chapelle tarira du même coup les revenus qui en découlaient. Les autres religions ne prennent pas partie à ce débat qui voit s'affronter l'Église catholique et l'État républicain.

Avant le départ des sœurs de la Sagesse, la supérieure de la congrégation avait fait valoir des droits à une pension de retraite pour certaines sœurs hospitalières. La commission administrative fait une première réponse négative, un peu hautaine, mais reviendra partiellement sur sa décision en examinant le cas de trois religieuses. Elle se refuse en revanche à prendre en charge le rapatriement des religieuses vers leur maison mère. Par la suite, la commission administrative n'instruira qu'avec lenteur les demandes d'invalidité présentées par la mère supérieure pour certaines religieuses.

Mais la laïcisation des hospices ne fait pas l'unanimité. La presse s'affronte durement à ce sujet. Au conseil municipal de Toulon, lorsque la commission administrative des hospices demande une subvention complémentaire de 50 462 francs, un conseiller municipal s'élèvera contre « ce dépassement énorme » et « jettera un pleur sur les pauvres sœurs, dites de la Sagesse ». L'avis de la population est plus difficile à connaître mais le vice-président Dalest redoutant des manifestations de sympathie envers les religieuses lors de leur départ avait exigé de celles-ci une totale discrétion. Plus sérieusement, Dalest est mis en cause par *La Croix du Var* du 11 juin 1904 en des termes considérés comme injurieux. Il rapporte le fait devant la commission administrative des hospices et fait part de sa décision de citer le quotidien de droite en justice pour diffamation.

La laïcisation est effective en 1904, soit un an avant la loi de séparation de l'Église et de l'État. Gamet ne survivra pas à son œuvre car il meurt peu après en 1905. Bremond le précède lui aussi et décède à 55 ans le 19 mars 1904, d'une « longue maladie », dans l'hôpital qu'il avait radicalement réformé « au champ d'honneur de la vérité » comme le dit sur sa tombe le vice-président de l'association *La libre pensée*. La presse cléricale y voit, bien entendu, la manifestation de la justice divine. Dalest démissionnera de ses fonctions à la fin de l'année 1904, lui aussi épuisé de tous ces efforts. Il reviendra par la suite à la commission administrative. Et alors que se produisent ces événements majeurs dans l'histoire hospitalière de la cité, Louise Michel, l'infatigable révolutionnaire, est atteinte d'une congestion pulmonaire après avoir donné une conférence à Toulon le 19 mars 1904. Elle se bat contre ce mal, soignée admirablement (nous dit-on) à l'hospice en voie de laïcisation puis curieusement à l'hôtel Terminus par le docteur Bertholet, chirurgien des hospices !

Les hôpitaux de la Marine

La Marine dispose à Toulon de deux établissements hospitaliers : l'hôpital principal de la Marine au centre-ville et l'hôpital Saint-Mandrier sur l'autre rive de la rade. L'hôpital principal de la Marine, rue Nationale, est depuis longtemps mis en cause non pas pour son cléricalisme mais pour les risques d'épidémie qu'il fait courir à la population. Son nom n'appelle aucun commentaire mais l'hôpital de Saint-Mandrier porte le nom d'un saint. Ces deux hôpitaux disposent d'un personnel infirmier de la Marine et de sœurs hospitalières. Il s'agit des sœurs grises de l'ordre de Saint-Joseph de Cluny.

Depuis la Révolution française et ce par un arrêté du directoire exécutif sur le service de santé de la Marine du 7 vendémiaire an VIII, les sœurs hospitalières étaient chargées du service dans les hôpitaux de la Marine qui dépendent du ministre de la Marine. Camille Pelletan occupe ce poste, le seul poste ministériel qu'occupera d'ailleurs ce radical-socialiste, anticlérical notoire sous la présidence de Combes, le « petit père Combes ». Le général André est à la « Guerre ». Lui aussi se fera connaître par son anticléricalisme et fera scandale en faisant surveiller les habitudes religieuses de ses officiers. Comme on le voit l'époque n'affiche pas la plus grande sérénité. N'oublions pas non plus, en toile de fond, l'affaire Dreyfus !

L'action du ministre, critiquée sur bien des points, comporte une farouche volonté anticléricale qui s'exprime par une laïcisation systématique de la Marine. Ainsi, fait-il supprimer les baptêmes religieux des bâtiments de la Flotte et enlever les emblèmes religieux garnissant les locaux de l'institution autres que les chapelles subsistantes, celles des hôpitaux et des prisons maritimes. Curieusement il laissera aux marins leurs aumôniers ! Mais son action la plus forte dans ce domaine concerne la laïcisation des hôpitaux de la Marine où les sœurs hospitalières occupent des fonctions de direction des ateliers et des magasins. Elles sont critiquées fortement pour leur gestion et finalement inspectées au cours de l'année 1903. Selon le rapport remis au président de la République à l'issue de ces contrôles, les sœurs sont à la fois comptables et usagers des biens des magasins et des matériels. Cette confusion des rôles n'est pas acceptable d'autant qu'il se ferait des détournements de biens au bénéfice de la congrégation. Le document accumule les exemples dans les différents hôpitaux des ports et cite un scandale survenu dans les hôpitaux de la Marine de Toulon. En effet, à la fin de septembre 1903, les sœurs auraient expédié à leur maison mère vingt-quatre ballots pesant au total 900 kilogrammes de linge, d'objets de ménage et de matériel de culte. Le rapport s'interroge sur la démission apparente des services de contrôle de la Marine, voire la complaisance sinon la compromission par conviction religieuse de certains responsables de la Marine. Le rapport constate que les sœurs obéissent en fait à une institution religieuse indépendante de la Marine et de l'État. Il résulte de ces observations que « pour éviter le retour des abus qui viennent d'être indiqués, il faut renoncer à faire desservir les hôpitaux de la Marine par un personnel congréganiste ». Le rapporteur constate que les religieuses n'occupent pas de fonction soignante et en bon humaniste, il affirme que l'on peut trouver dans cette fonction un parfait dévouement chez les personnels laïques, « notamment par l'excellent corps des infirmiers de la Marine auquel tout le monde rend hommage ». Le départ des sœurs n'entraînerait selon le rapport aucun dommage au fonctionnement des hôpitaux car les fonctionnaires ou les militaires en charge retrouveraient leurs vraies et respectives fonctions dont ils étaient écartés par la présence des sœurs. Ces accusations sont véritables mais probablement outrées pour les besoins de la cause. Il résulte de ce rapport ministériel signé de Camille Pelletan, une proposition de décret supprimant la présence des sœurs hospitalières dans les hôpitaux de la Marine, un arrêté sur le fonctionnement des hôpitaux maritimes et une circulaire d'application [2].

Le docteur Paul Rouvier, directeur du service de santé du V^e^ arrondissement de la Marine depuis 1899, dont dépendaient les deux hôpitaux maritimes, pour s'être opposé à la mesure ministérielle, sera démis de ses fonctions lors de la parution du décret [3]. C'est Jules Fontan, devenu à la fin de son temps de chaire à l'école d'application sous-directeur de l'hôpital principal, qui « eut la tâche pénible de procéder à leur renvoi ». Le médecin général Oudard dans sa biographie de Fontan assure qu'il le fit avec « tout le tact possible ». Mais d'autres sources affirment que les sœurs grises ont quitté Toulon dans des conditions peu dignes.

À la suite de cette éviction des sœurs des hôpitaux maritimes, *Le Petit Var* affirme que tout va mieux dans les hôpitaux. La popularité du ministre « laïciseur » Pelletan est grande auprès des personnels administratifs, des mécaniciens, des ouvriers des arsenaux. Ainsi, de passage à la gare de Toulon à destination de Nice, il est acclamé par une délégation d'ouvriers qui crie « Vive le ministre de la Marine, vive madame Pelletan, à bas la calotte » ! La scène se reproduira lors de la visite à l'hôpital principal du directeur de cabinet du ministre,

2 Les sœurs de Saint-Joseph de Cluny reviendront en France lors du premier conflit mondial, du moins pour un certain nombre d'entre elles, tout comme les filles de la Sagesse d'ailleurs.

3 Le médecin chef de Saint-Mandrier, le médecin en chef Galliot préfèrera démissionner.

monsieur Tissier, venu présider le banquet et le bal des personnels administratifs et des mécaniciens de la Marine le 27 février 1904. Si l'accueil des personnels est chaleureux on remarquera en revanche la réserve de l'amiral Bienaimé, préfet maritime, qui s'abstient de paraître au discours précédant le banquet et ne suit pas le représentant du ministre à sa visite à la loge maçonnique où il est reçu par le vénérable et monsieur Gamet, artisan convaincu des laïcisations hospitalières.

Bilan de la laïcisation hospitalière à Toulon

Indiscutablement, l'objectif des républicains est atteint. Les congrégations religieuses ont déserté les hôpitaux publics de la ville, les emblèmes ont disparu des salles. Cela s'est fait en peu de temps. Le départ des religieuses a-t-il amélioré le fonctionnement hospitalier ? Les républicains l'affirment et la presse de leur camp le confirme dans ses colonnes. Monsieur Dalest, maître d'œuvre de la laïcisation, se félicitera de cette action qui a amélioré selon lui les relations entre les patients des hospices et le personnel et permis de voir l'authentique visage de la République, véritable mère envers ses enfants malheureux.

Cependant, aux hospices civils, peu de temps après le départ des sœurs de la Sagesse et le recrutement des surveillantes laïques, un administrateur Luciani, dénonce une mauvaise organisation, un trop plein de personnel et demande des économies. Une polémique s'engage entre lui et Dalest et finalement le service de buanderie est confié à l'entreprise. En 1906, le docteur Gueit, adjoint aux hospices, agissant peut être par ressentiment personnel, dénonce « l'établissement de la rue Chalucet comme un bagne pour les ouvriers, un enfer pour les malades, une honte pour la république sociale ». Les surveillantes laïques recrutées n'auront pas toujours le comportement exemplaire qui leur était demandé car en 1912, un autre scandale éclatera aux hospices relevant d'une maltraitance due à des surveillantes compromises dans diverses malversations.

Dans les hôpitaux maritimes, on peut voir dans les rapports du préfet maritime, inspirés par ceux de son directeur du service de santé, la demande de personnel infirmier pour suppléer au manque à Saint-Mandrier ou à l'hôpital principal sans qu'il ne soit jamais dit que la situation résulte de la laïcisation. *Le Petit Var*, s'il se plaît à souligner les heureux effets de la laïcité, relaie la demande de moyens supplémentaires en infirmiers. En outre, quelques faits divers et notamment le suicide d'infirmiers indique que la situation n'est pas parfaitement idyllique. Lors du premier conflit mondial, les sœurs de la Sagesse ont été rappelées dans quelques hôpitaux de la Marine d'où elles avaient été chassées en 1904. Elles furent réemployées pendant le conflit mais remerciées à l'armistice.

Un siècle plus tard

Les religieuses ont depuis longtemps disparu du paysage hospitalier toulonnais qui s'est profondément modifié. L'hôpital est devenu un outil technique, en principe neutre, accueillant sans distinction aucune tous les malades. Tous les signes religieux ont disparu des chambres de malades. Des locaux anonymes, froids, censés convenir à toutes les religions, baptisés espaces cultuels, permettent à ceux qui le désirent de se recueillir et de prier.

Mais un paradoxe apparaît à l'évidence car le nouvel hôpital de la ville et celui des Armées, oubliant toute laïcité, ont pris le nom d'une sainte catholique pour chacun d'entre eux, Sainte-Musse et Sainte-Anne. Mais cette référence aux femmes n'est-elle pas le plus bel hommage que l'on puisse rendre à la douceur apaisante des infirmières ? À quelques années de distance de la laïcisation, lors du premier conflit mondial, elles deviendront, avec un costume qui gardera encore quelques restes religieux, le symbole de la laïcisation réussie de nos hôpitaux et pour certaines « de véritables saintes laïques ».

Orientations bibliographiques

Laïcisation et organisation des services dans les hôpitaux de la Marine (rapport au président de la République et arrêté ministériel). Archives de médecine navale 1903, 80, 456-465.

DE BENGY. *Les Congrégations religieuses féminines impliquées dans la guerre 1914-1918*. Bull. Archives de l'Église de France. 2010. N° 74. 28-39

BOURGERETTE, J. *Le Prêtre français et la société contemporaine. Vers la séparation (1871-1908)*. Lethielleux éd, Paris 1935. 637 p.

Comptes rendus des conseils d'administration des hospices de Toulon. Archives départementales du Var, cartons H dépôt 1/431 et H dépôt 1/432.

Journal *Le Petit Var*, 1903-1904, 1906, 1912.

LALOUETTE, J. *Expulser Dieu : laïcisation des écoles, des hôpitaux, des prétoires*. Mots, 1991, 27, 1, 23-28.

OUDARD, P. *Le Professeur Jules Fontan et la médecine navale de son époque*. Revue de médecine navale, V, 1950, n°2, 47-74.

LES ÉTRUSQUES : UNE SURVIE PROGRAMMÉE

Roland BILLAULT

Une civilisation sur laquelle la lumière ne peut être faite que dans des tombeaux, une statue au bras couvert d'inscriptions mais dont le bras est coupé, des textes lisibles mais dont le sens se dérobe, des bandelettes couvertes de mille cinq cents mots mais dont seuls cinq cents sont différents, des mœurs éclatantes mais peintes dans de sombres nécropoles, un habitat disparu connu par ses seules représentations funéraires, des défunts partis en poussière au premier coup d'œil, des ouvrages spécialisés mais ils sont perdus, une technique d'orfèvrerie qui reste un mystère et, le clou du spectacle, deux imposantes statues de guerrier exposées aux États-Unis… mais elles étaient fausses ! Bref, un peuple connu surtout par sa disparition : telle est la condition des Étrusques ! Quand on sait, en outre, que la mort de ce peuple était divinement prévue, comment ne pas comprendre qu'elle soit devenue un classique des études antiques pour des spécialistes fascinés par tant d'énigmes, attirés par une sorte de décadentisme romantique et parfois trop hâtivement convaincus qu'il n'y avait plus grand-chose à faire pour ces malheureux disparus ?

Heureusement, la plupart du temps, plus le mystère est épais, plus la curiosité est aiguisée, et, après un oubli de plusieurs siècles, puis des initiatives destructrices même si bien intentionnées (pas toujours d'ailleurs !), des savants ont tenté avec quelque succès à la fois une enquête et une réhabilitation de cette civilisation exceptionnelle. Nous sommes donc amenés à retracer brièvement l'histoire de ce peuple « hors normes », objet et initiateur d'influences diverses. La solution de facilité serait de traiter des éléments reçus d'une part et de l'héritage laissé d'autre part, sans souligner une continuité d'inter-influences. Mais c'est plus compliqué que cela, contrairement à ce qui a souvent été dit, parce qu'il n'y a pas eu « mort subite » pour utiliser le nom d'une bière célèbre, ce breuvage étant comme on le sait d'origine égyptienne, provenance et parenté que nous aurons à évoquer.

Une origine incertaine

Comme beaucoup d'autres civilisations celle des Étrusques est l'objet d'une recherche en paternité. On a cru longtemps à une légende tragi-comique qui a d'ailleurs encore ses partisans. Au XIII^e^ siècle av. J.-C., en Lydie, en Asie Mineure, sévit une famine contre laquelle les habitants auraient lutté en jouant aux dés et aux osselets pour tromper leur faim et en mangeant seulement un jour sur deux. Au bout de 18 ans de ce régime, si l'on peut se permettre ce mauvais jeu de mots, Tyrrhénos, fils du roi Atys, serait parti pour l'Italie avec la moitié de son peuple pour le soustraire à cette triste condition. Les Grecs les appelleront « Tyrrhéniens ». Cette thèse, pour « folklorique » qu'elle soit, n'est pas rejetable à la légère dans la mesure où, comme nous le verrons, beaucoup d'éléments d'origine orientale caractérisent la civilisation étrusque. Mais il se trouve aussi des spécialistes pour affirmer que les Étrusques sont les descendants d'autochtones auxquels on donne le nom de « Villanoviens », habitants d'une cité, Villanova, située dans la région de Bologne, ces proto-Étrusques étant eux-mêmes d'origine orientale. Il s'agit là d'une thèse d'amalgame à laquelle d'autres chercheurs opposent l'hypothèse d'une assimilation des Étrusques aux « Peuples de la mer » dans une sorte de mouvance gréco-orientale, cette version souffrant quant à elle de l'obscurité qui recouvre cette appellation, « Peuples de la mer », dont on sait surtout qu'ils furent, eux aussi, une plaie de l'Égypte. Tout cela montre la difficulté d'identifier vraiment un peuple qui ne ressemble, en gros, à aucun autre.

« L'Empire étrusque »

Nous sommes, en revanche, beaucoup mieux renseignés sur son extension géographique, avec, pour limites, la mer tyrrhénienne (*Tyrrhenos*) et la côte occidentale de l'Italie à l'ouest, l'Adriatique à l'est (Adria était une cité étrusque), le Tibre au sud et l'Arno au nord. Si l'on ajoute à ces contrées la Corse, l'île d'Elbe, la Sardaigne, une partie de la Sicile et quelques points en Campanie, on est convaincu qu'il s'agit bien d'une civilisation importante. À cet égard, les preuves plus concrètes ne manquent pas, à la fois de la capacité des Étrusques d'assimiler des influences extérieures, notamment, nous l'avons dit, de sources orientales mais aussi

grecques, et aussi d'affirmer des dispositions exceptionnelles au développement dans les domaines spirituels, administratifs, sociaux, commerciaux, militaires.

Les Étrusques passent pour l'un des peuples les plus religieux de leur époque (la même remarque sera faite pour Pompéi). Leur existence quotidienne est faite de piété, d'hommages aux divinités, aux morts, aux haruspices dont le rôle est primordial, même si l'art de la divination a été contesté par Cicéron. Les cérémonies religieuses rendent un culte fervent aux dieux et déesses dont la plupart sont des copies du panthéon grec, comme le montre la parenté de certains noms tels que *Herclé* pour Héraklès, *Uni* pour Junon apparentée aussi à l'Astarté carthaginoise, ou bien ont une ressemblance avec ce que les Romains feront de leur côté avec les noms grecs (ex : *Aplu* pour Apollon). Les défunts sont hébergés – urnes puis inhumation – dans des reproductions fidèles de l'habitat qui fut le leur, pratique providentielle pour les archéologues, eux-mêmes favorisés par des « coups de chance » : travaux de labour, recherches de pierres, comme pour le maire de Corneto (Tarquinia) qui put voir un instant un guerrier allongé au fond de son tombeau ! Les Étrusques voulaient vraiment que leurs morts retrouvassent leur décor familier une fois sous terre. Plus tard, Pétrone ira jusqu'à dire : « Rien n'est plus absurde que d'avoir de son vivant des maisons bien garnies et ne pas soigner celles où nous devons demeurer bien plus longtemps ». Ce sont de véritables villes-nécropoles qui s'offrent ainsi aux historiens et, hélas, aussi aux *tombaroli* – pilleurs de tombes (60 pour 100 des sites pré-visités)... Mais l'aspect dominant de leur vie religieuse réside dans leur attachement profond aux prédictions des livres sibyllins qui leur annoncent dix siècles d'existence dont on a voulu à toute force identifier le terme, et même une durée de vie individuelle de sept fois douze ans, ce qui est loin d'être négligeable. Tarquin le Superbe, fasciné par cette échéance, tentera d'acheter la « collection » des 9 livres à la Sibylle qui en détruira 6 au fil d'un marchandage jugé inacceptable et il paiera pour les 3 restants le prix de la totalité ! Leur croyance aux présages s'appuie aussi sur l'interprétation par les prêtres de foies quadrillés en zones aux symbolismes bien précis (ex : un foie de bronze présentant ces mystérieuses divisions) et sur les prédictions de la nymphe Vergoia. Si l'on ajoute à ces aspects l'attachement particulier à la « kéraunologie » ou « science des foudres », à la mantique d'origine orientale, on aura une idée de l'ampleur des pratiques religieuses de ce peuple qui, par ailleurs, affectionne les riches processions religieuses où on montre son rang.

Cette emprise spirituelle s'accompagne d'un système de gouvernement lui aussi très structuré avec, cependant, un passage progressif des princes régnants absolus, les « lauchmes » (*lucumoni* en latin), aux insignes de pouvoir très solennels, à des chefs de sénats locaux, des *principes civitatis* assistés de magistrats, les *zilaths* qu'on peut apparenter aux archontes grecs, avec, semble-t-il, un zilath suprême comparable au *praetor* romain. Il pouvait arriver que, dans une situation difficile, un chef suprême regroupât plusieurs cités en une dodécapole plus efficace. Cette organisation administrative se double d'un mode de vie en société également très hiérarchisé : une élite puissante gère domaines agricoles et exploitations minières grâce à une nombreuse domesticité servile dont la partie qui travaille aux champs est sans doute la moins bien lotie. Ceux qui ont la chance d'être « en ville », outre que les conditions de vie y sont plus agréables, bénéficient d'une certaine considération notamment quand ils exercent leurs talents en cuisine : on a remarqué que les riches Étrusques aiment faire bonne chère avec des raffinements qui forcent l'étonnement. Les fresques et les monuments funéraires témoignent d'une vie volontiers adonnée aux banquets (banquets couchés d'influence orientale), aux symposiums, sans doute accompagnés de musique (tout se fait en musique, les repas, les châtiments, la boxe !) et de spectacles dansants, ce qui occasionnera les sarcasmes des rigides Romains et même des Grecs (*pinguis*, *obesus* « adipeux » et *truphê*, « mollesse »). On imagine aisément que la célèbre Lucrèce, victime d'un viol de la part d'un prince étrusque en goguette aviné ait incarné la vertu de sa jeune nation au regard de ces mœurs jugées scandaleuses, surtout celles des femmes étrusques : participation à la vie de société, prérogatives insolites comme celle de participer aux banquets au côté des hommes alors que cette pratique ne concerne chez les voisins que les prostituées, bref « mauvais genre ». N'est-ce pas une femme particulièrement retorse, Tanaquil, qui échafauda la réussite de son royal époux Tarquin l'Ancien ? Certes il ne s'agit pas, comme on l'a dit parfois, d'une société matriarcale, mais beaucoup de détails nous offrent l'image de vrais couples au sens moderne du terme et non d'un asservissement ou d'une marginalité de la femme. Celle-ci est parée de beaux atours colorés rappelant ceux de la Crète minoenne et surtout de bijoux d'une étonnante qualité tant au plan du matériau (or et argent fréquents) que, plus encore, à celui de la minutie de l'orfèvrerie caractérisée notamment par l'art de la granulation parvenu à un point de perfection qui laisse perplexes les chercheurs modernes même si on constate une ressemblance avec les merveilles du « trésor de Priam » ; ce constat ne fait que renforcer ce que nous savons des attaches orientales ou, par ricochet, grecques, des Étrusques. Confirmation nous en est fournie par la présence de motifs inspirés d'Homère sur certaines œuvres d'art, et certains bijoux évoquent l'Égypte ou Carthage. Mais comme dans beaucoup d'autres domaines, les Étrusques n'ont pas besoin de l'aide étrangère, maîtrisant parfaitement le travail des métaux (mines de fer notamment de Sardaigne et de l'île d'Elbe) et leurs fours fonctionnent à plein régime (carotte glaciaire avec traces de leur combustion !) ; l'attestent de remarquables sculptures, dues à un certain Vulca et des poteries, le passage du *bucchero* (Vulci, Chiusi) typiquement étrusque ou des canopes, vases à têtes humaines, à des réalisations d'inspiration surtout

grecque à compter du V^e^ siècle (plus de vases grecs à Vulci qu'à Athènes !) s'expliquant par l'intensité des relations commerciales qui firent la grandeur des cités d'Étrurie, notamment de celles qui ont une ouverture sur la mer (Gravisca, Pyrgi). L'activité artisanale et commerciale est sans doute favorisée par un grand nombre d'affranchis très efficaces qui, d'ailleurs, précipiteront l'affaiblissement des Étrusques par leurs révoltes, comme à Volsinies, nécessitant, grave erreur, l'appel aux voisins romains au III^e^ siècle. Mais jusqu'alors l'essor commercial, conjugué, semble-t-il, à une active piraterie, donne à l'Étrurie un rayonnement incontestable dont témoigne la présence d'objets en Grèce, en Espagne, à Chypre, à Carthage, en Autriche (à Hallstat), en Croatie (à Zagreb) en Angleterre, au Danemark, en Suède. Outre cela, les Étrusques exportent surtout du vin dont on dit qu'ils furent les premiers fournisseurs en Gaule, breuvage auquel les Pompéiens accorderont le pouvoir d'immortalité, ce qui va tout à fait dans le sens de notre conviction de la survie de la civilisation des Étrusques (*in vino veritas*, n'est-ce pas ? !), et on sait qu'ils occupèrent Pompéi de 524 à 474 av. J.-C (Caton signale qu'ils avaient dominé toute l'Italie).



Les tablettes de Pyrgi.

Tels sont, très résumés, les éléments de connaissance dont nous disposons, sans l'aval de textes originaux puisque les témoignages écrits sont à la fois peu nombreux et, quand ils existent, indéchiffrables ou presque. La langue étrusque, un peu comme le basque, continue à être le tourment des chercheurs : un alphabet hérité du phénicien parfaitement connu, une écriture déchiffrable, lue de droite à gauche sans difficulté, mais une élucidation voisine de zéro… Ni le coq abécédaire, ni la statue de Tagès, ni les bandelettes de Zagreb, ni les lamelles de Pyrgi ne peuvent nous éclairer : on n'y lit que des noms propres ou des noms de dieux ou des formules religieuses répétitives sans qu'une « pierre de Rosette » ait pu apporter la lumière. Seuls, ici ou là, quelques mots parvenus jusqu'à nous peuvent nous consoler (ex : ister, histrio, histrion – ater, atrium, âtre). Peut-être les choses se seraient-elles mieux présentées si, après de nombreuses victoires (les 306 Fabius, ennemis romains exterminés sauf un !), les défaites militaires, les dépossessions territoriales dues à Rome et la « digestion » du patrimoine culturel par la Louve et ses petits affamés n'avaient pas empêché un épanouissement dont nos chercheurs auraient recueilli les fruits. Les défaites face aux Grecs, comme à Cumes et surtout face aux Romains comme lors de la prise de Véies (leurs propres canalisations, la prédiction d'un foie) ou à Sentinum, l'appel à Rome pour mater des révoltes (Arezzo, Volsinies), le rejet de la Royauté par l'inattendu Brutus (…) ont anéanti l'essor de cette brillante société.

Le passage de témoin à Rome puis la lente assimilation

Mais une civilisation ne meurt pas tout soudain toute entière. L'Étrurie n'est pas l'Atlantide ! Tout ce que nous venons d'exposer doit être vu d'un autre œil que de celui d'une pleureuse antique !

La colonisation de l'Étrurie par Rome ne doit pas faire oublier que cette cité doit son existence aux Étrusques, à commencer par son nom même (Rome /rumon vient de ruo, couler : ce qui fait sans aucun doute référence au Tibre). Romulus a disparu dans un éclat de foudre, explication « étrusque » ! La réunion des sept collines romaines en un ensemble construit en dur est le fait du puissant voisin qui installa une garnison au Capitole (même l'utilisation des oies leur est due !) et fonda un marché autour duquel s'organisa la ville nouvelle.

La structure « quadrata » de Marzabotto, ville étrusque prototypique inspirera le schéma de l'organisation urbaine romaine pendant des siècles. Sur les sept rois de Rome, les trois derniers sont Étrusques. Sortes de *condottieri*, ils ont soumis pour Rome le Latium, tout en modernisant la cité par un système hydraulique et une voirie remarquables, sous Tarquin l'Ancien. On attribue à Servius Tullius (Maxtarna en étrusque) un plan d'organisation administrative et militaire (la phalange, les hoplites) qui connaîtra une longue application, ainsi qu'un mur de défense important et aussi les insignes du pouvoir comme la chaise curule, les licteurs, les faisceaux, la toge brodée et le mécanisme social de la clientèle. La domination royale étrusque ne cessa,

d'ailleurs, que parce qu'elle fut marquée par le scandale de Lucrèce et un autoritarisme violent. En 509 av. J.-C, un certain Brutus à l'éloquence fougueuse et insoupçonnée le renversa, donnant naissance à la République et le terme même de roi fut banni à tout jamais. Mais la jeunesse romaine continua à s'instruire dans des foyers de culture étrusques comme Caere, elle accueillit les danses et vers fescéniens (de Fescenia) (une épidémie à Rome en 364 av. J.-C avait motivé l'appel aux Étrusques), la langue étrusque fut encore un temps en usage par bilinguisme et pour des épitaphes jusqu'en 50 apr. J.-C., et l'empereur Claude, dont la fameuse « table-discours » trouvée au XVIII[e] siècle de notre ère sous des vignes (tout un symbole !) rappelait l'intégration d'Étrusques au gouvernement de Rome, rédigea vingt livres sur cette civilisation qui continua de fasciner les élites dont certaines, comme Mécène et Virgile, se glorifiaient d'être d'origine étrusque. L'échanson d'Hadrien était Étrusque ! Alaric renoncera à détruire certaines cités d'Italie sur un présage impliquant orages et foudre, preuve de la pérennité des pratiques divinatoires étrusques ! Pendant longtemps Rome fut appelée la « Polis tyrrhenis », l'un de ses quartiers mal famés le « vicus tuscus », « la rue étrusque » (une rue de même fonction à Oran s'appelait « la rue de l'aqueduc » : quelle coïncidence !) une rive du Tibre la « ripa etrusca ». Plus tard les maîtres de Florence, les Médicis, se diront « Étrusques » et de fait, « meddix » désignait un magistrat en Étrurie (Côme II fit imprimer un livre sur eux) ; ils procédèrent, dans la tradition des activités commerciales de leurs ancêtres, à l'acquisition des mines de Tolfa (Volterra) d'où l'on extrait l'alun, fondèrent le premier système bancaire de l'Occident et l'épanouissement de la clientèle ; ils adoptèrent même les chaussures à bout pointu relevé de leurs « ancêtres » ! Eux aussi perpétuèrent, comme jadis Mécène, la tradition de la protection des artistes, ces derniers eux-mêmes fascinés par des réalisations étrusques telles que la fameuse chimère d'Arezzo restaurée par Benvenuto Cellini. Même admiration pour l'Apollon ou le Jupiter dus à Vulca (Véies). Ainsi une véritable étruscomanie, née dès le XVI[e] siècle (Vicino Orsini : *Sacro bosco*. Dali), se développa jusqu'au XVIII[e] siècle, puis, heureusement, la véritable étruscologie lui succéda, ne laissant aucun doute sur la pérennité du rayonnement de cette civilisation. On retrouve même dans le nom d'une automobile française de ces dernières années : la Renault *Velsatis*, celui d'un haut dignitaire étrusque ! Aujourd'hui encore se réunissent périodiquement les membres d'une *Academia etrusca* : ce sont « les nuits de Cortone » au cours desquelles on élit des lucumons ! Signalons aussi la découverte de la galère antique de Giens qui a récemment rappelé l'activité méditerranéenne des commerçants étrusques. Osons enfin une référence plus scientifique : à Murlo, village toscan au sud de Sienne, une enquête récente vient de mettre au jour la possible ascendance étrusque, ADN à l'appui, de ses habitants heureusement restés « dans leur jus génétique » depuis des siècles ! Qui dit mieux ? !

Alors, bien sûr, le recours à l'anecdote ou au folklore, est souvent comme un aveu d'ignorance de l'essentiel, mais c'est l'occasion, bien modestement saisie ici, d'offrir à ces fantômes du passé une parcelle de revanche sur leurs conquérants romains dont on connaît la propension à tirer à eux le *peplum* de l'histoire. Prêtons plutôt attention aux réflexions que nous offre la statuaire étrusque : un couple tient un œuf, symbole d'immortalité, une mère tient tendrement son bébé, un sourire épanoui illumine le visage de certaines statues : ce ne sont pas des signes de désespérance. Certes, on a beaucoup ergoté sur le sens à donner à un autre couple funéraire aux traits plus sérieux, d'aucuns disent « tristes » et à l'interprétation de Tagès l'enfant-vieillard, mais n'avons-nous pas tout simplement ici affaire à l'expression d'une lucidité consciente de la brièveté de la vie qui peut être aussi une source d'inspiration donnant à l'existence humaine sa véritable signification – et sa grandeur – en la plaçant dans le contexte du destructible et du précaire ? Il n'est pas nécessaire d'être Étrusque pour éprouver cela ! Les Étrusques n'étaient ni dépressifs ni suicidaires. Ils cultivaient ce que Stendhal appelait « l'art d'être heureux ». Mais ils ont eu pour voisins des gens plus agressifs et plus déterminés qui leur devaient pourtant leur existence même et dont ils avaient été le sel de civilisation… *Sic transit gloria mundi*… Sans doute, là où ils sont, sourient-ils encore de cette injustice comme le clown du cirque de Toulon où voltigea Pierre Loti et qui s'appelait… « Le Cirque étrusque » !

SERGUEÏ IVANOVITCH CHTCHOUKINE (1854-1936) : UN COLLECTIONNEUR EXCEPTIONNEL

Michèle-Ann PILLET

Il y a un peu plus de 25 ans, au cours de mes études sur l'Avant-Garde russe, j'ai pu apprécier l'impact immense de la collection de Sergueï Ivanovitch Chtchoukine sur la formation des artistes de ce mouvement. Né en Russie, tsariste à l'aube du XX^{e} siècle, il perdura jusqu'aux années trente sous le régime soviétique. En peu de temps, l'art russe avait assimilé et dépassé les innovations artistiques françaises. Il se trouvait désormais sur le devant de la scène de la création.

D'abord perçu comme une grande avancée, le cubisme de Picasso fut bientôt considéré comme l'achèvement de l'art du passé. Il n'était plus question de demeurer inféodé à l'attraction terrestre mais de s'élever dans l'espace. « Tant que la Terre était vue comme le centre, écrit le philosophe Nikolaï Fedorov, nous pouvions être des spectateurs tranquilles qui prennent l'apparence pour la réalité. Mais dès que cette condition disparaît, la position centrale de l'être pensant devient le but, le projet. » Et l'un des objectifs de ce projet était de placer l'homme dans l'espace cosmique, dans l'apesanteur. Ce philosophe voyait l'essence de la création artistique dans la résistance à l'attraction terrestre. Pour les peintres, cela signifiait un bouleversement de la perspective, de l'horizon, de la notion de bas et de haut. Cela signifiait un infini de possibles. Ainsi, certains avant-gardistes russes franchirent le pas vers la non-figuration, tel Vladimir Tatline, Vassili Kandinsky, Kasimir Malevitch, Mikhaïl Matiouchine, Mikhaïl Larionov et Pavel Filonov.

Sergueï m'apparut alors comme un magicien qui avait su stimuler l'imaginaire des jeunes peintres russes par l'alchimie des formes et des couleurs des chefs-d'œuvre novateurs français présentés dans sa demeure moscovite, le palais Troubetskoï. Chefs-d'œuvre novateurs certes, mais décriés en France par les institutions artistiques et par un public souvent au bord de l'hystérie. Et l'élite russe désarçonnée par l'originalité sut se montrer mordante, elle aussi.

À l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, le cursus copié sur les académies européennes datait du XVIII^{e} siècle. Un groupe des meilleurs élèves se révolta en 1863, réclamant non pas la liberté esthétique mais la liberté de choix du sujet au concours, estimant obsolètes les sujets antiques, mythologiques et bibliques.

En 1870, un mouvement artistique se forma, désireux de mettre l'accent sur la beauté de la Russie, sur le tragique de son histoire, et de communiquer une compassion pour les malheurs du peuple. Soucieux de sensibiliser leurs compatriotes des contrées privées d'œuvres d'art, les artistes organisèrent des expositions itinérantes, d'où leur nom, *Les Ambulants*. Ilya Repine, célèbre peintre des *Haleurs de la Volga* et de *La Pâque russe*, fut leur chef de file. Réfractaire aux nouvelles tendances de l'art moderne, il fut un détracteur acharné de Sergueï. L'esthétique progressiste et académique des *Ambulants*, prévalait dans la société russe et offrait des œuvres magnifiques.

Lorsque Sergueï débute sa collection en 1898, il est alors âgé de 44 ans, marié et père de quatre enfants. Ses trois frères ont déjà fait leur preuve dans le domaine de l'art. En effet, Sergueï appartenait à une puissante et étonnante famille de négociants du textile. Dans cette famille très cultivée, polyglotte, tournée vers l'occident, les talents étaient harmonieusement répartis selon les affinités. Chaque membre s'adonnait à une activité de collectionneur. C'est en compagnie de son frère Ivan, établi à Paris où il entretenait un cénacle artistique, que Sergueï, de passage dans la capitale, en mai 1898, eut son premier coup de cœur pour un tableau de Monet, *Rochers à Belle-Ile*.

Peu à peu, s'ajoutèrent aux impressionnistes qui suivirent des tableaux préraphaélites, symbolistes, nabis et même un grand Courbet, *Chalet dans la montagne*. Totalement ouvert, Sergueï choisissait les toiles au fil de ses émotions. Ainsi, célèbres ou inconnus, les noms se côtoyèrent : Guérin, Lobre, Degas, Toulouse-Lautrec, Denis, Renoir, Puvis de Chavannes, Whistler, Forain.

En 1904, l'acquisition de deux Monet, *Le Déjeuner sur l'herbe* daté de 1866 et le tout récent *Parlement de Londres* dans la mouvance vaporeuse de Turner, marque la fin de la première étape de la collection de Sergueï, composée d'une soixantaine de tableaux dont onze Monet. Brillante et sincère, cette collection relevait d'un

temps d'apprentissage pour Sergueï. Elle épousait l'évolution de la peinture du XIX[e] siècle qui en s'éloignant de l'académisme et du naturalisme, affirmait désormais que l'art ne se limite pas à représenter la vérité de la vie mais doit dévoiler la vérité de l'artiste.

En 1896, à Saint-Pétersbourg, puis à Moscou, une première exposition d'art français avait eu lieu. Et la *Meule de foin* de Monet devint un jalon de l'histoire de l'art abstrait. Kandinsky en effet n'avait pas reconnu le sujet, s'était indigné que l'on puisse peindre de façon si imprécise. Mais, troublé par la force qui s'en dégageait, il avait conclu que le sujet n'était pas indispensable quand la palette peut dépasser tous les rêves. En 1899, la revue *Mir Isskoutsva*, Le Monde de l'art en russe, fondée par Diaghilev et les jeunes peintres décorateurs Alexandre Benois et Léon Bakst, avait organisé une exposition pour confronter les jeunes peintres russes et leurs confrères étrangers tels Gallien-Kallela, Finlandais, Liebermann, Allemand, Thaulow, Norvégien, Whistler, Américain, et les Français Gustave Moreau, Puvis de Chavannes, Degas, Aman-Jean qui avaient tous exposé à Londres, Paris et Munich. Bref, des peintres qui peut-être seraient en mesure d'apprivoiser le public russe, selon le vœu pieux de Diaghilev.

La réaction ne se fit pas attendre. Un article incendiaire intitulé *La Cour des miracles* parut le lendemain dans un journal de grande diffusion traitant l'exposition de « déjection des mœurs et de boue visqueuse », appelant de tous ses vœux « une pure Esmeralda pour les délivrer des monstres dégénérés aux pinces dégoûtantes. » Alexandre Benois répliqua aussitôt dans *Le Monde de l'Art* : « Ce n'est qu'en éduquant et développant notre goût, et en pénétrant plus avant dans l'œuvre qui nous a tant frappé de stupeur que nous découvrirons sous la couche de laideur, l'étincelle divine qui enflammera notre enthousiasme. » Deux tableaux de Jean-Louis Forain appartenant à Sergueï figuraient dans cette « cour des miracles ».

Tout comme il avait étendu son empire textile, au-delà des frontières et des mers, Sergueï avait désormais la stature pour relever les défis qui jalonnent la conquête des nouveaux territoires artistiques. Le Pierrot et l'Arlequin du *Mardi-gras* de Cézanne, acquis en 1903, lui ouvraient désormais la voie. Arrivèrent alors deux Gauguin éclatants de couleurs, ruisselant de lumière. Sergueï avait saisi l'existence de deux sortes d'artistes : la première, fort répandue, comprend des artistes souvent talentueux dans la mouvance des courants artistiques déjà bien assimilés par les marchands et le public. La seconde, plus restreinte, ne compte que des créateurs authentiques. Dotés d'une sensibilité prophétique, ces artistes pressentent les mutations, les grands bouleversements à venir, et les expriment en formes inédites créant ainsi un langage original. Confrontés aux craintes conservatrices et au manque d'aménité de leurs confrères, ces artistes ont généralement un destin tragique. L'instinct très sûr de Sergueï et sa démarche uniquement basée sur l'émotion ressentie, positive ou négative, le portait vers ces novateurs qui, au-delà des formes et des couleurs visibles, saisissaient les processus cachés de la vie en leur donnant une forme imaginée souvent non-figurative.

En 1905, dans la nouvelle revue *Isskoutsva*, l'art en russe, sont publiées une dizaine de reproductions de tableaux du palais Troubetskoï. Pour la première fois, une collection privée moscovite est choisie pour sensibiliser le public russe à l'art européen. Sept ans se sont écoulés depuis le premier coup de cœur de Sergueï pour Monet. Sa réputation de grand collectionneur novateur est désormais bien établie. Sa collection n'est pas un caprice mais une véritable lutte car il lui fallait affronter les attaques de ses détracteurs et combattre ses propres doutes. Se démarquant radicalement des collectionneurs qui ne soutiennent que l'art reconnu par les critiques et le marché, Sergueï joua un rôle capital dans le destin de deux artistes, Matisse et Picasso.

En avril 1906, lors d'un séjour à Paris, Sergueï se rend au Salon des Indépendants et pénètre dans la serre immense du cours la Reine élevée lors de l'exposition universelle de 1900. Guidé par des rumeurs en furie et des rires acérés, Sergueï fend une foule malveillante face à une toile de Matisse où des personnages dansent, s'enlacent, jouent de la musique, se reposent dans un paysage rêvé. Sergueï est submergé par l'émotion si particulière qu'il éprouve quand il sent qu'une toile jette son dévolu sur lui. « Ce n'est pas moi qui choisis le tableau, c'est le tableau qui me choisit » avait-il coutume de dire. Un employé du Salon arrive et pose une étiquette sur le tableau ridiculisé : vendu. Sergueï entend une voix. « Bonjour Monsieur Chtchoukine, ce sont les Stein qui viennent d'acquérir ce tableau », dit Ambroise Vollard. « Pouvez-vous me donner l'adresse de l'atelier de ce peintre » réplique Sergueï ? « 19 quai Saint-Michel » répond le célèbre marchand.

Gustave Moreau avait prédit à Matisse, son élève, qu'il allait révolutionner la peinture. Sergueï fut l'artisan de l'accomplissement de cette prophétie que Matisse attendait depuis 17 ans dans la gêne.

Le palais Troubetskoï continuait d'accueillir les œuvres de Gauguin : « ces grossières imitations naïves de reproductions enfantines », persiflaient les esprits chagrins, tandis que l'historien de l'art Jacob Jugendhold était ébloui par l'accrochage original de Sergueï dans la salle à manger où « les seize toiles qui se touchent bord à bord dans leurs riches cadres dorés ressemblent ainsi à l'iconostase des églises orthodoxes. On ne voit

que des couleurs vibrantes, on entend simplement une musique retentir, solennelle, un hymne à la fête de la vie. » Et le critique Sergueï Makovski écrit : « Il semble qu'à travers la majestueuse et douce luxuriance des pastorales tahitiennes, Gauguin ait décelé la vérité éternelle, l'essence de l'amour et de la mort. »

Sergueï commanda à Matisse une imposante nature morte à dominante bleue pour la faire dialoguer avec la flamboyance de Gauguin. Matisse s'inspire alors de *La Desserte*, œuvre ancienne d'un impressionnisme réservé qui lui avait cependant valu un scandale au Salon de la Nationale de 1897 : dans une pièce toute simple, une servante en coiffe blanche arrange des fleurs sur une table savamment dressée. Reprenant ce motif, Matisse crée une harmonie bleue mais, la jugeant trop peu décorative, il la repeint en aplat rouge et envoie à Sergueï son œuvre en miniature. Sergueï est séduit par la force indomptée qui s'en dégage : la nappe pleine de vie s'élance à l'assaut des murs, les arabesques florales s'harmonisent avec le mouvement de la servante, le paysage vu par la fenêtre devient tableau dans le tableau. Le virtuose de la couleur et des fausses maladresses a accompli un chef-d'œuvre magistral. Matisse, avec l'autorisation de Sergueï l'expose au Salon d'Automne 1908. Il est remarqué et les commentaires vont bon train : « Monsieur Matisse continue à inquiéter ses adversaires sans rassurer ses amis » écrit Charles Morice.

Le Bonheur de vivre avait guidé Sergueï vers Matisse et la ronde qui tournoie au seuil de l'horizon allait s'épanouir et devenir immense. Sergueï avait commandé deux panneaux décoratifs à Matisse pour le palier de l'escalier d'honneur, *La Danse* et *La Musique*, afin de surprendre vivement les visiteurs à l'entrée de la galerie. Matisse travaille durant un an et autorisé par Sergueï, il expose les deux panneaux au Salon d'Automne 1909. Le scandale est sans précédent. Face à la vindicte qui se déchaîne, Apollinaire est le seul à soutenir Matisse. Dans la *Feuille d'Odessa*, un critique russe explose d'indignation : « Les coloris venimeux laissent une impression de cacophonie démoniaque, les formes sont hideuses et le monde créé par Matisse est d'une naïveté cannibalesque. » Sergueï subit le choc des tableaux et espère les aimer un jour. Mais la violence des réactions lui fait craindre le pire à Moscou. Il a payé, bien entendu, Matisse pour le travail mais refuse les panneaux, jetant Matisse dans un grand désarroi. Dans le train qui le ramène en Russie, Sergueï regrette sa lâcheté et dès son arrivée demande par télégramme au peintre de lui faire parvenir les œuvres et l'assure de sa sincère amitié. Pour fêter leur venue au Palais Troubetskoï, Sergueï organise un concert. Le tout Moscou y assiste. « Je suis maltraité à cause de vous, écrit-il à Matisse. On dit que je fais du mal à la Russie et à sa jeunesse. Mais un jour, j'espère vaincre car l'avenir est à vous. » Sergueï n'achetait pas toujours ce qui lui plaisait mais ce qui lui semblait devoir lui plaire.

Profondément généreux et solidaire de ses confrères peintres, Matisse avait entrainé Sergueï au « Bateau Lavoir », où logeaient les artistes pauvres, pour lui présenter Picasso et lui montrer *Les Demoiselles d'Avignon*. Cette scène de bordel en totale discordance avec sa collection, provocatrice certes mais de bon ton, Sergueï ne l'acheta pas. Il mit même un certain temps à ajouter un Picasso à sa collection. Finalement, il acquit *La Femme à l'éventail* qui avait fait naître en lui un choc émotionnel, non d'attirance mais de détestation. Ne pouvant l'accrocher aux côtés de ses autres tableaux, il le mit dans le couloir sombre qu'il empruntait chaque jour pour se rendre dans la salle à manger. Il n'osait à peine jeter un regard sur cette femme au visage sommaire et fermé qui dégageait une force maligne. Sa robe longue noire et blanche, son sein nu et l'éventail à moitié déplié lui donnaient un air négligé. Mais peu à peu, il se sentit sous l'emprise de ce tableau et bientôt d'autres Picasso le rejoignirent. Ils furent tous accrochés bord à bord, du sol au plafond, dans une pièce de 25 m² que l'on visitait après l'iconostase de la salle à manger.

En 1914, le cabinet Picasso comptait 50 toiles. Il était le plus grand musée Picasso du monde. Le peintre Sergueï Boulgakov, dans un article intitulé *Le Cadavre de la beauté*, raconte son effroi quand il y pénétra : « La couverture du jour qui apaise par son caractère bariolé s'envole, vous êtes entourés par la nuit, une nuit effrayante, impersonnelle, dans laquelle vous êtes cernés par des spectres muets et méchants, par des ombres indéterminées. L'œuvre de Picasso est précisément une telle nuit sans lune et sans étoiles. Elle est tout aussi mystique qu'elle… Il s'agit de spiritualité de vampire ou de démon. La chair est desséchée. Il s'agit d'un mauvais spiritualisme qui méprise et déteste la chair, qui la décompose mais en même temps inspire l'artiste qui par l'ironie des choses s'exprime toujours en représentant la chair, s'exprime toujours à travers la chair. »

Sergueï devançait son temps, collectionnait l'avenir en dépit d'une opposition très forte de ses détracteurs. Une fausse charité susurrait que les malheurs qu'il avait subis lui avaient fait perdre la tête. Il est vrai que la vie de Sergueï relève d'un noble roman russe au profond pathos. Entre 1905 et 1912, il perd sa femme, deux fils et trois frères.

Dans la chatoyance des couleurs du paradis terrestre qu'était devenu le palais Troubetskoï au fil des émotions de Sergueï, dans l'ambiance chaleureuse de ses conférences passionnées et passionnantes offertes au public depuis 1908, le dimanche puis trois jours par semaine, dans l'accueil enthousiaste des jeunes artistes qui

préféraient ce premier musée d'art moderne à toute autre école d'art, encouragés par Sergueï sur la voie de la liberté esthétique, Picasso avait sa place. En le qualifiant de « génial porte-parole de la décomposition, de la mise en tranches, de la pulvérisation du monde physique, corporel, incarné » le philosophe Nicolaï Berdiaev se faisait l'écho de l'intelligentsia russe qui voyait en Picasso la prémonition de la froideur terrifiante qui allait s'abattre sur leur belle Russie.

En 1916, Sergueï a achevé sa collection, comprenant entre autres 32 Gauguin, 38 Matisse, 53 Picasso, et porteur d'un projet éducatif, il l'avait léguée par testament en 1907 à la ville de Moscou.

En compagnie de sa famille, Sergueï s'installe à Paris en 1918 où il décèdera en 1936 en laissant le souvenir d'un homme d'une grande élégance d'âme.

Le décret de Lénine en 1918 avait mis en première ligne des nationalisations la collection de Sergueï, insistant sur son intérêt pédagogique pour le peuple. Le dévouement et le courage des conservateurs durant la période soviétique permirent à cette collection de sortir indemne de la guerre et surtout des ravages du décret de Staline en 1948 stigmatisant l'art bourgeois.

Avec Khrouchtchev, les musées russes connaissent un grand essor et commencent à prêter leurs chefs-d'œuvre. Peu à peu, Sergueï sort de l'oubli. Ce n'est que depuis 2014, que les cartels de la galerie Tretiakov, des musées Pouchkine et de l'Ermitage, mentionnent le nom de Sergueï Ivanovitch Chtchoukine.

La Fondation Vuitton vient de lui rendre un flamboyant hommage.

LA MER DANS LES POÈMES DE HEINE

Pierre SANSON



Le choix de ce thème peut paraître surprenant car il ne constitue qu'environ le quinzième de la production poétique de Heine, également romancier confirmé, mais plus connu par ses poèmes et notamment par la *Lorelei* qui l'a rendu célèbre dans toute l'Allemagne et le monde.

Né en 1797 à Düsseldorf au bord du Rhin qu'il a célébré de façon mythique dans la *Lorelei*, Heine a effectué deux longs séjours à Norderney, île frisonne peu fréquentée à cette époque si ce n'est par l'aristocratie. Ni le train ni l'automobile n'existaient alors.

Notre compagnie compte beaucoup d'officiers, de médecins de marine qui ont sillonné mers et océans. Même si les départements d'outre-mer sont situés aux antipodes, certains de nos confrères ont certainement un jour emprunté la mer du Nord.

La mer du Nord et la Manche sont parmi les mers les plus fréquentées et aussi les plus dangereuses tant par tempête que par beau temps, aussi paradoxal cela puisse-t-il paraître. Par grand vent, les creux qui peuvent atteindre 7 à 8 mètres, sont maintenant décelables par la météo marine, inconnue à l'époque de Heine, tandis que les bancs de sable dérivants restent la hantise des capitaines, voire des pilotes à l'heure actuelle !

Durant la traversée de Cuxhaven, sur l'embouchure de l'Elbe, à Héligoland en août 1965, je me souviens avoir vu sept épaves dont trois cargos récents échoués et perdus corps et biens. Les frais de remise à flot sont tels que l'armateur renonce et tente tout au plus de récupérer une partie de la marchandise. Lors de deux séjours à Norderney, Heine a su dépeindre tous les visages de cette mer redoutable exprimés laconiquement par les marins et pêcheurs autochtones : *Nordsee - Morsee*, mer du Nord, mer de mort. Ce jeu de mots résume l'essentiel. Par tempête, ciel mer et terre se confondent comme dans les tableaux du peintre Emil Nolde. Dans les poèmes retenus, Heine l'a magistralement dépeint.

Tout le talent de Heine consiste aussi dans le choix judicieux des verbes de bruits aux allitérations très variées. En ce domaine l'allemand surpasse l'anglais déjà fort riche. Le français, lui, est plus limité sauf par exemple chez Baudelaire aux élans puissants. Dans ses descriptions Maurice Genevoix a parfois sombré dans une préciosité surannée.

À l'époque de Heine, la mer n'a guère été évoquée dans la poésie allemande hormis quelques allusions fugitives chez Goethe, et Tieck. Dans *Le Voyage en Italie* Goethe l'a découverte près de Venise puis lors de la traversée de Naples vers la Sicile, mais ses descriptions confinent à des platitudes. Il est terrien, né sous le signe de la vierge, et a besoin d'une assise ferme. Ni Tieck ni même Herder, grands voyageurs maritimes, à l'origine du *Volkslied*, chant national, n'ont réellement célébré la mer.

Heine l'a vue, sentie, comme un élément vivant, captivant, autant que redoutable, l'a reliée à la mythologie grecque dont les Allemands lettrés sont friands. Il faut rappeler que le grec et le latin continuent à être enseignés comme des matières à part entière en Allemagne. En France, c'est la débâcle… Heine, esprit satirique, ironique, glisse souvent une chute ironique à la fin de ses poèmes.

Sturm
« Tempête »

Es wütet der Sturm,
Und er peitscht die Wellen,
Und die Welln, wutschäumend und bäumend,
Türmen sich auf, und es wogen lebendig
Die weißen Wasserberge,
Und das Schifflein erklimmt sie,
Hastig mühsam,
Und plötzlich stürzt es hinab
In schwarze, weitgähnende Flutabgründe -

La tempête fait rage
Elle fouette les vagues
Et les vagues, écumantes de fureur, se cabrent,
Se dressent comme des tours, et les blanches
[montagnes d'eau
Ondoient comme des êtres vivants.
Le petit navire les escalade
Avec une hâte pénible
Puis retombe brusquement
Dans l'abîme béant des sombres flots.

Emploi de verbes de bruits, d'action. La mer apparaît tel un monstre, se jouant du petit navire livré à la fureur et aux caprices des flots déchaînés. Le poète, imprégné de la mythologie grecque, implore la clémence des dieux, tandis que déjà la mouette flaire un festin royal. La mer rugit, la mouette tournoie, et le poète subit, impuissant. Les vents mugissent avec toutes les allitérations possibles. Le miracle se produit, fruit de l'imagination souvent ironique du poète. Avec son chant et sa harpe, une belle femme souffrante surmonte le vacarme des flots. Ironie, satire du romantisme, référence mythologique aux sirènes et à la *Lorelei*. Une dissonance inattendue typique de Heine.

Meeresstille
« Mer calme »

Meeresstille ! Ihre Strahlen
Wirft die Sonne auf das Wasser,
Und im wogenden Geschmeide
Zieht das Schiff die grünen Furchen.
Bei dem Steuer liegt der Bootsmann
Auf dem Bauch, und schnarchet leise.
Bei dem Mastbaum, segelflickend,
Kauert der beteerte Schiffsjung.

Calme est la mer ! Le soleil
Déverse ses rayons sur l'eau,
Et le navire parmi les vagues d'or,
Trace ses sillons d'émeraude.
Le pilote est couché sur le ventre
Près du gouvernail, et ronfle légèrement.
Le mousse, barbouillé de goudron, est accroupi
Près du grand mât et raccommode des voiles

Dans ce poème la mer est calme, le soleil illumine une partie du ciel et l'eau. L'attention s'est relâchée parmi l'équipage. Seul le mousse feint de travailler sérieusement. Ses grands yeux sont tristes. Pas moins de quatre allitérations suggèrent ce sentiment, mais soudain, c'est la tempête à bord. Une nouvelle série d'allitérations, de chuintantes exprime la colère du capitaine découvrant le vol d'un hareng par le mousse. La mer du Nord en regorge. C'est ainsi qu'un d'entre eux surgit des flots pour ridiculiser ce capitaine bien mesquin. Mais une mouette vient mettre brutalement fin à ce jeu. Nouvelle dissonance, courante chez Heine, une fin tragique, rapide, inattendue.

Untergang der Sonne
« Coucher de soleil »

Die schöne Sonne
Ist ruhig hinabgestiegen ins Meer ;
Die wogenden Wasser sind schon gefärbt
Von der dunkeln Nacht,
Nur noch die Abendröte
Überstreut sie mit goldnen Lichtern ;
Und die rauschende Flutgewalt
Drängt ans Ufer die weißen Wellen,
Die lustig und hastig hüpfen,
Wie wollige Lämmerherden,
Die Abends der singende Hirtenjunge
Nach Hause treibt.

Le beau soleil s'est tranquillement enfoncé dans [la mer ;
Déjà, les eaux mouvantes ont pris la teinte
De la sombre nuit
Seuls les feux du couchant épandent encore leur Clarté d'or ;
Le flux mugissant pousse vers le rivage les [blanches vagues
Qui bondissent, lestes et joyeuses,
Comme des troupeaux d'agneaux
Que le pâtre en chantant ramène au bercail [le soir.

Une alternance de calme et de forces en l'occurrence les flots rarement apaisés, de teintes fortes allant du soleil rougeoyant aux eaux sombres. Si l'obscurité croissante paraît impliquer le calme des flots, il n'en est rien. Les lames du large poussent vers le rivage des blanches vagues dont la crête écumeuse évoque des agneaux folâtrant. Puis apparaît de nouveau la mythologie jouant sur le genre féminin du soleil en allemand. Le soleil est assimilé à une belle dame, gaie, brillante, mal mariée à un vieux grincheux, sans doute la lune, du masculin en allemand. Les scènes de ménage assez fréquentes rendent le sort du nautonier inconfortable car le courroux marital déchaîne les flots. L'ironie inhérente au poète se manifeste à nouveau à la fin : le soleil enflamme, il est comparé à une catin. Les dieux, les astres, présentent les mêmes défauts que les hommes.

Der Schiffbrüchige
« Le naufragé »

Hoffnung und Liebe ! Alles zertrümmert !
Und ich selber, gleich einer Leiche,
Die grollend ausgeworfen das Meer,
Lieg ich am Strande,
Am öden, kahlen Strande,
Vor mir woget die Wasserwüste,
Hinter mir liegt nur Kummer und Elend,
Und über mich hin ziehen die Wolken,
Die formlos grauen Töchter der Luft,
Die aus dem Meer, in Nebeleimern,
Das Wasser schöpfen,
Und es mühsam schleppen und schleppen,
Und es wieder verschütten ins Meer,
Ein trübes, langweilges Geschäft,
Und nutzlos, wie mein eignes Leben.

Espoir et amour, tout est brisé,
Et moi-même, tel un cadavre,
Rejeté par la mer en furie,
Me voici, gisant sur le rivage,
Sur le rivage morne et solitaire.
Devant moi, c'est l'ondoyant désert des flots,
Derrière moi, il n'y a que peine et misère,
Et au-dessus de moi, passent les nuées,
Ces grises et informes filles de l'air
Qui, avec leurs seaux de brume puisent l'eau [dans la mer
La traînent à grand peine,
Et la déversent de nouveau dans la mer,
Fastidieuse et triste besogne,
Inutile comme ma propre vie.

Un poème autobiographique tant Heine a souffert d'amour non partagé. Si le poète git inerte, brisé, la mer et le soleil vivent tranquillement. La mémoire revient au poète, lui rappelle une belle femme irréelle dans le nord. Son regard brille, semblable à un soleil noir. Le poète s'est enflammé pour cette femme merveilleuse, mais ce regard noir, ces lèvres inaccessibles ne présagent rien de bon. Le cœur, l'âme du poète s'étaient élevés vers les cieux, mais la chute est brutale. Tel Prométhée, le poète s'est élancé vers le ciel, vers cette déesse qui ne l'a pas accepté. De nouveau une ironie morbide, le poète aérien vit maintenant à terre, le visage brûlant contre le sable.

Wo ?
« Où ? »

Wo wird einst des Wandermüden
letzte Ruhestätte sein ?
Unter Palmen in dem Süden ?
Unter Linden an dem Rhein ?
Werd ich wo in einer Wüste
eingescharrt von fremder Hand ?
Oder ruh ich an der Küste
eines Meeres in dem Sand ?
Immerhin ! Mich wird umgeben
Gottes Himmel dort wie hier,
und als Totenlampen schweben
nachts die Sterne über mir.

Où sera un jour l'ultime refuge
Du promeneur fatigué ?
Sous des palmiers dans le sud ?
Sous des tilleuls au bord du Rhin ?
Serai-je enseveli quelque part,
Dans un désert par une main étrangère ?
Où bien reposerai-je sous le sable d'un rivage
[d'une mer ?
Quoiqu'il soit, le firmament
M'enveloppera là-bas comme ici,
Et tels des fanaux funèbres,
Les étoiles oscilleront la nuit au-dessus de moi.

Bien que le poète n'ait pas été un très grand voyageur, hormis des déplacements assez réguliers entre Düsseldorf, Hambourg et Paris, il se sent fatigué sans pour autant avoir atteint un âge vénérable, puisqu'il décède à Paris des suites d'une myopathie, âgé d'à peine soixante ans. Les amours déçues, les aspirations professionnelles infructueuses expliquent cette fatigue. L'ultime refuge sera soit dans le sud dont raffolent les Allemands en manque de soleil soit sur le sol natal, la *Heimat*, notion chère aux Allemands. Cet ultime refuge sera-t-il dans un désert ou au bord d'un rivage ? La statue de Heine au Mourillon à Toulon paraît répondre à cette question. De nouveau, la soumission aux règles de la nature, l'allusion aux signes funèbres, l'accueil du firmament, des étoiles au poète défunt constituent une consolation pour le poète épuisé.

La statue de Heine, isolée dans le parc Frédéric-Mistral au Mourillon, commandée par l'impératrice Sissi, a séjourné à Corfou avant d'être rapatriée en Allemagne par Guillaume II, antisémite. À l'avènement du régime nazi, la statue est mise en sécurité par la petite-fille de l'éditeur de Heine, Campe, mariée à M. Bouchard, directeur du théâtre de Toulon. La statue est acheminée de Hambourg à Marseille puis remisée à la Rode sous l'occupation allemande. À la fin des hostilités elle est offerte à Toulon, remise à M. Le Bellegou, alors maire. Ce poème illustre bien cette retraite inattendue.

Les traductions sont de l'auteur.



Statue de Heinrich HEINE au Mourillon.

LE MARQUISAT DES ÎLES D'OR

Jacques de LUSTRAC

Cet exposé est le fruit d'un travail de recherches historiques consacré aux Îles d'Hyères pour le compte du Parc national de Port-Cros. Il est basé essentiellement sur l'étude d'un document manuscrit original : *Inventaire des Archives des Marquis des Îles d'Or*, rédigé entre 1697 et 1734. Cette recherche est contemporaine d'une étude publiée en 1983 par Philippe Caron : *Découverte historique des forts des Îles d'Hyères* qui relate également l'histoire du marquisat.

Les Îles d'Hyères étaient connues et décrites chez les Grecs sous le nom de « Stoechades », citées aussi par Pline. Elles sont les vestiges de l'ancien massif des Maures qui dominait la vaste plaine du Gapeau occupant alors toute la rade d'Hyères. À l'époque de la « Pax romana » on note mention d'exploitation des terres agricoles, et dès le V^e^ siècle, l'installation de moines et d'ermites auxquels personne ne succéda après les nombreuses incursions sarrasines qui les en expulsèrent. Il fallut alors attendre le marquisat pour que la défense des îles y maintienne quelques habitants qui s'enfermaient dans leur tour à la première alerte.

Pendant la Renaissance, à l'époque des guerres d'Italie, François I^er^ vint en Provence pour organiser la défense des côtes, car le revirement d'Andréa Doria le privait d'une force maritime pouvant seule tenir en respect celle de Barberousse. C'est cette situation qui incita François I^er^ à ériger en « marquisat des Îles d'Or » les îles de Port-Cros, Bagaud et du Levant. Le marquisat fut créé pour Bertrand d'Ornezan, baron de Saint-Blancard, vice-amiral de Provence et capitaine des galères de Marseille. Ce n'était pas un hasard, car d'Ornezan avait conduit ses galères et séjourné aux îles d'Hyères à l'occasion de bon nombre d'expéditions : en 1520 au secours de Rhodes, de 1522 à 1524 contre les Génois et Charles Quint, en 1525 avec François I^er^ partant en captivité. Mais il faut aussi y voir l'influence de sa compagne Magdelaine, bâtarde de Médicis, connue pour être « la corsaire des Îles d'Or ». Le roi explique très bien dans l'acte d'érection de juillet 1531, les raisons de l'établissement de ce marquisat : « Les îles Bagaud, Port-Cros et l'Île du Levant, qui depuis longtemps étaient le repaire favori des pirates [...] parce que c'est le repos et le refuge des galères, fustes, brigantins et autres navires de pirates maures, turcs et ennemis de notre sainte foi catholique, et aussi de nos autres ennemis, en temps de guerre et d'hostilités, [...] et font renier la foi au très grand déshonneur et scandale de notre dite foi catholique et à notre très grand regret et déplaisir. [...] lesquelles îles ne sont pas seulement inutiles et nulle de valeur et profit, mais très préjudiciables et dommageables. », tout en ajoutant : « À la charge de payer chacun an, à notre trésorier et receveur ordinaire de notre domaine de Provence, dix mailles d'or de France [...] et que le dit Baron sera tenu dedans le plus prochain et court temps qu'il pourra faire ediffier et bastir en dites isles, chateaux et forteresses tant pour la conservation d'icelles et pour les garder et deffendre de nos ennemis... »

C'était donc une lourde charge pour le marquis. Il n'a, hélas, jamais réussi à l'assumer. Bertrand d'Ornezan n'ayant pas réussi à fortifier convenablement les îles, les corsaires d'Alger continuèrent à y débarquer quasiment à leur guise. Lorsque Bertrand d'Ornezan décède en 1540, son fils Bernard ne prétend pas à la succession du marquisat. Aussi, les redevances n'ayant pas été payées et les fortifications non édifiées, ce marquisat fit retour à la couronne.

En 1549, le roi Henri II qui avait succédé à François I^er^, décide, dans le but d'assurer la tranquillité du commerce de Marseille, d'attribuer par lettres patentes enregistrées à Aix le 19 juin 1550, le marquisat des Îles d'Or à Christophe, comte de Roquendorff, baron de Molembourg, seigneur de Condé et de Revaix, grand-maître héréditaire d'Autriche et gentilhomme de la chambre du roi, 2^e^ marquis. Cette donation récompensait les services rendus au roi et dédommageait le comte de la perte de ses biens allemands saisis. Les lettres patentes prévoyaient les mêmes charges et conditions que pour Saint-Blancard, en particulier l'obligation de bâtir les défenses, de payer les 10 mailles d'or par an, de donner un faucon aux armes du roi et du marquis à chaque mutation ; et deux nouvelles dispositions sont imposées : « les habitants seront exemptés de toute espèce d'impôts, tailles et redevances quelconques », ceci pour rendre plus attractif la résidence sur les îles, mais réduisant d'autant les rentes du marquis. Mais aussi : « le nouveau marquis est autorisé à y recevoir tous les criminels, poursuivis ou non, condamnés ou non en justice pour tous les crimes et délits [...] excepté les crimes d'hérésie et de lèse-majesté ; leur assurant l'impunité tant qu'ils resteront dans les îles. » Bien entendu, dès la publication de ces lettres accordant le droit d'asile, les îles devinrent le repaire de malfaiteurs habitués aux vols et aux larcins qui devinrent vite des pirates aussi redoutables pour le commerce que les Maures eux-mêmes. Deux ans après son

investiture, la sécurité des îles et de la côte n'était donc pas assurée et leur gestion coûteuse et aléatoire firent que le comte de Roquendorff renonça au marquisat. Il le donna à Gabriel de Lutz, seigneur d'Aramon et ambassadeur de France à Constantinople, qui l'avait sorti des geôles du grand Turc. Celui-ci devenait donc en 1551 le 3e marquis des Îles d'Or. Les conditions d'attribution étant les mêmes, le brigandage continua. Notons aussi qu'en 1558, pendant la guerre entre Henri II et Charles Quint, les Turcs alliés de la France, après avoir séjourné deux mois à Toulon vidée de ses habitants, sont venus finir le Ramadan à Port-Cros.

En octobre 1564, le Roi Charles IX est à Hyères avec Catherine de Médicis et Albert de Gondi, baron de Retz. Ce dernier ne semble pas envisager de fortifier les îles, mais en 1573, ayant reçu avec le brevet de maréchal le gouvernement de Provence, il avait dû recevoir aussi le titre de marquis des Îles d'Or puisque lors de sa démission en 1578 il est dit : « Ayant perdu la charge d'amiral des mers du Levant et le marquisat des Îles d'Or, Catherine de Médicis lui offrit le poste de général des galères qu'il accepta pour son fils aîné, Charles, alors âgé de 10 ans. » Il était donc le 4e marquis des Îles d'Or, décédé en 1596.

Henri (1590-1659), son fils, lui succède. Mais en 1582, Albert de Gondi reprend définitivement la charge de général des galères, dont il obtint la survivance pour son fils Philippe-Emmanuel qui est alors, en 1598, général des galères et vraisemblablement marquis des Îles d'Or, car on sait que c'est lui qui rebâtit le fort du Moulin à Port-Cros. Devenu veuf en 1625, il abandonna sa charge.

Son 1er fils, Pierre, comte de Joigny (1602-1676), général des galères de 1617 à 1635, reprend le titre de marquis des Îles d'Or par lettres patentes de Louis XIII en 1624, aux conditions habituelles, « quoique les forts n'eussent point été bâtis » et quoique les 10 mailles d'or n'aient jamais été payées.

Le cardinal de Richelieu intervient en 1635. Il veut la mise en sécurité des îles d'Hyères et dans ce but rachète le marquisat des Îles d'Or. Puis, entre 1635 et 1637, il fait bâtir les forts de l'Alycastre, des Langoustiers, de l'Estissac, de l'Éminence et de Port-Man. L'intérêt de Richelieu pour les îles d'Hyères fut aussi bref qu'il avait été intense. Néanmoins il laissait une garnison de défense de 180 hommes. À la succession du cardinal de Richelieu en 1642, c'est son petit neveu, le duc de Richelieu qui hérite du généralat des galères et du marquisat des Îles d'Or. N'y trouvant pas grand intérêt, il décide de vendre ce dernier.

La vente du marquisat se déroule le 21 août 1656, au profit de Gaspard de Covet de Marignane, baron de Bormes, conseiller au parlement de Provence. C'était un grand honneur pour cet homme dont la famille avait dû batailler pour être reconnue noble, alors que son frère avait hérité de Marignane. Qui plus est, il avait l'opportunité d'observer tout son marquisat du haut de son château de Bormes. N'ayant pas d'enfant, c'est son neveu, Jean-Baptiste de Covet, marquis de Marignane, qui en hérite, mais il ne semble pas du tout s'occuper des îles. Il faut dire que la famille souffre de difficultés financières… C'est son fils Joseph-Gaspard qui devient officiellement en 1693 marquis des Îles d'Or. Il décède en 1708. Son fils, Joseph-Marie (1693-1752), lieutenant-général des armées du roi, hérite du marquisat des Îles d'Hyères à la mort de son père. À son décès en 1752, son fils Emmanuel-Anne-Louis, enseigne des chevau-légers du roi, en hérite. Mais après un dernier hommage en 1778, suite de l'avènement de Louis XVI à la couronne en 1774, Louis de Covet vendit les îles d'or à J.J. Savornin, pour la somme de 80 000 livres, à titre de fief acquis à prix d'argent et le titre de marquis tomba.

Les Covet de Marignane avaient gardé le marquisat des Îles d'Or pendant plus d'un siècle, comme fleuron de leur apanage, où tout se déroulait à la manière de la chanson *Tout va très bien, madame la Marquise…,* car la Marquise résidait à Paris. La Marine représentait alors à peu près la seule et faible population des îles et pourtant, Millet de Monville, l'inépuisable et dynamique commandant des îles pour la Marine, avait vanté, dans ses rapports, la mise en valeur prometteuse des Îles. Mais le Marquisat prenait fin : vendu en 1778 au profit de J.J. Savornin, en tant que « fief acquis à prix d'argent », le titre tomba et c'en fut définitivement fini du marquisat des Îles d'Or.

Brève bibliographie

BRUN, J.-P. *Les Îles d'Hyères ; fragments d'histoire*. Arles : Actes Sud, 1997.
CARON, Ph. *Découverte historique des forts des îles d'Hyères*. Hyères ; Parc national de Port-Cros, 1984.
DENIS, A., CHASSINAT, *Hyères ancien et moderne*. Hyères : Souchon, 1880.
LUSTRAC (de), J. « Les Îles d'Hyères ou Îles d'Or », *Hyères-les-Palmiers ; plus de 2000 ans d'histoire*. Hyères, 1993.
LYAUTEY, P. *Magdelaine de Médicis, la corsaire des Îles d'Or*. Paris : Juillard, 1961.
PLINE (dit le naturaliste), *Histoire naturelle, Livre second, mis en françois par Antoine du PINET, seigneur de Noroy, avec la table des noms et matières*. Lyon : Pesnot, Charles, 1567 ou 1584.
VUILLET, J. *Bernard d'Ornezan, marquis des Îles d'Or*. Toulon : chez l'auteur, 1939.

AMERIGO VESPUCCI, OU COMMENT LE NOUVEAU MONDE S'EST APPELÉ L'AMÉRIQUE

Geneviève NIHOUL



Tout le monde sait que c'est Christophe Colomb qui a découvert l'Amérique mais peu de gens connaissent Amerigo Vespucci sinon par le fait que c'est son nom qui a été donné au nouveau continent. À cause de cette appellation que l'on peut juger erronée, Vespucci a été traité de faussaire, de voleur, etc. pendant plusieurs siècles avant qu'on ne se rende compte qu'il n'était pour rien dans cette appropriation de la découverte d'un autre.

Nous voudrions donc rendre à Vespucci la place qui lui revient dans ces découvertes, place non négligeable, et expliquer comment, par l'ambition, et la cupidité, de quelques éditeurs du XVI^e^ siècle, son nom a été donné au nouveau monde.

Amerigo Vespucci est né à Florence en 1454 : au milieu du XV^e^ siècle, quand débute notre histoire, on ne saurait le qualifier d'Italien. En effet, depuis l'empire romain, l'Italie s'est effritée en de multiples cités qui ont prospéré à la faveur des diverses guerres dont le pays a été le théâtre. Regardons d'abord à quoi ressemble l'Europe à cette époque. La France vient de sortir, ruinée, de la guerre de Cent Ans. L'Angleterre, retranchée dans son île, est la proie d'une guerre civile qui l'épuise. L'Espagne n'existe pas encore mais les royaumes de Castille et d'Aragon sont unis par le mariage et poursuivent ensemble la *Reconquista* sur les Arabes : ils l'achèveront en 1492 par la prise de Grenade. Le royaume d'Aragon a, de plus, mis la main sur la Sicile et la Sardaigne et est en train de conquérir le sud de l'Italie. En Italie même, les papes développent les états de la papauté. Le nord de l'Italie, dans le cadre de l'Empire, est morcelé en diverses villes-états de taille et de puissance très différentes.

La richesse de ces villes vient principalement du commerce international soutenu par des banquiers puissants qui ont essaimé dans toute l'Europe. Les allégeances des citoyens vont d'abord à des hommes de leur ville. Vespucci servira l'Espagne et le Portugal, apparemment sans aucun état d'âme, mais il fera aussi profiter ses protecteurs florentins de ses découvertes.



Carte faite en 1482 d'après la Cosmographie *de Ptolémée.*



Amerigo Vespucci aborde au Nouveau Monde,
Dessin de Johannes Stradanus (XVI^e siècle).

Enfin, rappelons que toutes les cartes de l'époque reproduisent les données de Ptolémée, lesquelles étaient, pour le moins, rudimentaires. L'Afrique est particulièrement peu connue et on dit qu'il est dangereux de s'aventurer vers le sud. La navigation au XV^e siècle fait des progrès foudroyants et, les premiers, les Portugais s'aventurent le long de l'Afrique et montrent, par l'exemple, que les légendes concernant la navigation vers le sud étaient fausses : monstres, limites de la terre ou autres n'existaient pas. Mais se lancer sur l'océan ouvert, loin des côtes est une autre affaire. Il va falloir le courage, et l'inconscience, de Christophe Colomb pour se lancer en 1492 vers l'ouest.

Revenons à Amerigo Vespucci : né en 1454 c'est un contemporain de Colomb ; il mourra en 1512 six ans après Colomb dont il fut l'ami. Il nous a laissé quelques lettres qui ont été imprimées et ont donc connu une large diffusion. Mentionnons que les récits de Colomb ne furent pas imprimés avant le XIX^e siècle. Certaines des lettres de Vespucci sont très controversées, comme nous le verrons, mais il existe d'autres documents et, après des siècles de disputes parfois âpres entre les érudits, nous pouvons avoir une idée de ce que fut sa vie.

Son père était un notaire appauvri et il fut éduqué par son oncle, un moine dominicain humaniste qui avait ouvert une école pour les jeunes notables de la ville. C'est l'époque de Laurent le Magnifique et Florence est une ville puissante et cultivée : Amerigo suit un enseignement varié, les classiques, bien sûr, mais aussi des sciences en particulier l'astronomie, la cosmographie et la géographie. On lui enseigne Aristote et surtout Ptolémée dont les cartes sont régulièrement republiées.

À 25 ans, Amerigo Vespucci accompagne un autre de ses oncles en France, envoyé par Laurent de Médicis à la cour du roi Louis XI pour obtenir de l'aide contre le pape. À son retour il est engagé dans la banque de Lorenzo et Giovanni di Pierfranco de Medici, des cousins de Laurent le Magnifique. Les banques italiennes faisaient beaucoup de commerce et celle où fut engagé Vespucci avait une succursale à Séville. Et c'est ainsi que Vespucci quitta Florence, en 1491, pour aller enquêter sur les agissements frauduleux d'un des employés de l'entreprise de Gianotto Berardi qui était la succursale des Médicis à Séville. Il semble que Vespucci fut engagé pour remplacer l'employé indélicat : l'entreprise de Berardi s'occupait d'armer des bateaux et de leur fournir tout ce dont ils avaient besoin. En particulier, Berardi contribua à l'armement des deux premières expéditions de Colomb. Vespucci découvrit ainsi les problèmes maritimes. À la mort de Berardi, il fut désigné comme exécuteur testamentaire de celui-ci ce qui prouve qu'il avait obtenu sa confiance. Il aura d'ailleurs toujours la confiance de ses partenaires en Espagne. On pense qu'il continua le travail de Berardi après la mort de celui-ci mais on n'a aucun renseignement sur ce point.

En revanche, nous savons qu'en 1499 il décide de tenter sa chance en partant lui aussi en expédition : justement, Alonso de Ojeda équipe une flotte qui appareille en mai 1499 et Amerigo Vespucci part avec lui. Il n'est pas précisé si c'est comme négociant ou comme pilote qu'il est embarqué mais il connaissait certainement bien les bateaux de l'expédition et il semble avoir utilisé ce qu'il avait appris dans sa jeunesse pour s'initier à la navigation. Il savait certainement se servir d'un astrolabe et reconnaître les étoiles ; d'autre part il savait aussi dessiner des cartes. Voici comment un graveur du XVI^e le voit : Amerigo Vespucci, ayant déposé à ses pieds son armure, vogue vers des rivages derrière lesquels on aperçoit le soleil disparaître à l'horizon, avec un océan habité de figures et d'animaux allégoriques.

Il semble qu'en arrivant dans les îles des Caraïbes, il ait quitté Ojeda pour mettre le cap au sud avec un des bateaux, ce qui prouve qu'il n'avait pas un rang subalterne. D'après ses descriptions, il a découvert l'embouchure de l'Amazone et est descendu jusqu'à 6° de latitude sud, c'est-à-dire jusqu'à la pointe orientale du Brésil. D'après ses écrits, il croit encore être en Asie et pense avoir atteint l'extrémité sud-est de l'Asie, atteignant le port mythique que Ptolémée appelait Kattigara. Il rentre en Espagne, en 1500, persuadé que si l'on passe ce cap on doit pouvoir naviguer plein ouest jusqu'à l'Inde. Aussi cherche-t-il à refaire une expédition pour continuer ce voyage ; mais le gouvernement espagnol, occupé par la mainmise sur les Caraïbes, n'est pas intéressé. Lorsque le roi du Portugal monte une expédition pour explorer les côtes du Brésil, découvert par Cabral en 1500, il propose à Vespucci de se joindre aux explorateurs. Il repart donc en mai 1501 avec une petite flotte, en qualité de pilote astronome et probablement aussi de cartographe. L'expédition arrive à peu près au cap de Saint-Augustin et de là descend vers le sud. Vespucci observe les hommes qui peuplent les nouvelles contrées, dessine des cartes et regarde « […] monter en un ciel ignoré, du fond de l'océan des étoiles nouvelles. »

En particulier il mesure pour la première fois la Croix du Sud et découvre la baie de Rio de Janeiro en janvier 1502 – c'est là l'origine du nom de celle-ci. Il descend certainement jusqu'au rio de la Plata et il est probable qu'il descendit plus bas jusque vers le parallèle 40° sud : mais le froid devenait de plus en plus vif et il n'y avait toujours pas moyen de repartir vers l'ouest. C'est durant ce voyage qu'il acquit la certitude que la terre qu'il longeait ne pouvait être l'Asie : la comparaison des cartes, même imprécises, ne laissait plus aucun doute. L'Asie en effet ne s'étend pas dans des latitudes sud aussi hautes ! Cette terre devait donc être un nouveau monde qui barrait la route entre l'Europe et l'Asie. Lorsque le froid se fit trop vif il remonta vers le nord et arriva à Lisbonne en juillet 1502 rapportant d'innombrables observations, des cartes et surtout la conviction qu'il existait un nouveau continent et que l'Asie était au-delà de ce « nouveau monde ».

En rentrant, il rendit certainement compte de son voyage auprès des autorités portugaises mais aucun de ces écrits n'est parvenu jusqu'à nous. Par contre nous avons les trois lettres qu'il écrivit aussi à ses anciens patrons, en particulier à Lorenzo di Pierfrancesco di Medici. Nous y reviendrons.

Il est possible qu'il prît part à une dernière expédition portugaise en 1503 mais celle-ci ne fit pas de découvertes nouvelles. En 1505, il fut appelé à la cour de Ferdinand d'Aragon qui lui offrit alors le poste à Séville de *piloto mayor de la Casa de Contratación de las Indias* qui était l'administration qui contrôlait le commerce vers les Indes et dont dépendaient toutes les expéditions qui partaient vers les îles. Vespucci devait enseigner les méthodes de navigation « modernes », la cosmographie, et le pilotage. Il devait aussi délivrer les diplômes des pilotes et capitaines. Surtout il était chargé de rectifier les cartes dessinées au fur et à mesure des nouvelles découvertes en se basant sur les rapports que tout capitaine rentrant à Séville devait lui fournir. C'était un poste de responsabilité et il est évident que le roi avait toute confiance en lui. Il termina donc sa vie assez confortablement et il faut remarquer qu'à sa mort en 1512, sa veuve reçut une pension du gouvernement en reconnaissance pour les grands services rendus par son époux.

Pourquoi ce nouveau continent s'appelle-t-il donc l'Amérique alors qu'il fut découvert par Colomb même si celui-ci crut toujours être arrivé en Asie ?



« Si le paradis terrestre existe quelque part, il ne doit pas être loin d'ici. »
Dessin de Johannes Stradanus (XVI^e siècle).



Gravure sur bois illustrant la 1re édition de la Lettera *(1505).*

Nous avons deux séries de documents qui ont été imprimés et publiés. La première série consiste en trois lettres privées adressées par Vespucci à ses anciens patrons, les Médicis. Dans celles-ci deux voyages seulement sont mentionnés. Ces trois lettres sont les premières à avoir circulé sous le nom de Mundus Novus et elles ont eu beaucoup de succès car elles étaient bien écrites, par un homme instruit qui racontait de nombreux détails sur la navigation et surtout décrivait les nouvelles contrées découvertes et leurs habitants : cet opuscule est publié, dit l'éditeur « afin que tous les gens instruits puissent voir combien de choses prodigieuses ont été repérées pendant ces jours » et aussi pour faire connaître « combien de mondes ignorés jusqu'à présent ont été découverts et aussi tout ce qu'ils renferment ». Cet ouvrage a un grand intérêt documentaire, on pourrait presque dire ethnographique. Le conteur, qui veut faire partager son émerveillement, dit avoir vécu vingt-sept jours chez les indigènes et avoir « beaucoup travaillé dans le but de connaître leur vie et leurs mœurs ». Il décrit des populations qui vivent encore dans une innocence totale, sous un climat merveilleux, au milieu de bêtes et d'oiseaux inconnus. Le seul point faible, reconnaît-il, est le cannibalisme « cette chose bestiale » qui est pratiqué par ces aimables populations. Malgré cela, la conclusion est « si le paradis terrestre existe quelque part, il ne doit pas être loin d'ici ».

L'opuscule - on ne peut parler de livre - a un tel succès que les éditeurs italiens commencent à rêver. Apparaît alors la seconde série de documents, basée sur une lettre écrite en italien datée de septembre 1504 et qu'on suppose adressée au gonfalonier Pier Soderini qui avait remplacé les Médicis à Florence après l'épisode Savonarole. C'est une lettre officielle qui fut publiée à Florence en 1505. Dans ces ouvrages, quatre voyages effectués par Vespucci sont mentionnés, le premier ayant eu lieu en 1497. Cette « lettera » est publiée avec une gravure montrant le roi du Portugal pointant le doigt vers trois caravelles et vers des Indiens qui semblent s'enfuir. Il semble maintenant prouvé que cette fameuse lettre officielle n'est probablement pas authentique et qu'elle résulte d'innombrables erreurs des éditeurs, erreurs plus ou moins volontaires pour faire vendre mieux les publications !

Quelques années plus tard, paraît à Vicence cette fois-ci un vrai livre - 126 pages - qui est une anthologie des voyages de Colomb, de Vasco de Gama, de Cabral et de Vespucci et qui explique l'existence d'un monde nouveau. Malheureusement cet éditeur appelle son anthologie, un peu rapidement, *Nouveau Monde et terres récemment découvertes par Alberigo Vespucci*, titre ambigu qui laisse supposer que ces terres ont été découvertes par Vespucci ce qui est évidemment faux. Ce mauvais titre va faire mépriser, voire haïr, pendant des siècles, Vespucci traité de faussaire. Alors qu'il n'est évidemment absolument pas au courant de ces publications. Le dernier acte de cette comédie va se jouer à Saint-Dié dans les Vosges où le duc René de Lorraine patronne un groupe d'érudits qui décide en 1507 d'imprimer une nouvelle édition de la *Cosmographie* de Ptolémée, corrigée à la lumière de toutes les découvertes qui se sont accumulées dans les vingt dernières années. Ces

érudits sont aidés par un excellent cartographe et mathématicien, Martin Waldeseemüller. Sur quoi baser les corrections à apporter à l'œuvre de Ptolémée ? Évidemment sur les œuvres de ce Vespucci qui a découvert le monde nouveau. Et les érudits décident d'ajouter au livre de Ptolémée la « lettera » de Vespucci, lettre dont ils prétendront même, mécénat oblige, qu'elle a été adressée au duc René de Lorraine ! L'ouvrage paraît en 1507. Son titre dit clairement ces ambitions : *Introduction à la cosmographie avec quelques éléments de géométrie et d'astronomie nécessaires à l'intelligence de cette science, ainsi que les quatre voyages d'Amerigo Vespucci et la reproduction du monde entier tant en projection sphérique qu'en surface plane, y compris les régions que Ptolémée ignorait et qui n'ont été découvertes que récemment…*

Et dans la seconde partie de l'ouvrage, on trouve ce texte de Waldeseemüller en introduction à la lettre de Vespucci : « Aujourd'hui ces parties de la terre (l'Europe, l'Afrique et l'Asie) ont été plus complètement explorées, et une quatrième partie a été découverte par Amerigo Vespucci, ainsi qu'on le verra plus loin. Et comme l'Europe et l'Asie ont reçu des noms de femmes, je ne vois aucune raison pour ne pas appeler cette autre partie Amerigé c'est-à-dire terre d'Amerigo, d'après l'homme sagace qui l'a découverte. On pourra se renseigner exactement sur la situation de cette terre et sur les coutumes de ses habitants par les quatre navigations d'Amerigo qui suivent. »

Sur une portion de la carte qui résulte de tous ces travaux, on reconnaît facilement l'Europe et le Proche Orient. Les côtes de l'Afrique, bien explorées par les Portugais sont relativement bonnes même à l'est de l'Afrique. On peut objecter que le nord de l'Afrique, pourtant connu depuis des temps immémoriaux est nettement trop long. Mais évidemment, ce qui est intéressant, c'est le nouveau monde : on voit les Caraïbes, la Floride et la séparation en deux parties distinctes du nouveau continent. Bien sûr, seules les côtes sont connues mais le nouveau monde s'étend loin, très loin vers le sud et il forme vraiment une barrière. Enfin, on voit clairement inscrit sur la partie sud du continent le nouveau nom proposé par Waldseemüller. Plus de mille exemplaires de cette carte furent tirés et le nom d'Amérique fut très rapidement adopté par tous les érudits : dans les siècles qui suivirent, de nombreuses voix s'élevèrent pour accuser Vespucci d'avoir volé à Colomb sa gloire, d'être un faussaire, une personne malhonnête et insignifiante et autres amabilités. Il semble évident aujourd'hui qu'il ne fut pour rien dans cette histoire : son honnêteté et ses fortes compétences en navigation ont été reconnues par tous ses contemporains, y compris par Colomb. On imagine mal les Médicis ou les rois ibériques accorder une grande confiance à l'homme tant décrié dans les siècles suivants. Seuls les appétits peu scrupuleux d'éditeurs en mal de succès ont travesti la réalité.

Il reste celui qui a regardé avec un œil neuf les nouvelles terres découvertes par d'autres ainsi que les nouveaux cieux et qui s'est donné la peine de les décrire à ceux qui étaient restés en arrière. Et il a eu l'immense mérite d'admettre, le premier, que ces terres nouvelles n'étaient pas l'Asie mais un nouveau continent.



Carte de Martin Waldeseemüller montrant l'Amérique du Sud.
L'insert en haut est un agrandissement du rectangle sur la carte et montre clairement le nom donné au Nouveau Monde

À LA POURSUITE DU CHAULMOOGRA

Patrick BUFFE

La lèpre est aussi vieille que l'humanité. Profondément ancrée dans l'inconscient collectif, elle épouvanta durablement l'Europe au cours du Moyen Âge avant de s'éteindre, dans nos contrées, au XIX^e^ siècle, sans que l'on sache réellement pourquoi. La lèpre a laissé dans nos mémoires les mutilations aussi visibles qu'épouvantables qu'elle entraînait, ainsi que l'isolement féroce des lépreux qui constitua, jusqu'à l'aube du XX^e^ siècle, le seul traitement connu de cette maladie contagieuse. Alors qu'elle était presque oubliée dans nos contrées, l'aventure coloniale remit en lumière cette maladie millénaire et le constat désespérant de l'absence de traitement de celle-ci. Un espoir apparut, cependant, à cette époque, dans la thérapeutique de la lèpre au cours d'une recherche épique que nous allons tenter conter.

Rappel biologique et historique

Rappelons que la lèpre est une maladie infectieuse et contagieuse due à un microbe appartenant, comme le bacille de la tuberculose, à la famille des mycobactéries, découvert en 1873 par le biologiste suédois Gerhardt Armauer Hansen, qui lui donna son nom. Ce bacille de Hansen possède la caractéristique d'être strictement humain, c'est-à-dire qu'il est impossible de l'inoculer à un autre animal, de même que l'on n'a jamais réussi à le cultiver sur quelque milieu que ce soit. Ceci interdit donc de fabriquer un sérum ou un vaccin pour lutter contre cette maladie.

On considéra longtemps que la lèpre était apparue d'abord en Inde, puisqu'elle fut rapportée par les armées d'Alexandre au Moyen-Orient et en Égypte, les Croisés l'amenant finalement en Europe. Rien n'est plus faux. Le typage du génome du bacille de Hansen montre, au contraire, que le foyer initial de la lèpre se situe en Afrique de l'Est et que de là, en passant par le Moyen-Orient, elle envahit l'Inde puis la Chine. Les Romains la répandirent ensuite dans leur vaste empire, dont l'Europe. Dernière infortune, ce sont les colonisateurs européens qui introduisirent la lèpre aux Amériques qui avaient été, jusque-là, épargnées. À la fin du XIX^e^ siècle, les puissances coloniales se trouvèrent de nouveau confrontées à ce fléau qui ravageait les contrées récemment conquises mais qui avait fini par tomber, chez elles, dans l'oubli.

Cette aventure coloniale eut, en revanche, le mérite de faire découvrir, ou redécouvrir la littérature orientale, en particulier indienne et chinoise qui, non seulement décrivait parfaitement la lèpre, mais révélait en outre, que, dans ces contrées, un certain nombre de remèdes d'origine végétale était employé, de temps immémorial, pour lutter contre ce fléau avec, semble-t-il, quelque succès.

Selon une légende birmane de l'époque prébouddhique, Rama, roi de Bénarès contracta la lèpre et s'enfuit dans la forêt. Là, il fit la rencontre d'une jeune fille, Piya, également lépreuse qui, elle aussi réfugiée dans la jungle, soignait sa maladie au moyen des graines de l'arbre *Kalaw*. Piya soigna Rama. Ils guérirent tous deux, se marièrent et, selon la légende, engendrèrent seize paires de jumeaux. Cet arbre est aussi décrit, quinze siècles avant notre ère, en Inde, dans les Vedas, où il porte le nom d'arbre *Tuvaraka*. Enfin la littérature chinoise mentionne, dès le XIII^e^ av.J.-C., l'arbre *Ta-Feng-Tseu*, ce qui signifie : semence de la grande maladie, spécifiquement employé pour traiter la lèpre. Au XIX^e^ siècle, cet arbre qui poussait en abondance en Birmanie et au Siam, portait, en Inde, le nom de chaulmoogra, nom venant de *caul*, riz et *maugra,* chanvre en langue hindi. On extrait des graines de cet arbre une huile, dite huile de chaulmoogra, utilisée de temps immémorial dans le traitement de la lèpre.

Le traitement par l'huile de chaulmoogra

Il semble que ce soit le docteur Frederic John Mouat de l'hôpital médical du Bengale, à Calcutta, qui fut le premier Occidental à utiliser, en 1854, l'huile de chaulmoogra dans le traitement de la lèpre en suivant les

prescriptions traditionnelles de la médecine ayurvédique. Celles-ci comportaient l'application d'huile sur les lésions cutanées, combinée à son absorption par voie orale. Son usage se répandit alors dans les hôpitaux indiens sous direction anglaise et Mouat fit connaître ses résultats encourageants en Europe. Malheureusement, l'huile de chaulmoogra que l'on trouvait sur les marchés de l'époque était constituée, en fait, par le mélange de différentes huiles provenant de graines diverses avec, on s'en doute, une efficacité des plus variables. Cette confusion, outre la tromperie organisée par les commerçants, relevait de plusieurs causes. La première est linguistique : l'Inde possède 234 langues maternelles, dont 122 importantes, dans lesquelles le chaulmoogra reçoit des appellations fort différentes, rendant son identification délicate. La seconde cause est botanique. En 1815 le botaniste écossais William Roxburgh identifia, de manière erronée, dans sa *Flore indienne,* l'arbre à chaulmoogra comme étant le *Gynocardia odorata* dont l'huile était, en fait, dépourvue d'efficacité, et cette erreur persista longtemps. Le mérite de l'identification de l'authentique chaulmoogra revient à Sir David Prain, directeur du jardin botanique de Calcutta au Bengale, qui la réalisa en 1901. Il s'agit, en fait, de *l'Hydnocarpus kurzii,* ainsi nommé d'après Wilhelm Sulpitz Kurz, un botaniste allemand qui le décrivit en 1868 dans son ouvrage : *Forest flora of british Burma*. Malheureusement, cet arbre était fort rare et malingre au Bengale et l'approvisionnement provenait essentiellement de la Birmanie et du Siam.

La poursuite du chaulmoogra va ainsi continuer avec l'entrée en scène d'un personnage hors du commun, aussi savant qu'aventurier. Joseph Rock, né à Vienne en 1884, après une vie rocambolesque, était devenu professeur de botanique à l'université d'Hawaii. Mais la sédentarité lui pesant, il obtint du gouvernement américain une mission de recherche botanique en Extrême-Orient, en particulier celle de l'arbre *Kalaw* de Birmanie, le vrai chaulmoogra identifié en Inde. Après une expédition extraordinaire, il découvrit enfin, à l'extrême nord de la Birmanie, dans une région infestée de bêtes féroces, d'animaux venimeux et de bandits en tous genres, le véritable arbre à chaulmoogra dont il ramena suffisamment d'exemplaires et de semences pour pouvoir développer sa culture à Hawaï d'abord, et ensuite dans celles des colonies anglaises dont le climat était favorable à la pousse de cet arbre.

La découverte des principes actifs de l'huile de chaulmoogra

Les chimistes vont alors prendre le pas sur les botanistes. Frederic Belding Power, des laboratoires Wellcome, à Londres, isola en 1904 les principes actifs de l'huile de chaulmoogra qui sont deux acides gras cycliques : l'acide chaulmoogrique et l'acide hydnocarpique. L'huile de chaulmoogra, ainsi clairement identifiée et identifiable, vit son utilisation se répandre alors dans tous les pays où sévissait l'endémie lépreuse. Cependant, l'administration de ce médicament se heurtait à de nombreuses difficultés. Sa tolérance digestive était très mauvaise, provoquant nausées et vomissements, à un point tel que les malades refusaient de se faire traiter, préférant laisser leur lèpre évoluer plutôt que d'ingérer ce médicament. Administrée par voie injectable, la tolérance n'était guère meilleure. Les injections étaient, en effet, très douloureuses et se compliquaient souvent d'abcès. On se mit donc en quête d'un dérivé du chaulmoogra possédant une tolérance convenable. Un personnage attachant, au destin tragique, va alors surgir dans la quête du chaulmoogra. Elle se nommait Alice Augusta Ball. Née en 1892, c'était un sujet extrêmement brillant. Bachelière ès sciences à 17 ans, doublement graduée en pharmacie et en chimie à 20 ans, master ès sciences en chimie à 23 ans, elle était devenue professeur-adjoint de chimie à l'université d'Hawaii. En 1915, elle travailla sur les dérivés du chaulmoogra injectables et découvrit les esters éthyliques des acides gras du chaulmoogra qui seront largement utilisés dans le monde entier, par la suite. Première femme et premier Afro-américain gradué de l'université aux États-Unis, elle décéda hélas, tragiquement et prématurément, à l'âge de 24 ans, des suites d'une intoxication chlorée accidentelle contractée au cours de ses travaux de laboratoire. Parallèlement, d'autres dérivés furent mis au point. L'addition de créosote ou de chloroforme sembla améliorer la tolérance des injections de l'huile de chaulmoogra. Les sels des acides chaulmoogrique et hydnocarpique administrables par voie sous-cutanée ou intramusculaire étaient beaucoup mieux tolérés que l'huile pure, de même que les émulsions de celle-ci. En Indochine française, à Hanoï, le pharmacien lieutenant-colonel Peirier réalisa aussi des savons, au sens chimique du terme, injectables par voie intraveineuse nommés « krabaoates » du nom indigène *krabao* de *l'Hydnocarpus anthelmintica,* autre membre de la famille botanique produisant également les acides gras lépricides.

L'apogée du traitement

Dans les années 1920, la France rencontrait quelques difficultés à s'approvisionner sur le marché du chaulmoogra, dominé par les Anglo-Saxons. Il convenait de trouver une ressource plus accessible et moins disputée. Le comptoir français de Pondichéry, que la France possédait à cette époque, va assurer l'approvisionnement de notre empire colonial au moyen d'une « quête du chaulmoogra », fort aventureuse.

Celle-ci va être menée par un pharmacien-chimiste des troupes coloniales : Lucien Giboin, directeur de la pharmacie gouvernementale de Pondichéry et professeur à l'école de médecine que la France a établie dans cette ville. On s'est avisé, on l'a vu, que *l'Hydnocarpus kurzii* n'est pas le seul membre de sa famille botanique, les flacourtiacées, à produire les fameux acides gras actifs contre la lèpre, mais que d'autres *Hydnocarpi* en produisent aussi. Il en va ainsi de *l'Hydnocarpus wightiana* qui pousse au sud-ouest de l'Inde, sur la côte de Malabar, et qui produit une huile très riche en acides gras lépricides. Les tentatives de culture de cet arbre, hors de son territoire naturel, échouèrent. Comme le comptoir de Mahé, situé sur la côte de Malabar, n'était qu'un petit port de pêche insignifiant où la présence française se réduisait à trois personnes, il fallut chaque année monter une expédition depuis Pondichéry pour aller acheter les précieuses graines sur les marchés locaux du Travancore. Cet achat se faisait sur le marché d'Angamalay, bourgade située à une cinquantaine de milles du port de Cochin. Le tarif de la tonne de graines, non décortiquées, était en 1936 de 100 roupies, soit 350 euros actuels, mais va augmenter jusqu'à 3 000 euros dans les années 1940. Il était acheté, chaque année, autour de 10 tonnes de graines. Cette expédition maritime et terrestre était solidement encadrée par une troupe de cipayes franco-indiens qui protégeait la cargaison, les valeurs en roupies et les fonctionnaires français chargés de l'achat. Ce dernier se faisait au mois de juin, avant l'arrivée de la mousson d'été sur la côte de Malabar, à l'ouest, mousson dont les pluies abondantes compromettraient le séchage des graines. Cette mousson, sur la côte de Coromandel, à l'est, où se situe Pondichéry, est constituée, au contraire, par des vents secs et brûlants favorisant le séchage des graines. Le pressage de celles-ci se faisait à l'aide du moulin *sekkou*, moulin artisanal traditionnel. Le pressage de 10 tonnes de graines donnait, par exemple, 2 300 litres d'huile. Celle-ci, une fois filtrée était mise en bidons scellés qui étaient expédiés, ensuite, vers les colonies françaises et leurs pharmacies.

Apparition d'un traitement concurrent

Cette activité va se poursuivre jusque vers la fin des années 1940, époque où apparurent les sulfones, molécules bactériostatiques voisines des sulfamides, qui vont montrer dans le traitement de la lèpre une activité bien supérieure à celle de l'huile de chaulmoogra. L'utilisation de cette dernière va, ainsi, progressivement tomber en désuétude, bien que l'on continuât à l'utiliser comme traitement adjuvant de la lèpre jusque dans les années 1960. Il est difficile, a posteriori, de juger de l'efficacité réelle de l'huile de chaulmoogra. Les publications à ce sujet, rédigées après l'apparition des sulfones, sont assez sévères, allant jusqu'à nier à ce remède toute efficacité. Un célèbre léprologue anglais disait ainsi que l'huile de chaulmoogra devait être donnée : *externaly, internaly and eternaly*, c'est-à-dire : extérieurement, intérieurement et éternellement… Les auteurs du passé ont constaté cependant l'action favorable de l'huile de chaulmoogra dans la guérison des lépreux dont ils avaient, jusque-là, la charge désespérante. Les auteurs contemporains considèrent, avec modération, que l'action du chaulmoogra était certaine, mais inconstante. Ainsi se termina la poursuite du Chaulmoogra qui nous a permis de tirer de l'oubli quelques personnages hors du commun.

La lèpre aujourd'hui et la « reconversion » du chaulmoogra

Mais les sulfones et la polychimiothérapie anti-lépreuse, traitement si efficace contre le bacille de Hansen, ont-ils pour autant fait disparaître ce fléau ? Hélas, non. Il persiste encore un million de lépreux dans le monde et 200 000 nouveaux cas sont dépistés chaque année. Parmi les pays d'endémie lépreuse, l'Inde et le Brésil sont particulièrement touchés. En France d'outre-mer, on dénombre environ 180 cas de lèpre en cours de traitement et 80 cas dépistés chaque année, tandis que 20 nouveaux cas, souvent d'importation, sont diagnostiqués, par ailleurs, sur le territoire métropolitain. L'huile de chaulmoogra n'a pas, non plus, disparu de la pharmacopée, et tant s'en faut, puisqu'elle connaît une nouvelle jeunesse et fortune en phytothérapie et cosmétique, en relation avec ses propriétés eutrophisantes remarquables dans le traitement de certaines affections cutanées comme le vitiligo, le psoriasis ou encore l'acné d'une part, et son excellence comme huile de bronzage, d'autre part. Par ailleurs, l'huile de chaulmoogra possède des propriétés lipolytiques, c'est-à-dire une capacité à détruire les graisses. Cette activité peut expliquer son action destructrice sur la membrane lipidique du bacille de Hansen lui conférant son efficacité en léprologie. Ces propriétés de lipolyse ont donc été utilisées dans la mise au point, tout à fait scientifique et sérieuse, de traitements externes contre la cellulite.

Ainsi, après avoir cheminé ensemble sur la route de la détresse humaine, la lèpre et l'huile de chaulmoogra se sont séparées pour connaître un sort différent. La lèpre, toujours vivante, reste la maladie de la misère et de la malpropreté, tandis que l'huile de chaulmoogra connaît une deuxième jeunesse dans l'embellissement futile du corps des peuples nantis.

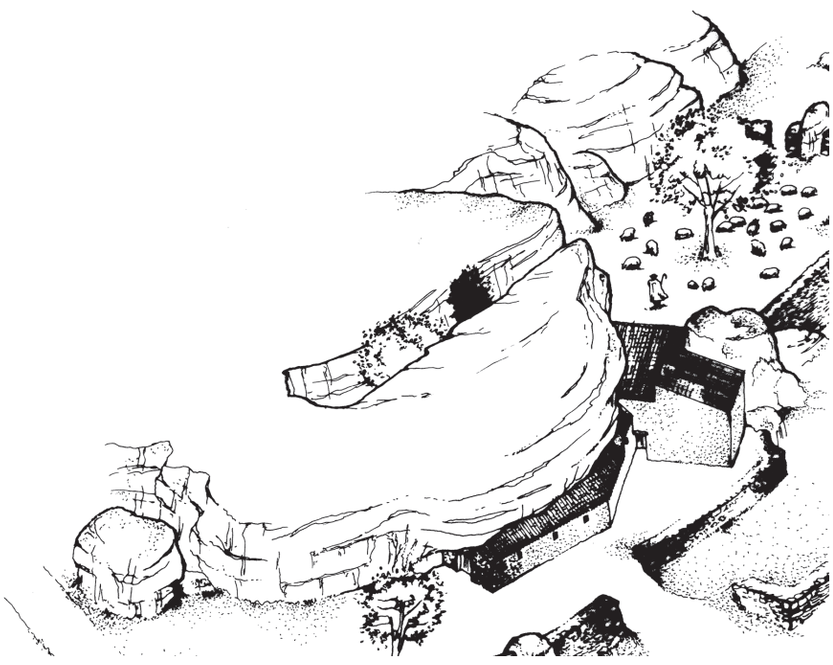
PEINTURES ET GRAVURES À LA BERGERIE DES MAIGRES (SIGNES, VAR)

Philippe HAMEAU

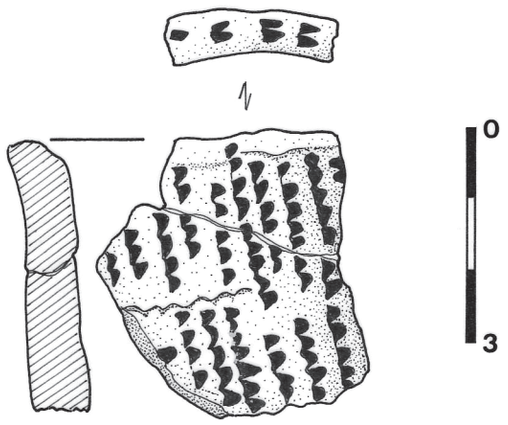
La Bergerie des Maigres endosse différentes vocations : un établissement pastoral rupestre sur la paroi duquel ont été tracées des peintures, au Néolithique, et des gravures, à l'époque historique. Ces fonctions ont peut-être des liens entre elles, du moins est-ce le parti-pris de l'étude globale du site.

L'établissement agro-pastoral

La Bergerie des Maigres est un ensemble de bâtiments adossés contre le flanc méridional d'un entablement de dolomie sur la plus haute terrasse du massif d'Agnis (Acovitsioti-Hameau et al. 1997, Hameau 2010 a et b). Elle est bâtie sur Signes mais à quelques centaines de mètres des limites communales de Signes avec Mazaugues, La Roquebrussanne et Méounes. Elle est aussi bâtie sur le rebord nord-est de la plaine d'Agnis, qui, en fait, n'est pas une plaine mais un poljé suspendu, c'est-à-dire une vaste doline dont les terres ont été parfois cultivées ou ont servi de zones de pâture pour les transhumants (Livet 1965, Acovitsioti-Hameau 2015). L'ensemble architectural est composé d'une sorte de gros cabanon d'agriculteur à deux niveaux reliés par un escalier interne en pierre, d'une citerne alimentée par les eaux ruisselant depuis le sommet de l'entablement, d'une bergerie dont la toiture est soutenue pas des piliers centraux et de deux parcs ou enclos à ciel ouvert, l'un sur l'esplanade qui précède la bergerie, l'autre en arrière de l'entablement. Des terrasses de culture étagent la pente au sud de la bergerie. À 100 mètres de là, à l'est, existe un autre abri pastoral délimité par un muret monté à sec, que nous avons appelé Abri des Maigres. En supposant, que la bergerie et l'abri soient complémentaires, on a là la possibilité de serrer un troupeau de 150 bêtes environ. L'emplacement et la configuration des locaux, les archives et les apports de la zootechnie, ainsi que le résultat de nos enquêtes ethnologiques plaideraient plutôt pour une fréquentation pastorale de belle saison, c'est-à-dire pour une station d'estive. Bien sûr, une présence ponctuelle des bêtes à d'autres moments de l'année n'est jamais à exclure.



La Bergerie des Maigres - reconstitution en vue axonométrique. (Dessin : J. Morin)



Tesson du Néolithique ancien à décor réalisé à la coquille du cardium.

Le toponyme « les Maigres » n'apparaît pas avant la fin du XIX^{e} siècle. Les bâtiments sont assurément plus anciens. Le millésime « 1611 » a même été retrouvé sur un rocher qui émerge devant l'entrée du cabanon. Il est possible qu'antérieurement aux structures vraisemblablement bâties au XVII^{e} siècle, existait, ici, un abri semblable à l'Abri des Maigres, c'est-à-dire une *vanado* : une bergerie rupestre constituée de la paroi du rocher et d'un muret monté à sec quelques mètres en avant. Il reste à connaître les propriétaires de cet établissement. Les enquêtes orales nous ont plutôt orientés vers la famille Malausse, originaire de Signes. En reprenant les premiers encadastrements de Signes, pour la période 1600-1790, est apparue pour cette zone d'Agnis la branche des Baumier. Enfin, le cadastre napoléonien indique que la parcelle 47, feuille B1, correspond à l'ensemble « bergerie + bastide + sol de bastide » appartenant à Jean-Baptiste Baumier dit le Maigre. Des parcelles situées au sud des bâtiments, donc au niveau des terrasses de cultures, sont notées en bois, en labours, en vignes et en oliviers. Le surnom des Maigres passe d'une génération à l'autre et ne s'estompe que vers 1890, mais le toponyme est resté.

La fouille de la Bergerie des Maigres a permis de retrouver le mobilier céramique usuel à un établissement de ce type, entre Ancien Régime et Époque moderne : des cruches, des pichets, des plats creux, des bols à oreilles, des poêlons et des marmites. Toutefois, et c'est là la spécificité du site, l'intervention a également permis d'évoquer des fréquentations bien plus anciennes, puisque les premiers vestiges sont un tesson à décor cardial et une armature de flèche dite tranchante, attribuables au Néolithique ancien, entre VI^{e} et V^{e} millénaire av. J.-C. (Hameau 2001). La plus grande partie du matériel archéologique exhumé est daté des IV^{e} et III^{e} millénaires av. J.-C. Son abondance nous a étonnés. En effet, l'ampleur des bâtiments montés au mortier, le piochage des fumiers animaux, les remaniements des lieux et le piétinement des ovins auraient dû faire disparaître le niveau archéologique préhistorique épais de 10 à 30 cm seulement. En fait, la grande bergerie rupestre a été édifiée assez hâtivement, par des constructeurs ne se souciant pas des fondations de leurs murs et du sol du bâtiment. Murs et piliers centraux ont été posés sur le sol de terre. Les murs ont été placés en fonction des blocs déjà en place, tombés depuis le surplomb de l'abri, et ont été construits avec les pierres du mur de la *vanado* antérieure. Ainsi, les niveaux antérieurs d'occupation avec leur mobilier archéologique n'ont pas été endommagés. En revanche, la bergerie a nécessité de nombreuses réparations car le mur extérieur, côté sud, a peu à peu penché vers l'extérieur. Les bergers ont donc dû édifier un podium et plusieurs contreforts en pierre. Pour cette raison donc, l'occupation du Néolithique final a été préservée, au sol, puisque nous avons mis au jour un abondant mobilier lithique, céramique et osseux, ainsi que sur les parois qui ont gardé plusieurs belles figures peintes appartenant au corpus iconographique dit schématique. À l'époque médiévale, d'autres hommes sont venus apposer des motifs gravés, dits linéaires, sur ou en marge du panneau peint.

Le site peint : pratiques picturales

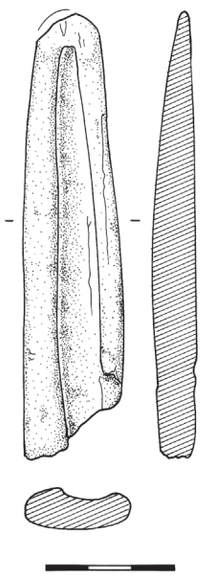
Nous ne disposons pas aujourd'hui de toutes les figures peintes au Néolithique. La paroi est desquamée et de nombreux motifs ont disparu. On observe tout de même des représentations zoomorphes, notamment un quadrupède très allongé doté d'une assez longue queue et deux autres quadrupèdes affrontés, aux corps également allongés et aux membres finissant en boules. Leur tête semble pourvue d'appendices, mais ceux-ci sont incomplets et ne permettent pas d'identifier les animaux. On observe aussi et surtout, et par trois fois, un thème très souvent exprimé au Néolithique : le doublement imparfait du personnage. En fait, deux

personnages masculins sont peints côte à côte mais, dans un cas, l'un est d'une taille très inférieure au second ; dans un autre cas, un des personnages s'appuie sur une canne et l'autre non ; dans le troisième cas, un des personnages est en position droite et l'autre est couché. L'herméneutique de ces associations de figures serait longue à présenter ici parce qu'elle repose sur l'analyse croisée des iconographies schématiques de plusieurs centaines d'abris marqués par les mêmes motifs. Au terme de ces travaux comparatistes, il semblerait que les doublements imparfaits des personnages masculins indiquent deux phases de la transformation sociale des individus. Il s'agirait en quelque sorte d'un discours, graphique, lié à des rites de passage ou d'initiation. Or, pour que le site soit un lieu de pratiques initiatiques, il faut qu'il ne soit pas n'importe quel lieu. Les abris marqués au Néolithique - on en compte aujourd'hui plus d'une centaine dans le sud de la France - répondent à des critères précis. Leur orientation est méridionale, leurs parois ont des teintes jaunes, orangées ou rouges, ils sont en position dominante et ils sont affectés par l'humidité (Hameau 1999, 2015). Parmi les centaines d'entablements dolomitiques à la surface du massif d'Agnis, la Bergerie des Maigres est l'un des seuls à conjuguer ces quatre paramètres. Il est ouvert au sud et ses parois sont jaunâtres. Il domine le poljé d'Agnis mais surtout est placé dans l'axe de la vallée du Gapeau de telle sorte que le regard porte jusqu'au rivage hyérois et l'île de Porquerolles. Enfin, son hygrophilie, c'est-à-dire son humidité ambiante et périodique, s'exprime de deux manières. Premièrement, l'eau de pluie amassée à la surface de l'entablement descend en cascade par une fissure verticale : cette eau alimente aujourd'hui la citerne. Deuxièmement, l'eau de pluie est également recueillie dans un couloir de dissolution en arrière de l'entablement et ne trouve d'exutoire qu'en glissant entre les joints de strates du rocher, pour couler au pied des peintures quelques heures après le début d'un orage. D'ailleurs, les Préhistoriques ont bien trouvé une paroi constellée de fines concrétions de calcite, produites par ces ruissellements. Ils les ont brisées et abandonnées sur place, sans doute pour préparer la paroi, concrétions que nous avons trouvées dans le niveau inférieur de la couche archéologique.

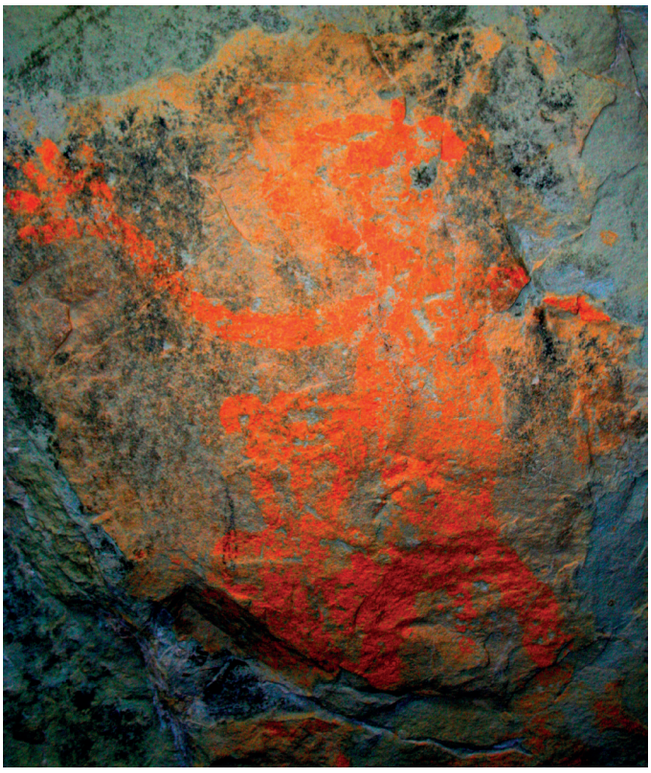
À quelques centaines de mètres de la Bergerie des Maigres, nous avons également retrouvé le gîte d'argile colorée dont s'étaient servi les Préhistoriques pour peindre leurs figures. L'analyse des pigments réalisée par le Centre de recherches et de restauration des Musées de France (Hameau et al. 2001) a montré l'analogie élémentaire entre l'argile ocrée du gîte naturel, la matière colorante des motifs peints et les nodules argileux trouvés à la base de la couche archéologique parmi les fragments de petites stalactites. Le lieu n'est donc pas anodin (Hameau 2012). On s'y rendait de loin après la traversée d'un massif de toutes parts hérissés de formes dolomitiques exceptionnelles. Or, l'éloignement et donc le temps nécessaire pour venir depuis les habitats qui étaient dans les plaines environnantes, et l'émerveillement que pouvait susciter l'environnement minéral, constituent des éléments récurrents et obligés lors des rites de passage. Les abris peints ne sont donc pas des lieux de vie mais des lieux fréquentés épisodiquement, pour des séjours de très courte durée, et pour des pratiques non ordinaires. Le tracé de motifs peints sur la paroi compte parmi ces pratiques mais il n'est pas nécessairement la finalité de la fréquentation des lieux. À ce titre, la Bergerie des Maigres est un des rares sites peints au Néolithique pour lequel nous puissions imaginer d'autres activités, annexes à la peinture. Il faut donc faire parler le mobilier archéologique abandonné au pied des peintures. Une série de sondages sur l'ensemble du site a même montré que seule la zone au plus près des figures peintes recélait du matériel.

Le site peint : autres ritualités

Le mobilier lithique taillé représente 1830 pièces dont 165 sont des outils ou des fragments d'outils. Au nombre de ces outils, on compte 47 armatures de flèche dont la plus grande partie a sans doute été réalisée sur place. En effet, parmi les 1206 éclats recueillis sur le site (65,9 % du mobilier), la plupart sont de très petite taille et récupérés à la faveur d'un tamisage à l'eau des déblais. On a pu montrer qu'ils correspondent au façonnage de pièces bifaciales. Or, sur le site, les seules pièces façonnées sur leurs deux faces sont les armatures de flèche. Les formes de ces armatures sont très diversifiées. Si le travail de mise en forme est élaboré pour certaines d'entre elles, elles présentent rarement une symétrie parfaite et quelques-unes sont même maladroitement exécutées. Des armatures ont été utilisées puisqu'on y observe des accidents de jet, c'est-à-dire des stigmates de percussion sur des supports durs. Il semble aussi que nous ayons trouvé les outils permettant le façonnage de ces pointes de flèche sous la forme de nombreuses extrémités d'andouillers de cervidés ou de fragments d'os longs appointés. Le nombre de ces retouchoirs est important pour un site de cette époque, mais tout à fait conforme si l'on suppose des objets mis en forme sur le site même.



Retouchoir en bois de cervidé.



Grand personnage peint.
Le motif placé sous le bras levé, à gauche, est un autre personnage, de plus petite taille.

Divers matériaux siliceux sont présents dans l'industrie lithique : silex blond bédoulien originaire du Vaucluse, silex blanc translucide, d'autres types de silex encore, et calcaire silicifié vraisemblablement ramassé dans le centre du Var. Or, selon qu'elles sont importées et de bonne qualité ou bien locales mais de moindre tenue au débitage, ces matières siliceuses ne sont pas exploitées de la même façon. Les silex de provenance lointaine sont taillés pour obtenir de bons supports, tandis que le débitage des matériaux centre-varois est souvent maladroit et restitue des éléments impropres à devenir des outils. Nous nous sommes demandé si ces matériaux locaux n'avaient pas été apportés pour s'essayer au débitage, plutôt que pour disposer d'outils : pour un apprentissage à la taille des matières siliceuses, en quelque sorte (Chopin et Hameau, 1996). Enfin, est étonnante aussi la proportion des pièces lithiques qui ont subi une chauffe excessive (58,5 % d'entre elles), qui a parfois endommagé la matière jusqu'à son blanchiment ou la formation de fissures, alors qu'aucun fragment de charbon de bois n'a été retrouvé sur le site. On pourrait invoquer l'existence d'incendies ultérieurs à la fréquentation du site et qui auraient détérioré les silex, mais ils n'ont laissé aucune trace dans les sédiments. Nos expérimentations ont d'ailleurs montré qu'un fragment de silex enfoui sous un centimètre de terre ne changeait ni de teinte, ni de texture, même après un feu intensif à la surface du sol. Le brûlage des silex sur les sites peints est un fait récurrent mais non expliqué.

La céramique est essentiellement constituée de récipients de faible contenance et nul récipient supérieur à 30 cm de diamètre à l'ouverture n'a été retrouvé. Il s'agit donc d'une vaisselle aisément transportable, d'un mobilier qui évoque des séjours de courte durée. La faune concerne à 80 % les espèces domestiques, moutons et chèvres essentiellement, et porcs dans une moindre mesure. Le profil d'abattage des caprinés est singulier, puisqu'il est presque exclusivement constitué par des animaux en pleine force de l'âge (1 à 3 ans) et destinés à être consommés. De plus, toutes les parties du squelette ont été retrouvées sur place. Une telle représentativité des vestiges osseux n'est jamais retrouvée sur les sites d'habitat contemporains, si bien que l'archéozoologue envisage - avec d'énormes réserves, bien sûr - l'hypothèse de sacrifices d'animaux domestiques, ou de festins à caractère religieux ou non. Enfin, parmi les vestiges retrouvés sur le site figurent trois dents définitives appartenant à un même individu âgé. Or, le lieu n'est pas sépulcral et les trois dents sont isolées. Nous avions retrouvé des restes osseux (une patella, un fragment de sacrum et un condyle de mandibule) pareillement dissociés de tout corps humain sur un autre site à peintures, au Pin de Simon, dans la Sainte-Baume. Il est possible que soient effectuées sur les sites peints des pratiques cultuelles et/ou symboliques dites de manipulation des corps.

Les éléments décrits ici paraissent très disparates. Si on les considère sous l'angle strictement archéologique, ils sont contemporains ; ils appartiennent au Néolithique final ; et ils traduisent des passages répétés sur le site plutôt qu'une organisation structurée et pérenne de celui-ci. Si on analyse le mobilier sur le plan de sa représentativité, d'autres faits apparaissent. L'industrie lithique est très présente et on débite et fabrique sur place des matériaux peu propices à la taille et des pointes de flèche qui ne sont pas toujours opérantes. Ces mêmes éclats et outils sont passés au feu pour des raisons qui ne sont pas techniques. La faune est traitée hors des normes habituelles à l'exploitation d'un troupeau telles qu'on les définit pour cette époque. Des restes humains, hors pratiques sépulcrales, avoisinent le reste du mobilier. Il est difficile de théoriser sur de tels éléments et sur un seul site. Les sites peints qui ont restitué du mobilier sont très rares. Nous voyons simplement que des activités complexes se sont déroulées à la Bergerie des Maigres, et que le but de sa fréquentation n'a pas simplement été de tracer des figures sur ses parois. Les abris peints sont des sites marqués et non des sites ornés.

Les gravures d'époque historique

Le site est donc peint au Néolithique final. Peut-être est-il fréquenté par la suite, en lien ou non avec ses figurations peintes ? Nous ne pouvons pas le savoir. Quelques tessons de céramique antique et du Haut Moyen Âge prouvent que l'auvent rocheux est régulièrement visité. Entre la fin de l'époque médiévale et le début de l'Ancien Régime, des individus gravent ses parois de motifs dits schématiques linéaires. Pour ce faire, ils adoptent plusieurs stratégies. Ils superposent des motifs réticulés, ouverts ou fermés, aux figures peintes, mal conservées, de la partie gauche de la paroi. Ils expriment un thème habituel du corpus linéaire, celui de l'homme à la palmette, sur la partie droite de la paroi, vierge de peintures. Au-dessus du quadrupède à longue queue, ils placent une frise de petites figures animales indéfinies. Sur le bras levé du grand personnage peint, ils ajoutent un motif soléiforme gravé et un pentacle (une étoile à cinq branches).

L'analyse du corpus schématique linéaire exigerait un long développement (Hameau 2001, 2013). Ce qui apparaît ici est que le thème de l'homme à la palmette, sous la version d'un homme aux grandes mains en forme de palme, a été choisi parce qu'il existait déjà en peinture : le grand personnage au bras levé terminé par une main ouverte qui n'est d'ailleurs pas une figuration courante. Comme le corpus linéaire place souvent un signe soléiforme près de ses personnages, les graveurs ont adjoint à la figuration peinte le signe gravé qui lui manquait. L'animal peint au-dessus des autres motifs picturaux semblait appeler à la figuration d'autres motifs zoomorphes. Enfin, les grilles de l'expression graphique linéaire sont les motifs que répètent les visiteurs en marge des thèmes centraux : donc ici, des figures réticulées en périphérie des hommes à la palmette. Ce sont là encore des hypothèses, basées sur des comparaisons avec d'autres sites, à la fois peints au Néolithique et gravés à la fin du Moyen Âge, mais qui partout semblent exprimer une récupération des thèmes anciens peints par les graveurs. Les motifs gravés imitent ou complètent les motifs peints. En revanche, à la Bergerie des Maigres comme ailleurs, les graveurs n'ont oublié aucun matériel au pied des parois.

Un site à préserver

L'ensemble des éléments, mobiliers et iconographiques, rapidement décrits ici, sont de nature à exprimer l'importance scientifique du site dit la Bergerie des Maigres. La réflexion n'a été possible qu'à plusieurs conditions. Il fallait imaginer l'existence du site au-delà du seul emplacement des figures : comprendre les raisons de son éloignement des espaces du quotidien, envisager son contexte minéral, retrouver le gîte de matières colorantes. Il fallait analyser le matériel archéologique au-delà de la possibilité de dater les niveaux d'occupation du site : penser les spécificités de tel ou tel type de mobilier. Il fallait imaginer que puisse exister un lien entre les différentes fréquentations du site : les gravures d'époque historique pourraient constituer une reconquête du site selon une symbolique culturellement acceptable. De même, l'orientation méridionale du site répond à une raison symbolique au Néolithique et à une nécessité technique lorsque l'établissement est pastoral.

En 1999, nous avons remonté les murs de la Bergerie, nous y avons posé une toiture et l'avons fermée avec une grille. Le site est aujourd'hui l'un des deux seuls abris peints et gravés de la région PACA qui soit préservé du vandalisme.

Bibliographie

ACOVITSIOTI-HAMEAU, A. « L'établissement agropastoral des Maigres à Signes », *Cahier de l'ASER*, 2015, n°19, p.17-29.

ACOVITSIOTI-HAMEAU, A. BIANCOTTI R, CHOPIN C, HAMEAU P et REYNAUD C. « Deux sites ornés et à vocation pastorale sur le massif d'Agnis, Signes, Var ». *Bulletin Archéologique de Provence*, 1997, n°27, p.9-48.

CHOPIN, C., HAMEAU, P. « Activités symboliques sur les sites ornés du sud de la France : la part de l'industrie lithique » *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 1996, t.93, p.195-207.

HAMEAU, P. « Héliotropisme et hygrophilie des abris à peintures schématiques du sud de la France ». *L'Anthropologie*, 1999, tome 103, n°4, pp.617-631.

HAMEAU, P. « La céramique cardiale de l'aire toulonnaise ». *Bilan du Centre Archéologique du Var*, 2001, p.91-95.

HAMEAU, P. CRUZ V, LAVAL E, VIGNAUD C et MENU M. « Les peintures postglaciaires du sud de la France : recettes picturales ». *Anthropologie*, 2001, t.105, p.611-626.

HAMEAU, P. « L'art schématique linéaire dans le Sud-Est de la France ». *Anthropologie*, 2001, t.105, p.565-610.

HAMEAU, P. *Peintures et gravures schématiques à la Bergerie des Maigres. La longue tradition graphique*. Liège, université, 2010. 106 p (ERAUL, n°122.)

HAMEAU, P. « Les Peintures du Néolithique dans le Var ». *Bulletin de l'académie du Var*, nouvelle série, 2010, t. XI, p.64-76.

HAMEAU, P. « Le paysage comme mise en scène des rites au Néolithique », *in* : VASSAS C (dir.) *Paysages du religieux*, 135e congrès des sociétés historiques et scientifiques,2012, CD-ROM, p.11-21

HAMEAU, P. « L'expression graphique schématique linéaire dans le Var ». *Revue de l'académie du Var*, nouvelle série, 2013,t XIV, p.145-148.

HAMEAU, P. « L'eau et le peint. L'élément liquide dans les manifestations picturales du Néolithique ». *Anthropologie*, 2015, t.119, n°1, p.106-131.

LIVET, R. *La végétation forestière d'une montagne provençale : le Mourre d'Agnis*, Aix-en-Provence : Faculté des Lettres, 1965. 189 p. (Publication des Annales de la Faculté des Lettres, n° XXXIII).

À PROPOS DU BICENTENAIRE DE LA MORT DE JANE AUSTEN

Bernard Sasso

Introduction



(DR)

Le bicentenaire de la mort de Jane Austen est passé inaperçu en France. Il n'en a pas été de même dans le monde anglo-saxon où l'anniversaire a été marqué par de nombreuses manifestations. Parmi les plus remarquables, la décision de la Banque d'Angleterre d'émettre, dans le courant septembre, un billet à l'effigie de l'auteur qui a rejoint ainsi dans l'illustre panthéon Winston Churchill pour ne citer qu'un exemple. Deux cents ans après sa mort, les romans de Jane Austen continuent de fasciner. Les nombreuses adaptations télévisuelles et cinématographiques au cours des dernières années ont élevé cet auteur au rang d'icône de la littérature anglo-saxonne au même titre que Shakespeare ou Charles Dickens. Génération après génération, ses romans séduisent un public nombreux et enthousiaste. Comment expliquer que deux siècles après, les romans de cette Anglaise morte à 42 ans continuent à avoir un écho si profond et quasi-universel, même parmi les plus jeunes ? Par quelle mystérieuse alchimie cet auteur peut-il intéresser les milieux intellectuels et idéologiques les plus opposés ?

L'Américain Edmund Wilson, considéré comme l'un des plus talentueux critiques littéraires du XX^{e} siècle, a sans doute saisi le mieux les contours de cette énigme dans un texte de 1944 : « Depuis un siècle un quart, il y a eu plusieurs révolutions dans le goût de la littérature anglaise, et seuls deux noms peut-être ne souffriront jamais de ces mouvements de mode : ceux de Shakespeare et de Jane Austen [...] Elle a forcé l'admiration ébahie d'écrivains de tendances les plus diverses, et je dirais que Jane Austen et Dickens, bizarrement, se présentent aujourd'hui comme les deux seuls romanciers anglais [...] qui atteignent le haut niveau des grands écrivains de fiction russes ou français [...] Que cet esprit soit incarné dans l'âme d'une vieille fille bien née, la fille d'un pasteur de campagne, qui n'a jamais vu du monde plus que ce qu'il était possible de voir lors de courtes visites à Londres, et d'un séjour de quelques années à Bath et qui trouvait ses sujets principalement parmi les problèmes des jeunes filles de province à la recherche d'un mari, semble l'une des plus bizarres anomalies de l'histoire de la littérature anglaise. »

Jane Austen, un pur produit de la *gentry*

Jane Austen est née le 16 décembre 1775 dans un petit village du Hampshire (sud-ouest de l'Angleterre), Steventon, où son père officiait comme pasteur. C'est là qu'elle passera les 25 premières années de sa vie. La famille appartenait à la *gentry*, cette classe de petits propriétaires terriens dont les enfants fournissaient les gros bataillons de l'Église anglicane, des officiers de l'armée, des juges, ou à des niveaux plus modestes, des avoués, des apothicaires ou des chirurgiens. Elle se définissait par l'éducation, le mode de vie et surtout par une position sociale influente dans le village où elle résidait. Elle pouvait toucher par certains de ses membres à la haute aristocratie terrienne. Ainsi la mère de Jane était lointainement alliée à la famille des ducs de Chandos, dont l'un avait été le protecteur du compositeur Haendel. Avec un revenu d'environ 600 livres par an, George Austen appartenait à la catégorie la plus modeste des petits propriétaires de la *gentry*. Mais les revenus n'étaient pas le seul critère qui définissait la *gentry*. Dans un passage célèbre d'*Orgueil et préjugés*, Lady Catherine de Bourgh, avec 10 000 livres de rente, veut interdire à Élisabeth Benett de se marier avec Darcy tant les fortunes de l'une et de l'autre sont différentes. À cela Élisabeth répond : « Il (Darcy) est gentleman, mon père l'est aussi ; jusque-là, nous sommes égaux. » La réponse cinglante d'Élisabeth montre bien que la ligne de démarcation entre la classe aristocratique et la *gentry* ne passe pas seulement par la fortune ou la naissance, mais par la respectabilité, la dignité, l'intégrité morale, ces valeurs qui définissent le gentleman dans la grande tradition anglaise. Dans *L'Abbaye de Northanger*, après que le très riche Général Tilney a chassé sans ménagement Catherine Morland car pas assez fortunée, la narratrice commente avec férocité : « Le général Tilney ne

s'était comporté ni en homme d'honneur, ni en homme de cœur, ni en gentleman, ni en père de famille. » Ceci étant dit, il n'en reste pas moins qu'en cette fin du XVIII[e] siècle, et avant les grands bouleversements apportés d'une part par la Révolution industrielle et d'autre part par les idées révolutionnaires venues d'Outre-Manche, la société anglaise, était, selon la remarque de David Cecil, biographe de Jane : « Une société très hiérarchisée, dirigée par une oligarchie héréditaire de nobles et de seigneurs et dans laquelle chacun, faible ou puissant, acceptait les distinctions de rang comme faisant partie intégrante de l'ordre naturel voulu par Dieu. » Septième de huit enfants, dont six garçons, les enfants, selon la tradition fermement établie dans les milieux ecclésiastiques de l'époque, sont élevés au presbytère. On retrouve cette même éducation privée chez les sœurs Brontë ou chez Lewis Carroll dont les pères étaient eux aussi pasteurs. Une autre caractéristique unit ces futurs écrivains : un goût tôt développé par le théâtre familial mais aussi l'écriture de contes, de fragments de roman, de lettres imaginaires, de saynètes que l'on range sous le titre de *Juvenilia*. Dans le cas de Jane Austen, c'est dès l'âge de 12 ans que l'on retrouve ces textes (qu'elle a conservés dans trois volumes manuscrits) s'étalant jusqu'à sa dix-huitième année (1787-1793). Ils témoignent déjà d'une impressionnante dextérité où s'expriment la parodie, la satire, la distance morale, le sarcasme mordant qui prendront leur plein envol dans les romans.

En 1800, la famille Austen s'installe à Bath où le père a décidé de se retirer. La rupture avec un environnement familier va marquer profondément Jane. La mort du père, en 1805, oblige financièrement la mère et ses deux filles, dont Cassandra l'aînée de Jane, à quitter Bath et à s'installer pendant quatre ans sur la côte, à Southampton, où l'un des frères est officier de marine. Puis en juillet 1809, les trois femmes s'installent à Chawton, un village du Hampshire, comté de naissance de Jane. Là, un des frères de Jane, avait hérité d'une propriété, où il mit un cottage à la disposition de sa mère et de ses deux sœurs. C'est là que Jane écrivit sa seconde trilogie romanesque. À Chawton, comme toujours, les deux sœurs partagèrent la même chambre. À partir de la fin 1816, la santé de Jane commença à s'altérer. Elle fut victime d'une forme de tuberculose assez rare qui s'attaquait non pas aux poumons mais aux glandes surrénales. Le 17 juillet 1817, elle mourait dans une maison de Winchester. Elle est enterrée dans la cathédrale de la ville, presque au centre de la nef nord où une plaque de marbre noir signale l'emplacement de la tombe et où viennent se recueillir chaque année les nombreux admirateurs de Jane.



Steventon Rectory, dans le village natal de Jane Austen.

Pendant longtemps, la conviction a été largement répandue que dans ce coin reculé de l'Angleterre méridionale, Jane mena une existence dépourvue d'événements. Son premier biographe, qui était l'un de ses petits-neveux fut le premier à accréditer cette thèse, dans la bonne tradition de l'époque victorienne : « Peu de changements, aucune crise grave ne vinrent jamais briser le doux flux de son cours. Il n'y avait en elle rien d'excentrique, rien de mordant. Aucune brutalité, aucune singularité dans le comportement. » La famille, et en particulier sa sœur Cassandra, se garantit d'une quelconque intrusion dans l'intimité de l'auteur en brûlant ou élaguant les lettres de Jane. Tout aussi contestable a été la conviction longtemps entretenue que les romans de Jane ne se préoccupent et ne reflètent en rien les événements du moment. Comment aurait-il pu en être ainsi dans la période aussi troublée que traversa l'auteur ? À peine adulte, les rumeurs de la Révolution française atteignirent l'Angleterre. En 1794, une cousine de Jane se réfugia au presbytère de Steventon, son mari, le comte de la Feuillide, ayant été guillotiné à Paris. Elle vécut presque toute sa vie d'adulte pendant cette vingtaine d'années que les historiens britanniques appellent « les guerres françaises », où le pays fut menacé dans son existence même par un ennemi continental. Mis à part le court répit de la paix dite d'Amiens en 1802, la Grande-Bretagne est engagée dans un conflit européen d'abord avec la France révolutionnaire à partir de 1793 puis, à partir de la prise de pouvoir de Bonaparte, avec celui qui allait devenir quelques années plus tard empereur des Français. C'est un conflit à mort qui se déroule, où les enjeux sociaux, économiques, politiques, maritimes sont tout aussi capitaux que les enjeux religieux, moraux, philosophiques et civilisationnels. La création romanesque de Jane s'inscrit sur cette toile de fond.

Son œuvre

L'œuvre est presque toute comprise dans six grands romans. Viennent s'y ajouter les *Juvenilia* et quelques textes achevés, comme *Lady Susan* (une nouvelle), ou inachevés comme *Sanditon* ou *Les Watson*. Ces six romans ont été écrits en deux périodes distinctes et bien séparées. Entre 1795 et 1799 (Jane a donc entre

20 et 23 ans), commence une première phase d'intense production. Au mois d'octobre 1796, elle entame un roman qui, après de nombreuses révisions, deviendra *Orgueil et préjugés*. Quelques mois avant, elle avait entamé l'écriture de ce qui deviendra, là aussi après d'importantes modifications, *Raison et sentiments*. Puis entre 1798 et 1799, elle écrit *L'Abbaye de Northanger*. Puis, entre 1811 et 1816, une seconde période d'intense création va aboutir à la seconde trilogie. *Mansfield Park* est commencé en 1811 et achevé en 1813. *Emma* est commencé en janvier 1814 et achevé en mars 1815. Quant à *Persuasion*, il est entamé en août 1815 et achevé l'année suivante, en août aussi.

Certains de ces romans seront publiés à compte d'auteur et aucun livre de Jane Austen publié de son vivant ne le sera sous son nom. Sur la couverture était indiqué comme auteur « Une dame ». La tradition veut que Jane ait écrit dans le salon du cottage de Chawton. La porte de cette pièce grinçait et elle demanda qu'elle ne fût pas réparée. Ainsi, si un visiteur arrivait, elle pouvait glisser son manuscrit sous un buvard avant que quiconque ne puisse voir ce qu'elle était en train de faire. Les deux trilogies se déroulent, mis à part *L'Abbaye de Northanger* dont l'action est principalement centrée sur la ville de Bath, dans un village et dans le milieu social de la *gentry*. Les personnages principaux sont des jeunes filles entre 17 et 22-23 ans. Dans *L'Abbaye de Northanger*, l'héroïne Catherine Morland, amoureuse d'Henry Tilney, est rejetée par le père de ce dernier quand il découvre que la jeune fille n'est pas assez riche pour les ambitions matrimoniales qu'il ambitionnait pour son fils Henry. *Raison et sentiments* est avant tout l'histoire de deux sœurs, Elinor et Marianne Dashwood. La mort de leur père, les a laissées, avec leur mère et leur plus jeune sœur, dans une situation financière difficile avant qu'elles ne fassent des mariages qui les mettent à l'abri du besoin. Dans *Orgueil et préjugés*, l'héroïne Élisabeth est l'une des cinq filles Bennet. Le domaine des Bennet, faute d'héritier mâle, doit revenir à un cousin. Les filles peuvent vivre confortablement tant que leur père est vivant, mais leur survie financière après sa mort dépendra de mariages satisfaisants. Ce qu'Élisabeth réussira en épousant le très riche Darcy. *Mansfield Park*, qui marque le retour au roman de Jane, met au premier plan Fanny Price, soustraite à sa famille car très pauvre et rejoignant le domaine de ses riches tantes et oncle. Sa position est moins celle d'une fille de famille que d'une domestique. Elle finira cependant par gagner l'affection de l'un de ses cousins fortuné, qu'elle épousera. Le personnage-titre Emma Woodhouse est l'attraction principale de la petite communauté où se déroule l'action d'*Emma*. Belle et riche, elle joue les marieuses, non sans se tromper quelquefois. *Persuasion*, ultime roman de Jane, qui commence en 1814, au retour de la flotte anglaise après les succès remportés contre l'empereur des Français, voit un baronnet obligé, pour raison financière, de louer le domaine ancestral où il vit avec sa fille, Anne, à des étrangers. Le retour d'un ancien fiancé, qui n'avait pas reçu l'approbation de sa famille car financièrement trop modeste, mais désormais enrichi, va permettre à Anne de faire un mariage avantageux.

On le voit par ces résumés, les stratégies matrimoniales et le sort des jeunes filles à marier sont parmi les éléments essentiels des romans austiniens. On les retrouve partout. Dans *Mansfied Park* : « Il n'y a certainement pas dans le monde autant d'hommes opulents qu'il y a de jolies femmes à mériter les avoir pour maris. » Dans *Les Watson*, roman inachevé : « C'est une vérité universellement connue qu'une femme célibataire et sans fortune a forcément besoin d'un mari. » On ne peut enfin passer outre l'ouverture célèbre d'*Orgueil et préjugés* : « Il est universellement admis qu'un célibataire nanti d'une belle fortune a forcément besoin d'une épouse. Si mal connus que soient les sentiments ou les opinions d'un tel homme, dès lors qu'il paraît dans une certains société, cette vérité est si bien ancrée dans l'esprit du voisinage qu'il est considéré comme propriété légitime de l'une ou l'autre de leurs filles. »

Dans l'univers romanesque de Jane, se projeter dans un futur où la vie d'une femme est d'être pauvre, vieille et méprisée est un thème familier. La chasse au mari devient d'une urgence absolue. Quand dans *Raison et sentiments*, Marianne Dashwood fait la fine bouche devant la perspective d'un mariage avec le colonel Brandon qui a le double de son âge (lui 35 ans et elle à peine 17-18 ans), mais qui est riche, sa mère la ramène à la réalité : « Et il y a sa fortune ! À l'âge auquel j'arrive, personne ne néglige une chose comme celle-là. » S'exprime donc, comme l'a souligné un critique, la vision d'une société foncièrement hostile aux femmes où le calcul, l'intérêt, tiennent une place essentielle. Le grand poète W.H Auden l'a écrit de façon triviale mais si pertinente :

> C'est pour moi un trouble extrême
> De voir une vieille fille bien anglaise
> Décrire les effets érotiques du fric
> Révéler si ouvertement et avec tant de sobriété
> La base économique de la société.

Mais Jane Austen est trop grande romancière, trop habile aussi, pour en rester à ce constat dramatique d'une domination patriarcale sans partage. D'où l'intérêt que lui ont manifesté beaucoup de féministes. La société villageoise de Jane est aussi celle dans laquelle les femmes semblent le centre d'intérêt et de pouvoir et où le principe masculin, s'il est nécessaire, est ordonné et contrôlé par un esprit féminin. La romancière

canadienne Carol Shields, qui a publié en 2002 une étude sur Jane, écrit à ce sujet : « Les héroïnes d'Austen sont irrésistibles car dans un système social et économique qui s'allie pour les placer à leur désavantage, ce sont elles qui exercent le pouvoir véritable… Ses femmes, non seulement savent ce qu'elles veulent, mais ont mis au point une stratégie pointue pour arriver à leurs fins. »

Pendant plus de 20 ans la France révolutionnaire et impériale est engagée dans une lutte implacable avec la Grande-Bretagne. La *gentry* ne pouvait manquer d'être inquiète des risques de subversion venant de France. Ce danger est très présent dans le sud de l'Angleterre qui se couvre de casernes en prévision d'une possible invasion française. Les troupes britanniques viennent perturber la tranquillité des villes et villages où elles sont stationnées. Avant 1793, l'armée anglaise comptait 130 000 hommes. En 1812, le nombre avait doublé, sans compter les volontaires territoriaux au nombre de 300 000. À l'intérieur du pays, les idéaux français avaient des soutiens actifs, en particulier parmi un groupe influents d'écrivains, dont Mary Wollstonecraft (auteur d'un célèbre pamphlet *Défense des droits de la femme*), accusés de faire le lit du « jacobinisme » français et appelés « radicaux ». Contre ce groupe et leurs soutiens vont s'élever les tenants d'une société hiérarchisée, attachée à l'ordre public, membres fidèles de l'Église anglicane. Une double réaction conservatrice va se faire de plus en plus influente : contre la propagande libérale des radicaux, contre le laxisme en matière morale et religieuse. Les derniers romans de Jane Austen manifestent une évolution militante vers un contenu idéologique assumant pleinement un conservatisme moral : opposition résolue au libéralisme sentimental, défiance à l'égard d'une nature humaine foncièrement bonne comme l'avait voulue Rousseau, souci d'une éducation et formation morales précoces, obéissance aux préceptes de la religion. Comme l'ont noté les études critiques des romans, les choix moraux des héroïnes, dans la seconde trilogie, n'affectent plus seulement leur bonheur particulier mais se lient désormais à la stabilité du milieu dans lequel elles vivent. L'œuvre de Jane Austen se prête à de multiples interprétations, commentaires et études. En particulier, dans les années récentes, de la part de féministes, mais pas seulement de ces dernières. Comme l'a souligné le toujours iconoclaste écrivain britannique Martin Amis : « Jane Austen a la singulière faculté de fournir une occupation à tout le monde. Les moralistes, les Eros-et-Agapè, les marxistes, les freudiens, les jungiens, les sémioticiens, les déconstructivistes, tous trouvent une aire de jeux dans six romans monotones au sujet de petits bourgeois de province. Et pour chaque génération de critiques, et de lecteurs, sa fiction se renouvelle sans cesse. »

LE LAS : UNE VALLÉE INDUSTRIEUSE AU SERVICE DE LA ROYALE

Benoît PERTHUISOT

C'est le plateau calcaire de Siou-Blanc qui alimente les nombreuses sources qui sourdent aux pieds des monts toulonnais. Parmi celles-ci les sources de la Foux qui, après un interminable cheminement à travers les roches fissurées, débouchent dans les gravillons et le limon de la retenue d'eau de Dardennes dont le fond est marqué par les maçonneries de l'écluse de 1700 et de la prise d'eau du Béal.

Le barrage édifié en 1913 a écrasé l'écluse de 1644 et le moulin à huile du Colombier édifié vers 1800 par Barthélémy Artigues et ainsi asséché le Béal dans son parcours à ciel ouvert jusqu'à l'enclos des Forges. Le fleuve issu du barrage porte ici le nom de « rivière de Dardennes » puisque le Las se plaît à changer de nom quatre fois en moins des 8 km de son cours.

Voici le pont à double arche, dit « pont médiéval » mais édifié en 1826 par le même Artigues, puis le pont à une seule arche dit « pont romain » bien que construit au XVII^{e} siècle. Enfin le château de Dardennes et les dépendances que François de Thomas vendit pour 50 000 livres en 1640 à la Communauté de Toulon : le moulin à huile, le grand moulin à blé, puis un autre moulin dans lequel on affirme qu'un certain Davin, qui n'était pas encore surnommé « Le Sourd », fit ses débuts en mitonnant quelque repas fins à l'attention d'officiers de marine qui recherchaient le calme et la discrétion des bords de rivière pour y traiter leurs jeunes conquêtes. Jouxtant le moulin, le vieux foulon à papier, converti en martinet à poudre en 1648 puis transformé en martinet à fer par Gaspard Brouquier. Deux sauts de courant annoncent l'Enclos : d'abord la digue construite en 1913 pour réalimenter par une canalisation souterraine le cours du Béal coupé par le barrage ; puis l'écluse de 1611, depuis longtemps comblée, construite au départ d'un canal souterrain parallèle au Béal primitif.

Dès 1631 la Communauté de Toulon envisage de construire un martinet à poudre à Val d'Ardène. Il sera finalement installé en 1648 dans le paroir à papier puis en 1654 dans le moulin de Saint-Antoine. En 1671, Toulon acquiert auprès d'Honoré de Thomas plusieurs terrains situés sous le paroir à drap afin d'y construire en 1673 un ensemble de bâtiments à l'usage du fermier général Berthelot, commissaire général des poudres et salpêtres.

Cet espace industriel va porter le nom de Grand enclos de la Poudrière. On y trouve le moulin à poudres, un séchoir, divers magasins, un atelier pour le criblage, un grainoir pour le calibrage, un local de pesée des ingrédients, des logements et une écurie. On y assure la fabrication de poudres à canon par battue au pilon dans un mortier d'un mélange humecté de soufre, de charbon et de salpêtre, dans la fameuse proportion « six, as, as ». Le mouvement vertical alternatif de chaque pilon est généré par un arbre à cames horizontal dont la rotation est assurée par l'intermédiaire d'une lanterne et d'un rouet depuis la roue extérieure au moulin mue par le courant du Béal. Une fois battues, les poudres sont tamisées et calibrées selon le besoin. L'inventaire du martinet rédigé en mars 1674 confirme l'utilisation de 24 mortiers de pierre et les archives une production de 200 « milliers », soit environ 100 tonnes de poudres par an. Certains affirment qu'il fabriquait également du salpêtre. Or cette fabrication requiert des installations très spécifiques et des magasins à salpêtre étaient établis à Marseille et Arles depuis 1582.

Le moulin assure également le « radoubage » des poudres revenant des soutes ou des poudrières afin de leur rendre leurs qualités balistiques par séchage ou en pratiquant une nouvelle trituration avec apport de salpêtre. Le mardi 17 octobre 1684, une prise de feu dans le grainoir se transmet aux magasins qui contiennent 466 barils de poudre de 200 livres à raffiner, remisés par la flotte du marquis de Duquesne rentré victorieux du bombardement de Gênes en mai. C'est la déflagration, meurtrière et dévastatrice. Les victimes sont nombreuses : la mère du maître poudrier Jean Gras et Marie, sa fille de 8 ans, des voisins et les ouvriers de l'établissement dont on retrouvera les corps « en pièce et partie en divers endroits ». Le martinet à fer, le paroir à drap et le château sont très touchés. Quelques bastides plus éloignées sont démolies ; oliviers, noyers et

vignes sont ruinés en quantité. L'origine de l'incendie ne sera jamais élucidée, mais la Communauté de Toulon est condamnée à payer dommages et intérêts et Berthelot reconstruit les bâtiments dévastés.

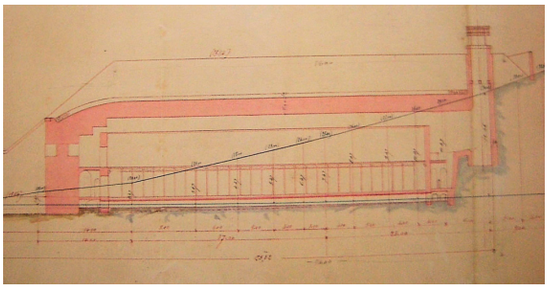
L'Enclos va alors se reconvertir dans la métallurgie. Le siège de Toulon en 1707 et la mission statique donnée à la flotte qui embosse ou coule ses vaisseaux envoient à la fonderie de l'Enclos canons et mortiers de la marine réformés pour être convertis en doubles liards destinés à payer le personnel de l'arsenal. Il semble que seuls les flans de ces pièces, que l'on va appeler des « Dardennes », y seront confectionnés entre janvier 1710 et avril 1712, la monnaie étant frappée dans les ateliers d'Aix, de Montpellier et de La Rochelle. En 1723, les consuls de Toulon louent l'enclos aux frères Renou afin d'y établir au profit de la marine un atelier de fabrication de clous et d'ancres. En 1746, les sieurs Aguillon père et fils, seigneurs de Tourris, y emploieront jusqu'à 8 contremaîtres et plus de 30 ouvriers et y produiront jusqu'à 1 500 quintaux de fers, ancres, essieux et plaques destinés à la marine et à des industries privées. En septembre 1794, le Comité de salut public impose la fabrication de boulets, bombes, obus et fers pour l'arsenal à la forge qui va ainsi vivoter, puis fermera en 1828.

Quittant Dardennes, le cours d'eau prend le nom de Las. La vallée accueille toute une série de moulins alimentés par le Béal : le sixième moulin dit « dernier d'Hubac » puis le moulin n° 5 dit « second d'Hubac » et l'on peut passer dans l'ombre du quatrième moulin dit « de Tuelle » ou « moulin Rose » acquis en septembre 1578 par la Communauté de Toulon de sieur Honoré de Sainte-Marguerite pour 1 358 sols d'or. Ses quatre étages massifs dominent l'antique aqueduc du Béal qui traverse le Las et y déverse une partie de son eau. Désormais, le cours du Las jusqu'au Jonquet est encadré par le Béal et ses moulins sur sa rive gauche et par la voie ferrée des poudrières sur sa rive droite.

Les ouvertures des magasins souterrains 6, 5 et 4 bis de l'établissement Saint-Pierre[1] portent les stigmates des assauts répétés et meurtriers de la section Libersa de la 4e compagnie du bataillon de choc et des sections du 3e Régiment de tirailleurs algériens, des tirs de chars à bout portant et des coups au but des 105 du capitaine Genay, installé les jumelles à la main dans le « moulin Rose » pour guider le tir. C'est à la nuit tombée, le 22 août 1944, que se rendra la forteresse qui se sera défendue « jusqu'à la démence » selon les termes du maréchal de Lattre. Dans les galeries dévastées, des munitions éclatées, des corps carbonisés et quelques tronçons de sous-marins de type XXIII qui auraient dû descendre la vallée du Las par la voie ferrée et parvenir à Saint-Mandrier où ils auraient été assemblés dans le tunnel de Cépet avant d'être mis à l'eau sur la plage de Cavalas. Le premier des 29 U-Boot de type XXIII à assembler à Toulon devait être opérationnel dès octobre 1944. Le débarquement de Provence empêcha cette sombre entreprise.

Les magasins 5 et 6, creusés sous le versant est de la colline Saint-Pierre, font partie d'un projet approuvé en mai 1929 pour assurer le stockage de 520 mines chargées. Le marché est attribué à l'entreprise Travaux hydrauliques et entreprises générales en janvier 1930 pour 5,2 millions de francs. En juin 1932, un acte additionnel de 3,1 millions de francs est passé pour la construction du magasin 4 bis, identique aux deux autres, dévolu au stockage des bombes de l'aéronautique navale. Les trois ouvrages ne seront déclarés bons pour le service qu'au début de l'année 1935.

L'éboulis qui clôt à jamais l'entrée de la poudrière n°4 a été provoqué par l'explosion d'un wagon de munitions stationné sur l'esplanade touché de plein fouet par une volée de 105 du capitaine Genay et dont la détonation va se communiquer à des mines sous-marines disposées à l'entrée du tunnel qui s'écroule, ensevelissant les occupants retranchés. Il est 16h15 ce 21 août 1944 à la montre du sergent Dominique Ottavi qui se bloque au moment de l'explosion. L'onde de choc détruit le troisième moulin dit « de Leurre » qui fait face à la poudrière de l'autre côté du pont des Moulins auprès duquel sera plantée la stèle du souvenir de ces combats.



La poudrière n°1 du Las.

La poudrière n°4 fait partie des 4 magasins souterrains à un étage et cheminée d'aérage unique et coudée aménagés à l'abri des tirs des flottes ennemies sous les collines de Piétavas, de Rigoumel, de Saint-André et du Val d'Égout et destinés à apporter un complément de stockage de 1 000 tonnes aux poudrières de Milhaud et de Lagoubran. Chaque poudrière se compose d'un magasin à poudre proprement dit et d'un magasin-caverne sous roc qui lui sert d'enveloppe protectrice. Espacées de 700 à 800

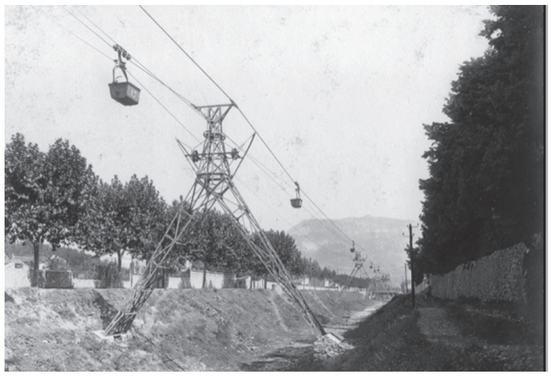
1 L'Établissement Saint-Pierre voit son activité militaire baisser graduellement jusqu'en 1985. Le site est ensuite cédé à France Domaines au début des années 2000, puis vendu à un particulier en 2013. La poudrière n°4 demeure depuis août 1944 la sépulture d'un nombre inconnu d'Allemands.

mètres, elles sont desservies par une voie ferrée raccordée à la ligne PLM au niveau de l'Escaillon. L'ensemble est construit pour 1,7 million de francs par l'entreprise Ronchetti entre janvier 1879 et fin 1882. Dès 1886, les 4 poudrières assurent le stockage de la mélinite et des poudres B.

Après l'école des Moulins dont le fronton singulier attire l'attention, voici le 2e moulin, détruit pour laisser passer le tramway, le château Valletière qui a été célèbre pour son parc d'orangers, puis quelques pauvres vestiges du premier moulin dit « de Tourris » et enfin le moulin à huile de Saint-Antoine. C'est ici que le Béal se sépare du Las pour traverser le quartier Saint-Roch et arriver devant la gare de Toulon avant de plonger et se perdre au cœur de Besagne. À droite, les poudrières défilent [2] : la poudrière n°3, puis la poudrière n°2 et enfin la poudrière n°1 endommagée par les Allemands le 21 août 1944.

La digue Vauban, construite par Étienne Brun vers 1680, permet d'abandonner le lit originel du Las [3] et de suivre le large canal bétonné de la rivière Neuve, couverte jusqu'au pont Neuf. Alors qu'il se jetait naturellement face aux remparts entourant la darse Neuve, près du château de Missiessy et du tout premier site de l'École centrale de pyrotechnie, le Las originel sera détourné par le creusement de la darse de Missiessy puis canalisé et busé vers ses bassins nord.

En 1911, l'entreprise Les Grands travaux de Marseille engage le chantier de construction des grands bassins Vauban. Elle implante en 1913, en partie dans le lit de la rivière Neuve, un transporteur à câbles, avec la gravité comme unique force motrice, pour approvisionner le chantier en matériaux : 4 850 mètres de longueur pour 133 mètres de dénivelé depuis la carrière du Faron jusqu'au poste de déchargement de Milhaud, 48 pylônes et 6 ouvrages angulaires, plusieurs ponts, abris et passerelles au-dessus des routes et de la voie PLM ; des pylônes à deux jambes inclinées installés dans la rivière Neuve.



Chantier des grands bassins Vauban.
Pylônes du transbordeur aérien par câbles installés dans le lit de la rivière Neuve.

Sur la rive droite maintenant, le cimetière de Lagoubran et les monuments aux victimes des explosions du *Iéna* et de la *Liberté* et aux 48 civils et militaires de l'artillerie navale morts pour la France pendant la Grande Guerre. En face, sur les contreforts de Malbousquet, la zone des Minimes avec ses magasins aériens et ses 9 cavernes creusées dans les années 1930, dont l'une sera réaménagée pour survivre à une attaque nucléaire et servira de dépôt occasionnel à la Banque de France lors du passage du franc à l'euro.

Le cours déjà saumâtre du fleuve aborde le delta marécageux au sein duquel sont établis dès la fin du XVIIe siècle sur une presqu'île une vaste poudrière et un poste de garde dont les soldats seront soupçonnés en 1839 de vendre la laine du matelas de leur hamac « à des femmes qui rôdent autour de la poudrière [4] ».

---

2 La voie ferrée des poudrières a été désactivée en 1955 et les munitions acheminées par camions jusqu'en 1975. La poudrière n°1 a réchappé de l'explosion d'août 1944 ; une dépollution pyrotechnique ayant été menée, elle accueille une loge maçonnique. La poudrière n°2 a été cédée en 1975 au ministère de l'Intérieur au profit de la sécurité civile ; après l'accident de 1985, la municipalité de Toulon en a fait l'acquisition comme lieu de stockage de matériel. La poudrière n°3 est utilisée par le comité communal contre les feux de forêts comme lieu de stockage de matériels.

3 « Il y a nécessité de pourvoir à la conservation de la petite rade qui reçoit en grand préjudice des ordures, des graviers et des sables qu'y apportent journellement les rivières de l'Eygoutier et du Las. Les deux ruisseaux [...] y apportent toutes les immondices de la campagne où ils passent [...] et la comblent principalement à l'entrée. Les remèdes à ces maux sont de détourner les deux ruisseaux et de les faire dégorger hors de la petite rade et ce travail, qui serait assurément de quelque dépense, est d'une absolue nécessité. » Vauban.

4 Lettre adressée la 20 août 1839 au directeur des travaux hydrauliques par le major général du port de Toulon. Document SHD Toulon.

En 1852, surveillés par 42 gardes et 4 canons de campagne, près de 1 200 bagnards creusent deux bassins d'immersion des bois destinés à la construction navale. Le delta de la rivière Neuve est remanié. L'implantation de l'École centrale de pyrotechnie entre Lagoubran et Brégaillon vers 1865 entraîne le remblaiement de la côte sud de la presqu'île, puis la transformation de la vieille poudrière en 1883 et l'édification vers 1885 d'un magasin à projectiles, tous deux construits dans le même style de magasins à structure épaisse recouverte de terre.

Le 5 mars 1899, vers 2 heures 20 du matin, l'agglomération toulonnaise est réveillée en sursaut par la formidable explosion de la poudrière de Lagoubran qui ébranle maisons et appartements, écrase les toitures, brise les vitres, éteint les becs de gaz. Le hameau de Lagoubran est quasiment anéanti. On compte une soixantaine de victimes ; les familles Morge, Dauvergne et Queirole sont décimées. La recherche des victimes parmi les décombres, à la seule lueur des lanternes, et le transport des blessés avec des moyens dérisoires et peu adaptés sont un vrai cauchemar.

Les dégâts causés à la Pyrotechnie et dans l'arsenal sont importants : entre autres, 250 mètres de clôture côté Lagoubran, la toiture et les portes du magasin aux projectiles, le lavoir et la buanderie du bagne au Mourillon. Le hameau de Lagoubran est à reconstruire. De nombreux immeubles de l'agglomération toulonnaise sont endommagés ; des commissions sont créées, des procédures engagées, notamment par l'avoué maître Trucy, pour la reconnaissance de la responsabilité de l'État.

C'est le deuxième accident dû à la poudre B en moins d'un an à la Pyrotechnie. Le 8 juillet 1898 en effet, des douilles ont explosé et provoqué quelques blessures et l'évanouissement d'une trentaine d'ouvrières. Les marins de la canonnière russe *Groscastchy* stationnée à la Seyne ont participé aux secours.

Certains se risquent alors à proposer une surveillance des poudres au cours de leur stockage. Le lieutenant de vaisseau Janselme suggère d'introduire un réactif dans les peintures revêtant les parois internes des caisses dont le changement de couleur indiquerait un début de décomposition des poudres. Les archives consultées n'indiquent pas si l'idée a été suivie d'effet. Il faudra attendre 20 ans, et quelques autres catastrophes, pour que l'addition de diphénylamine rende enfin ces poudres stables.

Quelles leçons ont-elles été tirées de ces catastrophes ? On pratique dans les poudrières du Las des ouvertures de déconfinement afin de tenter de limiter les surpressions. On débloque une voiture et des brancards pour le transport des blessés ; le ministre autorise le projet d'un réseau incendie à la Pyrotechnie et hâte celui d'un éclairage électrique dans l'arsenal et la Pyrotechnie. Mais le hameau de Lagoubran sera reconstruit au même endroit et il faudra attendre la loi du 8 août 1929, soit 30 ans, pour que des servitudes et des limitations de construction soient imposées autour des établissements pyrotechniques.

La poudrière de Lagoubran disparue, la Marine, privée d'une capacité de stockage considérable et devant néanmoins poursuivre sa production, doit en urgence dégager près de 300 tonnes de poudres de la vallée du Las puis transformer en stockage flottant le transport de munitions *Bien-Hoa*. Une courte refonte à Marseille modifie ses soutes et électrifie ses moyens de manutention. Il faut en outre régler son compas perturbé par les 400 tonneaux de fonte et d'acier des munitions ajoutées dans ses soutes. Ancré entre Toulon et la Seyne, le *Bien-Hoa,* assurera cette tâche jusqu'en septembre 1909, commandé du 5 avril 1902 au 9 juillet 1903 par un certain Janselme.

Le passage de l'embouchure de la rivière Neuve et l'entrée dans les eaux peu profondes de la rade du côté de Brégaillon marquent la fin de l'aventure.

Son cours a été doublé sur sa moitié supérieure par le canal du Béal dont les eaux calibrées ont mû pendant des siècles les meules des moulins à grains ou à huile et les pilons des paroirs à draps des hameaux de la vallée, ont alimenté les martinets à fer, les moulins à poudre et les forges construits pour le service de l'arsenal de Toulon et des vaisseaux de la Royale[5]. Les falaises de sa rive droite ont été creusées de profondes galeries et de vastes poudrières bien protégées des tirs ennemis. Son cours a été détourné par Vauban et le delta de son embouchure putride assaini et aménagé pour y accueillir de Brégaillon à Missiessy un vaste établissement pyrotechnique. Le Las, ce petit fleuve côtier fougueux mais si discret dans son cours supérieur, bras mort ou ruisseau sans âme dans son parcours citadin, peut ainsi nous raconter près de 5 siècles d'une vie laborieuse et industrieuse vouée au service de la Marine.

5 Le nom de Las sera porté par le torpilleur 178 (mis à flot en 1893, retiré du service en 1919) et par une porte de l'arsenal de Toulon avant la seconde guerre mondiale.

À BORD DU QUATRE MÂTS BARQUE *KRUZENSHTERN*

Michel HEGER

La plupart d'entre vous, j'imagine, ont pu admirer les grands voiliers qui sont venus dans notre port il y a quatre ans. Parmi ces derniers, l'un des plus grands du monde était là, offert à nos yeux admiratifs. éveillant même un rêve : celui de partir au large à son bord. Mais un rêve, on peut le vivre, avec un peu de chance… et de volonté. Et le hasard fait parfois bien les choses. L'année suivante, en escale à Sète, ce magnifique quatre mâts barque russe offrait quelques places à des passagers sur le trajet direct Sète-Varna. Naviguer en haute mer sur ce navire école. Comment résister ? Le *Kruzenshtern* est si beau ! L'année suivante, il proposait le trajet Gênes-Haïfa. Eh bien, j'ai encore craqué ! Ces deux navigations de dix jours sans escale m'ont permis de découvrir la vie à bord de ce navire école.

Sister-ship du tristement célèbre *Pamir* disparu dans un ouragan avec presque tous ses marins en 1957, ses 114,5 m de long, 14 m de large et 52 m de haut en imposent, il peut afficher 35 voiles, dont 18 carrées, soit 3 400 m² de toile et emporter un équipage de 58 permanents et 120 cadets. Construit en 1925 pour un armateur allemand, il fut cédé à l'Union soviétique en 1946 au titre de dommage de guerre et rebaptisé de son nom actuel. Réparé et motorisé à des stades différents de son existence, il est maintenant affecté à l'Académie d'État des pêches de la Baltique et est basé à Kaliningrad. Outre la formation des futurs officiers des marines de pêche ou marchande, il participe régulièrement aux courses et rassemblements de grands voiliers, au cours desquels il s'est fait reconnaître comme l'un des plus rapides navires de sa catégorie, pouvant en effet atteindre les 17 nœuds par bon vent !

C'est donc avec un certain respect que l'on monte à bord et, pour vous faire participer plus facilement à ces merveilleux jours de mer, j'ai regroupé mes deux navigations en un seul trajet fictif aux volets cependant bien réels.

C'est d'abord l'émotion du départ, que tous les marins connaissent et dont les plus anciens se souviennent, en regrettant déjà les appareillages d'autrefois. Amis et familles sur le quai agitent leurs bras dans un dernier au revoir. Les cadets, alignés sur le pont, répondent à leurs saluts. Des pavillons multicolores claquent au vent dans la mâture. Les cadets, qui, je le rappelle, ne sont pas des militaires, improvisent soudain un adieu des moins protocolaires. Le départ n'est pas anodin. C'est la fin d'un rassemblement de grands voiliers et la foule est considérable, à terre ou à bord des embarcations d'admirateurs. L'ancien cap-hornier s'est glissé majestueusement hors des structures portuaires. Le jour amorce son déclin, embellissant la côte et les voiles de nos voisins d'éclairages contrastés.

Dès la sortie du port, les cadets se répartissent sur le pont sous les ordres de deux boscos rugissant leurs ordres. Établir la voilure, orienter les vergues, ajuster les réglages. Durs efforts sur les drisses, essoufflement sur les manivelles des énormes guindeaux qui hissent les vergues et nécessitent quatre paires de bras chacune que l'on doit relever tous les dix tours…

La nuit va tomber. Les derniers rayons de soleil projettent sur les voiles gonflées par une brise légère, l'ombre chinoise des mâts, des haubans, des poulies, des manœuvres diverses qui constituent l'ossature et l'étayage de ces cathédrales de bois, d'acier et de toile.

Un peu plus tard, l'obscurité enveloppe progressivement le navire. C'est maintenant ce que le poète appelle si joliment « l'heure bleue ». Loin de la terre et des regards, il faut carguer les voiles abandonnées par le vent. Éclairés par de faibles projecteurs, les cadets montent à l'assaut de la mâture : haubans d'abord, puis prudent glissement sur le marchepied des vergues. J'admire alors les silhouettes graciles qui se détachent sur fond de nuit, et mesure combien les années me séparent de cette jeunesse pleine d'énergie.

Dans notre petit dortoir encore mal rangé, nous sombrons peu à peu dans nos rêves pleins d'étoiles et de vastes océans.

Au petit matin, un soleil timide pointe au dessus des flots.

L'appel sur le pont succède inévitablement, suivi d'une séance de sport… comme si la rude journée qui attend les cadets ne suffisait pas.

Libre d'aller dans tout le bord, j'écoute les explications et traductions de Michael, un autre passager, franco-israélien d'origine russe (tout un programme) qui deviendra un grand ami, malheureusement disparu l'année dernière.

Pour la satisfaction de votre légitime curiosité, c'est donc le moment de vous faire pénétrer dans le navire. Les salles à manger ou salons en particulier, bien sûr, mais aussi le musée au contenu hétéroclite où se trouve résumée l'histoire de ce vétéran des mers construit en 1925 dans un chantier situé près de Bremerhaven, en Allemagne, et nommé *Padua* lors de son lancement. Sous ce nom, il transporta du nitrate entre le Chili et l'Europe. La guerre 1939-1945 mit fin à cette vocation de cap-hornier et il devint navire école en Pologne puis, comme dit au début de mon exposé, cédé en 1946 à l'URSS au titre de dommage de guerre. Il prend alors le nom actuel de *Kruzenshtern*. Du nom d'un noble russe ayant servi dans la flotte du tsar.

Mais revenons au-dessus du pont. Au fil des jours, j'y observe la vie du bord, celle de l'équipage proprement dit et celle des cadets. Tous, et même quelques passagers volontaires et courageux, sont mis à contribution pour l'entretien du navire. Épissures à la dimension du navire, grattage, peinture, parfois dans des postures acrobatiques, astiquage des cuivres qui sont la grande coquetterie du bâtiment, entretien de l'électronique, quelle que soit sa position extrême… Regardez bien, ils sont tout là-haut à plus de 50 m dans le ciel ! Examen des voiles à tous les niveaux. Du pont au sommet de la mâture, tout doit être vérifié et entretenu.

Je passe bien entendu sur les cours académiques qu'immanquablement les cadets subissent dans leur grande salle de classe et que je me garde bien de troubler…

Une journée de grand beau temps est mise à profit pour laver vareuses, tricots rayés et pantalons de toile à même le pont. La majesté des voiles doit alors céder la place aux prosaïques tissus marins.

Aujourd'hui le ciel est un peu gris, la mer plate. Les voiles ont été carguées. Le « vent de la cale », comme disent les marins, nous propulse, et le doux ronronnement des deux diesels a remplacé le chant de la mâture. C'est l'occasion de faire un exercice de postes d'abandon. Coups de sifflets, sirène. Le pont se colore en orange. Les mines sont réjouies, c'est un moment de détente entre les cadets et les cadres. On nous fait exhumer nos tenues étanches de survie et Michael s'est dévoué pour enfiler, non sans difficultés, cet habit pourtant destiné à l'urgence extrême. C'est aussi l'occasion pour Alexandre le bosco d'afficher un de ses très rares sourires. Comme les autres boscos, Alexandre est un personnage incontournable du bord. Responsable de l'un des deux grands mâts, il en assure tous les réglages, la tête pointée vers le ciel. Sa grande taille, sa voix rauque tonitruante inspirent le respect et terrorisent même parfois les cadets les plus sensibles.

Tant qu'à prévoir des ennuis, autant s'exercer à la barre de secours à bras : 2 m de diamètre, barre double, elle nécessite quatre hommes : deux pour virer sur la droite, deux pour virer sur la gauche. On y ajoute un homme de plus pour surveiller le cap sur un compas magnétique de secours situé entre les deux roues et donner en conséquence les ordres de barre. L'exercice est très fatigant, même par mer calme. (N'oublions pas que ce voilier déplace plus de 5 000 tonnes !). On en apprécie que mieux les servocommandes normalement utilisées.

Quand il y a brise, le spectacle des voiles est inoubliable. Immaculées ou ocrées par un soleil tardif, selon l'heure du jour. Les cadets et gabiers grimpent dans la mâture avec l'agilité enviable de leur jeunesse. Ils restent là-haut souvent pendant de longues minutes, agrippés à la vergue, les pieds instables sur le marchepied, ce câble souple qui court sous chaque vergue et qui supporte le poids des hommes.

On se prend à rêver …

Un jour de petite brise, Michael, la cinquantaine assumée, a suivi mon regard et, de son inimitable accent polyglotte, m'a convaincu, en désignant la mâture, qu'en dépit des 25 ans qui nous séparaient, j'étais encore capable de décoller du pont. Alors nous y allons. Michael passe devant. Un gabier du bord me suit quelques échelons plus bas. Le harnais servira plus tard, là-haut. Première hune : il s'agit d'une vraie plateforme. On accroche tout de même le harnais. On souffle. En toute franchise, j'avais peur d'avoir peur… Mais Michael, d'un sourire malicieux, pointe encore le doigt vers le ciel. Encore plus haut ? Là, c'est du sérieux : les haubans sont beaucoup plus étroits et verticaux. Moi qui n'étais pas très fier dans ceux de la *Belle Poule*, que suis-je venu faire dans cette galère ? Mais l'occasion est unique : banco ! Regardez encore la différence entre la première et la deuxième hune ! Celle-ci n'est que poutres et filets dont on traverse la structure sans plancher, à l'aide de contorsions malhabiles car les deux épaules ne peuvent passer en même temps. Une fois l'obstacle franchi,

on s'accroche à nouveau, les deux pieds bien posés sur la structure métallique. J'admire alors le spectacle, le souffle deux fois coupé ! Nous sommes à 35 mètres au dessus de l'eau. La hauteur d'un immeuble de douze étages. Sur le pont les personnages sont bien petits. Nous voici au centre d'une sculpture de toiles gonflées par un vent clément. Inoubliable !

Mais il est d'autres points de vue pour admirer le navire : le mât de beaupré par exemple. Il est de belle taille et comporte quatre étais. Il peut donc recevoir quatre voiles triangulaires en même temps. Comme les extrémités de tous les mâts, son accès est malaisé. On s'y rend comme on peut en s'accrochant à tout se qui se présente. Mais le coup d'œil en vaut la peine.

Le temps s'écoule au fil des flots, avec son renouvellement permanent de spectacles de toute beauté. Un jour, après un orage, le pont encore mouillé reluit de toutes ses lattes et reflète la mâture ainsi inversée. Un autre jour, le soleil incendie au loin d'invraisemblables nuages étrangement tourmentés. Vue presque cataclysmique qui mérite bien un coup de zoom.

Dans la journée, il n'est pas interdit aux cadets de s'accorder parfois un peu de repos.

Au carré des passagers, l'ambiance assez sage au départ s'est à peu à peu détendue. Sachant qu'il nous serait impossible de trouver de l'alcool à bord, nous avions pris nos précautions et emporté une ou deux bouteilles de vieux rhum. Michael avait amené une guitare et, certains soirs, accompagné de Serguei, un membre de l'équipage, et d'une bouteille de vodka sortie de derrière les guindeaux, il nous chante quelques mélodies russes pleines de nostalgie. Je leur chante du Brassens.

Quand approche la fin de la navigation, et par là-même la fin de leur six mois de formation, les cadets préparent une petite fête où tâcheront de s'exprimer tous leurs talents cachés et multiples. Ce n'est certes pas toujours au point du premier coup, on est loin de Béjart, mais les progrès se feront assez vite.

C'est enfin le grand jour. Dans l'après-midi, les cadets se sont mesurés en divers défis sportifs. Maigrichons ou gaillards, aucun ne se dérobe. Plus tard, tout l'équipage est rassemblé sur le pont principal, du mousse au capitaine, pour le fameux spectacle. Le pavillon d'un trombone, astiqué comme tous les cuivres du bord, reflète notre aréopage attentif. Chants et danses se succèdent pour la joie de tous : jongleurs, musiciens, danseurs cosaques ou non.

Toujours aussi malicieux, Michael s'est approché de moi et m'a tendu sa guitare… Vas-y, me dit-il, on t'a appris un chant le soir, souviens toi ! Tout le monde m'observe. Alors, bien que très inquiet, je ne peux me dérober et attaque en russe un chant traditionnel, *Souliko*, en priant Dieu que ma timide prestation n'attire pas le mauvais temps.

C'est bientôt la fin du voyage. Il fait beau. C'est Christoff, cette fois, un Allemand lui aussi passionné de navigation qui m'entraîne dans la mâture. Pour la première fois, il me convainc de me glisser le long d'une vergue au milieu des voiles gonflées. À 35 mètres de haut.

Encouragé par ce que j'appellerais l'inconscience de mon grand âge, il m'entraîne alors le lendemain vers le sommet du grand mât. Et là, c'est tout de même autre chose. Il s'agit d'une véritable escalade parsemée d'obstacles en tous genres : étais, câbles, drisses s'enchevêtrent dans les hauteurs, alors que les haubans se réduisent comme peau de chagrin jusqu'à se fondre dans le mât.

Quand vient le moment de passer de ce mât à la vergue la plus haute du bord, que l'on appelle d'ailleurs la « royale », je n'en mène pas très large. Nous sommes à 50 mètres au dessus de l'eau.

Un autre passager allemand, resté sur le pont, a suivi notre ascension au téléobjectif et nous offre de belles images, qui me permettent, chers confrères, de vous saluer bien bas, si l'on peut dire…

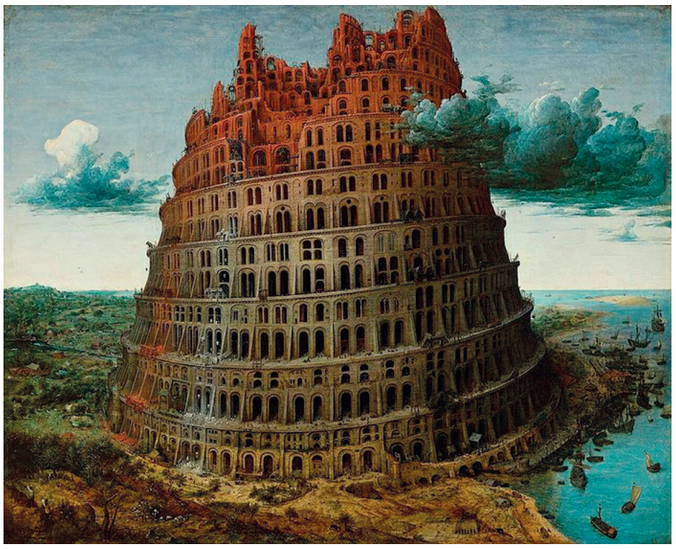
TOUJOURS PLUS HAUT ! PETIT HISTORIQUE DE L'ARCHITECTURE VERTICALE, DE LA TOUR DE BABEL AU BURJ KHALIFA

Jean-Pierre MALASPINA

Introduction : la Tour de Babel

Dans le chapitre 11 de la Genèse, premier livre de la Torah et de la Bible, il est écrit : « En ce temps-là, peu après le déluge, tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots. Comme les hommes se déplaçaient à l'orient, ils trouvèrent une plaine au pays de Shinéar et s'y installèrent pour bâtir une ville. Ils se dirent l'un à l'autre : "Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au feu !" La brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de mortier. Puis ils se dirent : "Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la terre !" Or Dieu vit la ville et la tour que les hommes commençaient à bâtir. Et il dit : " Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Ensuite, aucun projet ne sera irréalisable pour eux. Allons ! Descendons ! Et là, rendons confus leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres." Dieu les dispersa de là sur toute la face de la Terre et ils cessèrent de bâtir la ville. Aussi la nomma-t-on Babel [terme proche du mot hébreu signifiant « brouillés »], car c'est là que Dieu mit de la confusion dans le langage de tous les habitants de la terre et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la face de la Terre. »

L'origine de ce récit mythique de la Tour de Babel semble provenir de la déportation à Babylone d'une partie de la population juive en 586 avant l'ère chrétienne, après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Les Juifs auraient été impressionnés par la grande ziggurat du dieu Marduk, dont une reconstitution se trouve au *Pergamon Museum* de Berlin. Une ziggurat était un édifice religieux mésopotamien à degrés, constitué de plusieurs terrasses supportant un temple au sommet. Il constitue une parfaite introduction à cet exposé car il contient plusieurs éléments qui permettent d'expliquer pourquoi l'Homme s'est évertué, de l'Antiquité jusqu'à nos jours, à bâtir des constructions de plus en plus élevées à l'assaut du ciel. L'élément essentiel est le rapport entre un dieu, quel qu'il soit, et les Hommes. Pendant des millénaires, ces derniers ont craint une ou plusieurs divinités qui avaient, pensaient-ils, tout pouvoir sur eux. Ils ont donc élevé des sanctuaires, soit pour les glorifier, soit pour célébrer tel ou tel culte. Et, bien entendu, plus la splendeur du temple était élevée, meilleur devait être le bénéfice escompté !



La Tour de Babel *par Pieter Bruegel (1568).*

Dans l'Antiquité

Dès le début de l'Antiquité, avec les deux civilisations qui ont inventé l'écriture vers 3000 av. J.-C., la mésopotamienne et l'égyptienne, s'élevèrent donc des ziggurats d'une part, des pyramides d'autre part. Des premières, malheureusement, il ne reste que des ruines plus ou moins bien conservées, comme celle de Chogha Zanbil, près de Suse en Iran. En revanche de nombreuses pyramides égyptiennes sont parvenues jusqu'à nous. Rappelons que le roi égyptien, le pharaon, avait un statut de dieu vivant.

La première sépulture des souverains de l'Ancien empire égyptien (de 2700 à 2200 av. J.-C.) était le mastaba, construction quasi rectangulaire. Les raisons du passage des mastabas aux pyramides ne sont pas clairement établies, mais on évoque généralement le souhait d'atteindre des hauteurs de plus en plus considérables pour manifester l'importance et la puissance du pharaon défunt. Les premiers mastabas, à étage unique, ont tout d'abord évolué vers des mastabas à deux étages permettant d'accueillir de nouvelles structures funéraires, le second étage étant moins large et moins haut que le premier.

Au début de la III^{e} dynastie (vers -2700 à -2600), les mastabas sont devenus des pyramides dites à degrés, constituées de plusieurs étages successifs. La première et la plus célèbre de ces pyramides à degrés est la pyramide du pharaon Djéser à Saqqarah, dont le nom de l'architecte nous est connu : Imhotep. Ce dernier voulut clairement ériger une pyramide à degrés s'élevant tel un escalier gigantesque vers le ciel afin de symboliser l'ascension du défunt du « monde souterrain » vers les « cieux ». Son successeur, le pharaon Houni, fait bâtir la pyramides à degrés de Meïdoum, située à l'entrée du Fayoum. Élargie et agrandie plus tard d'un huitième degré, elle fut finalement transformée par son fils Snéfrou, premier roi de la IV^{e} dynastie, en pyramide lisse au moyen d'un revêtement en calcaire, qui malheureusement s'effrita au cours des siècles.

L'étape suivante de l'évolution des pyramides fut l'édification par le même Snéfrou d'une « pyramide rhomboïdale » sur le site de Dahchour. Il s'agit d'une pyramide dont les faces lisses constituent une pente à sections d'inclinaisons décroissantes en direction du sommet. La non-uniformité de cette pente pourrait s'expliquer par des difficultés architecturales et par l'instabilité de la maçonnerie de la pyramide. Ce sera la première à dépasser les 100 m de haut. Grand bâtisseur, Snéfrou fit construire également la première pyramide à faces lisses, dite pyramide rouge, vers 2600 av. J.-C. Bien conservée, haute de 105 m, elle reste la troisième plus haute d'Égypte. Le successeur de Snéfrou n'est autre que Kheops, dont le nom est resté célèbre pour avoir fait bâtir vers -2530, à Gizeh près du Caire, la plus grande pyramide à faces lisses, haute à l'origine de 146,6 m (137 m de nos jours). Elle va rester la construction humaine la plus haute pendant rien moins que 3 880 ans, n'étant détrônée qu'en 1310 apr. J.-C. ! Sa sœur presque jumelle, construite à côté par son fils le pharaon Kephren quelque trente ans plus tard, ne mesurait que 143,50 m mais, mieux conservée, elle est de nos jours plus haute que celle de Kheops.

La forme pyramidale a également été choisie par d'autres civilisations anciennes pour construire des temples dédiés à leurs dieux. Parmi de très nombreux exemples, deux méritent d'être mentionnés :

- La grande pyramide de la Danta au Guatemala, érigée vers 300 av. J.-C. par les Mayas. Pour certains auteurs, elle aurait atteint une hauteur de 170 m à son apogée, pour un volume de 2 800 000 m^3, contre seulement 2 600 000 pour celle de Kheops. De nos jours ses ruines, envahies par la végétation, ne mesurent plus que 72 m de haut.
- Le site de Teotihuacan (qui signifie « la vallée des dieux ») au Mexique, ville construite aux environs de 200 av. J.-C., et habitée jusqu'à sa chute entre les VI^{e} et VII^{e} siècles, qui inclut deux grandes pyramides, celle du soleil (65 m de haut) et celle de la lune (46 m).

Outre la pyramide de Kheops, une autre merveille du monde antique dépassait les 100 m de haut. Il s'agissait de la tour fanal de Pharos près d'Alexandrie, construite vers 280 av. J.-C. par la dynastie égyptienne des Ptolémées. Sa hauteur était de l'ordre de 120 à 130 m et elle était visible jusqu'à 50 km à la ronde. Elle a ainsi servi de guide aux marins pendant 17 siècles avant d'être détruite par un tremblement de terre en l'an 1303 de notre ère. C'est le premier exemple de construction humaine utilitaire et non spécifiquement lié à une religion, bien qu'on suppose qu'elle était surmontée par la statue d'un dieu (Zeus, Poséidon ou Hélios ?).

Pour conclure avec le monde antique, soulignons que les temples grecs et romains ne brillaient pas spécialement par leur gigantisme, mais plutôt par leurs proportions harmonieuses édictées par le fameux « nombre d'or ». Parmi les monuments romains les plus élevés, mais qui ne dépassaient pas les 50 m de haut, deux sont profanes, le pont du Gard et le Colisée de Rome. Le troisième, l'actuel château Saint-Ange, a servi de mausolée à l'empereur Hadrien.

Au Moyen Âge

Classiquement, la chute de l'empire romain en 476 marque la fin de l'Antiquité et le début de ce qu'il est convenu d'appeler le Moyen Âge.

C'est l'Empire romain d'Orient, avec Constantinople comme capitale, qui reprend alors le flambeau de la civilisation occidentale. Il n'est donc pas surprenant que ce soit dans cette dernière cité, moins d'un siècle plus tard, en 537, qu'on consacre une construction remarquable avec la basilique Sainte-Sophie, dont le dôme culmine à 49 m. La première « Hagia Sophia », voulue par l'empereur Constantin en 330, après sa conversion au christianisme, ayant été détruite, une nouvelle basilique fut commencée en 532 par l'empereur Justinien et terminée cinq années plus tard. Le dôme s'écroula en 558 suite à un tremblement de terre, mais fut reconstruit plus haut de 7 mètres en 562.

Vers la fin du premier millénaire, signalons l'érection de deux temples bouddhistes importants dans l'île de Java en Indonésie, qui sont devenus de nos jours des destinations touristiques fréquentées. Celui de Borobodur en 842, très imposant et décoré mais haut de seulement 35 m, et le site de Candi Prambanan postérieur de 14 ans, avec ses quelque 240 temples dont les tours atteignent 50 mètres de haut.

Avec l'arrivée du nouveau millénaire, vient le temps des cathédrales. C'est tout d'abord l'art roman qui s'impose pendant les deux premiers siècles, avec des édifices imposants mais peu élancés dont les tours n'atteignent pas les 100 m de haut, comme la cathédrale de Worms ou celle de Tournai. Un petit aparté pour souligner que ces constructions ont été grandement facilitées par ce qu'on appelle l'« optimum médiéval », un réchauffement climatique au moins égal sinon supérieur à celui que nous connaissons actuellement. Il est en effet bien établi que durant cette période, allant du X^e^ au XIV^e^ siècle, on cultivait de la vigne jusqu'en Pologne, on récoltait des dattes en Provence et même de la canne à sucre à Hyères !

En dehors du monde occidental, les autres religions ne sont pas en reste. À peu près à la même époque en Asie, la civilisation khmer érige le remarquable temple d'Angkor Vat, hindouiste à l'origine puis bouddhiste à la suite de guerres de religion qui n'étaient certes pas l'apanage de l'Occident. Représentation du paradis sur terre, sa surface au sol en fait le temple le plus important au monde, et ses cinq tours sculptées en forme de fleur de lotus dégagent une harmonie parfaite, même si la plus haute n'atteint que 65 m.

Et à la fin du même XII^e^ siècle s'élève à Séville, alors dominée par les Almohades, le plus haut minaret musulman (94 m), transformé en clocher de la cathédrale et baptisé la Giralda après la Reconquista de 1492. En partie détruit par un tremblement de terre en 1356, il sera reconstruit en 1568, atteignant sa taille actuelle de 104 m.

Toujours vers la fin de ce XII^e^ siècle, les premières réalisations de l'art gothique voient le jour en Île-de-France, avec en particulier la cathédrale de Chartres dont la tour nord est la première du monde chrétien à dépasser les 100 m de haut, en 1170. La nouvelle technique architecturale de la voûte sur croisée d'ogives permet en effet une élévation plus importante de l'édifice, dont les masses reposent sur quatre piliers au lieu de deux. Par conséquent, très vite, les hauteurs des églises, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, vont s'accroître, et enfin en 1311 une construction humaine dépasse en hauteur la pyramide de Kheops : il s'agit du clocher de la cathédrale de Lincoln en Angleterre dont la flèche en charpente recouverte de plomb atteint 160 m. Mais en 1549 une violente tempête abat la flèche et ramène le clocher à sa hauteur actuelle de 83 m.

Les temps modernes

Plus de deux siècles se sont écoulés, le Moyen Âge a cédé la place à la Renaissance et d'innombrables clochers gothiques pointent vers le ciel. Et bizarrement, le plus élevé devient celui d'une anonyme église d'une petite ville allemande bordant la Baltique : la *Marienkirche* de Stralsund, avec ses 151 m. Mais pour vingt ans seulement, car en 1569, les architectes gothiques se sont tellement enhardis qu'avec la cathédrale Saint-Pierre de Beauvais, ils ont repoussé les limites, peut-être au-delà du raisonnable. Elle possède en effet une flèche en pierre de 153 m de haut, et aussi le chœur gothique le plus élevé avec ses 47,5 m. Si ce dernier est toujours debout, grâce à de nombreux renforts successifs, il n'en est pas de même de la flèche et des trois étages du clocher détruits par une tempête le 30 avril 1573, alors que les fidèles sortaient de la célébration de l'Ascension. Deux de chute, donc !

En conséquence, c'est la flèche de la *Marienkirche* de Stralsund qui redevient la plus haute du monde et ce jusqu'en 1647 seulement. Non pas parce qu'une construction plus haute voit le jour mais parce que, cette année-là, sa flèche s'écroule, frappée par la foudre ! Et trois de chute. Y aurait-il donc une malédiction, comme avec

la tour de Babel ? Il faudra attendre 1708 pour qu'un nouveau clocher, baroque celui-ci et haut de seulement 104 m, soit terminé en remplacement.

En cette année 1647, c'est donc la cathédrale de Strasbourg avec sa flèche de grès rose de – seulement – 142 m de haut, en place depuis 1439, qui devient la plus haute du monde. Elle va le rester pendant 237 ans exactement, jusqu'à ce que son clocher soit dépassé de cinq petits mètres en 1874 par celui d'une église néo-gothique de Hambourg, la *Nikolaikirche*. Le record de cette dernière ne va pas tenir bien longtemps puisqu'en 1876, le clocher en fonte de la cathédrale de Rouen, haut de 151 m, le supplante. Le sort ultérieur de la *Nicolaikirche* fut tragique, puisqu'en 1943 des raids aériens alliés contre Hambourg la détruiront, tout en laissant intact son clocher encore visible aujourd'hui.

Mais décidément, en cette fin de XIX^{e} siècle, les records de hauteur duraient peu, car dès 1880, les deux tours en pierre de la cathédrale de Cologne avec leurs 157 m redonnaient l'avantage à l'Allemagne dans cette lutte de prestige religieux. Dix années plus tard, le *Münster* d'Ulm, église luthérienne et non pas cathédrale il faut le préciser, voyait même sa flèche néo-gothique s'élever jusqu'à 161 m. Ce n'était cependant plus le bâtiment le plus haut du monde car, à partir de 1885, ce sont les monuments civils qui vont supplanter les religieux.

Avec tout d'abord l'érection de l'obélisque en maçonnerie du *Washington monument*, haut de 169 m. Puis, à l'occasion de l'exposition universelle de Paris au Trocadéro, avec la célébrissime tour Eiffel, inaugurée le 31 mars 1889. Avec ses 300 m de hauteur, elle fait franchir une nouvelle dimension à l'architecture verticale en pulvérisant l'ancien record de 131 m ! Gustave Eiffel s'était fait les armes sur cette nouvelle technique de construction métallique quelques années plus tôt avec la réalisation du viaduc ferroviaire de Garabit, franchissant la Truyère à 122 m de hauteur, et qui restera le plus haut du monde jusqu'en 1929.

Quelques années plus tard, au début du XX^{e} siècle, c'est un nouveau dieu qui prend alors le relais des anciens quelque peu essoufflés, je veux parler du « dieu dollar ». En effet, pour montrer leur puissance naissante, les grandes villes et les grandes compagnies américaines se font bâtir des immeubles de plus en plus imposants : c'est le début de ce qu'on va appeler les gratte-ciel. C'est le cas par exemple du *City Hall* de Philadelphie en 1901 ou du *Singer building* à New York en 1908 qui, avec ses 187 m, dépasse en hauteur le Washington *monument*. Et à l'orée des années 30, en pleine crise économique - quel paradoxe - un premier gratte-ciel new yorkais va dépasser en hauteur la tour Eiffel. Il s'agit du *Chrysler building*, inauguré le 27 mai 1930, qui atteint 319 m de hauteur avec son élégante flèche en acier inoxydable. Il ne va rester en tête du palmarès que moins d'une année car, le 1er mai 1931, est inauguré, toujours à Manhattan, l'*Empire State building*, qui mesure 381 m et compte 102 étages. Là encore, c'était un magnat de l'industrie automobile, John Rascob, dirigeant de *General Motors*, qui avait financé l'opération.

L'époque contemporaine

L'Empire State building reçut sur son toit une antenne en 1952, ce qui porta sa hauteur à 443 m, lui permettant de rester le plus haut bâtiment du monde jusqu'en 1967, année de la construction de la tour de télévision *Ostankino* à Moscou qui, avec ses 537 m, franchissait pour la première fois la barrière symbolique du demi-kilomètre. N'oublions pas qu'on était alors en pleine guerre froide entre l'Est et l'Ouest, et par ce coup d'éclat les Soviétiques voulaient montrer eux aussi leurs muscles !

L'Occident prit cependant sa revanche moins de 10 ans plus tard avec la mise en service d'une autre tour de télévision, celle du *Canadian National* à Toronto, haute de 555 m, qui avait pour but de révéler à la face du monde la puissance de l'industrie canadienne.

Pendant ce temps-là, les gratte-ciel continuaient à s'élever dans toutes les grandes métropoles mondiales pour symboliser leur réussite économique :

- Aux États-Unis en 1973 les *Twin towers* du WTC à New York, dont on connaît le sort tragique, et les *Sears towers* de Chicago.
- Et en Asie, pour refléter le décollage économique de nombreux pays de la région, comme par exemple la Malaisie qui surprend en 1998 avec ses tours *Petronas* hautes de 452 m, ou Taïwan en 2004 avec sa *Taipei 101 tower*, premier gratte-ciel du monde à dépasser les 500 m. Ces deux derniers immeubles ont été construits par l'entreprise sud-coréenne *Samsung Engineering & Construction*.

Cinq ans plus tard, en 2009, c'est un autre pays émergent qui frappe un grand coup, les Émirats arabes unis où dans la ville de Dubaï va s'élever la plus haute structure humaine jamais construite, le *Burj Khalifa*, nommé ainsi en l'honneur de l'émir d'Abu Dhabi, le cheikh Khalifa ben Zayed Al Nahyane, président des Émirats

arabes unis. Sa hauteur finale, atteinte le 17 janvier 2009, est de 829 m, soit 320 m de plus que la *Taipei 101 tower* et 274 m de plus que la tour *Canadian National*. Ses 163 niveaux comportent des appartements, des bureaux ainsi qu'un hôtel de luxe de la toute nouvelle chaîne « Armani hôtels », une entreprise conjointe entre *Giorgio Armani* de Milan et *Emaar Hotels & Resorts*, filiale du promoteur *Emaar Properties*. Elle peut accueillir 35 000 personnes - soit l'équivalent de la population de Six-Fours-les-plages ou de Saint-Raphaël - et sa construction a coûté environ 1 milliard d'euros.

Mais bien entendu on ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Désormais, l'objectif de ce « toujours plus haut » est d'atteindre et de dépasser le km ! Deux structures en construction à l'heure actuelle ont clairement cet objectif, toujours dans les pays du Golfe désireux de glorifier leur dieu « pétrodollar ». Ainsi, en 2019 s'élèvera, sauf accident, dans la capitale de l'Arabie Saoudite la *Jeddah tower* dont la hauteur finale, tenue secrète, devrait dépasser les 1000 m. L'année suivante Dubaï, piqué au vif, devrait récupérer son record avec la *Dubaï Creek tower*.

« Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom. » Force est de constater que l'objectif des bâtisseurs de la tour de Babel est devenu aujourd'hui une réalité.

En conclusion

On peut légitimement se poser la question : quel est donc le but de ce « toujours plus haut » ? L'être humain n'a-t-il qu'un seul dessein : devenir l'égal des dieux en élevant dans le ciel des constructions pharaoniques ? La compétition a été lancée à Babel et se poursuit aujourd'hui dans les endroits du monde où l'on n'a pas grand-chose d'autre à faire de son argent que de couler du béton armé. Le foisonnement de la « skyline » d'une ville semble devenu le reflet exact de la richesse de cette dernière, comme le montre l'exemple du quartier Pudong à Shanghai. Faut-il s'en émerveiller comme une manifestation du génie humain ? Ou s'en inquiéter comme une preuve de son orgueil ? Chacun apportera sa propre réponse à ces questions.



Le Burj Khalifa à Dubaï.

VÉHICULES AUTONOMES, L'ANNONCE D'UNE RÉVOLUTION

Alain DUMORTIER

Selon une parole du président de Toyota, « L'industrie automobile est entrée dans une ère de profonde transformation, du type de celles qui n'arrivent qu'une fois tous les 100 ans. »

Des véhicules techniquement prêts

Lors d'une communication précédente, nous avons vu que le véhicule autonome n'est plus un rêve, après une évolution technique rapide dont on peut rappeler les grandes étapes,
- vers 2000, des véhicules multiplexés, leur équipement informatique contrôle le fonctionnement interne,
- entre 2010 et 2015, l'écran tactile connecte et intègre le véhicule au monde extérieur,
- en parallèle, les capteurs, les équipements de sécurité et le développement des tests routiers ouvrent la voie à la conduite autonome sous plusieurs aspects :
    1. Le véhicule urbain, le robot-taxi dont le grand précurseur est la *Google car*, une voiture sans volant, ni pédales, qui se meut toute seule, à petite vitesse, et la navette dont l'exemple français construit par Navya est opérationnel à Paris et à Lyon. Nous ne traiterons pas ce sujet, ni celui des camions et autobus autonomes.
    2. Des véhicules pour particuliers, évolutions des véhicules traditionnels. Les acteurs en sont tous les constructeurs et des équipementiers majeurs, fournisseurs de capteurs complexes, et Tesla, nouvel entrant, qui industrialise des véhicules de structure traditionnelle, électriques, rendus autonomes par le système « Autopilot ».

Pour tous, des tests routiers sont engagés. Des millions de kilomètres ont validé la préparation technique. Ces essais ont reçu, fin 2016, dans plusieurs grands pays, l'encouragement des gouvernements. Ils se poursuivent depuis cette année avec la présence au volant de conducteurs particuliers inactifs.

Un monde futur et révolutionnaire est en marche. Examinons-en les aspects.

La révolution informatique

La révolution informatique s'intensifiera avec la mise en circulation des véhicules autonomes, qui en utiliseront massivement tous les services.

La cartographie et la navigation

Le véhicule autonome aura besoin d'une carte toujours plus précise, à jour en temps réel, couvrant tous les pays, dans ses moindres détails. Pour ce faire, il faudra collecter et utiliser les données provenant des centaines de millions de véhicules en circulation. Pour le monde occidental, 3 grands sont en concurrence, Google initialement placé sur la carte, Here et Tom-tom. Placés sur la navigation, Here représentait, en 2016, 80 % du marché mondial, Tom-tom 20 %. Depuis, Google a développé Waze. Michelin a lui aussi lancé une application. Au premier trimestre 2016, les 3 constructeurs allemands ont fait l'acquisition de Here. Depuis, Here a signé un partenariat avec Baidu, le « Google chinois », pour l'utilisation de ses cartes hors de Chine. Il annonce vouloir réunir les data de constructeurs de toutes marques pour apporter de nouveaux services connectés aux automobilistes, à savoir, « Real Time traffic », « Hazard Warning » pour les dangers potentiels, « Road signs », « One street parking ». Tom-tom a annoncé le rachat d'Autonomos, une start-up berlinoise, qui a développé un système capable de détecter les dangers sur la route, grâce à la reconnaissance d'objet, et de gérer les situations les plus compliquées pour un véhicule autonome. Pour la cartographie, Tom-tom annonce

la mise au point d'une technologie plus précise que le GPS, qui détermine le positionnement d'un véhicule en temps réel. L'ensemble des États-Unis et de l'Europe seront couverts fin 2017.

Comment peut-on traiter toutes ces informations ? La solution est le Big data.

Le Big data

Le développement de véhicules autonomes impose l'accès à un monde connecté de grande ampleur capable d'exploiter des millions de données relatives à la circulation automobile. À ce titre, des essais du protocole 5G ont été récemment engagés.

- la première raison est la sécurité, s'agissant de perfectionner par l'intelligence artificielle les logiciels de contrôle de la voiture, mais aussi de suivre un véhicule donné corrélativement à la position et au mouvement des autres, ceci dans le but d'éviter les collisions,
- la seconde raison est la fluidité du trafic. Les « Big data » auront la connaissance des positions de millions de voitures et des densités de la circulation et devront être à même de donner des instructions pour le trajet avec l'aide de cartographies précises. Notons que les mathématiques apporteront, par leurs outils de simulation, leur concours pour rendre plus fluide le trafic urbain. Les données seront utiles à des gestionnaires de flottes, pour proposer une facturation intelligente et aussi pour proposer à chaque client une solution de transport optimale combinant véhicule particulier et transport en commun.

Cette manne d'informations disponibles relatives au comportement et aux habitudes des automobilistes annonce de nouveaux services que nous examinerons plus loin. Pour être totalement efficace, il faut créer un standard informatique du véhicule autonome, utilisable par tout constructeur. C'est l'avis de BMW qui pense que cela n'a aucun sens que chaque entreprise développe sa propre technologie pour, au final, arriver au même résultat. Avis partagé par Toyota, qui préconise une toile informatique géante.

> À noter : les GAFA, les géants de la *high-tech*, ont une position de force sur le Big data et l'intelligence artificielle.

L'intelligence artificielle

Demain, la voiture ne se dirigera plus, elle nous dirigera. C'est le point de vue unanime de tous les acteurs de l'automobile. Celle-ci ne pourra évoluer que si elle devient toujours plus intelligente, en particulier, sur le plan de la sécurité et du confort. La clé de cette évolution nécessaire est l'intelligence artificielle. En effet, les situations auxquelles sont confrontées les voitures sont infinies et aucune programmation a priori ne pourrait les envisager toutes. Cela oblige à développer des systèmes adaptatifs et apprenants, comme le « Machine learning », qui permet aux ordinateurs d'apprendre en fonction des situations rencontrées, et de prendre des décisions sans avoir été programmés pour celles-ci. Ainsi, Volvo, développe un projet « Drive me », intégrant le « Machine learning » en lien avec un spécialiste de l'informatique NVIDIA. Le logiciel développé permet d'analyser chaque situation nouvelle et de s'adapter au fur et à mesure. La réaction à un événement se fait en quelques millisecondes.

Par l'intelligence artificielle, les radars et le freinage d'urgence doivent apprendre à distinguer les vrais obstacles nécessitant une réaction immédiate, des faux, comme un journal sur la chaussée, qui ne nécessitent aucune réaction. Ainsi, Volvo a été confronté à l'adaptation de son système à des situations imprévues, comme celle de kangourous traversant les routes en sautant. Il existe d'autres exemples d'application : Google, par exemple, annonce que la *Google car* est capable de détecter un geste de la main d'un cycliste et de comprendre sa signification. Elle reconnaît aussi les véhicules d'urgence. L'AUDI A8 peut laisser le conducteur regarder la télé dans les embouteillages, la voiture autonome passe les péages toute seule. D'autres domaines sont également ouverts à l'intelligence artificielle : la communication entre véhicules, le choix d'itinéraires, le confort, etc.

> À noter : L'Agence américaine de sécurité automobile a admis que l'intelligence artificielle pilote d'un véhicule autonome peut être considérée comme conducteur à part entière.

Les risques informatiques

Multiplication des données, échanges intensifiés, accès ouvert aux informations et services, cela constitue beaucoup de bénéfices nouveaux, mais cela entraîne aussi une multiplication des risques : devenant un énorme ordinateur, la voiture en est d'autant plus vulnérable. Ses fonctions sont potentiellement contrôlables à distance par un Smartphone, comme il l'a été montré par des expériences réalisées en juillet 2015 sur des véhicules Chrysler, et par d'autres en septembre 2016 sur des Tesla. C'est l'œuvre de deux experts américains,

qui, grâce à leur ordinateur, ont pris le contrôle des freins et du volant d'une Jeep et l'ont envoyée au fossé. Il résulte de tout cela :
- un risque de vol de la voiture, des données qu'elle détient, et des accès qu'elle permet ;
- un risque de sécurité sur les informations, ensuite.
Il s'agit d'un enjeu tel que l'institut de recherche ITC « System X » a lancé en 2016 un programme avec les constructeurs français et Valeo, qui ambitionne des solutions de sécurisation pour l'automobile, l'aéronautique et le ferroviaire. Le cryptage utilisé préservera la confidentialité des données échangées et la *blockchain* des logiciels transmis. Symantec se penche aussi sur la question et a lancé un programme équipant déjà 10 millions de véhicules par an. Ces premiers programmes surveillent les échanges entre modules, 180 par voiture, et détectent les échanges anormaux. Enfin, concernant la défaillance des équipements, IRT propose la simulation numérique pour établir des scénarios de sécurisation.

Les implications

L'aspect législatif et juridique

Pour une complète autonomie à terme, la principale difficulté à contourner concerne la présence obligatoire d'un conducteur « actif » derrière le volant. En Europe, cette imposition est fixée par la Convention de Vienne de 1968 sur la sécurité routière, reprise par les différents codes de la route. Il en est de même aux États-Unis et en particulier en Californie, très concernée par les essais actuels. Notre législation précise aussi qu'un conducteur est responsable pénalement des infractions commises ainsi que des accidents dans la conduite de son véhicule. Qu'en sera-t-il si le « conducteur » n'a ni le contrôle, ni la maîtrise de celui-ci ? Qui est responsable, lui, gardien de la voiture, ou le constructeur, fournisseur du logiciel de contrôle ? Autre question, pourra-t-on embarquer dans la voiture sans permis ou en état d'ivresse ? Toutes ces questions, à ce jour sans réponse, n'empêchent pas un avancement dans la reconnaissance de la conduite sans chauffeur. Rappelons qu'en février 2016, l'administration américaine a décidé de considérer l'intelligence artificielle comme conducteur d'un véhicule autonome. Quid en Europe, et de l'évolution de la Convention de Vienne ? Pour le développement des tests, des autorisations de circuler avec chauffeur présent ont été accordées. En France, le conseil des ministres a donné le 3 août 2016 son accord pour la mise en circulation sur la voie publique de véhicules autonomes, pour leur expérimentation, prenant en considération que la conduite autonome est un enjeu majeur pour les prochaines années dans le secteur automobile.

L'aspect assurances

Notons tout d'abord que l'autonomie pourrait faire chuter les accidents de 80 % d'ici 2040, soit une fâcheuse baisse de chiffre d'affaires pour un secteur pesant en France 20 M€. Notons ensuite que les constructeurs pourraient être tentés de négocier et de souscrire directement les contrats d'assurance des voitures sans chauffeur, pour les accidents impliquant l'intelligence artificielle. Pour la responsabilité « conducteur », avec le développement des véhicules connectés, les assureurs se voient amenés, d'ores et déjà, avec l'accord des assurés, à analyser les données relatives à la conduite automobile et à déployer un système *Pay how you drive*, « Payez comme vous conduisez ». 56 % des automobilistes français seraient favorables et accepteraient d'avoir un capteur enregistrant leur façon de conduire. En complément, ce système, associé à un GPS, serait susceptible de communiquer des conseils les conditions de conduite. Les ressentis négatifs sont que toute tentative de « triche » serait dévoilée et sanctionnée. Les effets positifs consistent en un cercle vertueux vers plus de sécurité, une réactivité plus grande sur la résolution des sinistres. Les primes tarifées selon le comportement pourraient représenter 17 % du marché européen en 2020.

> À noter : La coexistence des véhicules traditionnels et autonomes nécessitera des aménagements législatifs encore inconnus.

Les enjeux

Impacts économiques

Examinons les impacts économiques, pour le coût du véhicule. Nous notons que les véhicules autonomes ont besoin, en plus des capteurs actuels, d'un lidar à balayage, capable de repérer précisément tous les obstacles et d'un sonar pour des objets à faible distance. Le prix des lidars fournis aux constructeurs pour les essais sont de l'ordre de 75 000 €. Mais il s'agit de prototypes et des pièces de série pourraient être envisageables aux alentours de 500 €, à condition de demandes suffisamment fortes en volume.
Sur le plan informatique-électronique, sa part dans le coût d'une voiture est actuellement de 20 % à 30 %. Il est annoncé qu'elle passera à 50 % en 2020, et à un niveau de 70 à 80 % en 2035. Cette évolution aurait

pour conséquences une augmentation du prix des voitures, vraisemblablement compensée par les services nouveaux apportés, mais surtout un chiffre d'affaires important chez les spécialistes high-tech, que l'on peut estimer entre 150 et 200 M€ par an, pour un marché autonome à 17 %, vers 2035.

L'offre service des constructeurs va évoluer

Au plan des services, le monde des voitures connectées et autonomes fera apparaître de nombreuses nouveautés, telles que des propositions d'itinéraires, de lieux à visiter, des listes de restaurants, de stations services, et ce au passage à proximité. La liste est longue. Cela constitue une aubaine pour le marketing, pour des offres commerciales et pour les spécialistes chargés de l'entretien, avec l'accès possibles à l'état d'usure des pièces. Ainsi, XEE propose dès maintenant un boîtier à brancher sur la prise de diagnostic, qui envoie les données vers une plateforme. XEE propose, en retour, des applications relatives au budget, à la consommation de carburant et à l'anticipation de l'entretien. On peut citer le vice-président exécutif du constructeur de Toyota : « La firme mise sur le développement en interne de l'intelligence artificielle et de services connectés pour conquérir le marché du véhicule intelligent, misant sur une demande croissante pour les services embarqués. Ce qui créera la valeur dans les prochaines années, ce sont les données et les services qui en découleront. » Toyota a créé une plateforme de communication globale, le Toyota Smart Center. Cette vision est partagée par les autres constructeurs, en possession d'une base importante de millions de clients connus. Ils annoncent vouloir élargir leur offre vers l'apport de services à des clients plus attentifs dans le futur à l'usage qu'à la propriété. Enfin, sur le plan technique, le relevé des données de conduite par les constructeurs permettra d'affiner les cahiers des charges au plus près des besoins effectifs des consommateurs, en faisant de leur roulage un énorme plan d'expérience indispensable à une R&D efficace.

Mais qu'en sera-t-il au niveau sociétal ?

Les impacts sociétaux

Nous disposons de chiffres, sur le long terme, vecteurs de questions. Au plan de la sécurité, l'enjeu est 1,3 million de décès annuels par accidents automobiles dans le monde, la plupart en raison de la fatigue, d'une distraction, ou de la lenteur de réaction du conducteur, erreurs que l'informatique ne connaît pas. 80 à 90 % des accidents pourrait disparaître. Au plan de l'emploi, 4 millions d'emplois seraient menacés aux États-Unis, ceux des camionneurs ou chauffeurs de taxi, entre autres. Mais l'arrivée de ces nouveaux véhicules va aussi créer des emplois, notamment des postes techniques et dans les prestations de services. Une transition s'annonce, certainement douloureuse.

La place de l'autonomie est évaluée par AT Kearney à 17 % en valeur à l'horizon de 2035, soit un marché de 500 M$. C'est une montée en puissance bien plus modeste que celle annoncée par les acteurs industriels, qui annoncent des mises sur marché entre 2020 et 2021. Au plan humain, la vraie transition se situera dans l'acceptation de laisser le volant à la machine, ce à quoi il ne sera fait aucun cadeau en cas d'accident. Une enquête publiée en juin 2016 annonce que 46 % des Français ne sont pas convaincus du fait que la voiture autonome apporte plus de sécurité, 76 % pensent qu'elle réduira leur plaisir de conduire. Au plan du positif, 89 % estiment qu'elle donnera de la liberté aux personnes à mobilité réduite, enfin, 58 % pensent que la conduite déléguée leur donnera plus de temps libre. Les Allemands sondés au récent salon de Francfort confirment la vision française. En public, les constructeurs reprennent surtout la vision positive. Citons Carlos Ghosn : « Vous pourrez être dans la voiture et faire tout ce que vous faites à la maison ou au bureau, sauf que vous serez en train de vous déplacer. » On peut dire en conclusion que sur le plan humain, le passage du véhicule traditionnel au véhicule autonome ne sera pas un Big-bang.

> À noter : Vaymo-Google renonce à sa version de l'Autopilot, qui est, rappelons-le, la solution de Tesla. Il la juge trop risquée sur le plan sécurité et annonce promouvoir directement une version plus autonome.

Évolution des rapports de force

Sur le plan du partage du marché, rappelons les grandes lignes des tendances affichées, avec quelques exemples :
- Google, acteur incontournable en logiciels de conduite autonome, en collecte et en exploitation de données, créateur de la *Google car*, va-t-il devenir un nouveau grand de l'automobile ?
- Sa filiale Waymo est porteuse de ses ambitions en la matière.
- Uber a engagé de lourds investissements dans le taxi et le camion autonomes. Il se heurte à Google.
- Microsoft déploie ses efforts pour s'imposer dans le Big data.
- INTEL a racheté Mobileye pour 50 M$ et s'associe à Google.
- La course à l'innovation sur les systèmes autonomes mobilise 170 start-up dans le monde.

- Ford, associé au MIT, imagine des taxis qui vont au-devant des clients, et est passé en phase d'essais en septembre 2016.
- Les constructeurs, considérant une acceptation lente du public du véhicule connecté assistant au véhicule autonome, et voulant garder la main sur les millions de données provenant de millions de clients, ne veulent pas devenir des fabricants de boîtes de conserve pour Apple et Google.

En conclusion

Ce qui s'annonce est techniquement imminent :
- la plupart des constructeurs promettent des productions en série dès 2020/2021 ;
- INTEL veut tester 100 voitures autonomes cette année ;
- Tesla court devant avec l'Autopilot, suivi de Mercedes, Volvo, VW, avec les mêmes dispositifs ;
- les pouvoirs publics incitent au développement par le biais de navettes et taxis à Paris, Londres, Phoenix, etc.

Ce qui s'annonce est sûrement incertain, voire problématique, du fait :
- d'un bouleversement des rapports de force et d'une formidable redistribution des cartes ;
- des rapports très différents entre l'usager et l'automobile, avec le développement de l'autopartage, de la location longue durée ;
- d'un usage différent de l'automobile en ville, dédiée, pour les grandes agglomérations peut-être, aux piétons, cyclistes, véhicules-taxis et navettes électriques, et à la campagne, pour des voyages rapides, ou de la randonnée touristique beaucoup plus sûre ;
- du manque de standardisation des systèmes et des infrastructures non prêtes (Intelligence artificielle, Big data).

Et surtout, du fait de l'acceptation lente des conducteurs et des passagers.

ROANOKE, LA COLONIE PERDUE

Gérard GACHOT

Les prémices

Nous sommes au XVI^e^ siècle, Élisabeth Tudor, fille unique d'Henri VIII et d'Anne Boleyn, a été couronnée reine d'Angleterre en janvier 1559 sous le nom d'Élisabeth I^re^, après quelques péripéties familiales qui ont successivement porté sur le trône ses demi-frère et sœur Édouard VI puis Marie I^re^. Elle va régner pendant 44 années.

Les troupes d'Élisabeth occupent Le Havre en octobre 1562 avec l'intention de l'échanger contre Calais, tombée aux mains des Français en janvier 1558. Mais les alliés huguenots de la reine rallient les troupes catholiques ; elle se replie donc en juin 1563 et renonce momentanément à mener une expédition militaire sur le continent. Elle agit en revanche activement sur mer par l'intermédiaire de sa flotte et de ses « chiens de mer », tels John Hawkins ou Walter Raleigh, qui harcèlent le commerce espagnol en Atlantique et dans les Caraïbes.

Walter Raleigh, gentilhomme anglais né en 1552, est un aventurier, pirate à ses heures. Il se mettra au service de la reine en 1581. Ce grand marin avait la vision de ce qui fera de l'Angleterre la première puissance navale, lui qui déclarait au faîte de sa gloire : « Qui tient la mer tient le commerce du monde, qui tient le commerce tient la richesse, qui tient la richesse du monde tient le monde lui-même ». En juin 1578, son demi-frère, Sir Humphrey Gilbert, reçoit d'Élisabeth I^re^ mission de découvrir et d'occuper les terres d'Amérique du nord non contrôlées par les Espagnols. Gilbert va confier à son autre demi-frère Carew Raleigh et à Walter le commandement d'une expédition de reconnaissance vers Terre-Neuve, mais elle n'aura pas le succès escompté et Gilbert y perdra son crédit auprès de la reine. Ce sera le premier vrai contact avec le nouveau monde de Walter qui n'a alors que vingt-six ans et qui va désormais avoir un pied à la cour. C'est ainsi qu'il devient l'un des favoris de sa souveraine qui le baptise affectueusement « *Walter, my ocean shepherd* ».



Indien de Roanoke. (DR)

Au début de l'année 1584, la reine va lui confier pour mission de tenter de s'implanter au nord de la Floride espagnole. Raleigh envoie alors une flottille de reconnaissance, menée par les capitaines Philip Amadas et Arthur Barlowe, qui appareille le 27 avril. Les deux capitaines hésitent à s'engager dans le détroit de Floride et mouillent finalement le 5 juillet au large de l'actuelle Caroline du Nord au niveau des Outer Banks devant l'île de Roanoke, qu'ils reconnaissent et dont ils prennent possession au nom de la couronne d'Angleterre, mais toutefois à l'usage personnel de Walter Raleigh… Ils estiment les dimensions de l'île à 30 x 10 km.

La région, qui couvre ce que sont aujourd'hui les côtes de la Caroline du Nord et de la Virginie, a déjà été décrite en 1524 par l'explorateur Jean de Verrazane, alors qu'il conduisait une expédition pour le compte de François I^er^ au cours de laquelle il découvrit la baie de New York. Elle est riche en forêts de conifères et les fruits abondent, tandis que les eaux sont particulièrement poissonneuses, ce qui décide Raleigh à lancer une véritable opération de colonisation. Arthur Barlowe est chargé de pousser son expédition plus au sud et il rencontre notamment la tribu des Socotans dont il reçoit un accueil amical. La région est baptisée Virginie en honneur à Élisabeth I^re^, la « Reine vierge ».

L'expédition de reconnaissance revient en Angleterre à l'automne 1584 avec deux Indiens algonquins de la tribu locale des Powhatans, Manteo et Wanchese, qui repartiront sur leur île dès 1585 avec l'expédition qui emmènera les premiers colons. Walter Raleigh est fait chevalier par la reine le 6 janvier 1585.



Recherche de Roanoke. (DR)

Première tentative de colonisation

En avril 1585, une force expéditionnaire de 600 hommes, y compris les colons, embarque à Plymouth à bord des vaisseaux d'une flottille de 7 navires sous le commandement de Richard Grenville, cousin de Raleigh, embarqué sur le *Tigre*. Après quelques semaines passées à Porto Rico, où Grenville parvient à rassembler ses navires dispersés par la tempête, l'expédition repart le 7 juin. Elle atteint le sud des Outer Banks le 26 juin, à la hauteur du cap Hatteras (aujourd'hui Ocracoke). Le *Tigre* s'échoue sur un banc de sable et sa cargaison de vivres est perdue. Fin juillet, le *Tigre* ayant été réparé, l'expédition s'installe finalement sur l'île de Roanoke, au sud-est de celle-ci, mais elle est rapidement à cours de vivres, d'autant que la coopération avec les Indiens s'avère difficile après que Grenville eut pillé et brûlé le village d'Aquascogoc.

Grenville décide alors de rentrer en Europe pour chercher du renfort et laisse sur place une garnison d'une centaine d'hommes sous les ordres de Ralph Lane. Grenville appareille à la fin du mois d'août et promet son retour en avril 1586. Lane va construire un fort proche du rivage à l'est de l'île et explorer la région, vers le sud jusqu'à Socotan et vers le nord jusqu'à la baie de Chesapeake. Mais la situation se dégrade avec les populations algonquines locales (les Croatoans, les Roanoacs et les Powhatans) et elle va se tendre dès l'hiver 1585-1586 pour aller jusqu'à l'affrontement armé, au mois de juin 1586. Les choses vont s'améliorer grâce à l'arrivée providentielle de la flotte de Francis Drake qui revient d'une expédition en Floride contre les Espagnols. Mais l'insécurité demeure et Lane, sans nouvelles de Grenville, décide finalement d'abandonner le site pour rentrer en Angleterre. Il quitte Roanoke le 18 juin. Ce même été 1586, Grenville, qui est finalement revenu avec des renforts un peu plus tard que promis, a croisé sans les voir les bateaux qui ramènent Lane et trouve donc le site déserté. Il va repartir en laissant sur place une quinzaine d'hommes dans le fort, avec des provisions pour deux ans.

Au nombre de ceux qui ont participé à cette première tentative, et sont repartis avec Lane, se trouve le géomètre et dessinateur John White, qui profitera de l'occasion pour réaliser des aquarelles de la faune et des peuples indigènes des côtes de la future Caroline du Nord. Elles constituent l'une des plus anciennes sources iconographiques de l'Amérique du Nord. Ces dessins seront plus tard réimprimés par Théodore de Bry et les dessinateurs qui accompagneront Bougainville et La Pérouse dans leurs expéditions s'en inspireront.

Deuxième tentative de colonisation

Au printemps 1587, Raleigh organise une seconde expédition avec pour objectif de fonder une véritable colonie de peuplement. Il réunit 117 colons, fermiers et artisans pour la plupart, au nombre desquels on compte 18 femmes et 8 enfants. Il confie le commandement de l'expédition à son ami John White, qui, on l'a vu, a déjà participé à la première tentative, et le nomme gouverneur de la future colonie. White a d'abord pour mission de retrouver les 15 soldats laissés par Grenville, puis d'installer sa colonie sur la baie de Chesapeake jugée plus appropriée. Le 26 avril, il appareille de Portsmouth à bord du *Lion* et de deux autres bateaux plus petits, une flûte et une grosse chaloupe, avec vivres et matériaux de toutes sortes. La petite flotte fait une dernière escale à Plymouth avant d'attaquer la traversée de l'Atlantique à partir du 8 mai. Elle perd malheureusement l'un des bateaux, la flûte, qui s'échoue au large du Portugal le 16. Elle arrive en Mer des Caraïbes le 22 juin.



L'île de Roanoke. (DR)

À son arrivée dans les Outer Banks, le 22 juillet, l'expédition ne retrouve personne sur Roanoke mais décide de rester sur place, bien que de toute évidence la petite garnison ait été massacrée par les Indiens. Les raisons de ce choix ne sont pas claires. La bonne nouvelle est que la flûte échouée a finalement réussi à se dégager et a rejoint l'expédition. La fille de White, Eleanor Dare White, qui est du voyage, donne naissance le 18 août 1587 à une petite fille, Virginia, qui est le premier enfant anglais - et européen - à naître sur le sol américain.

À la fin de ce mois d'août, White, devant la situation précaire de son expédition, décide de rentrer en Angleterre pour tenter de convaincre la reine d'envoyer de nouveaux colons et surtout du matériel de construction qui fait cruellement défaut. Il appareille le 26 et promet d'être de retour sous trois mois. Ses navires, qui rencontrent des conditions de mer très dures, finissent par toucher l'Irlande le 16 octobre. Et White n'atteindra finalement Southampton et l'Angleterre que le 8 novembre.

Mais à l'époque, l'Angleterre, qui est en guerre contre l'Espagne depuis 1585, se prépare à affronter la flotte d'invasion de Philippe II (130 navires et 30 000 hommes dont 20 000 soldats) protégée par l'« Invincible armada » du duc de Medina Sidonia. La requête de White ne trouve donc pas auprès de la reine l'écho qu'il espérait, loin s'en faut. L'armada sera en partie détruite par la flotte de Francis Drake en Manche, en baie de Gravelines, au mois d'août 1588. Philippe II d'Espagne a échoué dans sa tentative de rétablir le catholicisme en Angleterre en réaction à l'exécution de Marie I^re^ d'Écosse en février 1587. Ce conflit intermittent, qui s'éternise et ruine les deux pays, ne verra sa conclusion qu'en août 1604 par le traité de Londres, dit également « pourparlers de Somerset House », entre les nouveaux souverains Jacques I^er^ et Philippe III.

White, rongé par l'inquiétude, ne reste pas pour autant inactif. Avec le soutien de son ami Grenville, il va, malgré ce contexte très défavorable, tenter d'organiser une petite expédition de secours vers les Outer Banks à bord de deux petits navires, le *Brave* de 30 tonneaux et le *Roe* de 25, bien trop petits pour risquer, comme ils allaient le faire, la traversée sans escorte. Le 22 avril 1588, comptant sur une météo favorable, il appareille de Bideford sur la côte du Devonshire, espérant atteindre Roanoke à la fin du mois de juin. Mais le 6 mai, au large de Madère, les deux bateaux sont attaqués et interceptés par un corsaire français de La Rochelle qui s'empare de la cargaison et les laisse repartir vers l'Angleterre sous gréement de fortune. L'opération est un échec.

Dans ces conditions défavorables, non seulement au plan militaire mais aussi en matière de politique intérieure, il faudra près de deux années à White pour réarmer une petite flotte de 3 navires (les *Hopewell, John Evangelist* et *Little John*), et tenter de rassembler les provisions et le matériel indispensables. White ne sera finalement en mesure d'appareiller à nouveau qu'en mars 1590, ce qu'il fera le 20, malgré l'interdiction de la reine, mais hélas sans colons ni matériels. À son arrivée sur Roanoke, le 17 août 1590, il trouve le village déserté et les constructions démantelées. White retrouve plusieurs coffres enfouis, dont deux avec ses effets personnels et son matériel d'aquarelliste, l'ensemble en très mauvais état. Les seuls témoignages sont deux inscriptions, l'une « CRO » sur le tronc d'un arbre et l'autre « CROATAN » sur l'une des palissades du fort.

L'évacuation semble s'être faite en bon ordre. Le site a été démoli de manière délibérée et tout le matériel évacué, à l'exception de ce qui était trop lourd, notamment de l'armement, comme un mortier et des petits canons. Comme White avait demandé aux colons de laisser un indice (il était prévu une croix de Malte) s'ils étaient partis et attaqués, il décide logiquement de se rendre sur l'île voisine de Croatoan, qui abrite ladite

peuplade, mais les mauvaises conditions météorologiques persistantes l'en empêchent. D'autant que son navire amiral, le *Hopewell,* a perdu 3 de ses 4 ancres en affrontant un ouragan au mouillage, et son capitaine n'entend pas courir le risque de mouiller en ne disposant plus que d'une seule ancre. Il doit donc se résoudre à repartir sans avoir pu mener à bien son projet. Il atteint Plymouth le 24 octobre 1590. Il n'aura plus jamais les moyens de réunir les fonds nécessaires pour organiser une autre expédition.

Toutes les tentatives ultérieures pour retrouver trace des colons disparus seront infructueuses. C'est ainsi qu'une dernière expédition, montée par Raleigh en 1602 et confiée à un certain Samuel Mace, atteindra le voisinage de l'île de Croatoan, mais n'obtiendra aucune information. Et les recherches sont alors abandonnées pour des raisons inconnues. Il est probable que l'exploration s'est poursuivie ultérieurement en baie de Chesapeake, sur ce bras de rivière qui sera baptisé la James River, en vue d'examiner le futur site de la colonie de Jamestown. Aujourd'hui encore, le mystère reste entier.

Les hypothèses

Plusieurs théories ont été avancées pour tenter d'expliquer la disparition des colons anglais. Parmi celles-ci on note le témoignage de John Smith, chef du premier peuplement européen permanent à Jamestown, qui, fort des confidences du chef de la tribu des Powhathans, affirme que les colons ont été massacrés par les Croatoans. Toutefois les femmes et les enfants auraient été épargnés, participant ainsi au métissage de la tribu. D'autres explications ont été avancées, notamment un massacre pur et simple de toute la colonie, mais aussi une assimilation pacifique au sein des tribus, sans oublier une théorie mettant en jeu le cannibalisme ou encore, la moins probable de toutes, une attaque en règle par les Espagnols.

À l'appui de l'hypothèse d'un métissage, on trouve dans certaines relations de voyage des références à des Amérindiens aux traits étrangement européens, parlant l'anglais et pratiquant le christianisme. La tribu des Lumbee, présente en Caroline du Nord, qui est largement protestante et pratique l'anglais de très longue date, mais dont la langue algonquine originelle était le Croatoan, considère, sans pour autant qu'on puisse en apporter la preuve formelle, qu'elle est la descendante des colons perdus.

En 1701, l'explorateur anglais John Lawson effectue un voyage dans les Outer Banks et notamment sur l'île de Croatoan (aujourd'hui Hatteras Island) où il rencontre des Indiens Hatteras qui ont vécu sur l'île de Roanoke et continuent de la visiter. Les Hatteras affirment avoir des ancêtres blancs et comprennent un peu l'anglais. Lawson, qui constate en outre que ces Indiens ont fréquemment les yeux gris, caractéristique qu'on ne retrouve dans aucune des autres tribus algonquines, est convaincu qu'ils sont bien les descendants des colons perdus.

En 1888 un certain Harold McMillan publie un document intitulé *Sir Walter Raleigh's lost colony, an Historical sketch of the attempts of Sir Walter Raleigh to establish a colony in Virginia with the traditions of an Indian tribe in North Carolina indicating the fate of the Colony of Englishmen left on Roanoke Island in 1587*. L'auteur y indique l'existence d'une tribu d'Indiens Pembroke – il s'agit sans confusion possible des Lumbee – parlant couramment l'anglais et portant les prénoms et les noms de beaucoup des colons disparus en 1587. Il rapporte également qu'en 1864, à la suite du meurtre de 3 jeunes hommes de la tribu des Croatoans, qui travaillaient à la construction de Fort Fisher (près de Wilmington en Caroline du nord), un vieil Indien a pris la parole. Cet Indien, un certain George Lowrie (ce patronyme ne figure pas pour autant sur la liste des colons perdus), raconte que les Croatoans ont accueilli les Anglais sur Roanoke au XVI^{e} siècle et qu'ils ont vécu ensemble en bonne entente, adoptant même leur langue et leur religion. Il précise que la tribu a par la suite émigré plus à l'ouest, à l'intérieur des terres, dans le Cumberland, actuelle comté de la Caroline du nord. Cette information vient à l'appui de la théorie soutenue par les Indiens Lumbee.

Plus récemment enfin, en 2000, l'historienne Lee Miller, dans son livre *Solving the mystery of the Lost Colony*, émet l'hypothèse que certains des survivants de Roanoke auraient trouvé refuge auprès d'une tribu indienne voisine, les Chowanoc.

La colonisation se poursuit en Virginie

La région, autrement dit la Caroline du Nord et surtout la Virginie, sera finalement colonisée à partir de Jamestown, premier peuplement permanent anglais en Amérique du nord. La colonie est établie à partir de mai 1607 en Virginie sur la James River, par le célèbre capitaine John Smith qui pacifiera les rives de la baie de Chesapeake. La colonie qui démarre avec une centaine de colons, prospérera finalement après quelques

années et beaucoup de difficultés, notamment en raison de la disette et d'une situation sanitaire désastreuse, mais grâce pour l'essentiel aux bénéfices tirés de la culture du tabac, sous l'impulsion de la Virginia Company.

En conclusion

Au nombre des faits avérés concernant la disparition des colons, on peut affirmer que s'ils ont été tués ce n'est pas sur Roanoke Island. Comme on l'a vu, l'évacuation semble en effet s'être faite en bon ordre et de façon définitive, ce que peut expliquer l'absence du signe de détresse convenu avec White (la croix de Malte gravée). Ensuite, la colonie a pu se disperser, une partie gagnant Croatoan Island et une autre, la tribu amie des Chowanoc…

Un autre fait a été mis en lumière par Dennis Blanton, un chercheur du Collège William and Mary à Williamsburg, et David Stahle, un climatologue de l'université d'Arkansas. Ces deux chercheurs ont examiné de vieux cyprès plusieurs fois centenaires dans les marais de Blackwater et de la rivière Nottoway, dans les environs des Outer Banks. L'examen attentif de la distance entre les anneaux sur une coupe des troncs en situation a montré que la région avait subi deux années de sécheresse extrême entre 1587 et 1589. Le degré de sécheresse relevé fait de cette période l'épisode le plus sévère connu en Virginie entre 1215 et 1984 ! Une telle situation, qui a sans doute privé les colons de cultures et d'eau potable, aurait pu conduire la colonie à abandonner l'île.

À ce jour, malgré les indices qui viennent d'être évoqués et les recherches effectuées par des archéologues et des généticiens, la disparition des colons de l'île de Roanoke reste une énigme. Il serait sans doute intéressant de pouvoir procéder à une comparaison des ADN en s'appuyant sur les travaux de McMillan. Ce dernier a passé plusieurs dizaines d'années à rassembler des informations, en comparant notamment les patronymes des Indiens de la tribu des Lumbee à la fin du XVIII^{e} siècle avec ceux des quelque 120 colons disparus qui ont été consignés dans une liste établie par Richard Hakluyt dans son livre *Principal navigations, voyages, traffics and discoveries of the English nation,* paru en 1589. Si l'on excepte des noms très communs, à l'époque comme de nos jours, tels que Smith ou Jones, certains patronymes des Lumbee tels Cage, Harvey, Willes ou encore Viccars ou Dare sont intéressants à considérer. Sous réserve de pouvoir trouver des descendants avérés de ces colons, une analyse ADN pourrait alors être tentée.

L'ARC DE CONSTANTIN : UNE ÉNIGME STYLISTIQUE

Michèle-Ann PILLET

À Rome, au bord du temps, les siècles se côtoient, se croisent, conversent ou s'entrelacent. La contemplation d'un passé qui a contribué à former notre pensée non seulement nourrit l'âme mais stimule également l'esprit en convoquant les souvenirs historiques et les réminiscences visuelles. Le regard écoute, des liens se créent au fil de dialogues silencieux et les monuments livrent leurs confidences.



Arc de Constantin.

Situé entre le Colisée et le Forum, l'arc de Constantin illustre ces propos. D'agréables proportions, trois arches harmonieuses et un beau décor relevant d'un style hellénistique élégant, rendent ce monument extrêmement séduisant. Au-dessus de l'arche centrale, au sommet de l'attique, une inscription latine, identique sur les façades nord et sud, indique que cet arc de triomphe fut offert à Constantin par le sénat et le peuple romain en l'honneur de sa victoire sur le tyran. En effet, cet arc commémore la victoire de l'empereur sur son rival Maxence au pont Milvius, en 312, mais la coutume ne permet point de graver le nom du vaincu. Inauguré en 315, lors des *decennalia*, fêtes marquant les dix ans de règne, cet arc porte également au-dessus des arches latérales le mot VOTIS suivi des chiffres romains X, XX, et XXX, en présage d'un long règne.

Encadrant l'inscription principale, se présentent deux paires de reliefs provenant d'un monument dédié à Marc Aurèle pour sa victoire, en 176, contre les Sarmates, peuple scythique nomade appartenant au rameau iranien du grand ensemble indo-européen. Sur la façade sud, un chef ennemi et d'autres prisonniers paraissent devant Marc Aurèle qui ensuite s'adresse à ses troupes et enfin sacrifie un porc, un mouton et un taureau au cours de la cérémonie du *suovitaurile*, rite le plus sacré de la religion romaine.



Relief façade sud, IIe siècle, Marc Aurèle.

Sur la façade nord, Marc Aurèle entre dans Rome, puis quitte la ville, salué par la via Flaminia personnifiée. Il fait un geste de générosité envers le peuple, puis s'entretient avec un prisonnier. La statue en bronze de Marc Aurèle peut être admirée aux musées capitolins où trois autres reliefs de cet ensemble sont conservés.

Sur les côtés ouest et est de l'arc, deux grands panneaux retracent des épisodes de la guerre menée par Trajan contre les Daces, tribu thrace, donc indo-européenne, qui avait peuplé le bas Danube. Ils proviennent d'une longue frise qui, à l'origine, décorait la basilique civile ulpienne élevée en l'honneur de la victoire de Trajan en Dacie en 107. Elle se trouvait sur son forum de grande envergure construit également après cette victoire. Les parois intérieures de l'arche centrale de l'arc de Constantin sont ornées de panneaux de cette frise. Les façades nord et sud sont structurées à l'identique par des colonnes de style corinthien préféré aux styles dorique et ionique pour son réalisme par les Romains. En effet, il se réfère aux feuilles d'acanthe. Sur leur sommet, figurent les statues de rois daces ramenées en butin et présentées comme prisonniers.

D'amples *tondi* (pluriel du mot *tondo* : profil sculpté en faible relief, réalisé sur un support de format rond), datés de l'époque d'Hadrien, scandent les façades de scènes de chasse et de sacrifices aux dieux. La façade nord présente à gauche une chasse au sanglier et un sacrifice à Apollon, à droite une chasse au lion et un sacrifice à Hercule. Au sud, de gauche à droite un départ pour la chasse, un sacrifice à Sylvanius, dieu tutélaire des forêts, une chasse à l'ours, un sacrifice à Diane. D'époque constantinienne, sur les côtés est et ouest, des *tondi* représentent respectivement les chars du soleil et de la lune. L'atmosphère aérienne émanant de ce monument se charge cependant d'insolite lorsque le regard se pose et s'attarde sur la frise étroite qui court sur le pourtour de l'arc pour relater les exploits de l'empereur Constantin. Enserrés dans un espace réduit, un foisonnement de petits personnages trapus offre un contraste savoureux et touchant. Casqués de cheveux, leurs grosses têtes aux grands yeux ourlés de paupières, leurs torses rectangulaires, leurs jambes courtes et leurs mains surdimensionnées interpellent. La dichotomie criante entre cette facture étonnante sur un monument officiel et le style raffiné qui prévaut sur l'ensemble de l'arc, invite à une réflexion profonde sur l'art romain.



Frise constantinienne, IV^e siècle.

Un jugement hâtif présumant une carence de bons sculpteurs à Rome en ce début de IVe siècle pourrait être étayé par l'abondante utilisation de remplois antiques du IIe siècle, mais il serait contredit par la facture très honorable d'époque constantinienne des médaillons du soleil et de la lune, des victoires ailées portant des trophées des écoinçons de l'arche centrale, des fleuves personnifiés des écoinçons des arches latérales et des bases sculptées où reposent les colonnes. D'autre part, les visages des empereurs figurant sur les reliefs antiques furent retravaillés pour les rendre ressemblants à Constantin et Constance Chlore son père. Le modelé classique n'avait pas disparu comme en témoignent également les pièces de monnaie figurant Constantin seul ou accompagné du dieu romain Sol Invictus. Aussi, loin d'être un aveu d'incapacité artistique, l'utilisation de remplois relève de la volonté délibérée de Constantin de s'inscrire dans la lignée de Trajan, Hadrien, et Marc Aurèle, empereurs courageux et pieux. Si la forme architecturale de l'arc est une manière de citer celui de Septime Sévère situé au pied du capitole, la frise constantinienne se réfère aux colonnes trajane et marcaurélienne qui relatent en continu les hauts faits impériaux.

L'histoire de la lutte de Constantin contre son rival Maxence, en cette période de tétrarchie, débute sur le côté ouest de l'arc par le départ de l'armée de Milan, se poursuit sur la façade sud avec le siège de Vérone et la bataille au pont Milvius, où l'armée de Maxence se noie dans le Tibre. Sur la façade est, Constantin victorieux entre dans Rome, mais non de manière triomphale pour ne point heurter les Romains auxquels il s'adresse sur la face nord avant de leur distribuer des largesses. Selon la coutume, les faits militaires sont représentés sur la façade tournée vers l'extérieur de la ville et les scènes pacifiques vers l'intérieur. Sur les reliefs du IIe siècle, une assurance élégante se dégage des personnages qui, librement, évoluent dans un espace ouvert et aéré. Ils sont dans leur monde, leurs gestes sont souples et gracieux, ils ne se soucient guère du spectateur pour lequel ils n'ont aucun regard. La cohérence du groupe relève du jeu rythmique des positions et du mouvement accompli avec aisance.

En revanche, les petits personnages de la frise paraissent pris au piège entre deux plans imaginaires. Ils sont tassés dans la structure et leurs gestes entravés. La cohérence découle de la géométrie imposée de l'extérieur et de la symétrie. Assis sur son trône, Constantin surplombe une foule de personnages dont le rang social est marqué par la différence de taille. Ils sont tournés vers lui, cependant c'est au spectateur situé hors du monument que s'adresse le regard de l'empereur. Si la facture fruste semble plaider un déclin d'habileté, elle manifeste une volonté de donner un message sans faire appel aux émotions esthétiques.

Pour qualifier l'art romain se démarquant des canons classiques, les adjectifs « plébéien et populaire » nés sous la plume des historiens de l'art, Bianchi Bandinelli et Rodenwaldt sont souvent repris. Ces termes laissent entendre que la mouvance hellénistique relève du goût de la classe dirigeante, éclairée, cultivée. Dans ce cas, pourquoi Constantin aurait-il accepté la représentation de ses exploits et de son auguste personne dans un style si peu flatteur et si éloigné de celui des empereurs qu'il admire tant et dont il se veut l'héritier ? Cette dichotomie criante suggère-t-elle une revanche de l'art « plébéien » consentie par Constantin ?

La littérature de l'époque est muette sur ce contraste stylistique. Les mots « plébéien » et « populaire », peu nuancés, ne favorisent guère une analyse ouverte. Par exemple, au IIe siècle, période la plus classique, un Romain illustre et son épouse sont représentés sur un relief funéraire dans une scène de cirque, scène ludique, mais les visages sont graves. Dans un jeu d'ombre et de lumière très contrasté, les gestes en arrêt brusque, la perspective fantaisiste, offrent un bouleversement visuel qui confère à l'atmosphère un charme nostalgique et la petite main de l'épouse délicatement posée sur le bras du mari, ajoute à l'ensemble une note de timide douceur. Quel vocable pour ce touchant relief ? Plébéien ? Populaire ? Preuve de déclin, d'habileté ? C'est simplement un désir d'exprimer un regret de voir une vie joyeuse prendre fin. L'échelle de taille marquant l'importance des personnages, la frontalité, l'espace imaginaire, les corps aux proportions inventées, se retrouvent sur la frise constantinienne qui se révèle contraire au naturalisme fondamental de l'art grec.

Ce qui rend l'étude de l'art romain si passionnante est le fait que son évolution n'est pas linéaire mais plutôt en étoile, compte tenu de l'étendue de l'empire et de la diversité de ses territoires. Juger en hiérarchisant la qualité des œuvres uniquement en fonction de la ressemblance avec l'art grec ôterait toute saveur à la réflexion et risquerait d'être une erreur. L'art grec, d'une beauté sans égale, est admirable. Cependant, il ne répond pas tout à fait à la nature latine bien plus réaliste et bien plus expressive. Aussi, tout comme une langue étrangère est adoptée et parlée pour l'harmonie de ses sonorités, c'est la langue maternelle qui souvent ressurgit pour exprimer la profondeur des sentiments et pallier par des mots les douleurs. Si un souffle expressionniste jaillit dans l'art individuel de façon sporadique, il peut aussi s'étendre à l'art officiel. La comparaison de deux sarcophages sculptés représentant un sujet similaire, une scène de bataille contre les barbares, éclaire ce propos. Le premier, conservé aux musées capitolins, est daté aux environs de 160-170. Il est dense, cependant il relève de la frise hellénistique dans la mouvance du grand autel de Pergame consacré à Zeus, frise qui aujourd'hui peut se voir à Berlin. Les corps bien individualisés possèdent l'entité organique si chère aux Grecs.

Il s'agit d'un combat, mais une harmonieuse cohérence s'en dégage. Les mouvements se répondent en une succession de duels. C'est un « pas de deux » guerrier et la plastique corporelle est mise en valeur par le jeu savant d'ombre et de lumière. Certaines postures évoquent la gigantomachie de l'autel. Dans le deuxième relief daté de 180-190 et conservé au musée national à Rome, le jeu d'ombre et de lumière ne soutient plus une mise en valeur de la plastique des corps, mais contribue à accentuer l'effet de chaos sur l'ensemble de la surface. Cet usage d'effet optique est un élément d'inspiration venu d'Orient où la lumière particulièrement intense permet de forts contrastes entre les parties lisses et les parties creusées. Dans l'art classique grec, le corps humain est au centre des préoccupations esthétiques. Ici, il est présenté en fragments ainsi que les armes et les chevaux. Un désintérêt pour le modelé, pour le drapé, se lit dans la facture plus simplifiée de l'ensemble, ce qui renforce l'expressivité. Par exemple, le profil d'un barbare n'est qu'un trait vigoureux du front au menton que perce une lance. La profondeur des sillons géométriques creusés dans sa tunique souligne la tension dramatique face à l'âpreté de la mort. Ce sarcophage destiné à un général de Marc Aurèle, est empreint du respectueux pathos qu'un vainqueur humain peut éprouver pour le vaincu. En témoigne la dignité des vieillards et des femmes qui encadrent la violence de la scène sur chaque côté. Cette violence n'est pas gratuite. Elle souligne le mérite des Romains d'être sortis victorieux d'un combat opiniâtre contre de valeureux guerriers. Figurant sur les reliefs de sa colonne et de l'arc de Constantin, face à la soumission des ennemis, l'inéluctable ambiguïté du pouvoir laisse l'empereur philosophe Marc Aurèle songeur.



Les Tétrarques. Basilique Saint-Marc à Venise.

L'expressivité des formes simplifiées est pudique, comparée à l'expressionnisme du « barbare mourant » du sarcophage Ludovisi conservé également au musée national. Une sorte de délectation à dire la douleur de la part du sculpteur émane de ce portrait daté du III^{e} siècle. L'histoire souvent éclaire les audaces artistiques en mettant en évidence les éléments qui bouleversent la société.

Le III^{e} siècle est un temps de crise matérielle et spirituelle pour le monde romain. La fréquente succession des empereurs qui se fait dans le sang, l'inflation galopante, la taxation élevée, la fragilisation des religions traditionnelles causée par l'infiltration de cultes orientaux, entourés de mystères, tournés vers l'au-delà, contribuent à créer un sentiment d'insécurité. Ces portraits d'empereurs en témoignent : l'inquiétude de voir l'empire s'effondrer se lit dans le regard visionnaire de Caracalla, la perplexité sur le visage de Dèce et Claude semble incarner le désespoir stoïque.

Cependant, à la même époque, relevant d'un classicisme gracieux, des scènes mythologiques, sans aucun lien avec la réalité ambiante, continuaient d'être sculptées avec finesse et légèreté. Par exemple, Dionysos et sa suite de Ménades, de Satyres, de Cupidons et les Quatre Saisons personnifiées ornent un sarcophage. Toujours à la même époque, sur un autre sarcophage conservé aux musées capitolins figure un épisode de la vie d'Achille sur la partie inférieure. La facture est d'un classicisme académique respectant la primauté de l'intégrité et l'autonomie de la forme humaine. Sur la partie supérieure, le visage des époux, allongés à la manière étrusque,

est également classique. En revanche, le traitement abstrait des corps en « sfumato » est très novateur. Deux styles opposés peuvent donc se côtoyer. La mythologie demeure liée au classicisme, et cette innovation traduit le désir d'exprimer l'évanescence de la vie face à la pérennité des mythes.

Les tendances anticlassiques, c'est-à-dire le goût pour l'abstraction, le hiératisme, la bi-dimensionnalité, la géométrie, la symétrie, sont considérées d'inspiration orientale. Une précision s'impose. Les territoires conquis par Alexandre ont été imprégnés par l'art hellénistique. Tout comme une langue véhiculaire reçoit des accents divers, cet art avait été à son tour irrigué de traditions locales. Par exemple, le relief tombal de Palmyre daté du II^e^ siècle. Il représente Malkou, fils de Zabdubol, avec sa petite-fille et comporte le vocabulaire de la statuaire gréco-romaine : le visage, le modelé, le drapé. Cependant, il est dépourvu de la vigueur intrinsèque que ce vocabulaire suggère et les proportions sont fantaisistes. Il émane cependant de ce relief un hiératisme discret, un charme intemporel. L'œuvre a gagné en spiritualité ce qu'elle a perdu en précision. Au même moment, en Gaule romaine un précepteur donne une leçon de lecture. La scène est savoureuse. Ainsi, des formes simples ont circulé laissant dans leur sillage un souffle de liberté.

L'expressivité du substrat italique sous-jacent et les sensibilités diverses des territoires de l'empire ont tissé un réseau de mutations subtiles. En cette fin de III^e^ siècle, un groupe de tétrarques aux regards hallucinés se donnent l'accolade et, dans un éclair visuel d'une rare intensité, clament l'urgence d'être unis afin d'éviter l'effondrement de l'Empire romain. Il est taillé dans du porphyre rouge, matériau réservé à l'usage impérial. L'Égypte seule en possède des carrières. Ce groupe, une commande de l'empereur Dioclétien est la théorie visuelle de son mode de gouvernement, la tétrarchie. Compte tenu de l'étendue de l'empire, en 286, un an après son accession au pouvoir, Dioclétien nomme Maximien Auguste puis Galère et Constance Chlore Césars. Chacun dirige une part de l'empire. Dioclétien cependant garde la primauté. La grave crise du III^e^ siècle prend ainsi fin, et une datation judicieuse fait débuter l'antiquité tardive au début de son règne. Dioclétien veut rétablir l'autorité de Rome. Il se réfère aux Anciens. L'art romain véritable est de conquérir le monde et d'y faire régner la vertu. Le mythe des vertus romaines n'est pas un fantasme mais une réalité psychologique ancrée dans l'esprit romain. Il partage avec les Anciens la méfiance vis-à-vis de l'art apparenté au luxe qui mène à l'amollissement. Aussi, pour sa commande, il a préféré des artistes novateurs, c'est-à-dire adeptes des formes dépouillées. Quatre beaux éphèbes aux poses gracieuses se donnant l'accolade auraient par l'émotion esthétique suscitée, laissé dans l'ombre l'urgence du message. Une nouvelle conception de l'art s'était peu à peu libérée des canons classiques. Le corps humain n'est plus un sujet d'admiration mais un instrument pour exprimer des idées ou des sentiments plus importants que lui. Les mutations subtiles s'affirment avec Dioclétien. En privilégiant la franchise d'un langage visuel, les messages peuvent être rapidement compris par tous et partout. La simplicité abolit les frontières.

Sur une monnaie datée de 310, l'autorité de Maximin II Daïa, empereur d'Orient résidant à Antioche, s'affirme par un graphisme puissant. Ce portrait du neveu et successeur de Galère dans la tétrarchie relève de la même veine d'intention que les tétrarques et plus tard la frise constantinienne. En Sicile, dans la superbe Villa Piazza Armerina construite par le tétrarque Maximien et père de Maxence, des participants à une grande chasse aux fauves, pour les arènes de Rome, relèvent également du même style.

Dioclétien sacralise non pas la personne de l'empereur mais la fonction impériale. Il se fait appeler *Dominus*, au diadème il ajoute un manteau de pierreries et au cérémonial impérial le baisement du bord du manteau. Ces éléments se retrouveront dans la future iconographie chrétienne et le cérémonial de la messe sera calqué sur le sien. Bien éloignés de l'esthétique classique, les petits personnages de la frise constantinienne poursuivront une longue, très longue route, jusqu'au crépuscule de l'art roman. Ils conteront une bien belle histoire.

SÉANCES MENSUELLES : ESPACE CRÉATIVITÉ

Le dernier scribe

Il était né sur l'île de Pilak, au milieu du grand fleuve, là où son père était attaché au service du temple d'Horus. Le temps venu il lui avait succédé et maintenant il occupait la charge de prêtre de seconde classe du temple d'Isis et de scribe royal.

Son nom était Nesmedouâkem, ce qui signifie le serviteur du bâton de Khnoum. À l'issue de ses longues études à la « Maison de vie », l'école des scribes d'Abydos, il était retourné à Pilak où sa vie s'était, dès lors, écoulée. Le temps venant, ses collègues avaient tous disparu et son école d'Abydos aussi. L'envahisseur romain était maître des deux terres et la nouvelle religion unique avait remplacé celle de ses ancêtres.
L'ombre s'étendait sur la terre noire.
Il était désormais seul et le dernier survivant de l'antique race.
Fort vieux et sentant sa fin proche, il saisit son ciseau de bronze et sa massette et alla, par défi, graver sur un mur de la chapelle d'Osiris proche, une dernière invocation à Mandoulis, le dieu de l'éternelle jeunesse et du soleil levant, hypostase du divin Horus.
Dehors, la foule des néophytes grondait, impatiente de détruire les anciens dieux.
Sa tâche achevée, Nesmedouâkem regagna péniblement sa cellule et s'enveloppant dans la peau de léopard, symbole de sa charge, se coucha et attendit la mort. Celle-ci survint, dans le fracas des masses martelant les images sacrées.

Ainsi disparut un savoir multimillénaire et ce pour très longtemps.

Ceci se passait très exactement le 24 août de l'an 394 de notre ère, à Philae en Haute-Égypte.

Patrick Buffe

Anamnèses

Maroc

Azrou
Chapeaux à pompons,
Babouches aux broderies
chatoyantes
Azrou, perle multicolore
Dans ton écrin vert !

Ifrane
Ifrane, petite France
Aux pentes enneigées,
Le lion veille à ta porte…
Il garde mon enfance !

Athènes

De la Placa
Aux délices brillants
De tomates à la féta
Monte la voix
Allègre et triste
Du Sirtaki
Sur Athènes.

Corse

Kalisté farouche,
J'entends tes voix multiples
Chanter au monde
Que tu es la plus belle.
Mais comment te dompter ?

Espagne

Où sont, Séville,
Tes patios frémissants
Où coule un peu mon sang
Où pleure peut-être encore,
À l'ombre d'une mantille,
Mon âme andalouse ?

Où sont, sur tes ramblas,
Malaga des fontaines,
Les «paseos» sans fin
Lorsque la nuit descend ?

Josette SANCHEZ PANSART

Le Train

Mes rêves en sommeil sont pris par un voleur
Qui les emporte au loin… Son souffle énigmatique,
La nuit, parcourt l'air bleu d'un frisson fantastique.
Je ne voudrais du jour voir poindre la pâleur !

Son long corps de métal subjugue la douleur.
Balancement feutré d'un bienfait narcotique,
Berce, Orient-Express, mon voyage mythique !
Déjà, je ne sais plus de ses yeux la couleur…

Pour transcender le temps, tu traverses l'espace
Et déchires le ciel, comme une étoile passe,
De ton cri si profond dont s'enivre l'espoir !

Sur les chemins de fer je poursuivrai ma route.
Dans tes wagons d'oubli partie un certain soir,
Je ne reviendrai pas…trop heureuse, sans doute !

Josette SANCHEZ PANSART

La Foi des Santons de Provence[1]

C'est un peu une coutume, les santons au Pays. On les aime bien. Souvent quand on vient fêter la Noël chez les gens, on admire la crèche. Aucune ne se ressemble. Toutes les crèches sont originales, ou par leur grandeur, ou par leur petitesse, ou par des détails que nous nous plaisons à chercher.

Imaginez que nous passions l'après-midi avec nos amis, lorsque l'un d'entre eux me posa devant la crèche une question qui me stupéfia :

– Ils ont la foi tes santons ?

En effet, j'avais montré à tous combien cette crèche simple, artistiquement décorée par ma femme, donnait par ses lumières une fête dans notre vieille salle de séjour. Chacun aimablement avait reconnu la beauté des couleurs, la bonne place du petit pont sur la rivière faite de papier argenté. J'avais expliqué que cette crèche, merveilleuse à mes yeux, ne nous avait pas coûté cher car nous achetions chaque année un santon différent et nouveau.

Nous avions plusieurs bergers et un bon troupeau de moutons prêt comme pour la transhumance. Les chiens étaient efficaces pour rassembler les bêtes. De petites maisons accrochées à la montagne possédaient des enclos et des animaux de basse-cour. On voyait aussi un moulin avec son toit pointu. On aurait même pu voir dans les broussailles (les brindilles), les lapins dont parle Daudet[2]…

Mais le cœur de la crèche était habité par l'âne et le bœuf qui soufflaient sur l'Enfant Jésus pour lui donner un peu de chaleur car II était quasiment nu. Et Marie jetait sur Lui un regard à la fois serein et cependant inquiet car les jeunes mères sont ainsi faites qu'elles ont en même temps le sourire sur les lèvres et le cœur qui bat trop vite parce qu'un enfant nouveau-né peut soudain avoir froid, même si la nuit est divinement douce. Joseph lui aussi contemple l'Enfant. On dirait qu'il cherche de nouveaux plans pour les commandes de charpentier. Il faut beaucoup travailler quand un enfant vient au monde et c'est le rôle d'un père (je crois qu'on dit *aba* en araméen… il faudra que je vérifie).

– Oh ! me dit mon voisin, tu rêves devant ta crèche ? C'est sûr qu'elle est belle. Il y en a une cavalcade qui vient vers Jésus.

– Oui, dis-je, regarde la poissonnière comme elle est émue de voir l'Enfant. Tout au long du voyage elle a bousculé tout le monde pour offrir son cadeau la première. Elle est persuadée que Marie va aimer ses poissons de roches. Elle croit qu'elle va lui donner la recette de la bouillabaisse.

Ces santons qui semblent se bousculer pour être plus vite près de l'Enfant sont tous plus ou moins naïfs.

– Ils croient qu'on les attend, me dit ma voisine.

Et moi, je laisse échapper :

– Qui sait ?… Je veux dire : des fois on croit qu'on n'est pas attendu et, en fait, on est attendu.
Dans les affaires du Bon Dieu : qui sait si nous L'attendons et qui sait s'Il nous attend ?

J'étais un peu gêné car je ne voulais pas contrarier des voisins qui regardaient ma crèche. En Provence, l'hospitalité, fait partie de notre vie, surtout au moment de Noël. Je devrais mieux tenir ma langue. Mais voici que de nouveau, mon voisin me demande :

– Ils ont la foi tes santons ?

---

1 Ce texte est une continuation du livre intitulé *Carnets d'un ethnologue* que j'ai publié chez Thalia. Cet ouvrage est consacré à la ville de Sanary-sur-mer. Les photographies qui accompagnent le texte sont magnifiques.

2 « *Ce sont les lapins qui ont été étonnés !… Depuis si longtemps qu'ils voyaient la porte du moulin fermée, les murs et la plate-forme envahis par les herbes, ils avaient fini par croire que la race des meuniers était éteinte…* » Daudet Alphonse, *Lettres de mon moulin*, p 31, Jean de Bonnot, 1976.

Dans ma vie, personne n'avait posé cette question devant moi et je n'avais guère de réponse. J'essayai de lui expliquer que la foi pouvait être différente dans le peuple des santons, cela n'empêchait pas la crèche de vivre. Pour ma part, je n'ai pas lu tous les livres et je sais un petit peu deux choses : la colline et la Bible[3].

Des santons ont-ils la foi ?

Tout ce petit peuple qui court avec ses cadeaux dérisoires pour voir un petit enfant, c'est vraiment difficile à expliquer, bien que ce soit facile à comprendre. Quand il naît un enfant dans une famille, il faut voir la joie que cela apporte. Ici, dans la crèche, il s'agit d'un enfant pauvre, même misérable, mais qui est annoncé comme s'il était un roi prodigieux. Même les anges, on le voit bien à la Pastorale, avertissent les moindres villages pour que tout le monde sache la bonne nouvelle. Il n'est donc pas étonnant que tous les gens s'approchent du berceau. Est-ce que c'est la foi, s'approcher du berceau ? Il n'y a guère que Marie qui parle à l'Enfant de façon très proche[4]. Les autres santons sont toujours à distance dans la crèche.

Soudain, le fils de mon ami l'ethnologue qui fait partie de toutes nos fêtes (c'est une fête à lui tout seul !) s'écrie :

– Tu m'as dit que Gigié s'est approché du Jésus pour lui donner son cadeau. Jésus lui a souri et Gigié est parti guéri.

Il fallut donc que j'explique à tous mes amis qu'en effet, dans la Pastorale, Gigié souffre d'un bégaiement et lorsqu'il veut dire une phrase, il lui faut du temps pour aller jusqu'au bout. Comme il est pauvre, il a apporté à l'Enfant un beau dessin et il s'est penché vers lui pour le lui donner. À ce moment, Jésus a souri et lorsque Gigié s'est relevé, il ne bégayait plus.

– C'est un miracle, dit mon petit voisin.

– C'est un miracle, répétè-je après lui devant l'assemblée devenue silencieuse…

Mais on entendit bientôt :

– Les santons ont donc une foi populaire, enfantine, naïve…

– N'allez pas plus loin, je vous approuve. Les santons et le Ravi en particulier ont une foi de charbonnier, une foi du peuple, pardi.

Mais le sixième jour de janvier en Provence, nous mettons les trois Rois dans la crèche : les Rois-Mages qui viennent des pays lointains et qui ont été conduits là par une Étoile. Ils arrivent avec des cadeaux de toute beauté pour saluer un Enfant qui vient de naître. L'Enfant dans la crèche les reçoit avec autant de grâce que les bergers et tout le peuple des santons qui sont venus pleins de respect et d'admiration pour voir la Beauté du monde[5]. C'est pour cela que l'on peut dire sans crainte que les santons ont tous la foi, même si ceux qui ont lu Zoroastre ne portent pas la casquette ou les chapeaux des Provençaux mais des turbans…

– Et que leurs ânes sont des chameaux, ajouta le fils de l'ethnologue, qui n'en perd pas une.

Le soir, quand ma femme l'endormait, il dit pour que je l'entende :
Noste Païre que sias au cèu…

– Celui-là, pensai-je, il fera comme son père, il sera ethnologue !

Jean Picano

3 « *Pierre à douze ans ne savait rien que cette bible : la colline* », Mauron Marie, *L'ombre portée,* Marabout 1977, n° 643, p 20.

4 Léon Bloy cite les propos des deux enfants-bergers qui virent la Vierge à La Salette : « *Nous nous sommes approchés et nous étions si près de cette belle dame qu'une personne n'aurait pas pu passer entre elle et nous.* » note 34, p 213, *Le symbolisme de l'Apparition*, n° 618, Rivages Poche, 2008.

5 « Je ne peux pas croire que la beauté soit si belle et qu'il n'y ait pas de créateur. » Fadelle Joseph, *le Prix à payer*, p 36, Pocket n° 14605, Éditions de l'œuvre, 2010.

DEUXIÈME PARTIE

Travaux des commissions spécialisées

COMMISSION DE LITTÉRATURE

Responsable : Roland BILLAULT

SÉANCE DU 10 JANVIER 2017

LA CONDITION DU POÈTE

INTRODUCTION

Roland BILLAUT

Notre séance d'aujourd'hui va souffrir de l'absence de notre consoeur Brigitte Sabatier immobilisée par une méchante entorse dont les effets prolongés n'étaient pas prévisibles mais que nous souhaitons rapidement estompés. Vous n'aurez donc droit qu'à trois interventions sur le thème de « la condition du poète ».

On pouvait craindre que ce qui peut paraître un « sujet-bateau » ne nous vaille que clichés ou portes ouvertes. J'étais quant à moi persuadé du contraire étant donné la qualité de nos intervenants.

Effectivement, comme vous pourrez le constater, les communications de notre consoeur et celles de nos collègues ont, justement, pour premier mérite celui de nous présenter des poètes peu ou mal connus, en tout cas peu enclins aux émotions programmées.

Wilfred Owen tué, comme beaucoup de nos parents, lors de la première guerre mondiale, nous révèle dans ses poèmes les tourments et le sentiment d'horreur engendrés par ce terrible conflit vécu jusqu'au bout. Si l'on peut avoir le sentiment, aujourd'hui, d'avoir affaire à un sujet largement traité, parfois avec une complaisante repentance suspecte, il nous faut cependant remarquer la nouveauté de l'œuvre en cause par rapport à l'époque de sa composition, et surtout la profonde et poignante humanité- à tous les sens du terme-, qui s'en dégage. Owen rejoint ainsi la fine fleur des poètes-témoins, acteurs et, hélas, victimes de ces terribles événements comme Apollinaire avec lequel il a tant de points communs. On était loin, même aux derniers jours de cette guerre, du fameux OK : *zero killed*…

Avec Reiner Kunze, c'est aussi au scandale de la rigueur du destin que nous assistons, mais dans le contexte plus sournois et lâche de l'oppression idéologique communiste. Comme les horreurs de la répression en Tchécoslovaquie ouvrent les yeux de l'humaniste Kunze, la chute du Mur symbolise son ouverture à la vie et, en quelque sorte, libère la respiration de l'amoureux de la Nature et la compassion pour le frère humain de toutes les misères, où qu'elles soient. Décidément, l'engagement idéologique n'était pas, pour parodier l'un de ses titres, « sa tasse de thé »…

Daniel Gisserot, quant à lui, évoquera le grand voyageur angoissé que fut Victor Segalen, véritable « homme-orchestre » aux curiosités multiples et insatiables, sur fond de détresse existentielle. Les sites les plus éloignés, les plus insolites, sont pour lui déclencheurs de réflexions qui le conduisent à développer le langage des stèles ou des paysages, en extases, en bouleversements de tout l'être, en éloges vibrants (le mot revient souvent dans ses titres et nous rappelle Saint-John Perse), dans une errance géographique et mentale où la chair et l'âme s'opposent ou se fondent avec emportement.

Emportez-nous donc, poèmes désirés, dirai-je en risquant une autre parodie.

LE POUVOIR DE L'ABSENCE CHEZ SEGALEN

Daniel GISSEROT

L'enfance du barde

Segalen, l'intranquille, avait besoin de l'absence, de célébrer l'absence : il en avait besoin pour continuer à vivre, il en avait aussi besoin pour fonder son projet poétique. Mais qu'est-ce, chez lui, que ce manque ou plus exactement qu'est cette notion d'absence si singulière qu'elle « survient à l'improviste, ne prétend point être là et se déploie comme un art de la production de poésie » ?

Une absence qui, insiste-t-il, l'étreint dès l'enfance : « Je naquis, le reste en découle » brame le poète breton. Oui, dès le berceau, plane le non-dit d'une absence : celle du nom ; car Segalen aurait dû s'appeler Tréguier si sa grand-mère paternelle n'avait pas été mère-célibataire : un nom tabou qui, prophétisera-t-il plus tard, « trône là-bas dans l'Interdit » ; l'interdit du véritable nom conditionnera l'émergence de la poésie d'escalade de *Thibet*, une poésie, du « désir de savoir et d'entendre parmi l'oreille les mots précieux de mon nom », un nom caché, un nom non dicible mais non oublié, un nom non extraordinaire mais innommé qu'au bas du mont inaccessible et sonnant il pourra enfin décemment nommer, au pied du sommet pur mais aussi, écrit-il, au bas du dernier vers de l'œuvre à venir : « fais alors, en donateur immense, qu'au vers le dernier des novénaires, au pied de la séquence ultime, ici au bas, mon nom, non pas effacé ni trop humilié, comme un sceau, se régénère ». Rappelons-nous ici que, bien avant *Thibet*, on reprocha au poète de n'avoir donné un nom au héros chantant de son *Orphée Roi* : oui, l'absence du nom fut bien chez Segalen présage de poésie !

Mais l'avenir est loin et les dimanches brestois sont gris et interminables : l'enfant asthmatique, refermé sur lui-même, fuit les pieuses cheminées et l'oppressante éthique d'Ambroisine, sa mère, et se montre fasciné par les lumières abyssales d'une autre absence qui s'apparente au vide : le voici, à bicyclette, pris de passion pour les nombreux labyrinthes qui serpentent sous la glaise bretonne et, tout en flairant avec délice les odeurs exhalées de la terre, acharné à désenfouir le parler de leurs éboulis ; comme si le langage perdu des Maoris, les cris d'abandon de l'enterrée *Statuaire de Chine* et les paroles absentes de son recueil *Stèles* vivaient déjà ici une première écriture au milieu de ce qu'il appellera, dans ses *Immémoriaux bretons*, les « secrets corridors obscurs » de « l'os ancestral » de la sourde Bretagne ! Comme si l'absence au monde était, pour le jeune Segalen qui s'enfonce dans la pierre, présage aussi de poésie !

Le poète en devenir

Septembre 1898 : Segalen entre à l'École de santé navale de Bordeaux.

Là résonnent également ces milles absences que l'enfermement aime créer, enclore et mûrir : le futur médecin utilise d'ailleurs l'image du garrot pour décrire « la sanglante, l'hyperhémique, l'hémorragique cité » : il s'y sent, dit-il, « enfermé, muré, amputé », malgré les multiples vagabondages culturels, en particulier de fréquents entretiens avec Huysmans, oblat à l'abbaye voisine de Ligugé, et, lors des permissions bretonnes, avec le vieil ami-poète Saint-Pol-Roux qui vivait, « tel que dans un missel », dans sa chaumière océane de Lanvernazal en Roscanvel. Segalen soutient sa thèse le 29 janvier 1902 : une année plus tard, le 3 janvier 1903, il vit ce qu'il appelle l'arrivée « incomparable » à ces mondes océaniens tout de voluptés, de luxuriances et d'étendues : il a tout juste vingt-cinq ans : c'est là qu'il rédige *Les Immémoriaux*, son premier roman ou plutôt sa première escale en poésie née de l'absence mémorielle d'un peuple maori oublieux de son passé, de son savoir, de ses coutumes et même de ses « dieux sous-marins aux grandes épaules bleues ». Et peut-être déjà transsude ici, sur le « pailleté frémissant de la mer », l'idée chinoise d'un jalonnement de paroles enfouies au plus profond de stèles mémorielles ! Peut-être cette mer immensément présente lui laisse aussi miroiter sa future fascination pour le Tibet, ce « temple des hauteurs de l'esprit dédié à une éternelle absence », dira Henry Bouillier, auteur en 1961 d'une thèse fondatrice sur Segalen : oui, dans le projet créatif de Segalen, chemine très tôt l'idée d'un « monde illusoire et beau », illusoire (il le précisera dans une de ses lettres datée du 15 mars 1915) car creusé d'absences malgré les si exaltantes beautés de la vie : le constat conduira le jeune poète à dépasser poétiquement un beau trop idéal pour, dans son grand poème inachevé *Thibet*, ascensionner vers cette sublime absence qu'est l'inaccessibilité du réel !

Mais bientôt d'autres absences voguent sur les horizons : son aviso aborde les îles Marquises le 3 août 1903 : Gauguin, le « hors la loi » aux yeux d'Inca et aux couleurs de joie, celui qui, mourant, peignait un rose clocher breton sous la neige, est entré dans la nuit le 8 mai ; le 11 août, le jeune médecin écrit dans son journal : « le long faré quelconque est maintenant tout nu, tout dépouillé ». Il ne reste au poète en devenir qu'à écouter, le cœur, précise-t-il, « essoufflé d'un glas », les éloges d'une absence si dense et si bruyante qu'elle est ressentie dans tout un archipel : « il n'y a plus d'homme maintenant » lui avoue le fidèle Tioka arborant respectueusement le bonnet de Gauguin, à la porte aux panneaux sculptés déjà arrachés d'une Maison du Jouir déjà mise en vente. Il n'y a plus d'homme maintenant comme il n'y avait plus à Tahiti de gardien des mots ! Oui, aux rives de la vie primitive, l'absence soudaine des couleurs de l'immense peintre de la modernité présage l'écriture de deuil de *Stèles* qui célèbrera magistralement l'Absence.

Le premier septembre 1904, c'est l'adieu à Tahiti : la *Durance* jette l'ancre à Djibouti le 6 janvier 1905 : dès les poteaux du quai, une autre absence l'attend : ici elle est de silence, le silence d'un Rimbaud mort depuis treize ans et qui a quitté l'Abyssinie il y a plus de quinze ans : Segalen sur les traces de l'ombre de Rimbaud ! Il interroge les frères Rhigas qui l'ont connu, Athanase patron du Café de la paix et Constantin qui en 1880 avait accompagné à Harrar le caravanier trafiquant d'armes, de bondieuseries et de Nègres : à nouveau une quête de l' « immémorial Autrefois » jusque sur les sables irrespirés du désert ! Dans son inassouvi désir de savoir, Segalen écrira même à la sœur du poète mais Isabelle a toujours menti ! En vérité, Segalen cherche une explication au silence brutal de Rimbaud : sous les « climats atroces », l'absence de Rimbaud va enseigner à Segalen la nécessité de dépasser les limites du corps et de l'âme pour, « trouver du nouveau », c'est-à-dire, il le comprendra en parcourant l'Empire du Milieu, l'image de « soi-même », un soi-même qui, à l'issue des expériences du parcours, ne sera plus le soi mais un autre lui-même. Ce sera le sujet de son livre de route *Équipée* qui aura comme sous-titre : *Voyage au Pays du Réel* ; pour Segalen, l'effort de toute longue marche dans notre monde réel et divers, tout cet enfoncement, toute cette pénétration dans cet Autre et Nôtre qu'est le monde sont créateurs de poésie : le fait de relier ces deux absences, de relier, écrit-il, « le soi qui scrute au soi qui se cache » n'est-ce pas, déjà à Aden, le sujet *d'Équipée*, de *Peintures*, de *Stèles* et de *Thibet* ?

La découverte de la Chine

Cependant l'Absence, pour avoir, dit Segalen, « le pouvoir de concevoir autre », c'est-à-dire pour être condition de poésie, devra attendre le choc de la Chine : comme s'il fallait un tsunami de l'absence pour exprimer de l'orange chinoise la poésie de Segalen ! Oui, toujours chez lui cette poétique du choc, le choc du constat de la « race qui se meurt » et d'un « divers qui décroît », le choc de ces incomptables absences qu'il découvre au cœur de la réalité et qui le conduit à dire non pas l'exotisme mais « l'écho de sa présence », pour citer Segalen !

De plus, d'autres absences plus personnelles s'additionnent sur la Terre jaune : d'abord l'exil de trois longs séjours, ses éloignements aussi de la Ville impériale, de sa « Cité violette aux deux cent soixante-dix palais aux toits cornus », des éloignements qui ne seront pas à l'affût, dit-il, de « l'exotisme mou, banal et niais, presque inorganique » d'un Pierre Loti, des éloignements ou plutôt un chemin de poésie fait, écrit-il « de chevauchées sans arrêt ni faux-pas, sans licol et sans étable, dans des contrées frémissantes d'eaux et de vents dévalant. Sur le geste indifférent de la route et sur les longs serpents des eaux, je suis mené par mes pensées, cavales sans mors, une à une, deux à deux, quatre à quatre, tirant mon char incessant. Je franchis les marches de l'Empire : je touche aux confins, aux passes ; je roule chez les tributaires inconnus ». Des chevauchées vers une absence cette fois monumentale : celle, « restant à jamais en plein champ », de la statuaire de Chine, cette grande statuaire primitive faite, « d'œuvres humaines criant à l'abandon », aux formes noyées dans « la moire des veines de la terre » avec, peut-être, « engangué encore dans la pierre, mais nul n'en saura le nom ni le règne », l'Empereur ou le Prince qui l'habite ! Une sculpture au corps robuste et sauvage avec, dans la plus profonde nuit archéologique, des mouvements qui se cherchent ! Le poète, dans sa quête convulsive du « geste cambré » des Han et du « déhanchement » des Liang, rappelle ce Baudelaire qui, au Salon d'Art parisien de 1859, affirmait que « la sculpture solennise tout, même le mouvement » !

Comment ici ne pas repenser au jeune médecin qui, aux Marquises, avait immédiatement saisi l'importance de la statuaire aux lignes, disait-il, « préhistoriques » de Gauguin ! Oui, ce sont bien les sculptures lointaines, convulsives et sauvages, de Gauguin et l'effet de puissance de l'archaïque statuaire de Chine qui, par une sorte de magie du mouvement, fourniront à Segalen la force vitale de son œuvre ! Mais c'est peut-être Anne Gourio qui, dans l'œuvre décrit le mieux la force vitale de cette sculpture revisitée : surtout dans *Stèles* où, dit-elle, l'écriture « creuse la pierre d'absence », une pierre qui « mure une parole qui se sait partie prenante dans le grand jeu du monde ». Christian Doumet, à propos de *Thibet*, écrit la même chose : « le non-dit produit, dans sa taciturnité même, la représentation de ce qu'il tait » : sans vouloir résumer l'acte poétique de Segalen à l'éloge de l'absence, ce sont bien l'absence de texte sur la surface de stèles poétiques « sans date et sans

fin », le « nom gravé » d'un empereur chinois au centre d'un tombeau vide et le « non-dit non dépossédé » des sommets glacés de *Thibet* qui, en mariant ou plutôt, écrit Jean Roudaut dans *Ce qui nous revient*, en réconciliant les domaines de la Réalité et de l'Absence, fournissent à Segalen une écriture poétiquement visible et paradoxalement ouverte au monde : oui, Segalen sait faire vibrer l'Absence que cache le monde !

Mais pourquoi, une à une, égrener toutes ces absences qui enlacent la poésie de Segalen ? Bien sûr, la question de l'articulation entre absence et poésie est au cœur d'une prose ambiguë et bien évidemment toute réponse n'est que subjective : dans ce sens, Jean-François Louette, dans son si parfaitement nommé *Sans protocole*, décrit une énième absence qui, cette fois, n'est pas articulée aux ailleurs ou aux autrefois : c'est l'absence de genre. Sans entrer dans l'historicité, récente à l'époque de Segalen, de l'absence d'un genre, Louette décrit, chez Segalen, une forme d'absence liée à une sorte de brouillage des genres ! Le poète breton disait lui-même viser, dans des « sortes de poèmes en prose », un support poétique nouveau par « l'esquisse de vers souples ». Analysant cette tentative littéraire, Pierre-Jean Rémy prend soin de ne pas rapprocher la poésie segalienne de la poésie chinoise traditionnelle, une poésie qui, dit-il, n'a « ni la forme des poèmes de Segalen ni la recherche exigeante et singulière qui les sous-tend ». Par cette mise en garde, Rémy fait comprendre le double jeu de Segalen qui, pour qu'il y ait poème, introduit dans sa poésie non pas la Chine mais l'absence de la Chine. Ce sont les poèmes de *Stèles* et, parmi eux, le poème peut-être le plus beau *Éloge et pouvoir de l'Absence*, qui illustrent le mieux cette injection de poésie par l'Absence : les génies invisibles, les concubines aux bras nacrés laissées seules à apprécier l'honneur des nuits dans un palais aux triples murs, le poison simplement avancé, l'ombre d'un empereur « sans figure » au siège vide, toutes ces eaux fuyantes, tous ces regards dérobés, toutes ces paroles rapportées, tous ces palais au toit double tramés entre eux de galeries opaques, tous ces dragons tapis, tous ces faux jades, tous ces eunuques lourds de secrets, toutes ces impossibilités de savoir et ces connaissances sans effet, toutes ces approches apparemment indiscutables d'une Chine « aux dix mille années » ne sont là en réalité que pour sécréter de l'absence, une absence suggérée curieusement étrangère au drame de la perte, une perte qui se montre hautaine et lointaine, poétique, le « poids visible » de la Chine est donc inutile. Inutile aussi le poids visible de la « personne » : la parfaite absence d'un empereur qui « ne daigne pas », suffit à la fonction impériale ! Pour que sa poésie se fasse, Segalen a donc, il le dit lui-même, « sucé » l'absence de la Chine ! Mais chez Segalen, l'ingrédient poétique n'est pas constitué des seules paroles d'un souverain-fantôme : *Stèles* dévoile également l'écriture d'un « Je poétique », un Je dont la voix restée chinoise s'exprime aussi comme une absence : oui, c'est bien le « vide dans le souterrain du cœur » qui conduit Segalen à dire par l'absence et par une nouvelle écriture, souvent narquoise, qu'il y a encore, après les maîtres du passé, une poésie à concevoir.

Une poésie à concevoir ! Car l'aventure à laquelle nous convie Segalen et où, dit-il dans *Thibet*, il « usa ses deux genoux » est une longue marche initiatique pour, c'est la chute du poème-stèle *Perdre le midi quotidien*, « tout confondre pour atteindre l'autre, centre et Milieu Qui est en moi » : ce Milieu de l'art annoncé par Gauguin peignant au centre de son fameux « D'où venons-nous ? » une femme se transformant en statue, ce Milieu que Segalen dit être le « lieu par excellence », ce Milieu centralisateur reliant le Souverain-Ciel au monde terrestre réel et intérieur du poète, ce Milieu absolu où Segalen situe la totale poésie, ce Milieu imparcouru où, dit-il, « le poète tient la place de l'Empereur », ce Milieu habitable où l'être coïncide avec le soi-même mais qui, dans l'inévitable retombée de l'effet poétique, se dévoile comme le lieu géométrique de toutes les absences segaleniennes : oui, toujours chez Segalen cette tentation du voyage vers ce lieu central finalement vide puisque, au bout du compte, il n'y a plus d'Empire, plus d'Empereur et que même René Leys, le héros du poète meurt ! Pire, le poète, submergé dans sa marche intérieure par le permanent retour au réel, s'écrie : « où est le divin ? J'ai trouvé des hommes ! » Comme si Segalen était puni d'avoir voulu pénétrer le centre chinois du monde !

L'actualité de Segalen

Que d'absences fécondes chez un Segalen à la recherche mouvementée du secret de l'Être, que d'absences singulières accouchées chez lui en création poétique ! Il est vrai que quelques décennies plus tôt, Baudelaire parlant de ses *Fleurs*, disait dans sa fameuse lettre à Ancelle de 1866 : « J'ai mis dans ce livre tout mon cœur, toute ma tendresse, toute ma religion, toute ma haine ». Mais que reste-t-il aujourd'hui du pouvoir de créativité de ces formes si segaleniennes de l'Absence ? Peut-on dire, sans vouloir flatter le « mystique orgueilleux » qu'était le poète breton, que ces formes conservent, dans l'émergence poétique, un pouvoir au fond de même nature que celui qu'eut le transfert hors du monde du royaume de Dieu par un christianisme naissant décrétant lieu d'absence le palais divin qu'était la terre élue… un « lieu par excellence » pour un dieu invisible à la chaise vide ironiserait Segalen ! De façon moins biblique, la poésie de l'absence prenant le visage de paroles murées dans la pierre et de dires d'un Empereur-fantôme est-elle transposable aujourd'hui ? Oui, où est maintenant « le lieu », où est « sa voie » et y a- t-il un « Milieu » ? La réponse, à l'heure très *show man*

de la religion du web, se doit d'être très modeste : car, dans les multiples royaumes de l'absence qui perdurent en nous et en ce monde, est-il encore concevable d'écouter des paroles rapportées d'une « auguste bouche » et des poèmes « tombés d'un impérial pinceau » ?

Malgré tout, ce qui est certain, c'est que l'absence segalenienne continue à inviter le corps nerveux et musclé du voyageur qu'il soit passant, lecteur ou écrivain de poésie, à arpenter voire à trouver ou recréer sa propre histoire : l'Absence, cet écho d'une présence, reste donc bien condition de poésie puisque c'est elle qui, dans les contrées poétiques de Segalen, donne une figure au sans figure que tout homme habite.

Bibliographie

BOUILLIER, H. *Victor Segalen*. Paris : Mercure de France, 1961 ; nouvelle édition, Paris : Mercure de France, 1986.
DOUMET, Ch. *Victor Segalen. L'origine et la distance*. Champ vallon : Seyssel, 1993, p.43.
GERME, É. *Segalen, l'écriture, le nom. Architecture d'un secret*. Saint-Denis : Presses universitaires de Vincennes, 2001, p.17a.
GOURIO, A. *Pensées de la pierre. Ce que le poème dit du poème*. Saint-Denis : Presses universitaires de Vincennes, 2005, p.108.
LOUETTE, J.-F. *Sans protocole. Traces alternées de Victor Segalen*. Tours : Belin, 2003, p.66.
POSTEL, Ph. *Victor Segalen et la statuaire chinoise, archéologie et poétique*. H.Champion, 2001.
RÉMY, P.-J. *Préface de Victor Segalen, Stèles*. Paris : Gallimard, 1973, p.5.
ROUDAUT, J. *Ce qui nous revient, l'absence de Victor Segalen*. Paris : Gallimard, 1980, p.105, 106, 118.
QIN Haiying. Segalen et la Chine. Écriture intertextuelle et transculturelle. Paris : L'Harmattan, 2003.
SEGALEN, V. *Peintures*. Paris : Crès, 1916.
SEGALEN, V. *Les Immémoriaux bretons*. Manuscrit autographe. Éditeur scientifique : Hélias, Pierre-Jaquez, 1916.
SEGALEN, V. *Les Immémoriaux*. Paris : Plon, 1956.
SEGALEN, V. *Chine, la grande statuaire*. Paris : Flammarion, 1972.
SEGALEN, V. *Ode, suivies de Thibet*. Paris : Mercure de France, 1979.
SEGALEN, V. *Équipée. Voyage au pays du réel*. Paris : Gallimard, 1983.
SEGALEN, V. *Essai sur soi-même*. Fontfroide : Fata Morgana : 1986.
SEGALEN, V. *Orphée-Roi. Œuvres complètes*. Tome 2. Paris : Robert Laffont, 1995.
SEGALEN, V. *Correspondance*. Tome 2. *Lettre à Paul Claudel du 15 mars 1915*. Paris, Fayard, 2004, p.564.

REINER KUNZE

France GOBRECHT

Genèse d'un poète

Reiner Kunze est l'un des plus grands poètes allemands contemporains, sa poésie est indissociable de sa vie. Il est né en 1933 à Ölsnitz dans les monts Métallifères, région qui fera partie de l'Allemagne de l'Est en 1949. Son père était mineur de fond, sa mère ouvrière en bonneterie.

Mon père, dites-vous,
mon père au fond de la mine a des entailles dans le dos,
cicatrices, traces croûteuses des pierres éboulées mais moi,
je chanterai l'amour.
Je dis justement, pour cela même.

À la fin de la guerre, Staline est le libérateur, il incarne le progrès sur la Terre. Reiner Kunze aurait dû devenir cordonnier, son tabouret est déjà réservé chez son futur maître. Mais les différences sociales sont supprimées en Allemagne de l'Est, les enfants d'ouvriers peuvent accéder à une formation. À seize ans, Reiner Kunze adhère au parti unifié qui allait, ou devait, tout changer. Il passe son baccalauréat, étudie la philosophie et le journalisme à l'université de Leipzig. Il est nommé assistant à la faculté de journalisme et publie ses premiers poèmes. Il aime son métier mais interrompt brusquement sa carrière universitaire en 1959. En effet, à travers d'amères expériences personnelles, il réalise qu'il ne peut plus s'identifier à cet État auquel il doit pourtant sa formation académique. Ce n'est pas l'État mais le système, la méthode, l'endoctrinement idéologique qui lui ouvrent les yeux.

Il devient alors aide-mécanicien dans une usine avant de pouvoir se consacrer entièrement à l'écriture en 1962. Un jour, des poèmes sont lus à la Radio de Berlin-Est. Une dame en Tchécoslovaquie envoie une carte postale pour demander le texte du poème d'un certain Kunze qu'elle a entendu au cours de l'émission. Il l'envoie, pensant qu'il s'agit d'une vieille Allemande, peut-être une germaniste, car la carte est écrite dans un allemand parfait. Il reçoit en retour une lettre de quatre pages ! En fait cette dame a son âge, elle s'appelle Élisabeth. Elle est Allemande de Bohême, médecin, orthodontiste, divorcée et a une fille de trois ans et demi, Marcela. Il s'ensuit un échange de lettres allant jusqu'à quatre cents, certaines de vingt-cinq pages ! Ils s'envoient une photographie. Celle d'Élisabeth la représente à dix-sept ans, certainement la plus laide qu'on puisse imaginer ! Mais Reiner ne se soucie pas de son apparence physique. À cette époque, il n'était pas possible de voyager au-delà de la frontière à titre individuel. Alors sans l'avoir jamais vue, il l'appelle une nuit et lui demande si elle veut devenir sa femme. Sans hésitation elle répond oui.

L'amour est une rose sauvage en nous insondable par la raison,
qui ne lui est pas soumis.
Mais la raison est un couteau en nous.
La raison est un couteau en nous pour couper la rose
à travers cent rameaux un firmament.

Reiner Kunze travaille un an à l'usine. La nuit, il écrit des lettres sur le journalisme pour les étudiants qui suivent des cours par correspondance. Cette double occupation a comme conséquence une crise cardiaque. Il doit abandonner son travail, il reste alité six semaines à la maison.

Quand, par la suite, il réussit à se rendre à Prague lors d'un voyage organisé de trois jours, il se trouve face à une femme charmante, particulièrement belle, tandis qu'elle lui avouera plus tard qu'elle l'a reconnu au long pardessus démodé qu'il portait sur la photographie. Ils se marient en Tchéchoslovaquie et s'installent en 1962 à Greiz en Thuringe avec Marcela que Reiner Kunze a adoptée.

Élisabeth trouve un poste à la polyclinique de la ville et peut ainsi subvenir aux besoins de la famille. La même année paraît en Allemagne de l'Est le second livre de poèmes de Reiner Kunze. Il est maintenant un

écrivain indépendant. Il essaie d'exprimer ce que ressent la jeune génération concernée par la construction du socialisme. Il relie la réalité sociale et la réalité individuelle.

« Ennemi de classe » et de l'État

Mais sa poésie ne correspond pas à ce qu'en attend le socialisme est-allemand. Elle n'est pas liée au peuple, inspirée par le collectif, elle ne fait pas une peinture idéalisée de la réalité sociale. Or Reiner Kunze ne se considère pas comme un ennemi de la société dans laquelle il vit. Il est socialiste mais croit en une réforme possible du régime, en un socialisme meilleur. Désormais il n'est plus édité dans son pays. Ses poèmes vont paraître en Tchécoslovaquie, traduits.

En 1968, les blindés soviétiques, avec le concours de la RDA, envahissent la Tchécoslovaquie. Ils anéantissent le socialisme tchèque à visage humain. En signe de protestation, Kunze accomplit un jour un geste paraissant inimaginable dans son pays : il va au bureau du Parti dont il dépend et rend son livret de membre du SED[1]. Le Parti profite de l'occasion pour l'éliminer : plus aucun éditeur de l'Est n'imprime quoi que ce soit de lui. Cet auteur ne doit plus exister, il n'a jamais existé. Il doit se taire.

Exclu des livres,
exclu des journaux
exclu des salles
emprisonné dans ce pays
que je continuerai à choisir.

À cause du soutien qu'il a apporté au Printemps de Prague, Reiner Kunze est dorénavant étroitement surveillé par la Stasi, la sécurité de l'État. À l'étranger, on lui décerne des prix. Il est invité à Berlin-Ouest, en Grande-Bretagne, en Suède, en Pologne. Mais chaque fois le visa lui est refusé, ou l'invitation arrive le lendemain…

Après 1968, cet écrivain de l'Allemagne de l'Est devient peu à peu un auteur de la République fédérale allemande. Il faut chaque fois que son manuscrit parvienne à l'Ouest, ce qui est compliqué. Alors il invente mille stratagèmes. Ainsi pour l'un d'eux, il se procure du papier très fin, retranscrit ses poèmes et les envoie par vingt grammes dans des enveloppes adressées à différentes personnes de la République fédérale. À l'éditeur de reconstituer le puzzle !

C'est en RFA que paraissent ses livres dont des copies circulent ensuite sous le manteau en Allemagne de l'Est : *Chemins sensibles*, dédiés explicitement au peuple tchécoslovaque ainsi que des poèmes en solidarité avec Soljénitsyne. Lors du sixième congrès des écrivains de l'Allemagne de l'Est tenu en mai 1969, Reiner Kunze est déclaré publiquement ennemi de l'État. Il s'attend à être emprisonné. Cette pression dure cinq ans.

Puis il y a de nouveau une accalmie. Un choix de poèmes *Lettres avec un sceau bleu* paraît chez un éditeur à Leipzig. En quelques jours, les 15 000 exemplaires sont vendus, les 15 000 suivants aussi. Kunze obtient l'autorisation de faire des lectures de ses œuvres dans le pays. En outre, en 1974, il pourra se rendre avec sa femme à Munich afin d'y recevoir le prix de littérature de l'Académie des beaux-arts de Bavière. Leur fille Marcela doit toutefois rester en RDA en qualité d'otage !

À cheval des deux côtés du mur

En 1970, Reiner Kunze invente l'histoire d'un lion en peluche *Le Lion Léopold* pour sa fille malade. Par un pur hasard, ce petit livre est imprimé par l'un des plus grands éditeurs ouest-allemands, Fischer, à Francfort-sur-le-Main. Il reçoit le prix pour la jeunesse en 1971. Interdit jusqu'à l'automne 1976 en Allemagne de l'Est, *Le Lion Léopold* y est enfin imprimé en 15 000 exemplaires. Mais soudain la distribution en est arrêtée car un nouveau livre, *Les Années merveilleuses*, dont le manuscrit est passé clandestinement à l'Ouest, vient de paraître en RFA. Un seul *Lion* est-allemand va survivre. Un inconnu arrive à en faire parvenir un exemplaire à la boulangère de Greiz chez qui Élisabeth Kunze achète chaque jour des petits pains. Lorsqu'elle ouvre le soir le paquet à la maison, elle trouve, au fond, le livre prétendument non imprimé. 14 999 exemplaires ont donc été mis au pilon…

1 SED : Sozialistische Einheitspartei Deutschlands : parti unique d'Allemagne de l'Est.

Le livre *Les Années merveilleuses* va faire l'effet d'une bombe lors de sa sortie à l'Ouest. Il est aussitôt l'une des meilleures ventes, mais pour Reiner Kunze et sa famille, il aura de terribles conséquences. Cinquante petits textes en prose, concis, significatifs, vont conduire à leur expulsion de RDA. Avec de courtes phrases laconiques, Reiner Kunze ne dépeint rien d'autre que la vie quotidienne derrière le rideau de fer, celle de la jeunesse de l'Est qui doit se plier aux normes.

L'héroïne du livre est Marcela, sa fille, une adolescente de quinze ans qui, comme toute adolescente, proteste contre tout ce qu'on lui impose. Un jour, un de ses amis arrive en classe avec des lunettes à monture de nickel. Mais son professeur le réprimande : « Ce sont les jeunes décadents aux cheveux longs de l'Ouest qui portent de telles lunettes ! ». Et pour appuyer ses dires, il montre des photographies de magazines de l'Ouest. Marcela en a cependant très envie, elle serait fière d'aller en classe avec, et de montrer des photographies de son arrière-grand-père et de son grand-père : tous deux portaient des lunettes avec des montures en nickel, tous deux étaient mineurs de fond.

En 1976, Kunze est exclu de l'Union des écrivains. À partir de ce moment, il lui est interdit d'exercer sa profession, pas une seule ligne de lui ne sera éditée ou envoyée. Le boycott s'étend à tous les autres pays du bloc de l'Est. Une traque commence contre toute la famille. Cette exclusion de l'Union des écrivains de la RDA, la destruction de ses livres, la punition de pasteurs qui l'ont invité à des lectures, le harcèlement exercé sur leur fille jusqu'à déclencher une tentative de suicide et jusqu'au suicide d'un de ses amis, son propre état de santé qui empire et bien d'autres persécutions rendent la vie intenable pour les Kunze.

Par une indiscrétion il apprend qu'il va sans doute être condamné à une peine de huit à douze ans de prison. La peur ne le quitte plus. Il écrit au président du Conseil d'État, Erich Honecker, pour lui demander la destitution de nationalité est-allemande pour lui, sa femme et sa fille de vingt ans. Le sommet de l'État ne tient pas à un procès qui pourrait nuire à l'image de la RDA. Il se résout donc à leur donner l'autorisation de quitter le pays. Ils ont trois jours pour le faire.

Le passage à l'Ouest

Et c'est ainsi que la famille Kunze s'installe à Erlau, toute petite ville au bord du Danube, entre Passau et la frontière autrichienne. Son départ de RDA n'est pas une émigration, un exil, puisque le cours de l'histoire permet à Reiner Kunze de dire : « Je suis un Allemand qui n'a fait qu'aller d'Allemagne en Allemagne ».

Le mur est tombé le 9 novembre 1989. À l'occasion du jour de la réunification le 3 octobre 1990, il écrit ce poème :

Le mur
Lorsque nous l'avons rasé,
nous n'avions pas une idée comme il est haut en nous.
Nous nous étions habitués à son horizon et au calme plat.
Dans son ombre personne ne jetait d'ombre.
Maintenant nous voilà dépouillés de toute excuse.

« Ombre » signifie que lorsque le mur était présent, on ne voyait que ce mal-là. Toutes les autres ombres telles que l'espionnage des citoyens, le manque de liberté, la souffrance des enfants dont les parents n'étaient pas fidèles au régime, les gardes du mur, on ne les voyait pas. Mais maintenant, le regard tombe sur ces ombres et tout le monde en prend conscience. Il n'y a pas d'excuse.

Après la réunification, tout citoyen de l'ex RDA a accès aux archives de la Stasi. Reiner Kunze découvre douze volumes d'actes le concernant, lui, sa femme et sa fille, en tout 3 491 feuilles qui vont de 1968 à leur départ de RDA. Il fait paraître le livre documentaire *Pseudonyme lyrique* qui restitue sous forme d'extraits ces actes. Avec une partie de ces documents, il rend visible ce qui peut l'être. Il apporte une importante contribution à une meilleure compréhension du chapitre sombre de la dictature est-allemande.

Le film *La Vie des autres* s'inspire de cette sorte de documents. Kunze se veut à l'écoute, aux côtés des plus humbles, des plus vulnérables, il est celui qui capte la voix ou le silence des victimes.

Hymne à une femme lors de l'interrogatoire
Ce fut dur, dit-elle, le moment de se déshabiller.
Ensuite exposée à leurs regards elle a tout appris sur eux.

Sa poésie est insoumise à quelque norme que ce soit et vibrante de la plus intransigeante humanité. Elle montre qu'avec peu, on peut dire beaucoup.

Reiner Kunze vivait à l'Est, mais sa maison d'édition était à l'Ouest. La poste était pour lui comme une seconde trachée-artère ! Une lettre pouvait mettre trente-cinq jours pour parvenir à destination, une lettre recommandée cinquante-six jours, une lettre exprès vingt-huit jours. Quand une lettre contenait un rendez-vous-« On se retrouve au salon de Leipzig tel jour à telle heure »- la lettre arrivait systématiquement le lendemain !

Être facteur jour après jour
être attendu,
être une espérance,
avec chaque pas tendre une arche
entre des rives sans pont.
Être facteur jour après jour
aller jusqu'aux portes des hommes,
ne pas avoir le droit d'entrer.

Cette manière de penser, de voir le monde, de vivre les choses, lui a permis de survivre pendant tout ce temps. Il ne se demande pas comment il a pu écrire cela, il était comme contraint. Et dans ces inspirations qui venaient ainsi, il y avait bien sûr une dimension politique et il fallait en répondre de sa vie.

L'œuvre de Reiner Kunze a été conditionnée par le contexte dans lequel il a vécu. Né sous la dictature nazie dans une famille d'ouvriers, il vit ensuite sous la dictature est-allemande avant d'être expulsé vers l'Ouest et de vivre enfin dans une Allemagne réunifiée. Il résume ainsi sa condition de poète :

Pour l'existence de la poésie
risquer son existence
Vendre la moitié de sa bibliothèque
pour imprimer un livre
Le brocher avec le fil de sa propre vie.

Grâce à la poésie, Reiner Kunze a pu faire face durant des années aux persécutions totalitaires. L'entrée en dissidence fut une expérience douloureuse. Elle répondait à une nécessité intérieure d'ordre éthique et poétique. C'était aussi un choix existentiel et politique. Mais ce serait appauvrir la poésie que de la réduire à l'engagement idéologique et à son message politique, puisqu'elle vise l'humain dans son universalité.

Reiner Kunze a maintenant 83 ans. Il vit toujours à Erlau avec son épouse Élisabeth pour qui il avait écrit ce poème en 1986 :

Pour toi cette demande en pensée
Meurs avant moi, juste un peu avant
Afin que ce ne soit pas toi
qui aies à revenir seule
sur le chemin de la maison.

La liste de tous les prix et distinctions qu'il a reçus est très longue. Il est membre de plusieurs académies, ses livres ont été traduits en trente langues. Pour que cette page d'histoire ne tombe pas dans l'oubli, une fondation Reiner et Élisabeth Kunze a été créée il y a dix ans. Après la mort des fondateurs, leur maison doit devenir un lieu d'exposition ouvert au public, un lieu commémoratif et un lieu de beauté.

Poèmes tirés de : *Chemins sensibles*, *Invitation à une tasse de thé au jasmin*, *Un jour sur cette terre*.
Traduction : Mireille Gansel et Muriel Feuillet.

WILFRED OWEN, POÈTE DES TRANCHÉES

Gérard GARCIA

***To be a poet is a condition, not a profession* (Robert Frost)**



« Être poète est une condition (c'est-à-dire un état), pas une profession ». C'est ainsi que s'exprimait le poète américain Robert Frost. Et cette condition a été vue et décrite différemment selon les commentateurs et les époques. En deux mots, le poète est pour les uns une sorte de prophète touché par la grâce divine, béni par l'inspiration ; il a « le front éclairé » selon Victor Hugo et a même le don de prédire l'avenir. Pour Boileau, puis Valéry et d'autres, le poète est un artisan laborieux qui doit vingt fois sur le métier remettre son ouvrage… D'autres, tels Baudelaire et les Parnassiens, voient en lui un esthète inconditionnel qui n'a d'autre vocation que la recherche de la beauté. C'est aussi un être à part, un rêveur impénitent, incompris, donc tourmenté voire maudit, un exilé qui vit dans un monde à part, hors du temps, ou bien encore un témoin de son temps fortement impliqué dans la réalité du monde qui l'entoure, un acteur qui dénonce, qui s'indigne. On pense à Victor Hugo et à ses prises de position contre la peine de mort ou le travail des enfants. Et le poète anglais Wilfred Owen, peu connu en France, a été classé dans cette dernière catégorie, car il est souvent présenté en Angleterre comme le plus grand poète de la première guerre mondiale, celui qui a fait découvrir à ses compatriotes la stupidité de la guerre, des généraux et des décideurs, l'horreur de la réalité de la guerre, la condition des hommes dans les tranchées, condition qu'il a partagée avec eux pendant trois ans.

Mais les choses ne sont pas aussi simples que cela, on ne peut pas toujours mettre des gens, des vies dans des cases pré-étiquetées. La réalité est bien souvent beaucoup plus complexe.

Owen : un poète trop sensible, incompris et frustré ?

J'en veux pour preuve le long cheminement psychologique de Wilfred Owen. Né le 8 mars 1893 à Oswestry dans le Shropshire, il était l'aîné de quatre enfants, avec deux frères et une sœur. Son père, Tom, l'a rudoyé dans son enfance, car il le trouvait trop sensible, pas assez viril. Il l'appelait d'ailleurs *his mother's son*, « le fils chéri de sa maman ». Et il faut reconnaître que sa mère, Susan, a joué un rôle non négligeable dans la formation de la personnalité de Wilfred. Elle l'a materné, surprotégé, et a entretenu avec lui ce que Xavier Hanotte qualifie d'une « quasi exclusivité presque gênante » au détriment de ses autres enfants. La mère et le fils n'ont cessé de correspondre régulièrement jusqu'à la mort de ce dernier, des lettres dans lesquelles on sent bien la force de l'amour maternel ainsi que la dévotion sans bornes que Wilfred, de son côté, vouait à sa mère. On a voulu voir là la cause de sa sexualité trouble et indécise, mais jamais clairement affirmée ou prouvée, d'autant plus qu'à sa mort son frère Harold a détruit toutes les lettres qui auraient pu nous renseigner sur cet aspect de sa personnalité intime. En revanche, il est clair que sa mère a en quelque sorte empêché Wilfred de grandir. Éternel adolescent dans l'âme, avec son visage souriant d'écolier, il a lui-même déclaré : *I don't want to be a man*, « Je ne veux pas devenir adulte », ce qui lui a valu un deuxième surnom, le Peter Pan des tranchées, par allusion au personnage de James Matthew Barrie qui ne voulait pas grandir. Bien plus tard, dans un poème, il compara le poète à un enfant immature :

Now, what's your poet but a child of nine ?
Who'll peak and pine
For toys and trifles all life long,
Who'll weep and whine
For all things that to other lives belong.

« Bon, qu'est-ce qu'un poète, si ce n'est un enfant de neuf ans ?
Qui va languir toute sa vie
Après des jouets et des bagatelles,
Qui va pleurer et geindre
Pour avoir des choses qui appartiennent à d'autres vies ».

Je n'irai pas jusqu'à dire que Wilfred Owen était traumatisé, déchiré entre l'amour possessif de sa mère et le désir de son père d'en faire un homme, un vrai…, entre sa nature émotive, sentimentale, mélancolique et passionnée d'une part, et sa tristesse de savoir qu'il avait déçu son père dans ses attentes. Mais il est fort possible que cela ait joué dans son adolescence, sans oublier un certain nombre de frustrations comme par exemple la nostalgie de la belle maison de son grand-père que la famille dut quitter quand il avait quatre ans, et son échec à entrer dans une université prestigieuse à cause de ses notes trop moyennes et surtout du coût élevé des inscriptions. Oxford a été son grand regret. Il aurait bien aimé s'élever socialement au-dessus de son milieu petit bourgeois et se sentait exclu des privilèges des riches.

Owen : un esthète inspiré ?

C'est au lycée qu'il découvrit la poésie, en particulier Keats et Shelley qu'il admirait éperdument. Très jeune il s'essaya à l'écriture poétique et décida à 19 ans que c'était là sa vocation. Pour gagner sa vie, à partir de 1913, il enseigna l'anglais à l'école Berlitz de Bordeaux, puis devint tuteur dans des familles bourgeoises de Bagnères-de-Bigorre et Bordeaux, où il rencontra le poète français Laurent Tailhade qui eut une influence non négligeable sur lui. C'était donc un jeune homme insouciant, plein de vie et d'humour, séduisant, un peu capricieux et affecté, qui chantait la beauté et l'amour dans ses poèmes. Un esthète, certes, mais guère inspiré : de l'avis des critiques, sa production était assez médiocre, convenue, très XIX^{e} siècle, bien qu'à cette période il expérimentât déjà les demi-rimes et les para-rimes qui allaient devenir caractéristiques de sa versification.

La déclaration de guerre ne le fit pas changer de style de vie. Il profitait pleinement des plaisirs de la table et des vins du sud-ouest, et des discussions aux terrasses des cafés. Il aimait la bonne vie, le luxe et le confort et était plutôt indifférent à la guerre. Il écrivit à sa mère : « Ma vie a plus de valeur que ma mort pour les Anglais ». D.H. Lawrence de son côté déclarait : « Je crois que je suis un être bien trop précieux pour m'offrir gratuitement et pour rire à une balle allemande ». Wilfred fut quand même troublé en février 1915 par sa rencontre avec des blessés de guerre lors d'un concert donné à leur profit. Tout près, il le savait, dans un hôpital bordelais, Sarah Bernhardt se faisait amputer, devenant ainsi le symbole unijambiste de la France en guerre… Il finit par rentrer en Angleterre et s'engagea en octobre de la même année dans le régiment des *Artist's Rifles*, un corps de formation pour les officiers. Peut-être venait-il ainsi défendre la mère-patrie, donc sa mère, symbole de paix et de sécurité, alors que son père représentait pour lui la guerre… Cet engagement n'était pas pour déplaire à son père puisqu'enfin le fils peu viril allait se battre comme un homme, et pour sa mère puisqu'il se trouvait dans un régiment d'officiers, à ses yeux…d'intellectuels. En outre, il était logé à Tavistock Square dans le quartier historique de Bloomsbury à Londres ! Bien sûr, le fameux Bloomsbury Group n'avait pas encore atteint sa maturité, mais déjà Lytton Strachey et Virginia Woolf y résidaient. Et il aurait pu croiser dans le voisinage le poète William Butler Yeats, un de ses héros littéraires.

Cette période de formation lui forgea le caractère, mais le jeune poète encore plein d'illusions avait une vision chevaleresque et poétique de la guerre, une guerre d'individus plutôt que de masse, une guerre sans machines, une guerre de héros pour qui il était doux de mourir pour sa patrie.

Owen : un poète engagé ?

Le 30 décembre 1916 il embarqua pour la France, heureux comme un gamin d'être enfin vraiment un soldat. En fait, rien ne l'avait préparé à ce qui l'attendait. Selon ses propres mots : *I was soon let down gently into the real thing, mud*, « Bientôt on me laissa sombrer doucement dans la réalité, la boue ». Ce fut un choc énorme pour ce doux rêveur qui écrivit à sa mère : « Je ne vois pas pourquoi je vous cacherais la vérité sur ces quatre derniers jours. J'ai souffert mille morts. Je tenais un poste avancé, c'est-à-dire un abri creusé, au milieu du No Man's Land. Nous avons marché trois miles sur une route bombardée, puis presqu'autant dans une tranchée inondée. Nous sommes arrivés à un endroit où les tranchées avaient été comblées par les explosions et nous dûmes remonter pour les contourner. Il faisait bien sûr sombre, trop sombre, et le sol n'était pas fait de boue, de boue gluante, mais c'était une pieuvre d'argile qui nous aspirait, profonde de trois, quatre et cinq pieds, entrecoupée seulement de cratères pleins d'eau ». Ce choc et ce besoin de dire la vérité sur la guerre eurent une forte influence sur Wilfred et sur sa poésie. Désormais, il allait parler pour les morts. La mort est laide. Lui qui avait jusqu'à présent aspiré à la beauté va décrire la laideur et l'horreur de la guerre, le froid, l'hiver, les obus, la mort. Il estimait que le poète souffre davantage parce qu'il est plus sensible à la beauté. On ne peut s'empêcher de penser à Oscar Wilde : souffrait-il plus en prison parce que l'esthète qu'il était haïssait la laideur ?

Le 4 février 1917 il écrivit à sa mère : « J'imagine que je peux supporter le froid et la fatigue, et le face-à-face avec la mort comme tout un chacun ; mais en plus je me sens pénétré de cette laideur omniprésente. Paysages hideux,

bruits abominables, vocabulaire ordurier en permanence, même dans notre propre bouche (car nous sommes tous sous l'emprise du diable), tout est contre nature, brisé, anéanti ; les morts sans forme dont les corps sans sépulture possible gisent devant les abris toute la journée, toute la nuit, vision la plus exécrable qui soit ».



Siegfried Sassoon

Ce choc psychologique se doubla bientôt d'un choc proprement physique. Le 12 avril, un obus explosa tout près de lui, le projeta à quelques mètres de là dans un cratère d'obus où il resta bloqué, sonné, au milieu des restes d'un de ses amis, plusieurs heures avant d'être secouru. Victime d'un *shell shock*, il fut rapatrié en Grande-Bretagne, et envoyé à l'hôpital de Craiglockhart près d'Édimbourg où l'on soignait les soldats souffrant de ce traumatisme consécutif à l'explosion d'un obus que les autorités médicales de l'armée appelaient par euphémisme « neurasthénie ». C'est un fait que beaucoup étaient persuadés que ces soi-disant malades n'étaient que des simulateurs, des lâches qui ne voulaient pas retourner au front. Cette suspicion fit cruellement souffrir Wilfred durant son séjour à l'hôpital, séjour qui s'avéra représenter un tournant dans sa vie et sa carrière de poète, car il fit là deux rencontres importantes, le directeur de l'hôpital, Arthur Brock, et le poète Siegfried Sassoon.

Brock avait mis au point une thérapie originale pour Wilfred, en lui demandant de traduire dans ses poèmes ses expériences, en particulier celles qu'il revivait à travers ses rêves ou plutôt ses cauchemars. Quant à Sassoon, c'était déjà un homme célèbre pour ses prises de position contre la guerre, dans ses poèmes et sa critique du gouvernement dans une lettre qui fut lue au Parlement et qui fit scandale. Trop célèbre pour être traduit en cour martiale, on l'envoya à l'hôpital de Craiglockhart pour y être soigné lui aussi pour « neurasthénie ». C'est donc là qu'il fit la connaissance de Wilfred Owen. Il s'intéressa au jeune poète à qui il reconnut du talent, le conseilla, travailla avec lui, et devint son ami, très intime, apparemment. Sassoon commençait à s'intéresser à Freud et à la psychanalyse, pratiquait abondamment la satire, mettait l'accent sur le réalisme et l'écriture d'après l'expérience.

Owen : un témoin de premier plan

Poussé par Arthur Brock, encouragé, conseillé et guidé par Siegfried Sassoon qu'il prit comme exemple, Wilfred Owen fut confirmé dans sa décision de dire dans ses poèmes ce qu'il avait vu sur le terrain, dans les tranchées, d'être le témoin, le dénonciateur rempli d'horreur et d'indignation devant cette guerre injuste, mais aussi de compassion pour ses camarades blessés, estropiés, défigurés ou morts. Dans son poème *Disabled*, « Infirme », un soldat amputé se souvient du temps où il était sportif, plaisait aux filles, un peintre avait même voulu faire son portrait, et maintenant le voilà bloqué dans un fauteuil. Même les morts ne sont pas honorés convenablement et dans *Anthem for Doomed Youth*, « Hymne pour une jeunesse perdue », il regrette : *What passing-bells for those who die as cattle* ? (« Quel glas pour ceux-là qui meurent comme du bétail ? »).

Dans *Strange Meeting*, « Étrange rencontre », récit d'un cauchemar à la première personne, il se trouve confronté au cadavre d'un soldat allemand qui s'adresse à lui en ces termes : *I am the enemy you killed, my friend*, (« Je suis l'ennemi que tu as tué, mon ami »). Et c'était là une obsession récurrente chez Owen, être sensible et plein de compassion obligé de tuer non seulement d'autres êtres humains, mais peut-être des Allemands qu'il avait jadis fréquentés aux terrasses des cafés de Bordeaux ou Bagnères, des amis !

Il dénoncera le patriotisme dans un poème intitulé *Dulce et decorum*, allusion à un vers du poète latin Horace, *Dulce et decorum est pro patria mori*, à savoir : « Il est doux et glorieux de mourir pour la patrie ». Il y décrit d'abord la pénible marche des soldats dans les tranchées :

Bent double, like old beggars under sacks,
Knock-kneed, coughing like hags, we cursed through sludge…

« Pliés en deux comme de vieux mendiants sous leurs sacs,
Cagneux, toussant comme des vieilles sorcières, nous jurions dans la fange.
[…] Les hommes dormaient en marchant. Beaucoup avaient perdu leurs chaussures
Mais continuaient, les pieds en sang. Tous éclopés, aveuglés ; ivres de fatigue ».

Puis une alerte aux gaz oblige les hommes à mettre leurs masques, mais l'un d'eux n'a pas le temps de l'ajuster et il le voit mourir à travers les verres verts de son masque à gaz :

> « Flou, derrière les verres troubles et l'épaisse lueur verte,
> Comme au fond d'une mer je le vis se noyer ».

À la fin du poème, il prend le lecteur à témoin avec une description sans concession :

« Si toi aussi, dans tes cauchemars oppressants, tu pouvais suivre
La charrette dans laquelle on le jeta,
Et voir ses yeux blancs se tordre dans son visage,
Son visage pendant, comme celui d'un démon malade de son péché,
Si toi aussi, à chaque cahot tu pouvais entendre le sang
Couler à gros bouillons l'écume de ses poumons,
Obscène tel un cancer, amer, -comme le pus
De plaies abominables, incurables sur des langues innocentes-
Alors, mon ami, tu ne raconterais pas avec tant d'enthousiasme
À des enfants avides de gloire désespérée
Ce vieux mensonge : *Dulce et decorum*
Pro patri mori ».

Lors de ses visites à Édimbourg, Wilfred était choqué de voir les bons bourgeois continuer de déambuler paisiblement dans les rues comme si de rien n'était. La guerre était trop loin pour qu'ils en imaginent l'horreur, et la propagande officielle leur donnait une image fausse et édulcorée de la réalité des combats. N'oublions pas, à ce propos, qu'au début de la guerre un certain nombre d'hommes de lettres, poètes et romanciers, avait été embauché par *The British War Propaganda Bureau* pour défendre et justifier la politique du gouvernement, intellectuels parmi lesquels on trouvait Rudyard Kipling, Sir Arthur Conan Doyle, G.K. Chesterton, John Galsworthy, Thomas Hardy, H.G. Wells, ou des artistes comme John Singer, Sargent, John et Paul Nash, Percy Windham Lewis. Plusieurs, par la suite, ont dénoncé les mensonges qu'ils avaient été forcés d'écrire. Par exemple, William Beach Thomas déclarait en 1925 : « J'avais absolument honte de ce que j'avais écrit, pour la bonne raison que c'était faux. La vulgarité des gros titres et mon nom en gros caractères n'amoindrissaient pas la honte ». Kipling lui-même, après la mort de son fils John en 1915, a écrit : « Si on vous demande pourquoi nous sommes morts, dites-leur, parce que nos pères ont menti ». Et c'est là une idée que l'on retrouve chez Owen : la génération précédente, celle de son père, a sciemment sacrifié ses fils. Dans un court poème intitulé *La parabole du vieil homme et du jeune*, il raconte le sacrifice d'Isaac par Abraham. Mais contrairement à la parabole, au moment où l'ange arrête le bras du père et offre de sacrifier un bélier à la place d'Isaac,

But the old man would not so, but slew his son,
And half the seed of Europe, one by one.

« Mais le vieil homme ne l'entendit pas ainsi, et tua son fils
ainsi que la moitié des enfants d'Europe, un par un ».

C'est au mois de mai 1918 qu'il écrivit la préface de ses poèmes dont hélas il ne vit pas la parution.Quelques extraits :

This book is not about heroes.
« Ce livre ne parle pas de héros ».

My subject is war, and the pity of war.
The poetry is in the pity.

« Mon sujet, c'est la guerre, et le malheur de la guerre.
La poésie est dans la compassion ».

[...] *All a poet can do today is warn.*
[...] « Aujourd'hui, tout ce qu'un poète peut faire, c'est avertir ».

Poète témoin de l'horreur de la condition des soldats, Wilfred Owen eut une dernière occasion de la partager avec eux quand il fut renvoyé en France sur le front le 31 août 1918 à la suite de l'offensive du printemps. Il fit de son mieux pour protéger ses hommes, se comporta remarquablement, obtint la *Military Cross* pour son courage et son dévouement, et fut promu lieutenant. Alors que les pourparlers d'armistice étaient bien engagés, Wilfred et ses hommes reçoivent l'ordre de prendre d'assaut les positions ennemies de l'autre côté du canal Sambre-Oise le 4 novembre 1918. C'est un carnage, Wilfred Owen meurt au combat à vingt-six ans, et sera enterré dans le cimetière d'Ors. Seuls quatre de ses poèmes avaient été publiés de son vivant, environ cent restés inédits, dont la plupart, disons les meilleurs, écrits dans les quinze mois précédant sa mort.

À cause d'un problème de transmissions, les parents de Wilfred Owen ont reçu le télégramme annonçant sa mort huit jours après, c'est-à-dire le 11 novembre 1918, alors que les cloches de toutes les églises de Shrewsbury sonnaient gaiement pour annoncer l'armistice !… Jusqu'au bout le jeune poète aura symbolisé l'absurdité et l'inanité de cette guerre.

Les traductions sont de l'auteur.

LES CHANTEURS POÈTES

INTRODUCTION

Roland BILLAUT

Nous voici rassemblés pour célébrer l'audacieux mariage de l'insolite fantaisie avec le sérieux académique. Certes, on peut penser à un mariage blanc qui ne nous engage pas outre mesure, mais n'est-il pas vivifiant, à la veille, toute proche, de nous élancer dans la fièvre de nos autoroutes estivales, ces meurtrières de papillons, d'évoquer, avec « le fou chantant », la Nationale 7 de notre jeunesse ? À coup sûr, notre démarche est pavée de bonnes intentions ce qui peut contenter, au moins, notre collègue Dumortier spécialiste récemment avéré de notre réseau routier ! Que le héros de cette séance soit l'inattendu Prix Nobel Bob Dylan a, peut-être, de quoi choquer, mais le verdict est tombé : *White is white, Dylan is Dylan* ! Alors, le syndrome de Stokholm doit fonctionner : efforçons-nous d'aimer ce qui nous heurte … ou nous heurtait, car le personnage s'avère plus attachant qu'on aurait pu le croire, comme notre collègue et secrétaire général va nous le montrer. Et puis il y aura nos idoles à nous, Brel qui ne nous quitte pas et Trenet qui nous entraîne toujours, côtoyant un inconnu de talent qui leur est comme un frère en Germanie et en tout cas, nous a-t-on dit, cousin, germain bien sûr, de Brassens, Frédérik Mey. Voilà, donc, le concert poétique annoncé : s'il vous plaît, qu'on n'entende plus désormais que *The sound of silence* pour goûter les interventions de nos amis.

UN NOBEL NOMMÉ DYLAN

André Fourès



Bob Dylan et Joan Baez dans les années 1960.

Ni musicien, ni poète, même pas inconditionnel de Bob Dylan, pas plus, je le rappelle, que je n'étais membre du jury du Nobel, il m'appartient cependant de vous parler de lui… Je vois votre déception. Il va nous en parler ! Pourquoi ne nous le fait-il pas écouter ? Mais voilà, j'ai la conviction que vous faire entendre ses « chansonnettes » (dixit Alain Finkelkraut) pourrait me priver d'une partie de cet auditoire.

Cette musique, en effet, ne séduit pas nécessairement. Certes, elle « fonctionne », comme on dit, mais, parfois avant-gardiste, parfois archaïque, elle n'échappe pas toujours à la banalité et aux répétitions faciles.

La voix, par ailleurs, peut hérisser. D'aucuns la trouvent monotone, geignarde, d'autres déplorent le phrasé nasillard et le timbre trop rauque. « Une voix rouillée », ai-je lu.

Résolu à ne pas vous le faire entendre, au moins pourrais-je vous en lire quelques morceaux choisis ? Oui, peut-être, mais ce serait en anglais, le passage au français pouvant rendre définitivement obscures bien des métaphores et imperceptibles les innombrables allitérations qui parsèment par exemple *Like a Rolling Stone* ? Comment, dit un autre critique, comment restituer le « cadre très lâche de rimes assonantes et consonantes, […], de rythmes ïambiques passant de huit à douze syllabes, adaptables aussi naturellement au discours qu'au chant » ? [1]

Je parlerai donc de Dylan sans vous le faire écouter.

Lorsque l'Académie royale de Suède décida de lui attribuer le prix Nobel de littérature, le moins que l'on puisse dire, c'est que les avis furent contrastés. Trois questions firent débat. Deux étaient des questions de fond :

- La poésie chantée est-elle de la littérature ?
- Les chansons de M. Dylan sont-elles de la poésie ?

Il y avait enfin une troisième question qui tenait à l'heureux lauréat : M. Dylan méritait-il un tel honneur ?

1 Jérome Pintoux, *Bob Dylan Dictionnaire*, Camion Blanc 2013 ; Robert Shelton, *Bob Dylan, sa vie, sa musique*, (citant le journal *Guardian* du 16 avril 1965), Albin Michel, 1987.

Je vais tenter d'apporter quelques éléments de réponse à ces questions, puisque la reconnaissance apportée à cette œuvre est devenue un sujet de débat suffisamment important pour que notre académie s'en empare !

L'œuvre de Bob Dylan

Est-ce bien une œuvre, tout d'abord ? Commençons par dire qu'elle représente près de cinq cents titres, soit une quarantaine d'albums en plus d'un demi-siècle. Généralement, les « dylanologues » distinguent quatre périodes dans cette discographie, même si les choses sont en réalité beaucoup plus mêlées qu'on pourrait le croire.

Il y a la période des « protest songs », des chants de révolte, des luttes sociales avec, en 1963 et 1964, les albums *The Freewheelin'* et *The Times They are A-Changin*, qui forment ce que ce genre a produit de plus fort et de plus intelligent. Avec des paroles qui peuvent parfois prendre un tour biblique, comme un reflet du gospel noir, Dylan va dépasser le bréviaire des « folk songs » de Woody Guthrie. Exploitant une veine symboliste dès *Freewheelin,* il superpose une imagerie neuve à la tradition et devient l'inspirateur du folk rock, en fusionnant le verbe du folk avec la puissance électrique du rock and roll.

Vient ensuite la période surréaliste, nourrie par la « Beat generation », dans le Greenwich Village des Sixties. Les influences du poète Allen Ginsberg et de Jack Kerouac sont décisives par le rythme imprimé à la langue, le mythe de la route ouverte et une esthétique libertaire fondée sur le désir de poétiser la vie.

Puis, alors que la contre-culture règne de Londres à Los Angeles, alors que le folk rock se dissout dans les vapeurs du psychédélisme, Dylan remonte à la source et opère, dès 1967, un retour à la musique populaire des pionniers avec l'album *John Wesley Harding*. À partir de 1978, sa conversion au christianisme le conduit vers un répertoire de chansons évangéliques. En 1983, cette dernière expérience se referme, marquant le retour à un répertoire séculier et le début d'une tournée sans fin.

Souvent encensé pour ses premiers albums, il avait en réalité assez vite délaissé le seul fonds de commerce des causes collectives contre la guerre, le racisme, la pauvreté, l'injustice. Ne voulant être le porte-parole de rien, ni de personne, il s'était davantage tourné vers l'introspection, l'onirisme, vers des chansons d'amour et de désamour.

Le tout forme un ensemble inégal, mais faut-il s'en étonner ? Existe-t-il, d'ailleurs, tant d'écrivains qui résistent à la longue durée ? À dix-neuf ans Rimbaud avait déjà renoncé à écrire. Dylan, lui, commence à peine un demi-siècle de métamorphoses, devenant tour à tour *protest singer*, rocker sulfureux, prédicateur évangéliste et désormais, depuis presque trente ans, éternel *bluesman* errant… Capable de provoquer les consciences ou d'explorer une âme, son expression, indissociable de sa vie, est une forme d'engagement existentiel. Cette œuvre, dont il est l'auteur, le compositeur et l'interprète est née d'une boulimie d'autodidacte servie par une extrême sensibilité.

L'univers culturel de Dylan fut d'abord celui d'une musique populaire américaine faite de country, de folk, de blues et de gospel, avant qu'il ne découvre l'immense bibliothèque du couple de marginaux lettrés qui l'hébergeaient à New York [2]. Lettres anciennes, Shakespeare, bien sûr, et Gogol, et Dostoïevski, et Dickens, et Hugo, et Balzac, il en lut à peu près tous les rayonnages et, dans ce fatras, découvrit maints recueils de poésies, de Villon aux symbolistes français, des romantiques de langue anglaise aux Américains Walt Whitman et T.S Eliot.

« J'ouvrais en général un livre n'importe où, précise t-il, j'en lisais quelques pages et, si ça me plaisait, je revenais au début […]. Je lisais […] à voix haute et j'aimais le son des mots, la langue (et trouvais au) sonnet de Milton sur le "massacre des Vaudois du Piémon" […] l'élégance d'un "folk song" […]. Quantité de ces livres étaient bien trop gros, comme d'immenses chaussures destinées à des pieds de géants […]. C'étaient trop de livres ouverts à la fois. Mais à condition de bien comprendre, on pouvait peut-être tout condenser dans un seul paragraphe ou un seul couplet. »

L'œuvre de Dylan s'est nourrie de ces lectures. Ses textes vont y puiser des thèmes, des images, des techniques de composition avec, au premier rang, l'influence d'Arthur Rimbaud. Celle-ci conduira plus tard ses zélateurs à souligner la similitude de leur allure juvénile et de leurs parcours. Comme l'autre avait quitté Charleville pour rejoindre à Paris le cercle des poètes maudits, n'avait-il pas quitté sa petite ville du Minnesota pour filer vers

2 Bob Dylan, *Chroniques*, Fayard, 2005.

New York et « des clartés féériques ». Même analogie avec la rupture de 1966, lorsque drogué, halluciné lui aussi, il décida de tout arrêter, de quitter la scène, de s'enterrer huit années, avant de revenir, différent, pour commencer une longue errance ponctuée de nouvelles métamorphoses.

Concédons volontiers que citer Rimbaud ne fait pas le poète. Ne soyons pas davantage dupe des ressemblances d'allure de deux ados rebelles et dégingandés, rêveurs et décalés. Pour tout dire, cette référence trop appuyée sous-tend des comparaisons qui ne peuvent être. Ceci posé, cette influence saute aux yeux dans des titres comme *Hard Rain's A Gonna Fall* ou *Chimes of Freedom*, où, dans un enchaînement d'images brèves, triomphent la couleur, les mots et les métaphores.

Rimbaud, certes, mais bien d'autres aussi. Car, si la poésie symboliste française fait partie de la vingtaine de sources dont il a tiré profit, le jury du Nobel rappellera sa familiarité avec les poètes de langue anglaise.

Au premier rang, il y a l'inclassable William Blake, dont l'œuvre a été redécouverte par les symbolistes, puis les surréalistes. Célébrant le pouvoir de l'imagination en l'homme, la libération des sens, des élans et des désirs, nourrie de visions et de références bibliques, souvent impénétrable, elle ne pouvait que séduire Dylan, qui s'est ainsi directement inspiré de *Auguries of Innocence* ou des *Songs of Experience*, dans *Every grain of sands* ou dans le questionnement qui scande les onze minutes de *Sad-Eyed lady of the Lowland*s.

De façon générale, ce sont le plus souvent des références à peine suggérées, sauf dans certains albums, comme *Blood on the Tracks,* que Dylan déclarera basé sur des nouvelles de Tchékhov… peut-être pour mieux nier que ses textes noirs et mélancoliques aient quoique ce soit à voir avec sa vie intime. Pour *Chimes of Freedom,* c'est dans *Vacillation*, de Yeats qu'il dit avoir cherché son inspiration. Dans le titre *Jokerman*, le rossignol qui fait danser le saltimbanque rappelle aussi bien un sonnet de Milton, une ode de Keats, ou telle scène du *Roméo et Juliette* de Shakespeare. Dans *Tangled up in blue,* où Dylan brouille les frontières du temps entre passé, présent et avenir, le parallèle s'impose avec *The Waste land*, de T.S Eliot, un long poème de plus de quatre cents vers avec des changements brusques de narrateur, de temps et de lieux. Et on pourrait parler encore de Walt Whitman, de Ginsberg, bien sûr.

Ajoutons incidemment que l'on peut trouver pathétique cette recherche acharnée d'indices, d'allusions, de références qui révèleraient son inspiration… Comme s'il fallait se convaincre qu'un Américain du Minnesota pouvait avoir des Lettres !

Ainsi nourris et abreuvés par tant de sources, ses textes accordent enfin une importance primordiale aux mots. Tour à tour tendres, humains, acerbes ou drôles, il les aligne jusqu'à ce que les paroles de ses chansons deviennent, selon ses propres termes [3], « une chose qui est sans rime, toute coupée de partout, sans rien, sauf qu'il arrive quelque chose et les mots sont ce quelque chose. » On y voit le même déni de poésie que celui *d'Une Saison en enfer*, quand la rime est remplacée « par une phrase éclatée et incandescente » [4]. Auteur hermétique, multipliant les jeux phonétiques, métaphores et rimes subtiles, inspiré par le « cut-up », le découpé, de William Burroughs, certains ont même pu douter que ses textes aient un sens, quand d'autres ont estimé qu'ils se prêtaient « à une analyse interprétative tout aussi riche que les poèmes les plus complexes » [5].

On a vu ainsi naître une discipline, la « dylanologie », avec manuels de décryptage. Mais vouloir expliquer ses mots et les messages qu'ils véhiculent, c'est prendre le risque de mettre ses textes en morceaux, de passer à côté des jeux sur le non-sens et l'autodérision, d'empêcher que chacun soit libre d'y voir ce qu'il veut y voir, de mettre à mal leur naturelle polysémie.

On peut ainsi comprendre *Desolation Row,* dont les premières paroles évoquent la vente d'une carte postale montrant un lynchage, comme une dénonciation de la violence raciale dans une petite ville américaine des années 1920. Mais c'est surtout l'image d'un monde où tout peut se vendre, y compris une photographie abjecte. C'est aussi un conte surréaliste, une farce dans laquelle, sur fond d'un carnaval imaginaire, se succèdent un *Titanic* courant vers sa perte, alors que la fête continue et que défilent des êtres grotesques.

On peut aussi voir dans son *Tambourine Man*, une invite à l'évasion par la drogue et le dérèglement des sens. Mais on peut aussi y voir, comme son biographe Robert Shelton, les muses Euterpe et Terpsichore, ou un marchand de sable pour adulte, ou l'esprit qui nous éloigne de notre quotidien et de nos chagrins.

---

3 Bob Dylan, *Tarantula*, p.227, Hachette, 2001.
4 François Bon, *Bob Dylan, une biographie*, Albin Michel, 2007.
5 Willi Self, *Inutile de l'expliquer*, Le Monde Hors-Série Bob Dylan.

On a pu reprocher à Dylan d'être abscons et difficile d'accès, mais il sait aussi être direct comme dans *Masters of War*. Il peut être d'un très grand réalisme quand il décrit les lieux, l'ambiance, les tensions dans lesquels travaille la femme de ménage *Hattie Caroll*. Il peut être émouvant, aussi, comme dans ses chansons d'amour et de désamour, dont les plus belles sont souvent les plus abstraites. Dans la longue et mélodique *Sad Eyed lady of the Lowlands,* il exalte une femme dont la bouche est de mercure, dont la voix carillonne, dont la chair est de la soie et le visage du verre.

Le « plus grand nombre » auquel il s'adresse, a-t-il compris tout de ce qu'il voulait nous dire ? Rien n'est moins sûr, mais reconnaissons qu'il nous a épargné le *She loves you, yeah, yeah, yeah…* ou le *Da doo ron ron,* caractéristiques d'un genre musical alors en vogue. Alors, oublions le philosophe-académicien qui, la moue dédaigneuse, après nous avoir dit qu'il « aimait bien » Dylan, crut devoir parler de ses « chansonnettes ».

Écoutons plutôt ce qu'en disait un jeune romancier français : « Il y a dans les mondes de Dylan des fulgurances qui éclairent brièvement et des nuits de mystère que chaque lecture approfondit. Les énigmes qu'on y rencontre ne relèvent pas d'un ordre différent de celles qui se dressent à chaque vers de *Chimère* de Nerval ou qui hérissent la prose barbare des *Illuminations* […]. Il semble régner là une jeunesse éternelle. Personne peut-être depuis Rimbaud n'avait trouvé des mots d'une telle justesse pour dire l'indépendance sauvage, le mauvais sang qu'on a en soi, le feu qu'on veut voler et qu'on ira répandre partout » [6].

En dépit de quoi, rarement distinction fut autant discutée, de part et d'autre de l'Atlantique.

Dylan, Prix Nobel

Disons que dans notre douce France, autoproclamée « mère des arts » depuis Du Bellay, s'exprima une vision hiérarchisée des formes d'expression et la certitude que la chanson ne saurait être de la littérature ! Dans le monde anglo-saxon, l'effarement ne fut pas moins grand de voir un troubadour être préféré à d'authentiques écrivains, comme Roth, Carol Oates, Murakami, Kadaré ou à d'incontestables poètes, comme le Syrien Adonis. Les plus audacieux pensèrent même que, tant qu'à honorer un poète chanteur, il eut fallu choisir Léonard Cohen.

Les délibérations du jury étant appelées à demeurer secrètes pendant un demi-siècle, l'académicien suédois Horace Engdahl éclaira toutefois le choix qui avait été fait en déclarant : « Les grands tournants dans l'histoire de la littérature […] se produisent (souvent) quand quelqu'un se saisit d'une forme simple et méprisée, disqualifiée en tant qu'art au sens noble et la fait muter ». Rappelant que par le passé toute poésie était chantée ou récitée mélodiquement, que les poètes étaient des rhapsodes, des bardes, des troubadours, il cita ce que Chamfort disait de La Fontaine : « Quand un maître tel apparaît, la hiérarchie des genres, l'estimation de ce qui est grand, petit, haut et bas en littérature est annulée. »

Mais voilà, admettre que la poésie chantée soit de la littérature, c'est admettre qu'un chanteur soit reconnu comme écrivain ! C'est admettre de le voir succéder à Camus, Sartre et Grass ! C'est admettre, enfin, que des paroles soient de la littérature, que l'oralité vaut la graphie et qu'être spectateur ou lecteur ne soit pas différent. On peut admettre tout cela, mais il me semble qu'il existe toutefois une limite à une telle assimilation. Un historien du rock a pu en effet écrire qu'il avait entendu Dylan jouer *Blowin in the Wind* d'une demi-douzaine de façons différentes : douce, contemplative, féroce, hésitante, précise, négligente, variant sa manière d'approcher les mots, de les penser, de les transformer et de les faire résonner [7]. Alors, n'est-ce pas là la source principale de la difficulté que l'on peut avoir à considérer un chanteur (quand bien même serait-il poète !) comme un écrivain. Patrick Modiano relevait dans son discours à l'Académie royale de Suède cette différence essentielle entre l'activité littéraire qui aboutit à un moment à un livre, un objet définitif, qu'on ne saurait changer et l'écriture musicale dont l'interprétation, elle, pourra évoluer.

Mais pourquoi pas ? Un écrivain n'est-il pas avant tout celui qui crée avec les mots, qui joue avec la langue, qui suscite images, pensées et émotions avec le verbe. C'est ce que reconnurent, il y a un demi-siècle, les éditions Seghers en accueillant Georges Brassens dans leur prestigieuse collection « Poètes d'aujourd'hui ».

Alors, au fond, dans les commentaires qui ont suivi l'attribution du prix, ce fut peut-être moins la reconnaissance du talent de Dylan qui fut en cause, que la désolation de ceux qui y virent une nouvelle marque de la dissolution

6 Vincent Message, *Le Monde*, 15 octobre 2016.
7 Interview de Greil Marcus, *Bob Dylan est avant tout une voix*, Le Monde Hors-Série Bob Dylan.

du littéraire. Que Bob Dylan ait fait œuvre de poète est indéniable et Marguerite Yourcenar ne s'y est pas trompée, quand elle place les paroles d'une de ses chansons en exergue d'un des chapitres d'*Archives du Nord*. Que d'autres le dépassent l'est tout autant. Il nous faut donc revenir aux motivations d'un jury qui dit l'avoir distingué pour, avoir « créé dans la grande tradition de la musique américaine de nouveaux modes d'expression poétique ».

Dylan aurait ainsi été récompensé pour avoir fondu dans un même élan le blues des noirs, le folk song des pionniers et celui des baladins de la Dépression. C'est la première chose qui déroute dans ce prix. Comment les graves académiciens de Stockholm ont-ils pu prêter un quelconque intérêt à de telles musiques, si populaires, si simples ? Peut-être parce qu'ils ont compris que, pleines de légendes, de mythes, de messages et de références bibliques, elles n'étaient pas si simples. Peut-être parce qu'ils ont compris que, pour être relativement récentes, elles étaient déjà constitutives d'une tradition. Une tradition que Dylan a transcendée en un univers éminemment personnel, dépassant les catégories propres à chacune d'elles, les irriguant de surréalisme, de symbolisme, de tendresse et de férocité, de mystique et de doute.

Dylan est lié à son époque de manière étroite et n'a jamais cessé de respirer « l'air du temps » : celui des luttes sociales et politiques, des doutes d'une jeunesse, des angoisses d'une époque, des rêves fracassés depuis les assassinats de Kennedy et de Martin Luther King. Il n'a certes jamais parlé que de l'Amérique et de lui. Mais en ayant su se détourner du manichéisme daté des « protest songs », ayant bâti une œuvre dans laquelle les questions foisonnent et les réponses sont laissées au vent, il a toujours exprimé quelque chose d'intemporel.

Nous voici donc devant une poésie qui, tout en associant les mots, les sons et les visions, possède sans doute des éclats assez impressionnants pour se lire seule. Mais soyons lucides, ceux qui, depuis des générations, ont appris du Dylan l'auraient-ils fait sans la musique et la voix qui l'accompagnaient ? On peut en douter et penser plutôt que cette poésie reste indissociable du chant de son interprète, de son phrasé et de sa musique. C'est à ce titre, qu'elle est entendue du plus grand nombre [8].

Être entendu du « plus grand nombre » ? N'est-il pas là le péché originel de ce barde américain, pourtant peu connu pour avoir fait des concessions à son public et à l'industrie musicale ? Comme si la faible audience était un critère d'excellence ! Sont-ils nombreux, ceux qui ont lu Octavio Paz, Wislawa Szymborska et Tomas Tranströemer, les derniers poètes nobélisés ? Quelle est la dernière fois où, au détour d'une conversation, nous avons entendu une strophe d'un poète contemporain ? Parions que c'était il y a un demi-siècle, lorsque Pompidou récita Éluard dans une conférence de presse.

Alors, un prix Nobel de littérature à un chanteur, c'est peut-être parce que *The Times They are A-Changin'*.

8 Nathalie Lacube, *La Croix*, 8 décembre 2016.

JACQUES BREL, À CŒUR PERDU

Jocelyne-Éléonore Marot de Lassauzaie

Né en Belgique (Schaerbeck, Bruxelles) le 8 avril 1929, Jacques Brel s'éteint à Bobigny (France), le 9 octobre 1979. Issu d'un milieu catholique flamand d'industriels, dès sa majorité il a été « encartonné » par son père, selon ses propres mots, pendant six ans, dans l'usine familiale *Vanneste & Brel*. Sa jeunesse est celle d'un rêveur, d'un lecteur, d'un timide poète discret. En 1950, il épouse Thérèse Michielsen (surnommée Mich), une amie de jeunesse fréquentée dans le mouvement catholique *La Franche cordée* et le couple aura 3 filles : Chantal (1951-1999) - France (1953) - Isabelle (1958).

Mais son seul désir, depuis toujours, est de chanter les textes qu'il compose. Il interprète ses premières chansons à Bruxelles, dans les cabarets du quartier de *L'Îlot sacré*. Puis il prend contact avec Jacques Canetti, propriétaire des *Trois Baudets*, à Paris et lui envoie la maquette de son premier disque, un 78 tours.

Premiers balbutiements : 1952/53

Sous l'égide de Canetti, Brel, venu s'installer à Paris, passe dans les spectacles de Mouloudji, Boris Vian, Jean Yanne, Fernand Raynaud. Bruno Coquatrix le remarque. Jacques Hélian met au répertoire de son grand orchestre une de ses premières chansons : *Il peut pleuvoir*.

Sa notoriété se conforte entre 1954 et 1955

Maintenant il passe, non plus en « lever de rideau » mais en « vedette américaine ». Il partage ainsi la scène avec Philippe Clay, Catherine Sauvage et Dario Moreno qu'il prendra à ses côtés, en 1968, dans la comédie musicale *L'homme de la Mancha*. Son épouse et leurs deux fillettes le rejoignent à Montreuil.

Le succès

Son succès explose en 1956, avec les titres : *Quand on n'a que l'amour… La valse à mille temps…* et toute la diversité de son style qui s'inscrit dans le vécu, le passé, et aussi l'attente… jeté à « cœur perdu » dans des questionnements : Que croire ? Qui excuser ? Qui aimer ?

Brassens l'avait surnommé « l'abbé Brel ». Il est indéniable que le spirituel accompagne Brel toute sa vie. Cette facétie de Brassens a des origines pertinentes qui apparaissent clairement dans *Grand Jacques,* dès 1953. Brel s'interpelle et manipule le rite de la confession en crescendo accusateur *: C'est trop facile d'entrer aux églises/De déverser toutes ses saletés/Face au curé qui dans la lumière grise/Ferme les yeux pour mieux nous pardonner*. Trois refrains correspondent à sa propre mise en cause : *Tais-toi donc, grand Jacques*. Puis le 4e et dernier refrain n'est pas une contrition mais une mise en garde sous forme d'attrition, de la crainte : *Et dis-toi, grand Jacques/Dis-le toi souvent/C'est trop facile/De faire semblant*.

Son poème *Le Diable* est un discours de Satan revenu d'un voyage sur Terre. Et la réitération de *Ça va !* exprime la satisfaction du diable qui a constaté *Les dangereux jeux de la guerre-Les attentats qui (font) des morts originales*-l'absence *de confessions/* les fautes *sans rémission…* En effet : *Ça va !* De même, en 1956, son texte au titre *Pardons,* au pluriel, s'étire en constats négatifs transcrits à la 1re personne : *Pardons d'être de ceux/Qui se foutent de tout […] Et puis pardon surtout/De ne jamais savoir/Qui doit nous pardonner*.

En 1957, alors au hit-parade des chanteurs populaires, il poétise une *Prière païenne : N'est-il pas vrai Marie que c'est prier pour vous/Que de lui dire « je t'aime » en tombant à genoux/N'est-il pas vrai Marie que c'est prier pour vous/Que pleurer de bonheur en riant comme un fou/Que couvrir de tendresse nos païennes amours/C'est fleurir de prières chaque nuit chaque jour - N'est-il pas vrai Marie que c'est chanter pour vous/Que semer nos chemins de simple poésie/N'est-il pas vrai Marie que c'est chanter pour vous/Que de voir en chaque chose une chose jolie (…) N'est-il pas vrai Marie/N'est-il pas vrai Marie*.

Il serait impardonnable de ne pas faire référence à sa chanson *Saint Pierre* ! Saint Pierre, gardien du Paradis qui est bouleversé au passage d'une : *Étoile au cœur de pierre […] embrasant de son regard/Le cœur, la barbe et l'auréole/Du bon saint Pierre,* avec cette délicate métaphore : *Effeuillons l'aile d'un ange/Pour voir si elle pense à moi/Effeuillons l'aile d'un ange/Pour voir si elle m'aimera.*

Vingt ans plus tard, en 1977, alors qu'il avait appris qu'il avait un cancer du poumon, Brel écrit un court poème titré : *Le Bon Dieu*, dont les trois derniers vers sont peut-être un retour à la source de son catéchisme juvénile : *Toi, /Toi si tu étais le Bon Dieu/Tu ferais valser les cieux/Aux étoiles […] Mais tu n'es pas le Bon Dieu/Tu es beaucoup mieux/Tu es un homme/Tu es un homme/Tu es un homme.*

Mais Jacques Brel s'interroge aussi beaucoup sur le temporel, surtout quand il s'agit du social. Et qui règne sur le monde ? Sa réponse est titrée : *L'Air de la Bêtise*. La construction de ce texte révèle certains outils linguistiques que, plus ou moins spontanément, Brel utilisait : répétitions anaphoriques binaires ou ternaires - Jeux des sonorités sourdes ou aigues - martèlements, crescendos. Lors de son interprétation sur scène de cette chanson, Brel accentuait jusqu'à la violence vocale, les échos, la critique de *Dame Bêtise,* dont voici le 2e couplet : *Pour avoir tant d'amants/Et tant de fiancés/Tant de représentants/Et tant de prisonniers/Pour tisser de tes mains/Tant de malentendus/Et faire croire aux crétins/Que nous sommes vaincus […] Salut à toi Dame Bêtise !*

En plus de cette personnification, il semble bien que la gent féminine occupe une place privilégiée dans la critique sociale de Brel : avons-nous oublié : *Les Dames patronnesses - Les Bigotes - Les Flamandes ?*

En 1959, avec *Les Dames patronnesses*, il caricature un monde rattaché au bénitier ; ou du moins, aux rites pratiqués le jour du Seigneur… *Un point à l'envers/Un point à l'endroit/Un point pour saint Joseph/Un point pour saint Thomas…* et ces dames exemplaires tricotent avec un à-propos de choix : *Tout en couleur caca d'oie/Ce qui permet le dimanche à la grand-messe/De reconnaître ses pauvres à soi.*

En 1959 aussi, un autre coup d'épingle aux dames *Flamandes : Qui dansent sans rien dire/Les Flamandes ça n'est pas causant […] /ça n'est pas frémissant […] /ça n'est pas souriant […] /Les Flamandes/Les Flamandes/ Les Fla/ Fla/les Flamandes.*

En 1962, en pleine gloire consacrée par des galas, plus nombreux que les jours de l'année, Brel dédie quelques couplets, cette fois, aux *Bigotes… Qui vieillissent à petits pas/De petits chiens en petits chats/(…) De bénitier en bénitier/(…) Puis elles meurent à petits pas/À petit feu, en petit tas…*

Un aveu : cette même année la rengaine dédiée aux profs, avec la déclinaison de *Rosa Rosa Rosam,* ne facilita pas la discipline des cours de latin en collège ; ou, alors, il fallait chanter avec les élèves !

En vérité, assumant ses origines bourgeoises, Brel, non seulement « à cœur perdu » mais surtout au risque de se faire taper sur les doigts, aborda une critique sociale guère prônée avant 1968 ! Comme son fameux refrain : *Les bourgeois c'est comme les cochons/Plus ça devient vieux plus ça se fait bête (…) Plus ça devient…* Et se sont multipliés ses textes sur les familles, l'ivrognerie, l'intransigeance, l'argent (*Quand maman reviendra) - (Ces gens-là) - (Grand-mère)…*

Et pour clore cet aspect critique de l'œuvre de Brel, voici un texte nettement revendiqué par son auteur, qui le signe : *Les Flamingants : Messieurs les Flamingants j'ai deux mots à vous dire/Il y a trop longtemps que vous me faites frire […]Nazis durant les guerres et catholiques entre elles/Vous oscillez sans cesse du fusil au missel […]Et je vous interdis d'obliger nos enfants/Qui ne vous ont rien fait à aboyer flamand/Et si mes frères se taisent eh bien tant pis pour elles/Je chante persiste et signe je m'appelle Jacques Brel* (1977)…

Bien sûr la poésie de Brel vibre la plupart du *temps* – ou du *tempo ?* – à l'appel de l'amour.

Le lyrisme de sa création poétique doit beaucoup aux rencontres que la vie lui accorda. Tant de poèmes ont éduqué nos oreilles à des prénoms chantés avec plus ou moins de mélancolie ; ou des prénoms à faire sourire : Isabelle (1959) - Clara (1961) - Madeleine (1962) - La Fanette (1963) et la Mathilde qui *« est revenue »* et qui n'en finissait pas de revenir sur les antennes, en 1964 !

Son premier grand succès fut *Quand on n'a que l'amour* en 1956. On souligne toujours le crescendo du poème et la progression dramatique de l'écriture et de l'interprétation. Il faut reconnaître que Brel aimait construire des textes à partir de subordonnées et les principales étaient en chute. Ici, ce sont des subordonnées temporelles qui scandent la réalité des sentiments : *Quand on n'a que l'amour/À s'offrir en partage…* Le but, qui semble

une conséquence, achève le cours du destin : *Pour vivre nos promesses[…]/Pour meubler de merveilles[…]/Pour unique raison/Pour unique chanson/Et unique secours*…jusqu'au dernier couplet : *Alors sans avoir rien/Que la force d'aimer/Nous aurons dans nos mains/Amis le monde entier*. Cet immense succès fut repris par Dalida, Céline Dion et Johnny Hallyday.

Bien sûr, la représentation scénique de Jacques Brel ajoutait à l'émotion. Sa taille (1m82), son style dégingandé, ses grands bras, le micro qu'il tenait, son visage en sueur, ajoutaient à la musique et aux paroles un jeu corporel.

L'autre très grand succès *: Ne me quitte pas* (1959) fut chanté en plus de 15 langues. Le lyrisme devient une supplique lancinante, presque gênante, toujours avec l'interprétation scénique de Brel. L'injonction majeure se construit sur un appel repris 4 fois, à la fin de chaque couplet. Et il se diversifie dans des métaphores lumineuses de cadeaux : *Des perles de pluie/Venues de pays/Où il ne pleut pas ;* des exemples un peu fous avec les volcans, les récoltes abondantes. La conclusion décrit, comme une conséquence, la femme alors caractérisée par des verbes à connotation de bonheur : *Danser et sourire/Chanter et puis rire*. Et le poète devient : *L'ombre de (son) ombre… De (sa) main… De (son) chien*.

La valse à mille temps qui connut le même succès mondial doit beaucoup à sa mélodie. Assimiler le : *3e temps de la valse* à */Il y a toi, il y a l'amour et il y a moi/* est une référence qui séduit. Sans oublier que cette valse n'est pas chantée « viennoise », mais « parisienne » !

En vérité, le lyrisme des textes de Brel doit beaucoup aux images qui sont chez lui d'une créativité régénérée. Ainsi quand il parle de sa *Mort* (1960) : *La mort m'attend aux dernières feuilles /De l'arbre qui fera mon cercueil/Pour mieux clouer le temps qui passe… La mort m'attend dans un grand lit/Tendu aux toiles de l'oubli…* Cet oubli qui le hante se trouve scandé dans un quatrain devenu proverbial : *On n'oublie rien, de rien/ On n'oublie rien du tout[…]/On s'habitue, c'est tout*. (*On n'oublie rien !)*

De même sa chanson : *Les Paumés du petit matin* (1962) présente une métaphore qui lui est personnelle : *Ils se blanchissent leurs nuits/Au lavoir des mélancolies…* Et l'image s'explique quand on pense que souvent on boit pour « oublier », pour se laver la mémoire.

Le texte des *Désespérés* (1965), quant à lui, manipule la conjugaison pour insinuer que nous portons la responsabilité de ce désespoir. Les 3 premiers quatrains se terminent par le vers : *Ils marchent en silence les désespérés*. Le 4e nuance l'image : *Et fondent en silence les désespérés*. Le 5e provoque un retour sur le passé et une prise de conscience : *Que se lève celui qui leur lance la pierre[…]/Ça s'oublie en silence ceux qui ont espéré…* Donc, les désespérés ont connu un temps où ils espéraient… et quel rôle avons-nous joué ?

Une chanson de Brel, en 7 couplets, de 1963, intitulée : *J'aimais* présente une complexité intéressante : *J'aimais les fées et les princesses/Qu'on me disait n'exister pas/J'aimais le feu et la tendresse/Tu vois je vous rêvais déjà*. Le 2e quatrain *: Tu vois je vous guettais déjà* - Le 3e : *… je vous savais déjà* - Le 4e : *… je vous aimais déjà* - Le 5e : *… je vous brûlais déjà* - Le 6e *… je vous pleurais déjà* - Le 7e : *Tu vois je vous oubliais déjà*. L'emploi du « tu » et du « vous » dans une même interpellation provoque un glissement qui interroge… et dont la réponse reste du domaine instinctif, semble-t-il … Ou… Brel associe le présent du discours - le *TU* - au - *VOUS* - du passé ; à l'époque où ils se vouvoyaient ?

Après un tel exemple de talent assez déconcertant, sur le plan linguistique, nous ajouterons que deux poèmes de Brel rappellent deux grands auteurs, auxquels il ne faisait jamais référence cependant : celui *Des Vieux* (1963), poème écrit après le décès de ses parents, qui rappelle la nouvelle des *Lettres de mon moulin* de Daudet ; celui *Des Fenêtres* (1963) et le poème de Stéphane Mallarmé, qui donne une vision poétique différente d'un encadrement vitré.

En conclusion

La célébrité de Jacques Brel doit beaucoup à sa constance, à son engagement « éperdu » dans une voie difficile. Mais dès ses débuts parisiens, il eut deux premiers prix de l'Académie Nationale de Musique de Paris pour solides compagnons sur sa lancée : François Rauber, son orchestrateur et Gérard Jouannest, son accompagnateur exclusif qui créa la musique de 35 de ses chansons. Bien des titres connus sont ici passés sous silence, comme *Vesoul, Bruxelles, Amsterdam …* Mais toute étude référencée présente un choix limité.

Sa vocation de chanteur eut pour écho celle de ses interprétations en tant qu'acteur, dès 1967, avec André Cayatte et *Les Risques du métier ;* ou, *Mon oncle Benjamin* en 1969 d'Édouard Molinaro qu'il retrouve une

dernière fois avec *L'Emmerdeur* en 1973, partageant l'affiche avec Lino Ventura. De même, réalisateur, metteur en scène, Brel réalisa plus de 150 représentations de *L'homme de la Mancha*.

Puis les quatre paquets de cigarettes qu'il fumait par jour depuis son adolescence l'envoyèrent fuir les médecins sur son bateau l'*Askoy,* en un tour du monde avorté aux Îles Marquises en compagnie de la danseuse Maddly Bamy. Pilote privé, il fit l'avion-taxi avec son bimoteur *Jojo,* d'une île à l'autre, jusqu'à son retour en France, à l'hôpital de Bobigny.

Le meilleur hommage que l'on puisse rendre à ses qualités de poète est la contemplation vibrante de son *Plat Pays : Avec la mer du Nord pour dernier terrain vague/Et des vagues de dunes pour arrêter les vagues/ Et de vagues rochers que les marées dépassent/Et qui ont à jamais le cœur à marée basse/ Avec infiniment de brumes à venir/Avec le vent de l'est écoutez-le tenir/ Le plat pays qui est le mien …* (1962)

Ce texte révèle une poésie du regard qui décrypte pour l'auditeur, sur une musique d'embruns, une immensité insaisissable, comme la quête de Brel… à « cœur perdu »… ou … « éperdu » ?

CHARLES TRENET, UNE ÂME LÉGÈRE À JAMAIS DANS NOS RUES

Brigitte SABATIER

Lorsque nous évoquons les chanteurs poètes, un nom s'impose immédiatement : celui de Charles Trenet car il fut le premier auteur – compositeur - interprète de la chanson française du XX^{e} siècle, l'inventeur de la chanson moderne qui a introduit le swing et la poésie. Très tôt, il s'est placé en observateur d'une existence pas toujours drôle, qu'il supporta, grâce à son amour de la poésie qui ne l'a jamais quitté. Il était convaincu qu'on pouvait arriver à une certaine idée du bonheur en rêvant. Il a tracé une nouvelle voie à l'art poétique, celle de la chanson. Il composa et interpréta des centaines d'œuvres résolument novatrices, modernes de ton, de forme, de style et cependant accessibles au plus vaste public.

Et si Trenet fut recalé en 1983 à son admission à l'Académie française parce qu'il était chanteur, les choses ont bien évolué, puisque l'Académie royale suédoise décernait le prix Nobel de littérature 2016 au chanteur Bob Dylan, pour son œuvre dont les paroles s'inscrivent dans cette tradition des chansons qui peuvent être lues comme jouées. Des paroles qui réussissent à s'affranchir du rythme et de la mélodie. Parcourons l'œuvre impressionnante d'éternelle jeunesse du « Fou chantant », ce pseudonyme validé par Trenet pour son énergie et sa bonne humeur permanente.

Une enfance audoise

Charles Trenet est né le 18 mai 1913 à Narbonne dans la maison familiale et bourgeoise de ses parents, Lucien Trenet et Marie-Louise Caussat. Sa mère, affectueuse, attentionnée et décidée, lui transmet très tôt sa propre quête de liberté, le laissant rêver et croire en un idéal. Mais sa petite enfance a malgré tout pour références ces mots : « Grande Guerre », « absence » du père soldat, ce père notaire, violoniste amateur et bohème, qu'il ne découvre que dans sa sixième année. Au retour de la guerre, les deux époux se séparent et sa mère quitte le foyer familial.

À 7 ans, Charles Trenet va alors connaître les affres de la pension et la douloureuse absence maternelle, thème récurrent dans son œuvre. Il commence à peindre très jeune, lors de traditionnelles vacances à La Nouvelle, petite station balnéaire proche de Narbonne, où il s'isole sur les rochers et dessine des paysages imaginaires, se heurtant à sa mère, peu sensible au surréalisme. « Dessine ce que tu vois » suggérait-elle, mais l'enfant volontaire peignait une ombrelle pour protéger les bateaux du soleil, à la place du phare. Un ami de son père, le peintre Fons Godail, que Charles décrit comme « une espèce de Renoir catalan », l'initie à la poésie des couleurs. Il apprend à regarder, à choisir les teintes, leurs accords… Une amitié et une rencontre décisive. Car la poésie des couleurs marque toute l'œuvre de Trenet. Il constatait d'ailleurs avec humour qu'on employait

des mots identiques pour le langage musical et pictural comme : « nuances, tonalités, climats… ». Ses toiles colorées représentant les paysages auxquels il rêve sans doute, vont lui permettre d'accepter le pensionnat gris, triste et interminable…

Il étudie au collège de Béziers puis au lycée à Perpignan et sait très vite que ses vraies passions seront la musique et la poésie. Mais le goût de la peinture ne le quittera plus et dès 15 ans le jeune adolescent présentera sa première exposition avec succès comme en témoigne un article du 26 novembre 1927 paru dans l'hebdomadaire culturel et satirique *Le Coq Catalan* (coq à talent), créé par le poète Albert Bausil : « Des coins d'océan et de forêt, des sous-bois et des marines d'Arcachon vus par des yeux d'enfant mais exprimés avec une fougue, une sincérité, une richesse de tons, une luminosité radieuse qui dénotent le tempérament véritable, la sensibilité la plus rare et la plus curieuse… ». Une porte ouverte sur le surréalisme. Le journaliste publiera ses poésies, le fera jouer dans ses revues, et lui fera découvrir d'autres aspects du théâtre et de la poésie afin de développer sa culture littéraire. Charles Trenet lui rend hommage : « Merci Albert Bausil, j'ai passé grâce à toi la période transitoire de mon adolescence dernière, dans un bain sublime où le merveilleux me donna le pouvoir de planer tout en renforçant mes racines. »

Rejoignant sa mère à Berlin en 1928, le jeune Charles continue de développer sa sensibilité à la musique et au rythme car elle lui fait écouter les standards de jazz, de l'Américain Georges Gershwin, créateur du jazz symphonique et en particulier, le poème symphonique : *Un Américain à Paris*, aux effets sonores réalistes, puisque se mêlent aux instruments habituels, des klaxons, un célesta et des saxophones.

La découverte de la vie parisienne

Parti à Paris en 1930, où il est censé être inscrit aux Arts décoratifs, il trouve un emploi d'assistant de cinéma aux studios de cinéma Pathé. Puis il s'enferme le soir dans sa chambre d'hôtel, cours de Vincennes et se met assidument à l'écriture : il a 17 ans. Il imagine un récit plein de fantaisie, de charme et de fraîcheur dont le titre est *Dodo manières* (publié seulement en 1939 aux éditions Albin Michel), s'inspirant d'une histoire d'amour qu'il vient de vivre l'année précédente. C'est un texte jeune, d'une poésie étrange faite de mots simples qui cachent une émotion intense.

À ses moments de liberté, Charles Trenet fréquente la Coupole, où il croise Picasso, Henry Miller, Samuel Beckett, Max Jacob et Jean Cocteau. Son ami Max Jacob lui fait découvrir un jazz-band au bal nègre de la rue Blomet. L'improvisation et le rythme de ce nouveau genre musical, enthousiasment l'adolescent prodige car chaque musicien est libre de créer des variations sur un thème donné. Il s'en inspirera quelques années plus tard. Et cette influence marquera ses créations toute sa carrière.

Mais son vrai génie demeure son inspiration poétique. Son répertoire est fait d'absurde et de fantaisie. À l'époque, les surréalistes, par leur intransigeance, leur goût du scandale, et leur radicalisme politique sont au ban de la littérature officielle. Mais Trenet va vite être soutenu par Cocteau et Jacob. Ses couplets et ses refrains sont composés avec une incroyable justesse. Sa culture très vaste lui permet de peaufiner sans cesse ses rimes. Jean Cocteau déclare : « Une chanson de Trenet est bénéfique car le poète de l'amitié pour les hommes et pour les bêtes et pour les choses a su créer une chanson pour chacun de nous. »

Dans un livre-souvenirs : *Mes jeunes années* écrit par Charles Trenet et sa mère, cette dernière évoque l'enthousiasme de son fils pour le mouvement surréaliste : « Il me souvient d'un passage mémorable : il s'agissait d'un paysage. C'était très beau jusqu'au moment où tournant court, la description finissait par ces mots : « Comme une meule de paille dans un champ de betteraves.

– Non c'est impossible, Charles ! Il ne peut y avoir de meule de paille dans un champ de betteraves.

– Réponse : ça ne fait rien… c'est joli ! »

Rien n'ébranla sa conviction à laquelle, je crois, les écrivains surréalistes de 1928 avaient contribué ». Charles écrit en peinture. Sans doute voyait-il les meules de paille dorées, les betteraves violettes hors des sillons, gisant dans le champ éventré. Ces couleurs l'enchantaient.

En 1932, à Nancy, au régiment, Charles s'évade moralement chaque soir, en rédigeant une nouvelle histoire : *La Bonne Planète* (publiée en 1949), digne du chanteur-poète-musicien qu'il est en train de devenir et confirme l'écrivain. Jean Cocteau en signe la préface en ces mots : « […] s'il ne chante pas, d'autres chantent ce qu'il chantait la veille encore par la bouche des ouvriers qui repavent une rue et celle des cyclistes qui pédalent sous nos fenêtres. Vite, la chanson cesse de lui appartenir et, comme *La Mer*, devient *Marseillaise* et bien public. Son roman est du même ordre. Lisez-le et relisez-le à l'envers. C'est le verso d'une chanson de geste ».

En 1933, le *Mercure de France*, alors dirigé par Paul Léautaud, publie un de ses poèmes intitulé *Jeunesse* dédié à Henri de Montherlant. Cette même année, il écrit quelques titres en duo avec un jeune pianiste suisse, Johnny Hess, et associe le swing à ses rimes. C'est l'adaptation française du style dynamique et jeune des comédies américaines. La chanson : *Vous qui passez sans me voir* est un succès planétaire. En même temps il est consacré plus jeune auteur au concours de la SACEM.

En 1936, Charles Trenet met fin à son duo avec Johnny Hess.

La célébrité

Pendant les Années folles et l'entre-deux guerres, Charles est une star établie de la chanson française. En 1938, il enregistre *Boum*. Cette chanson, parsemée d'onomatopées est avant tout celle d'un amour qui rend la vie plus agréable. Elle célèbre la joie de vivre, fait ironique puisqu'elle ne précèdera la deuxième guerre mondiale que d'un an. Goebbels, ministre du Troisième Reich en détournera bien sûr le sens, comme il le faisait pour d'autres chansons populaires françaises.

Mais Trenet veut vivre sa jeunesse avec insouciance. Il est un troubadour et s'inquiète fort peu des drames qui bouleversent le monde. Il souligne cependant le rapport social inconscient qui procède d'une sorte de clairvoyance du poète quand il compose *Y'a d'la joie*, *Boum*, *Douce France* durant la période allant de 1936 à 1945. Dès l'enfance, il porte en lui ce goût de la liberté, cette envie de faire sa vie loin de tout souci. Dans *Mes jeunes années*, Trenet avoue ressentir souvent des sentiments contraires, à la fois joie et mélancolie et explique son cheminement : « Je crois que je me suis toujours senti grandi par la joie. Les grandes douleurs, j'ai compris très jeune qu'il fallait les reléguer dans un domaine fantastique, habité par les songes, et les faire permuter avec eux. Échanger la funeste réalité en rêve (après tout, peut-être que rien n'existe…), pour faire vivre réellement ce que l'imagination propose d'attrayant, me paraissait une acceptable philosophie… Je pensais qu'il était préférable de ne pas souffrir du tout… Ainsi, mon cœur à l'abri de ce corps étranger que je fabriquais par la grâce de Dieu, conservait intacte, une sensibilité fort délicate. »

La Mer, Fleur bleue, L'Héritage infernal, Débit de l'eau débit de lait, Pigeon vole, Tout me sourit, Sur le fil…, sont des succès qui contribuent à faire de lui le chanteur poète favori du public en France et dans le monde. Il écrira des centaines de chansons avec pour thèmes réitérés, la joie et le bonheur de vivre, mais également celui de la nostalgie avec un lyrisme plus retenu, un regard lucide et bienveillant sur la vie de tous les jours comme le sont *La Mer* et *Douce France*. Le poète solaire cède la place au poète sensible : « Bonheur fané, cheveux au vent, baisers volés, rêve mouvant, que reste t-il de tout cela ? Dites-le moi. » *La Mer* fera le tour du monde. Dans son registre baroque Charles écrira *La Polka du roi* pour son ami Max Jacob qui sera avec Cocteau son plus fidèle allié. Jules Supervielle appréciait aussi son écriture surréaliste. Aux yeux des poètes, *L'Âme des poètes* est sûrement l'un des succès les plus émouvants, composée en 1951, en hommage à Max Jacob, mort au camp de Drancy en 1944. « Longtemps, longtemps, longtemps après que les poètes ont disparu, leurs chansons courent encore dans les rues. » Et puisque « leurs âmes légères » sont capables de rendre « gais ou tristes filles et garçons, bourgeois, artistes ou vagabonds », c'est bien la raison pour laquelle les poètes demeurent irremplaçables. Même si leurs noms s'effacent, leurs mots restent gravés dans la mémoire de tous. Charles Trenet a su maintenir une connivence parfaite avec son public car il a gardé intact « l'esprit d'enfance » ainsi partagé.

Près de 75 ans plus tard, nous pouvons constater que les textes n'ont pas plus vieilli que leur auteur. Un génie que Max Jacob avait été l'un des premiers à reconnaître : « Charles Trenet a donné la vie à la poésie par sa voix et sa voix à la vie de la poésie »… Il lui avait conseillé de chanter ses poèmes.

Charles a toujours voulu donner l'image que dans la vie tout semblait facile, léger, éphémère. Tout était rêvé. Ses blessures de l'enfance, son homosexualité supposée et condamnée à l'époque, l'incitaient à se réfugier dans le monde des rêves, dans la solitude et ses recettes furent l'écriture, la musique et la peinture. Charles Trenet a traversé le siècle sans vouloir se livrer, se découvrir, être vraiment lui-même par élégance, par désinvolture, par horreur d'avoir à se justifier. Ses textes poétiques nous dévoilent sous le masque joyeux de ce Trenet solaire, un Trenet qui cachait mal ses désespoirs : « Il faut garder quelques sourires pour se moquer des jours sans joies. » Le grand observateur de la vie faisait semblant d'être heureux. Dans sa chanson *Je chante* de 1937, il est question d'un SDF qui se pend à la gendarmerie. On ressent cette aspiration à disparaître comme si la meilleure façon de rejoindre le divin était de se fondre dans la nature. « […] Je chante soir et matin… Je chante sur mon chemin… Je suis heureux, j'ai tout et j'ai rien… Je chante sur mon chemin… Je suis heureux et libre enfin […] ». Cette chanson, comme seul savait le faire le chanteur poète, bondissante, pleine d'humour, est en fait triste. Trenet s'est confié : « Le blues ou cette mélancolie, c'est

le thème de *Je chante*, un type qui finit par se pendre. Au départ il chante malgré tous ses malheurs et à la fin ? il « déchante », car on le force à déchanter… »

Trenet fit de nombreux émules, certains d'entre eux devinrent également des poètes majeurs de la littérature française qui lui rendirent hommage. Jacques Brel disait : « Sans lui nous serions tous des experts-comptables. » Jean Ferrat avouait qu'il lui avait donné l'envie de chanter, car ses chansons imaginaires et poétiques amenaient la gaieté, la jeunesse dans les foyers français et étaient en quelque sorte une révolution. Charles Trenet minimisait l'importance de son œuvre car il y avait chez lui une sorte de légèreté provocatrice, l'apparent dilettantisme d'un artiste qui aurait simplement des facilités. Il n'est pourtant pas si aisé d'écrire cette miniature qu'on appelle chanson. Serge Gainsbourg l'avait qualifié de « passeur de rêves ». Brassens écrivait : « Enfin quelqu'un qui est sorti des sentiers battus de la guimauve et des roucoulades de la chanson dite de charme, il m'a tellement impressionné que pendant des années il m'a empêché d'écrire […] »

Trenet écrira jusqu'à la fin de sa vie. En 1999, deux ans avant sa mort, il écrit l'une de ses dernières chansons, avec un peu plus de gravité : *Les Poètes descendent dans la rue*, écrite pour lancer le Printemps des poètes.

Le chanteur-poète a fait descendre la poésie dans la rue et la foule joyeuse le nomme « Immortel ». « L'âme du poète » court encore dans les rues.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Roland BILLAULT

Nous venons de remuer les ossements surnuméraires de la nostalgie…
Terminons notre séance par une dernière note poétique qui peut rappeler le fameux « Ne me quitte pas ». C'est un poème de Yeats que je trouve très beau :

Si je pouvais t'offrir le bleu secret du ciel,
Brodé de lumière d'or et de reflet d'argent,
Le mystérieux secret, le secret éternel,
De la vie et du jour, de la nuit et du temps,
Avec tout mon amour je le mettrais à tes pieds.
Mais moi qui suis pauvre et n'ai que mes rêves,
Sous tes pas je les ai déroulés.
Marche doucement car tu marches sur mes rêves…

COMMISSION D'HISTOIRE

Responsable : Rémi MONAQUE

SÉANCE DU 14 MARS 2017

PASSÉ RETROUVÉ, RESTAURÉ, RÉVÉLÉ

INTRODUCTION

Gilbert BUTI

L'Histoire commence avec l'écriture… Mais peut-on écrire l'histoire sans écriture, sans traces écrites ? Le travail de l'historien prend généralement, sinon totalement, appui sur des sources écrites, qu'elles soient manuscrites ou imprimées, rassemblées dans des dépôts d'archives, dans des bibliothèques ou chez des particuliers. Cette documentation est vaste et multiple, privée et publique, prestigieuse et ordinaire. Toutefois, la recherche historique sollicite également d'autres matériaux dont l'exploitation obéit à de rigoureuses méthodes qui conduisent parfois à des restaurations éloignées de l'authenticité de l'objet restauré.

Ainsi, le passé peut être retrouvé, mis au jour, et prudemment interprété par les archéologues. Leurs recherches menées avec patience et méthode ont parfois renouvelé en profondeur nos connaissances des temps anciens ou de périodes plus proches de nous. Notre consœur Anne-Laetitia Garcia a rappelé récemment en séance mensuelle l'étonnante découverte du corps de Richard III par des archéologues britanniques, une mise au jour qui a permis en retour de mettre à jour de fameux textes, en commençant par ceux de Shakespeare.

Ce sont les résultats d'autres fouilles archéologiques que présente Claire Joncheray qui connaît bien les cités étrusques et le monde grec. Elle a participé à de nombreux chantiers de fouilles archéologiques en Italie (Bologne, Viterbe, Cumes, sous la direction de Jean-Pierre Brun) et en France, notamment à Fréjus (de janvier 2013 à février 2014) mais surtout, de 2002 à 2013, à Hyères ou plutôt Olbia-de-Provence (sous la direction de Michel Bats). C'est ce passé retrouvé, cette expérience au sein d'une équipe de chercheurs, qui sont au cœur de sa communication. Ces sources porteuses d'histoire sont fragiles. Elles sont menacées par l'action du temps, le travail de l'érosion ou la folie des hommes. Songeons à Palmyre. La sauvegarde de ce passé est indispensable, mais comment procéder ? Faut-il protéger, conserver, entretenir ou restaurer ?

C'est précisément la restauration du passé qui est au cœur de la réflexion de Monique Bourguet, menée à partir du travail effectué par un artiste-dessinateur (plus qu'architecte) à savoir Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879), que d'aucuns considèrent comme l'inventeur du patrimoine historique. Peut-on vraiment parler de restauration à propos des opérations conduites sous la direction de Viollet-le-Duc ? Ne peut-on pas pointer quelques dérives liées à une certaine dose de subjectivité ? L'authenticité de l'objet restauré est-elle prise en compte dans cette entreprise ? Utopie et réalité ? Monique Bourguet proposera une réponse où se croisent histoire de l'art, histoire des techniques, histoire culturelle et histoire des mentalités.

Monuments en devenir ou en quête d'avenir ? Voilà qui nous renvoie au récent questionnement de Bernard Cros dont on sait les compétences dans le domaine du patrimoine bâti fortifié. On connaît aussi l'étendue de son savoir au sujet de l'histoire de l'arsenal de Toulon. Ce savoir a été puisé, et continue à l'être, dans de nombreux dépôts et fonds d'archives, dans des liasses et dossiers composés de textes et de plans légendés. Mais ce savoir est également puisé dans les sources non écrites que constituent les documents iconographiques. Nous savons la richesse que contiennent, au sujet des activités portuaires de Toulon, les toiles de Joseph Vernet (1714-1789) et d'Antoine Morel (1810-1871) qui sont en dépôt au musée national de la Marine. Plus près de nous c'est un

autre support iconographique, à savoir la photographie qui peut nous « révéler », au sens photographique du terme, des aspects méconnus, oubliés ou ignorés de notre histoire. Source non écrite, hormis parfois quelques annotations en accompagnement de certains clichés, la photographie exige une solide grille de lecture. Bernard Cros en fait la démonstration à travers la présentation d'albums photographiques de l'arsenal, et notamment la lecture des grands bassins Vauban. Exceptionnels à plus d'un titre (provenances, opérateurs, contenus) ces albums constituent une source de premier plan pour notre connaissance de l'histoire récente du port militaire. Ils ont servi de support à une récente exposition, *Les photographies du port de Toulon, 1845-2016*, présentée au musée national de la Marine (Toulon) et pilotée par Cristina Baron, administratrice et conservatrice du musée, membre de l'académie du Var, et Bernard Cros.

Retrouver le passé, restaurer le passé, révéler le passé. Sans prétendre à l'exhaustivité ce sont ces trois axes de réflexion que la présente séance de la commission d'histoire souhaite explorer.

RETROUVER LE PASSÉ : LES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES À OLBIA

Claire JONCHERAY

L'archéologie, en tant que science de l'homme et du passé, fonde ses méthodes d'investigation sur le témoignage direct des traces matérielles laissées par les hommes. Elle s'appuie sur des techniques de fouilles de plus en plus affinées [1] et elle représente une source historique indispensable. Dans des civilisations très connues par leurs textes, l'archéologie apporte des informations ou des compléments de connaissances sur le fonctionnement de la vie quotidienne. En l'absence de textes, l'archéologie devient le seul référent et l'interprétation de ces traces matérielles peut s'avérer complexe : quelle conscience avaient les hommes de leur propre culture, comment et dans quelles conditions utilisaient-ils les objets trouvés, et selon quels principes se structuraient leurs sociétés ? C'est souvent au regard de notre propre culture ou par comparaison avec des données de l'ethnologie que certaines hypothèses archéologiques peuvent être vérifiées et comprises.

L'étude du site d'Olbia de Provence permet d'éclairer ce propos général sur l'archéologie [2]. La phase d'occupation romaine du site a été publiée en 2006 sous le titre *Olbia de Provence à l'époque romaine* [3]. La phase grecque est en cours de publication. Après une brève présentation historique de l'habitat, nous verrons comment les fouilles archéologiques d'Olbia ont confirmé les données chronologiques et urbanistiques présentées dans les textes littéraires antiques. Puis nous traiterons de la vie quotidienne, un des apports essentiels de l'archéologie qui complète et approfondit la connaissance historique de la ville d'Olbia.

L'origine d'Olbia de Provence

Olbia de Provence est une fondation urbaine de Marseille. Une documentation littéraire peu prolixe mais bien étudiée par les savants actuels apporte la preuve de cette fondation. La Carte archéologique de la Gaule, dans le 1er volume consacré au Var et publié en 1999 par Jean-Pierre Brun, présente ces différents documents : la Périégèse au IIe siècle av. J.-C., Strabon à la période augustéenne (IV, 5, 1-9), et Pomponius Mela au Ier siècle apr. J.-C. (II, 5, 77). « On en trouve [également] mention dans Ptolémée (II, 10, 8) au IIe siècle apr. J.-C. et dans Stéphane de Byzance au Ve siècle » [4].

1 À l'origine de l'étude stratigraphique du terrain archéologique : HARRIS, Edward Cecil. *Principles of Archaeological Stratigraphy* [1979]. Londres-San Diego: Harcourt Brace Jovanovich, 1989.

2 Gilbert Buti m'a proposé de présenter ce site archéologique parce que j'ai participé à cette fouille de 2002 à 2014 pendant mes études universitaires. Le chantier archéologique était dirigé par Michel Bats, directeur de recherches au CNRS.

3 BATS, Michel (dir.). *Olbia de Provence (Hyères, Var) à l'époque romaine (Ier s. av. J.-C. – VIIe s. apr. J.-C.)*. Édisud, 2006 (Études massaliètes 9).

4 BRUN, Jean-Pierre. *Le Var 83/1, Carte archéologique de la Gaule*. Académie des inscriptions et belles lettres, 1999, p.438. BATS, Michel. « Marseille, ses colonies et les relais indigènes du commerce massaliète en Gaule méridionale ». In : *Marseille grecque et la Gaule*. Actes des colloques de Marseille (1990). Lattes-Aix-en-Provence : Édisud, 1992, p. 263-278 (Études Massaliètes 3).

La notice la plus complète se situe chez Strabon (*Géographie*, IV, 1, 5) : « Plus tard, les Massaliotes acquirent la force et le courage pour conquérir quelques-unes des plaines alentour, déployant la même puissance qu'ils avaient mise pour fonder aussi les villes (*poleis*), bastions avancés (*epiteikhismata*), (…) Rhoé Agathé [ou selon une correction Rhodanousia et Agathé] face aux barbares qui habitent autour du Rhône, Tauroention, Olbia, Antiopolis et Nikaia face au peuple des Salyens et aux Ligures qui tiennent les Alpes » [5].

Ainsi Marseille au IVe siècle av. J.-C. étend son contrôle sur les voies de circulation maritime bordant la côte occidentale de la Méditerranée. La fondation d'Olbia, dont le nom grec signifie la « bienheureuse », s'inscrit dans un réseau de plusieurs colonies d'Ampurias, en Espagne, jusqu'à Nice. La date de l'implantation de ces colonies n'est pas précisée par ce texte. La raison de ces fondations semble liée à la volonté de maintenir le monopole de la cité marseillaise sur le commerce maritime et de se protéger des pirates. Grâce aux données archéologiques, il est possible de proposer comme chronologie : la fondation d'Agde vers 400 av. J.-C., celle de Tauroeis à la fin du IIIe s. av. J.-C. (si sa localisation est acceptée au Brusc à Six-Fours), celle d'Olbia vers 340-330 av. J.-C., celles d'Antibes au IVe s. av. J.-C. et de Nice vers 260 av. J.-C. Le site de Rhodanousia n'est pas encore localisé mais devrait se situer près du Rhône.

La localisation d'Olbia est connue grâce à la découverte en 1909 d'un fragment de statue portant une inscription gravée sur son socle. L'inscription signifie « au génie du quartier fortifié des Olbiens, Lucius Rupilius Iacchus a fait ce don avec les siens » [6]. Avant cette découverte, le site d'Olbia était considéré comme une escale navale romaine appelée Pomponiana d'après les résultats des fouilles dirigées en 1844 par Alphonse Denis, alors député-maire de la ville de Hyères [7].

La colonie d'Olbia est fondée aux pieds des collines du Mont des Oiseaux et de Costebelle dans un territoire indigène à l'organisation encore mal connue. La ville gère un littoral composé des îles d'Hyères et de la presqu'île de Giens à une période où le second tombolo n'était pas encore constitué. La lagune pouvait servir d'abri pour les bateaux. Olbia s'est avérée un laboratoire d'étude exceptionnel pour la connaissance de ces colonies massaliètes parce que l'intégralité de la ville est conservée à l'exception de la partie la plus méridionale qui a subi les attaques de l'érosion marine.

Ce premier aperçu historique, chronologique et géographique d'Olbia de Provence permet de confirmer l'installation de Grecs sur la côte varoise au IVe siècle av. J.-C. Toutefois, la documentation littéraire à la base d'une recherche historique reste très succincte et il faut recourir à l'archéologie pour comprendre les modalités d'installation de ces Grecs et leur vie quotidienne. Olbia est la seule ville grecque de France qui puisse être fouillée dans son intégralité et c'est pourquoi elle représente un aspect historique et culturel essentiel.

Données chronologiques et urbanistiques

À partir de 2002, Michel Bats reprend la direction des fouilles entreprises quelques années auparavant sur le site d'Olbia. Sa recherche était principalement motivée par la volonté de comprendre le sens du terme utilisé par Strabon pour décrire les colonies de Marseille, à savoir le mot *epiteichisma* [8], terme grec qui doit se comprendre comme « une ville fortifiée ou une caserne de citoyens » massaliotes installée en territoire étranger.
Le plan urbain défini par les sondages archéologiques et les prospections géophysiques forme un quadrilatère carré de 160 m de côté, ceint d'un rempart à tours d'angle. Une seule porte, à l'Est, permettait l'entrée dans la ville. Deux axes orientés nord-sud et est-ouest séparent la ville en quatre quartiers, eux-mêmes divisés en dix îlots d'habitation. Chaque îlot fait 11 m de large et 34,50 m de long. Les rues de 2,10 m de large séparent chaque îlot.

Michel Bats a démontré comment ce plan ressemblait aux forteresses grecques comme Rhamnonte, Éleuthères, Oinoé en Attique et, sur l'Adriatique, Lissos ou Pharos. Toutefois, cette vision militaire du rôle des colonies aux IVe et IIIe siècles av. J.-C. semble assez réductrice par rapport aux installations identifiées au moins à Agde

5 BATS, Michel. « Les Phocéens, Marseille et la Gaule (VIIe-IIIe s. av. J.-C.) ». In : *Pallas*. 2012. N°89. p.151.
6 BRUN, Jean-Pierre. « Olbia de Provence ». In : *Le Var 83/1, Carte archéologique de la Gaule*. Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 1999, p.438.
7 L'exposition présentée sur les grilles de l'ancienne banque de France à Hyères de septembre à novembre 2010 a retracé toute l'historiographie des recherches sur le site d'Olbia et sa brochure, Patrimoine n°11, est en accès libre sur internet à l'adresse : www.hyeres.fr/hyeres_patrimoine_XI.pdf (consulté le mardi 14 mars 2017 à 11h). Voir également le « bref historique de l'exploration archéologique du site d'Olbia ». In : *Olbia de Provence à l'époque romaine*, op. cit., p.13-20.
8 BATS, Michel. « Les Phocéens, Marseille et la Gaule (VIIe-IIIe s. av. J.-C.) ». In : *Pallas*. 2012. N°89, p.151-152.

et à Olbia. La pérennité de ces sites, leurs plans et le statut politique des habitants invitent à les considérer également comme des colonies maritimes. Il s'agit en effet d'un prolongement géographique du territoire civique de Marseille et les habitants demeurent des citoyens de Marseille [9].

Afin de vérifier cette hypothèse de colonie militaire, il a été entrepris la fouille du sixième îlot. Connaître sa division interne au moment de la fondation d'Olbia fut l'objectif majeur des fouilles menées entre 2002 et 2009. Les conclusions ont permis d'identifier les premiers lots d'habitation offerts aux citoyens de Massalia.

L'îlot d'habitation est divisé en trois modules de dimension identique de 10,5 m de large (E-O) sur 10,80 m de long (N-S) en intérieur, c'est-à-dire 110 m² par famille [10]. Le schéma de ces maisons correspond à un couloir d'accès vers une galerie centrale sur laquelle s'ouvrent trois ou quatre pièces. Il s'agit d'un type très connu de maison grecque appelée maison à *pastas* en référence à la cour intérieure puisque *pastas* en grec signifie « vestibule ». Les murs sont composés de briques crues sur une base en pierre. En effet, une paroi en brique crue a été retrouvée effondrée dans l'une des pièces de la maison centrale [11].

En conclusion sur la documentation urbanistique apportée par l'archéologie, cette division interne de l'îlot VI vient donc confirmer l'image d'une colonisation faite de citoyens de classe modeste pourvus de lots égaux. Jacques Coupry, qui a fouillé à Olbia jusque dans les années 70, avait suggéré que la ville ait pu abriter un bataillon appelé en grec *syntagma* (240 hommes) répartis en 4 compagnies correspondant aux 4 quartiers de la ville. Michel Bats a pu ainsi confirmer cette image du colon-soldat par les fouilles de l'îlot VI.

La vie quotidienne à Olbia d'après les fouilles récentes

L'archéologie a permis de comprendre comment les premiers Massaliètes se sont installés à Olbia. Elle a défini également la chronologie des phases d'occupation d'Olbia avec ses différentes périodes de transformation urbaine et même sociale, lors du passage du mode de vie grec à l'influence romaine. Pour montrer un dernier apport essentiel de l'archéologie, celui de la vie quotidienne, je choisirai deux exemples parce qu'ils ont déjà été en parties publiés, le reste de la documentation étant pour le moment encore inédite. Il faudra attendre la publication complète sur l'Olbia grecque pour les autres données. Concentrons-nous sur deux éléments : les rites de fondation des maisons et l'artisanat.

À l'occasion du colloque intitulé *Contacts et acculturations en Méditerranée occidentale*, qui s'est tenu à Hyères en 2011 [12], l'équipe des archéologues d'Olbia a publié une étude sur les dépôts de fondation découverts dans les toutes premières tranchées d'origine de la maison centrale de l'îlot VI [13].

Ont été retrouvés, enfouis dans les premiers niveaux d'installation c'est-à-dire vers 330 av. J.-C., un biberon, un trépied en plomb et un dépôt d'objets. Ce dépôt comprend huit objets : des vases en céramique claire massaliètes, un peson (poids de tissage) en pierre, un objet en os interprété comme un fuseau, une fibule en bronze à décor de corail, une monnaie perforée et un fragment de plaquette en plomb [14].

On a conclu à la présence d'une pratique individuelle religieuse voire superstitieuse afin de protéger la maison. Pour une fois est visible une pratique dans un cadre domestique assez peu documentée ailleurs dans le monde grec et sans rapport avec les sacrifices sanglants mieux documentés. Cette pratique d'enfouissement des objets en contexte domestique permet d'avoir accès directement aux traces des hommes et à leurs croyances.

Il a été émis aussi l'hypothèse d'avoir, dans ce module central, une mixité de cultures mêlant celle des Grecs à celle des Celtes. En effet, ces pratiques d'enfouissement d'objet en contexte domestique sont extrêmement

9 BATS, Michel. « Les colonies massaliètes de Gaule méridionale : sources et modèles d'un urbanisme militaire hellénistique ». In : *Des Ibères aux Vénètes. Phénomènes proto-urbains et urbains de l'Espagne à l'Italie du Nord (IVe-IIe s. av. J.-C.), Actes du colloque intern. de Rome 1999*. Rome : École française de Rome, 2004, p.51-64.

10 BATS, Michel et al. « Les artisans de l'îlot VI à Olbia de Provence (Hyères, Var) ». In : *Artisanats antiques d'Italie et de Gaule, mélanges offerts à Maria Francesca Buonaiuto*. Naples : Collection du Centre Jean Bérard 32, 2009, p.200.

11 BATS, Michel. « Hyères, Olbia-de-Provence ». In : *Bilan Scientifique de la région PACA*. SRA, 2006, p.193 et fig.120.

12 ROURE, Réjane (éd.). *Contacts et acculturations en Méditerranée Occidentale, Hommages à Michel Bats*. Editions Errance, 2015 (Études Massaliètes12).

13 ROURE, Réjane et al. « Un dépôt de fondation en contexte domestique à Olbia de Provence (Hyères, Var) ». In : *Contacts et acculturations en Méditerranée Occidentale*. op.cit., p.99-109.

14 BATS, Michel. « Olbia de Provence, Hyères, Var ». In : ROURE, Réjane et PERNET, Lionel (dir.). *Des rites et des Hommes*. Edtions Errance, 2011, p.258-259.

bien connues dans le monde celte du sud de la Gaule. La découverte a permis d'associer ces objets à un mariage mixte issu des deux populations pour les occupants de la maison centrale de l'îlot VI.

Enfin, plusieurs activités artisanales ont été identifiées. Le travail du métal est documenté par une forge avec ses foyers, ses fosses et un bassin. Cette forge a connu plusieurs phases d'utilisation et se concentre sur deux pièces de la maison nord de l'îlot VI. La grande quantité de battitures, c'est-à-dire d'écailles qui jaillissent des métaux frappés, de scories, de lingots de fer et de culots de forge suggère une activité très prolifique de cette forge [15].

Une activité culinaire dans la maison centrale de l'îlot VI a été mise au jour. Il s'agit d'un four en briques crues un peu rubéfié (c'est-à-dire rougi par la cuisson), bordé d'une structure de pierre, avec son foyer noté par les restes de charbons. Autour du four, ont été découverts des rejets de cendres, de charbons et de coquilles de coques. Il s'agit d'un *opsopoios*, c'est-à-dire d'un atelier culinaire. Ce petit métier culinaire a été en activité depuis la fondation jusqu'à la fin du III[e] s. av. J.-C.[16].

En conclusion, grâce à l'activité archéologique, apparaissent les traces de la vie quotidienne des hommes d'Olbia depuis leur arrivée jusqu'à leur intégration dans le monde romain. L'archéologie, à travers notamment les fouilles récentes d'Olbia menées entre 2002 et 2014, montre comment le terrain apporte quantité de données variées et essentielles à la compréhension de l'organisation des hommes et de leur mode de vie. La poursuite des fouilles devrait prochainement se concentrer sur l'étude des sanctuaires, celui d'Artémis et celui d'Aphrodite, afin de mieux comprendre l'activité religieuse des Grecs d'Olbia dans l'Antiquité. Le site archéologique d'Olbia peut apporter des connaissances essentielles à l'histoire du monde grec occidental.



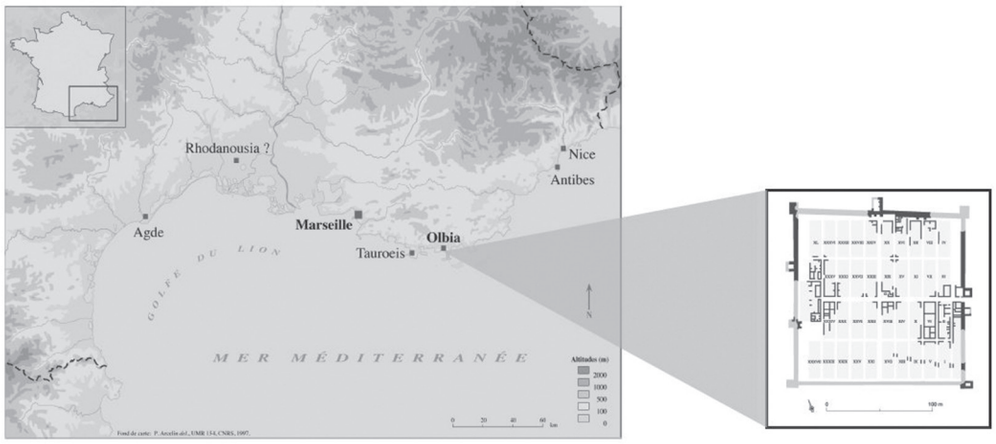
L'atelier de forge de la maison nord vue de l'ouest.

15 BATS, Michel et al. « Les artisans de l'îlot VI à Olbia de Provence (Hyères, Var) ». In : *Artisanats antiques d'Italie et de Gaule,* op. cit., p.200-201 ; PAGES, Gaspard, ROURE Réjane, SALLE Valérie. « Forgerons à travers les générations ? La métallurgie dans l'îlot VI d'Olbia de Provence (Hyères, 83) de 325 avant notre ère à 20 de notre ère ». In : ESPOSITO, Arianna et SANIDAS, Giorgos. *« Quartiers » artisanaux en Grèce ancienne. Une perspective méditerranéenne. Archéologie des espaces économiques. Actes du Symposium international d'HALMA-IPEL sur La concentration spatiale des activités et la question des quartiers spécialisés (Lille 2009)*. Lille : Septentrion Presses Universitaires, 2012, p.355-371.

16 BATS, Michel et al. « Les artisans de l'îlot VI à Olbia de Provence (Hyères, Var) ». In : *Artisanats antiques d'Italie et de Gaule,* op. cit., p.201-202.



Le four de l'opsopoios de la maison centrale.



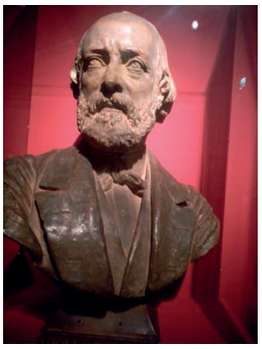
Localisation du site archéologique d'Olbia.



Lot d'objets déposés dans une tranchée de fondation du module.

EUGÈNE VIOLLET-LE-DUC, ENTRE UTOPIE ET RÉALITÉ (1814-1879)

Monique BOURGUET



Le bicentenaire de la naissance d'Eugène Viollet-le-Duc a été célébré en 2014 à la Cité de l'architecture et du patrimoine par une exposition située sur les lieux de deux institutions liées à sa mémoire, l'ancien musée de sculpture comparée ouvert en 1882, et l'École de Chaillot, fondée en 1887 dans ce même musée par son fidèle disciple, Anatole de Baudot, pour former des architectes restaurateurs.

Depuis plus d'un siècle, Viollet-le-Duc est l'objet d'admiration mais aussi de controverses à propos de ses restaurations et de ses explications sur l'art médiéval.

À partir des années 1970-1980, de nombreuses études ont été réalisées grâce à l'extraordinaire documentation du palais de Chaillot et aux abondantes archives familiales, opérant une révision totale de son travail et le réhabilitant. De plus, de nombreuses études historiques faites sur les architectes du XIX^{e} siècle redécouverts replacent au simple rôle de témoin parmi les autres, ce « génial » Viollet-le-Duc devenu ensuite victime expiatoire.

Déjà en 1980, lors de sa grande exposition parisienne au Grand Palais, le commissaire Bruno Foucart, mettait en valeur sa modernité, son éclectisme puriste et raffiné qu'il opposait à l'éclectisme baroque de Charles Garnier, dont les critiques acerbes envers son malheureux rival pour l'Opéra de Paris ont été rendues responsables, en partie, de l'image négative donnée au travail de Viollet-le-Duc. L'exposition de 2014 a mis l'accent sur son côté visionnaire.

Le nom de Viollet-le-Duc reste attaché à la notion de patrimoine pour laquelle Jean-Yves Andrieux choisit, dans son ouvrage intitulé *Patrimoine et Histoire*, la définition du dictionnaire Robert : «… ce qui est transmis à une personne, à une collectivité par les ancêtres, les générations précédentes ».

Bref historique de la protection du patrimoine en France

Depuis les analyses de Françoise Choay, on considère la Révolution française comme l'époque clé de la constitution et de la « conservation » d'un patrimoine nationalisé. En effet, dès octobre 1789, ont été mis « à la disposition de la nation » les biens du clergé puis ceux des émigrés et de la couronne. Au sein de l'Assemblée constituante, l'antiquaire-naturaliste Louis Aubin Millin qualifie ces biens de « monuments historiques » et, sur proposition de Mirabeau et Talleyrand, l'assemblée crée une commission dite « des Monuments », chargée de les gérer. La fureur révolutionnaire s'accentue avec la suite des événements et s'opèrent de nombreuses destructions destinées à éradiquer « les signes de la royauté et de la féodalité ». Après la fuite à Varennes, des lois cautionnent en août, septembre, octobre 1792, ces destructions que l'abbé Grégoire qualifie de vandalisme.

Incapable de faire face, la Commission des monuments est remplacée par la Commission des arts, placée sous le contrôle du ministère de l'Éducation nationale, puisque ces biens sont destinés à instruire la nation.

Sous la Monarchie de juillet, pour déterminer et « classer » les édifices ayant droit au statut de monuments historiques, Guizot crée en 1830 la charge d'inspecteur attribuée d'abord à Ludovic Vitet auquel succède Prosper Mérimée.

Sept ans après, en décembre 1837, est créé un autre organisme intitulé Commission des monuments historiques, dépendant désormais du ministre de l'Intérieur et destinée à répartir les subventions entre les monuments signalés pour leur intérêt artistique et archéologique. Elle compte des historiens, des archéologues, comme Ludovic Vitet et Prosper Mérimée, ainsi que deux architectes, Auguste Caristie et Félix Duban.

Pour réaliser une restauration scientifique et critique des monuments en péril, Mérimée choisit comme architecte Viollet-le-Duc qui venait de réaliser, le crayon à la main, un périple de prospection en France et

en Italie. Le destin patrimonial de Viollet-le-Duc commence alors. Avant de donner quelques aspects de son œuvre patrimoniale, il est nécessaire de présenter le personnage et ses idées.

Viollet-le-Duc, un homme de passion formé par ses voyages et non par l'école traditionnelle des beaux-arts

Viollet-le-Duc se caractérise par une indépendance de caractère qui lui a permis de traverser sans difficultés trois régimes, Monarchie de juillet, Deuxième République et Second Empire. Il a 16 ans en 1830, 34 ans en 1848, et 56 ans en 1870.

Dès son adolescence, dans un milieu parisien cultivé, il manifeste son goût pour le Moyen Âge. Son père occupe le poste de contrôleur des services du palais des souverains, ou du président, sous les trois régimes. Sa mère tient un salon en vogue, recevant notamment Ludovic Vitet, le futur inspecteur des Monuments historiques. À l'âge de 16 ans, après son baccalauréat, il refuse d'entrer à l'Académie des beaux-arts, dirigée par Quatremère de Quincy, champion de l'Antiquité, à une époque de néoclassicisme triomphant et d'ignorance du monde médiéval. Déjà, son intérêt se manifeste pour les monuments médiévaux qu'il choisit d'aller visiter au cours de voyages facilités par le réseau relationnel de ses parents.

Viollet-le-Duc commence à voyager en France, ramenant des « charretées de dessins », selon sa propre expression, d'une rare méticulosité et aussi des impressions transcrites dans ses écrits : en été 1831 en Auvergne et en Provence, arrivant jusqu'à Hyères ; en 1832, en Normandie ; au printemps 1833, en Languedoc en passant par la vallée de la Loire et les Pyrénées. Son lyrisme s'éveille devant les cathédrales, notamment celle d'Albi. Il est sensible à la poésie, retrouvant son rêve d'enfant toujours resté dans sa mémoire après une visite à Pierrefonds. En mai et juin 1835, il part visiter la cathédrale de Chartres à l'intérieur de laquelle il reste dix jours entiers à dessiner. De 1836 à 1837, son voyage en Italie dure 18 mois, accomplissant un itinéraire au travers de la Sicile, regagnant Gênes, en passant par Pompéi, Naples, Rome. Il en rapporte 450 dessins et croquis.

D'août 1834 jusqu'en 1850, il enseigne à l'École royale spéciale de dessin, qui deviendra plus tard, l'École des arts décoratifs. Il commence à collaborer aux *Voyages pittoresques* du baron Taylor, dont il fait quelques illustrations, toujours prêt à saisir l'originalité d'une région.

Sa carrière est enfin lancée quand la Commission des monuments historiques lui confie la restauration de la basilique de Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay en 1840. Cette entrée dans la carrière s'opère avec succès et il devient indispensable sur tous les chantiers. Attaché à la Commission des monuments historiques, architecte, devenu inspecteur général des édifices diocésains en 1854, il parcourt la France et est engagé dans de nombreux chantiers.

Introduit par Mérimée, rallié au nouveau prince-président devenu Napoléon III, il devient le familier du salon de la célèbre princesse Mathilde, cousine de Napoléon III et amie intime du comte de Nieuwerkerke, directeur général des musées puis surintendant des beaux-arts. Il participe à la vie mondaine des fêtes et des « séries » données à Compiègne par les souverains. Viollet-le-Duc continue ses voyages, notamment dans les montagnes, attiré particulièrement par le massif du mont Blanc qui devient une nouvelle passion et un lieu d'études et de comparaisons avec l'architecture des édifices.

Au cours de la guerre de 1870, à laquelle il participe, il se bat contre les Prussiens à Champigny, puis à Buzenval, n'oubliant pas de transcrire ses impressions comme le montrent ses dessins. Après la Commune qu'il n'approuve pas et qui le scandalise par ses destructions, déçu par l'époque, il se retire souvent en Suisse, dans la maison qu'il s'est fait construire à Lausanne où il meurt en 1879, âgé de 65 ans.

La doctrine de Viollet-le-Duc : basée sur l'enseignement et le dessin

« Le dessin, enseigné comme il devrait l'être [...] est le meilleur moyen de développer l'intelligence et de former le jugement, car on apprend aussi à voir, et voir c'est savoir. » Son regard s'allie à une perception poétique qu'il exploite par une élaboration rationnelle et scientifique. Il est qualifié de visionnaire au sens de visions imaginées, de rêves poétiques. Ses idées sont développées dans le *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e^ au XVI^e^ siècle*, paru de 1854 à 1868 en neuf volumes**.**

« …Restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné… » Cette formule théorique qui ouvre la porte à de nombreuses interprétations et critiques est assortie de quatre conditions :

1. Un rétablissement scientifique : relevés, états archéologiques, dessins et même les premières photographies qui en garantissent l'exactitude. Pour ce faire, il utilise les instruments nouveaux, issus de la révolution scientifique du XIX^{e} siècle, où dominent les ingénieurs sortis des nouvelles écoles créées à la fin du XVIII^{e} siècle (Arts et métiers, Mines, Polytechnique).

2. Plutôt que l'apparence du monument, c'est la structure qui importe et on doit en assurer la durée avec les moyens les plus efficaces.

3. On doit aussi exclure toute modification qui serait contraire aux témoignages évidents. L'adaptation de l'édifice à l'usage de la civilisation moderne ne doit pas être refusée, ce qui peut exiger une altération.

4. Il faut conserver les modifications antérieures subies, sauf celles qui nuisent à sa stabilité ou sa conservation ou celles qui nuisent à la valeur de son témoignage historique.

Énoncés théoriquement, ces principes sont appliqués souvent de façon nuancée dans la mesure où il se montre un homme de chantier, en contact avec maçons et ouvriers. Quelques exemples de restaurations permettent de vérifier sa doctrine.

Quelques exemples de restaurations dirigées par Viollet-le-Duc

Les restaurations de Vézelay, de la Sainte-Chapelle, de Notre-Dame de Paris, de Pierrefonds et de Lausanne constituent des exemples caractéristiques de cette œuvre patrimoniale. Les restaurations contestées comme celle de Toulouse, ne seront pas abordées, exigeant des explications architecturales trop spécifiques.

L'Église de Vézelay : « une entreprise désespérée », selon les dires de l'architecte Lenormant.

En effet, ce monument, qui lui est confié en avril 1840, était dans un état piteux. Il fallait empêcher l'effondrement de la nef, en la mettant sous étais et compenser le déversement des murs latéraux sous la poussée des arcs doubleaux. À cette fin, il fallait reprendre sept contreforts puis les arcs-boutants.

Toutefois, après l'effondrement de la voûte centrale du vestibule en novembre 1843, la sauvegarde de l'ensemble paraît nécessaire et le changement du voûtement s'effectue, à partir des états restés les plus lisibles sur place. Le choix se porte sur le style du XII^{e} siècle dans le but de rendre son unité à la nef, et il est gardé seulement une travée du XIII^{e} pour servir de témoin. Le pari est gagné en 1845.

Le chantier de La Sainte-Chapelle constitue son véritable apprentissage.



Viollet-le-Duc y travaille à partir de 1840 en tant qu'inspecteur des travaux sous la direction de l'architecte Félix Duban et de Jean-Baptiste Lassus. Pour restaurer l'escalier extérieur et la flèche, fidèle à son respect de l'unité de style, son choix se porte à nouveau sur le style du XIII^{e} plutôt que sur celui du XIV^{e} siècle, pourtant archéologiquement plus juste. C'est sur ce chantier qu'il constitue avec enthousiasme une équipe d'artisans et d'artistes auxquels il fera appel par la suite.

La flèche en 1853 est édifiée par Auguste Bellu, charpentier et entrepreneur des travaux publics, sous les ordres de Lassus. On dépose la totalité de la toiture, et la remise en place s'effectue selon une technique particulière renforçant la solidité du bâtiment.

L'ensemble est considéré comme un chef-d'œuvre, une « pyramide ciselée come une pièce d'orfèvrerie », selon l'expression de Viollet-le-Duc. Pour le travail de plomberie, Louis-Jacques Durand retrouve un savoir-faire oublié, celui du plomb repoussé au marteau. Aidé de son frère Antoine-Jérôme, il prendra en charge les travaux de plomberie de tous les chantiers majeurs de restauration pour laquelle les expositions de 1855 et de 1857 attribueront des récompenses, remises par l'empereur en personne en ce qui concerne la deuxième.

Curieusement, au sommet de la flèche sont placées les effigies des personnalités du chantier, notamment les statuaires Geoffroy-Dechaume et Perrey, le mouleur Malzieux, le dessinateur Adam et un compagnon. Ce

travail est l'œuvre conjointe des statuaires du chantier pour les matrices, sur lesquelles sont posées des feuilles de plomb, travaillées par les plombiers.

À la base de la flèche, Dechaume représente les douze apôtres, donnant à certains le visage d'autres acteurs du chantier, tel Lassus représenté sous les traits de saint Thomas, ou Bellu sous celui de saint Mathias, ou Courmont, chef du bureau des Monuments historiques devenu saint Thaddée. Il leur confère, par de subtils traitements, un aspect brillant pour les têtes, et mat pour les draperies pour en simuler la souplesse.

La statue de l'archange saint Michel, située au pignon de la Sainte-Chapelle, a été faite par ce même Dechaume qui maîtrisait la technique de la sculpture médiévale à un point tel que ses œuvres seront jugées authentiques par d'éminents archéologues de la fin du XIX^{e} siècle.

Un exemple de grand projet, le chantier de Notre-Dame de Paris

Ce chantier, décidé en 1842, est confié à Viollet-le-Duc et à Lassus pour un budget de deux millions de francs pour l'église et 600 000 francs pour une sacristie. Cela devient un chantier immense, commencé en 1845 et dont le déroulement, sur une durée de plus de vingt ans, est bien connu grâce au *Journal des travaux*, tenu quotidiennement par l'inspecteur en chef chargé des travaux, Maurice Ouradou.

De nombreux manques exigeaient des restaurations importantes. Il n'y avait plus de flèche. Des statues et des gargouilles avaient disparu et le trumeau central du portail principal avait été enlevé par Soufflot au XVIII^{e} siècle.

Les travaux sont accomplis de mars 1845 à mai 1846, dans le souci de conserver les éléments anciens, malgré les difficultés de réalisation imposées par leur mauvais état. Les parties hautes de la façade, la couverture des tribunes, la reprise des contreforts et arcs-boutants sont réalisés mais le chantier est suspendu en 1850 à cause de l'épuisement des crédits. C'est pour Viollet-le-Duc le lieu de la première expression théorique d'une réflexion sur la restauration monumentale qui lui offre des expériences nouvelles en ce qui concerne la réfection des décors, telle la galerie des Chimères, où on retrouve son côté visionnaire et fantastique, à l'opposé du style académique qu'il avait en horreur.

Dans cet immense chantier, deux chefs-d'œuvre sont à mettre en valeur : la flèche et la sacristie. La flèche de Notre-Dame, placée à la croisée du transept, est édifiée entre février 1859 et août 1860 par le même Auguste Bellu, artisan de celle de la Sainte-Chapelle, sous les ordres de Viollet-le-Duc, cette fois. Viollet s'explique dans le mot « Flèche » du *Dictionnaire,* précisant qu'il y introduit, pour les fondations, des perfectionnements fournis par l'industrie moderne. Elle est octogonale et les poteaux d'angle ne sont pas verticaux mais s'inclinent vers l'intérieur pour obtenir un effet d'optique qui facilite la conduite de l'œil de la base vers la partie supérieure.

La sacristie de Notre-Dame remplace l'ancienne sacristie, construite par Soufflot en 1758, et qui avait été endommagée lors de la révolution de Juillet 1830 ainsi que lors des pillages et destructions de février 1831. Dans le but de la mettre en harmonie avec le style du chevet de la cathédrale, on choisit le style du XIII^{e} siècle. La sacristie abrite le trésor que Viollet-le-Duc enrichit d'objets fabriqués par de grands orfèvres, à partir de ses dessins. Parmi eux, il faut citer le reliquaire de la Sainte-Couronne, le flacon des Saintes-Huiles, et le buste de saint Louis. Ces réalisations témoignent de ses talents de décorateur, utilisés par la monarchie de Juillet pour ses fêtes, notamment lors du baptême du petit-fils du souverain, le comte de Paris, en 1841. Il en sera de même sous le Second Empire.

Une œuvre dans sa globalité, la cité de Carcassonne

Cette cité se compose de deux enceintes séparées par des espaces appelés lices. L'enceinte extérieure est composée de 19 tours, l'enceinte intérieure de 34 tours. Des poternes permettent de passer d'une enceinte à l'autre. Le château proprement dit compte 7 tours. L'armée est propriétaire des remparts. Ceux-ci passent sous l'administration des beaux-arts grâce à Mérimée et Viollet-le-Duc, afin d'éviter la démolition de l'ensemble des fortifications décidée par un décret de 1850, et pour en opérer leur restauration. Après un état des lieux, les premiers crédits sont accordés en 1852 à notre architecte, qui s'occupera du projet jusqu'à sa mort, dépensant 500 000 francs pour cette restauration que l'architecte Boeswillwald continuera ensuite.

Sur ce chantier, il y a eu confusion sur les origines, présentées comme mérovingiennes alors qu'elles étaient romaines. La restauration des remparts en rétablissant le couronnement des créneaux et les toitures des tours a transformé un ensemble de ruines en une cité médiévale fortement marquée par une allure de verticalité, selon un style plus nordique que méridional. Une toiture conique dite « en poivrière », est choisie et la couverture est faite, non en tuiles méridionales, mais en ardoises. La couverte de la porte Narbonnaise sera modifiée plus

tard, dans les années 1970 : les tuiles patinées remplaceront les ardoises. Il faut noter ici le respect de Viollet-le-Duc pour l'échantillonnage des types de fortifications successives, sans se préoccuper d'uniformisation. On peut noter également l'emploi du ciment armé, matériau nouveau, qui est retenu pour consolider les linteaux de certaines fenêtres.

Pour restaurer cet ensemble, Eugène s'est basé sur une documentation minutieuse alors qu'il a, selon son habitude, donné libre cours à son imagination pour ses dessins de la vie quotidienne. C'est à Pierrefonds que son imagination peut vraiment l'entraîner dans ses visions moyenâgeuses.

Pierrefonds : une œuvre originale, à replacer dans la création et non dans la restauration



Sculpture de la salle des Preuses à Pierrefonds.

Le château, donné en 1284 à Louis d'Orléans par Charles V, a été acheté par Napoléon III qui en confie en 1857 les travaux de restauration à Viollet-le-Duc. Celui-ci propose la restitution du donjon, en laissant en ruine tout le reste, sauf deux tours destinées à servir de dépendances propres à l'habitation. Les travaux débutent en 1858 sur un devis de 1 466 440 francs, mais sont ralentis par les difficultés financières. Début 1862, l'empereur décide d'en faire une résidence complète, nécessitant le travail de plus de cent ouvriers sur le site. En 1871, alors que plus de 5 millions de francs ont été dépensés, Viollet abandonne les travaux à son gendre Ouradou qui en deviendra en 1880 l'architecte en chef. En 1885, ce sera la fin des travaux, malgré l'inachèvement de la restauration.

Pierrefonds, en ruine en 1857, redevient un système défensif sur le modèle des fortifications de l'époque des Orléans. Pour le reste, Viollet-le-Duc a travaillé, non plus en archéologue, mais en constructeur d'une résidence impériale imaginée avec fantaisie et humour comme le dénotent les chambres des souverains dans la grande tour centrale de la façade, et les salons où on a pu voir des décorations de mobilier annonçant l'Art nouveau. Cet aspect particulier permet d'excuser certaines erreurs archéologiques qui lui seront reprochées (boulevards défensifs extérieurs et châtelet devant la porte principale). Il faut noter la beauté de la salle des Preuses, édifiée pour contenir la collection d'armes de Napoléon III et la qualité d'un décor sculpté caractéristique de l'imagination débordante de Viollet-le-Duc.

Un édifice testament : la cathédrale de Lausanne

Ce chantier constitue une sorte de testament où Viollet-le-Duc livre ses théories en matière de restauration et également d'innovation en ce qui concerne la reconstruction de la tour lanterne à la croisée du transept, qualifiée de chef-d'œuvre. Pour mener à bien la restauration et surveiller le chantier, Viollet-le-Duc choisit un architecte de Lausanne travailleur et rigoureux, Henri Assinare, auteur de magnifiques dessins aquarellés minutieux et d'une grande clarté, témoignages de l'essentiel du travail graphique.

La cathédrale idéale, dessinée par lui dans son *Dictionnaire,* s'incarne dans celle de Lausanne. Viollet-le-Duc a procédé à la destruction du tambour octogonal sur lequel reposait la flèche et qui portait à faux. Ceci, malgré les critiques virulentes, formulées par Henri de Geymüller, architecte, ingénieur et historien, écarté du chantier. Ce dernier lui a aussi reproché la couverture en ardoise de la flèche contrastant avec la couleur rouge des autres couvertures. C'est donc une œuvre magistrale, une épure de fin de métier, la dernière avant sa disparition.

En conclusion

La singularité de Viollet-le-Duc est indiscutable et son œuvre marquante à tous points de vue pour son époque. L'abondance et la minutie de ses dessins en font un grand dessinateur. Il s'est montré aussi un grand chercheur, approfondissant ses connaissances par observations, comparaisons et raisonnements, forçant l'admiration de tous les corps de métier qui l'entouraient. Il s'est placé dans une dynamique de l'innovation, en dénonçant la tradition représentée par l'École des beaux-arts, et ceci avec une passion qui le rendait excessif.

Viollet-le-Duc a été particulièrement critiqué, comme l'ont été les autres architectes du XIX^{e} siècle, par ceux de l'entre-deux guerres, qui disposaient, eux, de matériaux et de moyens nouveaux. Ses restaurations ont souffert d'inégalités surtout dues aux collaborateurs, pas toujours aussi habiles que Geoffroy-Dechaume, par exemple, pour la statuaire. Il faut mettre à part Pierrefonds, œuvre de commande impériale où il a donné libre cours à son inventivité poétique et à son naturalisme.

Ses restaurations ont rétabli des structures défaillantes et sauvé de la ruine beaucoup de monuments. La réussite technique a été à peu près totale, mis à part le cas de Toulouse où a été opérée par la suite une « restauration de la restauration ».

Voulant faire du monument « un témoin du passé », « une leçon d'histoire » il en a exagéré l'homogénéité, privilégiant souvent une époque dans la longue chaîne de son évolution, non sans en garder des témoignages. Enfin, il a toujours été soucieux de pédagogie autant dans ses écrits, son *Dictionnaire* et ses *Entretiens sur l'architecture*, que dans son projet de musée de Sculpture comparée, mûri pendant trente ans et réalisé en 1882 dans le palais du Trocadéro à Paris, devenu plus tard le musée des Monuments français.

Dessinateur prodige, créateur d'un monde fantastique, « passeur » du Moyen Âge dont il a su réhabiliter la richesse, génie de la vulgarisation, Viollet-le-Duc mérite le respect et la reconnaissance de l'historien.

Sources et orientation bibliographique

BERCÉ, F. *Viollet-le-Duc*, Éditions du patrimoine. 2013.
Catalogue de l'exposition sur *Viollet-le-Duc*, faite au Louvre à Paris en 1980.
Catalogue de l'exposition à la Cité de l'architecture et du patrimoine, *Viollet-le-Duc, les visions d'un architecte*, en 2014.
Encyclopédie universelle, article de Louis Grodecki.

RÉVÉLER LE PASSÉ : PHOTOGRAPHIES DU PORT DE TOULON, 1845-2016

Bernard Cros

La photographie a été inventée par Nicéphore Niepce en 1816, sur la base du procédé de la chambre noire connue depuis bien longtemps. La mise au point du procédé - le problème étant de stabiliser l'émulsion photosensible - aboutit en 1827. Associé avec Louis Daguerre à cette époque, Niepce disparaît prématurément en 1833. Quelques années plus tard, Daguerre acquiert la célébrité avec la mise au point du « daguerréotype », désormais bien connu. Ayant « omis » d'attribuer à Niepce la part qui lui revient légitimement depuis des années, Daguerre devra partager avec Niepce sa part de paternité, grâce à l'action menée publiquement par le fils de celui-ci.

Cet exposé rend compte de l'exposition actuellement visible au musée de la Marine. Celle-ci a vu le jour grâce à un collectionneur, membre de l'association des Amis du musée de la Marine. Désirant conserver l'anonymat, celui-ci a ouvert sa collection exceptionnelle au musée, tout en proposant de la mettre à disposition pour être présentée au public. Des clichés spectaculaires permettent d'avoir une vue précise de l'arsenal et de ses abords toulonnais. Cela nous plonge dans un passé qui conserve de nombreux liens avec le présent.

La collection comporte un certain nombre de vues stéréoscopiques, les photos en relief du XIX^{e} siècle. Le procédé est bien connu : l'appareil photographique comporte deux chambres parallèles dont les objectifs ont un entraxe égal à celui des yeux humains. Les deux images sont décalées et leur observation au moyen d'un stéréoscope permet au cerveau de reconstituer le relief par combinaison des deux images complémentaires.

D'autres collections, dont le fonds des Amis du vieux Toulon, enrichissent l'exposition. Les pièces présentées ont été sélectionnées en raison de leur caractère inédit ou exceptionnel. On pourra ainsi remarquer « l'amiral du port », c'est-à-dire un bâtiment désarmé servant de corps de garde flottant du port militaire. De son bord sont tirés les coups de canon de Diane et de retraite, qui marquent le début et la fin des journées de travail. C'est également à son bord que se tient le conseil de guerre. Ce bâtiment est, dans le cas présent, la *Muiron*, non pas la frégate qui a ramené Bonaparte d'Egypte en 1799, mais la seconde du nom. Ex-*Médée*, elle fut construite en 1811 et démolie vers 1883. Cette photographie date du début des années 1860.

Autre pièce remarquable : la machine à mâter en abord de la chaîne vieille. La mise en place de cette machine haute de 43 mètres, par les forçats, a requis les efforts de plus de 850 hommes. Dans les années 1850-1860 la vapeur fait son apparition à bord des vaisseaux. L'arsenal se mécanise à son tour. L'appareil de charpente métallique qui se dresse dans le tout nouvel arsenal de Castigneau est un appareil de transbordement des chaudières entre les ateliers de l'arsenal et les bords. Conçu par l'ingénieur civil Neustadt et mis en service en 1867, il était situé entre la fonderie et l'atelier de chaudronnerie et dressera sa haute silhouette jusque dans les années 1930.

D'autres vues permettent de prendre conscience de la quantité de matériels et matériaux mis en œuvre dans un arsenal maritime. Ainsi en est-il, par exemple, pour le chantier de construction des frégates. L'actuel musée de la Marine se tient précisément à son emplacement, ou peu s'en faut. Colbert déclarait en son temps (vers 1670) : « Il n'y a rien qui puisse tant marquer la grandeur et la puissance de Sa Majesté à l'égard de la marine, que la grande quantité de bois, mâts, canons, armes, munitions et toutes sortes de marchandises à l'usage des vaisseaux, et de tenir le tout bien rangé ». La Marine n'oublie pas ces sages préceptes plus de deux siècles plus tard. La presqu'île de l'artillerie présente un amas de mortiers et autres canons soigneusement rangés, qui témoigne de la puissance de feu tenue en réserve. *Si vis pacem para bellum*, c'est *l'ultima ratio regum* qui sommeille temporairement en ce lieu.

On remarquera également le parc aux charbons. Établi au plus près de la petite rade, au sud du nouvel arsenal de Castigneau, il était approvisionné par chemin de fer en précieux combustible de la flotte à vapeur. Provenant généralement des mines du Languedoc (Graissessac, Trélys, Grand-Combe…) et de la Loire, il était stocké sous forme de briquettes. Son embarquement s'effectuait au moyen des fameuses « corvées de briquettes », effectuées à bras d'homme sur les appontements en bois voisins. Si ceux-ci ont disparu au cours de la seconde guerre mondiale, on notera, clin d'œil de l'histoire ? que la Marine est actuellement en train d'en construire de nouveaux, plus modernes et dépourvus de briquettes, pour l'amarrage des nouvelles frégates multimissions, les FREMM.

On pourra noter, dans le secteur du quai du parti, à l'est de la darse vieille, la présence de vaisseaux désarmés, au pont sous tentes. Ce sont ceux de la station des Équipages de la Flotte. C'est là qu'étaient placés les marins entre deux affectations embarquées. Les vaisseaux qui les hébergeaient pour un temps étaient des bâtiments retirés du service actif, plus assez bons pour naviguer, mais pas encore assez décatis pour être démolis, ils finissaient leur carrière entre deux eaux, si l'on peut dire …

Deux vues sont assez exceptionnelles par leur caractère historique. La première a été prise en septembre 1860, peu de temps avant l'inauguration officielle de l'arsenal de Castigneau par le couple impérial. Les archives nous précisent que, le 11 septembre en début d'après-midi, Napoléon III arrivé en calèche au parc d'artillerie contigu y a embarqué pour franchir en canot la coupure de l'artillerie. Ce passage entre deux colonnes rostrales marque ainsi symboliquement l'inauguration de l'arsenal de Castigneau, que le couple impérial va parcourir ensuite.

La vue suivante est encore plus rare : au pied des cales couvertes de l'arsenal, dont les fondations et maçonneries ont été réalisées par les forçats vers 1820, nous pouvons voir, théoriquement en relief, un groupe de forçats dont deux scieurs de long, ayant manifestement pris la pose sur instruction. Ce cliché est exceptionnel, car c'est le seul actuellement connu de bagnards à Toulon.

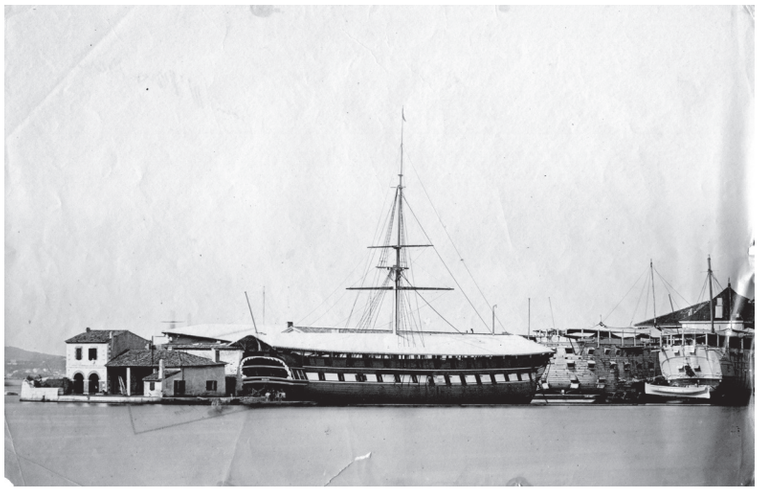
Au cœur de l'exposition se trouvent deux albums photographiques, dits albums Freze, du nom de leur propriétaire. Il s'agit d'un véritable reportage photographique effectué au long de la construction des quatre grands bassins Vauban de l'arsenal, de 1912 au début des années 1920. Tous les tirages et leurs supports cartonnés sont d'origine, monsieur Freze ayant pour sa part fait confectionner leur reliure actuelle. Ce qui fait la richesse de ces albums est leur continuité pratiquement ininterrompue. Chaque photo est numérotée et datée. Quelques vues comportent des indications au crayon en surcharge. Nous disposons ainsi d'un véritable reportage documenté. Il a été effectué par les entreprises chargées de ce travail titanesque et nous permet de suivre étape par étape l'accomplissement d'un chantier hors du commun. Le hasard faisant souvent bien les choses, il se trouve que la documentation écrite accompagnant ces albums avait déjà été retrouvée par ailleurs, quoiqu'incomplète. Les détails de certains clichés montrent quelques scènes de la vie quotidienne. Comme les étals des buvettes de fortune dressées pour étancher la soif des marins et ouvriers à la pause de midi. Ou encore la scène qui fait deviner la conversation animée de ceux qui admirent le chantier depuis l'extérieur de l'arsenal à la chaîne vieille. Peut-être un groupe de « manfators », ces retraités de l'arsenal qui coulent une seconde vie mêlée de rancœur, « manfator », ils m'ont fait du tort… Et enfin, ces habitants des berges de la rivière neuve, qui se groupent auprès des curieux pylônes du transporteur aérien d'agrégats qui enjambent leur rivière à proximité d'un commerce.

Document à vocation technique, les deux albums Freze nous donnent à voir davantage qu'un simple reportage de chantier. Ils nous révèlent de multiples aspects d'un passé révolu, mais non disparu. Signalons que Cristina

Baron, conservateur du musée de la Marine de Toulon, participe en ce moment à la commission d'acquisition des œuvres du musée de la Marine. En effet, le propriétaire des deux albums a proposé d'en faire don au musée. C'est un geste généreux que nous ne pouvons que saluer.



1 - La darse vieille et l'arsenal du Mourillon
La machine à mâter domine la chaîne vieille, tandis qu'à l'arrière-plan, la tour carrée domine le quartier du Mourillon. Le rivage du Mourillon est bordé par une série de cales couvertes et porte, sur leur gauche, les hangars de stockage des bois de construction navale.



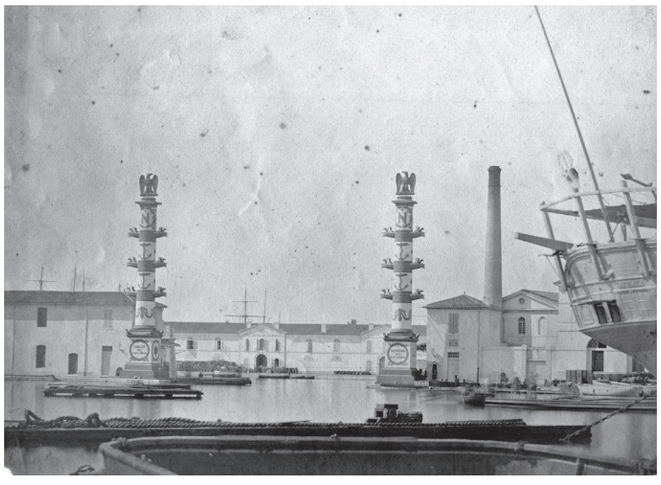
2 - La Muiron
Ex-frégate Médée *construite en 1812, la Muiron désarmée fait office d'amiral du port militaire, soit un corps de garde flottant d'où sont tirés les coups de canon rythmant la vie de l'arsenal.*



3 - L'arsenal vu de la tour carrée du Mourillon
Un ensemble de vaisseaux désarmés font office de casernes ou bagnes flottants. La darse vieille est toujours enserrée par l'enceinte bastionnée tracée par Vauban. À l'arrière-plan, une haute cheminée domine le nouvel arsenal de Castigneau.



4 - Le grand appareil de transbordement de Castigneau
Construit en charpente métallique et mû à la vapeur, l'appareil est destiné à transférer les chaudières à vapeur entre les bords et les ateliers de Castigneau. Il peut également faire office de machine à mâter.



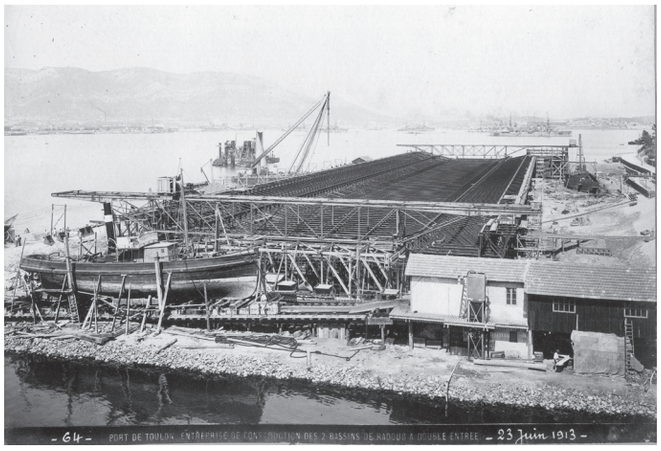
5 - Inauguration de l'arsenal de Castigneau
Les deux colonnes rostrales bordent la coupure dite de l'artillerie, ouverte entre ls darses de Vauban et de Castigneau. La photo date de septembre 1860, juste avant l'inauguration de l'arsenal par le couple impérial.



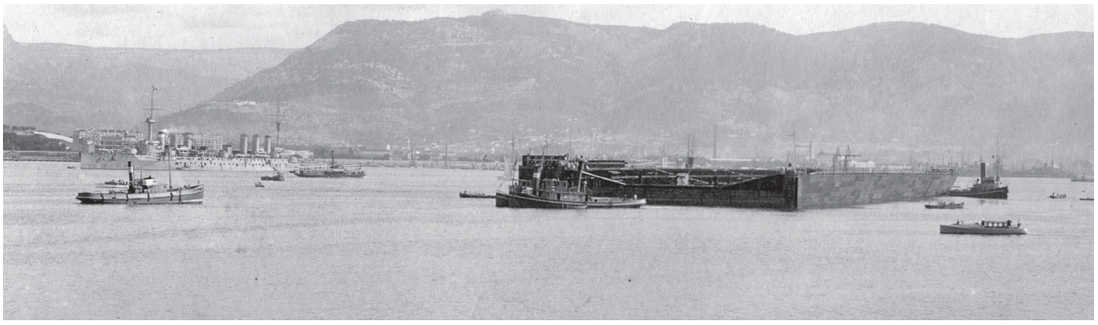
6 - Canal de Mange garri
Franchi par un pont chinois, le canal assure la communication entre la darse vieille et celle de Vauban. Sur la droite le long hangar aux embarcations est dirigé vers le pavillon nord de l'hôpital du bagne.



7 - Construction des grands bassins Vauban
Démolition de l'enceinte de la darse Vauban. Vue prise le 14 mars 1912. La création des grands bassins nécessite la démolition préalable d'une partie de l'enceinte de la darse Vauban.



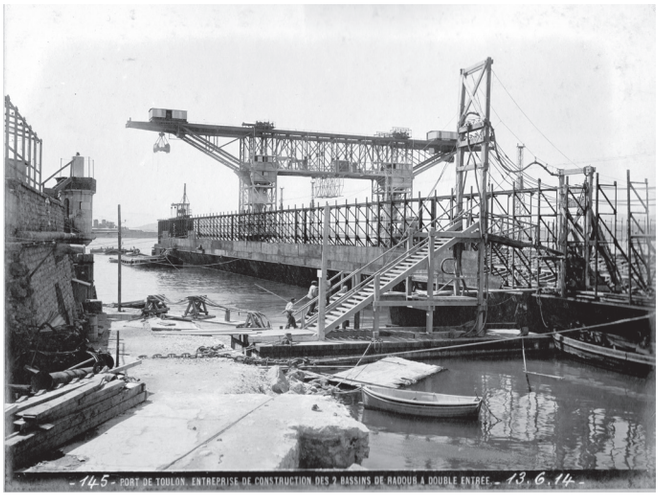
8 - Construction des grands bassins Vauban
Préfabrication du premier caisson de charpente métallique
Vue prise le 23 juin 1913. Chaque bassin sera maçonné à l'intérieur d'une enceinte étanche en charpente longue de plus de 200 mètres. Ces caissons sont construits aux Mouissèques, à La Seyne.



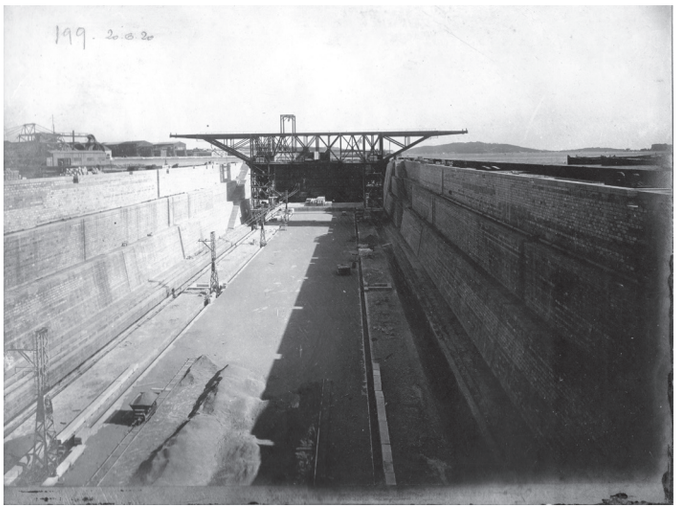
9 - Construction des grands bassins Vauban – Remorquage du caisson nord-est
Vue prise le 15 septembre 1913. Le premier caisson est remorqué à travers la rade, avant d'être immergé à proximité de la darse Vauban.



10 - Construction des grands bassins Vauban
Transporteur à câble sur la Rivière-neuve
Vue prise le 3 novembre 1913. Les matériaux de construction sont tirés d'une carrière exploitée au Faron. Les matériaux rejoignent l'arsenal au moyen d'un transporteur cheminant au-dessus de la Rivière-neuve.



11 - Construction des grands bassins Vauban
Caisson nord-est en cours de lestage
Vue prise le 13 juin 1914. Un pont roulant atelier effectue les manutentions de matériaux entrant dans la construction des maçonneries. Le bordé du caisson est monté à mesure de l'enfoncement du caisson dans l'eau.



12 - Construction des grands bassins Vauban
Bassin en cours d'achèvement
Vue prise le 20 juin 1920. Interrompus durant la première guerre mondiale, les travaux reprennent en 1918.
Le dernier bassin sera terminé en 1927.

Vues 1 à 6 : Amis du vieux-Toulon.
Vues 7 à 12 : ancienne collection Frèze, actuellement au Musée national de la Marine.

NAPOLÉON ET ANVERS

INTRODUCTION

Rémi MONAQUE

Je vous propose, pour la présente séance de la commission d'histoire et pour celle qui suivra au mois de février prochain, une croisière dans les eaux jaunâtres de l'Escaut et une escale dans le port d'Anvers qui fut sous le Consulat et sous l'Empire une base navale française de la toute première importance. L'histoire de cette présence française sur les brumeux rivages des Flandres pourrait vous paraître exotique si, comme nous le verrons, un grand nombre d'officiers, d'ingénieurs, d'administrateurs et de médecins toulonnais ou ayant servi à Toulon n'avaient participé à cette aventure bien oubliée.

À l'origine, le comté de Flandres faisait partie intégrante du royaume des lys. Le comte de Flandres était même dans la hiérarchie féodale le premier pair laïque du royaume. Passé dans la maison capétienne de Bourgogne en 1385, le comté est, après le désastre de Pavie, détaché du royaume de France en 1526 en faveur des Habsbourg d'Espagne. En 1609, les Provinces-Unies, sorties victorieuses et indépendantes de leur longue lutte contre l'Espagne, imposent à celle-ci la fermeture de l'Escaut et donc la ruine du port d'Anvers au profit d'Amsterdam. Par le traité d'Utrecht, qui met fin en 1713 à la guerre de succession d'Espagne, le comté est intégré dans les Pays-Bas autrichiens. À la suite des guerres révolutionnaires, le pays, conquis dès 1792, est annexé par la France en 1795 et retrouve avec la réouverture de l'Escaut son accès à la mer.

Dès le Moyen Âge, la marine française, alors intermittente, intervient sur les côtes flamandes dans des conflits liés à la confrontation franco-anglaise. Philippe IV le Bel y remporte sur ses vassaux flamands révoltés une victoire bien oubliée avec la bataille navale de Zierikzee livrée dans les Bouches de l'Escaut en 1304. Quelques années plus tard, en 1340, Philippe VI subit, non loin de Bruges, une défaite lourde de conséquences avec la bataille de l'Écluse qui, à l'orée de la guerre de Cent Ans, confère la maîtrise de la mer aux Anglais. Depuis cette époque, les Britanniques ont veillé à ce que les côtes flamandes, d'où une menace d'invasion leur paraît proche et pressante, soient tenues, sinon sous leur contrôle direct, du moins dans les mains de gouvernements non hostiles. Rappelons à ce propos que la ville de Calais n'a fait retour à la France qu'en 1558 et que le port de Dunkerque, définitivement français depuis 1662, s'est vu imposer, à plusieurs reprises, notamment en 1713, 1748 et 1763, le démantèlement de ses fortifications.

Avec le Consulat et l'Empire, on assiste au dernier round de cette seconde guerre de Cent Ans qui oppose la France à l'Angleterre depuis l'éviction des Stuart en 1688. Cette dernière empoignade, aboutira, malgré le génie de Napoléon, à la défaite totale de la France et à sa résignation à ne plus jamais disputer aux Britanniques la maîtrise des mers et donc le premier rang parmi les puissances mondiales. Quel est le rôle assigné par l'Empereur à la base d'Anvers ? La formule célèbre du « pistolet braqué au cœur de l'Angleterre » lui a été attribuée par de nombreux historiens, même si certains la placent dans la bouche de William Pitt, le féroce adversaire de la France. Philippe Masson donne, dans le *Dictionnaire Napoléon*, une autre version de la même idée : l'Empereur aurait évoqué « un point d'attaque mortel pour l'ennemi ». Nous allons voir que le pistolet, pour prolonger la métaphore, était sans doute braqué sur l'Angleterre mais qu'il n'était pas chargé.

Cette première séance sera consacrée à l'histoire générale de la présence française à Anvers. Une seconde séance programmée en février permettra de faire revivre un certain nombre de personnages qui ont joué un rôle important dans cette aventure.

Gilbert Buti va dresser pour nous la toile de fond sur laquelle s'inscriront nos deux séances en traitant de la présence française à Anvers et en Belgique sous le Consulat et l'Empire. Bernard Cros nous fera ensuite une description de la genèse et de la réalisation des infrastructures de l'arsenal d'Anvers et nous donnera un bilan des constructions neuves réalisées pendant cette période. Je conclurai la séance en vous narrant les opérations militaires conduites par l'escadre de l'Escaut et en tentant une évaluation des résultats stratégiques obtenus.

LA PRÉSENCE FRANÇAISE À ANVERS ET EN BELGIQUE SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

Gilbert BUTI

Comprendre la place occupée par Anvers dans la politique française sous le Consulat et l'Empire invite à brosser un tableau de la situation européenne, de la fin du XVIII[e] siècle au début du XIX[e] siècle, en accordant un intérêt particulier aux « Pays-Bas autrichiens », autrement dit à la future Belgique et à la « perle de l'Escaut », annexés à la France de 1797 à 1814. Dans quelle mesure cette présence française a-t-elle marqué l'histoire de ces territoires et celle d'Anvers en particulier ? Le départ des Français résulte-t-il, comme constaté en d'autres espaces européens, d'un rejet de « l'occupant » ?

Une annexion tumultueuse

En déclarant, en avril 1792, la guerre au « roi de Bohême et de Hongrie », la France espère limiter le conflit à un seul état européen. L'espoir est de courte durée car la Prusse rejoint aussitôt l'Autriche dans un conflit aux conséquences majeures pour le destin des Pays-Bas autrichiens, dont la fidélité à la couronne des Habsbourg est fragile. À la suite de plusieurs révoltes, les Pays-Bas autrichiens avaient proclamé en janvier 1790 leur indépendance et la création des « États belgiques unis », mais l'Autriche avait rapidement repris les choses en main, sans faire disparaître pour autant la volonté d'indépendance. Aussi, les soldats français, qui ont franchi la frontière des Pays-Bas autrichiens à la suite de la bataille de Valmy (20 septembre 1792) et mis en fuite l'armée autrichienne le 6 novembre, lors de la bataille de Jemappes, entrent en libérateurs à Bruxelles le 14 novembre. Il est vrai que les Autrichiens et les Prussiens n'ont pas mis toutes leurs forces dans la bataille contre les Français car, en cette fin d'année 1792, ils étaient préoccupés et intéressés au démembrement de la Pologne engagée par la Russie.

Dumouriez, qui avait dirigé les troupes françaises, n'était pas favorable à une annexion pure et simple des territoires belges à la France. En cela, il était fidèle à la proclamation de 1790 selon laquelle la France affirmait « renoncer à entreprendre une guerre dans le but de faire des conquêtes. » Se défendre oui, conquérir non ! Or, en 1792, si l'ennemi a été éloigné, si la patrie n'est plus menacée, les nouveaux dirigeants français envisagent une politique d'intervention, d'infiltration et de conquête. Pour la France, l'annexion de la Belgique et, pourquoi pas, l'occupation de la Hollande voisine, pourraient contribuer à améliorer les finances de la jeune République, proclamée le 22 septembre, 48 heures après Valmy, et 24 heures après l'abolition de la monarchie. Danton, qui est particulièrement influent au sein du nouveau pouvoir républicain, donne à cette politique d'expansion une valeur de principe en se faisant le champion des « frontières naturelles ». Dans un discours à la Convention, il déclare le 31 janvier 1793 : « Les limites de la France sont marquées par la nature. Nous les atteindrons dans leurs quatre points : à l'Océan, au Rhin, aux Alpes et aux Pyrénées. » Et il ajoute, quelques jours plus tard : « La Hollande est le foyer des ressources de nos ennemis (…) Prenons la Hollande et Carthage sera détruite ! » Cette « nouvelle Carthage » est l'Angleterre !

L'occupation de la Belgique et la menace sur la Hollande accroissent rapidement les tensions avec l'Angleterre de William Pitt, le Jeune. Car c'est par Anvers et par Ostende que les Anglais écoulent en Europe continentale les produits manufacturés de leur jeune industrie. Par ailleurs, les financiers d'Amsterdam et d'Anvers soutiennent le crédit et le commerce de Londres. Aussi, saisissant le prétexte de l'exécution de Louis XVI (21 janvier 1793), Pitt ordonne à l'ambassadeur de France de quitter l'Angleterre. La France riposte en déclarant la guerre à l'Angleterre et au stathouder de Hollande. L'Angleterre entraîne presque toute l'Europe dans sa lutte contre la France : l'Espagne, le royaume de Naples, la papauté et les princes italiens, l'Empire germanique, l'Autriche, la Prusse et la Russie, à la suite du traité de Londres (25 mars 1793). Pour soutenir financièrement les coalisés, Pitt procède à des augmentations d'impôts, ce que dénoncent quelques caricatures anglaises qui ne tardent pas à circuler en France. C'est la 1[re] coalition - il y en aura d'autres - dont les premiers effets sont terribles pour la France.

Alors que la République française a amorcé l'intégration dans son territoire des provinces, des villes et des communes de « l'État Belgique », (et ceci conformément au souhait du peuple souverain), l'armée française est vaincue par le prince Frédéric de Saxe-Cobourg à Neerwinden (18 mars 1793), en Brabant, au sud-est d'Anvers.

Dumouriez abandonne la Belgique et évacue la Hollande, momentanément occupée. Opposé à toute annexion, Dumouriez trouve alors aisément refuge aux côtés des Autrichiens qui réoccupent les « États belgiques » et placent à leur tête le prince-évêque de Liège. Le conflit n'est pas pour autant terminé, car à la suite de la « levée en masse » décidée par le Comité de salut public le 23 août 1793 pour sauver la « patrie en danger », les soldats de l'an II repoussent les Autrichiens à Courtrai, Tourcoing, Charleroi et finalement à Fleurus, où, le 26 juin 1794, Jourdan bat les troupes du prince Frédéric de Saxe-Cobourg, le vainqueur de Neerwinden. Les Pays-Bas autrichiens sont de nouveau occupés par les Français. Les troupes de Pichegru et Jourdan opèrent leur jonction à Bruxelles le 10 juillet 1794, puis pénètrent en Hollande où les patriotes proclament la République batave (janvier 1795). Cette première « république sœur » de la France, qui deviendra « royaume de Hollande » sera confiée quelque temps plus tard (1806) à Louis Bonaparte. Pour l'heure, à compter du 1er octobre 1795, les Pays-Bas autrichiens sont annexés à la France ; les principautés de Liège et de Stavelot ainsi que le duché de Bouillon le sont le 26 octobre 1795.

Cependant, ces décisions ont été prises sans le consentement de l'Autriche contre laquelle la guerre continue. Un accord est finalement trouvé à la suite de la campagne d'Italie (1796-1797) au cours de laquelle s'illustre Bonaparte. Sans aucun mandat pour négocier, celui-ci engage des pourparlers (préliminaires de Leoben, 18 avril 1797) avec l'Autriche qui signe finalement le traité de Campoformio le 17 octobre 1797. Parmi les clauses de celui-ci, retenons simplement que l'Autriche cède à la France ses provinces belges. La Belgique revient officiellement à la France, et le reste jusqu'en 1814.

La Belgique sous la domination française

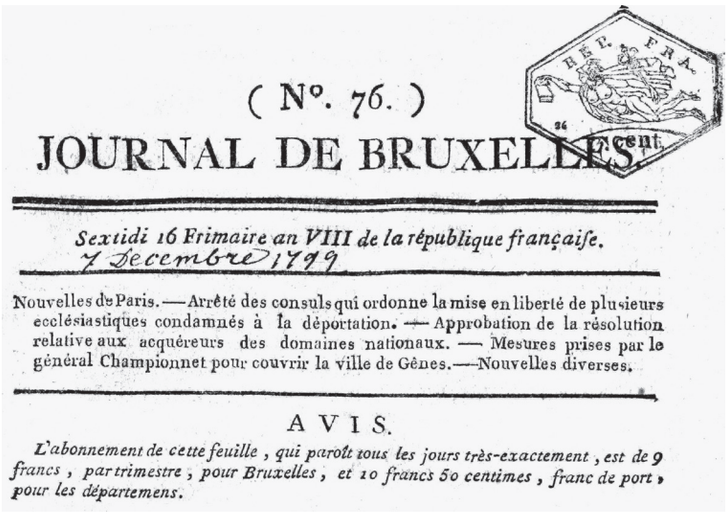
Le régime installé par les Français a été inégalement soutenu par les Belges. Certaines réformes ont provoqué de véritables émeutes, comme ce fut le cas en 1798 lors de la tentative pour établir le service militaire ou conscription. Néanmoins, rien de comparable à la situation que la France rencontrera dans d'autres territoires, comme en Espagne. Plus généralement, force est de reconnaître que ces années « françaises » n'ont pas été accompagnées de migrations. Il est vrai qu'une partie des administrateurs a été recrutée au sein de la bourgeoisie locale, peu favorable aux Néerlandais, et moins encore aux Autrichiens. La Belgique est incorporée dans le territoire français et sa superficie accrue par l'intégration de la principauté-évêché de Liège. Elle est découpée en neuf départements, une division administrative conservée jusqu'à nos jours, avec quelques légers ajustements.



La Belgique sous domination française (1797-1814).

Les préfets, venus presque tous de l'intérieur de la France, ont été les relais de l'autorité impériale. Après l'abolition de l'Ancien Régime, des privilèges et l'adoption de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, ces administrateurs introduisent la législation française. Ainsi en est-il du Code civil dit Code Napoléon et de la réforme du système judiciaire, comme de la mise en place d'un nouveau système d'enseignement avec le développement de lycées, après la suppression, en 1797, de l'université de Louvain, trop liée au clergé. Les services publics sont laïcisés, l'état civil est créé, le divorce légalisé, le calendrier républicain introduit, avec quelques lenteurs et résistances tout de même… alors que des droits nouveaux sont reconnus aux femmes, comme l'égalité successorale.

Néanmoins, les cabinets préfectoraux surveillent la presse, dont l'organe officiel est *Le Journal de Bruxelles*, publié en français. Car avec l'occupation française la langue néerlandaise a été éliminée comme langue administrative et le français imposé dans tous les organismes publics, afin de faciliter l'unification de l'État. Les inscriptions, les affiches, les noms de rue, etc., doivent être en français comme tous les documents officiels. Les tribunaux et les notaires sont également appelés à suivre ces mesures.



(N°. 76.)

JOURNAL DE BRUXELLES.

Sextidi 16 Frimaire an VIII de la république française.
7 Decembre 1799

Nouvelles de Paris. — Arrêté des consuls qui ordonne la mise en liberté de plusieurs ecclésiastiques condamnés à la déportation. — Approbation de la résolution relative aux acquéreurs des domaines nationaux. — Mesures prises par le général Championnet pour couvrir la ville de Gênes. — Nouvelles diverses.

AVIS.

L'abonnement de cette feuille, qui paroît tous les jours très-exactement, est de 9 francs, par trimestre, pour Bruxelles, et 10 francs 50 centimes, franc de port, pour les départemens.

Le Journal de Bruxelles*, 7 décembre 1799.*

Toutefois une certaine tolérance est de mise : l'administration et la justice ont souvent recours au néerlandais, l'enseignement primaire a été peu touché par la francisation et la pratique du flamand n'a pas été réprimée. Les tensions religieuses qui avaient été fortes avant 1797 - églises pillées, ordres religieux supprimés et prêtres réfractaires persécutés - sont apaisées avec l'introduction, dès 1801, du Concordat. Par ailleurs, alors que le pays était partagé entre plusieurs archevêques du Saint-Empire, les évêchés ne dépendent désormais que du seul archevêque de Malines.

Si les pillages des troupes françaises ont marqué les années de la conquête, les choses changent à compter de l'annexion. Les consignes du préfet Charles d'Herbouville sont claires à ce sujet quand il demande à ses collaborateurs : « Il faut que les Belges voient les Français comme réparateurs après en avoir vu quelques-uns se partager les dépouilles[1]. »

Le bassin houiller belge devient une des régions les plus prospères d'Europe, tandis que l'ouverture du marché intérieur français profite à la Belgique. De même, la lutte contre les importations de produits britanniques sur le continent européen, dans le cadre du blocus continental, favorise la production belge que dominent quelques puissants capitaines d'industrie comme William puis John Cockerill et Liévin Bauwens, grands fabricants de cotonnades en Europe. L'amélioration des voies de communications favorise les échanges[2] et une attention particulière est portée à la situation du port d'Anvers qui traverse une période de marasme depuis plus d'un siècle.

1 Cité par Brecht Deseure, « The faces of power : history and the legitimation of Napoleonic rule in Belgium », *French historical studies*, vol. 40, n° 4, october 2017, p. 555-588 (ici p. 562, note 37).

2 Contrairement à une légende, les vignes belges n'ont pas été arrachées sur ordre de Napoléon ! Leur disparition résulte de la concurrence des vins français, allemands et espagnols. Les vignobles sont avantageusement remplacés par des cultures maraîchères, notamment près des villes comme Bruxelles.

En effet, aux XVI[e] et XVII[e] siècles, le port d'Anvers était très actif et l'Escaut fréquenté par de nombreux navires européens, sans un trop grand tirant d'eau tout de même… En 1648, à la suite d'un long conflit, les Provinces-Unies calvinistes, victorieuses de l'Espagne catholique, avaient imposé, lors de la signature du traité de Westphalie, la fermeture de l'Escaut pour ruiner Anvers et favoriser Amsterdam. Lors de l'occupation française, des travaux rendent de nouveau possible la navigation sur l'Escaut et donnent une nouvelle vitalité commerciale à Anvers. Ce renouveau préoccupe le Royaume-Uni qui accepte mal de voir la France contrôler la voie commerciale par où arrivent des matières premières (fer et bois) nécessaires à ses industries.

Les nouveaux maîtres de la Belgique ne manquent pas d'instrumentaliser le regain d'activité d'Anvers et présentent Bonaparte à l'origine de la renaissance d'Anvers, comme le fait cette gravure de Jean-Joseph-Nicolas Delin où « Le héros s'avance vers l'Escaut et aperçoit sur les rives un vieillard abattu, languissant, fidèle image du commerce de ce fleuve… Il ordonne alors à Mercure d'aller à son secours ; ce Dieu marche vers le vieillard, lui tend la main et le relève ! » [3]



Jean-Joseph-Nicolas Delin, First Consul Napoleon Bonaparte on a Chariot of Victory*, 1803.*
Musée Plantin-Moretus, Anvers.

Pour Bonaparte, la présence française en Belgique est fondamentale sur un plan géostratégique. Avant même son départ pour l'Égypte en 1798, il avait songé à une attaque de l'Angleterre à partir de Boulogne. Selon une formule à prendre avec précaution, comme l'a heureusement rappelé Rémi Monaque en introduction, Bonaparte aurait voulu faire d'Anvers un « pistolet pointé sur le cœur de l'Angleterre », un « point d'attaque mortel à l'ennemi ». Ces propos, réels ou prêtés au Premier Consul, expliquent les voyages qu'il a effectués en Belgique et les visites à Anvers, bientôt promu « 1[er] port arsenal » de l'Empire (pour la construction et le soutien), avec Flessingue (pour l'armement). Anvers représente pour Napoléon Bonaparte un « outil de stratégie maritime » de première importance [4].

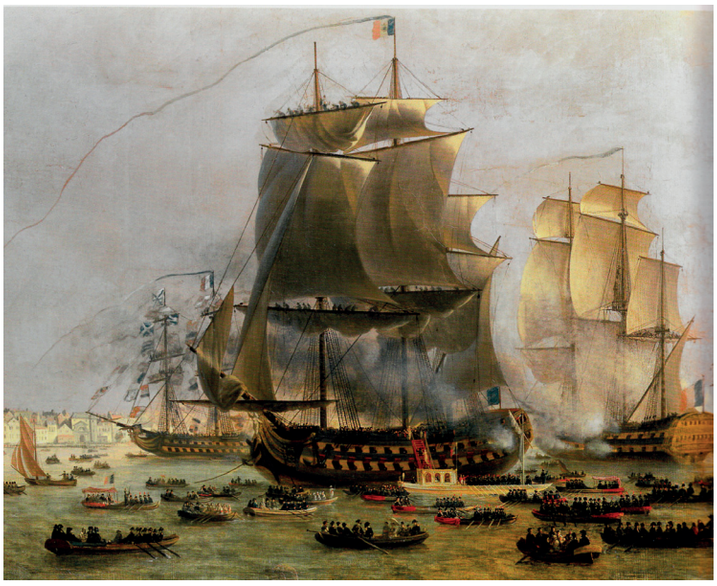
En juin 1803, alors que la guerre vient d'être déclarée à l'Angleterre après la rupture de la paix d'Amiens (20 mai), Bonaparte, accompagné de Joséphine, fait un voyage d'inspection de l'armée qui le conduit de Boulogne à Anvers. Son voyage en Belgique est relaté jour après jour dans la presse. Ses entrées dans les villes rappellent les « joyeuses entrées » que faisaient les souverains sous l'Ancien Régime. Le 18 juillet, il est à Anvers où sa venue a été soigneusement préparée : notables et dignitaires sont là pour l'accueillir. Mathieu-Ignace Van Bree, peintre officiel, en laisse quelques témoignages. La « forêt » de mâts, à l'arrière plan, pointe l'activité commerciale retrouvée du port d'Anvers.

3 Jean-Joseph-Nicolas Delin, *First Consul Napoleon Bonaparte on a Chariot of Victory*, 1803. Musée Plantin-Moretus, Anvers.
4 Bernard Cros, « Anvers, outil de stratégie maritime » dans Humbert Jean-Marcel et Ponsonnet, Bruno, *Napoléon et la mer, un rêve d'Empire*, Paris, Seuil et Musée national de la Marine, 2004, p. 66-75.



Napoléon et Joséphine à Anvers en juillet 1803 (Mathieu Ignace Van Brée).

Napoléon Ier revient à Anvers en mai 1810, « jeune marié » avec l'impératrice Marie-Louise [5]. Il assiste au lancement d'un vaisseau, le *Friedland* et visite la flotte à l'embouchure de l'Escaut avant de monter sur le *Charlemagne,* navire amiral commandé par Missiessy. Un canot richement décoré a été construit à cette occasion.



Napoléon à Anvers visitant le Charlemagne (par M-I. Van Brée).

Mais d'autres éléments préoccupent alors l'Empereur car l'année précédente, en 1809, les Anglais ont débarqué non loin d'Anvers, à Walcheren, aux Pays-Bas dont le roi est son frère Louis. Or, celui-ci n'ayant pas réagi, Napoléon a dû envoyer des troupes françaises pour déloger les Anglais [6]. L'abdication de Louis Bonaparte, roi de Hollande, est donc attendue et ne tarde pas. En 1811 les Pays-Bas sont réunis à l'Empire français des 130 départements. C'est alors l'apogée de l'Empire…

5 Mariage célébré le 2 avril, après l'annulation de celui avec Joséphine le 12 janvier.
6 Il n'est pas interdit aussi de penser qu'il songe à la naissance de son fils Alexandre Walewski, que vient de mettre au monde Marie Walewska.

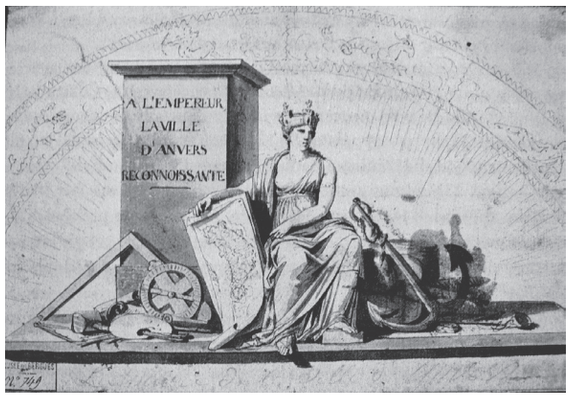
La fin de la présence française (1812-1814)

Les victoires de Bonaparte ont conduit à l'annexion de la Belgique. Les défaites de Napoléon mettent fin à la période française. Après la désastreuse campagne de Russie (1812), le signal est donné par la défaite de Leipzig, dite aussi « bataille des nations » (Russie, Prusse, Autriche…), en octobre 1813, sous le commandement unique de Schwarzenberg. Une révolte en Hollande précipite l'évacuation du territoire en novembre de la même année tandis que commence l'évacuation des troupes et des fonctionnaires français présents en Belgique.

Les Français partis, ce sont les Russes et les Prussiens qui, à compter de 1814, administrent la Belgique. L'aristocratie locale souhaitait un retour aux anciens Pays-Bas autrichiens alors que la bourgeoisie était nettement francophile et la majorité de la population, frappée par des difficultés économiques, était résignée et apathique. Au printemps 1815, l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe éveille chez certains une lueur d'espoir, mais après un retour qui a duré « cent jours », la bataille de Waterloo, qui se déroule en territoire belge, y met un terme.

Après l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène, le congrès de Vienne dessine, dans son acte final, une nouvelle carte de l'Europe avec la mise en place d'États nouveaux ou agrandis destinés à élever une barrière contre la France. Ainsi, sous l'influence de l'Angleterre a été créé le nouveau royaume des Pays-Bas dit aussi « Royaume-Uni des Pays-Bas » regroupant les anciennes Provinces Unies ou Hollande et les anciens Pays-Bas autrichiens ou Belgique, et le Luxembourg. Cet état nouveau est confié au prince d'Orange, promu roi sous le nom de Guillaume I^{er} d'Orange.

Et après ? Bilan et perspectives



M.-I. Van Brée, To the Emperor, the Grateful City of Antwerp*, 1810.*
Musée du Mont-de-Piété. Ville de Bergues.

Réalisée lors de la visite de l'Empereur en 1810, cette gravure de Mathieu-Ignace Van Bree, qui est certes à inscrire sur le registre de la propagande, n'en présente pas moins les objectifs essentiels de la politique menée par la France en Belgique, à savoir le développement des arts et des techniques (palette, équerre, compas, …), la constitution du territoire (carte) et les échanges commerciaux et maritimes (ancre, tonneaux et ballots).

Si durant l'occupation française, le mécontentement de la population a pu se manifester à la suite de ponctions fiscales et de levées de troupes, il n'y a pas eu en Belgique de profonde réaction nationale ou « nationaliste ». On ne relève pas un rejet comparable à celui observé dans d'autres États européens (Espagne, Suisse), y compris lors de l'effondrement de l'Empire. Seule la région flamande semble avoir été parfois hostile à la politique impériale (politique linguistique et Concordat).

Dans le nouvel état constitué en 1815, la cohabitation entre Néerlandais (surtout protestants) et Belges (surtout catholiques francophones) a été rapidement difficile. Le 25 août 1830, au soir des émeutes qui déclenchent la révolution belge et conduisent à la rupture avec les Pays-Bas, c'est le drapeau français que brandissent durant quelques heures les révolutionnaires. En posant les ferments d'une émancipation, la présence française en Belgique semble avoir eu des « effets à retardement » (P. Charliat)[7].

7 Charliat P. J., « Le prélude d'une renaissance : Napoléon à Anvers », *Revue d'histoire moderne*, tome 6 n°34,1931. p. 268-274.

L'ARSENAL D'ANVERS, OUTIL DE LA PUISSANCE NAVALE DE L'EMPIRE

Bernard Cros

Menacer l'Angleterre, une obsession française

La rivalité navale franco-anglaise a toujours incité la France à chercher le moyen de faire peser une menace permanente sur les côtes d'Angleterre. Ainsi en était-il de Dunkerque sous Louis XIV [1]. Ainsi devait-il en advenir d'Anvers, chef-lieu du département des Deux-Nèthes et situé à 200 km des côtes britanniques.

Les premiers projets de la république

En l'an V, une commission est instaurée afin d'étudier la navigabilité de l'Escaut entre Anvers et Flessingue et de proposer le lieu d'implantation d'un arsenal maritime. Elle est présidée par Charles François Beautemps-Beaupré, ingénieur hydrographe, alors sous-conservateur du dépôt des cartes et plans de la Marine. La commission envisage plusieurs options pour l'arsenal d'Anvers ; la rive gauche de l'Escaut au lieu dénommé « Tête de Flandre », ou sur diverses positions en rive droite le long de la ville.

L'année suivante, l'ingénieur des Ponts et chaussées Sganzin, mis à disposition de la Marine, examine en détail le régime hydraulique de cette ville complexe. S'étirant le long du fleuve, elle est corsetée par son enceinte bastionnée. Bordée de marécages, elle est dotée d'un système de canaux censés favoriser le drainage et participer au dévasement des quais par effet de chasse. Le constat de l'ingénieur est accablant. Les canaux reçoivent les immondices de la ville, les écluses ne sont pas entretenues ni manœuvrées. Aussi les conditions d'hygiène sont parfois médiocres et les quais s'envasent. Devant les multiples options présentées par la commission de l'Escaut pour implanter l'arsenal, il fait un tri rigoureux, dicté par les caractéristiques techniques de l'espace à aménager -au plan dimensionnel et en fonction des capacités de fondation des terrains vaseux. Il aboutit notamment à la conclusion que les espaces dédiés à la construction navale et au soutien de la flotte peuvent être dissociées dans l'espace, tout en étant complémentaires.

Un premier plan d'aménagement est élaboré en avril 1799 par Sganzin. Il prend comme option celle qui a la préférence de la commission de l'Escaut. Un bassin à flot, de 450 m par 120 m, est bordé de tous les bâtiments nécessaires à l'armement et au soutien d'une flotte. Au plus près du fleuve, un bassin de marée circulaire forme avant-port. Il est jouxté par cinq cales de construction et trois formes de radoub. Les magasins, forges et ateliers associés sont implantés en abord [2].

De nouvelles études conduites au long de l'Escaut par Beautemps-Beaupré et Sganzin en 1801 visent à trouver à l'aval du fleuve un site d'implantation plus propice qu'Anvers. Si Flessingue est identifié comme susceptible de servir de port d'armement, Terneuse est regardé comme apte à recevoir un grand établissement pour le soutien de la flotte en service. Dès lors commence à prévaloir le concept d'éclatement des fonctions entre Anvers, Flessingue et Terneuse.

1803, année décisive

En juillet 1803, une nouvelle commission est instituée, afin de déterminer les établissements de construction et d'armement qu'il serait possible de former soit à Anvers, soit sur la rive gauche du cours inférieur de l'Escaut. Elle rassemble l'amiral Rosily, le directeur des constructions navales Pennetreau, Beautemps-Beaupré et l'ingénieur Ferregeau du conseil des Travaux maritimes. Examinant les possibilités d'accueillir à Anvers des vaisseaux de 74 canons, les commissaires estiment possible la navigation de tels bâtiments dans le cours

1 Dont Richelieu disait, avant même qu'un port de guerre y soit édifié par Louis XIV : « Tant que Dunkerque subsistera, l'état de vos provinces ne sera jamais affermi … C'est une écharde attachée à votre chair, qui vous travaille incessamment le cœur sans vous laisser de repos. »

2 Le coût de ce projet est évalué à 8,339 MF.

supérieur de l'Escaut, avec les précautions imposées cependant par la présence de hauts fonds entre Anvers et Walckenisse (Vinkenisse). Aux abords de Terneuse, le fleuve présente un plan d'eau susceptible d'offrir un bon mouillage, à condition d'être pourvu de bouées pour sa signalisation. Pour ce qui est de l'établissement naval à Anvers, les membres de la commission retiennent deux options ; soit entre la citadelle et la ville, soit en aval du bastion Saint-Laurent. Dans ce dernier cas, le terrain de fondation, marécageux, est plus médiocre, mais l'espace y est vaste et le fleuve plus profond, ce qui laisse une plus grande liberté d'aménagements fonctionnels. Flessingue est toujours regardé comme devant servir de port d'armement. On se trouve, en somme, devant une situation analogue à celle de Rochefort, où la rade de l'île d'Aix sert de port d'armement après que les vaisseaux aient descendu le cours de la Charente.

La rupture de la paix d'Amiens en mai 1803 offre à Bonaparte l'occasion qu'il attendait pour reprendre les hostilités avec l'Angleterre. Au début de juin il expose sa vision de la question à son ministre de la Marine, Decrès : « Il faut tirer parti de l'Escaut ; construire des vaisseaux à Flessingue, autant qu'il sera possible ; construire des vaisseaux sur l'Escaut le plus près d'Anvers ou de Flessingue ; avoir une escadre de six vaisseaux formant l'escadre du Nord. »

Le 18 juillet 1803, Bonaparte est à Anvers. Il y signe trois jours plus tard l'arrêté de création de l'arsenal d'Anvers. Le chantier de construction devra être établi au nord de la citadelle, en englobant l'abbaye Saint-Michel et l'*Eeck Hoff* (ancien chantier de la ville). Il comportera notamment douze cales de construction pour des vaisseaux de 74 et des frégates de 24 canons. Habitué à manœuvrer comme sur un champ de bataille, le premier consul précise que trois cales devront être terminées sous un mois ! Quant aux autres, elles le seront avant la fin de l'année !

Le 26 juillet, un nouvel arrêté est signé de Bruxelles, qui stipule : « Il sera incessamment construit à Anvers, intérieurement aux remparts, à l'extrémité nord de cette ville, un port d'échouage et un bassin à flot avec écluse à la suite de ce port. » Ce bassin est alors destiné à la marine de commerce. Dès lors, Anvers va connaître une grande activité, liée à son nouveau statut de port de guerre et de commerce. Pour autant, la tâche sera complexe et laborieuse. Les hommes chargés d'opérer la mutation d'Anvers devront en effet mener simultanément la définition des missions de l'établissement maritime, la conception des ouvrages et leur réalisation. Le tout dans un contexte financier irrégulier, et accentué par des difficultés de main-d'œuvre, voire de conflit armé.

L'aménagement de l'arsenal comportera donc deux volets ; le chantier de construction navale d'une part, et le bassin portuaire d'autre part. La dissociation spatiale des fonctions répond aux contraintes locales ; densité du bâti existant qui offre peu de réserve foncière, sauf à procéder à des destructions urbaines, et caractéristiques mécaniques et hydrauliques des terrains à aménager. Pour la clarté, ces deux composants de l'établissement maritime sont présentés successivement.

Anvers arsenal de construction

Le plan général de l'arsenal à bâtir est joint à l'arrêté du Premier consul. Il est affiné fin 1803 par l'ingénieur Cachin, membre du Conseil des Travaux maritimes et approuvé officiellement le 3 février 1804. L'arsenal est conçu comme un chantier de construction navale. Son plan de composition est logiquement centré sur la série de cales à édifier au long du rivage. Le Premier consul en voulait 12, mais l'espace disponible ne permettra d'en placer que neuf, compte-tenu des surfaces nécessaires à une bonne organisation du chantier. En abord immédiat des cales seront placés les parcs aux bois, ateliers de menuiserie, poulierie, forges, et tout ce qui concourt à la construction et à l'équipement des vaisseaux. L'architecture est typique du courant néo-classique enseigné à l'époque à l'École nationale des ponts et chaussées.

Aussitôt signé l'arrêté du 18 juillet 1803, les ingénieurs des Travaux maritimes et les ouvriers s'activent pour bâtir l'arsenal. L'emprise qui lui est destinée est une bande de 18 hectares située le long de l'Escaut. Elle est bornée au sud par le fossé de la citadelle, au nord par la rue du Coude tordu à proximité du quai au Foin (ou au Fumier). Parallèlement au fleuve, c'est la rue du Couvent qui délimite l'espace concerné. Cette zone est occupée par des îlots de maisons et marquée, au nord par l'ancienne abbaye Saint-Michel, au sud par l'*Eeck Hoff*. Alors que tout est à définir simultanément, l'ingénieur Mengin, responsable des travaux, met l'accent sur l'édification des trois cales de construction destinées aux vaisseaux *Commerce de Lyon* et *Charlemagne,* ainsi qu'à la frégate *Caroline*. Le rempart côté Escaut est démoli à ses extrémités et le terrain nivelé puis préparé pour recevoir les pilots de fondation battus dans la vase.

Dans l'attente des nouveaux édifices, l'ancienne abbaye Saint-Michel, fondée en 1124, est utilisée pour héberger bureaux, ateliers, magasins et casernes. L'église, qui a notamment abrité des œuvres de Rubens et Van Dyck,

reçoit des planchers intérieurs qui la divisent en cinq étages sur rez-de-chaussée où se superposent magasins au bois, gréement et apparaux de toutes sortes, ateliers de poulierie, menuiserie, garniture, et voilerie, magasins de gréement. Les voiles, gréement de rechange de plusieurs vaisseaux y sont conservés dans des conditions d'entassement que justifie la hâte avec laquelle l'arsenal doit entrer en fonction. Si une telle réutilisation surprend, n'oublions pas qu'à la même époque, en France, le palais des Papes est transformé en caserne puis en prison, tout comme l'abbaye de Clairvaux. Le cloître, les galeries, le réfectoire et les cours de l'abbaye sont affectés aux divers services de la Marine. L'artillerie de marine installe ses forges et autres parcs ou ateliers autour de l'église. L'ancien pavillon de l'abbé abrite désormais les bureaux de l'administration, dont ceux des ingénieurs. L'ancien dortoir des moines héberge, lui, la caserne des ouvriers militaires.

À partir d'octobre 1803, Pierre-Victor Malouet est placé à la tête de l'arsenal comme commissaire général, avant d'être nommé préfet maritime. Organisateur de talent -il a servi à Toulon comme intendant de la Marine de 1781 à la Révolution- il n'aura de cesse de coordonner l'action de ses subordonnés en vue de la réussite d'une affaire plus que complexe. Ses bureaux sont installés à proximité de l'arsenal ; l'hôtel de la Marine est aménagé en 1804 dans une vaste demeure avec jardin achetée aux héritiers d'un chanoine qui l'avait fait bâtir. Lorsque débutent les travaux de l'arsenal en 1803, l'aménagement du camp de Boulogne et la construction de la Flottille nationale battent leur plein. La main-d'œuvre française est devenue rare dans le nord, où les coûts salariaux sont élevés, ce qui ne favorise pas la célérité des aménagements à Anvers. La première cale de construction est prête à la fin 1803, permettant de commencer la construction du *Commerce de Lyon*. Bonaparte n'est pas content pour autant, et le fait savoir au ministre Decrès : « Je ne suis pas satisfait des travaux d'Anvers (…) désormais, tous les vaisseaux de 74 doivent être faits à Anvers. » Décision est prise de transférer à Anvers des centaines de forçats, pour lesquels un bagne est aménagé dans la citadelle. Deux bâtiments, situés sur le rempart, y sont mis à disposition de la Marine par le service de l'artillerie de terre. Quatre salles de force y sont créées, ainsi que les locaux pour les gardes-chiourmes. À l'été 1804, Malouet a obtenu 372 forçats transférés de France. Cinq ans plus tard, ils sont près de 700 ; l'effectif culminera à 2 000 en 1814.

L'arsenal d'Anvers est officiellement inauguré le 28 thermidor an XII, soit le 25 août 1804, décrété jour de saint Napoléon. Au cœur des manifestations officielles qu'il préside dans l'arsenal, Malouet pose la première pierre de l'atelier des grandes forges. La charpente du vaisseau *Commerce de Lyon* en construction amplifie le décorum.

Le rythme d'ensemble des travaux de construction de l'arsenal est chaotique. Le site constitue un chantier dans tous les sens du terme. Il faut construire les vaisseaux en même temps que l'on édifie les cales, approvisionner et mettre en œuvre les matériaux simultanément à l'aménagement des magasins et ateliers. Malouet doit jouer de diplomatie et de fermeté tout à la fois, afin de faire avancer en harmonie des services dont les finalités immédiates sont parfois en contradiction, alors que tous doivent tendre vers le même objectif final. L'insuffisance des crédits -dont il aurait fallu disposer à foison pour tout réaliser de front- ne simplifie pas la tâche des maîtres d'œuvre confrontés à un labeur considérable.

En dépit de toutes ces difficultés, l'arsenal produit des vaisseaux et frégates. La mise sur cale du *Commerce de Lyon* à la fin 1803 est suivie par la mise sur cales de quatre vaisseaux et une frégate en 1804, puis de trois vaisseaux en 1805. La première mise à l'eau intervient le 15 août 1806 avec le lancement de la *Caroline*. Après un transit de 11 jours, la frégate est à Flessingue pour son achèvement et armement. L'apogée est atteint en 1807 avec le lancement de huit vaisseaux, dont le *Charlemagne*, le 8 avril. Voulant inscrire Anvers dans un rythme de plein emploi du chantier de construction, Napoléon ordonne la mise sur cales de nouveaux bâtiments dès que celles-ci sont libérées. Huit vaisseaux et une frégate sont donc mis en chantier en 1807.

L'affaire de Walcheren en août 1809 bouleverse les données. La remontée de l'Escaut par l'escadre démontre sa navigabilité par des bâtiments armés. Napoléon décidera dans la suite de transformer Anvers en port d'armement et de stationnement. Il décide par ailleurs d'accroître significativement les capacités de production d'Anvers. À ce titre, il ordonne la mise en chantier de vaisseaux de 110 canons et demande que l'arsenal soit étendu. La première mesure soumet la chaîne de production à une tension excessive. Le rythme des approvisionnements de bois ne suit pas ; les saisons de coupe ne sont plus respectées. La qualité des constructions s'en ressent. La deuxième décision se traduit en 1810-1811 par l'annexion d'une emprise au sud de la citadelle, sur laquelle sont rapidement édifiées six cales de construction, aussi rapidement mises en service.

Entre-temps l'empereur et Marie-Louise sont arrivés à Anvers le 1er mai 1810, pour un séjour d'une semaine durant lequel ils assistent au lancement du *Friedland*.

L'arsenal, mis en première ligne dans la stratégie navale de l'empereur, s'étend progressivement. En 1808 la citadelle est remise à la Marine, qui y avait déjà installé le bagne. L'ouvrage fortifié est essentiellement utilisé pour des casernes et autres logements d'officiers. Pour les soins à dispenser aux marins, un hôpital est aménagé dans l'ancien couvent des Minimes, d'une capacité de 700 lits. En dehors d'Anvers, à une dizaine de kilomètres, est organisé un deuxième hôpital maritime, dans l'ancienne abbaye Saint-Bernard. Le médecin en chef de la Marine Keraudren s'illustre particulièrement dans l'organisation de cet établissement.

Napoléon séjourne à nouveau à Anvers en avril 1811, après avoir inspecté la flotte en rade de Flessingue. Le projet d'agrandissement de l'arsenal est étudié par l'ingénieur en chef Boistard, autour des nouvelles cales. Elaboré en 1811 - 1812, il comprend notamment neuf cales de construction, des forges et une corderie longue de 400 mètres.

Anvers base navale d'armement et de stationnement

Le bassin portuaire, dont la réalisation est décidée par l'arrêté du 26 juillet 1803, se situe en aval de la ville, à l'abri de la portion d'enceinte comprise entre les bastions Saint-Laurent et de Merxem et percée par la porte de Slyck. Au plus près de l'Escaut, la zone est urbanisée ; ce sont les quartiers des brasseurs (*brouwerskwartier*) et des agriculteurs (*boerenkwartier*). Une massive construction Renaissance, datée de 1564, les domine : la maison hanséatique, sorte de compagnie commerciale dans laquelle s'étaient alliées de grandes villes marchandes du nord. Trois canaux traversent parallèlement d'est en ouest cet ensemble extérieur à la ville ancienne et que l'on nomme *Nieuwstad* (Ville neuve) : le *brouwersvliet* (canal des brasseurs), le *graan vliet* (grand canal) et le *timmervliet* (canal au bois). La partie non urbanisée représente les trois quarts de la superficie ; elle est utilisée par les blanchisseurs et fabricants de toile peinte d'Anvers.

Les travaux sont confiés à l'ingénieur Nicolas Mengin, arrivé à Anvers en juin 1803, et secondé par les ingénieurs Pierre Viotte (ou Wiotte) et Auguste Debourges. La mise au point du projet demandera du temps, même si son principe général est celui déjà tracé par Sganzin dans son plan d'avril 1799. Deux bassins sont à aménager ; un avant-port ou bassin de marée relié à l'Escaut et soumis aux variations des marées, et un bassin à flot communiquant au précédent par un sas à écluse. L'existence d'un tissu urbain à l'emplacement de l'avant-port ne simplifie pas les opérations. Près de 180 maisons forment le *boerenkwartier*, qu'il faut acquérir avant de les démolir. Les canaux sont pour leur part asséchés et la rivière Schijn qui les alimente est détournée vers le fossé de l'enceinte. La maison hanséatique est un véritable monument d'architecture. Sa conservation finit par s'imposer aux ingénieurs, dont les premiers projets envisageaient la démolition. Après les travaux préliminaires, le creusement des bassins est suspendu faute de crédits [3]. C'est dans le courant de 1806 que le projet définitif est approuvé ; il est repris par un plan signé de Mengin le 4 septembre 1806.

L'avant-port est un simple bassin rectangulaire de 180 m x 150 m, communiquant avec l'Escaut par une passe et avec le bassin à flot par une écluse à sas. Le bassin à flot offrira un plan d'eau de près de 10 hectares. Commencés en 1807, les travaux d'aplanissement et de creusement mettront en jeu des centaines de milliers de mètres cubes de déblais. L'affaire de Walcheren a démontré que l'Escaut est en fait praticable par des vaisseaux armés en guerre. En outre, les conditions d'hivernage en abord d'Anvers se montrent dangereuses pour nos bâtiments. Deux d'entre eux, contraints à cette situation, ont souffert des glaces charriées par le fleuve. Il convient donc de réorienter les missions du port d'Anvers. Par décret du 25 septembre 1809, Napoléon demande que lui soit présenté avant le 15 décembre un projet d'amélioration de l'arsenal prévoyant notamment le creusement d'un bassin capable de contenir trente vaisseaux et l'organisation d'une rade couverte par les fortifications et pouvant servir de mouillage à trente vaisseaux. Le même jour l'empereur écrit à Decrès : « Anvers n'était qu'un arsenal de construction ; il est devenu aujourd'hui un port maritime d'armement et d'expédition. »

Envisagé en 1799 comme l'élément central de l'arsenal, commencé en 1806 comme le plan d'eau d'un port de commerce, le bassin d'Anvers devient un port militaire en 1809. Les travaux reprennent avec vigueur en 1810. Effectués à l'abri d'un batardeau, ils mobilisent 2 000 ouvriers, dont 300 prisonniers de guerre espagnols, pour le creusement de l'avant-port. Decrès a demandé que les travaux soient terminés en novembre 1810 pour permettre l'hivernage de l'escadre. Mais le démontage du batardeau en décembre échoue en grande partie, laissant un seuil infranchissable par les bâtiments chargés. L'escadre de l'amiral Missiessy est donc contrainte à hiverner au Rupel, cette portion de cours d'eau formée par la confluence de la Dyle et de la Nèthe, sur 12 km avant de se jeter dans l'Escaut. La frégate *Friseland* parvient cependant à inaugurer le bassin en janvier 1811,

3 Du printemps 1804 au printemps 1806 Mengin propose une dizaine de solutions d'aménagement des bassins.

après avoir réduit son tirant d'eau à 14 pieds. En avril 1811 les vaisseaux *Friedland* et *Tilsit* entrent dans le bassin pour leur armement. Entre-temps, en février 1811, Napoléon a ordonné que le bassin à flot soit réalisé pour la fin 1812, la première moitié devant entrer en service à la fin 1811. Les conditions d'avancement sont telles que l'escadre commence son hivernage de 1811 au Rupel avant qu'une partie des bâtiments puisse entrer au bassin au début de janvier 1812. C'est en 1812 que le bassin à flot est complètement mis en service, avec une profondeur garantie supérieure à 20 pieds. Un plan de 1813 permet d'apprécier la capacité de stationnement dont dispose désormais la Marine à Anvers. On y voit amarrés à quai vingt-et-un vaisseaux, huit frégates et toute une poussière navale. Une des deux formes prévues en fond du bassin se trouve dans un état d'avancement très poussé lorsque les événements de 1814 mettent un terme à sa construction. Longue de 93 mètres et large de 26, elle aurait offert au port militaire un moyen portuaire de valeur.

La fin de l'époque française

L'affaire de Walcheren a incité Napoléon à ordonner des travaux de fortification considérables, tant sur les îles et polders qui bordent l'embouchure de l'Escaut, que tout au long du fleuve jusqu'aux alentours d'Anvers. Il est également à signaler qu'un chapelet de sémaphores est construit par la marine pour communiquer entre Anvers et Flessingue. Il s'étend en 1811 vers Hellevoetsluis et Willemstadt.

L'Empereur impose à l'arsenal agrandi un rythme de construction navale visant à optimiser l'emploi des cales de construction. Les bâtiments sur cales ne sont pas destinés à être achevés au plus tôt, mais ils doivent être montés jusqu'à une certaine proportion (exprimée en 24°). En 1810-1811 ce sont douze bâtiments qui sont en construction et la quantité demeurera à seize puis dix-sept jusqu'en 1814.

Durant le siège d'Anvers par les puissances coalisées, l'arsenal produit de la monnaie obsidionale. Le retournement de situation causé par l'armistice et la première abdication de Napoléon conduit à la livraison d'Anvers aux Anglo-Prussiens le 5 mai 1814.

Quel fut le bilan de la production d'Anvers comme arsenal de construction ? La production de vaisseaux et frégates était la priorité constante de Napoléon Bonaparte, comme premier consul puis comme empereur. Ce qui fut visé était le plein emploi des cales de construction. Le bond de mises en chantier entre 1810 et 1811 correspond à la création de nouvelles cales au sud de la citadelle. Les nombres doivent néanmoins être tempérés par le fait que les vaisseaux et frégates n'étaient pas systématiquement achevés, mais poussés à un taux variable d'achèvement selon les disponibilités en matériaux et la volonté d'afficher une puissance navale en devenir. C'est bien ce qui ressort de la comparaison avec le bilan des lancements effectifs. Seuls vingt-deux bâtiments sont entrés en service. Les conditions du traité de paix conduisent à remettre aux puissances coalisées les bâtiments non en état de prendre la mer dans un délai de six semaines. Hormis le *Superbe*, les bâtiments présents ou sur cales sont partagés par tirage au sort. La plupart de ceux qui sont sur cales sont vendus et démolis. Le canot d'apparat de l'empereur est discrètement exfiltré vers Brest par les canaux.

Conclusion

Arrivé au terme de cet exposé, quel bilan tirer sur la question de l'aménagement de l'arsenal et base navale d'Anvers ? La caractéristique principale de cette aventure est qu'il fallut tout à la fois, concevoir et aménager les infrastructures portuaires, tout en faisant entrer l'établissement dans un rythme de production. Le tout dans un territoire récemment conquis et dans un contexte de conflit armé !

L'acte fondateur de l'arsenal est posé en juillet 1803 ; il est accompagné du premier plan de masse de l'établissement, affiné et approuvé au début de 1804. La première mise sur cale intervient à la fin de 1803 et le premier lancement a lieu en août 1806. De nombreux vaisseaux sont mis sur cales à mesure de leur disponibilité, mais – on l'a vu – la machine se grippe et beaucoup de coques ne rejoindront jamais leur élément.

Un arsenal, au sens chantier de construction et base navale, est un élément complexe, lui-même placé au sein d'une chaîne très complexe, qui combine approvisionnements, main-d'œuvre et ravitaillement.

Le choix de son implantation, la distribution spatiale de ses composants immobiliers requièrent des études minutieuses préalables. Celles-ci ont été effectuées par des hommes de talent. Les travaux d'aménagement nécessitent du temps, de la main-d'œuvre et de l'argent. Si celui-ci est le nerf de la guerre, Richelieu ajoutait que c'est aussi la graisse de la paix. Cette graisse, synonyme de confort, est aussi l'élément qui permet aux rouages complexes de fonctionner harmonieusement. Les exemples de l'histoire antérieure ne manquent pas

pour démontrer cette réalité du temps et du contexte international dans la politique des bases navales. C'est durant la période de paix qui suit le traité de Nimègue en 1678 que Louis XIV fait agrandir et améliorer les arsenaux de Dunkerque, Toulon et Brest. C'est dans une période de paix en Europe que Napoléon III fait entrer les arsenaux dans la révolution industrielle.

Seul un Bonaparte doublé d'un Napoléon pouvait mener tambour battant la politique de bases navales extérieures qui fut la sienne. Le résultat est logiquement mitigé car le triptyque temps/argent/paix était déséquilibré, mais ce qui fut accompli à Anvers en dix ans dans un contexte international hostile n'a toutefois pas d'équivalent dans notre histoire. Ce fut le fruit d'une volonté sans faille et d'une mise en œuvre confiée à des hommes de grand talent.

LE POINT DE VUE STRATÉGIQUE ET LES OPÉRATIONS MILITAIRES

Rémi MONAQUE

Dès le Directoire, les bons esprits de la marine française s'interrogent sur les opportunités offertes par l'occupation des Pays-Bas autrichiens et hollandais. Peu à peu se fait jour l'intérêt stratégique de pouvoir exercer, à partir d'une base navale située dans les Flandres, une menace directe sur Londres, cœur et cerveau de la pieuvre britannique. L'idée, dans un premier temps, est d'utiliser Anvers comme arsenal de construction et Flessingue, situé au débouché de l'Escaut occidental, comme port d'armement et base opérationnelle. Les difficultés de la navigation sur l'Escaut, la multiplicité et les variations des bancs comme l'étroitesse des passes font craindre, en effet, qu'il soit impossible de faire aisément transiter entre Anvers et la mer de grosses unités entièrement armées et donc dotées d'un tirant d'eau important. Notons aussi, pour compléter la description du théâtre d'opérations, qu'à une dizaine de milles en aval d'Anvers, l'Escaut bute sur le groupe d'îles qui constituent la province de Zélande pour se diviser entre les deux bras, occidental et oriental, qui forment la partie terminale du fleuve. Les îles zélandaises sont basses, formées pour l'essentiel de terrains marécageux et sont fort malsaines surtout en été où sévissent des fièvres redoutables. Signalons enfin qu'à Anvers, situé à quelque 50 milles de la mer, la marée se fait encore largement sentir.

Des débuts modestes

La courte trêve que constitue la paix d'Amiens (octobre 1801 - mai 1803) voit une remise en cause du rôle militaire envisagé pour Anvers [1]. La décision est même prise d'abandonner entièrement ce port au commerce. Ce n'est donc qu'après la rupture de la paix que le gouvernement s'attache vraiment à exploiter les potentialités militaires d'Anvers. L'heure est alors au grand dessein du Premier consul : l'invasion de l'Angleterre. Dans cette optique deux objectifs sont recherchés par le gouvernement : la mise sur pied d'une immense flottille de bateaux plats pour transporter l'armée d'invasion, le renforcement de la flotte de haute mer seule capable d'assurer une maîtrise momentanée de la mer lors de la traversée. La contribution d'Anvers à la construction de bâtiments de flottille semble avoir été modeste. Pierre Lévêque, auteur d'une monumentale et récente *Histoire de la marine du Consulat et de l'Empire*, signale [2] 2 prames construites avant mars 1804 et 6 canonnières en armement en novembre 1804. La part prise par l'arsenal à la construction des grandes unités de la flotte sera en revanche importante. Limitée initialement aux vaisseaux de 74 canons tant avaient été sous-estimées les possibilités de faire naviguer de grands navires sur l'Escaut, la production s'étendra en fin de période aux vaisseaux de 80 canons puis à ceux de 110 canons.

1 LÉVÊQUE (Pierre), *Histoire de la marine du Consulat et de l'Empire*, Librairie historique Teissèdre, 2014, volume 1, p. 203.
2 LÉVÊQUE (Pierre), *Opus* cité. tome 1, pp. 346 à 351.

Première visite et impulsion du Premier consul

Le 18 juillet 1803, le Premier consul arrive à Anvers et trois jours plus tard le destin de la base navale est fixé : des chantiers de construction navale seront établis sur la rive gauche de l'Escaut. Au total neuf cales sont prévues pour des vaisseaux de 74 canons et trois pour des frégates [3]. À ce stade de sa réflexion, Bonaparte pense encore que le rôle du port d'Anvers se limitera à la construction des navires qui descendront le fleuve sans artillerie, sans munitions et sans approvisionnements pour être armés sur une rade du bas-fleuve. La suite logique de ces décisions est la nomination, au mois de septembre 1803, d'un administrateur d'une grande compétence, Pierre-Victor Malouet. Avec le titre de commissaire général de la marine, cet ancien intendant de la marine royale va remplir sans en avoir tout de suite le titre, les fonctions d'un préfet maritime. Avec un peu de retard - comme toujours tant les programmations du Premier consul sont à la fois impérieuses et irréalistes – les instructions données sont suivies d'effet. Avant la fin de l'année 1803, la première cale de construction reçoit la quille d'un vaisseau de 74 canons, le *Commerce de Lyon*. En mai 1805, 8 vaisseaux de 74 canons auront été mis en chantier [4]. Le premier lancement d'un navire important, la frégate la *Caroline*, n'aura lieu que le 15 août 1806, jour de la fête de l'Empereur.

Une première alerte

L'été 1805 est marqué par la faillite du grand dessein de l'Empereur avec l'abandon du plan d'invasion de l'Angleterre. On se souvient que, sans savoir encore que l'escadre combinée de Villeneuve avait renoncé à poursuivre sa route vers la Manche pour aller s'enfermer à Cadix, Napoléon avait levé le 22 août le camp de Boulogne pour engager la Grande armée dans la glorieuse campagne d'Austerlitz. Des rumeurs commencent à courir à Anvers : les Britanniques, délivrés de la menace imminente d'un débarquement, prépareraient une opération pour s'emparer d'Anvers et y détruire les vaisseaux français en construction. La menace est prise d'autant plus au sérieux par Malouet que la garnison d'Anvers est à peu près inexistante et que les ouvrages qui bordent l'Escaut en aval d'Anvers sont désarmés et parfois dans un état de délabrement inquiétant. Seuls sont armés les ouvrages qui défendent l'embouchure de l'Escaut occidental.

C'est au prince Louis, frère de l'Empereur, décoré du titre de Connétable, qu'est confiée la haute direction de la mise en défense de la base. Au mois d'octobre 1805, tous les travaux de construction des vaisseaux sont suspendus. Les ouvriers militaires font l'exercice ou confectionnent des plates-formes pour les ouvrages constituant les défenses rapprochées de la ville. La chiourme de l'arsenal, qui pourrait constituer un danger est repliée dans la ville d'Arras [5]. Mais l'alerte est de courte durée. Le traité de Presbourg (26 décembre 1805) signé avec l'Autriche, porte un coup sévère à la troisième coalition et met fin provisoirement à la crainte d'un coup de main britannique. Le plan de réarmement des forts situés sur les rives de l'Escaut établi par le général Berthier, le frère du maréchal, reste lettre morte.

Guy-Pierre de Kersaint : un acteur important

Avec le lancement en 1806, des premiers grands navires construits à Anvers, la présence auprès du commissaire général d'un officier de vaisseau compétent devient indispensable. Ce rôle est joué par le capitaine de vaisseau Guy-Pierre de Kersaint [6] nommé dès le 2 septembre 1804 « chef militaire et des mouvements » du port d'Anvers. Kersaint est le frère cadet du vice-amiral Armand Guy-Simon, officier fameux pour son adhésion aux idées révolutionnaires et qui paya de sa vie sous la Terreur son refus de voter la mort du roi. Décidemment la présente histoire est souvent écrite par les frères d'hommes célèbres !

Kersaint, le cadet, né en 1747, avait presque atteint la soixantaine et possédait une très riche expérience maritime acquise sous l'Ancien Régime, notamment pendant la guerre d'Indépendance [7]. Il avait, contrairement à son aîné, émigré pendant la Révolution et avait été réintégré dans son grade à la faveur du Consulat. L'une des premières tâches de Kersaint fut d'organiser une compagnie des pilotes de l'Escaut divisée en deux branches, la première, dite « de l'intérieur » étant chargée du pilotage depuis Anvers jusqu'à la division du fleuve en deux branches, la seconde, dite « de l'extérieur » assurant le débouché vers la haute mer par l'Escaut

3 LÉVÊQUE (Pierre), *Opus* cité.
4 *Ibidem*.
5 *Ibidem*.
6 Voir sa notice dans le *Dictionnaire des capitaines de vaisseau de Napoléon* par Danielle et Bernard Quintin (Editions SPM, 2003).
7 Il commandait une frégate lors de la bataille d'Ouessant.

occidental [8]. Kersaint dut également mettre en place des postes de guetteurs sémaphoriques, chargés d'assurer la surveillance visuelle dans leur secteur de responsabilité et la transmission des informations [9]. Le premier transit d'une unité importante a lieu en octobre 1806. Il s'agit de faire passer une frégate neuve, la *Caroline*, d'Anvers où elle a été construite jusqu'à Flessingue où elle doit achever son armement [10]. Le transit dure 11 jours. On peut supposer que ce temps anormalement long pour parcourir une cinquantaine de milles est dû en partie à un excès de précautions tant est grande la peur de mécontenter l'Empereur. Par la suite ce même transit sera accompli par les vaisseaux en des temps variant d'un à six jours suivant que souffle un vent plus ou moins contraire. Le fleuve est trop étroit et trop encombré de bancs pour qu'on puisse y tirer des bords. Les navires sont pour l'essentiel tributaires du courant du fleuve et des courants de marée.

La naissance d'une flotte de haute mer

L'année 1807 est marquée par le lancement à Anvers de 8 vaisseaux qui gagnent aussitôt le port de Flessingue et pénètrent dans son bassin pour armement. Decrès a décidé que le *Charlemagne*, bien que deuxième des unités mises en construction, serait lancé le premier. « La gloire de ce nom, a-t-il écrit à Malouet, ne peut être séparée de la solennité qui s'attachera à l'inauguration de l'Escaut [11]. » C'est Kersaint lui-même qui assure le transit des huit vaisseaux, chaque fois avec pratiquement le même équipage puisque chaque vaisseau parvenu à Flessingue ne conserve que son maître d'équipage et une trentaine d'hommes.

L'Empereur avait exigé de son frère Louis, proclamé roi de Hollande le 5 juin 1806, la cession à la France « en pleine propriété et souveraineté » de la ville et du port de Flessingue. Cette cession prend effet au mois de novembre 1807. Depuis qu'il a décidé la création d'une escadre du nord en 1803, l'Empereur oscille entre deux options fort différentes pour l'utilisation de cette force. Quand la paix lui semble proche, il envisage de profiter de la fin des hostilités pour rapatrier les unités nouvellement construites dans les ports de l'océan. Lorsque la guerre semble devoir durer, il assigne à l'escadre du nord un rôle offensif en mer du Nord avec le concours de la flotte hollandaise. C'est alors l'idée du fameux pistolet braqué qui reprend le dessus.

Le doublage en cuivre des 8 vaisseaux et leur armement est mené à bien dans le bassin du port de Flessingue pendant l'hiver 1807-1808. Par un décret du 28 février 1808, l'Empereur ordonne que l'escadre de l'Escaut, tel est le nom qu'elle va porter désormais, soit « armée, équipée au complet, munie de six mois de vivres et de rechanges et mise en rade avant le 1er mai prochain [12] ». C'est pour résoudre le très difficile problème posé par l'armement simultané en personnel de cette nouvelle escadre que sont institués par un décret du 2 mars les « bataillons de la marine impériale » qui deviendront « équipage de haut-bord » le 1er janvier 1811. La nouvelle disposition tente de réglementer et d'officialiser les divers expédients trouvés depuis plusieurs années pour faire face à la terrible pénurie de gens de mer dont souffre la marine française. Cinquante bataillons sont donc créés, destinés théoriquement à l'armement de 50 vaisseaux de 74 canons. Chaque bataillon, attaché nominativement à un vaisseau déterminé, est composé d'un amalgame complexe où entrent quelques vrais marins fournis par l'inscription maritime, des matelots issus de la conscription et des soldats destinés en principe à former la garnison du vaisseau. L'Empereur reste toujours persuadé qu'il est possible de transformer en quelques semaines d'exercice au mouillage des terriens en marins capables d'affronter la première marine mondiale. Devant l'insuffisance des ressources disponibles, le ministre a dû faire appel à des marins danois pour armer deux des vaisseaux, le *Pultusk* et le *Dantzig*.

Au commandement de cette nouvelle force, a été nommé le contre-amiral Burgues-Missiessy qui rallie Flessingue le 21 mars 1808. Missiessy appartient à une famille de la noblesse toulonnaise. Ancien garde de la marine, il s'est rallié aux idées nouvelles et a servi en 1792-1793 dans la première escadre de la République. Emprisonné comme noble en 1793, il s'évade et passe en Italie. Son émigration est de courte durée puisqu'il rentre en France dès 1795 et réintègre la marine après avoir été innocenté par un conseil d'enquête [13]. Lors de la campagne précédant Trafalgar, Missiessy commande l'escadre de Rochefort et remplit si bien et si vite la mission aux Antilles qui lui a été confiée qu'il ne reçoit pas à temps le contre-ordre lui ordonnant de rester à Fort-de-France. Il fait son retour à Rochefort pour se voir accablé de reproches par l'Empereur et demande à être relevé de son commandement. S'en suit une période de disgrâce qui prend fin avec sa nomination sur l'Escaut.

8 Archives du SHD, fonds Marine, CC2 1128.
9 Archives du SHD, fonds Marine, CC2 1127.
10 MOUNIER (Pierre), *Opus* cité.
11 *Ibidem*.
12 Archives du SHD, fonds Marine, BB4 263.
13 Voir l'article que lui consacre Étienne Taillemite dans son *Dictionnaire des marins français*, Tallandier, 2002.

Outre les 8 vaisseaux déjà mentionnés, l'amiral Missiessy a sous ses ordres une division batave composée initialement de 2 frégates et 2 bricks et une division française formée de navires légers (péniches, goélettes, bâtiments de pêche) destinée à la protection locale de la pêche et du cabotage.

Après un armement laborieux qui dure jusqu'au mois de juillet, Missiessy, qui a mis son pavillon sur le *Charlemagne*, rassemble son escadre à Hoog Plaat, vaste mouillage bien abrité situé sur la rive gauche de l'Escaut occidental, à une dizaine de milles de son embouchure [14]. Ses instructions lui prescrivent de se tenir près à appareiller, en choisissant le moment le plus favorable, à partir du mois de septembre et jusqu'au 15 novembre, pour gagner un port français en passant soit par la Manche, soit par le nord de l'Angleterre. L'automne se passe sans que se présente une occasion favorable. Les Anglais restent vigilants et très pressants. La mauvaise saison arrivant, Missiessy ordonne l'entrée de son escadre dans le bassin de Flessingue. Son maintien dans l'Escaut aurait fait courir aux navires le risque d'être avariés par les glaces. L'Empereur, avec une mauvaise foi qui lui est coutumière, exprime son mécontentement : Missiessy aurait dû appareiller, choisir le contournement de l'Angleterre et même s'emparer de quelques vaisseaux ennemis !

L'année 1808 voit aussi le lancement à Anvers de deux nouveaux vaisseaux et leur transfert à Flessingue sous la conduite de Kersaint pour armement.

L'expédition britannique de 1809

Après un hivernage à Flessingue, pendant lesquels l'ennemi ne s'est pas manifesté, l'escadre de l'Escaut, qui compte maintenant 10 vaisseaux, entreprend son réarmement fin février et se rassemble sur la rade de Terneuse où elle est disponible et au complet le 18 avril. Missiessy, malgré les critiques de l'Empereur, a été nommé vice-amiral.

Une nouvelle coalition, la cinquième, vient de se former contre la France et annonce de nouveaux périls pour Anvers. L'état de guerre au centre de Europe encourage les entreprises anglaises. Les armées françaises stationnées à proximité des Flandres sont envoyées en effet sur d'autres théâtres et le gouvernement britannique souhaite particulièrement engager des actions susceptibles de réduire la pression exercée contre ses alliés continentaux.

L'attaque menée avec succès le 11 avril 1809 par les brûlots de la flotte britannique contre l'escadre française de Rochefort vient encore aviver les craintes de Malouet et de Missiessy. Un renfort de 27 bateaux canonniers est acheminé dans l'Escaut depuis Boulogne. Decrès, craignant une nouvelle attaque de brûlots, ordonne à l'escadre de remonter l'Escaut sur quelque 14 km pour se mettre à l'abri d'une solide estacade établie à la hauteur des forts de Lillo. Missiessy, redoutant d'avoir à trouver un refuge plus au sud, fait reconnaître l'Escaut en amont d'Anvers ainsi que son affluent le Ruppel [15].

La flotte britannique, retardée par les grandes difficultés rencontrées pour réunir les personnels et les matériels nécessaires à l'expédition, se présente le 28 juillet devant les côtes de Zélande. C'est une immense armada qui s'avance. Sous les ordres de l'amiral Strachan, sont rassemblés 39 vaisseaux dont une trentaine armés en flûte [16], plus de 200 bâtiments de guerre de tout rang et environ 400 transports. Le corps expéditionnaire, embarqué en majorité sur les transports, compte quelque 40 000 hommes placés sous le commandement de Lord Chattam. Ce général, frère aîné du fameux Pitt le Jeune, a été choisi plus pour des raisons politiques que pour ses talents militaires. Il va se montrer irrésolu et incapable de collaborer efficacement avec Strachan.

Le plan initial britannique prévoyait la conquête des deux îles bordant l'embouchure de l'Escaut occidental, Walcheren et Cadzand (maintenant fondue dans la terre ferme) puis un débarquement des troupes à l'entrée de l'Escaut intérieur et la marche sur Anvers. La présence de plusieurs vaisseaux de Missiessy croisant devant Flessingue amène les Britanniques à modifier leur plan. Redoutant de s'engager dans un espace inconnu contre des vaisseaux soutenus par des batteries terrestres, ils décident de contourner l'obstacle en utilisant l'Escaut oriental. Le nord de l'île de Walcheren, les îles de Nord et Sud Beveland sont conquis sans rencontrer beaucoup de résistance de la part des garnisons hollandaises qui sont censées les défendre. Le fort de Bath, position clef à la jonction de l'Escaut oriental et de l'Escaut intérieur, est même abandonné sans combat. Mais les Anglais hésitent à poursuivre dans cette voie qui impose un cheminement très difficile à l'armée d'invasion.

14 MOUNIER (Pierre*), Opus* cité.
15 *Ibidem*.
16 C'est-à-dire sur lesquels on a débarqué la majeure partie de l'artillerie pour transporter des hommes et du matériel.

Contre l'avis de Strachan, Chattam impose que ses troupes soient débarquées comme le prévoyait le plan initial au débouché de l'Escaut intérieur. La conquête de Flessingue est alors entreprise pour supprimer au moins l'un des deux obstacles qui s'opposent à l'entrée de l'expédition par l'Escaut occidental. La reddition de la ville et du port de Flessingue, attaqués par les troupes débarquées au nord de l'île de Walcheren et bombardés par l'escadre anglaise, est acquise le 16 août et ce n'est que le 25 août que la flotte d'invasion se trouve rassemblée devant le fort de Bath. Tout ce temps perdu par les envahisseurs a été mis à profit pour mettre l'escadre française à l'abri en amont de l'estacade de Lillo et pour renforcer les défenses d'Anvers. Les renforts de troupes terrestres ont afflué de toutes parts et la place compte maintenant 20 000 hommes sous les armes. La marine prend une part importante à la défense en établissant deux nouvelles estacades en amont de la première et en armant les forts qui bordent l'Escaut avec des canons et des marins débarqués des vaisseaux. Le témoignage [17] du lieutenant de vaisseau Drinot, du *Dugueslin*, placé à la tête d'une compagnie de débarquement d'une centaine d'hommes, montre l'enthousiasme que ressentent des marins que l'on sort ainsi d'une pesante inaction. « Nous faisons l'exercice du fusil et les manœuvres d'infanterie aussi bien que des soldats. Nous avons monté des canons de rempart et l'exercice nous est aussi familier que l'artillerie de terre », écrit-il à ses parents. Une flottille d'une trentaine de canonnières, placée sous le commandement du capitaine de vaisseau Pierre Lhermite est placée en avant-garde devant l'estacade de Lillo. Tout est prêt pour repousser une attaque qui ne viendra pas. La fièvre, qui a fait son apparition dans les rangs anglais dès la prise de Flessingue, prend très vite des proportions inquiétantes. Par ailleurs des renseignements affluent indiquant que les Français ont établi des défenses formidables autour d'Anvers. Forts, estacades, vaisseaux mouillés en des positions favorables sur le fleuve laissent peu de chance de réussite à un assaillant. Chattam, après consultation de Londres, décide de ramener l'expédition en Angleterre. Le 4 septembre, les derniers bâtiments anglais mouillés devant le fort de Bath appareillent. Les Britanniques maintiennent toutefois une douzaine de milliers d'hommes dans l'île de Walcheren pour conserver une tête de pont sur ce théâtre d'opérations.

La signature, le 11 octobre 1809, entre la France et l'Autriche de la paix de Vienne détermine la Grande-Bretagne à parachever la retraite de son corps expéditionnaire. Les derniers éléments britanniques quittent l'île de Walcheren le 24 décembre. Ils laissent derrière eux un port de Flessingue entièrement dévasté. Deux navires en achèvement, un vaisseau et une frégate, ont été enlevés et entreront en service dans la *Royal Navy*.

Le bilan de l'expédition est certes lourd pour les Français qui ont subi d'importants dégâts matériels à Flessingue et qui ont vu s'interrompre pendant un trimestre toute activité de construction dans l'arsenal d'Anvers. Il est beaucoup plus sévère pour les Britanniques qui sortent couverts de confusion d'une aventure mal maîtrisée et ont subi de lourdes pertes humaines pouvant être évaluées à 4 000 morts et à 12 000 hommes gravement atteints de la malaria. Ces derniers ne connaîtront jamais un rétablissement complet [18].

Le nouveau statut du port d'Anvers et son apogée

La nécessité de faire remonter l'Escaut aux grandes unités pour les mettre à l'abri de l'ennemi a démontré qu'il était possible de faire naviguer sur le fleuve, jusqu'à Anvers et même au-delà, des vaisseaux de 74 canons tout armés. L'Empereur en déduit aussitôt qu'Anvers va pouvoir devenir un « port d'armement maritime et d'expédition [19] » et donne ses ordres en conséquence [20]. Cette évolution est d'autant plus souhaitable que le port de Flessingue dévasté ne pourra rendre aucun service avant de longs mois. Une autre leçon a été tirée de l'échec de l'expédition britannique : les bâtiments de flottille, disponibles en grand nombre à Boulogne, peuvent être très utiles sur l'Escaut et dans l'archipel maintenant français que constituent les îles de la province de Zélande. Le roi Louis, en effet, avant d'être définitivement écarté de son trône, a été contraint de céder ces territoires à son auguste frère par le traité du 16 mars 1810.

La visite de l'Empereur à Anvers (première semaine de mai 1810) donne lieu bien sûr à une nouvelle impulsion. De grands travaux sont décidés pour le port d'Anvers qui doit être en mesure de construire et d'armer des vaisseaux de 80 et 110 canons. À Flessingue, non seulement les dégâts causés par les Britanniques devront être réparés au plus vite, mais le bassin sera agrandi de manière à pouvoir abriter 20 grands vaisseaux de ligne.

La campagne de l'escadre en 1810 est lente à démarrer. Ce n'est que le 7 juillet que sont réunis au mouillage d'Hoog Platt, non loin de l'embouchure de l'Escaut, les 10 vaisseaux de l'amiral Missiessy. Leur mission se borne

17 DRINOT (Jean-Baptiste), *Un Marin sous l'Empire, lettres à sa famille de Saint-Malo*, Editions du Phare, 2005, p. 154.
18 Voir notamment RODGER (N.A.M.), *The command of the ocean (1649-1815),* Londres, Norton, 2004, P. 556.
19 MOUNIER (Pierre), *Opus* cité.
20 Voir la communication de Bernard Cros.

à contraindre l'adversaire à faire croiser aux abords des îles zélandaises une force équivalente. Cet objectif est atteint puisque l'escadre de l'amiral Strachan, forte de 8 à 10 vaisseaux, reste présente en permanence sur le théâtre. La mission confiée aux forces légères de la flottille, qui sont censées lutter contre la contrebande et interdire à l'ennemi toute pénétration dans les eaux intérieures, n'est en revanche que très partiellement remplie. Les unités britanniques s'infiltrent régulièrement dans l'Escaut occidental pour y observer les forces françaises, pratiquent des sondages et se permettent même d'y mouiller des bouées [21]. Dès le 27 octobre, l'escadre reçoit l'ordre de regagner Anvers en vue d'y passer l'hivernage.

L'année 1811 voit la montée en puissance de l'escadre française qui reçoit le renfort de 5 vaisseaux français construits à Anvers et de 2 vaisseaux hollandais, stationnés jusque là dans le port d'Helvoët-Sluys, à l'entrée du delta Rhin-Meuse et qui ont rallié l'Escaut par les voies intérieures. La force confiée à Missiessy compte maintenant 17 vaisseaux. Le recrutement des équipages pose toujours autant de problèmes. Un nouvel appel est fait aux marins danois qui arment à eux seuls 4 vaisseaux. Il ne faut pas se faire trop d'illusions sur la valeur des équipages improvisés qui arment cette grande escadre. Le commandant du vaisseau *l'Albanais* décrit [22] ainsi son équipage : il est « formé d'hommes n'ayant jamais vu la mer ou d'autres qui ont vieilli sans y retourner ». Quant à la maistrance [23], « elle semble avoir vieilli dans des habitudes que l'âge rend désormais indéracinables ». L'activité organisée par Missiessy est très semblable à celle de l'année précédente. Lorsque les vents sont favorables, les vaisseaux français cherchent à repousser toujours plus à l'ouest le point extrême atteint au cours de leurs sorties. L'heure est à nouveau aux grands projets maritimes de l'Empereur qui envisage une action directe contre les îles britanniques en 1812 ou 1813. Dans cette résurrection du grand dessein, l'escadre de l'Escaut, accompagnée d'une force de transport à créer, aurait pour mission un débarquement en Irlande. Mais pour l'instant la seule mission à remplir reste la neutralisation d'une force anglaise équivalente. L'objectif est largement atteint puisqu'au mois d'août l'amiral Young, qui a remplacé Strachan, dispose de 17 à 20 vaisseaux.

L'Empereur, de nouveau animé par son grand dessein, fait, au mois de septembre 1811 un nouveau séjour dans les Flandres. Son principal objectif est de stimuler les ardeurs de son escadre de l'Escaut et de constater ses progrès. Dans l'après-midi du 24, il embarque sur le *Charlemagne* à Breskens où est mouillée une partie de l'escadre. Survient alors un coup de vent d'équinoxe qui contraint l'auguste visiteur à rester à bord jusqu'au petit matin du 27 [24]. C'est à la suite de ce séjour au mouillage où il éprouve un violent mal de mer sur une rade particulièrement agitée qu'il confie [25] à Constant, son valet de chambre, avec une inhabituelle humilité : « Je crois que j'aurais été un assez médiocre amiral ». Au début novembre l'escadre remonte l'Escaut pour passer l'hivernage 1811-1812 à l'abri des glaces. Pour la première fois la majorité des vaisseaux trouve refuge dans le nouveau bassin d'Anvers, 5 seulement étant installés dans le Ruppel.

Déclin et fin

L'année 1812 voit la fin des illusions de l'Empereur. Il ne sera plus jamais question d'une flotte de 104 vaisseaux de ligne capable de mener à bien l'invasion de l'Angleterre. Avec la constitution d'une sixième coalition, de sombres nuages s'accumulent. Après les déboires connus au Portugal et en Espagne, c'est maintenant la Russie qui va poser de lourds problèmes à Napoléon. Les budgets de la marine, en légère baisse depuis 1806, avaient atteint 109 millions en 1810 pour bondir à 157 millions en 1811 et 164 millions en 1812. Ils vont connaître une chute brutale : 117 millions en 1813 et 58 millions en 1814 [26].

Au cours de la campagne de 1812, l'escadre de Missiessy atteint son apogée avec 18 vaisseaux : 3 nouveaux vaisseaux ont été armés et 2 vaisseaux hollandais, jugés de mauvaise qualité, désarmés. Le programme assigné à l'escadre est toujours le même : maintenir dans l'Escaut occidental, le plus près possible du débouché sur la haute mer, une forte activité pour contraindre les Britanniques à entretenir une importante force de blocus [27]. Deux divisions destinées à prendre le large sont constituées et placées sous le commandement des contre-amiraux Gourdon et Cosmao. Mais leur destination ne sera jamais précisée et l'ordre de les faire appareiller ne viendra pas. Quant aux bâtiments légers de la flottille, ils poursuivent vaille que vaille leur surveillance côtière malgré un état de délabrement inquiétant. La situation des vaisseaux de l'escadre n'est guère meilleure.

21 MOUNIER (Pierre), *Opus* cité.
22 LEVÊQUE (Pierre), *Opus* cité, tome 2, p. 153.
23 Ce terme désigne les officiers mariniers, c'est-à-dire les sous-officiers.
24 TULARD (Jean) et GARROS (Louis), *Napoléon au jour le jour*, Tallandier, 1992.
25 Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'Empereur.
26 BRANDA (Pierre), *Le Prix de la gloire*, Fayard, 2007, pp 572 588.
27 L'amiral Stracham, qui a repris son commandement, comptera sous ses ordres jusqu'à 17 vaisseaux.

Kersaint, le nouveau préfet maritime qui a succédé à Malouet après un intermède peu convaincant de Pierre-Clément de Laussat [28], ne se fait aucune illusion. Ces navires, écrit-il au ministre [29], « se trouvent dans une situation affreuse ». Ils ont été construits de façon trop hâtive avec « des bois gras et de fraîche coupe qui pourrissent vite lorsqu'on ne leur donne pas le temps de sécher ».

La campagne de Russie n'a pas de conséquences immédiates sur les activités d'Anvers, mais son échec met brusquement la France dans une situation si dangereuse que désormais toutes ses ressources humaines et matérielles vont être consacrées à la défense contre des envahisseurs terrestres. Dès son retour de Russie, l'Empereur ordonne le débarquement de toutes les garnisons des vaisseaux. Début février 1813, il décide de désarmer 7 vaisseaux de l'escadre de l'Escaut mais se ravise bientôt pour, écrit-il à Decrès [30], que « rien ne puisse faire naître dans la Marine l'opinion qu'elle est abandonnée ». Napoléon serait-il devenu sentimental ? Il avance par ailleurs une autre raison : il ne faut pas donner aux Britanniques, en guerre depuis juin 1812 contre les États-Unis, l'impression que le danger venu d'Anvers n'existe plus. Notons cette fugitive mention de l'alliance américaine très peu évoquée par l'historiographie française.

En 1813, c'est une escadre française réduite à 14 vaisseaux qui descend l'Escaut car les marins danois qui armaient quatre unités ont été renvoyés dans leur pays. Missiessy réussit, pour la première fois au mois de juillet 1813, à parvenir avec 4 vaisseaux et 2 frégates à l'extrémité de la passe française, c'est-à-dire devant la ville belge de Blankenberg à quelque 15 milles dans l'ouest de l'embouchure de l'Escaut occidental. Mais la défaite de Leipzig (19 octobre 1813) met un terme à tous les grands projets maritimes. L'escadre reçoit l'ordre de remonter à Anvers. Désormais les vaisseaux, plus ou moins désarmés, ne serviront plus que de réservoirs d'hommes et de canons. Seules les forces légères des flottilles vont jouer un rôle actif dans la défense des territoires annexés par la France. L'annonce de la défaite de Leipzig a déclenché une insurrection générale des Pays-Bas. Les Français doivent faire face à cette nouvelle menace aggravée par l'approche des troupes prussiennes venue de l'Est et par la présence de troupes anglaises nouvellement débarquées. Ils évacuent la Zélande progressivement, ne conservant à la fin de l'année 1813 que le contrôle que de l'île de Walcheren et du fort de Bath. La mission des flottilles réparties entre Flessingue et Anvers est de protéger les communications entre ces deux centres, tâche rendue difficile par la présence de forces britanniques dans l'île du Sud Beveland où elles ont établi des batteries côtières.

Une première attaque anglo-prussienne a lieu contre Anvers le 11 janvier 1814. Les marins de l'escadre arment une partie des remparts et les batteries qui avoisinent les bassins. Les assaillants sont repoussés. Le général Maison, qui commande les troupes de campagne, craignant de se laisser enfermer, quitte la place pour Bruxelles qu'il devra bientôt évacuer et se replie jusqu'aux frontières de l'ancienne France.

Début février, Anvers subit un bombardement massif. La place vient de recevoir, le 2 février 1814, un défenseur d'un immense mérite. Il s'agit de Carnot, le fameux « organisateur de la victoire ». Ce grand personnage, qui s'est porté volontaire pour la défense de la patrie en danger, donne un nouveau souffle à la défense. L'ennemi ayant épuisé toutes ses munitions se retire dans la nuit du 5 au 6 février. Anvers est désormais bloquée de toute part et coupée de toutes communications avec Paris. La liaison avec Flessingue est, elle aussi, interrompue. Le siège se poursuit sans nouvelles attaques majeures jusqu'au début du mois d'avril. Ce sont les Anglais et les Prussiens qui apprennent aux Français qu'un armistice a été signé et que l'Empereur a abdiqué. Le 11 avril, un courrier arrivé de Paris confirme ces nouvelles.

La résistance opiniâtre de la place d'Anvers, n'aura pas été vaine. Les dispositions de la convention d'armistice prévoient en effet que dans les ports restés aux mains des Français, ces derniers conserveraient la possession des deux tiers des navires présents [31].

Bilan et conclusion

C'est une bien étrange aventure que celle de la création par Napoléon d'un puissant complexe maritime à Anvers et Flessingue. Les immenses dépenses consenties pour la constitution d'un arsenal majeur, la construction et l'armement d'une flotte de haute mer ne semblent pas relever d'un projet rationnel ni d'objectifs

28 Cet ancien préfet colonial n'a jamais obtenu semble-t-il la confiance du ministre Decrès.
29 MOUNIER (Pierre), *Opus* cité.
30 *Ibidem*.
31 C'est ainsi que deux des vaisseaux construits à Anvers, le *Conquérant* et le *Superbe*, naviguèrent dans les escadres françaises jusque sous la Monarchie de juillet où ils retrouvèrent le pavillon tricolore (KÉRAVAL (M), *Histoire d'une flotte du temps passé*, Paris, 1890, p. 167).

très convaincants. Ce n'est qu'une seule fois, en 1811, qu'est envisagée, un instant, une action véritablement offensive avec un débarquement de troupes en Irlande. Notons par ailleurs que les instructions fluctuantes et imprécises données à l'escadre de l'Escaut ne s'inscrivent jamais dans des plans d'ensemble d'emploi des forces navales françaises.

Quel fut l'impact sur l'adversaire britannique de la menace créée par la présence d'une vingtaine de vaisseaux à quelque 100 milles de l'embouchure de la Tamise ? Très faible, semble-t-il. Admirablement renseignés sur tout ce qui se passait à Anvers et dans les îles de Zélande, les Anglais connaissaient trop bien les faiblesses de l'escadre française pour s'inquiéter de sa montée en puissance. Les diverses actions menées par les Britanniques contre Flessingue et Anvers semblent avoir été déterminées, pour l'essentiel, par le désir de marquer leur solidarité avec leurs alliés terrestres.

On peut donc estimer que l'effort supplémentaire imposé aux Britanniques pour assurer le blocus de l'escadre de l'Escaut fut payé à un prix exorbitant. Napoléon, comme toujours, avait plusieurs fers au feu. Il fut sûrement désireux de faire d'Anvers un grand port de commerce, capable de rivaliser avec les plus grands ports de la mer du Nord. Il fut également très sensible à la possibilité d'y créer une grande force de haute mer. Son amour des grands bataillons lui a fait bien souvent répéter la même erreur : dans le domaine naval, la multiplication d'unités médiocres, loin d'apporter un complément de force, affaiblit au contraire l'ensemble préexistant. En homme habitué à jouer son destin sur un coup de dés, il voyait sûrement réunie à Anvers une panoplie de moyens à utiliser selon les circonstances qui se présenteraient.

Pour la Marine française, le bilan est bien maigre. Malgré la valeur de marins tels que Missiessy, Kersaint ou Cosmao, l'escadre de l'Escaut n'a guère rempli que sa mission de neutralisation d'une force anglaise de blocus. Elle n'a jamais livré le moindre combat naval. Sa participation à la défense terrestre s'est limitée à la fourniture d'hommes et de canons et à la constitution de batteries flottantes. Certes des équipages ont tant bien que mal été entraînés et se sont comportés honorablement mais sans jamais connaître les joies du grand large.

COMMISSION DES SCIENCES

Responsable : Bernard Cros

SÉANCE DU 16 MAI 2017

INTRODUCTION

Bernard Cros

QUESTIONS D'ACTUALITÉ

Pour traiter des questions d'actualité, je commencerai par évoquer les papiers du mathématicien Alexandre Grothendieck. Né à Berlin en 1928, il eut un parcours de jeunesse particulièrement chaotique. D'origine ukrainienne, son père se réfugia en Allemagne où il rencontra sa mère. Fréquentant les milieux anarchistes, le couple s'exila en France en 1933 pour fuir les persécutions antisémites. Confié à une famille hambourgeoise, le jeune Alexandre rejoint ses parents en 1939. Ses parents sont internés en France à la déclaration de guerre, lui-même reste avec sa mère au camp de Rieucros près de Mende. Il en est séparé en 1942 et mis à l'abri dans une maison d'enfants du Secours suisse aux enfants. Après la guerre, il retrouve sa mère et s'installe près de Montpellier. Son parcours d'étudiant le conduit auprès des mathématiciens Jean Dieudonné et Laurent Schwartz. Sous leur direction il produit une importante thèse novatrice sur le produit tensoriel. Dès lors il consacrera ses travaux aux mathématiques, à travers la géométrie algébrique et la topologie. Une avancée fondamentale que l'on doit à Grothendieck est l'invention de la théorie de la cohomologie étale. L'essentiel de ses travaux publiés peut être résumé à trois titres qui firent autorité : *Eléments de géométrie algébrique, Séminaire de géométrie algébrique du Bois Marie* et *Fondements de la géométrie algébrique*. Faut-il en attribuer la cause au parcours éprouvant de ses parents et à leurs orientations politiques ? Toujours est-il que le propre parcours de Grothendieck fut très tourmenté. Objecteur de conscience avant la lettre, il glissa vers la contestation et l'antimilitarisme après 1968. Alors que son parcours universitaire s'annonçait brillant, il quitta le CNRS pour être nommé professeur associé au Collège de France. Là, son militantisme le fit s'écarter de l'enseignement mathématique, pour remettre en cause l'enseignement lui-même. Ce qui lui valut un non-renouvellement, à la demande -fait exceptionnel- de ses collègues. Il refuse également les distinctions ; médaille Fields en 1966, prix Crafoord (« petit prix Nobel ») en 1988. Professeur à l'université de Montpellier de 1973 à 1990, il se retira dans l'Ariège où il vécut de façon quasi-érémitique jusqu'en 2014.

Durant toute sa période d'activité il accumula une quantité impressionnante de notes manuscrites (on cite le chiffre de plus de 80 000 pages !) qui ne furent jamais publiées. Après bien des péripéties, une partie de ces manuscrits a été confiée à la Bibliothèque nationale, en vue de leur divulgation. Il s'agit maintenant de décrypter ces notes de calculs, de schémas et d'équations en tous genres, un travail jugé compliqué par le directeur de l'institut Grothendieck de Montpellier, dû non seulement à un problème de lisibilité de son écriture à la main, mais aussi de compréhension du fond, car « il faut être dans les mathématiques de Grothendieck pour le comprendre », a-t-il expliqué. Avis donc aux amateurs de topologie !

Quittons les mathématiques pour l'aventure spatiale. La sonde Cassini est entrée le 26 avril dans une phase spectaculaire et scientifiquement prometteuse de l'odyssée qu'elle a entreprise il y a 20 ans. Cette sonde a été lancée en octobre 1997, pour une mission initialement prévue pour durer 4 ans. D'abord prolongée de deux ans, soit jusque 2010, elle a été de nouveau prolongée jusque 2017. Notons au passage qu'elle s'est mise deux fois en mode de sauvegarde automatique, dont elle a été « réveillée » à chaque fois avec succès. Après avoir survolé 127 fois Titan, la plus grosse lune de Saturne, elle est passée le 22 avril à seulement 979 km de sa

surface, ce qui lui a fourni une accélération considérable. Forte de cette modification de trajectoire, la sonde vient de pénétrer dans l'espace qui sépare Saturne de ses anneaux. Elle va désormais accomplir 22 plongeons entre Saturne et ses anneaux. Les scientifiques espèrent ainsi acquérir une finesse inédite dans la connaissance des anneaux. Les premiers clichés ont fourni des informations plus fines sur les structures en forme d'hélices ou de pailles qui se trouvent à la surface des anneaux, disques formés de gaz et de poussières. Ces phénomènes sont supposés associés à la formation de lunes dans les anneaux. Les scientifiques s'efforcent d'améliorer le réglage des caméras, de façon que les images soient encore meilleures lors de la prochaine orbite le 28 juin. Des prélèvements de particules seront effectués au moyen de l'analyseur de poussière cosmique embarqué dans la sonde. Après ces heures de gloire astronomique, cette aventure se conclura pour la sonde par un dernier plongeon à la rencontre de Saturne, qu'elle percutera le 15 septembre prochain.

J'en profite pour signaler à nos internautes que vous pouvez accéder sur *You Tube* à une série de retransmissions en direct -ou peu s'en faut- depuis l'espace.

Le troisième sujet d'actualité n'est pas vraiment récent pour les scientifiques. Mais nous abordons ici pour la première fois, me semble-t-il. Il s'agit de la construction de futures stations à la surface de la Lune. L'Agence spatiale européenne explore en effet les possibilités de fabriquer des briques avec du régolithe, cette fine poussière dont est couvert le sol lunaire. Utilisant l'énergie thermique de la lumière solaire, l'Agence vient de réussir à fabriquer un matériau qui serait suffisamment résistant pour protéger des structures gonflables destinées à fournir un habitat lunaire.

Communications

Ce dernier sujet n'est pas si éloigné du programme des communications. En effet, les cailloux et leur environnement naturel ou exploité par l'homme en seront le dénominateur commun, en quelque sorte.

Tout d'abord, nous suivrons notre confrère Alain Dumortier depuis les antiques chaussées empierrées jusqu'aux futures routes intelligentes. Notre confrère descendra ainsi de voiture pour nous révéler le passé, mais surtout l'avenir des chaussées que nous foulons aux pneus sans mesurer tout ce qu'elles supposent d'élaboration pour nous guider en sûreté.

Puis, Michel Démares nous émerveillera avec les orchidées du mont Faron. Ce faisant, il nous apprendra que parmi les mille et une façons d'aborder notre montagne tutélaire, il en est une captivante, jamais rassasiée, celle du naturaliste. Le choix est vaste. Aujourd'hui c'est avec le regard pointu du botaniste que nous nous pencherons sur une des richesses de l'endroit : les orchidées. Nous n'hésiterons donc pas à délaisser les chaussées ou les sentiers empierrés pour admirer les différentes espèces d'orchis. Je ne peux m'empêcher de conclure ce sujet en citant un curieux proverbe chinois selon lequel : « Fréquenter des bons, c'est entrer dans une pièce avec des orchidées ; fréquenter des méchants, c'est entrer chez un poissonnier. » Michel nous éclairera peut-être sur la première partie de cette phrase.

Pour terminer la séance, je vous parlerai d'Albert Caquot, un polytechnicien multi-technicien.

DES CHEMINS EMPIERRÉS AUX ROUTES INTELLIGENTES

Alain DUMORTIER

Grâce à la chanson de Charles Trenet, évoquons en préambule la Nationale 7, qui se révèle une synthèse de cet exposé. Cette route a largement emprunté le tracé d'antiques voies romaines. Ne déploie-t-elle pas beaucoup d'intelligence en nous invitant au rêve et à la poésie ?

Les humains n'attendirent pas d'avoir des routes pour migrer et s'implanter sur tout espace vivable de notre belle planète. Des découvertes récentes ont amené les scientifiques à penser que des *Homo sapiens*, sont sortis d'Afrique il y a un million d'années pour occuper la totalité du globe. On pense que cette migration se fit par groupes faisant évoluer la position de leurs campements.

Retenons : nul besoin de chemins pour ces premières migrations humaines.

Nous envisagerons maintenant essentiellement les faits concernant le monde occidental et en partie le Proche-Orient.

Les voies commerciales de la lointaine Antiquité

Vers – 4000 av. J.-C., les premières routes commerciales (caravanes et transport maritime) sont établies entre les premières cités de Mésopotamie. Cet espace s'est vite trouvé élargi vers des horizons plus lointains. Citons parmi des routes célèbres, au III^e^ millénaire av. J.-C., la route des Indes, et la route du lapis-lazuli ; 15 siècles av. J.-C., la route du Nil, la route de l'ambre ; et dans le dernier millénaire av. J.-C., les routes de l'étain, de l'encens, des épices, de la soie, etc.

Effectuons un petit zoom sur quelques-unes de ces routes :
- La route de l'ambre est, avec la route de l'étain, l'une des plus importantes voies de commerce de l'Antiquité classique. Cette route reliait, dès l'âge du bronze, la mer Baltique à la mer Méditerranée en suivant le cours de la Vistule, de l'Elbe, du Danube et la vallée du Pô. On a retrouvé dans la chambre funéraire du pharaon Toutankhamon des objets faits d'ambre de la Baltique.
- La route de l'étain. L'étain était recherché car, fondu avec le cuivre, il donnait le bronze, un alliage beaucoup plus résistant que le cuivre seul. L'étain était abondant en Armorique et dans les îles britanniques. La route de l'étain reliait donc la Bretagne à la mer Méditerranée, en utilisant les vallées de la Loire et du Rhône.

En se tournant vers l'est,
- La route de l'Inde par Bactres, un nœud commercial au nord de l'Afghanistan. Depuis le III^e^ millénaire av. J.-C. cette route, la seule voie d'accès praticable vers la riche vallée de l'Indus, devient sous la domination perse, l'axe principal d'échange entre l'Inde et l'Occident.
- La route de la soie est un faisceau de pistes par lesquelles transitaient de nombreuses marchandises, et qui monopolisa les échanges est-ouest pendant des siècles.

Retenons que les premières routes s'ouvrent pour des fins commerciales mais qu'elles ne sont encore que des pistes.

Les voies romaines

Les voies romaines sont les voies du réseau routier créé par les Romains. Souvent en ligne droite, elles permettaient de parcourir plus rapidement qu'avant l'ensemble de l'Empire à partir de Rome. Elles reliaient entre elles les cités de l'Italie puis celles de l'Empire avec les centres de décision politiques ou économiques. Elles permettaient des déplacements plutôt aisés pour l'époque, soit pour l'usage des troupes en campagne, soit pour celui des marchands et des courriers. Pour la première fois, en Europe, se met en place un réseau

organisé pour des raisons stratégiques et hégémoniques. La première voie, la via Appia, est construite en -312 av. J.-C. pour relier Rome à Capoue. Le schéma, en coupe, de la chaussée de profil bombé montre qu'elle est constituée de plusieurs couches de soutènement sous un lit de dalles, peut-être recouvert lui-même d'une fine couche de sable pour atténuer l'inconfort. Le réseau routier romain principal atteindra ainsi environ 150 000 kilomètres.

Retenons que c'est à des fins militaires que des routes dallées apparaissent

L'évolution des chaussées

Avant de poursuivre l'évocation historique, terminons-en avec l'évolution de la chaussée. Entre 1725 et 1737, le général George Wade fait construire une route pavée sur le modèle romain de près de 400 kilomètres, dans le but d'accroître le contrôle de l'Angleterre sur l'Écosse. Entre 1730 et 1770, on voit apparaître des routes à péage entretenues. Certains prétendent, à l'époque, que ces routes payantes permettent de réduire de deux tiers le temps nécessaire pour rallier York au départ de Londres. Vers 1764, en France, Pierre Trésaguet est connu pour avoir établi, le premier, une approche scientifique de la construction de routes. À la fin du XVIII^{e} siècle, l'ingénieur écossais John M^{c}Adam construit les premières routes modernes avec un matériau peu coûteux constitué de terre et de graviers agglomérés, connu sous le nom, de « macadam ». Au début du XX^{e} siècle, avec l'essor du trafic automobile, laquelle a besoin de chaussées de meilleure qualité, apparaît un réseau de routes, préalablement tassées au rouleau compresseur, et revêtues de goudrons, de pavés bitumineux ou d'asphalte, se constitue.

Les routes médiévales

Brisons tout d'abord un mythe, né au XIX^{e} siècle, qui énonce que « le Moyen Âge a construit peu de routes, il a vécu tout entier et a cheminé pendant des siècles sur les débris des voies romaines. » Des documents montrent que les routes se sont déplacées en fonction des besoins. Il subsiste quelques chemins commerciaux et de pèlerinage. Les chemins de Saint-Jacques de Compostelle nous viennent vite en mémoire, de même que la voie Régordane, qui fut au Moyen Âge la voie commerciale, stratégique et de pèlerinage, entre Paris et Saint-Gilles, la plus à l'est du Royaume.

Les routes de la poste à cheval

À nouveau quelques siècles de plus, et les routes de la poste aux chevaux sont organisées par la monarchie française dans les limites du territoire national. La poste aux chevaux est constituée par un ensemble de relais tenus par des « maîtres de poste », généralement aubergistes ou fermiers importants, qui détiennent un certain nombre de chevaux mis à la disposition du système en échange d'une rétribution. Au nombre de deux, ces réseaux sont destinés au transport rapide des personnes et à l'acheminement des lettres. La part liée au transport des voyageurs croît rapidement.

Retenons que par les transports réguliers des hommes et des courriers se dessinent les caractéristiques d'un réseau moderne, jalonné de relais et d'auberges.

L'évolution des modes de traction sur routes

Évoquons en premier lieu la traction animale, qui selon les régions et les activités est bovine, hippomobile, ou caméline. On situe généralement le début de l'usage de l'animal pour le trait, le port et les travaux agricoles dans le courant du III^{e} millénaire av. J.-C. Accordons une première place à l'usage militaire du cheval, car c'est par celui-ci que l'on voit apparaître les voies stratégiques en Europe. Circulaient sur ces routes des cavaliers en monture et des chars à deux roues, que le cinéma et la BD ont bien illustrés.

Pour le transport de personnes, contentons-nous d'évoquer la traction hippomobile qui prend véritablement son essor au X^{e} siècle avec l'usage généralisé du collier d'attelage, qui fait porter les efforts sur les épaules de l'animal. Le chariot médiéval typique est une voiture à quatre roues, avec une couverture sur arceau pour le protéger de la pluie ou du soleil. Il a été largement utilisé par l'aristocratie, d'abord pour transporter les femmes, les hommes se plaçant à dos de cheval. Par la suite, avec la multiplication des usages, le véhicule s'est considérablement diversifié et amélioré, en particulier au niveau de l'essieu avant devenant directeur et de la

suspension. Nous noterons que des termes désignant les véhicules hippomobiles ont été repris par l'automobile, c'est le cas de coupé, de cabriolet, de berline, etc. Un autre progrès est l'apparition des diligences, qui permet des étapes journalières jusqu'à 120 km grâce au remplacement des chevaux fatigués par des chevaux frais à intervalles réguliers. Ce mode de transport en commun connaît son apogée vers 1850. La concurrence est venue en 1825 par la traction à vapeur, et le premier chemin de fer pour transport de passagers, de Stockton à Darlington en Grande-Bretagne. Le XIX^{e} siècle crée un réseau de voies ferrées dense, qui permet des transports de masse et met fin aux diligences et à la poste hippomobile.

Mais alors, pour qui les routes pavées ? Il faut attendre l'apparition de l'automobile pour que se développe le transport individualisé sur de grandes distances. Ce développement a lieu peu avant et pendant le premier conflit mondial. Les années vingt et trente voient la généralisation de véhicules performants, confortables et économiques. Dès lors, les routes sont confiées à l'usage intensif des particuliers et des marchandises.

La cartographie

Les hommes ont utilisé des cartes depuis la plus lointaine Antiquité. On retrouve, 30 siècles avant notre ère, des tablettes d'argile sur lesquelles sont gravés des itinéraires. Ce sont des cartes locales en usage en Égypte, en Lybie, au Moyen-Orient et à Babylone. Au II^{e} siècle apr. J.-C., Ptolémée dirige la rédaction de 26 cartes, dont une carte générale de la Méditerranée, qui sera redécouverte au XVI^{e} siècle et reproduite avec ses erreurs jusqu'au XVII^{e} siècle. Concernant les Romains, nous n'avons qu'un seul vestige, les tables de Peutinger, qui sont l'ancêtre des cartes routières. Elles représentent schématiquement les principales routes de l'Empire romain. Au XIV^{e} siècle, la carte de Gough apporte une vision des routes et des villages de la Grande-Bretagne. Les principes de la triangulation sont énoncés en 1677. Cassini établit une carte détaillée du royaume entre 1747 et la Révolution. La carte de Cassini, appelée aussi carte de l'Académie, est la plus ancienne carte détaillée de la France. Nous devons aussi évoquer Claude Trudaine, administrateur des Ponts et Chaussées qui, au milieu du XVIII^{e} siècle va se montrer un précurseur particulièrement éclairé, en faisant réaliser plusieurs milliers de km de routes royales reliant Paris aux frontières et aux principaux ports de mer, en les cartographiant sur l'atlas éponyme plus précis que les cartes de Cassini.

Retenons cette étape importante et poursuivons sur les cartes,

La réalisation de la fameuse carte d'état-major au 1/80 000, en 267 feuilles en noir et blanc, est la grande affaire du XIX^{e} siècle. Le travail est exécuté par le Dépôt de la guerre. Plus précise que la carte de Cassini, elle apporte de nombreuses cotes d'altitude et le relief est figuré par des hachures. En 1905 apparaît la première carte Michelin dévolue à l'automobile, indiquant par des signes les sites remarquables, les distances et les pentes. À partir de 1911, Michelin effectue un progrès important, le bornage des routes, qui se retrouvera indiqué sur les cartes imprimées. Ces cartes seront complétées de guides de toutes sortes, le guide rouge pour l'hôtellerie, la restauration et les plans de viles, les guides verts pour le tourisme. Il est impossible de citer toutes les autres cartes. Mentionnons toutefois les cartes IGN. Le dernier progrès de la cartographie est la mise en ligne, accessible sur PC, tablettes et smartphone, qui propose des itinéraires pour une destination donnée, ainsi que des cartes.

La signalisation

Rappelons-en brièvement les étapes :
- les bornes romaines, premiers équipements ;
- les coquilles des chemins de Saint-Jacques ;
- les bornes royales au XVI^{e} siècle, frappées de la fleur de lys ;
- les premiers panneaux indicateurs au début du XVIII^{e} siècle ;
- les premiers panneaux à symbole en 1902, et en 1909, le consensus de neuf nations autour de quatre signaux,
- une date importante, la convention de Vienne en 1966, signée par 66 pays, unifiant les panneaux par continent.

Il faut joindre à cette énumération l'évolution parallèle au XX^{e} siècle du marquage au sol et des feux électriques.

Retenons qu'au XX^{e} siècle, la route devient communicante par la carte-papier, les signes et l'Internet.

Quand et comment les routes deviennent-elles intelligentes ?

Qu'est-ce qu'une route intelligente ? Une route qui s'adapte à l'évolution des besoins et des techniques automobiles et une route qui communique par la chaussée, les relais de ravitaillement liés au mode de traction, la cartographie, et la signalisation. Gardons à l'esprit l'évolution de l'automobile dans les prochaines années, soit :

- pour la motorisation, une décroissance lente du thermique(essence, gazole, gaz) et le développement de la motorisation électrique sous deux formes, avec batterie et pile à combustible ;
- pour l'interface homme-machine-environnement, le développement des véhicules ultra connectés tendant à l'autonomie ;
- dans ce contexte, on entrevoit que le véhicule devient un salon disposé pour le travail ou le loisir pendant le trajet.

La chaussée intelligente

Les routes « intelligentes » doivent être plus résistantes, capables de s'éclairer et de se dégivrer elles-mêmes, de guider les futurs véhicules autonomes et de fournir de l'énergie. Les géants Eurovia (filiale de Vinci), Colas (filiale de Bouygues) et Eiffage misent sur l'innovation pour convertir la route. Le premier facteur à perfectionner est le revêtement de surface qui devra devenir plus onctueux, mais surtout plus sécurisant vis-à-vis des conditions météorologiques et de l'état de la chaussée. Des prototypes de chaussées intelligentes voient le jour :

- Smartvia, mis au point par Eurovia, est une route truffée de capteurs évaluant l'état d'endommagement de la chaussée en mesurant la température, la pression, l'humidité et la déformation de la route.
- Colas teste les capteurs développés par sa filiale Aximum sur l'autoroute A 63 qu'il construit dans les Landes. De son côté Eiffage met au point un revêtement plus sûr en conditions extrêmes, rafraîchi en été et réchauffé en hiver par la géothermie.
- Colas, encore, teste en conditions réelles un revêtement à base de porcelaine. L'objectif est de diminuer l'intensité lumineuse des lampadaires et, par conséquent, la consommation d'énergie.

L'éclairage intelligent

La Wallonie équipera bientôt l'ensemble des autoroutes et des routes à quatre voies, soit 2300 km, de luminaires à LED à éclairage modulable selon le trafic et les conditions météorologiques. De même, Phillips propose de doter les communes de lampadaires à LED, dont l'intensité augmentée peut suivre un passant ou un cycliste, tout en laissant le reste de la rue dans un éclairage faible. Pour mener ses recherches l'entreprise s'est dotée d'une représentation en vraie grandeur de plusieurs quartiers d'une commune, nommée OLAG, implantée en région lyonnaise. Ce démonstrateur est un instrument de recherche et de présentation aux collectivités. L'éclairage adaptable et dirigeable est un facteur d'économie important pour les communes.

La route intelligente et l'énergie

On envisage sérieusement d'utiliser la route comme générateur d'électricité. Colas annonce en 2015 vouloir commercialiser une route solaire équipée de panneaux photovoltaïques, des dalles baptisées *Wattway* posées directement sur le bitume et résistant à des charges de camions. Les zones équipées sont de faible longueur, 10 à 20 mètres, dans des zones d'accès. L'énergie produite peut alimenter les lampadaires voisins ou des enseignes lumineuses. Fin décembre 2016, un tronçon prototype d'un km de long et de 2,8 m de large a été inauguré en Normandie. Notons que le coût se monte à 5 millions d'euros, fournissant 790 kWh par jour, permettant l'alimentation de 140 maisons, hors chauffage. Il n'est pas précisé dans quelles conditions d'ensoleillement et de densité de trafic…

La recharge des véhicules électriques à batterie

La recharge par induction

Elle permet aux véhicules électriques de recharger leur batterie sans contact électrique direct. Le rendement est de 90 % de celui d'un câble. Plusieurs marques automobiles proposent déjà des systèmes à adapter sur les voitures électriques commercialisées. Mais la révolution, le Royaume-Uni l'annonce en août 2015 en disant vouloir tester sur une portion de route la recharge par induction en roulant, grâce à des bobines placées sous

la chaussée. On ne sait ce qu'il est advenu de ce projet. Mais la recharge par induction a bien une réalité à poste fixe. Ainsi à Braunschweig, en Allemagne, Bombardier Transport a lancé en 2014 la première station de recharge haute puissance par induction destinée aux bus électriques. Ces équipements se développent en Allemagne, Belgique et Suède. Pour les véhicules particuliers, nous avons deux annonces :
- Mercedes proposera en 2017 un dispositif de charge par induction domestique pour la classe S.
- Volkswagen veut lancer la recharge grand public, dans des locaux de parking équipés. Cette solution serait bien adaptée pour des véhicules autonomes qui s'y rendraient automatiquement.

Pourquoi ne verrait-on pas de tels équipements sur les parkings d'autoroute ou d'hôtels ?

La recharge classique par câble

Elle n'a plus le même attrait que la solution automatique, mais pour l'heure, tous les véhicules électriques sont dotés de ce câble pour recharger la batterie, soit à la maison, soit en parking, soit en station-service. La question qui reste posée est celle de l'autonomie, au mieux de 400 km pour les véhicules récents, avec des recharges dites « rapides » partielles nécessitant un arrêt d'au moins 30 minutes, 10 fois plus que le remplissage en carburant ! Une solution n'existerait-elle pas dans l'échange rapide de batteries, comme on le faisait autrefois pour les chevaux ? Cela nécessiterait une entente entre constructeurs et équipementiers pour une normalisation. Il y a encore beaucoup de chemin à parcourir. Des progrès sont toutefois annoncés dans la technologie des batteries.

La recharge voitures à pile à combustible

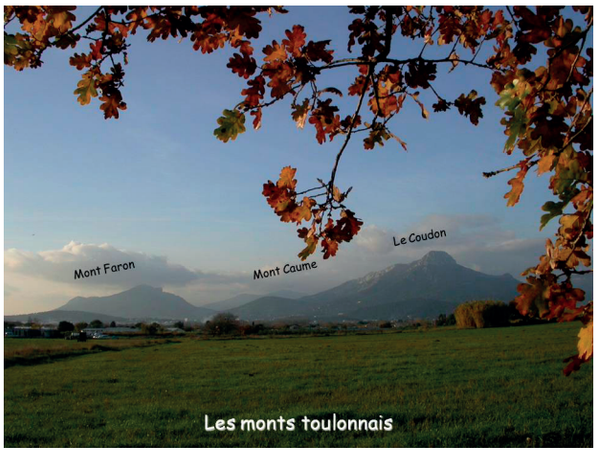
La pile à combustible est une solution sur laquelle les Japonais et les Coréens sont des pionniers. Avec ce carburant, on refait le plein en 3 minutes et on peut parcourir 700 km pour un coût proche du plein de gazole. L'hydrogène au cœur de la pile se combine à l'oxygène de l'air pour produire de l'électricité. Il n'y a plus de pollution. C'est un rêve qui est déjà une réalité. Qu'attend-t-on pour le généraliser ? Simplement une production d'hydrogène économique et non polluante, et des stations pour faire le plein.

Conclusion sur un aperçu d'avenir

Voitures électriques, voitures autonomes, est-ce cela l'avenir ? Ces véhicules auront besoin de communiquer pour circuler en toute sécurité. Il leur faut une cartographie très précise et une application de navigation tenue à jour en temps réel. Il faut retenir que des grandes manœuvres sont engagées entre les trois grands en navigation dans le monde occidental, Here 80 % du marché et Tom-tom 20 % ; et en cartographie, Google, qui dispose aussi d'un savoir faire imposant dans le *big data*. C'est là que se placent la collecte et la gestion de milliards de données relatives à la circulation. Il faut, pour guider, connaître en temps réel la densité de véhicules sur tous les axes, surtout en zone urbaine, ainsi que tous les incidents se produisant. Les communications devront se faire à partir des véhicules et des installations fixes en bord de route ou sous le bitume. On retrouvera là les lampadaires intelligents déjà évoqués. N'oublions pas l'outil d'une bonne navigation, le GPS, qui, grâce à des satellites, positionne chaque véhicule à quelques centimètres près sur la carte ultra précise dont ces spécialistes nous ont dotés. Dernier point d'intelligence routière communicante, la signalisation. Même si celle-ci peut déjà être lue par les lidar des véhicules autonomes, il sera plus sûr de les faire communiquer avec les voitures, voire avec le contrôle centralisé de circulation. Mais tous ces aménagements nécessiteront encore bien du temps et des investissements.

LES ORCHIDÉES DU MONT FARON

Michel DÉMARES



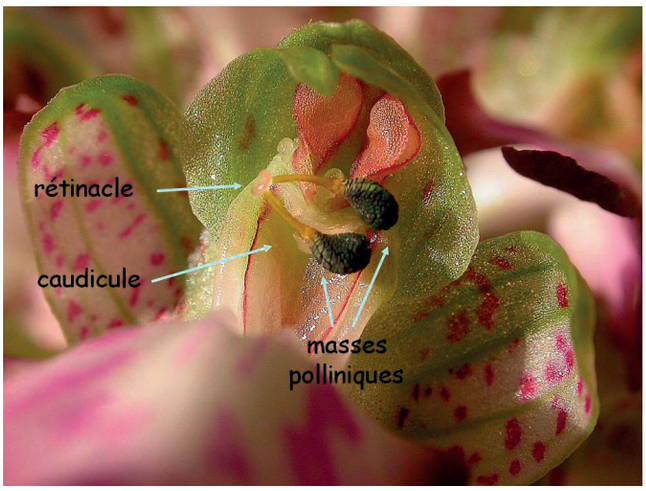
Orchidées ? « Elles sont attirantes comme des sirènes, mortelles comme des poisons, admirablement bizarres, énervantes, effrayantes. En voici qui semblent des papillons avec des ailes énormes, des pattes minces, des yeux ! Car elles ont des yeux ! Elles me regardent, elles me voient, êtres prodigieux, invraisemblables, fées, filles de la terre sacrée, de l'air impalpable et de la chaude lumière. Elles tremblent sur leur tige comme pour s'envoler. Vont-elles s'envoler, venir à moi ? Non, c'est mon cœur qui vole au-dessus d'elles, comme un mâle mystique et torturé d'amour. » Cette fascination était celle de Guy de Maupassant.

Guy de Maupassant était très probablement subjugué par les orchidées dites « exotiques », plantes étonnantes par leur couleur et leur forme, celles qui, à son époque, valaient des fortunes et que l'on achète aujourd'hui facilement chez le marchand. Pour ma part je pense que nos orchidées indigènes n'ont rien à leur envier. J'aimerais le démontrer en parlant de celles qui poussent sous nos pieds, au Faron par exemple.

Le mont Faron est ce massif calcaire, allongé, parallèle au littoral et qui coince la ville vers la mer. C'est une composante de ce que l'on appelle ici les monts toulonnais. Il culmine à 584 mètres et surplombe la ville de Toulon. C'est un endroit passionnant pour ses richesses botanique et entomologique. Parmi les espèces à valeur patrimoniale qui y vivent se trouvent des orchidées. Le sujet est vaste et nous n'en ferons qu'un rapide survol.



Qu'est-ce donc une orchidée ?



Prenons comme exemple la Barlie de Robert (*Barlia robertiana*) appelée aujourd'hui *Himantoglossum robertianum,* car les botanistes changent souvent d'avis. C'est la première orchidée de la saison. Nul besoin d'être un botaniste chevronné ou un orchidophile averti pour la rencontrer et la reconnaître au détour d'un chemin.

Au printemps, au moment de leur floraison, les orchidées se remarquent généralement par leur couleur, par la forme de leur inflorescence ou par leur port. Nos orchidées sont des géophytes issues d'un bulbe enterré qui se régénère tous les ans. C'est de cette racine en forme de testicule pour beaucoup d'espèces, du grec *orchis*, que vient le mot « orchidées ». La plante s'épanouit à partir du bulbe neuf qui s'épuise au fur et à mesure de la croissance pendant qu'un bulbe nouveau se forme pour la saison suivante. Généralement la tige émerge d'une rosette de feuilles.

Le caractère principal réside dans la forme de la fleur qui présente un plan de symétrie et dans les pièces qui la composent : trois sépales, trois pétales dont l'un, différent des deux autres, dit le labelle, qui permet de différencier les espèces.

Mais une autre caractéristique importante se trouve au cœur même de la fleur. Les organes sexuels de la plante sont réunis en une structure unique appelée gynostème. Les étamines (organes mâles) qui contiennent le pollen surmontent le stigmate (partie femelle), lui-même au sommet de l'ovaire qui sert de pédoncule. Les grains de pollen qui sont rassemblés en masse compacte chez les orchidées (sauf très rares exceptions) ont besoin d'un agent extérieur pour être transportés. Le vent ne peut rien faire. La technique est donc la suivante : la masse pollinique est reliée à une petite boule visqueuse, appelée rétinacle. Lorsqu'un insecte en quête de nourriture (nectar ou pollen) visite la fleur, dans son agitation il heurte ce rétinacle visqueux qui adhère à sa tête, à ses yeux, à sa trompe en fonction de son comportement… et l'ensemble est véhiculé. Lors d'une visite sur une autre fleur, l'insecte apportera cette fois ce précieux chargement. La pollinisation est ainsi assurée. La fécondation conduira à la fabrication de fruits et de graines dont le vent, cette fois, favorisera la dispersion.

L'inventaire

Revenons donc à ce mont Faron. Dans un de ses bulletins (en 2001) la Société des sciences naturelles et d'archéologie de Toulon et du Var (SSNATV) publie un inventaire commenté contenant 32 espèces. Certaines sont assez communes, d'autres rares, voire très rares y compris ailleurs sur le continent.

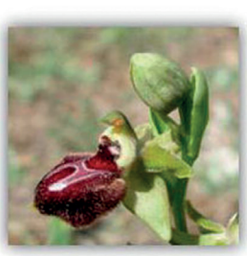
Commençons par les Ophrys. Les fleurs de genre sont étagées le long de la tige faisant penser à des araignées ou à des insectes. Le périanthe (pétales latéraux et sépales) est plus ou moins vert et le labelle marron et maculé. Leur distinction est vraiment affaire de spécialistes. Le premier de la saison, l'Ophrys de Marseille, fleurit vers février, les autres se succéderont jusqu'à fin avril. Dans ce genre Ophrys, d'autres espèces présentent des fleurs à périanthe plus ou moins rose et au labelle marron également maculé. Quatre d'entre eux rappellent des animaux (insecte, araignée, oiseau).

Nous indiquions en préambule que nos orchidées indigènes tiennent la comparaison avec les exotiques. En voici une que le botaniste a nommée *splendida*. N'avait-il pas raison ?

Un mot concernant l'Ophrys bourdon. Sous l'influence et la plume d'orchidophiles très pointilleux ou même sourcilleux (j'ose le jeu de mots : *Ophrys* veut dire sourcils en grec, sans doute à cause de la pilosité du labelle) cet *Ophrys fuciflora* a fait l'objet de descriptions diverses et variées, en variétés, en sous-espèces ou en espèces.



Ophrys noir



Ophrys de la Passion



Ophrys de Marseille



Ophrys de Provence



Ophrys petite araignée

La dernière date de 2014 sous le nom de *Ophrys montis-aviarii*, l'Ophrys du mont des Oiseaux, Ophrys décrit par les auteurs comme uniquement de la région toulonnaise. Pour ma part, j'ai observé minutieusement, étudié, dessiné, photographié des spécimens de ce complexe *fuciflora* (Vallon du Soleil, Mont Paradis, Vieux Salins, Saint-Elme, Carqueiranne…) et je me garderai bien de donner un avis tant les différences morphologiques avec le véritable Ophrys bourdon sont fines.

Certains Ophrys présentent des labelles plutôt allongés. C'est le cas des *Ophrys lupercalis* et *bilunulata,* pas toujours aisés à déterminer tant ils se ressemblent. L'*Ophrys lupercalis* doit son nom à son époque de floraison. Selon Wikipedia : « Les Lupercales étaient, dans la Rome antique, des fêtes annuelles célébrées par les luperques, du 13 au 15 février, près d'une grotte nommée le *Lupercal* (située au pied du mont Palatin) ».

Quant à l'Ophrys jaune, pas de difficulté de détermination. Au total, 17 Ophrys ont été signalés sur le mont Faron.

Les Orchis sont au nombre de cinq : Orchis pourpre, d'Hyères, de Provence, à trois dents et l'homme pendu. Les inflorescences sont fournies, denses, plutôt cylindriques et les fleurs munies d'un éperon qui peut contenir ce précieux nectar. L'homme pendu n'en possède pas**.** Cette dernière, anciennement classée dans le genre *Aceras*, a été rattachée récemment dans le genre Orchis suite aux recherches génétiques.

Les trois Céphalanthères de France sont présentes : *C. damasonium*, *C. longifolia* et *C. rubra*. Les Epipactis sont peu représentés (trois espèces seulement sur les 17 espèces françaises et les 9 varoises.Les six autres espèces appartiennent chacune à un genre différent : *Serapias, Spiranthes*, *Platanthera, Limodore, Neotinea et Neottia*.

Où, comment, quand peut-on les observer ?

La question de leur degré de présence est évidemment intéressante. Sont-elles rares ou communes ? Dans quels biotopes vivent-elles ? Quelle est leur période de floraison ? Quelle est leur répartition ? Sans trop développer le sujet nous pouvons donner tout de même quelques exemples.

D'abord avec la Barlie, prise comme exemple : cette orchidée est très commune dans le Faron, dans les pinèdes, sur les restanques, dans les zones herbeuses,… (et même en pleine ville). Le Var en est très riche. Sa répartition d'abord méditerranéenne s'étend désormais vers le nord, jusqu'à la région lyonnaise.

Recensement 2013 pour le Var : 2402 stations et 34 450 individus. C'est la deuxième espèce d'orchidées la plus répandue dans le Var après l'orchidée pyramidale (avec plus de 50 000 pieds) qui, elle curieusement, n'a pas encore été observée dans le Faron.

les Orchis



Orchis de Provence



Orchis homme pendu



Orchis pourpre



Orchis d'Hyères



Orchis à trois dents

Quant à ces Ophrys de Provence, de Marseille, à deux lunules, relativement peu présents dans le massif, ils ont une répartition française également très faible, tandis que l'Ophrys des Lupercales, très commun ici est aussi beaucoup plus réparti dans le sud.

Une particularité : l'Ophrys splendide, très rare dans le Faron et en Méditerranée a été découvert, loin de ses bases, en 1989, en Normandie où perdurent quelques pieds. L'Orchis d'Hyères et l'Orchis de Provence, peu communs ici, restent ailleurs peu abondants malgré des répartitions différentes.

Sont-elles menacées ?

Quelques réponses toujours avec la Barlie : on peut les voir victimes du vandalisme (la bombe d'un tagger), victimes de la cueillette, victimes des sangliers qui raffolent des bulbes.

Les nouveautés

La fréquentation assidue de ce jardin extraordinaire m'a permis d'allonger la liste de quatre taxons : deux espèces et deux hybrides.

La première est l'Orchis bouffon (*Anacamptis morio* ssp *morio* en 2009). Cette espèce est présente dans toute la France et en Corse, mais bien plus rare en Provence. Je pensais que la découverte de ce pied unique resterait sans lendemain puisque les sangliers sont venus retourner l'endroit où il poussait mais en avril dernier, j'ai pu observer une dizaine de nouveaux pieds, dans la même station. Il est facile de le confondre avec l'Orchis peint (*Anacamptis morio* ssp *picta*) de répartition méditerranéenne que l'on peut rencontrer facilement lors de balades, dans les Maures, par exemple, mais pas encore sur le Faron.

La deuxième espèce que j'ai découverte plus récemment (en 2013) est un Ophrys, peut-être le plus beau des Ophrys de France, l'Ophrys miroir, protégé national, rare sur le continent, plus fréquent en Corse. C'est une de ces plantes que chaque botaniste rêve de découvrir lui-même sur le terrain. Sera-t-il à son tour victime du piétinement ou du groin ? Bien que son biotope n'ait pas été perturbé, il n'est pas réapparu en ce printemps 2017.

Les Ophrys sont des orchidées qui s'hybrident facilement. Le croisement entre l'Ophrys sombre et l'Ophrys bécasse (*Ophrys incubacea* x *Ophrys scolopax*) est connu des spécialistes et se rencontre çà et là dans les stations où vivent les deux parents. La présence de l'hybride dans le Faron est une surprise qui n'avait pas encore été signalée.

Le croisement de l'Ophrys des Lupercales et de l'Ophrys de Marseille (*Ophrys lupercalis* x *Ophrys massiliensis*) m'a obligé à quelques bonnes recherches pour pouvoir le déterminer. En 1891 est décrit par Camus un hybride entre un Ophrys sombre et un Ophrys araignée (*Ophrys fusca* x *Ophrys aranifera*). Mais avec l'évolution de la botanique et la multiplication à la fois des orchidophiles et de leurs observations, huit espèces nouvelles ont été décrites à partir de la série *fusca*, (dont quatre sont citées du Var) et deux espèces ont été distinguées dans la série *aranifera*, autrefois *sphegodes*, toutes les deux observées dans le Var.

La recombinaison avec la nomenclature actuelle, donne *Ophrys lupercalis* x *Ophrys massiliensis*. Ce taxon est donc nouveau pour le Faron mais aussi nouveau pour le Var, maillon qui manquait entre les Alpes-Maritimes et les Bouches-du-Rhône où sa présence avait été déjà signalée.

En conclusion

Bilan chiffré : France continentale : 160, Alpes-Maritimes : 97, Var : 93 comme l'Isère, Mont Faron : 36.

La fascination que l'on a à l'évocation même du mot « orchidée », et plus encore lorsque l'on approche sur le terrain cette famille botanique, a été exposée, résumée, par cet infatigable chercheur, qu'était Jean-Marie Pelt : « L'idée d'évolution ne me quittait plus du tout au long de mes soixante ans qui me séparent de mes premiers émois intellectuels. Pendant toutes ces années je ne cessai de réfléchir aux mécanismes de l'évolution, car celle-ci, en elle-même, m'avait toujours paru d'une évidence incontournable. Pourtant, au fur et à mesure des observations et des réflexions, un doute s'insinuait en moi : peut-on tout expliquer par la théorie de la sélection naturelle ? Ce sont les Orchidées qui instillèrent ce doute en moi… »


Ophrys speculum

Bibliographie

Boumérias M., Prad D. et al (collectif de la Société Française d'Orchidophilie). 2005 - *Les Orchidées de France, Belgique et Luxembourg*. 2e édition, Biotope, Mèze, (Collection Parthénope), 504 p.

Cruon R. (sous la direction de), *le Var et sa flore*. Plantes rares ou protégées. Solliès-Ville. Association pour l'inventaire de la flore du Var/Turriers, Naturalia Publications, 2008, 544 p..

ALBERT CAQUOT
UN POLYTECHNICIEN MULTI-TECHNICIEN

Bernard CROS

Albert Caquot fait partie de ces hommes illustres que l'on peut qualifier volontiers « d'illustres méconnus ». Son nom ne parle probablement qu'à une poignée d'initiés, mais ses réalisations sont certainement connues de tous, ou peu s'en faut. Il en a été soit l'inventeur, soit le concepteur, soit l'un et l'autre. Nous verrons que la diversité de ces réalisations et le long intervalle de temps qui les sépare résument à eux seuls la diversité et la longévité de cet ingénieur hors du commun.

Né le 1er juillet 1811 à Vouziers dans l'Aisne, Albert Caquot est le troisième enfant d'une fratrie de quatre. Issu d'une famille terrienne, son père était exploitant agricole. Quelques Caquot ont été identifiés comme surveillants de Marine, c'est-à-dire chargés de la surveillance des bois destinés à la charpenterie navale. Dans cette rude région des Marches de l'est, le petit Albert fut marqué par le difficile relèvement post-guerre de 1870 (son père avait échappé à la captivité à Sedan) et l'empreinte de l'Histoire sur les territoires qui l'environnaient. Il fut également influencé par l'esprit novateur de son père, qui fut l'un des premiers à doter l'habitation familiale de l'électricité et du téléphone à la fin du siècle.

Après des études secondaires à Vouziers, il prépare son bac à Reims et figure au palmarès du concours général de 1898. L'année suivante il est admis à l'École polytechnique ; il a juste 18 ans. Il effectue son temps militaire en 1901-1902 dans le corps des aérostiers du Génie. Il s'y fait remarquer en déterminant le métacentre et le moment de stabilité des ballons allongés. Pour ce faire, il démontre la formule de Meusnier, donnée en 1783 mais jamais démontrée depuis lors.

À la sortie de l'X il opte pour le corps des Ponts et chaussées et côtoie sur les bancs de l'École des Ponts un certain Eugène Freyssinet. Il y a, entre autres, pour professeurs Jean Résal et Paul Séjourné, spécialistes renommés des ponts. De cette partie de sa formation il observera plus tard que « une belle œuvre n'est jamais le fruit d'un comité d'experts, mais d'un cerveau ».

Ingénieur ordinaire des Ponts et chaussées

Il rejoint en 1905 sa première affectation au sein du Service des ponts et chaussées, à Troyes. Pour s'évader d'une routine qui l'environne rapidement, il se penche sur les questions de salubrité publique de sa ville. Largement urbanisée au moyen de maisons à pans de bois, Caquot est frappé par les effets néfastes des remontées d'humidité que ces constructions favorisent. En effectuant la comparaison entre la profondeur des eaux souterraines et les taux de mortalité, il trouve une corrélation directe entre les courbes correspondantes. Il s'emploie en conséquence à améliorer le drainage des sols et la collecte des eaux usées. Il entreprend de corriger les cours d'eau, dérivés de façon inconsidérée au gré du développement artisanal et industriel. Ces actions concomitantes sur l'hydrologie locale amélioreront la salubrité urbaine. Cette connaissance fine qu'il acquiert de l'hydrologie lui permettra de guider utilement les édiles lors de la grande crue de 1910 et favorisera les mesures de prévention prises pour préserver les populations.

Devenu membre de la Société académique de Troyes, il y présente un certain nombre de communications visionnaires sur la locomotion et le transport aériens, la régularisation du cours du Rhône ou encore les écoulements des eaux pluviales.

D'ores et déjà dévoué à la recherche du bien public, Albert Caquot se sent découragé par la routine du service. Plus tard il résumera cette période de sa carrière en ces termes désabusés : « L'État m'a fait compter et mesurer des pavés ou des tas de cailloux sur les routes. J'ai eu à entretenir, réparer et quelquefois construire des cassis, des ponceaux, à faire régler des accotements, à curer ou bien à ouvrir des fossés [...] J'avais à répondre à des demandes d'alignement ou de plantation [...] Telles sont en effet les principales et souvent les uniques préoccupations des ingénieurs ordinaires ... ». Étant tout sauf ordinaire, il préfère poursuivre sa carrière dans un domaine plus apte à combler ses appétits de travail et à satisfaire son esprit curieux d'apprentissage

et assoiffé de création. Après quelques approches non satisfaisantes, il répond favorablement en 1912 à une proposition d'embauche formulée par Armand Considère, le père du béton fretté.

À ce point de la vie de Caquot -il a alors 31 ans- on peut noter que les principales composantes de sa vie professionnelles sont déjà en place. Les 64 années que durera encore sa carrière seront en effet marquées par l'approfondissement de son action scientifique et technique selon certaines directions :
- étude et développement de matériels aéronautiques,
- détermination scientifique de la résistance et du comportement des matériaux naturels ou artificiels entrant dans la construction et les travaux publics,
- élaboration d'ouvrages d'art complexes et de grande ampleur,
- études théoriques et applications pratiques liées à l'écoulement des eaux.

Pour nous affranchir d'une litanie chronologique, les principales productions intellectuelles ou matérielles d'Albert Caquot vont être abordées de façon thématique tout en suivant une progression temporelle.

Constructeur aéronautique militaire

En août 1914 Caquot est mobilisé à Toul comme lieutenant aérostier. Il retrouve une spécialité qu'il connaissait déjà et dans laquelle il va œuvrer de manière remarquable. Constatant la mauvaise stabilité de nos ballons d'observation, il se lance dans une série d'améliorations qui leur font gagner en stabilité. Sa fougue le fait brûler les étapes réglementaires, ce qui lui vaut quelques démêlés avec une hiérarchie quelque peu paperassière. Il reçoit néanmoins le soutien bienveillant du général Hirchauer commandant la brigade d'aérostiers, puis premier directeur de l'Aéronautique. Et les résultats sont là ; le ballon Caquot reste stable par un vent de 25 m/s, contre 15 m/s pour le ballon allemand Drachen, copié jusque-là par nos services. En outre le ballon Caquot a une traînée bien plus réduite, ce qui lui offre un meilleur aérodynamisme. À la demande de la Royal Navy, Caquot développe un ballon, dit de type M, capable d'être remorqué par des bâtiments de guerre. Les Britanniques mettront aussi au point avec l'aide de Caquot des systèmes de barrages anti-aériens composés de câbles et de ballons. Un exemple significatif de la capacité opérationnelle obtenue grâce à Caquot est réalisé à Verdun. Entre le 17 et le 22 août 1917, 1 078 observations de tir sont effectuées au moyen de 22 ballons.

Promu chef de bataillon en octobre 1917, Caquot est nommé directeur technique de l'Aviation. Dans ce poste, il joue un rôle décisif dans le développement des moteurs Hispano, destinés à équiper nos avions Spad 220. Si le moteur prototype a satisfait à tous les essais, les ingénieurs sont confrontés à des casses répétitives en série. Après un diagnostic méthodique, Caquot met en lumière les paramètres qui ont changé entre essais prototype et fonctionnement en vraie grandeur. Une différence de température ambiante étant à l'origine du problème, il résout celui-ci assez simplement et permet l'équipement des avions en quantité industrielle. Jusqu'à la fin des hostilités, le commandant Caquot et ses équipes ne cessent de favoriser le développement des nouveaux avions militaires, en étroite coopération avec une industrie aéronautique encore balbutiante. Qu'il s'agisse de recherches sur le comportement des matériaux ou de mises au point au stade du développement, il intervient avec acuité et efficacité à tous les stades de la conception et de la fabrication. Son action profite à toutes les puissances alliées : Grande-Bretagne, États-Unis, Belgique, Italie, Roumanie, Yougoslavie et même le Japon, lui décernent tous une des principales décorations de leurs ordres nationaux. La France ne l'oublie évidemment pas, à travers une déclaration du président du Conseil et ministre de la Guerre en février 1919 : « Grâce à vos qualités d'ingénieur et de chef, vous avez su, malgré des difficultés matérielles sans cesse renaissantes, donner à notre armée aérienne les outils de sa victoire. » Avant de quitter l'aéronautique pour se consacrer à nouveau aux ouvrages d'art, il laisse un rapport décisif pour la création de ce qui sera le Musée de l'Air.

À la veille de la seconde guerre mondiale, Caquot est rappelé au service de l'aéronautique lors de la création du ministère de l'Air en 1928. Il y prend la tête de la Direction générale technique. Dans un ministère plus étoffé qu'il ne l'était à la fin du conflit précédent, Caquot retrouve sa capacité d'innovation. Il commence par réorganiser les sociétés nationales de construction aéronautique, en les spécialisant. Fidèle à ses habitudes, il crée un service de recherches doté de nombreux laboratoires et met en place tout un processus allant de l'analyse des matériaux aux essais en vol, en passant par l'étude des prototypes et des composants aéronautiques. Enfin, il nationalise et crée l'École supérieure d'aéronautique (Sup' aéro). Remettant à l'occasion en cause la rente routinière dans laquelle certains constructeurs s'étaient installés, il fait grandement progresser cette industrie. Le grand avionneur Marcel Dassault écrira à son sujet : « M. Caquot est un des meilleurs techniciens que l'aviation ait jamais connus. C'était un visionnaire qui, dans tous les domaines, abordait l'avenir. » En 1933, en butte à un nouveau ministre de l'Air qui supprime les recherches et réduit les crédits affectés aux prototypes, Caquot préfère démissionner. Pourtant, grâce à son action, l'aviation française détenait alors plus de la moitié des records mondiaux, sur des appareils intégralement français. Notons au passage que lors de cette période

de sa carrière, Caquot élabora un plan type de hangars d'aviation, dont la structure était conçue pour libérer un espace libre optimal et ainsi faciliter les mouvements des aéronefs.

Notre ingénieur n'en a pourtant pas totalement fini avec l'aéronautique. Au lendemain de Munich, le président du Conseil lui demande de prendre la tête de toutes les sociétés nationales d'aviation. Malgré la mise en place d'un programme rationnel et des fabrications spécialisées de grande série, notre industrie aéronautique connaît un regain d'activité et d'efficacité. Mais le retard accumulé face à l'Allemagne n'est pas compensé à temps. La mesure est à son comble en décembre 1939, lorsque Caquot se heurte à l'incompréhension et au manque d'anticipation de l'état-major de l'Air qui ne lui laisse pas les coudées franches au moment où les capacités de l'industrie doivent être mobilisées au maximum. Démissionnant de son poste de directeur général technique, il demeure à la tête des sociétés nationales d'aéronautique, dont il décentralise les usines et en protège certaines dans des carrières souterraines. Les mesures énergiques prises par Caquot ne suffisent hélas pas à stopper la débâcle. Il quitte ses fonctions à l'Occupation et retourne dans le domaine du génie civil.

L'homme de l'art

C'est dans le domaine des travaux publics et des ouvrages d'art que Caquot donnera la pleine mesure de ses capacités. Après la première guerre mondiale il rejoint la société Pelnard, Considère et Caquot. Il va y conduire un approfondissement de la connaissance de la résistance des matériaux (la RDM des ingénieurs) afin de « desserrer, par la mathématique, la physique, la mécanique, l'étau dans lequel la nature enserre nos possibilités d'action ». Ses études remettent en cause la théorie admise d'un comportement optimal des matériaux tant qu'ils travaillent en phase élastique. Il élabore la notion de « courbe intrinsèque », grâce à laquelle on peut déterminer, en un point donné d'un matériau, la surface de révolution qui enveloppe toutes les contraintes élastiques admissibles qui agissent sur les éléments de surface passant par ce point.

Cette courbe intrinsèque connaît une application pratique lors de l'élaboration du premier règlement du béton armé, alors à l'avant-garde des règlements mondiaux. Il énonce en 1930 un théorème général de l'adaptation des matériaux, selon lequel « Une structure est durable quand sa déformation se décompose en une déformation permanente tendant vers une limite finie et une déformation réversible dans les limites de l'endurance. » Outre l'étude fondamentale des matériaux, il met au point un ensemble de procédés et essais de chantier et de règles de bonnes pratiques. Loin de se satisfaire de la connaissance intime des matériaux composant le béton armé et de leurs modes de travail, il explore le comportement des sols de fondation et fait progresser la mécanique des sols. Là plus qu'ailleurs, il développe son aversion pour la référence au précédent. « Parce que, dit-il, il n'y a jamais deux conditions identiques et parce qu'elle paralyse l'imagination et la créativité. » Dès le cours des années 1920, les ingénieurs commencent à disposer de courbes et d'abaques mises au point par Albert Caquot.

Une impressionnante panoplie de réalisations

Comme concepteur, Caquot prend une part directe à un nombre impressionnant de réalisations d'ampleur. Nous en citerons quelques-unes, parmi les plus emblématiques et par domaine de spécialité :

Ponts : pont d'Aulnoye, pont de Jaudy, pont Durandy sur la Vésubie, aux structures en béton armé similaires. Les ponts vertigineux du Sautet, de l'Artuby, de Ponsonnas, ou de la Caille, dont les structures sont coffrées sur des cintres en bois articulés et pivotant autour des appuis des culées. Le pont de la Caille constitue un record à sa mise en service en 1928 (140 m de long). Près de la gare de l'Est, le pont Lafayette (1928) est un ouvrage à poutres triangulées en béton armé. En 1961, les 11 000 tonnes de l'ouvrage purent être relevées de 35 cm sans aucune déformation. Au début des années 50, il innove en construisant des ponts à haubans métalliques rigides supportant un tablier en béton armé. Ce faisant il évitait l'instabilité des ponts suspendus à câbles souples, tout en autorisant la construction des tabliers par encorbellements progressifs.

Ouvrages maritimes : l'embouchure de la Gironde était destinée, au début des années 30, à former l'avant-port de Bordeaux pour les escales de paquebots en direction de l'Amérique du sud. Le môle en eau profonde conçu par Caquot permettait l'accostage des navires et supportait une gare maritime desservie par une voie ferrée reliée directement à Bordeaux. Le sol de fondation était constitué par une argile raide surmontée d'une couche de sable épaisse de 7 à 9 mètres. Pour vaincre les difficultés, Caquot imagina de foncer des piles colonnes par havage sous émulsion à l'air comprimé. Longues de plus de 20 mètres, les colonnes avaient un diamètre de 4 mètres et étaient munies à leur base d'une trousse coupante équipée des émulseurs qui favorisaient la descente à travers le sable.

La forme Jean-Bart de Saint-Nazaire est l'un des ouvrages les plus connus de Caquot. À la construction sur cale inclinée longitudinale – incommode et faisant subir des contraintes aux structures – avait succédé la construction à l'horizontale dans des formes de radoub ou sur plans inclinés transversaux. Pour libérer les chantiers navals des inconvénients qui en résultaient, Caquot imagina un ouvrage associant deux espaces fonctionnels. Une aire de construction à la cote +3.00, soit au niveau de la mi-marée moyenne, et une forme écluse à la cote -9.00, permettant la mise à la mer du navire pour achèvement à flot. Les dimensions exceptionnelles de l'ouvrage permirent notamment la construction du cuirassé *Jean-Bart*, qui s'échappa à la barbe et au nez de l'envahisseur le 20 juin 1940. Ultérieurement, l'ouvrage sera agrandi de façon à permettre la construction de navires déplaçant jusque 50 000 tonnes.

Barrages : fervent partisan de l'électrification du pays, Caquot militera ardemment en sa faveur à la tête du Comité énergétique pour l'équipement français créé en 1948. Après les barrages de Vézins, de Rophemel notamment, il édifie le barrage du Sautet, premier du type à voûte épaisse avec son arc haut de 135 mètres. Après la seconde guerre mondiale, il réalise le barrage de la Girotte à 1720 mètres d'altitude. Les conditions d'accessibilité sont limitées à l'emploi d'un téléphérique. Les voûtes d'appui du barrage sur la crête rocheuse sont raccordées au couronnement de l'ouvrage par des éléments toriques qui confèrent à l'ensemble une architecture hors du commun.

Ouvrages hydrauliques : l'aménagement du cours du Rhône fut un moment important de l'aménagement du territoire, notamment en matière énergétique et hydraulique. La chute du barrage de Donzère-Mondragon présentait un dénivelé considérable de plus de vingt mètres. La CNR envisagea son franchissement par deux écluses de 12 mètres. Caquot répondit au concours en proposant une seule écluse, de 30 mètres, profondeur inédite. Le radier en voûte circulaire inversée et les bajoyers sont en béton ancré par tirants, technique nouvelle pour l'époque. La porte, comme celle de la forme Jean-Bart, est en voile circulaire. Haute de 14,80 mètres, elle est équilibrée par un contrepoids pour faciliter sa manœuvre.

Le scientifique des matériaux

Bâtisseur né, Albert Caquot se pencha sur tous les maillons de la construction. Le comportement des sols de fondation occupa une grande part de ses recherches fondamentales. Il fit avancer la connaissance en matière d'équilibre des massifs à frottement interne et de stabilité des terres pulvérulentes ou cohérentes. La poussée sur les murs, la butée des écrans furent soumises à sa sagacité pour le plus grand profit des ingénieurs. Il mit en équation les conditions d'écoulement des eaux pluviales en milieu urbain. Ce qui pourrait être considéré par les profanes comme la simple distraction d'un savant Cosinus en peine d'exercices constitue de fait un outil indispensable à ceux qui ont en charge la salubrité et la sécurité en milieu urbain. Son intérêt pour l'énergie hydroélectrique l'amena naturellement à déterminer par le calcul la puissance fournie par un flux liquide à débit variable. La liste de ses études théoriques étant très longue, on peut conclure ce résumé par la mise au point, dans le domaine des galeries souterraines, du profil à courbure continue. Son objectif est de réaliser des ouvrages offrant la meilleure résistance aux poussées exercées par le terrain environnant sur un ouvrage souterrain. Baptisée « caquoïde », cette courbe fut utilisée pour la première fois en 1965, lors du percement de la galerie EDF de Curbans, longue de 9 km et ayant une section de 66 m².

Multiples honneurs

L'inventivité, la polyvalence et la constante implication d'Albert Caquot dans la recherche du bien public ne pouvaient que le placer sur le devant de la scène. Tour à tour ingénieur de l'État, militaire, entrepreneur, scientifique, il se vit confier de nombreux postes prestigieux et reçut les honneurs publics et privés, constituant un palmarès exceptionnel.

Conclusion

Il n'est pas possible en ces quelques lignes de recenser l'ensemble des réalisations d'Albert Caquot. La diversité et l'inventivité de ses créations constituent tout l'intérêt de son œuvre. Évoquons donc très brièvement quelques réalisations emblématiques, qui démontrent à quel point l'homme est illustrement méconnu. Parmi celles-ci : le pont levant de Martrou (1966), le Christ rédempteur du Corcovado (1926-31, architecte Paul Landowski), l'usine marémotrice de la Rance. Ce dernier ouvrage mériterait une communication à lui seul. Pleinement impliqué dans l'électrification de la France, Caquot mena jusqu'à la fin de ses jours un ardent et constant combat pour la construction d'une usine marémotrice dans la baie du Mont-Saint-Michel. Dès 1951 il prônait

un discours énergique en faveur de l'exploitation de l'énergie des mers, plus rentable à long terme que celle du charbon, car renouvelable et donc inépuisable. Entre 1972 et 1976 (il a alors 95 ans !), il élabore trois projets d'aménagement de la baie. Il se heurtera notamment à la volonté du tout nucléaire d'EDF et aux incidences écologiques de son projet. Ce dernier projet colossal fut le testament d'Albert Caquot, qui quitte ce monde en novembre 1976. Ce jour, notre pays perdait un homme d'une stature exceptionnelle. Il exerça son art avec une longévité de plus de soixante-dix années. Touchant avec profondeur et densité à tous les aspects liés aux travaux publics, à l'aéronautique et à l'énergie, il y apporta systématiquement le regard d'un expérimentateur, doublé de celui d'un inventeur. Aujourd'hui encore nos paysages portent la marque de son action de bâtisseur. Les traités de mécanique des sols comportent les formules de Caquot dont le nom est aussi accolé à celui de son gendre et continuateur Jean Kerisel. Peu d'hommes peuvent s'enorgueillir de marquer leur temps avec une telle profondeur.

L'ÉCRITURE

INTRODUCTION

Bernard CROS

Les questions d'actualité seront, selon un usage désormais établi, consacrées à la présentation des prix Nobel scientifiques 2017. Nos consœurs Geneviève Nihoul et Anne Meyrueis présenteront les équipes récompensées cette année et leurs travaux.

Puis viendront les trois communications de cette séance thématique consacrées à l'écriture. Leurs angles d'attaque seront complémentaires, nous invitant à des regards croisés sur une notion qui peut paraître simple de prime abord.

Au cours de la longue histoire de son évolution, le genre humain a progressivement élaboré les moyens de fournir des représentations graphiques aux fonctions multiples. Dessiner pour communiquer, transmettre, voire peut-être témoigner ? Notre confrère Jean-Paul Meyrueis rappelait, en introduction du colloque 2014 de la CNA, tenu il y a deux mois à Paris : « Avec *Homo sapiens* apparaît la pensée symbolique et le sens de l'esthétique. » Il y a 35 000 ans l'artiste de la grotte Chauvet représentait déjà dans un geste magistral des scènes autant évocatrices que révélatrices. Il ne s'agissait pas d'écriture mais d'expression graphique. À mesure que la communauté humaine s'organisait en société apparaissait la nécessité de communiquer, non seulement à des fins immédiates (comme pour désigner à l'instant le lieu de la prochaine chasse) que dans un but plus structurel (désigner le lieu de la prochaine habitation). C'est ainsi que des méthodes d'écriture codifiées ont vu le jour dans un passé que l'on situe à 3 600 ans av. J.-C. C'était l'écriture cunéiforme de Sumer. Ceci, pour ce que j'appellerai « cette face-ci du Monde », c'est-à-dire celle de notre civilisation périméditerranéenne. De « l'autre côté du Monde », dans l'orbite de l'océan Pacifique, l'écriture chinoise -pour ne parler que de celle-ci- est supposée avoir été mise au point à la même époque. Quoique d'aucuns prétendent que son origine plongerait au-delà, selon la légende de Cang Jie, qui se tient plus de 2 700 ans av. J.-C. Les *Annales de Liu* rapportent que « quand Cang Jie inventa les caractères, le Ciel fit pleuvoir du millet et les esprits mauvais pleurèrent dans la nuit ». Cang Jie aurait inventé le système d'écriture à la demande de l'Empereur jaune après que celui-ci eut unifié son royaume.

Les premiers systèmes d'écriture étaient logographiques, associant des idées et parfois des sons sans référence à un sens précis. Puis apparurent les systèmes syllabiques et/ou alphabétiques. Mais je ne poursuivrai pas davantage la longue chronique des évolutions de l'écriture. Cette séance de la commission des sciences va donner des coups de projecteur sur trois moments clefs de la vie de l'écriture. Tout d'abord nous écouterons notre confrère Boris Cyrulnik évoquer les nécessités de l'écriture. Il s'agit là, non pas du besoin collectif de l'humanité de communiquer au moyen d'une technique graphique, mais du besoin personnel de l'individu de recourir au récit qui permet d'acquérir une représentation verbale du monde intime car les mots donnent un sens à ce qu'il peut porter en lui ce dont il a besoin de se décharger ou de se libérer.

Ensuite, notre consœur Ellen Ayoun nous emmènera dans un trop court voyage initiatique vers l'écriture des pharaons. Elle nous éclairera sur les particularités et le sens de cette écriture hiéroglyphique qui tint les savants en haleine depuis les temps les plus anciens, jusqu'à ce que des découvertes décisives du début du XIX^{e} siècle et l'irruption sur la scène scientifique du jeune Champollion ouvrent la voie à une compréhension renouvelé du monde égyptien antique.

Pour conclure, notre confrère Jacques Keriguy nous ramènera subitement au monde actuel pour nous placer au pied du futur immédiat, avec une communication dont intitulé exclamatif « Le livre est mort ! Vive le livre » nous interpelle, à défaut soit de nous inquiéter, soit de nous rassurer, ce que nous saurons à la fin de cette séance. Quoi qu'il en soit, vous l'avez compris, nos idées seront plus complètes sur la manière dont il convient d'envisager la révolution numérique à laquelle le livre imprimé est confronté.

LE PRIX NOBEL DE MÉDECINE 2017

Anne SOHIER-MEYRUEIS

Cette année le prix Nobel de médecine a été décerné par l'Académie suédoise à trois Américains pour « leurs découvertes des mécanismes moléculaires qui règlent le rythme circadien ». Plus clairement : comment les plantes, les animaux et les êtres humains adaptent leur rythme biologique pour qu'il se synchronise avec les révolutions de la Terre autour du Soleil.

Michael W. Young, de Miami, et Jeffrey C. Hall, de New York, sont tous deux nés en 1945. Plus jeune d'un an, Michael Rosbash vient de Kansas City. Ils sont tous chercheurs et professeurs d'université.

Le rythme circadien

L'implication de la lumière dans le comportement des êtres vivants est évidente. La rotation de la Terre autour du Soleil en une année détermine les cycles végétatifs saisonniers des végétaux ou la reproduction également saisonnière de nombreux animaux. Les plantes fonctionnent également de façon visible suivant un cycle quotidien ou rythme circadien. Chaque jour, chaque fleur s'épanouit et se ferme à heure fixe. Le coquelicot s'ouvre à 5 heures, la marguerite à 7 heures et la belle-de-nuit à 18 heures… En observant les fleurs il est donc possible de savoir l'heure. C'est sur ce principe que sont construites les horloges florales, très en vogue au XIX^{e} siècle.

Le rythme circadien fut décrit et nommé pour la première fois en 1729 par un mathématicien et astronome français, Jean-Jacques Dorton de Mairan. Il avait observé que des plants de mimosa, dont les feuilles se replient au crépuscule pour s'étaler au matin, conservent le rythme de ces oscillations foliaires pendant plusieurs jours, même lorsqu'elles séjournent à l'obscurité. Le mimosa possède donc son horloge interne calquée sur l'horloge solaire.

Pour l'avoir vécu, chacun connaît le *jetlag*, le symptôme du décalage horaire, déclenché par un vol transméridien. Notre organisme garde le souvenir de l'heure locale du point de départ et plusieurs jours sont nécessaires pour qu'il se cale sur l'heure locale du point de destination. Il s'ensuit une certaine fatigue.

Le rythme circadien est marqué chez les humains par les alternances veille-sommeil. Mais notre horloge interne rythme aussi les variations quotidiennes de la température corporelle, de la pression artérielle, de la sécrétion des hormones, de l'appétit et même l'efficacité de notre système immunitaire. L'humeur et les capacités cognitives en dépendent. Un rythme profondément perturbé influence des accidents médicaux comme les AVC ou les crises cardiaques.

Notre horloge interne adapte avec une grande précision notre physiologie aux différents moments de la journée et même permet de les anticiper (quand l'heure du réveil est régulière, on se réveille avant la sonnerie du réveil).

Le syndrome d'« avance du sommeil » sévissant sur plusieurs générations dans certaines familles, donna à penser que le phénomène est génétique et que l'horloge interne pourrait être un gène**.**

Les travaux des chercheurs

L'organisme le plus utilisé par les chercheurs est la drosophile, la célèbre petite mouche du vinaigre qui avait déjà permis en 1910 à Morgan de démontrer la théorie chromosomique, socle de la génétique. Les trois prix Nobel ont travaillé sur ce modeste diptère et les drosophilistes ont vu avec émotion leur animal préféré enfin récompensé.

La notion d'horloge circadienne interne fut longtemps un concept. Elle devint réalité lorsqu'en 1970 Seymour Benzer découvrit le premier gène de l'horloge qu'il nomma *period*. S'il n'était pas décédé, Benzer aurait dû, lui aussi, être récompensé puisqu'il est l'initiateur des travaux.

Sans insister sur une question trop souvent traitée, rappelons qu'un gène, portion d'ADN, est une « recette » qui permet à la cellule de synthétiser dans son cytoplasme une protéine particulière. Le schéma classique : un gène situé dans le noyau dirigeant la synthèse d'une protéine dans le cytoplasme, reste fondamental quoiqu'il se soit beaucoup compliqué depuis 1953, date de sa découverte.

Revenons à Benzer, à ses drosophiles et au gène *period*. En 1970, il observe qu'une mutation de *period* diminue ou supprime le rythme circadien de la drosophile. Une mouche mutée réagit immédiatement à la lumière et à l'obscurité ; elle se « réveille » dès qu'on allume et « s'endort » dès qu'on éteint, tandis que la mouche normale continue son petit bonhomme de chemin circadien. En 1971, *period* est séquencé par Karsfeld. Mais les deux chercheurs n'avaient pas compris les mécanismes de l'action de *period*.

En 1984, Hall et Young isolent le gène *period* et trouvent la protéine PER qu'il exprime. Sur 24 heures, les variations de PER sont synchrones avec le rythme circadien ; la protéine s'accumule pendant la nuit dans le cytoplasme et se dégrade pendant la journée. Par une boucle de rétroaction que connaissent bien les physiologistes et qui maintient tous les équilibres biologiques, PER régule elle-même sa propre concentration. En cas d'excès, elle bloque *period*. En cas de déficit, elle le stimule.

Rosbach découvrit le rôle que jouait *period* dans le niveau des oscillations circadiennes. En codant la protéine PER, le gène *period* est donc au centre des oscillations de l'horloge. Mais en 1994 on trouva un deuxième gène, appelé *timeless*, codant la protéine TIM, qui aide PER à pénétrer dans le noyau afin de moduler l'activité de *period*... Par la suite on découvrit une dizaine de gènes qui interviennent eux aussi dans un phénomène apparemment si simple...

À quel niveau de l'organisme le gène *period* est-il actif ? Une mouche a en guise de cerveau de simples ganglions cérébroïdes. *Period* s'exprime dans 160 neurones sur les 200 000 que comportent les ganglions. Ils sont l'horloge cérébrale centrale, le chef d'orchestre de l'ensemble du système circadien.

L'homme possède 20 000 gènes, la mouche 13 000 ; ils en ont 70 % en commun, dont *period* qui s'exprime chez nous comme chez la mouche. Il produit la protéine PER dans les 10 000 neurones d'un petit noyau supra-chiasmatique de l'hypothalamus qui est donc notre horloge cérébrale centrale.

Le tempo des horloges humaines de 24,18 +/- 0,04 h est remis à l'heure chaque jour par la lumière qui excite certaines cellules spécialisées de la rétine. Le message est transmis par des fibres du nerf optique à notre horloge cérébrale centrale.

Quel est l'intérêt de ce travail ?

Les trois nobélisés ne sont pas des médecins, mais des généticiens spécialistes de chronobiologie. Leur travail est un travail de recherche fondamentale entrant dans la définition de Nobel qui récompense les recherches en physiologie et médecine ; la biologie moléculaire n'existait pas en 1901.

En quoi ce travail a-t-il apporté « le plus grand bénéfice pour l'humanité » ? On connaît bien *period* et son mécanisme, mais on ne sait toujours pas comment la protéine PER qu'il exprime agit sur l'ensemble du métabolisme. Si elles sont importantes pour la science, les avancées ne sont donc pas encore thérapeutiques. Cependant la connaissance précise du rythme circadien permet de choisir l'heure optimale pour certains traitements ou d'assurer une surveillance accrue à certaines heures pour les patients à haut risque. Elle permet aussi de mieux comprendre les perturbations de rythme des dépressifs, des bipolaires ou des parkinsoniens, et peut-être de résoudre le problème des insomniaques qui trouvent les nuits très longues.

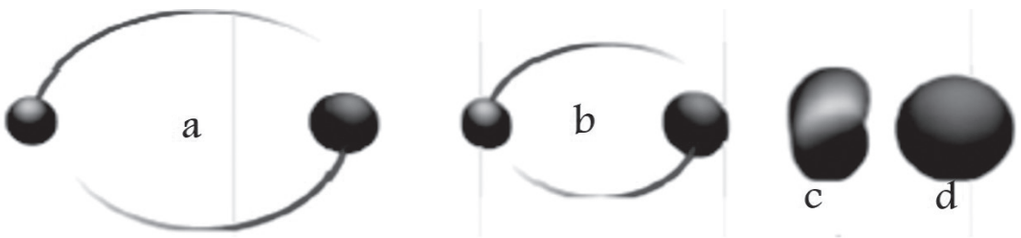
LES PRIX NOBEL DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE 2017

Geneviève NIHOUL

Comme chaque année en octobre, l'Académie royale suédoise des Sciences a décerné les prix Nobel de sciences. Pour une fois, les prix Nobel et de physique et de chimie ont été attribués à des travaux qui ont permis des progrès considérables dans des techniques d'observation, très difficiles l'une et l'autre. Nous étions plus habitués ces dernières années à des récompenses pour des travaux théoriques.

Le prix Nobel de physique

Le prix Nobel de physique est allé à trois chercheurs américains, Rainer Weiss, Barry Barish et Kip Thorne « pour leurs contributions décisives au détecteur LIGO et pour l'observation d'ondes gravitationnelles ». Ces ondes ont été prédites (voir revue 2016) par la théorie de la relativité générale proposée par Einstein en 1915 : leur observation nécessite de détecter des variations de longueur bien inférieure à la taille d'un atome et Einstein lui-même pensait qu'elles ne seraient jamais observées sur terre. Mais les physiciens peuvent être des gens obstinés et c'est un peu ce qui s'est passé : depuis les années 1970, Rainer Weiss et Kip Thorne étaient persuadés qu'il était possible de détecter ces ondes. Weiss travaillait au MIT, à côté de Boston, où il avait conçu un interféromètre à laser qui donnait un signal qu'on pourrait extraire de tous les bruits de fond qu'il avait analysés. Kip Thorne, de son côté, travaillait au Caltech, en Californie, avec un physicien écossais, Drever, qui avait construit un premier prototype. Kip Thorne est le théoricien qui avait établi le processus d'analyse des signaux. Il est difficile d'imaginer la complexité et le degré de perfection de ce laser de quelques kilomètres de long : cela prit plus de 40 ans de développement. Et surtout, à partir des années 1990, les deux équipes américaines comprirent qu'il était nécessaire de faire appel à des compétences au niveau mondial : ce fut l'œuvre de Barry Barish qui fut nommé chef du projet LIGO (Laser Interferometer for Gravitationnal Waves), en 1994. Il transforma un groupe de 40 personnes en une coopération internationale de plus de 1000 participants : il alla rechercher les compétences dans de nombreux pays, en particulier en France et en Italie, où un nouvel interféromètre fut commencé près de Sienne, VIRGO. Et, avec cette coopération, il entreprit de construire les appareils proposés par Weiner. Leur opiniâtreté a payé et, en septembre 2015, le premier signal fut observé dans les deux interféromètres LIGO situés aux États-Unis. L'analyse du signal prit environ quatre mois pour plus de 1000 chercheurs mais le résultat est magnifique : pour la première fois on avait observé la fusion de deux trous noirs, en décrivant en détail le processus. On voit sur la figure 1 ce qui s'est passé, il y a plus d'un milliard d'années : deux trous noirs tournaient l'un autour de l'autre (a). Ils s'attiraient mutuellement par la force de gravitation et perdaient donc de l'énergie peu à peu. Ceci entraînait une diminution du rayon de leur orbite (b), et plus ils se rapprochaient, plus ils s'attiraient et plus ils perdaient de l'énergie. Un jour, ils furent tellement proches qu'ils fusionnèrent (c) en dégageant une énergie énorme qui se propagea sous forme d'énergie gravitationnelle. Le résultat fut un nouveau trou noir plus gros (d). C'est une infime partie de ces ondes qui ont été captées par les deux détecteurs LIGO : l'analyse de la forme du signal a permis d'évaluer les masses des deux trous noirs à 29 et 36 fois la masse du soleil. Un autre événement a été observé quelques mois après, concernant la fusion de deux trous noirs plus petits. Depuis, 2 autres événements ont été enregistrés, le dernier, en août 2017 ayant été observé par LIGO et VIRGO en Italie.



Voici donc l'exploit pour lequel ont été récompensés ces trois Américains : Rainer Weiss obtient la moitié du prix (de 940 000 euros), pour avoir imaginé la technique d'interférométrie laser qui a permis de déceler ces faibles ondes gravitationnelles. La seconde moitié du prix est partagée entre Barry Barish, l'expérimentateur américain qui a mis en œuvre ces principes depuis 1994 pour construire les deux détecteurs américains LIGO, et Kip Thorne, le célèbre théoricien américain spécialiste de la théorie de la relativité, pour avoir apporté une contribution majeure à la détermination précise de la forme des signaux qui étaient susceptibles d'être découverts. Rappelons que si le prix Nobel a été décerné à trois physiciens qui sont incontestablement à l'origine du projet, plusieurs milliers de personnes ont travaillé et rendu possible cette détection des ondes gravitationnelles, réputée impossible. En particulier, signalons deux Français : l'expérimentateur Alain Grillet, pionnier du détecteur européen VIRGO, et le théoricien Thibault Damour, spécialiste de renommée mondiale de la théorie de la relativité générale. Le CNRS leur a d'ailleurs décerné cette année une médaille d'or, récompense rare. Le comité Nobel ne s'y est pas trompé, qui a donné comme affiliation aux trois prix Nobel, non pas leurs universités respectives, comme cela se fait d'habitude, mais le nom de la collaboration LIGO/VIRGO.

Le prix Nobel de chimie

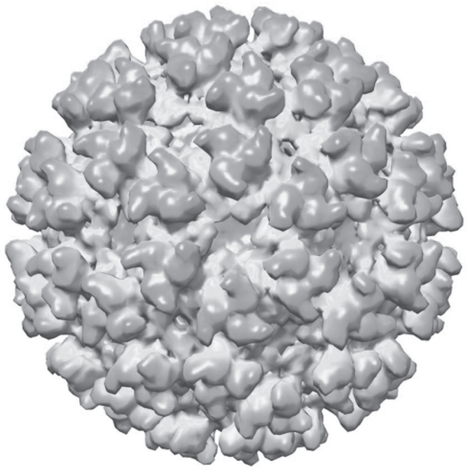
Avec le prix Nobel de chimie, nous quittons cet infiniment grand pour passer à l'infiniment petit, avec des corps biochimiques de l'ordre de quelques nanomètres, c'est-à-dire quelques millionièmes de millimètres. Depuis déjà de nombreuses années, on sait imager à cette échelle des matériaux en utilisant en particulier des microscopes électroniques : ceux-ci nous permettent de descendre jusqu'à l'échelle atomique. Mais ces objets sont inertes : pour la matière vivante, ce microscope était réputé inutilisable à ces échelles car les spécimens biologiques ne résistent pas à l'énergie des électrons. De plus, dans le vide poussé d'un microscope, l'eau qu'ils contiennent s'évapore et par conséquent l'objet étudié se détériore complètement. Pourtant cette année, l'Académie royale suédoise des Sciences a récompensé trois chercheurs « pour avoir développé une microscopie électronique cryoscopique permettant de déterminer, à haute résolution, la structure de biomolécules en solution ». Ces trois savants sont suisse, américain d'origine allemande et britannique, et se partagent le prix de 940 000 euros à part égale. Qu'ont-ils fait ? Ils ont, chacun de leur côté, développé des techniques perfectionnées qui se sont révélées complémentaires pour augmenter considérablement la précision des images obtenues dans un microscope électronique.

Dans les années 1970, on savait imager des biomolécules par des méthodes de Rayons X ou par résonance magnétique nucléaire, mais ces deux possibilités avaient de sérieuses limites : les rayons X ne peuvent traiter que des biomolécules cristallisées, tandis que la résonance magnétique ne fonctionne que pour des protéines petites. C'est pourquoi, à cette époque, Richard Henderson décida d'abandonner ces techniques : il avait pourtant fait sa thèse à Cambridge, considéré comme La Mecque des rayons X. Mais quand il voulut étudier des protéines situées dans des membranes de cellules, il se heurta aux limites de cette méthode : il ne réussit pas à les cristalliser. Malgré l'avis de nombre de ses collègues, il décida alors de se tourner vers la microscopie électronique. Il eut la chance de choisir des protéines assez spéciales : il les laissa dans leur membrane, où elles ont la bonne idée d'être orientées grossièrement parallèlement, ce qui se rapprochait de molécules cristallisées observées par rayons X. Bref, en utilisant des méthodes relevant à la fois de la microscopie électronique et des rayons X, Henderson publia dès 1975 une image de ces protéines avec une résolution de 1 nm, ce qui à l'époque était remarquable. Mais cela ne lui suffisait pas, car on était encore au-dessus des distances atomiques ! Il s'obstina et, utilisant la cryogénisation découverte entretemps par Jacques Dubochet, dont nous allons parler, il obtint en 1990 cette image sur laquelle existait une résolution de 0,3 nm, c'est-à-dire qu'il image des distances atomiques.

Qu'avait donc fait Jacques Dubochet ? Il s'était attaqué au problème posé par l'eau dans un microscope : les molécules biochimiques sont en général dans un milieu fortement aquatique. Quand on les refroidit pour éviter une trop grande perte d'eau dans le vide du microscope, l'eau cristallise sous forme de glace, c'est-à-dire qu'elle devient cristallisée. Malheureusement, les électrons du microscope électronique sont alors immédiatement « canalisés », en quelque sorte, par ces cristaux, et la partie biologique devient quasiment invisible. Or ce n'est pas la glace que les biochimistes veulent étudier ! Dubochet mit donc au point, à Heidelberg, une méthode pour refroidir brutalement l'eau de manière à figer sa structure liquide : on parle de vitrification de l'eau. Le solide aqueux obtenu est alors de structure amorphe et ne gêne absolument pas les observations. Cela semble simple, mais tous les microscopistes de l'époque semblent avoir défilé dans le laboratoire de Dubochet pour apprendre sa technique ! Sur la figure 2 on voit la capside d'un virus publié en 2013, utilisant les améliorations de Henderson et celles de Joachim Franck dont nous allons parler maintenant.

À peu près dans la même période, de l'autre côté de l'Atlantique, Joachim Franck avait décidé d'appliquer des méthodes mathématiques de traitement d'images au problème de la visualisation des protéines : partant d'images de qualité moyenne, mais nombreuses, il réussit à choisir par ordinateur celles qui avaient la même orientation et à les regrouper. En additionnant des images identiques, il put diminuer considérablement les incertitudes de l'image et obtenir des reproductions avec une meilleure résolution. Ensuite, en combinant des clichés de différentes orientations, il put reconstruire une image à 3 dimensions.

La combinaison de ces trois approches a permis d'obtenir une méthode relativement facile (donc répétitive) et fiable pour obtenir la structure, à l'échelle atomique, des grosses molécules. Cette structure est indispensable pour comprendre le rôle des protéines dans le processus de la vie. Par exemple, on peut étudier les transferts électroniques entre plusieurs biomolécules, c'est-à-dire les réactions chimiques qui se produisent. On peut alors faire des modèles de transport, à l'interface entre les différents composants, et ainsi comprendre les processus se développant dans la matière vivante.



Reconstitution de la capside du virus grâce à la cryo-microscopie électronique, résolution 0,9 nm. Déc. 2013.

LE LIVRE EST MORT, VIVE LE LIVRE !

Jacques KERIGUY

Chaque époque poursuit une utopie et il arrive que des sociétés séparées dans l'espace et le temps développent une même obsession. Ainsi, Google a-t-il lancé en 2004 un service nouveau, Google Print, qui, doté des moyens techniques et financiers nécessaires, retrouve l'ambition de l'antique bibliothèque d'Alexandrie : réunir et rendre accessible à tout utilisateur l'ensemble de la production intellectuelle de l'humanité. Le rêve s'inscrit dans la réalité. Mais à quel prix ? La question agite les esprits. Les pays anglo-saxons vivent cette mutation sans heurts. Il n'en va pas de même en France où le microcosme réuni autour de la conception, de la fabrication et de la diffusion du livre est depuis des siècles protégé par des remparts inexpugnables. François I^{er} a montré l'exemple : en date du 28 décembre 1537 l'ordonnance de Montpellier institue un dépôt légal ; les gouvernements successifs l'ont suivi et se sont posés en défenseurs magnanimes du livre et de ceux qui le servent. Ils ont promulgué un appareil législatif et un cadre institutionnel sans équivalent. Le prouve, par exemple, le taux de TVA de 5,5 % très favorable au lieu de 19,6 % prévu par le Code général des impôts. Le prouve aussi la loi Lang, qui impose que le prix d'un ouvrage soit fixé non par le libraire, mais par l'éditeur ; l'idée est d'interdire aux grandes enseignes de casser les prix ; l'enjeu est de maintenir le maillage très serré des librairies en France. Le prouve enfin un droit d'auteur strict et efficace. Il est vrai que les rapports entretenus avec le livre varient d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre.

Le livre, c'est le codex, composé de feuillets, de pages et, éventuellement d'annexes, tels bibliographie, index, figures et illustrations. Emmanuel Kant a apporté au mot une définition pertinente dans les *Fondements de*

la métaphysique des mœurs, publiés en 1795. Il distingue le contenant et le contenu. Le contenant, c'est la copie manuscrite ou imprimée, qui, aujourd'hui, peut être déposée sur un support électronique ; elle demeure la propriété définitive de celui qui l'acquiert. Et puis il y a le contenu, c'est-à-dire l'œuvre, le discours, qui s'adresse au public, mais qui, lui, reste propriété inaliénable de son auteur et n'est diffusé par un éditeur et un libraire qu'avec l'accord et à la demande de l'auteur. [1]

Dans notre pays s'est installé et développé un circuit du livre qui a défié les siècles. Le système est brutalement ébranlé et mis en cause depuis quelques années. Le coupable, c'est Google et son intention bien avancée, de constituer une collection numérique payante réunissant l'ensemble de la production imprimée mondiale et de l'exploiter dans sa librairie Google Play. L'annonce de cette initiative a suscité une panique. Mon propos n'est pas de décrire l'initiative menée par l'entreprise californienne, mais d'aborder quelques-unes des questions fondamentales introduites par le transfert en langage numérique de textes existant dans une autre matérialité, ainsi que la création sur un support numérique de textes nouveaux. La question posée est simple : la conversion du patrimoine écrit d'une matérialité à une autre, comme celle qu'a connue le XV^{e} siècle après l'invention de l'imprimerie, entraîne-t-elle une dénaturation du texte ? Autrement dit, le changement de support affecte-t-il la façon de lire et le sens qu'on accorde au texte ? Pour apporter une réponse à cette question, il importe de rappeler les caractéristiques du procédé de numérisation et de clairement différencier les deux produits ainsi obtenus, différents par leur conception et leur aboutissement, le livre numérisé et le livre numérique. Il sera alors possible de mesurer la distance qui les sépare du codex et de déterminer quelle adaptation ils réclament aux divers acteurs de la chaîne de production et de consommation du livre.

Le livre numérisé, ou la continuité

À l'origine se trouve la numérisation qui permet de transformer un signal analogique en une suite de valeurs numériques. Transférées sur un ordinateur, ces données peuvent être analysées, traitées et conservées. Il s'agit d'une simple transformation de langage. Deux procédés sont utilisés : le mode image, qui reproduit chaque page dans sa présentation d'origine et n'apporte aucun avantage particulier, et le mode texte qui, lui, offre des innovations appréciables**.** L'utilisation d'un logiciel de reconnaissance optique de caractères (Optical Character Recognition – OCR d'où la création du mot *océrisation*) rend possible la transformation de l'image numérisée en un document textuel qui, outre la simple lecture sur un écran, permet de naviguer à l'intérieur du texte et, éventuellement, d'en sortir en établissant des contacts avec un nombre illimité d'autres textes grâce à la reconnaissance des chaînes de caractères.

On peut définir le livre numérisé ainsi obtenu comme étant « issu d'un ou de plusieurs ouvrages primitivement réalisés sous la forme imprimée qui ont simplement fait l'objet d'un changement de support. C'est un ouvrage « clos », achevé au même titre que l'œuvre papier qui lui a donné naissance. Il s'apparente donc à un fac-similé de celle-ci » [2]. Les avantages sont évidents : conservation, mais aussi exploitation ultérieure pour de multiples usages tels qu'établissement d'une nouvelle mise en page, téléchargement total ou partiel, réédition, mais aussi navigation à l'intérieur du texte à des fins de recherche, de statistiques. Ces traitements s'appuient sur des formats et des normes en matière de structuration et de diffusion du texte très complexes, que je ne décrirai pas ici.

Google, le premier, en 1998, a utilisé ce procédé et affiché sa volonté de localiser et d'exploiter les informations contenues dans l'ensemble des livres et des périodiques publiés dans tous les pays du monde. Chaque année, des millions de textes appartenant aux plus grandes bibliothèques viennent enrichir la base de données ainsi constituée. Des services complémentaires en assurent la diffusion : Google Book Search, outil de recherche et de consultation des livres déjà numérisés à partir d'un mot clé, puis, en 2008, à la suite d'un accord passé avec la Guilde des auteurs et le syndicat des éditeurs américains, une librairie en ligne, nommée eBookstore, qui fournit des textes sur tous les supports connectés à Internet. Combien de livres ont été numérisés par Google ? Trente millions ? Davantage ? Bien que présentée comme humaniste, l'entreprise de Google n'obéit qu'à des objectifs commerciaux. Cette logique conduit à négocier des accords avec les plus grandes bibliothèques du monde (en France, la bibliothèque de la ville de Lyon) pour une numérisation considérée comme sauvage, souvent effectuée au mépris des règles du copyright. Les actions en justice se multiplient, surtout quand naît le soupçon que s'ajoute l'exploitation des données personnelles des utilisateurs. Des entreprises concurrentes, comme Amazon, des institutions publiques telle la Bibliothèque nationale de France avec Gallica, utilisent ce même procédé.

1 CHARTIER, Roger. Qu'est-ce que le livre ? <www.college-de-france.fr>
2 SARZANA, Jean. *Impressions numériques, quels futurs pour le livre ?* - Paris : Éditions du Cerf, 2011. P. 70 et sq.

L'accueil réservé à ces techniques novatrices est circonspect.

Le sociologue constate que l'imprimé, dans sa forme traditionnelle, sur un support papier, présente une cohérence, une unité que fracture le passage au numérique. Ce fait a des conséquences pour les auteurs et pour les éditeurs.

Les auteurs, certes, travaillent désormais en langage numérique, mais ils demeurent attachés à la sortie sur papier de leur livre. Une hiérarchie des genres littéraires - encyclopédie, livre, journal, revue, bande dessinée et de leurs éditeurs plus ou moins prestigieux – permettait d'établir une hiérarchie de leurs discours. Car, au premier coup d'œil, l'imprimé révèle sa nature, périodique ou monographie, étude ou roman. Spontanément, le lecteur met le livre qu'il a sous les yeux en relation avec l'usage qu'il veut en faire.[3] Un contact s'établit entre le lecteur et l'œuvre, donc entre le lecteur et l'auteur, qui scelle une inaltérable adhésion. Un autre contact, sensuel, celui-là, s'établit avec l'objet qui porte le texte : il est agréable de caresser le papier, d'apprécier la qualité d'une impression, d'une reliure. Nul ne peut nier que cette intimité est importante.

L'ordre numérique bouleverse ces pratiques, c'est vrai. Quel crédit accorder à ces regrets ? En ce domaine comme en d'autres, chaque fois qu'émerge une technique nouvelle, celle qui existe est valorisée au détriment de sa rivale. De plus, une approche purement affective risque d'occulter une autre approche, plus déterminante. Le choix d'un livre s'effectue généralement sur des critères qui varient suivant la catégorie de l'ouvrage et la lecture que l'on désire en faire. Ils peuvent être économiques (on sélectionne une édition en livre de poche car elle coûte moins cher), esthétiques (on opte pour une édition illustrée) ou intellectuels (la préférence est accordée à une édition commentée ou à des morceaux choisis) ; ils portent parfois sur la forme physique du livre (gros caractères pour faciliter la lecture). Avec le codex, les pratiques de lecture sont multiples ; elles entraînent une égale multiplicité de relations avec le texte : certaines lectures sont banalisées, d'autres sont obligées, d'autres aussi engagent profondément l'imaginaire et la sensibilité. Le passage au numérique interdit ces nuances. Le texte numérique n'est plus objet d'appropriation par le lecteur ; il abolit toute représentation subjective du livre. On peut d'ailleurs se demander ce que deviendra la bibliothèque qui révèle la personnalité de qui l'a patiemment composée.

Il demeure incontestable qu'avec Internet, la nature du texte – appelons-la le discours – n'est plus intégrée à un objet matériel palpable, qui la caractérise et lui apporte une identité propre aisément reconnaissable. L'écran fait apparaître de façon indifférenciée tous les textes, quels que soient leur genre, leur fonction, leur qualité : ce sont (ce ne sont que ?) des fragments décontextualisés, éclatés, que l'on peut recomposer à l'infini indépendamment de leur situation dans l'ordre logique du texte initial. Que reste-t-il de l'homogénéité initiale ? L'œuvre sur papier formait un tout non réductible ; transférée sur support numérique, elle sera fragmentée, mutilée. Depuis des siècles intangible, gravé au papier, tracé par une série de codes et de balises – polices, ponctuation, présentation typographique, alinéas -, le texte s'offre au regard de qui le sollicite. Il transporte le lecteur dans l'univers mental de l'auteur, et donne naissance à une communauté, composée de ceux qui ont accompli la même démarche.

Autre interrogation restée à ce jour sans réponse : Internet est un univers sans foi ni loi, ouvert à tous, qui fait de l'anonymat une doctrine, refuse les hiérarchies comme les frontières, disloque l'édifice protecteur construit au fil des siècles, accru par la référence obligée à des secteurs voisins. L'invasion de la musique digitale et le piratage ont en effet fracassé le modèle économique du disque et anéanti le réseau des disquaires. Bref, un vent de panique s'est levé et continue de souffler. En ira-t-il de même avec le livre ? Comment contrôler sa diffusion, devenue erratique dans les turbulences du web ?

Et pourtant, certaines propriétés du texte numérisé sont bénéfiques et apportent des services incontestables. Pour l'utilisateur, la lecture immédiate par simple défilement sur l'écran, la navigation à l'intérieur du texte, le téléchargement total ou partiel, la possibilité d'indexer et de hiérarchiser les informations qui pourront ainsi donner lieu à des recherches dans les bases de données ou les consortiums en cours de construction. Une édition sur papier, sous la forme dérivée d'un livre, est également possible à tout moment.

C'est pourquoi, sous la pression des entreprises de commerce électronique, insolemment conquérantes, et des lecteurs convertis à la culture de l'écran, les éditeurs, dans leurs domaines respectifs, n'ont eu d'autre solution que de s'adapter peu à peu à l'univers numérique. Le mouvement a été lancé dans les années 90 du siècle dernier par les éditions scientifiques, techniques, médicales, juridiques, universitaires, scolaires, puis

3 CHARTIER, Roger. « L'Avenir numérique du livre », *Le Monde-Idées,* 26.19.2009.

les dictionnaires et les encyclopédies, qui ont publié dans un premier temps conjointement sur papier et support numérique, puis, très vite, exclusivement sur ce dernier. La numérisation leur permet de mêler au texte images, fixes ou animées, ou sons, et de se lire en discontinu, en fonction de l'intérêt du lecteur et de la succession des mots clés qui, sans cesse, renvoient à un ensemble illimité d'autres textes. Les documents ainsi produits sont enrichis de liens hypertextes qui établissent des relations et permettent des recherches étendues à un ensemble de textes. De plus, ils acceptent les compléments et les mises à jour. Ces avantages, devenus ordinaires, sont entrés dans les pratiques des chercheurs de façon irréversible. Autrement dit, l'apport premier du numérique ne réside pas dans la possibilité de copier un texte mais de l'inclure dans un réseau. Tout livre s'inscrit dans une lignée ; tout livre trouve un écho dans d'autres livres qui l'ont précédé ou qui l'accompagnent dans une même démarche scientifique ou littéraire. Des parcours multiples s'offrent ainsi, que peut suivre avec profit le lecteur.

Les éditeurs de publications destinées à la jeunesse ont suivi. Tout en gardant le cœur de leur métier, les éditeurs de sciences humaines s'engagent à leur tour dans cette voie. Reste la littérature de fiction, plus longue à convertir, même si romans, poésies, et documents d'usage quotidien sont souvent proposés sous forme numérique, ou, conjointement, sur papier et support numérique.

Plus généralement, l'invention de l'encre électronique et l'évolution des matériels ont ouvert un marché dans lequel s'est engouffrée l'industrie de la communication. Le lecteur dispose de liseuses qui permettent de se connecter à Internet grâce au Wi-Fi ou à Bluetooth, et de charger des données textuelles, visuelles ou sonores à tous moments et en tous lieux. Leur qualité offre un réel confort. Ainsi se créent des bibliothèques nomades qui permettent l'accès à des contenus de plus en plus variés, liens multimédias, dictionnaires, etc.

Proposer des contenus de plus en plus nombreux, de plus en plus élaborés techniquement a l'effet que l'on devine : les usages que les lecteurs font du texte changent et l'on assite à l'avènement d'une autre manière de lire. L'extension des bibliothèques virtuelles, comme Gallica, développée par la Bibliothèque nationale de France, la progression commerciale des librairies en ligne, Amazon, Alapage, Fnac ou autres librairies équipées d'un site vendant, mais aussi le développement progressif de la lecture électronique, l'impression à la demande, sans compter le nombre croissant de supports dotés d'un écran comme le micro-ordinateur, le téléphone mobile, les consoles, ont aiguisé l'appétit des lecteurs et participent à l'évolution des pratiques de lecture. De nombreuses institutions, universités, et pourquoi pas, académies, dont l'une des missions est de publier livres et revues, peuvent à juste titre songer à utiliser les ressources du numérique pour alléger les circuits et les coûts de leur travail éditorial et accroître leur diffusion.

Chaque génération cultive sa nostalgie. Il paraît cependant acquis que les lecteurs de demain sont déjà initiés aux nouvelles technologies. Pour eux, Internet est source privilégiée sinon unique de connaissance, d'information et de plaisir. Ce fait explique que jamais on n'a lu autant ; jamais autant de matériel écrit n'a été déposé sur papier ou sur les écrans, mais là encore, les pratiques varient suivant les supports et les usages que l'on en fait. La manière de lire s'adapte au texte et devient, elle aussi, discontinue et segmentée, ignorant de ce fait l'unité et la conception d'ensemble que l'auteur souhaitait faire apparaître. Est-ce nouveau ? Sans doute pas. Le texte a longtemps été partagé oralement avant que ne se développe, à partir du Moyen Âge, une lecture silencieuse, permise par la séparation entre les mots. D'ailleurs tous les textes, quel qu'en soit le support d'origine, reçoivent à des moments divers de leur évolution, des interprétations et des modifications. Chaque réédition d'un ouvrage imprimé en enrichit la présentation, et, en conséquence, modifie son appropriation par le lecteur. Une démonstration est apportée par le copyright, qui considère le texte comme intangible, mais n'en protège pas moins toutes les mutations possibles : cinématographique, théâtrale, musicale…

Le livre numérisé marque à l'évidence une évolution, mais, gardant son unité et sa personnalité, il ne représente en aucun cas une révolution par rapport à l'imprimé qu'il prolonge, et dont il élargit la diffusion et le bon usage. Il en est le clone. C'est le rôle des producteurs de bases de données d'installer des balises, d'imposer un cheminement sûr aux textes qu'elles contiennent. À côté d'entreprises dévoyées, l'exemple de nombreuses actions exemplaires rassure : Gallica est un outil prodigieux, non parce qu'il est français, mais en raison de la rigueur qui a présidé à son élaboration. Il en va différemment avec le livre numérique, qui brise l'espace du livre traditionnel.

Le livre numérique ou la rupture assumée

On qualifie de numérique un livre « lorsque l'ensemble qu'il constitue est originellement réalisé sous la forme exclusive de fichiers informatiques par un ou plusieurs auteurs dont il exprime le discours construit sous une

forme achevée avec le concours d'un ou de plusieurs éditeurs. » [4] Construit, achevé : à ce niveau, rien ne le distingue du codex. Mais, nous l'observons tous, dans la vie courante, l'écran de l'ordinateur, de la tablette, du smartphone, sert de support à toutes sortes de textes, sinon à tous les textes, et l'habitude est prise de confondre dans un même mouvement lecture et écriture.

Qu'en est-il dans le domaine du livre ? Certes, de par la volonté de son auteur, le livre numérique peut être déposé sur le net fermé, bouclé, intangible. Il se trouve alors dans la situation du livre numérisé et refuse les apports de la mise en réseau ainsi que ses inconvénients, la fragmentation et l'altération. Dans le cas contraire, quelle unité relie les parties au tout quand, produit exclusivement avec des moyens informatiques, est conçu, publié, exploité sous une forme immatérielle ? Quand n'importe quel internaute peut intervenir sur le texte, le modifier, quand se crée spontanément autour du texte un réseau d'hyperliens, quand la diffusion se fait sur écran, même si un transfert de support est toujours possible, notamment sur papier, suivant la procédure d'impression à la demande. Autres questions à ce jour non résolues : quelle place pour l'éditeur ? quel modèle économique pour ce livre ? comment le bibliothécaire se chargera-t-il de réunir le patrimoine de demain à partir de la production d'aujourd'hui ? Il est évident que le développement du livre électronique, quand il surviendra, entraînera des mutations profondes dans les métiers du livre. Se constitueront sans doute des réseaux d'éditeurs spécialisés, de libraires, s'ils veulent survivre, capables de prendre des initiatives pour tenter de réunir des lecteurs devenus autonomes en leur apportant une aide pour satisfaire leurs envies de lecture.

Soucieux de protéger un secteur économiquement fragile, le ministère chargé de la culture a commandé plusieurs rapports sur le sujet [5], mais parvient aux limites de ses possibilités d'action : il peut intervenir sur le prix du livre, sur le taux de TVA, mais comment pourra-t-il assurer l'équilibre entre les éditeurs et cette nébuleuse numérique, composée de réseaux, de fournisseurs d'outils, d'opérateurs de télécommunications, de moteurs de recherche, d'entreprises de vente à distance ? Quelle place pour l'éditeur et le libraire quand d'autres acteurs assurent la fourniture de l'ouvrage ? La réforme du dépôt légal du 21 mars 2015 impose le dépôt de deux exemplaires de tout fichier informatique à la Bibliothèque nationale de France. L'avenir dira si cette initiative sera suivie d'effet, car la rupture de la relation unissant l'objet et le discours a pour effet que le texte numérisé devient, sur l'écran, continu ; son inscription matérielle ne correspond plus à un type précis d'objet, comme l'est le livre imprimé. Comment dans ces conditions affirmer sa propriété sur une œuvre ? C'est un problème pour les chercheurs scientifiques, soucieux de faire reconnaître leurs travaux ; c'est une difficulté insoluble pour le dépôt légal.
La dispersion des textes dans Internet, permet leur accessibilité généralisée ; elle les place tous sur un même plan et efface les hiérarchisations et les classements auxquels l'imprimé les soumettait. [6] C'est apparemment un inconvénient. Pas du tout, affirme une enquête sur les pratiques nouvelles de lecture menée par l'université d'Oxford cette année : le public n'accorde à ce fait aucune importance ; pour rechercher une information, il est devenu commun, non de consulter un livre ou un périodique, mais de solliciter les moteurs de recherche et les réseaux sociaux : toutes les sources sont confondues, sans filtrage, sans hiérarchie, et la moitié des personnes interrogées ne se souvenaient pas même de la source des textes consultés.

L'œuvre numérique, c'est son intérêt premier, permet l'avènement de « nouvelles formes d'expression » souhaitées par Steve Jobs, fondateur d'Apple et présente, aux yeux de certains créateurs, désireux de briser les conventions, l'avantage de permettre une totale liberté formelle ainsi que de profiter de l'interactivité, considérée comme une aventure capable de redonner à l'écriture sa pureté initiale. Un nouvel ouvroir de la littérature potentiel se met en place. Pour l'essentiel, à ce jour, ce sont les ouvrages techniques, les guides et les encyclopédies (*Wikipedia*) qui illustrent cette forme. Mais demain ?

Essayons de jeter un regard prospectif. Le texte, naguère composante centrale du livre, sera associé à d'autres formes de données, c'est une certitude. L'œuvre originelle pourra subir des mutations successives et se diviser à l'infini. Sa flexibilité, qui autorisera des mises à jour constantes, annonce la fin des livres rapidement périssables, annuaires, guides. Elle n'aura plus de caractère fermé et définitif que lui imposait le livre ; elle sera enrichie par des contributions aléatoires mais multiples. Quant au lecteur, assumant totalement sa condition d'internaute, il percevra l'œuvre comme un espace infini à l'intérieur duquel il interviendra quand et où il désirera. Il était passif ; il devient actif.

4 SARZANA, Jean, *op. cit.*, p. 75.
5 PATINO, Bruno. *Le Devenir numérique de l'édition.* – Paris, La Documentation française, 2008.
6 CHARTIER Roger. *Les Métamorphoses du livre : le livre et le numérique.* – Paris : Centre Pompidou, 2015. (Les rendez-vous de l'édition.)

Toute médaille a son revers : le lecteur, aujourd'hui déjà, est scruté par les systèmes numériques. Ses goûts sont analysés, les informations les plus secrètes sur ses choix sont enregistrées. La lecture relève de l'intime. Il sera bien difficile de se soustraire à cette violation de la personnalité.

Conclusion

Nous tous, rassemblés dans cette salle, sommes les derniers représentants de générations nourries exclusivement du livre imprimé. Les lecteurs de demain auront appris à lire sur écrans. Comme il est naturel, ils penseront que le monde commence avec eux. L'édition numérique sera pour eux une évidence. Sauf à faire preuve d'une grande inventivité, les professions du livre, éditeurs, libraires, ne garderont pas longtemps leur rôle de prescripteurs. Un vide va se créer. Il est probable que les réseaux sociaux le combleront et tenteront de tisser un lien entre auteurs et lecteurs qui ne sera plus personnel, mais collectif et apparemment convivial. Quelle sera la contribution de ceux qui, le plus souvent masqués, dépourvus de tout repère, s'insinueront dans l'œuvre originelle ? Préparons-nous l'avènement d'une littérature anonyme, pour laquelle la notion d'auteur n'aura plus de sens ?

Le livre est-il mort ? Non, bien sûr. S'il est vrai que les formes du support affectent le sens du contenu, on doit accepter l'idée qu'un texte n'est pas le même sur les différents supports qui le contiennent. Le fonds documentaire des bibliothèques d'études peut sans inconvénient être allégé grâce à la fourniture de documents électroniques ; à l'inverse, celui des bibliothèques patrimoniales demeure intact. Conserver dans leurs formes premières les textes qui se sont succédé, assurer leur consultation, sont des nécessités non seulement littéraires mais sociologiques et l'on comprend mal l'empressement des grandes bibliothèques américaines à vendre leurs collections après les avoir numérisées.

De plus, la volonté des éditeurs de garder la mainmise sur l'exploitation des œuvres aura pour effet que le livre sur papier et le livre numérisé vont longtemps encore coexister. Le papier et le numérique sont compatibles ; il est probable que pendant de nombreuses années, le lecteur pourra assouvir sa passion dans ces deux formes de support. Un jour viendra où un modèle économique s'imposera au livre numérique. À ce moment, tout l'édifice se déplacera. L'effet de mode, puis l'habitude feront le reste. Assistera-t-on à la naissance de formes nouvelles d'écriture, à l'établissement d'un nouvel agencement de la création, de la diffusion et de la lecture ? Ce qui paraît acquis, c'est que le livre survivra, mais sous sa forme numérique. Du moins, je l'espère, car si le livre meurt, c'est l'acte de lire qui disparaîtra avec lui, et cela, je n'ose l'imaginer.

Le livre est mort, vive le livre !

COMMISSION DES BEAUX-ARTS

Responsable : Monique BOURGUET

SÉANCE DU 3 AVRIL 2017

QUELLE LIBERTÉ POUR L'ARTISTE ?

INTRODUCTION

Monique BOURGUET

Je voudrais, avant toute chose, rendre hommage à notre confrère Jean Perreau qui a assuré la présidence de la commission des beaux-arts pendant une douzaine d'années. Remplacé il y a quelques années par notre consœur Cristina Baron, il est redevenu président de la commission il y a quatre ans. Désignée par le conseil d'administration de l'académie pour lui succéder, je tiens à rendre hommage à sa compétence et au travail qu'il a accompli pendant toutes ces années.

Il est de tradition lors des commissions des beaux-arts tenues à l'occasion du Salon, de dire quelques mots de présentation de notre cénacle. L'académie du Var fait partie de la conférence nationale des académies des sciences, lettres et arts, qui regroupe trente-deux académies de provinces bicentenaires, réunies sous l'égide de l'Institut de France.

L'académie du Var a la lourde tâche d'exercer, depuis octobre 2016 et pendant une période de deux ans, jusqu'à octobre 2018, la présidence de cette conférence nationale, désignée sous le sigle CNA. Le développement de la vie culturelle est au centre des préoccupations académiques. Les séances mensuelles sont ouvertes au public ainsi que les colloques et les conférences intitulées : Heures de l'académie du Var.

Il est temps maintenant d'aborder le thème de la séance du jour : *Quelle liberté pour l'artiste ?*

« Artiste » et « liberté », deux notions particulièrement complexes que Philippe Granarolo en tant que philosophe va expliciter, avec le talent qu'on lui connaît, dans son propos intitulé *Liberté et nécessité ou le paradoxe de la création*.

Ce pouvoir de création s'inscrit dans un contexte politique et social qui évolue selon les époques. En France, au XVII^e^ siècle, le statut de l'artiste se différencie de celui d'artisan se libérant des règles corporatives et s'intégrant dans un système nouveau appelé l'académisme qui se met en place en même temps que la monarchie absolue de Louis XIV. Jean Perreau nous le présentera, en précisant son évolution jusqu'à sa remise en cause à partir du milieu du XIX^e^ siècle, qui sera suivie d'une libération de l'art et des artistes.

À la fin du siècle des Lumières, après les premières journées révolutionnaires françaises de 1789, la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen, proclame et définit, dans l'article 11, la liberté d'expression, une des libertés fondamentales liées à la notion de démocratie à laquelle aspireront les régimes européens tout au long du XIX^e^ siècle.

La première guerre mondiale ébranle profondément l'Europe. Progressivement s'installent des régimes totalitaires, en Italie dès 1922 avec Mussolini, en Russie devenue URSS avec la dictature de Staline après la mort de Lénine et l'élimination de Trotski, enfin en Allemagne en 1933-1934 par le cumul des pouvoirs de chancelier et de président par Hitler. Tous restreignent et même abolissent les libertés, en premier lieu la liberté d'expression.

Claire Joncheray nous présentera un de ces régimes totalitaires, le régime soviétique.

Enfin pour terminer, Henri Yéru, artiste exposant dans ce Salon, rendra compte de sa démarche personnelle dans son exposé *L'Abstraction, suprême liberté*.

LIBERTÉ ET NÉCESSITÉ, OU LE PARADOXE DE LA CRÉATION

Philippe GRANAROLO

L'art comme prolongement de la fantaisie biologique

L'art manifeste-t-il la capacité de l'homme à rompre avec la nature ? Est-il le signe de la révolte de l'humanité contre l'ordre du monde ? Ou bien est-il, comme le pensaient les Grecs et par exemple Aristote, un prolongement de la nature ? Si l'on défend la première thèse, on associera l'art au libre-arbitre, c'est-à-dire à cette capacité humaine extraordinaire d'être un commencement absolu, aptitude à la transcendance qui fait de l'homme l'égal du Créateur. Si l'on est adepte de la seconde hypothèse, on fera dépendre l'art de la nécessité en l'inscrivant dans le processus de la nature.

Ces deux hypothèses ont traversé toute l'histoire des idées et toute notre civilisation. Au XIX^e^ siècle, Friedrich Nietzsche, reprenant appui sur le sol grec, considère que l'aptitude créatrice des humains, qu'il baptise du nom de *Phantasie* (« fantaisie » ou « imagination » en français selon les traducteurs), est loin d'être le propre de l'homme. La fantaisie est l'activité essentielle de tous les êtres vivants ; elle est déjà présente dans les formes les plus élémentaires de la vie, qui sont dotées du projet non pas de survivre (comment un vivant pourrait-il bien vouloir ce qu'il possède déjà ?), mais de sur-vivre, de croître, de se développer. À l'évolutionnisme darwinien de la sélection, Nietzsche oppose un évolutionnisme de l'invention, de la fantaisie poétique, qui s'accroît au travers des créatures auxquelles elle donne naissance [1].

En choisissant de dénommer *Phantasie* cette aptitude du vivant, Nietzsche nous place devant un étonnant paradoxe. D'un côté il use d'un terme qui semble faire signe vers le libre-arbitre, et qui semble même renvoyer à l'idée d'une liberté « capricieuse ». Mais d'un autre côté, en étendant cette capacité à l'ensemble du biologique, il l'enracine dans la nécessité qui règle les processus de la nature.

Comment sortir du paradoxe ? C'est ce à quoi nous allons œuvrer avec cet exposé.

Le libre-arbitre, ou le drame de la divinisation des créateurs

En adoptant majoritairement la thèse du libre-arbitre, philosophes et intellectuels ont placé sans le vouloir les artistes dans une position très inconfortable. On peut même parler d'un véritable drame lié à cette thèse, drame qui a connu deux variantes, une forme ancienne et une forme contemporaine.

La forme ancienne du drame du libre-arbitre

L'artiste serait l'égal de Dieu parce qu'il partagerait avec l'Être Suprême le privilège d'une créativité libre. Un philosophe a donné sa forme définitive à cette thèse au XVII^e^ siècle : il a pour nom René Descartes.

Pour Descartes, la formule biblique d'un homme créé « à l'image de Dieu » ne saurait avoir qu'une seule signification : Dieu nous a accordé sa liberté, il nous a dotés de la même liberté que lui. En effet la liberté ne saurait être partielle, elle est absolue ou elle n'est pas. Soit Dieu décidait de nous priver de liberté et de faire de nous des automates, comme le sont pour Descartes les animaux. Soit il nous accordait la même liberté que la

1 Cf. Philippe Granarolo, « Cet imaginaire qui nous construit », conférence inaugurale du *Centre d'étude sur l'imaginaire* prononcée le jeudi 10 janvier 2013 à 18 h à la Médiathèque de Sanary, en ligne sur le site du Centre.

sienne. La liberté dont nous disposons est infinie, elle s'expérimente dans la capacité que nous avons de dire « oui » ou de dire « non » en toute circonstance. Elle se vérifie dans les micro-décisions de la vie quotidienne :

« Notre liberté se connaît sans preuve par la seule expérience que nous en avons », écrit l'auteur des *Méditations métaphysiques*.

On nous objectera que Descartes semble indifférent à l'art et qu'il est impossible de trouver une esthétique dans l'œuvre cartésienne. Mais cette absence s'explique par le fait que Descartes privilégie la créativité technique en tant que capacité créatrice des hommes, et que l'essentiel est pour lui le déploiement de tout ce qui nous permettra de devenir « comme maîtres et possesseurs de la nature » [2]. Malgré cette absence, tout nous oblige à accorder à l'artiste la même créativité qu'au technicien. Kant ajoutera au siècle suivant que c'est précisément cette gratuité, cette indifférence à l'efficacité, qui fait la grandeur de l'art.

Sans qu'il s'en rende compte, Descartes, en accordant une liberté absolue à l'homme créateur, apporte une justification rétrospective à la longue condamnation de l'art et des artistes par l'église catholique (qui par exemple les privait de sépulture). Par leur libre créativité, les artistes sont d'insupportables rivaux de Dieu. Si l'église catholique a fini par tolérer la créativité des artistes, on retrouve aujourd'hui une condamnation analogue à celle qui fut longtemps la sienne dans les formes intégristes de l'islam (interdiction de la musique et de toute représentation du divin).

La forme contemporaine du drame du libre-arbitre

Il faudra attendre Jean-Paul Sartre pour qu'un philosophe tire les conséquences ultimes de la thèse cartésienne du libre-arbitre.

Penchons-nous un instant sur la décision que prend à l'instant « T » le peintre ou le sculpteur. Si l'on enracine la créativité dans le libre-arbitre, on devra conclure que la décision que prend le peintre de choisir telle ou telle couleur à tel endroit de son tableau, ou celle que prend le sculpteur de prolonger ou non l'action de son ciseau sur telle ou telle partie du marbre qu'il transforme, ne sauraient dépendre d'une « raison ».

Ou bien, en effet, la décision de l'artiste est motivée, elle s'inspire d'une « raison », elle est l'aboutissement d'une réflexion rationnelle, et en ce cas elle n'est plus tout à fait libre, la liberté au sens du libre-arbitre ne pouvant être qu'absolue. Sartre tire légitimement le libre-arbitre cartésien en direction d'une liberté capricieuse. C'est ce qui explique pourquoi toute une part de l'art contemporain cherche à s'affranchir de toutes les contraintes (ou « raisons ») qui apparaissent comme autant de freins à la liberté de l'artiste : contraintes religieuses, contraintes morales, contraintes esthétiques, contraintes liées à l'obligation de laisser une œuvre, etc.

Une grande part de l'art contemporain se situe aux antipodes des recommandations d'un Nietzsche se référant au modèle grec dans *Le Voyageur et son ombre* :

« On peut, pour chaque artiste, poète et écrivain grec, se demander : quelle est la contrainte nouvelle qu'il s'impose et qu'il rend attrayante à ses contemporains (au point de trouver des imitateurs) ? Car ce qu'on appelle « invention (dans la métrique par exemple) est toujours une de ces entraves que l'on se met à soi-même » [3].

Rejetant en totalité ce modèle classique, nombre de nos artistes ont choisi d'exprimer leur liberté capricieuse dans la destruction. Le regretté Jean-François Mattei dénonçait cette dérive dans *La Barbarie intérieure* :

« D'indifférent, l'art devient proprement *immonde* quand il se cantonne dans un procédé de négation, de dévastation et de destruction à seule fin de procurer au barbare un frisson nouveau » [4]. Tous les errements d'une partie de l'art contemporain résultent de la conception erronée du libre-arbitre conçu comme liberté absolue, donc capricieuse. On entre alors inévitablement dans le règne du nihilisme.

Transition : la liberté n'est pas assimilable au libre-arbitre

La puissance de la métaphysique cartésienne, le *magister* exercé par Jean-Paul Sartre au XX^{e} siècle, ont fini par faire oublier que le libre-arbitre n'est que l'une des conceptions de la liberté, et en aucun cas le synonyme de celle-ci. De grandes philosophies, le stoïcisme dans l'Antiquité, Spinoza au XVII^{e} siècle, Nietzsche au XIX^{e}

2 Célébrissime formule qu'on peut lire dans la sixième et dernière partie du *Discours de la Méthode* publié en 1637.
3 *Le voyageur et son ombre*, § 140, *Œuvres philosophiques complètes,* tome III, volume 2, Paris, Gallimard, 1968, p. 218.
4 Jean-François Mattei, *La barbarie intérieure*, Paris, P.U.F., 2004, p. 232.

siècle, ont développé une tout autre conception de la liberté. Pour ces philosophies, la vraie liberté, aussi étrange que cela puisse résonner dans nos oreilles cartésiennes, est l'autre nom de la nécessité.

Nietzsche l'exprime avec vigueur dès ses premiers écrits : « L'homme, jusque dans ses fibres les plus intimes, est tout entier nécessité et absolue "non liberté" - si l'on entend par liberté l'exigence extravagante de pouvoir changer sa nature selon son caprice, comme un vêtement, prétention que toute philosophie digne de ce nom a jusqu'ici repoussée avec l'ironie requise » [5]. En évitant de me lancer dans des spéculations métaphysiques trop spécialisées, je vais m'attacher à vous faire entrevoir ce qu'est cette « liberté-nécessité » dans le domaine de l'art.

L'art et la nécessité

La voie d'accès la plus simple pour saisir ce qu'il en est de cette nécessité qui n'est pas l'antonyme de la liberté est de se pencher sur la notion d' « inspiration ».

La conception nietzschéenne de l'inspiration

Présente à l'époque de Nietzsche, la notion d'« inspiration » s'est évanouie des réflexions esthétiques contemporaines : n'est-ce pas parce qu'elle renvoie à une nécessité que l'artiste subit sans être le moins du monde « décideur », ce qui blesse profondément l'*ego* de nos artistes capricieux ? Relisons ce que Nietzsche écrit dans *Ecce Homo* à propos de l'inspiration qui a présidé à la composition de son Zarathoustra :

« [...] tout à coup, avec une sûreté et une finesse indicibles, quelque chose devient visible, audible, quelque chose qui vous ébranle au plus intime de vous-même, vous bouleverse [...] On entend, on ne cherche pas ; on prend sans demander qui donne ; une pensée vous illumine comme un éclair, avec une force contraignante, sans hésitation dans la forme – je n'ai jamais eu à choisir [...] Tout se passe en l'absence de toute volonté délibérée, mais comme dans un tourbillon de sentiments de liberté, d'indétermination, de puissance, de divinité [...] L'on n'a plus aucune idée de ce qu'est une image, une métaphore, tout se présente comme l'expression la plus immédiate, la plus juste, la plus simple. » [6]

Chacun des termes utilisés par Nietzsche confirme l'hypothèse d'une stricte nécessité : « tout à coup », autrement dit sans aucun travail conscient préalable ; « on ne cherche pas », ce qui revient à dire qu'aucune volonté lucide n'est à l'œuvre ; « une force contraignante », ce qui signifie que le créateur subit et n'est en aucun cas la puissance agissante ; « indétermination », c'est-à-dire en l'absence de toute causalité compréhensible, comme si l'artiste se trouvait sous la coupe du hasard, dont il convient de rappeler qu'il est chez Nietzsche l'autre nom de la nécessité.

L'idée kandinskienne de la « nécessité intérieure »

Nous allons retrouver chez Kandinsky une approche très similaire à celle de Nietzsche. Dans son livre théorique majeur, *Du Spirituel dans l'art* [7], le peintre construit le concept de « nécessité intérieure » qu'il nous faut à présent décortiquer en commentant le passage le plus significatif du livre.

« La nécessité intérieure naît de trois raisons mystiques. Elle est formée de trois nécessités mystiques :
1. Chaque artiste, en tant que créateur, doit exprimer ce qui lui est propre (élément de la personnalité).
2. Chaque artiste, en tant qu'enfant de son époque, doit exprimer ce qui est propre à cette époque (élément du style dans sa valeur intérieure, composé du langage de l'époque et du langage de la nation, aussi longtemps que la nation existera en tant que telle).
3. Chaque artiste, en tant que serviteur de l'art, doit exprimer ce qui est propre à l'art en général (élément de l'art pur et éternel que l'on retrouve chez tous les hommes, chez tous les peuples, dans toutes les époques [...]. » [8]

Si l'artiste obéissait seulement à une nécessité intérieure propre, on serait dans l'incapacité de distinguer le véritable artiste du malade mental (nous reviendrons sur cette question dans notre troisième partie).

---

5 *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs*, *Œuvres philosophiques complètes,* tome 1 volume 2, Paris, Gallimard, 1975, p. 236-237.
6 *Ecce Homo*, *Œuvres philosophiques complètes*, tome VIII, volume 1, Paris, Gallimard, 1974, p. 309-310.
7 *Du Spirituel dans l'art, et dans la peinture en particulier*, traduction française du texte allemand par Nicole Debrand et du texte russe par Bernadette du Crest, Paris, Éditions Denoël, 1989.
8 *Du Spirituel dans l'art*, Folio Essais, Paris, 2002, p.132-133.

À la dimension strictement individuelle, celle que Nietzsche, usant d'un terme fréquent sous sa plume, aurait qualifiée d'« idiosyncrasique », doit donc s'ajouter une dimension historique et une dimension universelle. L'art est humain, et non divin.

Il n'est donc pas éternel au sens religieux du terme, mais pris dans la trame de l'histoire. Mais cela ne signifie nullement que l'artiste est prisonnier de son temps, et que l'artiste génial ne touchera que ses contemporains. Au contraire, le grand artiste parvient précisément à dépasser son temps en s'inscrivant au cœur de son époque. Et s'il peut y parvenir, c'est parce qu'une troisième dimension, celle de l'universalité, celle qu'on pourrait dénommer l'essence immuable de l'humain, s'exprime elle aussi dans son œuvre.

Quand il répond à la nécessité intérieure, l'artiste entre dans la dimension du sacré. Alors que la plupart des artistes contemporains ont cru nécessaire de « libérer » l'art de cette dimension qui serait aliénante, Kandinsky retrouve le fil qui relie l'art d'aujourd'hui aux grandes œuvres du passé. L'art est religieux ou il n'est pas. Mais en fonction des époques, il est inévitable qu'on pense différemment cette dimension de sacralité.

Dans une époque où l'individu s'est émancipé, où la « liberté de l'esprit » chère à Nietzsche s'est affirmée, la sacralité de l'art plonge ses racines dans l'unicité de l'artiste créateur.

« Tous les moyens sont sacrés s'ils sont intérieurement nécessaires. Tous les moyens sont péchés s'ils ne découlent pas de la source de la nécessité intérieure » [9].

De même qu'on a naïvement cherché à gommer la dimension du sacré, on nous a répété que le « beau » avait cessé d'être la caractéristique de l'art. Il est devenu trivial d'affirmer que la notion de « beauté » a déserté l'art contemporain. Telle n'est évidemment pas, on l'aura compris, la thèse kandinskienne, dont l'un des plus grands mérites est de réintroduire le sacré et la beauté dans l'art d'aujourd'hui.

« Est beau », affirme Kandinsky, « ce qui procède d'une nécessité intérieure de l'âme. Est beau ce qui est beau intérieurement » [10].

Mais des contresens possibles viennent entraver la compréhension de cette « nécessité intérieure », que nous devons maintenant nous attacher à dénoncer.

Tous les paradoxes de l'esthétique contemporaine naissent d'une conception erronée de la « nécessité intérieure »

Art et pathologie mentale

Revenons sur la triple dimension de la nécessité intérieure de Kandinsky. Ainsi que nous l'avons signalé, si seule la dimension individuelle est présente, la nécessité intérieure se résume à la seule pulsion, et en ce cas l'artiste et le malade mental sont indifférenciables. On peut s'arrêter un instant sur le cas de Camille Claudel, dont les spécialistes s'accordent à reconnaître qu'au fur et à mesure qu'elle s'enfonce dans sa psychose elle déserte le monde de l'art, finissant même par détruire ses œuvres. Si les premières sculptures de Camille Claudel appartiennent incontestablement au domaine de l'art, tout ce qu'elle a produit à partir de 1900 est à ce point inséparable de sa psychose que la sculptrice perd la fonction communicationnelle sans laquelle l'art cesse d'exister.

Umberto Eco nous offre un outil très pertinent au sujet de ce subtil *distinguo* entre génie et folie dans son livre *L'Œuvre ouverte* : l'artiste naviguerait selon lui entre le Charybde de la volonté d'une communication universelle, et le Scylla de la prison d'une subjectivité incommunicable. Quand l'unique priorité du créateur est la communication universelle, l'art s'évanouit et on hérite du roman *Arlequin*.

À l'inverse, lorsque le créateur est seulement inspiré par ce qui existe en lui de plus éminemment subjectif, son œuvre ne nous touche plus. On pratique depuis longtemps l'art-thérapie, qui permet par exemple de présenter au public les peintures des schizophrènes : passionnantes sur un plan psychologique, ces œuvres révèlent admirablement l'intériorité de ceux qui les produisent, mais à de rarissimes exceptions près, elles ne s'inscrivent pas dans le Panthéon de la peinture.

9 *Du Spirituel dans l'art*, op. cit., p. 159.
10 *Ibidem*, p. 203.

La nécessité intérieure n'a rien d'égotiste

Kandinsky apporte une pertinente réponse à ce que Kant considérait comme l'énigme de l'art dans sa *Critique de la faculté de juger*. Le philosophe des Lumières notait sans prétendre le résoudre le mystère du génie : plus l'artiste est subjectif, unique et incomparable avec quiconque, plus il parvient à toucher le grand public et à être universellement reconnu (même si cette reconnaissance demande parfois beaucoup de temps).

Pour celui qui écrit *Du Spirituel dans l'art*, l'énigme trouve sa solution dans une conception évolutionniste de l'humanité qui était étrangère à la philosophie kantienne. Kandinsky illustre cette thèse par l'image du Triangle :

« Un grand Triangle divisé en parties inégales, la plus petite et la plus aigüe dirigée vers le haut – un assez bon schéma de la vie spirituelle. Plus on descend, plus les sections du Triangle sont grandes, larges, spacieuses et hautes. Tout le triangle avance et monte lentement, d'un mouvement à peine sensible et le point atteint "aujourd'hui" par le sommet du Triangle sera dépassé "demain" par la section suivante » [11].

La mode de l'anti-progressisme risque d'amener un grand nombre de nos contemporains à juger désuète une telle conception. Mais a-t-on besoin de croire au Progrès pour considérer que les hommes vivent des temporalités différentes, ou pour se représenter les parcours humains comme nécessairement successifs ?

L'homme de soixante-dix ans que je serai dans quelques semaines est-il en quoi que ce soit « supérieur » au quarantenaire que j'ai été ? Honnêtement je ne le crois pas. Il n'en reste pas moins que j'ai eu quarante ans avant d'avoir soixante-dix ans, et que je n'aurai plus jamais quarante ans. Si j'élargis cette image à l'ensemble de l'humanité, on pourra alors faire tenir à Kandinsky le discours suivant : il existe des hommes qui rencontrent avant les autres des objets mentaux qu'un nombre plus important d'humains ne côtoiera que plus tard, et dont l'ensemble de l'humanité ne fera l'expérience que postérieurement.

La critique du progressisme me semble être affectée d'une grave confusion : en dénonçant toute évolution au nom de l'anti-progressisme, ne confond-on pas Progrès et flèche du temps ? Affirmer que le grand artiste vit avant ses semblables des expériences décisives ne fait pas de lui un surhomme, mais simplement un être autrement positionné sur la route du temps. S'il était surhumain, personne, jamais, ne le rejoindrait, sinon d'autres créatures surhumaines. Que l'humanité entière le rejoigne un jour démontre au contraire sa totale appartenance à l'espèce.

Conclusion : la nécessité n'est pas aliénation

Grâce à la triple dimension de la nécessité intérieure, la contradiction apparente entre liberté et nécessité se volatilise. Être libre, ce n'est pas agir suivant son libre-arbitre, c'est être à l'écoute de sa singularité, c'est ne dépendre que de soi. Rien ne peut sur ce plan égaler la métaphysique spinoziste : parce que Spinoza est l'adversaire résolu du libre-arbitre cartésien, certains ont voulu faire de lui un fataliste qui mériterait les mêmes dénonciations que celles que Voltaire adressa à Leibniz dans son pamphlet *Candide* par le biais du personnage plutôt ridicule de Pangloss. Or Spinoza n'est pas Leibniz. Il y a bien une liberté spinoziste qui s'appuie sur la connaissance et prend la forme de la « libération ». Être libre au sens spinoziste, ce n'est pas agir suivant ses caprices (ceux-ci n'étant rien d'autre que des déterminations dont nous ignorons l'origine [12]), c'est se libérer des causes extérieures et agir suivant sa propre nature.

Lorsque Nietzsche, en 1881, découvre la philosophie de Spinoza, il éprouve l'une des plus grandes émotions intellectuelles de sa vie, ainsi que l'atteste la superbe lettre adressée le 30 juillet à son ami Franz Overbeck [13]. Il comprend immédiatement que Spinoza est comme lui-même le seul philosophe (après peut-être les Stoïciens) qui soit parvenu à réconcilier liberté et nécessité. Nous avons évoqué dans notre introduction la « fantaisie » nietzschéenne. Cette « fantaisie », présente d'un bout à l'autre de l'échelle de la vie, culmine chez l'artiste. Elle est la plus libre, mais dans le même temps la plus nécessaire, comme est à la fois libre et nécessaire

11 *Ibidem*, p. 61.

12 La liberté « que tous se vantent de posséder consiste uniquement en cela seul que les hommes sont conscients de leurs appétits [autrement dit de leurs désirs] et ignorent les causes qui les déterminent » (lettre 58 à Schuller, 1674, Paris, *Œuvres*, tome 4, Paris, Éditions Garnier-Flammarion, p. 304.

13 Cf. lettre à Franz Overbeck du 30 juillet 1881, Nietzsche, *Correspondance*, tome IV, janvier 1880- décembre 1884, Paris, Gallimard, 2015, p. 117-118.

toute création artistique, liberté et nécessité se confondant pour Nietzsche en une unité fort proche de la réconciliation opérée au XVII[e] siècle par Spinoza.

On ne s'étonnera donc pas de la référence aux artistes qu'on trouve sous la plume de Nietzsche chaque fois qu'il évoque cette problématique, comme il le fait dans ce beau passage de *Par-delà Bien et Mal* : « Sur ce point les artistes font preuve d'un flair plus subtil ; ils savent bien que là où ils ne se forcent plus, mais obéissent à la nécessité, leur sentiment de liberté, de délicatesse, de toute-puissance, atteint son apogée, qu'ils sont alors maîtres de créer et de modeler à leur gré, qu'à ce moment, en un mot, la nécessité et le libre-arbitre s'unissent en eux » [14]. Si de nombreux paragraphes écrits par Nietzsche sont analogues à celui-ci, aucun n'établit un lien aussi étroit et indissoluble entre liberté et nécessité.

On pourrait ajouter à notre démonstration un ultime argument, développé dans un paragraphe rarement cité qu'on peut lire dans *Aurore*. « Quand nous sentons que nous faisons une chose en gardant un excédent de force, nous nous sentons libre [...] nous tendons bien vers une fin, mais la fin ne nous domine pas tout entier, elle offre seulement à notre force une occasion de se donner libre cours [...] » [15].

L'artiste obéissant à sa liberté intérieure cède bien entendu à la force qui tend à s'exprimer à travers lui, mais il ne s'épuise pas dans cette apparente soumission : parce que la nécessité qui s'exprime dans son geste créateur n'est pas seulement idiosyncrasique, parce qu'elle relève du sacré et véhicule une dimension cosmique, elle n'a pas besoin de s'accaparer la totalité de l'énergie dont il dispose. Cet « excédent de force » lui donne accès à la joie si merveilleusement dépeinte par Spinoza, cette joie qui culmine dans l'acte créateur et qui donne l'occasion à l'artiste de bénir la nature à laquelle il appartient par toutes les fibres de son être.

De tous les humains, le grand artiste est celui qui se rapproche le plus de l'idéal nietzschéen : il cesse d'appartenir à la foule des « hommes qui prient » pour rejoindre le petit nombre des « hommes qui bénissent ».

14 *Par-delà Bien et Mal*, § 213, *Œuvres philosophiques complètes*, tome x, Paris, Gallimard, 1974, p. 310.
15 Fragment Posthume 3 [48], printemps 1880, in *Aurore, Œuvres philosophiques complètes*, tome IV,Paris, Gallimard, 1970, p. 343-344.

QUELLE LIBERTÉ DE L'ARTISTE DANS UN RÉGIME TOTALITAIRE ? L'EXEMPLE DU RÉGIME RUSSE (1917-1954)

Claire JONCHERAY

« Des questions comme "L'art doit-il être libre ou doit-il être au service du peuple ?" sont hors de propos en Union soviétique. En URSS, l'art est réputé libre puisqu'il ne dépend plus des caprices des patrons et du goût des ignares dont le seul mérite se trouve dans leur porte-monnaie » [1]. Cette affirmation de 1936, écrite par Nikolay Milyutin, propose une conception de la liberté de l'art qui ne tient compte ni de la personnalité même de l'artiste ni de sa réalisation personnelle [2].

A contrario, la recommandation de l'ONU émise le 27 octobre 1980 intitulée *La condition sociale de l'artiste* déclare aux États membres que « en vertu du rôle essentiel de l'art dans la vie et le développement de la personne et de la société, [ils] se doivent en conséquence de protéger, défendre et aider les artistes et leur liberté de création. À cet effet, ils prendront toute mesure utile pour stimuler la création artistique et l'éclosion des talents, notamment par l'adoption de mesures susceptibles d'assurer la liberté de l'artiste, faute de quoi celui-ci ne saurait répondre à sa mission » [3].

Pour les États membres de l'ONU, la liberté de l'artiste prime sur la liberté de l'art, une prise de conscience qui provient de l'analyse rétrospective réalisée par les pays occidentaux après les traumatismes meurtriers de la première moitié du XX^{e} siècle. Cette période, troublée par deux guerres mondiales, à la fois causes et conséquences de la montée des nationalismes et de l'utilisation des nouvelles techniques de communication dans un cadre idéologique [4], est marquée par l'existence de régimes totalitaires.

Le régime russe entre 1917 et 1954, c'est-à-dire entre la première révolution russe dont nous commémorons cette année le centenaire [5], jusqu'à l'année qui suit la mort de Staline en 1953, est un exemple frappant de la complexité du rapport entre le monde politique et le monde artistique. Cette thématique présentée de manière chronologique, s'appuiera sur des exemples issus de l'art en peinture et en architecture.

La Révolution et l'art (1917-1930)

Cette première phase comprend deux révolutions, une guerre civile, une nouvelle constitution et des revirements politico-économiques importants. Progressivement le parti bolchevick et Lénine s'imposent, créant la République socialiste fédérative de Russie. L'art dans la Révolution doit répondre alors à deux nécessités : la formation du peuple d'une part et l'exaltation d'un nouveau monde d'autre part.

Afin de former les artistes et de développer une conscience artistique pour le peuple, sont créés des musées et des écoles d'artistes. Une opposition existe toujours entre les partisans d'un art nouveau en totale rupture avec la « vieille culture » et ceux qui estiment nécessaire de partir d'une culture déjà existante. Lénine est favorable au maintien de l'ancienne culture [6]. Ainsi en 1918, le Conseil des commissaires du peuple dirigé par Lénine

1 Nikolay Milyutin, « La Russie », *L'Art et l'État, une enquête de la BBC en 1936*, éd. Champ Vallon, 2016, p.62. L'article est paru le 2 septembre 1936 dans *The Listener*, p.423-426.

2 Je remercie Monique Bourguet pour m'avoir donné l'opportunité d'intervenir sur le lien entre la liberté de l'artiste et le monde politique dans la commission des beaux-arts et d'étendre mon champ d'étude au monde contemporain.

3 Cette recommandation a été émise à la Conférence générale de l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture, réunie à Belgrade du 23 septembre au 28 octobre 1980, en sa vingt et unième session.

4 Le présent article ne traite pas de la propagande à travers les portraits des dirigeants et ni du foisonnement culturel dans les rues, comme les affiches. Cf. Jean-Michel Palmier, *Lénine, l'art et la Révolution*, Payot, 1975 ; Igor Golomstock, *L'Art totalitaire*, Ed. Carré, 1991.

5 À l'occasion du centenaire de la révolution russe, la Royal Academy of Arts de Londres propose une exposition intitulée *Revolution. Russian art 1917-1932* (11 février-17 avril 2017).

6 Le 6 mai 1919, au 1er congrès de l'éducation, Lénine s'est opposé aux théoriciens de la culture prolétarienne car « l'ouvrier doit apprendre la culture classique éternellement vivante et non générer une culture prolétarienne schématique et artificielle » (Palmier, *op. cit.*, édition 2006, p.536).

signe un décret de nationalisation de la collection Chtchoukine, comprenant des tableaux signés de grands noms comme Cézanne, Marquet, Monet, Matisse ou encore Picasso. Cet art occidental est alors considéré en 1918 comme la « propriété publique de la République socialiste fédérative de Russie considérant que par sa très grande valeur artistique elle présente en matière d'éducation populaire un intérêt national » [7]. En plus des vagues de nationalisations [8] des œuvres artistiques et de l'ouverture de nombreux musées, l'enseignement de l'art prolifère, comme par exemple l'Ouvonis par Kasimir Malevitch en 1919 dans la ville biélorusse de Vitebsk ; la section de la culture organique de Mikhaïl Matiouchine (1923-1926) ; ou l'école de Pavel Filonov, communauté appelée « les maîtres de l'art analytique ».

La seconde fonction de l'art est celle d'exalter un monde nouveau, celui de la Révolution. En octobre 1917, les avant-gardes russes se méfient d'abord de la tournure politique de la Révolution puis réalisent que la Révolution est justement l'occasion d'expérimenter de nouvelles formes d'art [9]. La figure de K. Malevitch est emblématique de l'intégration de l'artiste dans la Révolution et les difficultés générées par cette adhésion. Après son départ de Vitebsk, il dirigea en 1922 un institut national de la culture artistique à Petrograd. Puis dans sa période 1928-1932, dite « post-suprématisme », il réinstalle la figure dans ses tableaux. Le tableau intitulé *Carré noir* fait partie d'une série de monochromes même s'il n'est ni monochrome à cause de ses marges blanches, ni vraiment carré. Il existe plusieurs versions de ce carré noir, qui n'est pas seulement une simple idée mais qui représente aussi un système, celui du contexte révolutionnaire. La Révolution apparaît comme une nouvelle étape vers une grande Vérité et la sensation pure [10].

Dans la première phase de construction du nouvel État russe, il existe une ambiguïté latente entre la liberté de création liée à l'espoir que fait naître un monde nouveau et toute la répression qui peut s'exercer envers un art qui ne semble pas accessible intellectuellement au peuple et ne nourrit pas les exigences du Parti. Ces artistes avant-gardistes vont progressivement être mis à l'écart des considérations artistiques du Parti et le discours officiel va finalement tenir l'abstraction comme une peinture « bourgeoise ». L'abstraction, le cubisme, le futurisme seront des courants artistiques délaissés voire frappés d'opprobre à partir des années 30.

L'art stalinien en peinture et en sculpture (1930-1954)

Staline s'empare brutalement du pouvoir en Russie. Le 23 avril 1932, est proclamé un décret sur « la reconstruction des organisations littéraires et artistiques » qui abolit toutes les associations d'artistes remplacées par un institut unique dans chaque discipline [11]. Il commence en 1934 les grandes purges. En 1936, s'ouvrent les procès de Moscou accusant de sabotage et de meurtres les proches collaborateurs de Lénine. Sous cette grande terreur, la liberté de l'artiste semble compromise car le Parti souhaite une adéquation entre la création artistique et les exigences politiques [12].

Le prix Staline, récompense donnée dans tous les domaines, incluant le domaine artistique, est le symbole de cette transformation de l'art. Le tableau intitulé *Staline et Vorochilov au Kremlin* [13] peint par Alexandre Guerassimov [14] obtient le prix Staline en 1938. Le peintre se félicitait officiellement (et cette peinture s'en ressent) que « les ennemis du peuple, la pègre boukharino-trotskiste, les agents fascistes » aient été neutralisés car l'atmosphère de la création avait ainsi été assainie de manière à générer un nouvel élan d'enthousiasme

7 Voir l'article de notre consœur Michèle Ann-Pillet dans ce même ouvrage. Toute ambiguïté du lien entre Art et Révolution prend son sens en 1948 quand Staline demande la dissolution du musée et la destruction de ses œuvres. L'art occidental européen est alors considéré comme un art décadent et bourgeois. Voir Henri Mercillon, « Quand l'U.R.S.S. bradait son patrimoine », *Connaissance des Arts*, juin 1990, 389, p.134-147.

8 Le 12 avril 1918, le décret sur les monuments de la République a permis la protection, l'inventaire et la nationalisation de tous les biens artistiques de Russie. 520 domaines furent considérés comme ayant valeur de musée. Le Kremlin fut entièrement restauré et ouvert au public. Palmier, *op. cit.*, p.441.

9 Cette première phase créative a été montrée dans l'exposition de 2011 à la Cité de la musique intitulée *Lénine, Staline et la musique : l'évolution de l'art musical de 1917 à 1953*.

10 Barbara Rose *et alii*, *Le Monochrome : de Malevitch à aujourd'hui*, éd. du Regard, 2004. Jean-Claude Marcadé, *L'Avant-garde russe 1907-1927*, Flammarion 1995.

11 En août 1934, au 1er congrès des écrivains de l'U.R.S.S., Andrei Jdanov (préposé du Parti à la culture) affirme que l'art doit décrire la vie dans une dynamique révolutionnaire, c'est-à-dire dépourvue de tension et de tout problème lié à la vie moderne.

12 Ce mouvement est initié par le poète Vladimir Maïakovski qui prônait un art prolétarien c'est-à-dire un art qui montre un homme fort, nouveau, industrieux et sportif.

13 Kliment Vorochilov est maréchal de l'Union soviétique en 1935 et, au moment de la peinture en 1938, il a modernisé et purgé l'armée rouge.

14 On connaît également A. Guerassimov pour les fresques du foyer de théâtre de l'armée rouge à Moscou. Les dirigeants apparaissent sur ces fresques comme sereins ; l'avenir de l'État semble entre de bonnes mains.

chez les artistes [15]. Ces purges ont permis, d'après A. Guerassimov, de redonner une pleine liberté artistique, c'est-à-dire une cohérence et une unité nouvelle dans les arts.

L'art officiel de la Russie devient alors le « réalisme socialiste » [16]. L'œuvre qui, pour l'étranger, représente le mieux ce courant artistique est une sculpture de Véra Mukihina appelée *L'Ouvrier et la kolkhozienne*. Elle symbolise les deux branches du prolétariat industriel et paysan. La dynamique révolutionnaire se lit dans le mouvement : les personnages semblent avancer et tendent leurs bras au ciel, symbole d'avenir, d'optimisme et de prospérité [17]. Ils sont jeunes, musclés et puissants, dans un élan de conquête du monde. La monumentalité de la sculpture (25 mètres de haut et 80 tonnes) et le matériau en acier inoxydable renforcent cette image de la puissance de l'URSS. Cette statue est une commande de l'État soviétique pour le pavillon russe à l'exposition internationale de Paris en 1937. L'une des caractéristiques principales de cet art officiel et de propagande, appelée le réalisme socialiste, tient dans le refus de toute polysémie ou complexité dans la représentation. Il naît en 1934 et il restera l'art officiel du Parti et de l'État russe jusqu'en 1989.

L'œuvre d'Isaak Brodski [18] est également symptomatique des valeurs du communisme et présente tous les thèmes staliniens : un portrait de Staline, les masses populaires en lutte dans les usines ou encore la puissance de l'homme au travail. Sa peinture répond pleinement aux critères de ses commanditaires même si les couleurs qu'il utilise rappellent son premier style Art nouveau. Cet artiste nous intéresse plus particulièrement parce que, même s'il réalise des peintures selon les obligations des commandes de l'État, il a aidé, dans sa vie privée et grâce à ses relations, les artistes qu'il avait connus dans sa jeunesse, c'est-à-dire ceux de l'avant-garde marginalisés et persécutés [19]. De plus, I. Brodski était un collectionneur d'art et sa propre collection de tableaux ne reflète pas du tout le goût pour le réalisme socialiste. Malgré la terreur, la Russie était encore capable d'innovation picturale universelle.

Parmi les artistes d'avant-garde encore actifs en Russie dans les années 30, citons Lioudnov Popova, Alexandre Rodtchenko et Vladimir Tatline que le collectionneur Georges Costakis va rencontrer dans les années 30 et 40 à Moscou. En effet, lors d'une exposition d'environ 200 œuvres de la collection du grec G. Costakis [20] à Paris en 2009 au musée Maillol, les visiteurs avaient pu constater qu'au cœur de l'URSS stalinienne, une belle collection de peinture russe a pu voir le jour. G. Costakis était chauffeur d'ambassade à Moscou et fréquentait, grâce à ses passagers, les antiquaires et les brocanteurs. Progressivement il fit l'acquisition de toiles d'avant-gardistes russes et, dès 1947, il acheta même directement des œuvres aux artistes en dehors du circuit de l'art officiel russe. Parmi les œuvres exposées en 2009, celle d'A. Rodtchenko appelée *Rythme expressif* présentait des jets de peintures dont la technique rappelle étrangement le travail de son contemporain américain Jackson Pollock. Or cette peinture est réalisée en 1944 alors que son auteur n'a jamais quitté la Russie. Il est en effet un artiste proche du constructivisme également connu pour ses collages. Il se consacre très tôt vers 1930 à la photographie21 et, malgré la publication des albums à la gloire de l'Union soviétique, il continua à peindre à titre privé selon ses propres désirs.

Les commandes d'État et la définition d'un art officiel n'ont, par conséquent, pas complètement inhibé la volonté d'expression des artistes et leurs libertés à concevoir des peintures selon leurs envies, malgré la marginalisation de leurs œuvres et les risques encourus pour leur vie.

---

15 Yves Michaud, *La Crise de l'art contemporain : utopie, démocratie et comédie*, 1997, PUF, note 34.

16 Il existait bien antérieurement à l'adoption par Staline de ce style, un courant appelé « monumental héroïque » et Maxime Gorki sera le premier à formuler l'expression « réalisme socialiste » en 1934 au 1er congrès des écrivains d'U.R.S.S. Michel Aucouturier, *Le réalisme socialiste*, PUF, 1998.

17 Tous les thèmes du stalinisme sont présents dans cette commande : le patriotisme, le folklore, l'enthousiasme au travail, la jeunesse. Ekaterna Degot (dir.), *L'Idéalisme soviétique peinture et cinéma 1925-1939*, Europalia Russia, 2005.

18 I. Brodski entre à l'Association des artistes de la Russie révolutionnaire en 1924 et devient directeur de la section de Leningrad. Il en est exclu à la suite d'une vague de radicalisme en 1929. Plusieurs de ses tableaux sont détruits au gré des condamnations politiques de l'époque de Staline.

19 Beaucoup d'études ont présenté le rôle des artistes dans la résistance face à un État totalitaire (Jean Cler, *La Responsabilité de l'artiste*, Gallimard, 2008 *;* Andreï Sakharov, *La Liberté intellectuelle en U.R.S.S. et la coexistence*, Gallimard, 1969). En revanche, sous le régime russe, les artistes ont dû cacher leur opinion : Jean-Claude Marcadé, « Comment Malevitch camoufla ses opinions », *L'œil*, 1998, n°494, p.58-64 ; Anatoli Strigalev, « L'art de la révolution russe : histoire et pouvoir », *Face à l'Histoire. L'Artiste moderne devant l'événement historique (1933-1996)*, Flammarion, 1996, p.110-117.

20 *L'Avant-garde russe dans la collection Costakis du Musée national d'art contemporain Thessalonique*, Gallimard, 2008 ; Maria Gough, « Composition et construction. Les fondements rhétoriques du constructivisme russe », *Les cahiers du Musée national d'art moderne*, 2000, n°73, p.36-73.

21 Voir l'exposition au Musée d'histoire juive d'Amsterdam intitulée *The Power of Pictures : Early Soviet Photography, Early Soviet Film*, 25 septembre 2015-7 février 2016.

L'évolution idéologique et esthétique en architecture (1920-1954)

L'architecture, plus encore que la peinture, est soumise aux changements d'orientations idéologiques du Parti. L'architecture est alors conçue comme le reflet d'un mode de vie. À partir des années 30, un changement radical dû à l'élaboration du concept de réalisme socialiste renverse la façon de penser la vie communautaire [22]. Les hommes de l'Art s'efforcent de suivre le mouvement.

Dans les années 20, il existe des architectes qui laissent libre cours à l'innovation comme le moderniste Konstantin Melnikov (1890-1974). Sa maison-studio construite entre 1927 et 1929 est un modèle expérimental reproductible sans aucune colonne de support interne. K. Melnikov, refusant à partir de 1930 de se conformer à l'architecture stalinienne, isolé dans sa recherche d'innovation architecturale, se retire de la pratique et travaille comme portraitiste et enseignant [23].

Le style constructiviste, né vers 1924 [24], se veut un assemblage logique et rationnel. Anatole Kopp dans son ouvrage sur l'architecture de la période stalinienne [25], prend comme exemple la maison-commune du Narkomfin de Moisei Guinzburg et Ignaty Milinis (Moscou, 1928-29). À l'image de la société, cette maison est conçue comme un espace collectiviste, rapprochant la femme de son rôle de travailleuse et non de ses obligations familiales : des cellules individuelles ouvertes sur de vastes couloirs, rues intérieures qui facilitent les rencontres et les contacts. Progressivement critiqué sur le plan esthétique par l'Union des architectes prolétariens, ce mode de conception du collectivisme est totalement remis en cause par la résolution du comité central du 16 mai 1930 sur « la reconstruction du mode de vie ». Est créée la Komakadémie (académie communiste) qui, jusque dans le domaine de l'architecture, définit la doctrine à suivre.

L'idée de la rationalisation du pays prônée par l'autorité stalinienne vise à une reconstruction des villes, avec notamment le nouveau plan urbain de Moscou en 1935 [26]. En effet, la résolution de 1930 réfute les utopies et fait le choix du gigantisme et d'un corpus géométrique. Ilya Aleksandrovitch Golossov (1883-1945) créa son propre style post-constructiviste après 1932. Il s'agit d'adapter le style classique commandé par l'État avec sa conception du romantisme symboliste : il utilise ainsi des sections carrées et des chapiteaux rectangulaires. On remarque aussi cette volonté de grands alignements appelés « façadisme » ou « décorativisme » qui s'applique sur les monuments publics comme dans les logements sociaux [27].

Après la seconde guerre mondiale, l'architecture change encore d'échelle : les édifices sont plus hauts, composés en gratte-ciel et en gradins. Ce choix s'intègre dans une volonté politique de développer un style plus vertical en rapport avec les tours du Kremlin et les églises de Moscou. Il s'agit également pour Staline de rivaliser avec les États-Unis qui avaient réalisé dans l'entre-deux-guerres des gratte-ciel pyramidaux à étages en retrait. Il existe à Moscou sept gratte-ciel staliniens. Ces bâtiments sont surtout localisés en première périphérie de Moscou. Il s'agit du ministère des Affaires étrangères sur la place Smolenskaïa (1948-1953), l'hôtel Leningradskaïa (1949-1954), un immeuble d'habitation sur la place Koudrinskaïa (1948-1954), l'hôtel Ukraine ou « Radisson royal hôtel » (1953-1957), la tour du ministère soviétique de l'Industrie lourde (1947-1952), un immeuble sur le quai Kotelnitcheskaïa (1948-1952) et le bâtiment principal de l'université Lomonossov de Moscou (1949-1953). L'ensemble de ces bâtiments, qui présentent une cohérence de construction évidente, date des années 1948 à 1953. Ce style sera aussi exporté dans divers pays « frères » de l'Union soviétique.

Conclusion

Dans un régime totalitaire comme celui de la Russie entre 1917 et 1954, les images servent toujours à la propagande et à la diffusion d'une idéologie. Si l'innovation artistique du début de la Révolution russe a progressivement été ressentie comme un possible contre-pouvoir, à partir des années 30, le changement de régime opéré par Staline a durci la politique du Parti à l'égard de l'art. Les commandes officielles imposent un style qui correspond alors aux valeurs du communisme : simplicité, gigantisme, dynamisme et puissance. Cependant, le réalisme socialiste (même s'il est un art d'État) n'est pas pour autant pleinement défini car il est

22 Anatole Kopp, *L'Architecture de la période stalinienne*, Presses universitaires de Grenoble, 1985, p.67.
23 Emmanuel Rubio, « Melnikov, Le Corbusier, Kiesler : la guerre des espaces », *L'Année 1925 l'esprit d'une époque,* Myriam Boucharenc et Claude Leroy (éd.), Presses universitaires de Paris Ouest, 2012, p.81-94.
24 Aleksei Gan a été le premier à parler de constructivisme dans son manifeste en 1923 mais le mouvement se structure vraiment en 1925 et se développe grâce à une revue appelée *Sovremennaia arkhitektura* de 1926 à 1930.
25 *Op. cit.*
26 Antonio Jacinto Rodrigues, *Urbanisme et révolution*, Éditions universitaires, 1973.
27 Beck Bernard, « Moscou et l'architecture soviétique stalinienne », *Revue russe*, 2004, 24, p.39.

lié à l'appréciation du chef de l'État. Plusieurs anciens avant-gardistes ont même réussi à produire des œuvres en dehors du régime, tout en restant à Moscou. Les orientations et les contraintes du Parti ont pu mettre en évidence un style, au moins en architecture, qui a reçu des prix aux expositions universelles et montré des qualités techniques indéniables.

Aujourd'hui encore, en Russie, l'art contemporain semble trouver difficilement sa place. L'article paru dans *Le Journal des Arts* (du 14 au 27 avril 2017, 477, p.24-27) et intitulé « Russie : l'art contemporain sous le joug du pouvoir » présente les mêmes questionnements exposés dans cet article. La une du journal s'exprime ainsi : « le pouvoir préfère se tourner vers le passé et encourage un art figuratif avec des complaisances pour le réalisme socialiste [...]. Pour autant, ce régime autoritaire laisse, bon gré mal gré, s'ouvrir quelques fenêtres sur un art non traditionnel ».

ACADÉMISME ET LIBERTÉ DANS LES BEAUX-ARTS

Jean PERREAU

Selon les dictionnaires, l'académisme est une imitation de la norme, sans apport original. Synonyme de conformisme et de traditionalisme, ce terme qualifie en littérature un style soigné, recherché, tout autant qu'une écriture compassée, guindée. Dans le domaine des arts, il qualifie un style conventionnel dépourvu de personnalité.

Cette définition péjorative attribuée à l'activité académique provient du comportement autoritaire au XIX^{e} siècle de l'Académie des beaux-arts en France qui contrôlait le jury du Salon officiel et l'enseignement de l'école parisienne du même nom. Elle organisait aussi le concours du Grand prix de Rome en imposant les sujets et en désignant les lauréats. Les professeurs, presque tous académiciens, exigeaient l'application de règles strictes pour imiter au mieux les œuvres antiques dont de nombreux théoriciens affirmaient que rien ne pouvait surpasser leur perfection ! L'archéologue Quatremère de Quincy, ami du peintre David et du sculpteur Canova, écrivait en 1823 : « Il faut rallumer le flambeau de l'Antiquité » ou encore « Les monuments de l'art et de l'Antiquité sont le fanal des artistes et des savants. »

On connaît le long combat entre les précurseurs de ce qui allait s'appeler l'art moderne au siècle suivant et les artistes académiques, surtout les peintres pompiers, ainsi surnommés pour leur propension à représenter dans la nudité antique des guerriers coiffés de casques ornés de hauts cimiers semblables à ceux portés par les soldats du feu au XIX^{e} siècle. Cette fascination pour un âge d'or artistique, pessimiste et décourageante pour les jeunes artistes, est un phénomène français. En effet, les académies des beaux-arts étrangères, en particulier celles d'Espagne, d'Angleterre, et des pays du Nord, créées plus tardivement sous des régimes moins centralisateurs, ont toujours fait preuve d'une grande souplesse dans l'enseignement et la sélection des œuvres à exposer, même si le conservatisme dominait largement. Elles ont permis à des peintres audacieux d'innover, avec plus ou moins de succès, jusqu'à l'apparition des régimes totalitaires du XX^{e} siècle.

C'est aussi un phénomène tardif et limité dans le temps. En effet, la première Académie de peinture et de sculpture fondée en 1648, par la régente Anne d'Autriche, sur le modèle de l'Académie française créée en 1634, répondait à la demande d'un groupe de peintres, attributaires de commandes royales, aristocratiques et religieuses, en conflit avec la puissante Confrérie des maîtres peintres et sculpteurs. Instituée en 1391, cette corporation, où se côtoyaient des artistes, mais aussi des maçons, des stucateurs, des décorateurs et des peintres en bâtiment, avait le monopole des expositions et de l'enseignement qui se faisait uniquement dans les ateliers. L'apprenti devait servir le maître pendant cinq ans puis effectuer un compagnonnage de quatre ans et enfin accomplir un chef-d'œuvre. Cette formation existe toujours dans de nombreux domaines de l'artisanat. Opposés à cet apprentissage, étouffant à leurs yeux l'instinct créatif, les membres de l'Académie de peinture et de sculpture s'inspirèrent des méthodes des académies de peintures italiennes apparues à la fin du XVI^{e} siècle, en particulier celle de Bologne dirigée par les Carrache. Dédiée à l'enseignement du dessin, la nouvelle institution ne comprenait au début qu'une douzaine de peintres dont les plus connus sont François Perrier, Philippe de Champaigne, Laurent de La Hyre, Eustache le Sueur, Sébastien Bourdon, Charles Le Brun. Outre

la garantie d'une grande liberté dans l'exercice de leurs activités, les membres de l'académie obtenaient la reconnaissance sociale de l'artiste enfin distingué de l'artisan.

Boudée et méprisée par la Confrérie, elle ne s'imposa qu'à partir du moment où elle fut placée sous la protection du Chancelier Séguier en 1655. Elle obtint alors le monopole de l'enseignement et prit le nom d'Académie royale de peinture et sculpture. Colbert en prit le contrôle pour la mettre au service de sa politique de rayonnement du royaume en lui attribuant de nombreuses commandes. Les postes de « premier peintre », de « peintre ordinaire » et d' « inspecteur » des manufactures royales, furent désormais réservés aux académiciens et Le Brun, déjà en charge du décor de Versailles et de la manufacture des Gobelins, fut nommé directeur en 1663. Après avoir refusé d'être des artistes-artisans, les artistes-académiciens devinrent des artistes-courtisans aux ordres du pouvoir.

Le nombre des académiciens n'étant pas limité, le recrutement se fit sans restriction, hormis celles du talent et de la moralité, ce qui permit d'attirer tous les bons peintres et sculpteurs. Pour leur admission, les artistes devaient présenter un morceau d'agrément afin de démontrer leurs capacités, puis, dans un délai de trois ans, un second ouvrage appelé morceau de réception en vue de leur admission définitive. Contrairement à l'Académie française, les femmes pouvaient y siéger. Ce fut le cas, en 1673, d'Élisabeth-Sophie Chéron, peintre, poète et musicienne, tenue pour beaucoup comme la meilleure artiste de son époque. Au total, 17 femmes firent partie de l'Académie. Des théoriciens, des artistes étrangers, y furent acceptés ainsi que des graveurs. Lors de sa dissolution en 1793, il y avait 90 membres.

La formation des élèves reposait sur l'apprentissage du dessin et l'étude de la figure humaine. Les matières dispensées étaient l'anatomie par un chirurgien, à l'aide de gravures et de représentations d'écorchés dont le plus célèbre est celui de Houdon en 1760, la géométrie par un mathématicien géomètre, et la perspective à partir des traités d'optique récents. La technique de la peinture à l'huile était enseignée aux élèves dans des ateliers privés. Les académiciens prônaient l'imitation de l'art grec classique et des grands maîtres de la deuxième Renaissance, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien. L'art étant *cosa mentale*, c'est-à-dire pure conception de l'esprit, l'artiste devait s'inspirer de la nature pour créer un monde original entretenant avec le cosmos des rapports d'imitation ou de représentation, les deux traductions possibles du mot grec *mimesis*. Cependant, ils ne cessèrent de mettre en garde les élèves contre tout ce qui pouvait faire d'eux de simples copistes de manière, c'est-à-dire des peintres et des sculpteurs se contentant de suivre des modèles sans les avoir compris, au lieu d'exprimer leur tempérament personnel, ce qu'on appelait à l'époque le génie.

En 1666, une Académie de France à Rome, hébergée dans le Palais Mancini sur le Corso, fut créée pour parfaire la formation d'une élite d'artistes sélectionnés par concours. Cette institution, au service de la politique de prestige de Louis XIV, reçut des instructions précises pour que les élèves dessinent « tout ce qu'il y a de beau à Rome en statues, bustes, vases antiques et tableaux » afin d'enrichir les collections royales. À partir de 1667, les académiciens et les candidats au prix de Rome purent montrer leurs œuvres au public au cours d'une exposition annuelle organisée dans la grande galerie du Louvre avec publication d'un catalogue. Son installation dans le Salon carré du Louvre, à partir de 1755, explique l'utilisation ensuite du terme Salon pour les grandes expositions.

Dès le début, Colbert demanda à l'Académie royale de peinture et sculpture d'élaborer, dans l'esprit du classicisme, les règles d'un art spécifiquement français pour résister au baroque qui se répandait rapidement en Europe. Devenue un lieu de réflexion, l'Académie organisa des débats sur des questions théoriques, pour affirmer le caractère libéral des beaux-arts dégagés des règles artisanales, et non plus sur les recettes du métier ou le tour de main des artistes. Les statuts de l'Académie exigeaient que les décisions ne soient acceptées qu'après avoir été librement discutées et chacun était tenu de justifier ses positions, ses éloges ou ses critiques. Durant presque un siècle et demi, l'élaboration des doctrines et les commentaires d'œuvres du passé, donnèrent lieu à des discussions nommées « conférences », souvent passionnées, dont l'éclat intellectuel contribua à l'affirmation du nouveau statut de l'artiste.

Dans les débats, un important clivage apparut, à la fin du XVII^{e} siècle, entre les poussinistes, partisans du dessin, et les rubénistes, partisans du coloris, c'est à dire l'harmonisation des couleurs entre elles.

Pour le poussiniste Le Brun, le dessin s'adressait à l'intelligence alors que la couleur interpellait les sens, le toucher autant que la vue. Le dessin intellectualisait l'art de la peinture car il était la trace d'une figure idéale située dans la pensée de l'artiste alors que la couleur dépendait trop de la matière, étant à l'époque issue de pigments broyés puis liés au sein des ateliers. Pour lui, « les broyeurs seraient au même rang que les peintres si le dessin n'en faisait la différence ». En revanche, le rubéniste Roger de Piles, peintre, collectionneur et surtout expert renommé, réclamait une peinture coloriste capable de susciter une émotion pour capter le spectateur sans que celui-ci en ait conscience. Sensible et sensuelle, cette nouvelle peinture devait bouleverser,

plaire, et non seulement délivrer un discours pour instruire et élever les esprits. Le débat des poussinistes et des rubénistes à l'époque mettait aussi en évidence l'opposition entre le « rendu » et le « faire », c'est-à-dire la peinture lisse et impersonnelle, résultat d'une superposition de couches fines, les glacis, telle que la pratiquaient les suiveurs de Poussin, soucieux de rendre avec une grande fidélité ce qu'ils voyaient ou concevaient, et une peinture permettant aux peintres de montrer le brio de leur pinceau avec une certaine spontanéité. Celle-ci mettait en valeur le génie propre de l'artiste, qui ne pouvait plus être réduit à son habilité à imiter.

Admis à l'Académie en 1699, Roger de Piles eut une grande influence auprès des jeunes peintres, souvent admiratifs des artistes flamands, mais aussi sur les amateurs qui éprouvaient plus de plaisir à regarder les œuvres qu'à les déchiffrer. En demandant un décor adapté au confort de leurs hôtels particuliers, les commanditaires, aristocrates et bourgeois à la recherche d'un plaisir esthétique, ouvraient la voie aux raffinements colorés du rococo. Le duc de Richelieu céda ses peintures de Poussin pour se constituer une collection de tableaux de Rubens. Et Le Brun lui-même, à la fin de sa vie, devint coloriste comme le montre son extraordinaire *Chute des anges rebelles*.
Cette querelle du coloris se poursuivit au XIX^{e} siècle à travers la rivalité entre Ingres et Delacroix. Elle portait en germe le conflit à venir entre les défenseurs d'une peinture qui raconte une histoire, ce que les peintres pompiers ont fait tout le long du siècle avec un superbe métier, et la peinture centrée sur elle-même, source d'expériences nouvelles et d'émotions esthétiques, que de nombreux mouvements tenteront d'imposer dès la fin du XIX^{e} siècle.

L'Académie royale de peinture et de sculpture, par son enseignement et ses débats esthétiques, servit de modèle à l'Europe entière. Elle incita même des académies plus anciennes, comme l'Academia di San Luca à Rome, à se réformer. En France, des académies provinciales se créèrent pour dispenser un enseignement calqué sur celui de Paris. Fondée en 1753, l'académie de peinture et de sculpture de Marseille contribua au succès des coloristes en faisant remonter vers son aînée une peinture claire et lumineuse.

Sous Louis XV, l'État demanda aux artistes de glorifier le pouvoir comme le montre l'importante commande royale attribuée à l'académicien Joseph Vernet pour décrire les ports de France qu'il traita de manière très classique. Puis, un nouveau style inspiré des sculptures antiques découvertes à Pompéi et Herculanum, le néo-classicisme, devint peu à peu à la mode après 1770. Fondé sur la précision du dessin et l'équilibre de la composition, il réclamait des thèmes sérieux pour remplacer les « polissonneries » de Boucher et Fragonard. Dans sa volonté de lutter contre la dégradation des mœurs, l'administration des beaux-arts demanda aux artistes la glorification des grandes figures nationales, l'exemplarité des nobles sentiments, la mise en valeur de l'abnégation des héros. Curieusement, les sujets imposés étaient souvent tirés de la Rome républicaine. Pour la glorification des vertus antiques, l'enseignement académique imposa des règles austères tant dans la composition des œuvres que dans le choix des scènes historiques à représenter. Les peintres devinrent des érudits en se livrant à des recherches historiques et documentaires poussées pour décrire sans erreur les architectures, le mobilier, les vêtements et les armes des héros dont les exploits étaient décrits avec minutie.

Jacques Louis David, parent du peintre François Boucher, formé dans l'esprit du rococo, ne comprit pas cette évolution et échoua trois fois au concours du Grand prix de Rome avant de se rendre compte que l'adoption du nouveau style était la condition imposée par l'Académie pour faire une carrière officielle. Lauréat en 1774, il séjourna quatre ans à Rome et, à son retour, il s'imposa comme le premier des grands peintres néo-classiques avec ses peintures célébrant le sens de l'honneur des héros de l'antiquité. En marge de sa production académique, il continua toutefois à peindre dans le style rococo des œuvres plus légères destinées à une clientèle privée.

Au début de la Révolution, David contribua avec acharnement à la suppression des académies et obtint l'admission libre au Salon officiel, ce qui se traduisit par l'exposition d'une multitude de croûtes. La nécessité de recréer un enseignement de qualité s'imposa d'autant plus que les peintres capables de glorifier dignement le pouvoir n'étaient plus très nombreux. Pour regrouper les académies refondées progressivement, l'Institut de France fut créé en 1795. L'Académie des beaux-arts renaît et prend sa forme actuelle en 1816 avec sa réunion à l'Académie de musique et à l'Académie d'architecture.

Tout en organisant un art officiel pour glorifier son règne, Napoléon laissa une grande liberté aux artistes et les commandes officielles furent attribuées aussi bien à David qu'à ses rivaux, Regnault, Guérin, Prud'hon dont les styles étaient fort divers. Le grand souffle de liberté de la Révolution se maintint dans les arts sous la Restauration. Les artistes les plus audacieux, Géricault et Delacroix entre autres, obtinrent des récompenses au Salon officiel et des achats de l'État.

Consacrant la prédominance de la couleur dans des compositions agitées, le mouvement romantique suscita une crispation de l'Académie des beaux-arts. Rassemblant les personnalités les plus conservatrices de l'époque, obsédées par la perfection du dessin et de la composition, ainsi que par l'exactitude historique, elle devint intolérante et rejeta toute innovation mettant en cause la perfection classique. Même Ingres, pour qui le dessin était « la probité de l'art », fut violemment critiqué lorsqu'il se permit quelques fantaisies anatomiques, et Delacroix, le meilleur fresquiste de son époque, attributaire de nombreuses commandes de l'État pour d'immenses décors plafonnant, ne sera élu à l'Académie qu'après sept tentatives.

Les artistes s'affranchissant des critères académiques se voient interdire l'accès du Salon officiel, le seul moyen à l'époque de se faire connaître. C'est le cas des romantiques dans les années 1830, puis des réalistes qui décrivent « le réel qui ne se lave pas tous les jours » dans des scènes non idéalisées, des impressionnistes dont la peinture en quête d'instantanéité présente un caractère d'ébauche, des postimpressionnistes qui refusent en bloc l'art issu de la Renaissance et des néo-impressionnistes qui inventent une autre manière de peindre.

Écartant les bras pour empêcher le président de la République d'entrer dans la salle du Grand Palais réservée aux peintres impressionnistes, lors de l'inauguration de l'exposition de peinture organisée au sein de l'exposition universelle de 1900, le peintre académicien Jean Léon Gérôme s'écrie : « Arrêtez, monsieur le Président, c'est le déshonneur de la France ! »

Devenue, dans le domaine artistique, un puissant pouvoir autonome, l'Académie des beaux-arts irrite souvent l'État. Napoléon III organise en 1863 un Salon des refusés pour montrer plus d'un millier d'œuvres rejetées par le jury du Salon officiel, et plus tard, les responsables de l'administration des beaux-arts sous le Front populaire, firent entrer une multitude d'œuvres modernes dans les collections nationales malgré l'opposition de l'Institut.

Toutefois, le grand public et la plupart des collectionneurs ou conservateurs de musée, restent fidèles à la figuration et au fini de l'œuvre achevée exigés par l'académisme, en dépit d'un marché de l'art dynamique animé par des marchands et des galeries audacieuses, des critiques d'art cultivés, une presse spécialisée de qualité. Les grandes commandes de la République, autant à Paris qu'en province, restent l'apanage des artistes lauréats du Grand prix de Rome qui œuvrent dans un classicisme parfois paré d'une modernité décorative superficielle.

Après 1968, avec la profonde réforme du système des beaux-arts et de l'enseignement à l'École nationale supérieure des beaux-arts par André Malraux, le monopole de l'Académie des beaux-arts dans l'attribution des commandes publiques et l'organisation de l'enseignement artistique officiel disparaît définitivement. Peu à peu, en réaction contre la prépondérance des œuvres américaines et la médiocrité de l'académisme soviétique, les académiciens acceptent de prendre en compte l'art de leur temps. Sont alors élus des peintres figuratifs et abstraits, des musiciens, des architectes, des photographes, des cinéastes, des acteurs, des mécènes.

L'Académie des beaux-arts actuelle montre qu'une institution académique peut, sans renier son passé, soutenir l'art de son époque en participant à sa façon, par des prix et des encouragements, au développement de la création artistique. Modestement, c'est ce que l'académie du Var, membre de la Conférence nationale des académies sous l'égide de l'Institut, fait depuis plusieurs années avec son Salon d'art qui se tient en ce moment dans cette maison communale.

L'APPEL DE L'ORIENT : RÊVES, MYTHES ET RÉALITÉS

INTRODUCTION

Monique BOURGUET

Au XIX[e] siècle, à la vogue du voyage en Italie s'ajoute celle du voyage en Orient.

Ce goût pour l'Orient, resté jusqu'à présent de l'ordre du folklore, suscite un intérêt nouveau chez les romantiques qui portent un regard nostalgique vers les civilisations du passé ou des pays lointains qu'ils idéalisent.Des événements politiques et économiques jouent un rôle de premier plan dans le déplacement du regard : l'expédition d'Égypte de Bonaparte ouvre la porte sur le Levant, alors que la conquête d'Alger en 1830 ouvre celle du monde maghrébin. Le percement du canal de Suez en 1869 élargit encore l'espace qui s'étend alors à l'Extrême-Orient.

Nous nous contenterons dans cette séance de l'espace de la Méditerranée orientale et occidentale, réservant l'Extrême-Orient pour une séance ultérieure. Historien chevronné, Gilbert Buti nous présentera ce contexte avec ses qualités de synthèse habituelles. La révolution des transports, provoquée par le chemin de fer et la navigation à vapeur, accélèrent les voyages dont les récits feront l'objet de l'intervention d'Yves Stalloni, toujours animé du brio qu'on lui connaît. Les images et les peintures complètent les récits. Dans son domaine de prédilection, Cristina Baron, conservateur du Musée de la Marine qui nous accueille, présentera l'œuvre de peintres de la Marine, engagés dans les expéditions lointaines ou sensibles à l'appel de l'Orient. Attentifs aux formes architecturales mises en valeur par les voyages, récits et images, de nouvelles générations d'architectes se forment. Au contact de nouveaux commanditaires privés attirés par les sites méditerranéens français, ces architectes orientalistes s'engagent dans des voies nouvelles. Nathalie Bertrand, auteur d'un remarquable ouvrage sur Tamaris, terminera la séance en présentant un de ces architectes les plus féconds, Paul Page.

DE BONAPARTE À LESSEPS : ORIENT RÊVÉ, ORIENT CONVOITÉ

Gilbert BUTI

Le terme d'orientalisme décrit une approche occidentale de l'Orient. Ce mot désigne la « suite de rêves, de clichés et de vocabulaires dont dispose celui qui essaie de parler de ce qui se trouve à l'est d'une ligne de partage, quelque peu mouvante, mais située en Méditerranée orientale » [1].Porté par des images, par des rêves et des fantasmes, l'orientalisme exprime un intérêt scientifique pour le monde oriental et qualifie au XIXe siècle un mouvement littéraire et artistique.



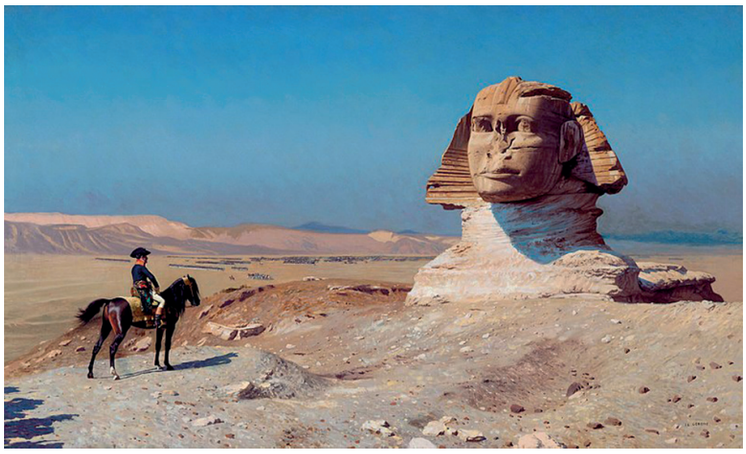
Au cœur du harem par Jehan d'Ivray (Jeanne Fahmy Bey, vers 1880). (DR)

Si l'orientalisme en tant que mouvement littéraire et artistique est né au XIXe siècle, les relations culturelles, matérielles et intellectuelles entre l'Europe et l'Orient sont anciennes et complexes. Elles sont passées par des phases innombrables, mais ainsi que le rappelle Edward W. Said, « c'est en général l'Ouest qui a avancé vers l'Est et non l'inverse. ». Et c'est particulièrement vrai au XIXe siècle. Pour comprendre ce rêve d'Orient et cette volonté de conquête qui s'y trouve souvent associée, il est difficile d'ignorer le contexte international dans lequel ils se sont épanouis. Ce contexte est celui de l'expédition d'Égypte et de l'ouverture du canal de Suez. Avec Bonaparte et Ferdinand de Lesseps ce sont en effet l'Égypte, le Levant et, en partie, l'Afrique du Nord qui représentent l'« Orient ». Cependant, entre Bonaparte et Lesseps, ce rêve a pris la dimension d'une utopie portée par les saint-simoniens. Bonaparte, saint-simoniens et Lesseps sont les trois marqueurs retenus pour nous guider dans cette présentation générale.

Ancienne fascination pour l'Orient

Le Couchant a longtemps observé le Levant. Bonaparte s'inscrit dans cette longue et ancienne tradition. « Il n'invente rien, ou si peu, mais traduit, mieux que tout autre, en quelques principes simples, la totalité du savoir orientaliste de son temps » [2]. Enfant des Lumières, il a été spontanément attiré par l'Orient dès son adolescence. Ses manuscrits de jeunesse contiennent, par exemple, un résumé fait par lui de l'*Histoire des Arabes* de Marigny. Il a lu et pris des notes sur les *Mémoires sur les Turcs et les Tartares* du baron de Tott et a écrit, à la veille de la Révolution, un petit conte (*Le Masque prophète*) où apparaît sa passion pour l'Orient et singulièrement pour l'Égypte.

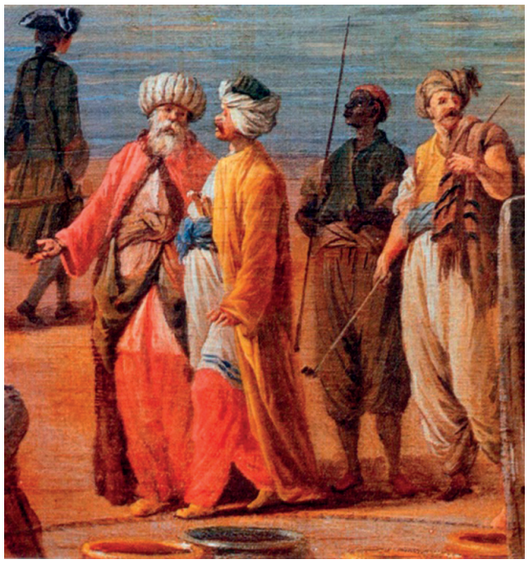
1 Edward W. Said, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil, 2005 (1980 pour la 1re édition), p. 141.
2 Henry Laurens, *L'expédition d'Égypte (1798-1801)*, Paris Le Seuil, 1997, p. 31.



Bonaparte devant le Sphinx par Jean Léon Gérôme (1886). (DR)

Ses écrits et ses conversations le montrent imprégné des mémoires et des gloires attachées à l'Orient. Cette fascination, partagée par nombre d'Européens, renvoie inévitablement à Alexandre le Grand et à son épopée jusqu'aux portes de l'Inde. Le jeune conquérant de l'Asie est bien le mythe fondamental pour Bonaparte qui a le même âge que son héros quand il entreprend l'expédition d'Égypte.

Bien après Alexandre, des missionnaires italiens, comme Piancarpino et Montecorvino, reprirent le chemin de l'Orient pour diffuser l'Évangile. Des marchands emboîtèrent rapidement le pas et laissèrent parfois des témoignages, comme le fameux *Livre des Merveilles*, qui alimentèrent les mythes de grands voyages de découvertes. De puissantes compagnies de commerce suivirent, devenant parfois, comme la VOC (*Vereenigde Oost-Indische Compagnie* ou Compagnie des Indes orientales), de véritables états dans l'État. Les ambitions des royaumes européens ne furent pas absentes comme le rappellent diverses initiatives de la couronne française, de Louis XIV à Louis XVI, de Forbin à La Pérouse. Les Orientaux n'ignorent pas totalement l'Occident, ainsi que le rappelle cette présence de marchands turcs sur le quai principal du port de Marseille au milieu du XVIII^{e} siècle.

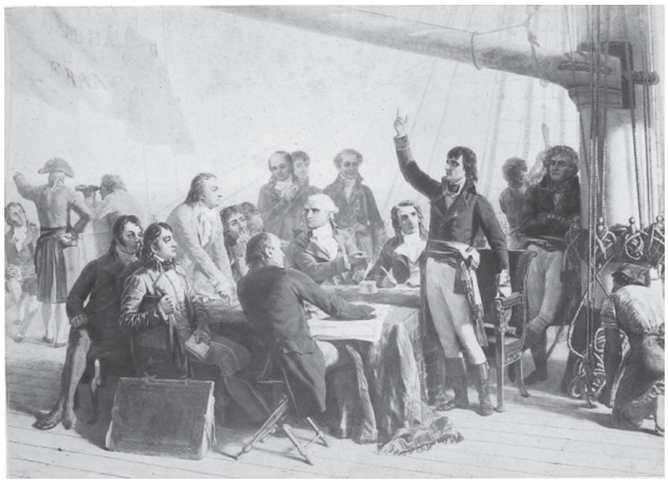


Des Orientaux à Marseille au XVIII^{e} s.
(Intérieur du port de Marseille vu du pavillon de l'Horloge du Parc, J. Vernet, extrait. 1754). (DR)

Les frères de Bonaparte ont partagé ces rêves orientaux. En 1793, Lucien veut être envoyé à l'ambassade de Constantinople. L'année suivante, Joseph espère que son mariage avec Désirée Clary, dont la famille est liée au commerce marseillais du Levant, lui permettra d'exploiter les vastes domaines de l'Empire ottoman. Napoléon lui-même a songé, en 1795, à se faire engager parmi les experts militaires envoyés au service du sultan de Constantinople Selim III. Comme beaucoup de ses contemporains, Bonaparte a de l'Orient une double conception : c'est à la fois le monde du despotisme et de l'oppression, mais également, et justement

à cause de cela, le monde où peuvent être réalisées de « grandes choses » [3]. C'est le monde des possibles, comme il l'aurait exprimé, ultérieurement, en se confiant à Madame de Rémusat : « En Égypte, je me trouvais débarrassé du frein d'une civilisation gênante. Je rêvais toutes choses et je voyais les moyens d'exécuter tout ce que j'avais rêvé. Je créais une religion, je me voyais sur le chemin de l'Asie, parti sur un éléphant, le turban sur ma tête et dans ma main un nouveau (al)coran que j'aurais composé de mon gré. J'aurais réuni dans mes entreprises les expériences des deux mondes… Le temps que j'ai passé en Égypte a été le plus beau de ma vie car il en a été le plus idéal. » [4] Toute sa vie, et notamment lors de sa captivité à Sainte-Hélène, Bonaparte insistera sur ce rôle qu'il était appelé à jouer et qu'il n'a que partiellement réalisé.

Pourtant, Bonaparte a innové dans son approche de l'Orient et singulièrement dans le cas de l'Égypte. En effet, tous les projets orientalistes qui ont précédé le sien comportent une préparation insuffisante, peu à même de contribuer à leur réussite. En revanche, les préparatifs de Bonaparte ont eu une ampleur et une précision sans pareilles, avec l'Égypte comme objectif premier, ce qui ne pouvait que nuire à l'Angleterre établie en Inde [5]. Ainsi qu'il le déclare lui-même à ses troupes : « en allant en Égypte vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de mort. » Dans ses plans, les connaissances des orientalistes sont essentielles et mises au service de la conquête envisagée. Bonaparte a enrôlé, le fait est bien connu, des dizaines de « savants ». C'est une « académie au complet », sous la direction de Gaspard Monge, qui participe à l'expédition « secrète » [6].



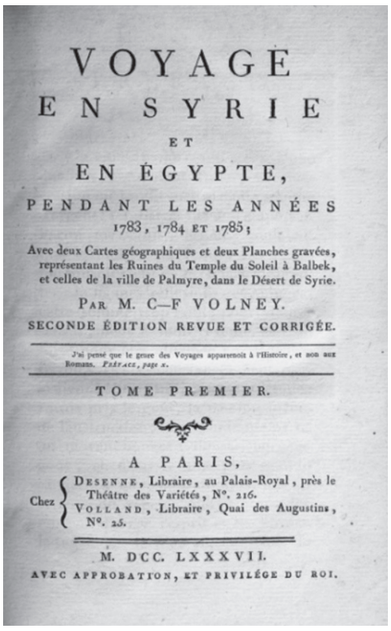
*Bonaparte et des savants à bord de l'*Orient *(1798).* (DR)

En arrivant en Égypte le 22 juin 1798, il rappelle à ses soldats, à bord du vaisseau amiral *L'Orient* : « Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables (…) La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français » [7].

Dès les premiers moments de l'occupation, Bonaparte veille à ce que l'Institut d'Égypte, qu'il a fondé au Caire, commence ses réunions, ses expériences et ses collectes de matériaux sur tous les sujets. Tout ou presque a été enregistré dans la monumentale *Description de l'Égypte*, publiée en 33 énormes volumes entre 1803 et 1828. Cette œuvre est une manière de s'approprier collectivement le territoire, de s'emparer de la totalité de l'Égypte, arts et culture. La *Description* est devenue le type même de tous les efforts ultérieurs pour rapprocher l'Orient de l'Occident.

Dans les réflexions et les préparatifs de cette opération, il convient de souligner le rôle joué par l'œuvre d'un voyageur français, Constantin-François Chassebœuf de La Giraudais, comte de Volney, qui a publié en 1787 un ouvrage intitulé *Voyage en Égypte et en Syrie*. Homme avisé – comme Châteaubriand et Lamartine un quart de siècle après lui –

3 C'est la terre des grands conquérants et des grands législateurs, d'Hérodote, d'Alexandre, de César, de Platon, de Solon et de Pythagore qui avaient autrefois honoré l'Orient de leur présence.
4 *Mémoires de Madame de Rémusat*, Paris, 1881, p. 274, cité par Henry Laurens, op. cit., p. 476, note 13.
5 Gilbert Buti, « Convois pour l'expédition d'Égypte », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 57, décembre 1998, p. 173-205.
6 Outre les travaux d'Henry Laurens, voir les communications présentées au cours de la Table ronde organisée sur cette thématique par l'académie du Var en 1998.
7 Cité par Henry Laurens, *op. cit.*, p. 59.



VOYAGE
EN SYRIE
ET
EN ÉGYPTE,
PENDANT LES ANNÉES
1783, 1784 ET 1785;
Avec deux Cartes géographiques et deux Planches gravées, représentant les Ruines du Temple du Soleil à Balbek, et celles de la ville de Palmyre, dans le Désert de Syrie.
PAR M. C—F VOLNEY.
SECONDE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.
J'ai pensé que le genre des Voyages appartenoit à l'Histoire, et non aux Romans. PRÉFACE, page x.
TOME PREMIER.
A PARIS,
Chez DESENNE, Libraire, au Palais-Royal, près le Théâtre des Variétés, N°. 216.
VOLLAND, Libraire, Quai des Augustins, N°. 25.
M. DCC. LXXXVII.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

C.-F. Volney, Voyage en Égypte et en Syrie (1787). (DR)

Volney voyait dans le Proche-Orient l'endroit où réaliser les ambitions coloniales de la France. Napoléon se réfère à lui dans ses réflexions sur les *Campagnes d'Égypte et de Syrie (1798-1799)* qu'il dicte au général Bertrand à Sainte-Hélène. Il souligne à juste titre la clairvoyance de Volney quand celui-ci considère, en 1787, que trois guerres seront nécessaires pour s'établir durablement en Égypte : une contre l'Angleterre, une contre Constantinople et la troisième, la plus difficile, contre les musulmans [8].

L'héritage durable légué par cette expédition a été la création de nouveaux projets, de nouvelles ambitions, de nouvelles entreprises. « Après Napoléon, le langage même de l'orientalisme (…) devient un moyen de création » [9]. De l'expédition de Bonaparte est issue toute une série de textes : de l'*Itinéraire* de Chateaubriand au *Voyage en Orient* de Nerval ou à celui de Lamartine, sans omettre *Salammbô* de Flaubert [10]… Mais l'expédition de Bonaparte n'a pas seulement produit des œuvres artistiques ou littéraires. Elle a eu un projet scientifique et un projet géopolitique qui se sont précisés et concrétisés au cours des décennies suivantes, notamment à travers l'œuvre des saint-simoniens.

Des utopistes et des créateurs : les saint-simoniens

Les relations entre l'Europe et le Levant ont été réduites au moment des guerres révolutionnaires et du blocus continental sous l'Empire. Mais le mirage oriental ne s'est pas effacé. Il a été capté par les disciples du comte de Saint-Simon. S'il est hors de propos de développer ici la doctrine prêchée par Claude-Henry de Rouvroy, comte de Saint-Simon (1760-1825), il convient de mentionner que ce « réformateur social qui souhaite concilier l'esprit des Lumières et l'avènement de l'ère industrielle » [11] a également rêvé d'une réconciliation de l'Orient et de l'Occident. Les « saint-simoniens », ainsi que l'on nomme ses disciples et que l'on a pu prendre pour des utopistes ou « doux rêveurs », se sont révélés des hommes d'action tournés vers l'avenir [12].

Ces hommes, mais aussi quelques femmes comme Suzanne Voilquin, ne sont pas très nombreux - une centaine - mais influents par leurs réseaux. Ce sont souvent des scientifiques. Certains sont passés par l'École polytechnique, comme Paulin Talabot ou Prosper Enfantin, le « père suprême du collège saint-simonien », d'autres par l'École nationale des ponts et chaussées ou l'École nationale supérieure des mines. À côté d'ingénieurs, jeunes et ouverts aux méthodes de travail les plus innovantes, on compte des financiers comme les frères Pereire (Émile et Isaac, fondateurs du Crédit mobilier) et des économistes comme Michel Chevalier.

8 Bonaparte a pris Volney presque au pied de la lettre. L'Orient arabe et islamique a été le seul à présenter à l'Europe, depuis les croisades, un défi permanent sur les plans politiques, intellectuel et économique.
9 Edward W. Said, *op. cit.*, p. 9. L'Orient a été reconstruit, réassemblé, fabriqué, mis au jour par les orientalistes.
10 Voir ci-dessous la communication d'Yves Stalloni.
11 Olivier Pétré-Grenouilleau, *Saint-Simon. L'utopie ou la raison en actes*, Paris, Payot, 2001.
12 Antoine Picon, *Les saint-simoniens. Raison, imaginaire et utopie*, Paris, Belin, 2002.



Prosper Enfantin, le « père suprême du collège saint-simonien » (H. Grevedon).

Porteurs d'idées nouvelles, ils accordent une importance majeure à l'espace méditerranéen et à l'Orient, en commençant par l'Égypte. Ils se montrent quelquefois « lyriques » en appelant à une « croisade de réconciliation entre le monde occidental, source de progrès et de techniques nouvelles, et l'Orient, source de foi et de sagesse ». C'est ce qu'exprime Prosper Enfantin quand il écrit : « Le Nil a rompu ses digues et se répand plus loin qu'il n'a jamais marché, portant les germes que les mains de Napoléon ont semé sur ses bords et que Mehemet Ali a fécondés… L'Orient éclaira jadis l'Occident, renvoyons-lui la lumière. »

On retrouve ce lyrisme chez Michel Chevalier, l'inspirateur de la politique économique du Second Empire. Lui, qui imagine la Méditerranée comme « vaste forum », songe à un « Système » qui fera de la mer Intérieure « le lit nuptial de l'Orient et de l'Occident » [13].



Michel Chevalier, Le Système de la Méditerranée *(1832).*

Napoléon III, qui n'est certes pas saint-simonien, a eu connaissance de leurs idées. Ainsi, toute sa politique économique est inspirée par la volonté d'ouvrir les frontières, d'établir la liberté des échanges et de favoriser les moyens de communication : terrestres, avec le chemin de fer - le PLM, œuvre de Talabot - et maritimes, notamment ceux qui favorisent les liens avec l'Orient proche et plus lointain. C'est dans ce droit fil que se situent les travaux de Ferdinand de Lesseps.

13 Michel Chevalier, *Le Système de la Méditerranée*, articles parus dans *Le Globe*, 1832, p. 126.

Du Levant à l'Orient extrême

Le désir d'établir des relations entre la Méditerranée et l'océan Indien, et au-delà, sans contourner le continent africain, n'est pas chose nouvelle au XIX^e^ siècle. C'est une idée pluriséculaire. Au XVII^e^ siècle, le voyageur Jean Chardin qui se rend de Paris à Ispahan, en Perse, se montre attentif à cette voie terrestre pour approcher l'océan Indien. Au siècle suivant, des négociants marseillais songent à utiliser les pistes caravanières du Moyen-Orient pour atteindre le golfe arabo-persique par Bassora, en évitant la mer Rouge, réputée dangereuse. Parmi les savants et ingénieurs qui ont accompagné Bonaparte en Égypte, certains ont été chargés d'étudier les conditions dans lesquelles pouvait être creusé un canal entre Méditerranée et mer Rouge. En dépit des erreurs de relevé, le projet élaboré en 1799 par Jacques Marie Le Père constitue un premier pas dans cette direction. La navigation reste difficile en mer Rouge pour la marine à voile, mais les choses changent avec l'usage de la vapeur.

Des techniques nouvelles au service de vieilles idées permettent d'établir la fameuse jonction. En 1846, un petit groupe de saint-simoniens a créé une « Société d'études pour le canal de Suez ». C'est ce projet que va concrétiser l'un d'eux, à savoir Ferdinand de Lesseps, qui n'ignorait pas tout à fait la question car son père, Mathieu, était venu en Égypte avec Bonaparte et y était resté pendant quatre ans après le départ des Français (1801). Imprégné par les idées des saint-simoniens, Ferdinand de Lesseps se rend en Égypte en 1854, pour engager l'entreprise. Il n'a pas reçu de véritable formation d'ingénieur, mais acquiert des connaissances techniques et des soutiens financiers tant en Égypte qu'en Europe. Il parvient à convaincre ses contributeurs en exposant : « que le rapprochement de l'Occident et de l'Orient rendra d'immenses services à la civilisation et au développement de la richesse générale » [14].



Ferdinand de Lesseps, vers 1865. (BnF)

En parfaite adéquation avec ses idées, le nom de la compagnie d'investissement qu'il fonde en 1858 est riche de sens car elle est dite « Compagnie universelle ». Les travaux, qui débutent l'année suivante, durent dix ans. Alors qu'ils sont engagés, l'Académie française propose, en 1862, un prix pour un poème sur le canal. Le lauréat, Bornier, qui l'a remporté, a écrit :

> *Au travail ! Ouvriers que notre France envoie,*
> *Tracez, pour l'univers, cette nouvelle voie !*
> *Vos pères, les héros, sont venus jusqu'ici ;*
> *Soyez fermes, comme eux soyez intrépides,*
> *Comme eux vous combattez aux pieds des Pyramides*
> *Et leurs quatre mille ans vous contemplent aussi !* [15]

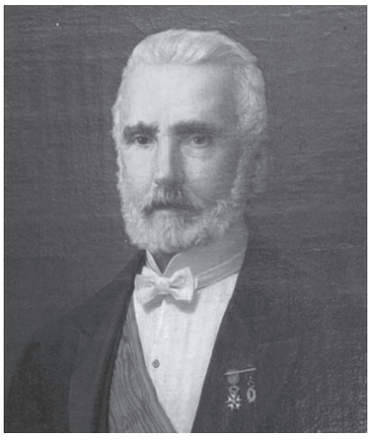
14 Edward W. Said, *op. cit.*, p. 167.
15 *Idem, ibidem.*

Les cérémonies d'ouverture du canal, en novembre 1869, furent suivies par de nombreux chefs d'État. En s'adressant à eux, l'envoyé du pape souhaite que « les deux extrémités du globe se rapprochent, et en se rapprochant, se reconnaissent (…) pour rapprocher les hommes, les uns des autres » [16]. Contrôlé par les Français et les Anglais, le canal est rapidement utilisé par les navires de plusieurs compagnies européennes. Le canal détruit la distance qui mettait l'Orient à l'écart de l'Occident.



Inauguration du canal de Suez (1869).

C'est dans cette volonté de moderniser l'espace levantin, de le rendre plus sûr pour y prendre pied, que se place l'action de Marius Michel. Celui qui a rencontré Lesseps en Égypte et n'appartient sans doute pas aux saint-simoniens, en partage néanmoins les idées majeures. Yves Stalloni en dirait plus long et mieux sur « l'homme des phares » qui a contribué, après avoir fait naufrage au large d'Alexandrie, à éclairer la route du Levant, à nous approcher de ce qui est désormais le Proche-Orient [17]. Michel Marius, qui devient Michel Pacha en récompense des services rendus, symbolise à plus d'un titre cet « orientalisme » qui marque profondément le XIX[e] siècle.



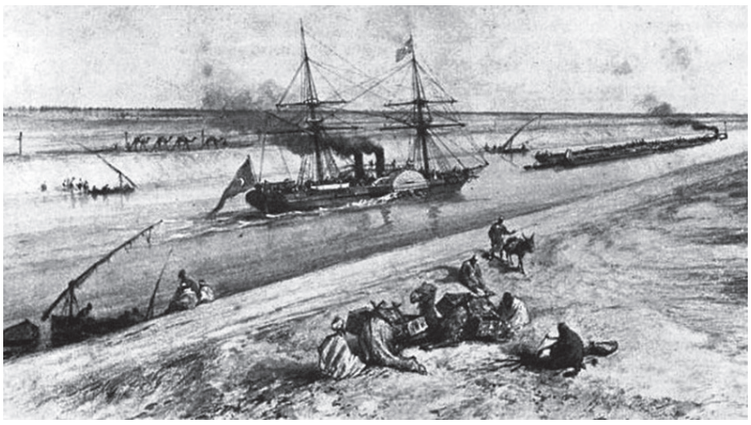
Marius Michel dit Michel Pacha.

Les relations commerciales bénéficient de cette ouverture et le canal devient rapidement un axe privilégié pour les grandes compagnies maritimes qui font de l'Égypte une étape vers l'Extrême-Orient [18].

16 Cité par Edward W. Said, *op. cit.*, p. 171.

17 Yves Stalloni, *L'homme des phares. La vie très riche et très romanesque de Michel Pacha*, Hyères, Sudarène éditions, 2017 ; Jacques Thobie, *L'Administration générale des phares de l'empire Ottoman et la société Collas et Michel : 1860-1960 : un siècle de coopération économique et financière entre la France, l'empire ottoman*, Paris, L'Harmattan, 2004.

18 Paul Bois, *Le grand siècle des Messageries maritimes*, Marseille, Chambre de commerce et d'industrie de Marseille-Provence, 1992 ; Marie-Françoise Berneron-Gouvenhes, *Les Messageries maritimes. L'essor d'une grande compagnie de navigation française (1851-1894)*, Paris, PUPS, 2007.



Navires à vapeur franchissant le canal de Suez peu après son ouverture.

Toutefois, les grandes espérances saint-simoniennes s'évanouissent avec la chute du Second Empire. Le temps des conquêtes coloniales et du partage du monde entre les grandes puissances européennes est arrivé. Le rêve saint-simonien a vécu alors que se pose la « question d'Orient » et qu'agonise l'Empire ottoman. Le bombardement d'Alexandrie par une escadre anglaise, en juillet 1882, illustre ce changement.

Mais l'orientalisme, comme mouvement littéraire et artistique, demeure et se prolonge au XX^e^ siècle, et peut-être au-delà pour ceux qui considèrent le « Louvre Abu Dhabi » comme un instrument de ce dialogue des cultures.

UNE FIGURE ARCHITECTURALE DE L'ORIENTALISME EN PROVENCE : PAUL PAGE

Nathalie BERTRAND

Paul Page entre Orient et Occident

Si l'Orient des peintres et écrivains est reconnu dès le début du XIX^e^ siècle, celui des architectes se manifeste plus tardivement. L'architecture est présente dans la peinture orientaliste, mais réduite à un décor dans les scènes de genre, et sans influence constructive. Il faut attendre la seconde moitié du XIX^e^ siècle pour que l'orientalisme architectural connaisse une fortune éclatante. Les relevés et dessins comme ceux de l'architecte marseillais Pascal Coste (1787-1879), qui séjourne neuf années en Égypte auprès du vice-roi Méhémet-Ali, sont à l'origine d'une première diffusion des modèles orientaux. Le développement des voyages contribue également à la connaissance de l'architecture arabe. L'Orient source de création est le nouvel « atelier du voyage » [1] et devient la nouvelle Athènes. L'Antiquité cesse d'être l'unique référence, comme le préconise Charles Garnier dans le *Guide du jeune architecte en Grèce* : « Faites une excursion à Constantinople. Outre le beau Stamboul, vous trouverez un grand nombre de mosquées d'une architecture élégante et gracieuse qui vous impressionneront par leurs masses et vous charmeront par leurs détails. » [2] Mais tous les architectes ne font pas le voyage. Leur intérêt pour l'exotisme est nourri par les recueils de gravure. Les expositions universelles et coloniales font voyager l'architecture dans l'esprit de la célèbre phrase de Théophile Gautier : « La Chine était trop loin, on vous l'a apportée. La Chine s'est conduite avec vous comme le prophète avec la montagne : voyant que vous n'iriez pas vers elle, miracle tout aussi grand, elle est venue vers vous. » [3] L'Orient est aussi propice à un voyage imaginaire et l'orientalisme architectural prétexte à une interprétation des

1 Christine Peltre, *L'Atelier du voyage*, Éditions Gallimard, Le Promeneur, Paris, 1995.
2 « Renseignements supplémentaires », *À travers les arts*, p 211.
3 « En Chine, souvenirs de l'exposition universelle de Londres », *L'Orient*, Éditions Aujourd'hui, réédition 1979, tome 1, p 229.

formes. La Provence devient une terre de prédilection de cet Orient des architectes, trouvant sur le littoral méditerranéen une terre d'accueil. Le Var, terre d'exil, reçoit sur son territoire l'expression de cet ailleurs, le mirage de Paul Page, un architecte qui ne verra de l'Orient que l'horizon de la Méditerranée. Il réalise à Toulon et dans sa région, des édifices d'Orient et d'Occident, une architecture qui révèle les nouvelles ambitions d'un espace en quête d'une nouvelle identité. Entre programmes urbains et villégiature, l'écriture architecturale de Page oscille entre le style beaux-arts de la Troisième république et orientalisme. Nous verrons dans un premier temps ses réalisations qui relèvent de la tradition académique, pour aborder dans une seconde partie son Orient personnalisé.

Paul Page : un architecte éclectique



Immeuble place Puget.

Il est né à Mathod, en Suisse, le 1er octobre 1863. Il décède le 22 août 1923 [4]. De sa formation, nous ne savons rien, ni des circonstances de son arrivée dans le Var. Peut-être le décès prématuré de son père horloger en 1864. Il ne semble pas avoir suivi d'école des beaux-arts, mais se forme auprès de l'architecte Pierre Aublé [5], qui est installé depuis 1878 à Saint-Raphaël, après un séjour de cinq ans en Turquie comme ingénieur des chemins de fer. Page a dû travailler et parfaire sa formation, sur le chantier de Notre-Dame-de-la-Victoire qui a commencé en 1884. De style romano-byzantin, la basilique serait son premier apprentissage avec l'orientalisme architectural. En 1887, il épouse Sylvie Maria Chambeiron (1864-1944), originaire de Pierrefeu. Un des témoins est le sculpteur marbrier toulonnais François Rossi, avec qui il travaillera sur de nombreux chantiers. Avec ce mariage, il est naturalisé français, à 28 ans. Ils ont deux enfants : Élie Auguste (l892-1987) et Jules (1888- ?), qui deviendra également architecte, inscrit à l'École des beaux-arts de Marseille de 1907 à 1909 [6]. Par la suite, Page s'installe à Toulon, où il est expert auprès des tribunaux. Nous lui connaissons trois adresses successives : en 1892, 115 cours Lafayette ; rue Revel en 1921 et, en 1923, avenue Vauban. Une partie de sa carrière est consacrée à la construction d'immeubles de rapport à partir des années 1890, et certains de ses immeubles sont parmi les plus belles réalisations de Toulon, comme la brasserie du Chantilly, datée de 1907, où l'architecte a opté pour la toiture mansardée que le Second Empire avait remis au goût du jour. L'édifice majestueux s'élance vers le ciel et domine de sa hauteur la place Puget. Il intervient également à Hyères-les-Palmiers, sur le site de San Salvadour à la demande de Jeanne Forestie, sœur Candide en religion, qui avait racheté le domaine en 1902 pour y fonder un sanatorium. Échouant dans sa tentative d'exploitation des sources lithinées, elle commande à Page un hôtel des voyageurs, afin d'attirer une clientèle de villégiateurs fortunés. L'édifice de quatre étages est construit dans le prolongement du château, un massif longitudinal avec une aile en retour à l'ouest, dans l'esprit des grands hôtels des années de la Belle Époque. La composition reste classique, marquée par la symétrie et la régularité. Le décor est composé de pilastres qui encadrent les larges ouvertures, balustrades et consoles scandent l'édifice. Un inventaire de ses constructions laisse apparaître une grande diversité des programmes et des styles. C'est à La Seyne-sur-Mer et à Sanary qu'il réalise de nombreux édifices, commandes publiques et architecture domestique. C'est par l'intermédiaire de Marius Michel, dit Michel Pacha, qu'il obtient un certain nombre de commandes.

À Sanary-sur-Mer, dont Marius Michel est originaire, et où il exercera deux mandats de maire, de 1865 à 1871, puis de 1892 à 1894, les circonstances de la rencontre entre l'architecte et le directeur des phares de l'Empire ottoman ne sont pas connues. Mais il s'ensuit une étroite collaboration entre les deux hommes, jusqu'à la mort du Pacha en 1907. C'est à partir des années 1890, que Page reçoit ses premières commandes. Cette année-là, est inaugurée la façade de la mairie de Sanary-sur-Mer qui, depuis 1814, connaissait des agrandissements et rénovations. Page surmonte l'édifice, dans le prolongement de la travée centrale, d'un fronton triangulaire qui reçoit dans un cartouche les emblèmes de la ville et repose sur des consoles en volute. L'attique est souligné par une balustrade, et un

4 Registre des décès, acte n°1187, État civil de Toulon.
5 Émilie Jeannin-Michaud, *Annales du Sud-Est*, T.7, 1982, « Saint-Raphaël-naissance d'une station-Étude architecturale », sous la direction du Professeur Bottineau et les conseils du professeur Bruno Foucart, université de Paris-Nanterre, 1984.
6 AM Marseille, Registre d'inscription à l'École des beaux-arts, section architecture, Fonds 31R.

édicule avec une horloge (œuvre de Obodey, horloger à Morez[7]) et une structure en bronze recevant une cloche, se détachent dans le ciel. Au vocabulaire classique du bâti et maniériste du décor, il oppose une réalisation métallique légère avec quelques références aux dômes orientaux, comme le dais de la pleine lune en cuivre doré que le sultan Ibrahim avait aménagé au XVII[e] siècle sur la terrasse du Palais de Topkapi pour la rupture du jeûne pendant le Ramadan. Au début du second mandat de Michel Pacha, est inaugurée la nouvelle église (bénie le 31 juillet 1892), qu'il offre à sa commune. Page signe les plans et l'édifice est construit sur l'emplacement de l'ancienne église du XVI[e] siècle, qui recevait les reliques de saint Nazaire. Le choix de l'architecte s'est porté sur le néo-roman, style très en vogue à la fin du XIX[e] siècle, qui se caractérise par l'utilisation de l'arc cintré, la simplicité des volumes et la sobriété du décor. En 1893, est installé un orgue, aujourd'hui disparu, du facteur John Abbey[8], que le compositeur Camille Saint-Saëns a offert à Michel Pacha. À proximité, se trouve une de ses maisons, peut-être œuvre de Page, qui se détache stylistiquement avec ses toits à la française, sur la place du village.



Façade de la mairie de Sanary.

À La Seyne-sur-Mer, Michel Pacha offre à la commune une contribution financière pour les travaux de réfection et d'embellissement de l'église paroissiale Notre-Dame-du-Bon-Voyage construite entre 1674 et 1682. Les travaux sont exécutés sous la direction de Page qui dessine une nouvelle façade, là aussi d'inspiration romane, mais agrémentée d'une rosace et de sculptures au-dessus du porche. Depuis 1880, Michel Pacha, qui s'est porté acquéreur d'un grand nombre de propriétés, transforme Tamaris en station climatique de la Côte d'Azur, que les guides touristiques présentent comme « station d'hiver très renommée »[9]. Sur le modèle de Constantinople, il élabore une ville-paysage où architecture et nature recomposent un Orient rêvé. Michel Pacha s'adjoint les services de Paul Page pour l'élaboration d'un espace méditerranéen, une rencontre de l'Orient et de l'Occident.

L'Orient personnalisé

La rencontre de Michel Pacha et de Raphaël Dubois est à l'origine de l'édification de l'Institut de biologie marine à Tamaris IM 15. Le professeur de l'université de Lyon fait des recherches sur la bioluminescence dans la baie du Lazaret et, dans un premier temps, Michel Pacha met à sa disposition une villa de son domaine. Par la suite il décide de contribuer à la construction d'un laboratoire. En 1890, il fait don à l'université de Lyon d'un terrain de plus de 2 000 m², sur une parcelle de terre conquise sur la mer. Neuf années seront nécessaires pour faire face aux nombreuses entraves et lenteurs administratives, avant que l'Institut ne soit inauguré en 1900. Deux architectes sont cités : Hirsch, architecte en chef de la ville de Lyon et Page, architecte de Michel Pacha, qui a fait de cet « institut un bijou d'architecture orientale renfermant l'outillage scientifique le plus moderne »[10]. Mais seul le nom de Paul Page signe l'édifice et Paul Planat dans *L'Architecture du littoral : Côte d'Azur* ne mentionne que ce nom. L'intervention de Hirsch semble se réduire à celle d'un conseiller technique en tant qu'architecte des universités de Lyon. Le style « mauresque » est bien celui de Page, qui se justifie à Tamaris et porte l'empreinte de son créateur.

7 Louis-Delphin Odobey (1827-1906) a créé en 1858 ce qui deviendra une des plus importante entreprise d'horlogerie d'édifice de France.
8 John Abbey (1785-1859), facteur d'orgue ayant surtout exercé en France. Il a introduit dans la facture française le mécanisme anglais et la soufflerie de Cummins.
9 *Guide du touriste sur la Côte d'Azur*, 1890.
10 *Le Seynois*, n°12.



Institut de biologie marine.

Ce que Claude Mignot nomme « les effets d'analogie stylistique » [11] : « Si la ville est gothique que la gare soit gothique ; si la ville est mauresque, que la gare soit mauresque. » Dans le même esprit, le style établit une cohérence entre le lieu (Tamaris), son fondateur (Michel Pacha) et l'histoire de celui-ci (l'Empire ottoman). L'Institut, ou Fondation Michel Pacha, nous rappelle les « palais d'eau » du Bosphore : les *sahil sarayi* construits au XIX[e] siècle à Constantinople, par une dynastie d'architectes arméniens : les Balyan. Dolmabahçe Sarayi étale sa façade monumentale (248 mètres) de marbre le long du Bosphore. Certes, l'Institut de biologie avec ses modestes dimensions n'est en rien comparable au Dolmabahçe, mais les corrélations s'établissent dans l'ordonnancement palatial qui prend toute son ampleur dans sa proximité avec le rivage. L'un et l'autre expriment leurs identités en relation avec l'élément aquatique, constructions qualifiées par Lamartine de « palais amphibies ». Dans un système d'aller-retour, entre Orient et Occident, l'architecture des Balyan, exprime l'influence de l'art européen, renaissance, baroque, roman, qui, associé aux références turques donne naissance au néo-ottoman. Ainsi, l'Institut de biologie marine présente une organisation classique des volumes : un corps de bâtiment rectangulaire et de chaque côté, deux pavillons de plan carré en léger retour sur deux niveaux. L'organisation des espaces intérieurs répond au besoin de la recherche : laboratoires, salles d'expériences, de collections, et bibliothèques. L'agencement interne est fonction des volumes : enfilade pour la partie rectangulaire du corps central ; organisation centrée pour les pavillons annexes. Ainsi, chaque pièce dispose au moins d'une ouverture, ce qui confirme le souci d'ouvrir l'institut sur son environnement, sur le paysage, la nature. Régularité et symétrie ordonnent l'édifice à partir du carré, et cet équilibre se retrouve en façade dans une élévation basée sur un rapport de deux sur trois.

L'ordonnancement classique est rompu par le style néo-mauresque qui se déploie sur les façades sud, est et ouest. La façade nord reste une construction traditionnelle avec des persiennes. La blancheur unifie l'édifice, c'est un élément caractéristique de l'orientalisme architectural qui trouve sa cohérence sur le rivage méditerranéen. Mais la référence à l'Orient est un placage, un collage stylistique sur un bâtiment au plan conventionnel d'Occident. Il ne s'agit aucunement de transposer fidèlement un modèle oriental, mais d'user d'emprunts et d'adapter certains éléments architectoniques et motifs décoratifs avec liberté et fantaisie. La symétrie se retrouve dans le caractère axial de la façade sud. La travée centrale est prolongée par un édicule et ornée d'un fronton en volutes rentrantes et encadré d'acrotères, s'inspirant de fleurons à palmettes du répertoire décoratif almohade. Au centre, un médaillon circulaire reçoit le blason de Michel Pacha : un lion dans un croissant. Un poinçon mouluré (et brisé) s'élance vers le ciel. Page a organisé ouvertures et décorations avec des rythmes ternaires. Trois fenêtres rythment chaque module, alternant baies rectangulaires et arcs outrepassés. Au premier niveau, ce système est repris dans les pavillons d'angle dans un système de loggias en saillie, un compromis entre *ganeria* tunisienne et la loge palladienne. Le jeu de décrochement rompt avec la planéité de la façade. Les céramiques participent également au traitement pictural : faïences en damier bleues et blanches, frise verte et motifs d'entrelacs et de palmettes dites « flabelliformes » avec du jaune. Pour les colonnettes, l'architecte s'est inspiré des chapiteaux byzantins dits « à corbeille », aux motifs ajourés de dentelle ciselée et du style floral « turquisant » du XVII[e] siècle. Pour établir une zone de contact entre le bâtiment et le ciel, Page a dentelé l'édifice de merlons en « dents de scie » et d'acrotères en forme de fleuron. Ces terminaisons dissimulent une toiture en tuiles à quatre pentes. Nous voyons ainsi comment Page a fait appel à un riche vocabulaire architectonique et ornemental. Il utilise les éléments invariants de

11 *L'architecture au XIX[e] siècle*, p. 260.

l'architecture orientaliste, telles que la blancheur empruntée à la façade chaulée de l'habitat vernaculaire arabe, la polychromie des faïences et surtout l'arc outrepassé, arcature symbolique de l'architecture islamique. Brisé ou en plein cintre, cet arc devient au XIXe et au début du XXe siècle, une référence générique à l'Orient sans souci de cohérence géographique et historique. Mais à partir de ces éléments, Page a caractérisé son Orient. Par de nombreuses références, que ce soit à l'art byzantin, au décor almohade ou ottoman, l'architecte a su faire preuve d'une connaissance certaine des caractéristiques de l'architecture, qualifiée de mauresque, arabe ou orientale, par les auteurs du XIXe siècle. La perspective d'un voyage à Constantinople n'est pas exclue, compte tenu de ses relations avec Michel Pacha, qu'il peut avoir accompagné à l'occasion d'un de ses voyages. En tout cas, l'influence du directeur des phares de l'Empire ottoman semble avoir été déterminante dans ce choix. L'Institut demeure une exception dans l'ensemble des réalisations orientalistes. Le style reste attaché à une architecture de plaisir, voire de frivolités, le plus souvent dans les stations de villégiature. Construire une université, un édifice scientifique, un lieu de travail et de recherche dans ce style est hardi. Mais Page, dans le parti pris décoratif, dépasse la fonction de l'édifice qui « en surface » ne laisse rien paraître de sa destination. Il vient parfaire l'identité d'un site, Tamaris, devenu la rencontre de l'Orient et de l'Occident.

Page ne construit aucun autre édifice orientaliste à Tamaris, mais c'est sur sa terre d'adoption, Pierrefeu, qu'il va réaliser son œuvre la plus personnelle. Dans cette petite commune du Var, d'où est originaire son épouse, il reçoit un certain nombre de commandes comme le bureau de poste et télégraphes (1907), simple bâtisse provençale sur deux niveaux avec pour seul décor une boîte aux lettres en fonte. Mais pour sa propre demeure, un cabanon, Page réalise une koubba. Il s'agit d'une petite maison de campagne, un pied-à-terre sur la propriété agricole de sa belle-famille. La maison est construite au milieu des vignes et des oliviers, dans un environnement de la Provence rurale. L'édifice est de modeste dimension : un carré de 6 mètres de côté, surmonté d'une coupole à huit pans qui rappelle le marabout, lieu de sépulture des saints de l'Islam. Il s'agit de la pièce principale, un salon, et autour de lui s'articule un certain nombre de services : écurie, cuisine… La coupole, « koubba » en arabe, va donner à la maison son nom. Les éléments architectoniques et décoratifs sont d'une extrême diversité : des merlons couronnent l'édifice principal, les ouvertures sont des arcs outrepassés. La porte d'entrée rassemble tout un répertoire d'emprunts stylistiques : zelliges marocains, colonnettes ottomanes, bichromie néo-byzantine. Le décor est étonnant de surprise, avec des encadrements de fenêtre en bois ciselé comme des moucharabiehs et croissants moulurés. De la blancheur du marabout se détache une polychromie éclatante : frises de céramiques et motifs peints. L'édifice ne compte aucune chambre à coucher, et sous l'apparente simplicité du volume principal, se déploient en arrière différentes adjonctions organisées autour d'un patio : annexes, cuisine, lavoir. L'ensemble relève de l'imbrication des volumes avec le jeu des toitures où se côtoient coupole, coupolette et toiture de tuile. Chaque élément reçoit un riche décor de menuiserie et faïence polychrome. Ce qui fait de la Koubba un édifice surprenant, c'est que l'orientalisme se retrouve également à l'intérieur. En effet, nous savons que le plus souvent la référence à l'Orient reste en façade et que l'organisation intérieure demeure adaptée au mode de vie occidental. Paul Page prolonge son Orient en peignant dans des teintes d'ocre et de bleu, un arc outrepassé au-dessus de la porte d'entrée, réponse en trompe-l'œil à celui qui se trouve réellement de l'autre côté. La coupole et les murs reçoivent un décor d'arabesques d'inspiration persane. La cheminée n'échappe pas à l'abondance décorative. Chose étonnante, Paul Page a signé et daté sa koubba dans l'arc outrepassé de la porte d'entrée. La calligraphie murale, en partie effacée, a été déchiffrée comme du « Farsi », écriture persane pratiquée par les Iraniens. Au centre, se trouve une dédicace à sa femme Maria, à droite la date de 1893 et à gauche l'année de l'Hégire 1111. La signature de Page est visible, plus petite en dessous. Se pose alors la question d'un architecte qui, à l'encontre d'une démarche superficielle, porte un réel intérêt pour les civilisations d'Orient. Cette réalisation rassemble toutes les audaces et Page va plus loin encore quand il pose vêtu en arabe devant son marabout, fumant le chibouque. Sa démarche nous rappelle celle de Pierre Loti, écrivain voyageur qui aménage dans sa maison natale de Rochefort, une mosquée, un salon turc et une chambre arabe. Dans cette œuvre toute personnelle, Page a poussé ses investigations au-delà du décor et s'inscrit comme l'aboutissement de ses travaux orientalistes. Michel Pacha a-t-il connu cette réalisation ? Ce cabanon a-t-il motivé son choix pour l'Institut de biologie marine ? À n'en pas douter, il existe des similitudes stylistiques entre les deux édifices.

De la collaboration Michel Pacha-Paul Page, nous connaissons une autre réalisation : le tombeau de la famille Michel dans l'ancien cimetière de Sanary-sur-Mer. Le 6 janvier 1907, Michel Pacha décède dans son château du Manteau. Les obsèques officielles ont lieu le 9 janvier en présence de nombreuses personnalités dont le Consul général de Turquie, Zia-Bey. Il est inhumé dans le tombeau familial auprès de son épouse, Marie-Louise Séris et ses deux enfants, Amélie et Alfred. L'édifice, construit en 1892, ne se présente pas comme orientaliste mais stylistiquement se rapproche des autres programmes religieux de Page avec une influence néo-romane. De plan carré, le tombeau s'impose comme une chapelle couverte d'un dôme à quatre pans surmontés d'un ange qui accueille le défunt. La statuaire est l'œuvre de François Rossi, sculpteur toulonnais et ami de Page (témoin de son mariage). Ils ont, l'un et l'autre, apposé leur signature de chaque côté de l'édifice, en dessous des couronnes mortuaires. Un riche répertoire décoratif s'étale sur le tombeau : pilastres,

chapiteaux fantaisistes, acrotères… L'éclectisme de l'architecture des vivants n'épargne pas celle des morts. François Rossi complète l'iconographie funéraire avec deux allégories antiques à l'entrée. Une pleureuse vêtue des plis de l'aube distribue des roses, Éros au chevet de Thanatos. À droite, le génie tient le flambeau de la vie éteint et renversé, symbole du sommeil éternel. Le cimetière devient ainsi un lieu d'édification et le tombeau un miroir social.

Conclusion

Paul Page poursuit sa carrière dans différentes communes du Var : Carnoules, Saint-Mandrier. Il décède en 1923. Des recherches doivent se poursuivre pour tenter d'établir un inventaire complet de ses réalisations et éclaircir des zones d'ombre, concernant sa carrière et sa vie privée. Retenons de son œuvre une double écriture architecturale : académisme et orientalisme. Les programmes sont également très diversifiés : édifices religieux, villas, hôtels, commandes publiques et établissement universitaire. C'est dans l'architecture orientaliste qu'il fait preuve d'originalité. Son Orient est singulier et ses références personnelles. Les relations de l'architecte avec Michel Pacha sont également à approfondir et peuvent révéler d'autres découvertes. L'orientalisme dépasse l'objectivité des savoirs, les valeurs scientifiques de la connaissance. L'orientalisme architectural, c'est l'invention des formes, un voyage imaginaire dans l'histoire des styles, un nouveau paysage, une nouvelle géographie, un espace entre-deux, une hétérotopie pour reprendre l'expression de Michel Foucault [12]. Et comme l'énonce Paul Valéry dans son *Orientem versus* : « Pour que ce nom produise à l'esprit de quelqu'un, son plein et entier effet […] Il y faut un mélange d'espace-temps, de pseudo-vrai et de faux certain, d'infimes détails et de vues grossièrement vastes. C'est là l'Orient de l'esprit. » [13]

12 « Des espaces autres », in *Dits et écrits : 1954-1988*, t.4, Éditions Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines, p. 752-762.
13 Regards sur le monde actuel, in *Œuvres*, t. II, p.104.

L'ORIENT RACONTÉ PAR CEUX QUI L'ONT VU

Yves STALLONI

Dans la préface de l'un de ses premiers recueils, *Les Orientales*, paru en 1829, Victor Hugo écrit : « L'Orient, soit comme image, soit comme pensée, est devenu [...] une sorte de préoccupation générale. » La constatation est sans doute inspirée par la vogue qui est en train de sévir en Europe et courra sur tout le XIX^{e} siècle : celle du « voyage en Orient ». Cet appel vers des rives lointaines s'accompagne souvent d'un prurit narratif qui conduit à vouloir raconter l'expérience. Avec humour, Jean-Jacques Ampère, professeur au Collège de France et fils du célèbre physicien, adresse en janvier 1842, une lettre à Sainte-Beuve pour justifier son récit de voyage dans l'Empire ottoman, lettre qui commence en ces termes : « Mon cher ami, après le plaisir de voyager, le plus grand est de raconter ses voyages ; mais le plaisir de celui qui raconte est rarement partagé par celui qui écoute ou qui lit. » Une troisième citation peut clore ce préambule, elle est due à Gustave Flaubert dans son *Dictionnaire des idées reçues* : « Orientaliste : homme qui a beaucoup voyagé. »

Pour plusieurs générations, de la veille de la Révolution jusqu'à la première guerre mondiale, l'échappée vers l'Orient va se confondre avec la pratique du voyage. Un Orient assez limité qui irait en gros de la Grèce à l'Égypte, en passant par l'Asie Mineure. Alors que le mot « Orient », pour un Américain, comme Edward Saïd nous le rappelle [1], aurait tendance à désigner un Est beaucoup plus lointain, un Extrême-Orient, celui du Japon et de la Chine par exemple. C'est d'ailleurs le sens que l'on prête généralement aujourd'hui au mot « Orient ». À l'inverse, l'espace recouvert par ce terme désignait jusqu'aux années 1920, pour les Français et les Anglais, ce que nous appellerions plutôt aujourd'hui le Proche ou le Moyen-Orient. En ce sens, l'usage a longtemps disposé du terme « Levant », imposé par la langue diplomatique et commerciale et aujourd'hui vieilli.

La perception va sensiblement se modifier avec le percement, en 1869, du canal de Suez. Le mythique Orient qui a tant fasciné depuis le XVII^{e} siècle, cesse alors de se limiter à la Méditerranée et, empruntant le nouveau passage, glisse vers la mer Rouge, l'océan Indien, la mer de Chine. Les limites du monde et celles de l'imaginaire sont alors repoussées. Des auteurs comme Loti, Segalen, Claudel, Morand, Saint-John Perse, Malraux, Delteil illustrent cette ouverture à un Orient plus lointain.

Ce n'est pas cet Orient qui a fasciné les grands écrivains qui nous ont laissé de copieuses relations de voyage, tels Chateaubriand, Lamartine, Nerval, Fromentin, Flaubert et quelques autres mineurs mais qu'on ne doit pas négliger. Dans son anthologie intitulée *Le Voyage en Orient* [2], qui m'a servi de source essentielle, Jean-Claude Berchet, s'intéressant à la période qui va de Volney à Barrès (en gros 1780-1920), retient une quarantaine d'auteurs, une cinquantaine de récits de voyage, le tout sur un peu plus de mille pages. Il utilise un classement de nature géographique qui délimite l'étendue de ce que représente l'Orient pour ces voyageurs et fait apparaître les lieux privilégiés : la Grèce, l'Asie Mineure, Constantinople, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, le désert. C'est ce corpus qui nourrira la matière de cette communication. Le propos s'interrogera, dans un premier temps sur les raisons qui ont suscité « l'appel de l'Orient », puis tentera de dresser une typologie limitée aux lieux, aux gens et aux usages, avant de conclure sur le voyageur lui-même.

Aimer l'Orient

Comment expliquer cet intérêt particulier pour ces rives orientales de la Méditerranée ? La première raison est héritée des siècles précédents : partir à la recherche d'un « Autre » et d'un « Ailleurs » perçus sous la forme d'un symétrique et d'un contrepoint de civilisation. Les grands voyageurs du passé, ceux du siècle des Lumières qui ont inspiré leurs contemporains philosophes, ont préparé à cette remise en cause de l'ethnocentrisme qui, toutefois, résistera à leurs efforts comme le regrettera Claude Lévi-Strauss.

La deuxième raison est celle de la quête de pittoresque, une motivation « touristique » en somme, à une époque où ce terme est en passe de s'imposer dans la langue. Les écrivains, les mémorialistes, comme les peintres,

1 Edward W. Saïd, *L'Orientalisme*, éd. du Seuil, 2005, p. 13.
2 J.- Cl. Berchet, *Le Voyage en Orient*, Laffont « Bouquins », 1985.

vont essayer de trouver de nouveaux motifs d'inspiration : Gautier récupèrera la tendance à l'égyptomanie pour écrire le *Roman de la Momie* et Flaubert rapportera de Tunisie l'idée de *Salammbô*.

Mais à ces raisons conventionnelles il convient d'en ajouter une autre, plus profonde : l'Orient attire car il est un lieu initiatique, il représente le sacré, la terre du Christ, celle de nos racines et de notre destin. S'y rendre, c'est marquer un départ pour une nouvelle vie. Comme le pèlerin de La Mecque, l'Occidental va chercher là-bas une révélation. Nerval emploie la formule « la terre maternelle » pour désigner cette sorte de matrice originelle. Quand il vit là-bas une liaison amoureuse, il explique : « Il faut que je m'unisse à quelque fille ingénue de ce sol sacré qui est notre première patrie à tous, que je me retrempe à ces sources vivifiantes de l'humanité, d'où ont découlé la poésie et les croyances de nos pères. »[3] À l'orée du XX[e] siècle, Maurice Barrès nous rappelant ce devoir, nous donne une clef du tropisme levantin : « Je n'y vais pas chercher des couleurs et des images, mais un enrichissement de l'âme [...]. L'éducation de l'âme, c'est la grande affaire qui m'a préoccupé et attiré toute ma vie[4]. »

Cette terre est donc favorable à la réflexion, à un nécessaire retour sur soi. « Le spectacle, écrit Eugène-Melchior de Voguë devant les lieux saints de Palestine, est bien fait pour arrêter la méditation[5]. » La pauvre Europe connaît le déclin de la foi, le désordre des révolutions ou des guerres, l'essoufflement de sa culture. L'Orient, c'est l'éternité, la vérité, la lumière qui, écrit Chateaubriand, « font une partie essentielle de la gloire de toute société humaine[6]. » Ces lieux s'accordent à une renaissance, un ressourcement, à l'abandon de l'existence « mondaine » au profit d'une rencontre avec une nature authentique, presque inviolée, porteuse de liberté.

Sans insister sur les motivations des voyageurs, sur lesquelles nous reviendrons, arrêtons-nous aux textes qu'ils nous laissent, à leur façon de « raconter l'Orient ».

Raconter l'Orient

Les lieux

Tout naturellement, la première caractéristique des récits est de nature géographique et topologique. Mais signalons un motif de déception : pressés de décrire les lieux de leur découverte, peu amarinés en général, les voyageurs en route pour l'Orient négligent ou omettent de nous raconter leur traversée. Hormis Chateaubriand qui, pour son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, semble marqué par les aléas de la navigation, pas grand-chose sur le périple maritime, si ce n'est, parfois, la mention de pirates, le détail de quelques escales. Sinon, la traversée est perçue comme un moment douloureux mais nécessaire et, ainsi que l'écrit Lamartine, qui affrète à ses frais un brick de 250 tonnes avec un équipage de quinze personnes, on se sent soulagé « quand on a quitté tout à coup la scène changeante, orageuse, de la mer, la cabine obscure et mobile d'un brick ». La vapeur, qui va faire son apparition vers 1835-1840, avec l'ouverture de lignes régulières vers Constantinople, Smyrne, Beyrouth, Rhodes et Chypre, rend les déplacements plus rapides et plus confortables, mais elle n'intervient souvent que pour les manœuvres, le reste de la navigation continuant, pour des raisons d'économie, à utiliser les voiles.

Le passage à terre, permettra de découvrir le décor oriental constitué par des sites naturels et des constructions artificielles. Je passe sur quelques difficultés pratiques : les débarquements sont problématiques, les ports de Méditerranée exigeant que les navires mouillent au large et que les voyageurs soient ramenés à terre, périlleusement, sur des barques, des caïques ou des felouques. Les conditions d'hébergement sont souvent précaires : peu d'hôtels dignes de ce nom. Chateaubriand, puis Flaubert, sont tenus de loger dans des caravansérails pleins de puces et de cafards. « Les hôtels d'Alger sont détestables et les prix exorbitants » écrit Jean Lubomirski, un grand voyageur du XIX[e] siècle.

Une fois ces inconvénients dépassés, on se trouve récompensé. Le contemplateur se sent incapable de retranscrire le paysage qui s'offre à sa vue : « Il y a des spectacles dont on ne saurait rendre compte. » (Alexis de Valon[7]) « Les mots ne peuvent décrire la beauté de ce lieu » (Beulé). Chateaubriand lui-même se couvre d'une prétérition : « On a tant de relations de Constantinople que ce serait folie à moi de vouloir en parler. »

3 *Le Voyage en Orient,* in *Œuvres*, Pléiade, T. II, p. 68.
4 M. Barrès, *Une Enquête aux pays du Levant* (1923). Cité par J.- Cl. Berchet, *Le Voyage en Orient*, Laffont « Bouquins », 1985, p. 38.
5 E.-M. de Voguë, *Syrie, Palestine, Mont Athos* (1876), Berchet, p. 662.
6 Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811)., Berchet, p. 832.
7 Alexis de Valon, *Une Année dans le Levant* (1846).

Et Lamartine : « La parole est une arme ébréchée. Les plus beaux vers sont ceux qu'on ne peut pas écrire. [...] Le silence est une belle poésie dans certains moments. L'esprit l'entend et Dieu la comprend : c'est assez. »

C'est pourquoi la description est souvent floue, devant suggérer plus que montrer. Les sites orientaux semblent encourager l'impressionnisme vague d'une certaine écriture artiste, comme dans cette phrase d'Edgar Quinet : « La Grèce tout entière est une fleur du matin éclose dans la nuit [8] ». Le décor hellénique est celui de la perfection, ainsi que le soutient Renan : « Il y a un lieu où la perfection existe ; il n'y en a pas deux : c'est celui-là [9]. » Parmi les passages obligés, nous aurons droit aux couchers de soleil (sur l'Hymette, sur le Bosphore), aux clairs de lune (au cap Sounion, au désert), à la luminosité des ciels, au silence des déserts, à l'élévation des montagnes : « Ce sont les Alpes sous le ciel de l'Asie » constate Lamartine au Liban.

Pour les voyageurs, il existe un rapport évident entre les lieux et la pensée. L'idée est surtout vérifiée en Terre Sainte, endroit qui parle à l'esprit ainsi que le souligne Édouard Schuré : « À cette mélodie et devant ce tableau grandiose, je sens l'âme de la Palestine me parler enfin. [10] » Le chrétien, comme Chateaubriand, identifie le message : « Chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir ; chaque sommet retentit des accents d'un prophète. » La présence, la pensée de Dieu est permanente, dans les oliviers, dans le ciel, dans ces terres exceptionnelles « Tout est splendide et religieux » s'écrit encore Lamartine.

L'admiration sera moins unanime pour les sites où se discerne la main de l'homme. Sauf pour les lieux de culte, car les bords de la Méditerranée sont animés d'un souffle mystique qui leur confère une majesté incomparable. Un des topoi de la littérature viatique est, dans ce registre, la visite d'un monastère. Edgar Quinet à Voucarnos, Buchon à Prousos, Voguë au mont Athos, Loti à Sainte-Catherine. Les édifices des autres religions sont surtout retenus pour des raisons de pittoresque touristique : mosquées, sérails, temples, pyramides, tombeaux. Les monuments, religieux ou profanes, sont là pour attester la grandeur de l'homme, comme le note Chateaubriand à Athènes : « Devant la ville de Solon, on est comme enchanté par les prestiges du génie ; on a l'idée de la perfection de l'homme considéré comme un être intelligent et immortel. » Épidaure inspire des réflexions comparables à Buchon ; quant à Quinet, il développe le lieu commun du « miracle grec » en écrivant : « Un temple grec est la forme pure et nécessaire sur laquelle est modelé le monde de la civilisation antique. »

Un autre stéréotype est celui de la confrontation du passé avec le présent, qui prend naissance, de préférence, au bénéfice d'une méditation sur les ruines, en écho aux toiles de Hubert Robert. Les vestiges de l'Orient nous enseignent l'humilité : si les pierres survivent aux êtres, les bâtisses somptueuses sont toujours vouées à devenir des ruines pour touristes. La gloire de l'homme est précaire. Ses constructions sont éphémères : « La main des hommes aide la pluie dans son œuvre de destruction » écrit Eugène Gandar [11]. De plus, l'élan divin qui a servi à édifier quelques-unes de ces merveilles, est souvent perdu.

Le symbole de ce divorce est la ville, lieu où s'affrontent les créations des bâtisseurs d'antan et les pollutions des habitants d'aujourd'hui. De Smyrne, il ne reste plus que « les bazars et le pont de caravanes » regrette Maxime Du Camp [12] ; Corfou est défigurée par « la saleté des habitations et des habitants » pour la Comtesse de Gasparin [13]. À Constantinople, Louis Bertrand se sent « au cœur de l'infection ». Alexis de Valon est désolé par la vétusté de la ville. Même Nerval, pourtant plutôt conquis par la capitale ottomane, s'écrie : « Ville étrange que Constantinople ! Splendeurs et misères, larmes et joies ; l'arbitraire plus qu'ailleurs, et aussi plus de liberté [14]. » Maxime du Camp se montrera plus élogieux : « À chaque pas ce sont des spectacles inattendus et charmants ». Et, vers le début du XX^{e} siècle, Loti, qui intitule son récit de voyage en Égypte *La Mort de Philae*, ne reconnaît plus Le Caire : « Que de ruines, que d'immondices, de décombres ! Comme on sent que tout cela se meurt ! [15]»

Au total, le voyageur littéraire attend des lieux visités qu'ils lui rendent le témoignage intact d'un passé riche, philosophique ou religieux dans lequel il plonge ses racines. Mais il souhaite en même temps y trouver les marques d'un dépaysement, une coloration orientale qui justifie son déplacement et suscite son étonnement. Recherchant à la fois un sanctuaire et un décorum, un vestige inviolé et un cadre pittoresque, on comprend

8 *La Grèce moderne* (1835), Berchet, p. 139.
9 *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883), Berchet, p. 239.
10 Édouard Schuré, *Sanctuaire d'Orient* (1898) Berchet, p. 683).
11 Eugène Gandar (1825-1868), *Lettres et souvenirs* (1869).
12 Maxime du Camp, *Souvenirs et paysages d'Orient* (1848), Berchet, p. 364.
13 Comtesse de Gasparin, (1813-1894), *Journal d'un voyage au Levant* (1850).
14 Gérard de Nerval, *Voyage en Orient* (1851), Berchet, p. 490.
15 *La Mort de Philae* (1903), Berchet, p. 998.

qu'il alterne l'éloge exagéré et la critique désabusée. L'Orient qu'il recherche relève du mythe ; la réalité du présent ne peut que le décevoir.

Figures de l'Oriental

Plus peut-être que la découverte des lieux, le voyage doit permettre d'aller au-devant d'une population autre, de peuples nouveaux, mal connus. La littérature viatique du XVIII[e] siècle avait contribué à répandre quelques prétendus traits archétypiques attachés au Levantin : brutalité sanguinaire, fanatisme religieux, despotisme politique, goût immodéré des plaisirs, luxe dispendieux, propension à la méditation, immobilisme culturel, etc. Les voyageurs de l'ère moderne, prisonniers de ces préjugés, tenteront à la fois de les vérifier, de façon à répondre à l'attente du lecteur, et de les corriger pour marquer leur originalité. Par exemple, s'opposent de façon assez nette « turcophobes » et « turcophiles », à une époque où on ne parle pourtant pas encore d'intégrer l'Empire ottoman dans l'Union européenne.

La présentation de l'Oriental se résume le plus souvent à un catalogue des différences ou des points communs avec l'Européen. Physiquement, le parangon de la beauté reste le Grec qui a préservé l'idéal d'équilibre plastique comme l'écrit Antoine-Laurent Castellan : « Les bergers sont tels qu'ils sont dépeints dans les idylles de Théocrite, ou comme on les voit dans les bas-reliefs grecs. » Portrait repris par la comtesse de Gasparin ou par Grenier : « Le teint est d'une blancheur de bon aloi, sur laquelle le Midi a déposé une couche de bronze […]. Leur démarche est légère, leur pas alerte […] Les hommes ont la taille fine, taille de cyprès, disent les chansons grecques [16]. » Cette élégance physique pourrait être généralisée ainsi qu'y invite Chateaubriand : « Les Arabes, partout où je les ai vus, en Judée, en Égypte et même en Barbarie, m'ont paru d'une taille plutôt grande que petite, leur démarche est fière. Ils sont bien faits et légers. Ils ont la tête ovale, le front haut et arqué, le nez aquilin, les yeux grands et coupés en amandes, le regard humide et singulièrement doux. »

Les femmes orientales sont, quand elles sont jeunes, d'une beauté digne des légendes, avec des yeux clairs, de longs cils noirs, un visage animé et candide, un teint éblouissant, des dents d'une blancheur incomparable. Parlant d'une Palestinienne de rencontre, Lamartine vante : « la forme accomplie, comme elle l'est dans la statue grecque ; l'âme révélée dans le regard comme elle l'est dans les races du Midi […] ; ses longs cheveux d'un blond foncé et légèrement dorés… » Manifestement les voyageurs se soucient moins de réalisme que de conformisme à une tradition romanesque qui vire parfois au poncif.

Une attention particulière est accordée au costume oriental, surtout pour souligner l'altérité vestimentaire qui indique l'appartenance ethnique. Les voyageurs s'y attardent car, en raison de convictions religieuses, la représentation iconographique est proscrite, ce qui suppose des descriptions littéraires où il est question de pantalons bouffants, de caftans, de gazes transparentes, d'éventails, de turbans, de châles, de bijoux. Quasiment tous nous donnent un couplet, assez répétitif, sur le costume grec, luxueux et coloré les jours de fête, sobre et fonctionnel pour la vie quotidienne. Le voile que portent les femmes peut retenir l'attention car il souligne le combat entre la coquetterie et le devoir religieux. Les Européens n'hésitent pas eux-mêmes, soit par souci d'intégration, soit par confort personnel, soit par jeu, à se vêtir à l'orientale. « J'ai pris l'air et les habits d'un Turc, écrit Savary. Mon teint brûlé par le soleil est devenu égyptien [17]. » En changeant de vêtement, le voyageur croit devenir autre, entame un processus de transgression, comme le déclare Loti au début de *Désert* : « Nous voici pour bien des jours dépêtrés de nos jaquettes occidentales, libres et peut-être embellis dans de longs burnous et de longs voiles. »

Dans le tempérament de l'Oriental, le trait dominant, qui semble toujours attaché aux peuples de la Méditerranée, est… l'aptitude à ne rien faire, à jouir de la vie. Le détachement, l'indifférence aux agitations du monde surprennent les prétendus « civilisés ». Volney est déjà admiratif de « cet art de se passer de beaucoup de choses ». Lamartine envie cette disposition : « Plaisirs décents et silencieux des Orientaux. On voit que la pensée intime jouit d'elle-même. Ils sentent mieux que nous. » Cette sagesse dans l'immobilité a un nom que retiennent les Occidentaux, le kief. Voici ce qu'en dit Jean-Jacques Ampère, le fils du physicien : « C'est quelque chose d'élyséen, comme la sérénité des âmes bienheureuses, c'est le bonheur de se sentir ne rien faire, je dirais presque de se sentir ne pas être. » Du Camp en rêve : « La belle vie que celle des Turcs ! Ils sont heureux sous leur ciel immobile ; ils fument de fin tabac dans de longues pipes odorantes, boivent du café savoureux, pensent au Harem mystérieux qui renferme leurs favorites, cherchent l'ombre pour y dormir, se couchent avec la nuit, se lèvent avec le jour. » La quintessence de cette philosophie est incarnée par la figure

16 Pierre-Antoine Grenier (1823-1884), *La Grèce en 1863* (1863), Berchet, p. 181.
17 Claude-Etienne Savary (1750-1788), *Lettres en Égypte* (1786).

de l'ermite auquel les voyageurs accordent un intérêt particulier. Comme celui décrit par Lamartine qui vit dans un nid d'aigle battu par les flots.

Ce que Chateaubriand reproche aux Turcs, c'est leur fanatisme sanguinaire : « Ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorge. » À ses yeux, les chefs sont toujours des tyrans avides de sang, ce qui permet d'instruire le procès du Levantin à qui est reproché successivement le manque d'hygiène, les mauvais goûts culinaires, la vénalité généralisée, l'habitude de la mendicité, la paresse, ainsi que le suggère Fromentin : « Ce peuple est-il laborieux ? Je ne le crois pas. Il n'y a que des désœuvrés partout, dans la campagne, comme dans les villes. »

Au total, l'image de l'Oriental reste prisonnière de préjugés qu'on pourrait appeler pré-colonialistes. L'authenticité des hommes semble ne pas avoir résisté à la pénétration du tourisme. Les voyageurs en sont déçus, bien qu'ils se sentent en partie responsables, tellement paraît inconciliable le désir de partir à la découverte de terres et d'êtres inaltérés sans apporter avec soi des ferments d'altération. L'Orient glisse peu à peu vers sa caricature : un exotisme de pacotille.

Les mœurs

Nous restons donc souvent dans le registre du pittoresque, ce qui se manifeste surtout quand il s'agit de rendre compte des usages ou des mœurs. La littérature viatique fait une grande consommation de « scènes de genre », sortes de morceaux de bravoure attendus, de pages d'exotisme estampillé dont le but est de traduire les derniers signes de cette « différence », soit acceptée, soit refusée, mais toujours exhibée comme une mise à distance de l'autre.

Ainsi, on aime à évoquer certaines cérémonies, mi-privées, mi-religieuses, comme les noces auxquelles les auteurs consacrent de complaisantes descriptions. Par exemple Lamartine pour une noce syrienne : « J'ai réussi à m'introduire, par exception, jusque dans le divan des femmes, au moment où l'archevêque donnait la bénédiction nuptiale. » Buchon relate un mariage à Chéronée, Madame de Gasparin dans le Péloponnèse, Nerval chez les Coptes. Les autres fêtes retenues sont le carnaval, la circoncision, les funérailles, les soirées de Ramadan, comme le fait Théophile Gautier : « Du soir au matin, tout est permis, et l'on se dédommage amplement des privations de la journée. La ville turque est une fête. »

Une autre pratique semble fasciner les Occidentaux, c'est celle du bain. Le motif revient dans la plupart des récits consacrés aux pays arabes pour qui, comme l'écrit Nerval, la chose est naturelle et religieuse : « Un Européen non initié au dogme de Mahomet n'est pas naturellement fanatique de l'eau. » L'ablution, l'immersion dans l'eau sont élevées au rang de règle de vie. Maxime du Camp en parle avec lyrisme. Lamartine se déclare converti aux bains turcs, Savary y voit une règle spirituelle : « Mahomet, qui connaissait leur utilité, en a fait un précepte. »

D'autres pratiques typiques remplissent les carnets du voyageur : le café, le tabac : « Fumer est un des premiers besoins du Turc » admet Gautier. Pas une seule réception qui ne s'agrémente de ce double plaisir. Chateaubriand, peu indulgent pour les Turcs, est toutefois sensible à cette coutume. Car elle est l'indice de l'hospitalité, qualité marquante des peuples méditerranéens. Globalement, les voyageurs en sont réduits, comme pour le costume, à collectionner des détails de convention, à quêter dans le paraître le plus superficiel, des symboles d'une différence qui tend à s'estomper. Le sentiment qui domine est que cette prétendue altérité est compromise, que la multiplication des échanges est en train de dissoudre l'identité de ces peuples et de les réduire à un exotisme d'opérette. « C'est fini ! » n'hésitera pas à s'exclamer Lamartine, pourtant un des plus enthousiastes dans sa découverte d'un ailleurs.

Regards sur le voyageur

L'expérience du voyage ne se limite pas, dans la plupart des cas, à une simple description des lieux traversés ou des usages découverts. Elle nous renseigne aussi sur le voyageur lui-même. La confrontation avec ces territoires à la fois proches et lointains conduit le voyageur à s'interroger sur sa vie, sur son histoire, sur sa culture saisie dans ses fondements et son évolution.

Celui qui entreprend le voyage en Orient répond à divers critères : par son origine, il est soit Anglais, soit Français. Les Britanniques étant les premiers à avoir investi le territoire méditerranéen, ce qui agaçait parfois, comme l'illustre la comtesse de Gasparin, d'origine suisse, qui constate : « la Grande-Bretagne envahit les

hôtels égyptiens » et qui se désolait de ce qu'elle appelle les « anglaisades ». Le comte de Forbin renoncera à visiter les pyramides pour ne pas se trouver en présence des Anglais qu'il a militairement combattus.

Le voyageur, ensuite, est presque toujours un homme, la comtesse de Gasparin, déjà citée, faisant figure d'exception. Elle a publié deux récits de voyage, en 1850, *Journal d'un voyage au Levant,* et dix-sept ans plus tard, *À Constantinople*, livres dans lesquels, pour la première fois, elle pose la question de la femme orientale. Dans l'ensemble, le voyageur est en âge de maturité, entre trente et quarante ans, venant trouver dans ce déplacement une confirmation de ses choix, un réchauffement de ses souvenirs scolaires, un stimulant à sa réflexion ou à son inspiration. Là encore, quelques exceptions, comme le jeune Charles Reynaud, âgé d'à peine 23 ans à son premier voyage ou le savoyard Joseph Michaud qui a dépassé 60 ans quand il quitte Marseille en mai 1830. Il existe donc une aristocratie du voyage qui conduit les dilettantes fortunés à protester contre un début de démocratisation et le développement d'un certain tourisme populaire. Comme on le voit, le touriste, c'est toujours l'autre.

Enfin, le voyageur est riche, ou au moins aisé. Il appartient à une classe privilégiée qui peut lui permettre de découvrir dans d'assez bonnes conditions des régions inexplorées. Le guide *Joanne* évalue le coût quotidien du séjour à 40 ou 50 francs, prix du voyage à part. Le voyageur commence à disposer d'une petite bibliothèque touristique pour construire son voyage. Quelques guides font en effet leur apparition vers le milieu du XIX^{e} siècle. Ils sont d'abord anglais, comme celui de Murray de 1840, qu'adapte Quétin quelques années plus tard. Avant que ne s'impose en Europe, en 1861, le fameux guide *Joanne*, dû au docteur Émile Imbert, véritable encyclopédie orientale de 1100 pages, qui se déclinera par la suite en trois volumes de 800 pages. Une collection, dirigée par Marius Bernard, prendra peu après pour titre *Autour de la Méditerranée*.

Ces terres prestigieuses et chargées d'histoire et de grandeur exercent toujours un sentiment de fascination sur le voyageur. Il en conçoit, en premier lieu, du respect, comme Chateaubriand posant le pied en Asie mineure : « Je me sentis pénétré de respect pour cette vieille terre où le genre humain a pris naissance, où les patriarches vécurent, où Tyr et Babylone s'élevèrent. » Lamartine éprouve un sentiment comparable à Jérusalem ; Maurras sent la grâce descendre sur lui en Grèce ; Schuré croit redécouvrir le dieu Pan ; Forbin veut partir, à Éphèse, à la recherche du destin des hommes.

Une marque, sans doute pas innocente, de cette révérence, est l'allégeance sémantique. L'adhésion au pays se marque par l'adoption de son parler. D'où cette présence, parfois envahissante et gratuite, de termes locaux, parfois sept à huit par page, tels les *firman, drogman, pacha, caftan, babouches, agas, cadis, vayvodes, coloyers, palichares, yataghans, caïbue, fezy, konaki, férétgé, effendis, saïs*, etc. Le langage a pour triple fonction d'authentifier le voyage, de pimenter le propos de couleur locale et de fournir une preuve de tolérance. « Sans la langue, écrit Volney en 1786, l'on ne saurait apprécier le génie et le caractère d'une nation. » Peu de nos touristes consentent toutefois à apprendre le grec moderne, le turc ou l'hébreu, même si la bonne volonté ne manque pas.

Le rapport à la langue est représentatif d'une attitude générale qui fait que le voyage en Orient est différent de celui accompli dans un pays lointain, c'est le souci d'accepter, voire de partager les mœurs ou les pratiques des indigènes, comme on le ferait avec celles d'un peuple frère. On acceptera certaines bizarreries, on absorbera des mets immangeables, on imitera les coutumes locales. Le voyageur se sent des devoirs qui ne coïncident pas toujours avec ses intérêts. De là, comme le préconise Théophile Gautier, une volonté d'immersion. Dont la récompense est une fraternisation avec les autochtones, malgré certaines résistances ou réticences. Cette plongée dans une contrée à la fois autre et proche a valeur d'initiation. Une force incoercible pousse donc l'Européen sédentaire à partir, à se rendre dans des pays inhospitaliers ou barbares : c'est le prix à payer pour un retour aux sources, une plongée vers les fondements de sa civilisation et souvent de sa foi.

Car le voyageur, dans ces lieux proches et lointains, est toujours un peu un pèlerin : « Un voyage en Orient complétait le cercle d'études que je m'étais toujours promis d'achever » reconnaît Chateaubriand aux premières pages de son Itinéraire de Paris à Jérusalem. À cette motivation, s'ajoute celle de la recherche d'un ailleurs, encore que celle-ci présente ses limites. Celle du désir de fuir un Occident fatigué, théâtre de crises et de désordres pour retrouver l'harmonie perdue, ce qui est un peu l'état d'âme de Nerval, ou celui de Baudelaire, autre exemple de cette exigence poétique qui privilégie la quête de sensations neuves. Enfin c'est, comme il a déjà été dit, un retour aux fondements de notre civilisation. Gide, à son retour de Turquie en juin 1914, n'hésite pas à écrire : « À présent, je sais que notre civilisation occidentale (j'allais dire : française) est non seulement la plus belle ; je crois, je sais qu'elle est la seule – oui, celle même de la Grèce, dont nous sommes les seuls héritiers. »

Conclusion

Arrêtons notre parcours, c'est le cas de le dire, pour tenter une rapide conclusion en trois points. Pour l'Européen, l'Orient reste, jusqu'au premier tiers du XX^e^ siècle, la destination privilégiée. L'Orient est un vocable aimanté qui, tel un champ magnétique, « oriente » le désir et l'imaginaire. Il désigne un espace mythique où se mêlent un modèle d'harmonie et une impression de chaos. Il est chargé de divin, de réminiscences spirituelles, de vestiges sublimes qui évoquent l'ère grandiose d'une civilisation incomparable où plongent nos racines. Le Romantisme se reconnaît dans l'élan qui le porte en ces lieux car il répond à son désir de valoriser les ruptures, d'interroger le moi, de cultiver l'émotion et l'inédit.

En même temps, le voyage en Orient recèle en lui d'étranges paradoxes. Il souligne la nécessité d'une expérience individuelle, tout en prétendant délivrer une leçon ; il ressuscite des contrées au passé prestigieux pour s'apitoyer aussitôt sur leur disparition ; il proclame une volonté de tolérance, d'ouverture, assure le « droit à la différence », mais conteste certaines pratiques et, par le décalage exotique, met à distance le modèle décrit et le réduit au folklore ; il s'étonne de l'archaïsme des mœurs orientales et regrette les avancées inéluctables du modernisme ; il se félicite du naturel de la vie orientale et regrette simultanément l'inconfort des déplacements et des hébergements ; il dénonce plus ou moins ouvertement la pollution touristique et y contribue, à titre individuel d'abord, à titre d'incitation littéraire ensuite ; il prétend à l'originalité, à l'unicité et ne fait souvent que reprendre les étapes d'un itinéraire traditionnel supposé conforme à l'attente du lecteur ; enfin, il semble plus destiné à celui qui l'écrit – comme exutoire – qu'à celui qui devrait le lire.

Enfin, il nous faut reconnaître que cette célébration de l'Orient est datée, et que l'engouement pour ces régions est largement retombé ou a pris des formes nouvelles. À l'ère du tourisme de masse et du *low cost*, ce type de voyage a cessé de répondre à des motivations mystiques, ethnographiques, culturelles, scientifiques, littéraires, pour se réduire souvent à un simple plaisir du dépaysement. Certains de ces pays chargés d'histoire – la Turquie, la Grèce en particulier – sont recherchés pour la plage, pour l'ensoleillement, ce qui nous fait passer, en l'espace de deux siècles, de Chateaubriand à Trigano, du pèlerinage aux sources au Club Méditerranée. Quant à certains autres, riches aussi de vestiges prestigieux, tels la Syrie ou l'Égypte, ils sont, en raison de leur situation politique ou militaire, devenus, des destinations à risque qu'ils convient d'éviter. D'autres Orients, plus lointains ou plus inédits, s'offrent à l'Occidental en mal d'exotisme. À moins qu'il se contente de se replonger avec nostalgie, comme nous l'avons fait, dans les abondants récits des voyageurs d'hier.

DE LA MARINE MILITAIRE À LA FÉÉRIE ORIENTALISTE, LES PEINTRES OFFICIELS DE LA MARINE ET L'ORIENT, 1830-1930

Cristina BARON

L'intérêt des peintres pour l'Orient dans la première moitié du XIX^e^ siècle se nourrit d'un contexte historique marqué par l'expansionnisme européen. La campagne d'Égypte et, dans une moindre mesure, l'émancipation grecque de la domination ottomane, la conquête de l'Algérie, marquent une étape dans la relation entre les artistes et l'Orient du sud et de l'est de la Méditerranée. Du témoignage historique aux scènes de genre marquées par la curiosité, de l'imaginaire romantique au réalisme « ethnographique », les artistes orientalistes ouvrent désormais la voie d'horizons nouveaux.

Les premières images de ces conquêtes – réalisées par mer – sont celles concomitantes de soldats et de marins français, dont la formation pour les officiers comprend des cours de dessin. En 1830, ce qui change lors de l'expédition militaire vers l'Algérie, c'est le nombre d'artistes embarqués, officiellement (ou pas), pour prendre part à une opération de débarquement de grande ampleur décidée par Charles X à des fins de politique intérieure. C'est aussi l'année de l'inscription à *l'Annuaire* de deux peintres, attachés au Département de la Marine, soit l'acte de création du fameux Corps des peintres officiels de la Marine, décidé vraisemblablement

dans le but d'en contrôler l'image. D'artistes témoins dont l'objectif est de légitimer par le biais des expositions une ambition coloniale, peu de ces peintres vont faire évoluer leur art et leur regard sur ces contrées fraîchement conquises et pacifiées.

Les peintres militaires et l'Orient

Lorsque les artistes débarquent en « Barbarie », ils ont déjà dans les yeux les images de ceux qui les ont précédés ainsi que des représentations héritières de l'exotisme fantaisiste du XVIII[e] siècle : ce sont Ingres et sa grande odalisque [1], Vivant Denon et ses vues égyptiennes, Delacroix et sa conception de l'Orient dans la mort de Sardanapale [2]. Ces images allient sauvagerie et débordements, étoffes chatoyantes, matières précieuses et imposent déjà en France l'éclat d'un Orient voluptueux et cruel tout à la fois.



Alexandre GENET (1799-après 1850). Alger, vue de la porte Bab Azoun prise de l'intérieur du port. Plume et lavis d'encre brune et esquisse légère à la mine de plomb, 403 X 267 mm. SHD 146.

Les soldats français quant à eux vont attester d'un orientalisme « réaliste » d'opportunité, à vocation cartographique et stratégique ; à vocation de mémoire aussi puisqu'il faut conserver une trace des mouvements militaires. Mais ils vont rapporter également une vision fidèle de la Régence d'Alger et seront séduits par la beauté mystérieuse du Maghreb. Sous le prétexte de missions de reconnaissance, ils décriront les paysages, les ponctuant d'autochtones dénués de passions ou d'intentions. Ils développeront un goût du pittoresque qui ne sera jamais de fantaisie.

Des lavis du jeune saint-cyrien Alexandre Genet (1799-1850), adjoint à la brigade topographique comme lieutenant lors de la conquête de l'Algérie, rendent, avec une finesse du détail et des rendus de jeux d'ombres et de lumières, la vie aux sites traversés. Il pose également un regard ému sur les traces d'un glorieux passé décrivant les ruines envahies par la nature ou détruites par l'homme. Ces dessins serviront à de jeunes peintres de carrière comme Théodore Jung et Gaspard Gobaut, pour reproduire après coup, dans le confort de leur atelier parisien, les sites où s'illustrent chaque jour l'armée française.

Ainsi, ils reproduiront les paysages, les hommes, d'après des esquisses de campagne dont ils vont rendre toute la couleur. Ils calqueront, superposeront ensuite les événements historiques en utilisant une documentation variée et précise issues des journaux de marches et d'opérations, des plans, etc. Leur principal souci étant la reconstitution historique vraie !

Toutes les productions de ces artistes de salon sont réalisées d'après des normes établies en 1803 par l'ingénieur géographe en chef Martinel et selon un certain nombre de règles : le format, le point de vue utilisé, la dimension

1 La Grande odalisque, 91cm x 1,62m, 1814, Paris, Musée du Louvre.
2 Mort de Sardanapale, 392 cm x 496 cm. Salon de 1827, Paris, Musée du Louvre.

et la place des personnages… Les aquarelles abouties doivent rejoindre la collection du ministère de la Guerre pour la connaissance et l'édification des jeunes officiers. [3]

Les peintres de la Marine et l'expansion coloniale

Chez les peintres de la Marine, c'est une toute autre partition et une source d'inspiration qui débute à Toulon. La conquête de l'Algérie donne lieu avec des préparatifs gigantesques, à l'image de ce que fut l'expédition d'Égypte quelques années auparavant. La puissante flotte de l'amiral Duperré se prépare à rejoindre Alger. Plus de 600 navires couvrent la rade dont 84 navires de conception récente et 7 vapeurs. 37 000 hommes doivent les accompagner. Le 11 mai, l'embarquement des troupes commence et dure une semaine. Le 25 mai, l'immense flotte appareille…

Un jeune artiste de marine s'empresse de tout noter sur ses carnets de croquis, conscient de vivre là un événement historique. C'est Eugène Isabey (1803-1886), qui, âgé de 28 ans, est déjà un dessinateur reconnu. Le musée de la Marine possède dans ses collections, un panorama lithographié en six feuillets, nous montrant l'image de la rade à cette occasion, loin de la vision baroque du dessin de Martinet et Lejeune pour l'expédition d'Égypte [4].

Tout juste inscrit sur l'annuaire du ministère de la Marine et des colonies comme « peintre », Théodore Gudin (1802-1880) est déjà un auteur de « peintures à succès » et accompagne la flotte. Louis Garneray (1783-1857), qui depuis 1817 est titulaire du titre de « peintre pour les marines du Grand amiral de France », fait lui aussi partie de l'expédition. Tous sont soucieux de produire des tableaux réalistes, de relater avec précision les événements auxquels ils assistent, et d'en montrer des représentations édifiantes.

Pierre-Julien Gilbert (1783-1860) expose après-coup au Salon parisien une grande toile du *Débarquement de l'armée française en Algérie* [5]. Élève de Nicolas Ozanne, puis de Louis-Philippe Crépin, Gilbert, à 47 ans, est nommé « peintre officiel de l'expédition d'Alger ». Le *Coup de vent du 16 juin 1830 à Sidi-el-Ferruch*, l'autre version dont nous honore Théodore Gudin, frappe à l'extrême le public du Salon qui se tient à Paris en 1831. « Empreint d'un fort orientalisme » [6], le tableau est acheté par le comte de Perregaux lors du Salon de 1831. Il est salué par tous ceux qui ont participé à l'expédition et qui ont vu « Gudin, sous des torrents de pluie, peindre l'esquisse de son admirable tableau » [7]. Mais il est également éreinté par les critiques qui y retrouvent « la même transparence et la même diaphanéité, le même ton alternativement beurré ou doré » [8] que dans d'autres marines ayant pour sujet les côtes normandes ou la mer du Nord. Moins « réaliste » que celle de Gilbert, cette grande peinture synthétise, dans une vision déjà orientaliste et romantique, deux événements survenus à Sidi Ferruch à plusieurs jours d'intervalle : la tempête du 16 juin et la visite isolée d'un chef de tribu le 18 juin.

Le colonel Langlois [9] réalise quant à lui sa version du débarquement dans cette version non restaurée de son œuvre et conservée au Château de Versailles. Elle se situe dans la pure tradition des peintres de bataille à la Horace Vernet et dans la tradition des peintures de l'Empire. La mer en arrière-plan est à peine visible.

D'un autre côté, Gudin et sa représentation du *Camp de Staouéli le 14 juin 1830* [10] fait fortement ressortir l'ambiance orientaliste du bivouac de l'Agha Ibrahim, proche de la plage où eut lieu le débarquement des troupes françaises. Dans une atmosphère embrasée aux jaunes-orangés dominants, il restitue les composantes attendues d'un décor brûlé par le soleil d'Orient : des palmiers en aigrettes, des agaves, des dromadaires, des tentes, sans oublier les costumes turcs. Par la suite, cet artiste poursuivra son expérience orientaliste, à Paris en fonction des commandes.

---

3 Isabelle Bruller, *L'Algérie romantique des officiers de l'armée française 1830-1837, 33 dessins de la collection du ministère de la Défense*. Service historique de l'Armée de Terre, Vincennes, 1994.

4 Martinet, Lejeune, Départ de l'Armée d'Orient pour l'Égypte, 1798. Eau-forte, H. 23,2 cm, l. 32,7 cm. Musée national de la Marine, inv. 2010.1.115

5 Cette peinture est conservée au musée des beaux-arts de Nancy, inv. 188.

6 Stéphanie Debuiche, Théodore Gudin au musée national de la Marine, in *Neptunia* n° 260, décembre 2010.

7 Merle, Jean-Toussaint, *Anecdotes historiques et politiques pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger en 1830*, Paris, Dentu, 1831.

8 Planche, Gustave, *Salon de 1831*, Paris, Pinard, 1831.

9 Jean-Charles Langlois, dit Le colonel, né le 22 juillet 1789 à Beaumont-en-Auge et mort le 23 mars 1870 à Paris, est un militaire et peintre français.

10 *Le camp de Staouéli le jour du débarquement de l'armée française en Algérie, le 14 juin 1830*, huile sur toile, vers 1831. Paris, musée de l'Armée.

Si Gudin, peintre officiel de la Marine, ajoute aux nombreuses vues déjà réalisées et diffusées une attaque d'Alger par mer actuellement conservée à Versailles, Antoine Morel-Fatio (1810-1871), nommé en 1853, le benjamin des peintres, imagine une offensive différente que celle de son aîné : à la date du 3 juillet 1830, par mer certes, mais surtout sept années après l'événement. Peinture de salon, conventionnelle, image de propagande, c'est une commande du roi Louis-Philippe (1773-1850) pour ses galeries historiques du château de Versailles en 1836. Combien sont plus spontanés et sensibles ses dessins et esquisses de la casbah d'Alger réalisés lors de son trop bref passage sur la côte algéroise.

Ne s'aventurant pas au-delà du périmètre conquis, les peintres de marines s'en retournent chez eux et exploitent les thèmes qui leur sont chers en plein renouveau de la peinture de marine. Privés des paysages intérieurs et des paysages plus au sud – le pays est loin d'être pacifié – ils exploitent le thème du naufrage à la mode chez les Romantiques depuis la sinistre et tragique affaire de *La Méduse* et son interprétation par Théodore Géricault au Salon de 1819.

Ainsi, le *Coup de vent du 7 janvier 1831 dans la rade d'Alger*[11] de Gudin est présenté au Salon de 1835 : un coup de vent violent vécu en 1830, un Orient abordé et un naufrage imaginaire est campé loin de toutes côtes et de la ville curieusement absente de la représentation. Seules la métaphore et la veine dramatique sont utilisées.

L'Orient des peintres officiels de la Marine s'arrête bien là. Certains, une vingtaine d'années plus tard, sont envoyés en mission officielle par la Marine, sans titre permanent, comme l'est le Toulonnais Barthélemy Lauvergne (1805-1871). Sa *Vue du fort de Mers el-Kébir à Oran* présentée au salon de 1848 est acquise par le ministère de la Marine. Lauvergne s'acquitte scrupuleusement de sa mission dans son compte rendu de l'architecture et du paysage observés depuis la mer. Si son œuvre la plus « orientaliste » est un *Naufrage à l'entrée de Mers el-Kébir,* conservé au musée de Narbonne, elle demeure en tout point conforme à l'esthétique mariniste du Second Empire.

Tout au long du XIX^e^ siècle, les peintres officiels de la Marine se contentent d'illustrer le rôle essentiel de la Marine sous le Second Empire et sous la Troisième République dans ses opérations militaires extérieures comme dans la constitution et l'administration du deuxième Empire colonial français ; dans un genre finalement peu considéré par les Beaux-Arts.

Les peintres de marines orientalisants

Alors que l'Afrique du Nord entre dans une ère plus pacifique**,** les artistes se pressent de toute l'Europe pour découvrir les lieux ensorcelants qu'ont évoqués tant de récits admiratifs et les représentations de Delacroix, Chassériau ou Fromentin. Ils sont de plus en plus nombreux à vouloir traverser la Méditerranée grâce à des liaisons maritimes régulières et plus sûres, à bord des tout nouveaux navires à propulsion à vapeur.
Le Toulonnais Vincent Courdouan (1810-1893) embarque en 1847 sur la frégate à vapeur *Le Labrador* et se laisse séduire, non par une lumière qu'il connaît et maîtrise déjà, ni par une végétation assez proche de sa Provence natale, mais par un exotisme puissant propre au Maghreb : ses paysages maritimes sont ponctués de felouques, de pêcheurs enturbannés, de chameaux. Quelques années après, dans son tableau *La vallée d'El Biar*[12], à Alger, seuls les trois personnages du premier plan nous indiquent que nous sommes de l'autre côté de la Méditerranée.

Un autre Toulonnais, Charles de Tournemine (1812-1872), se rend lui aussi sur les côtes algéroises, en 1853. Il les a déjà abordées en tant que mousse et élève de l'École de dessin de la Marine en 1830. Il restitue quant à lui des scènes souvent exploitées par les Orientalistes pour leur pittoresque : des caravanes, des convois de marchandises et leurs hommes avec comme décor l'illustre baie. Ces marinistes restituent dans un décor naturaliste, propre aux artistes provençaux, des scènes fidèles toutefois à la réalité.

Les peintres de marines de l'autre rive

Chez les peintres « officiels » de la Marine, dont la liste s'allonge inexorablement dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, plusieurs personnalités s'affirment. Ceux qui postulent pour le titre afin d'avoir l'honneur de « servir leur pays et leur marine », ceux qui courent après les distinctions et les voyages officiels, ceux qui

11 Huile sur toile conservée au musée national de la Marine à Paris.
12 Huile sur toile conservée au musée d'Art, Toulon.

intriguent pour être honorés d'une commande officielle ou d'une rente… Et ceux qui vont s'enraciner de l'autre côté de la Méditerranée.

Établi à Alger en 1882, Maxime Noiré (1861-1927), né en Moselle, nommé en 1905, devient un des grands paysagistes de l'Afrique du Nord. Il adapte avec une amplitude de vue des paysages traités en longs panoramas rendant la féérie des paysages traversés.

Grand ami de Maxime Noiré, passionné par la mer et les bateaux, Gilbert Galland (1870-1956), nommé en 1900, s'installe à Alger en 1889. Ses représentations de paysages algériens à l'Exposition universelle de 1900, dans le salon algérien du buffet PLM de la gare de Lyon ou ses panneaux décoratifs pour les paquebots, contribuent à diffuser le goût pour la lumière et les paysages d'un Orient qui s'occidentalise peu à peu. Et son style va exploser et s'imposer dans un genre qui fait fureur dans ce tournant de siècle, un support en plein expansion : l'affiche illustrée. Traitée différemment d'une peinture, elle permet l'expression d'un orientalisme revisité et typé. Mais surtout la multiplication et la diffusion d'images stéréotypées de territoires à la fascination attractive.

Paul Jobert (1863-1942), nommé en 1891, travaillera également à diffuser par ses affiches l'image d'un pays dans lequel il voit le jour en 1863. Né à Tlemcen, il est l'un des promoteurs de la peinture de marine et des paysages d'Afrique du Nord. Formé par le portraitiste Jules Lefebvre et le peintre Benjamin Constant, le jeune homme acquiert une méthode sûre dans les marines. Son inclinaison marquée pour ce thème l'amène à demander son intégration dans le corps des peintres officiels de la Marine. Après avoir fait carrière à Paris et aux États-Unis, il terminera sa carrière comme conservateur du Musée des Beaux-Arts de Constantine. Curieusement, aujourd'hui il est plus connu pour ses peintures d'histoire comme *La visite de l'escadre russe à Toulon* [13] en 1893 ou le *Lâcher de pigeons militaires à bord d'un torpilleur, dans la Manche* (titre de salon) conservé au musée de la Marine que par ses tableaux orientalistes.

Le peintre officiel de la Marine Eugène Deshayes (1868-1939, nommé en 1910) est un Français d'Algérie, né à Alger en 1868. Il expose régulièrement des deux côtés de la Méditerranée, mais également à Paris et aux États-Unis. Peintre de la mer, il nous offre maintes versions des plus belles calanques de la côte algéroise. Il va employer son lyrisme à exalter la végétation exubérante entourant les vieilles demeures mauresques, et ces « jardins dionysiaques, ces Paradis d'Afrique, […] où les colonnes de marbre se laissent étreindre par les ronces, les glycines et les bougainvillées [14] ». C'est également le peintre des paysages à 180° des côtes algéroises ou des paysages plus désertiques, solaires, animés ou pas.

Les productions de ces peintres de marines sont alors en phase avec la mode des panoramas en Europe, à mi-chemin entre la peinture décorative et la peinture de chevalet - panoramas largement exploités par les peintres militaires, rappelons-le. Ils sont parfaitement adaptés au décor des nombreux pavillons d'expositions universelles ou coloniales, de la fin du XIX^{e} siècle aux trente premières années du XX^{e} siècle. Ils déploient les rivages d'Afrique du Nord dans un lyrisme expressif et souvent contemplatif.

Le premier contact avec l'Orient de Félix Ziem (1821-1911), nommé peintre officiel de la Marine sur le tard, en 1901, fut classiquement Venise. C'est à partir de la découverte de cette cité marquée par un Orient tout proche que ce peintre voyageur va fixer son goût du pittoresque. Emporté par son envoûtement, il va peindre les abords de Constantinople avant même de s'y rendre. Dans une vue conservée au Petit Palais, son ou sa *Caïque de la Sultane* ressemble aux gondoles vénitiennes. Et ses ambiances comme ses compositions sont calquées sur celles de la Cité des Doges. Il découvre en 1858 Alger et ses environs et va composer d'après ses esquisses de nombreuses scènes. On y retrouve un vocabulaire iconographique largement utilisé par les Orientalistes comme les hommes en burnous assis à même le sol ou sur leurs chevaux, la végétation caractéristique de ces contrées, les caroubiers, les figuiers de Barbarie, les agaves qui jaillissent du sol, la faune locale avec ses dromadaires. Contrairement à ses contemporains, il laisse de côté les hammams, les harems et ne sacrifie pas aux mises en scène violentes ou pathétiques. À l'opposé des orientalistes de bazar, il y ajoute une touche personnelle cherchant à rendre l'atmosphère de la région qu'il aborde. Cette démarche est déjà celle des impressionnistes dont la peinture triomphe en cette fin de siècle. Quoi qu'il en soit, Ziem participe à l'engouement pour l'orientalisme. L'Orient devient pour les amateurs comme pour les artistes un monde accessible qui va rapidement s'interpénétrer. Pour Nathalie Bertrand, spécialiste de l'artiste, la peinture de Ziem marque en cette fin de siècle « la rencontre de l'Orient et de l'Occident » [15].

---

13 Huile sur toile, 258 x 400 cm, Versailles, musée national du Château.
14 Marion Vidal-Bué, in *Lumineuse Algérie sous le regard des peintres de marines (1830-1960),* musée national de la Marine, 2002.
15 Nathalie Bertrand, Le 19^{e} siècle de Ziem, édition Images en Manœuvres, Marseille, 2008.

L'expansion d'un orientalisme moderne

Les pavillons des expositions universelles ou coloniales comme celle de Marseille en 1906 et la création de bourses d'études prévues pour une durée d'un an, destinées à de jeunes artistes français âgés de moins de 35 ans et surtout la mise à disposition par Charles Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, d'une villa fraîchement restaurée, relancent le goût pour l'exotisme et pour l'Orient chez les artistes du début du XX^{e} siècle.

Située sur les hauteurs du jardin d'Essai, la villa Abd-el-Tif tire son nom du propriétaire des lieux au moment de la conquête. Elle ouvre ses portes en 1907 et accueille chaque année deux artistes recrutés à Paris à la suite d'un concours. Ils reçoivent, outre le logement, une bourse annuelle de 3000 F chacun. Cette maison d'artistes accueillera en un demi-siècle 87 peintres et sculpteurs dont les peintres de la Marine Jean Bouchaud (nommé en 1942) en 1921 et André Hambourg (nommé en 1952) en 1933.

L'Orient du peintre de la Marine Jean Bouchaud (1891-1977) est un enchantement exotique. Nommé à la villa Abd-el-Tif en 1921, il affirme avec conviction sa palette et son goût pour les paysages méditerranéens de l'autre rive. Depuis les terrasses de l'ancienne villa mauresque qui l'accueille, une vue de toute beauté s'offre à l'artiste pensionnaire. En 1922, il obtient le grand prix artistique de l'Algérie et il est classé hors concours à l'exposition coloniale de Marseille. Enfin, il affirme de façon éclatante la part prise par les artistes voyageurs de cette époque, peintres officiels de la Marine ou pas, peintres orientalistes ou orientalisant, accréditant par sa participation active aux grands décors des expositions coloniales le bien-fondé de la colonisation. Directeur artistique de celle de 1931, il exécute de grands panneaux décoratifs. La Société des peintres orientalistes français lui décerne le prix Charles Cottet en 1937. Bouchaud fait partie de ces artistes orientalistes qui exportent leur regard européocentrique sur un Orient chargé de stéréotypes, et légitiment avec fierté l'impérialisme colonial européen. Alors artiste orientaliste ou artiste colonial ?

Le second courant orientalise, Roger Bezombes

Nommé peintre officiel de la Marine en 1955, Roger Bezombes (1913-1994) a phagocyté les grands maîtres qui l'ont précédé (de Delacroix aux Fauves) pour engendrer un style personnel aux audaces policées. Dans sa peinture conservée au musée d'art et d'histoire de Narbonne, le chromatisme des flacons et des boissons, le patchwork des tapis opposé dans leurs géométries, les teintes criardes qu'il emploie font déjà partie de la thématique orientaliste dans laquelle il puise sans fin. Il les fait éclater sur sa toile, dans un manifeste aux couleurs du Maghreb, et témoigne d'un second courant orientaliste, après l'abandon progressif du faux réalisme de la première vague (1830-1880). Mais s'éloigne-t-on vraiment de l'Orient des Mille et une nuits ?

Le nouvel Empire qui s'est constitué au XIX^{e} siècle et le rôle de la Marine dans sa construction a permis à certains artistes embarqués comme peintres officiels de la Marine, épris d'un ailleurs réel ou fantasmé, de porter un regard sur de nouveaux paysages et de nouvelles populations. Ils vont s'exprimer de façons très diverses – selon leur sensibilité, leur milieu, leur culture – nous laissant un héritage hétéroclite allant du reportage militaire à une représentation féérique et envoûtante. Ils vont progressivement s'émanciper d'un orientalisme rêvé à l'occidentale, sans toutefois abandonner l'anecdote et le pittoresque, afin de rendre la poésie pure des paysages sous les lumières de la Méditerranée, suscitant chez les autres artistes le désir de partir et de voyager. Enfin, ils vont poursuivre leurs voyages et trouveront dans l'Outremer français de nouvelles sources d'inspiration.



Théodore GUDIN. Coup de vent du 16 juin 1830 à Sidi-Ferruch. Inv 9 OA 38.
© Musée national de la Marine. /A. Fux.

Maquette, composition typographique
et mise en page
ont été réalisées par l'Imprimerie SIRA

◇

Achevé d'imprimer sur les presses de :

Imprimerie SIRA
960, route de Bandol
83110 SANARY-SUR-MER

pour le compte de :

ACADÉMIE DU VAR
Passage de la Corderie
83000 Toulon – France

en juillet 2018

◇

Directeur de la publication : Gilbert BUTI
ISSN : 1148-7852

Dépôt légal juillet 2018